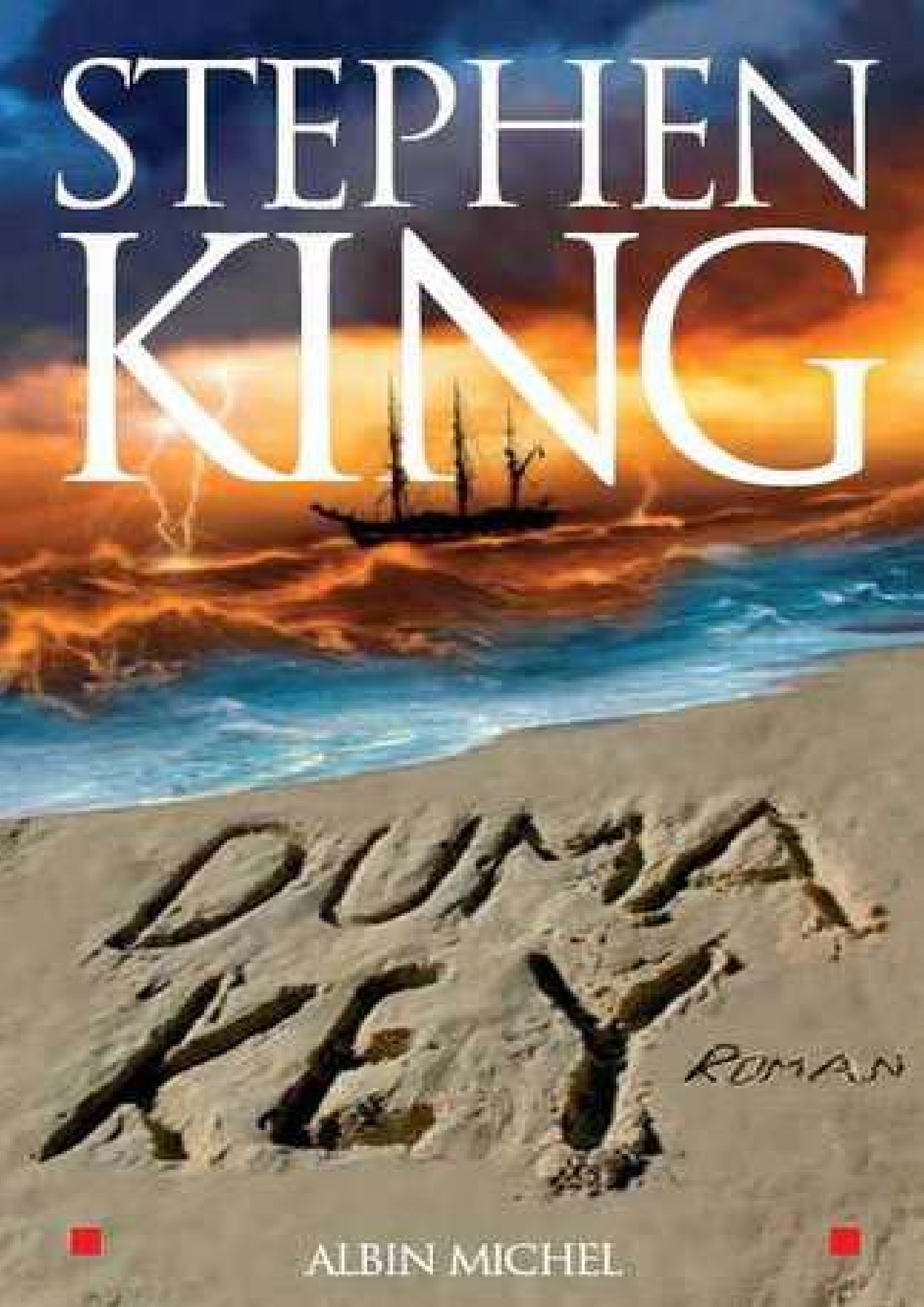


# STEPHEN KING



ROMAN

ALBIN MICHEL

STEPHEN KING

# DUMA KEY

ROMAN

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par William Olivier Desmond



ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2009  
ISBN : 978-2-226-19981-2

*À Barbara Ann et Jimmy*

Les souvenirs... sont une rumeur intérieure.

GEORGE SANTAYANA

La vie est plus qu'amour et plaisir  
Je creuse ici pour trouver un trésor  
Si tu veux jouer, tu dois payer  
Il en a toujours été ainsi, tu le sais,  
Nous sommes tous venus chercher un trésor.

SHARK PUPPY

## **Exécuter un dessin (I)**

*Prenez une surface blanche. Pas nécessairement du papier ou une toile, mais je la sens mieux en blanc. Nous disons blanc parce qu'il nous faut un mot, mais son vrai nom est rien. Le noir est l'absence de lumière, mais le blanc est l'absence du souvenir, la couleur de l'impossibilité de se remémorer.*

*Comment nous souvenons-nous de nous rappeler ? C'est une question que je me suis bien des fois posée depuis l'époque de Duma Key, souvent aux petites heures du matin, scrutant l'absence de lumière, évoquant les amis absents. Parfois, pendant ces petites heures, je pense à l'horizon. Il faut établir un horizon. Apposer sa marque sur le blanc. Un acte simple, pourrait-on croire, mais tout acte qui recrée le monde est héroïque. Du moins en suis-je venu à le croire.*

*Imaginez une petite fille ; presque un bébé encore. Elle est tombée d'une carriole il y a quatre-vingt-dix ans, tête la première sur le pavé, et a tout oublié. Pas seulement son nom, tout ! Et puis un jour, elle s'est rappelée suffisamment de choses pour être capable de prendre un crayon et de tracer cette première marque hésitante sur le blanc. Une ligne d'horizon, bien sûr. Mais également une fente par laquelle la noirceur pourra s'infiltrer.*

*Allez, imaginez cette petite main soulevant le crayon... hésitant... puis apposant sa marque sur le blanc. Imaginez le courage que lui a demandé ce premier effort pour rétablir le monde en le représentant. J'aimerai toujours cette petite fille, en dépit de tout ce qu'elle m'a coûté. Je le dois. Je n'ai pas le choix.*

*Les dessins sont de la magie, vous savez.*

# 1

## Mon autre vie

### I

Je m'appelle Edgar Freemantle. Mon entreprise comptait parmi les plus importantes dans le domaine des travaux publics. Au Minnesota, dans mon autre vie. C'est Wireman qui m'a appris ce truc de mon autre vie. Je vous parlerai de Wireman mais, pour l'instant, réglons la question du Minnesota.

N'ergotons pas : par ma réussite, j'étais l'incarnation du rêve américain. Après avoir grimpé tous les échelons de la boîte dans laquelle j'avais fait mes débuts, faute d'un barreau plus élevé, j'avais créé ma propre entreprise. Le patron que j'avais quitté s'était moqué de moi, me prédisant la faillite en moins d'un an. Je crois que c'est ce que disent tous les patrons quand un de leurs jeunes cadres dynamiques prend son indépendance et part comme une fusée.

Pour moi, tout avait très bien marché. Lorsque l'économie de Minneapolis-Saint-Paul avait explosé, la Freemantle Company avait prospéré. Lorsqu'elle avait plongé, j'avais adopté profil bas. Mais tout en misant sur mes intuitions, et la plupart de mes intuitions furent bonnes. J'avais cinquante ans à ce moment-là et Pam et moi valions quarante millions de dollars. Mais tout était dans l'entreprise. Nous avons deux filles et, à la fin de notre petit Âge d'Or privé, Ilse était étudiante à l'université Brown tandis que Melinda enseignait en France dans le cadre d'un programme d'échanges. Au moment où les choses ont mal tourné, ma femme et moi avons prévu d'aller lui rendre visite.

J'ai eu un accident sur un chantier. Un accident tout bête ; quand un pick-up, même un gros Dodge Ram muni de toutes les alarmes possibles, s'attaque à une grue mobile haute de douze étages, c'est toujours le pick-up qui perd. J'ai eu une fêlure sur le côté droit du crâne. Mais le côté gauche heurta si violemment le montant de la portière qu'il se fractura en trois endroits différents. Ou peut-être cinq. Ma mémoire s'est certes améliorée, mais elle est encore bien loin de ce qu'elle était autrefois.

Les médecins appellent ce qui est arrivé à ma tête blessure par contre-coup, un type de choc qui produit souvent plus de dégâts qu'un coup direct. J'avais les côtes cassées. La hanche droite en miettes. Et si j'ai conservé soixante-dix pour cent de vision de l'œil droit (plus, les bons jours), j'ai perdu mon bras droit.

J'aurais dû perdre la vie, en fait, mais non. J'aurais dû me retrouver handicapé mental à cause des effets secondaires et si je l'ai été au début, c'est fini. Plus ou moins. Le temps que cela passe, ma femme était partie, et pas plus ou moins. Nous avions été mariés vingt-cinq ans, mais vous savez ce qu'on dit : ce genre de conneries, ça arrive. Je suppose que ce n'est pas grave. Ce qui est fait est fait. C'est ainsi et, parfois, c'est même un bien.

Quand je parle de handicap mental, je veux dire qu'au début je ne reconnaissais personne – même pas ma femme – et que je ne savais pas ce qui m'était arrivé. Je ne parvenais pas à comprendre pourquoi je souffrais autant. Aujourd'hui, au bout de quatre ans, je suis incapable de me rappeler la nature de cette souffrance. Je sais que je l'ai endurée et qu'elle était atroce, mais c'est une considération plutôt académique. Ce qui n'était pas le cas à l'époque. À l'époque, c'était comme se retrouver en enfer sans savoir pourquoi.

Au début, on a peur de mourir, ensuite on a peur de ne pas mourir. C'est ce que dit Wireman, qui doit savoir de quoi il parle ; il a connu sa propre saison en enfer.

Tout me faisait mal, tout le temps. Une migraine me vrillait le crâne en permanence et, derrière mon front, il était toujours minuit dans la plus grande fabrique d'horloges du monde. Mon œil droit amoché me faisait voir le monde à travers un voile de



sang – sans compter que je n'avais qu'une vague idée de ce qu'était le monde. Rien n'avait de nom. Je me souviens d'un jour où Pam se trouvait dans ma chambre – j'étais encore à l'hôpital – debout près de mon lit. J'étais enragé au dernier degré à l'idée qu'elle se tenait debout alors qu'il y avait un truc sur lequel s'asseoir juste là, dans le coin.

« Va prendre l'ami, lui dis-je. Assieds-toi sur l'ami.

– Qu'est-ce que tu veux dire, Edgar ? me demanda-t-elle.

– L'ami, le pote ! criai-je. Ramène ce putain de copain, espèce de pauvre conne ! » Ma tête me tuait et elle se mit à pleurer. Je la détestai de pleurer. Qu'est-ce qu'elle avait à pleurer ? C'était moi qui étais prisonnier dans la cage et qui voyais tout à travers un brouillard rouge. Ce n'était pas elle, le singe derrière les barreaux. Puis ça me revint. « Amène cette chapain et achiés-toi ! » C'était ce que mon cerveau secoué et embrouillé avait trouvé de plus proche de *chaise*.

J'étais tout le temps en colère. Il y avait deux infirmières d'un certain âge que j'avais surnommées Boncoupsec-Un et Boncoupsec-Deux, comme si elles étaient des personnages dans une histoire cochonne du Dr Seuss. Également une aide-soignante que j'avais baptisée Pilch<sup>1</sup> Lozenge – pourquoi ? aucune idée –, mais ce surnom avait aussi pour moi une sorte de connotation sexuelle. Quand j'eus repris quelques forces, j'essayai de frapper les gens. Par deux fois, j'ai tenté de donner un coup de couteau à Pam, réussissant à l'atteindre une fois, même si c'était avec une lame en plastique. On avait tout de même dû lui mettre deux points de suture au bras. Il fallut m'attacher à plusieurs reprises.

Voici le souvenir le plus clair qui me soit resté de cette partie de mon autre vie : il fait très chaud, cela fait presque un mois que je suis dans une maison de convalescence de luxe, dont la clim de luxe est en rideau, attaché dans mon lit, tandis que passe un feuilleton à la télé, un millier de cloches sonnent minuit sous mon crâne, la douleur me calcine et me raidit tout le côté droit comme si on y appliquait un fer chaud, des démangeaisons bouffent mon bras manquant, des trépidations

---

<sup>1</sup> Pilch = couche-culotte (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

agitent les doigts manquants au bout du bras manquant, je n'ai plus droit à une dose d'Oxycontin avant un moment (de quelle longueur le moment, je ne sais pas, car je n'ai aucune notion du temps), et voici qu'une infirmière se profile dans le brouillard rouge, une créature venue voir le singe dans sa cage, et qui dit : « Êtes-vous prêt à recevoir la visite de votre femme ? » Et moi je réponds : « Seulement si elle a apporté un pétard pour me descendre. »

Il est inimaginable qu'une telle douleur puisse passer, mais elle passe. Après quoi on vous transbahute chez vous et on la remplace par une autre forme d'angoisse baptisée rééducation physique.

Le rouge commença à s'atténuer dans ma vision. Un psychologue spécialiste d'hypnothérapie m'apprit quelques bons trucs pour gérer les douleurs fantômes et les démangeaisons de mon bras manquant. Il s'appelait Kamen. C'est Kamen qui m'a apporté Reba : l'une des rares choses que j'ai emportées avec moi lorsque je me suis traîné hors de mon autre vie pour entamer celle que j'ai vécue sur Duma Key.

« Ce n'est pas une méthode psychologique orthodoxe pour gérer sa colère », commença par me dire le Dr Kamen, même si cette présentation était peut-être un mensonge visant à la rendre plus séduisante. Il avait ajouté que je devais lui donner un nom et, bien qu'elle ait ressemblé à Lucy Ricardo<sup>2</sup>, je l'ai affublée du prénom d'une tante qui avait la manie de me pincer les doigts, quand j'étais petit, si je ne finissais pas mes carottes. Puis, alors que je l'avais depuis deux jours, j'ai oublié son nom. Seuls des noms de garçon me venaient à l'esprit, me mettant à chaque fois un peu plus en colère : Randall, Russell, Rudolph et jusqu'à la putain de rivière Phoenix.

J'étais déjà à la maison. Pam est entrée à ce moment-là avec mon plateau-repas et elle a dû remarquer l'expression de mon visage car je l'ai vue se raidir dans l'attente de l'explosion. Mais, même si j'avais oublié le nom de la poupée de chiffon pelucheuse rouge anticolère que m'avait donnée le psy, je me

---

<sup>2</sup> Héroïne d'une feuilleton des années cinquante, intitulé *I Love Lucy*.

souvenais de la manière dont j'étais supposé réagir dans cette situation.

« Pam, j'ai besoin de cinq minutes pour me maîtriser. Je peux le faire.

— Tu es sûr que...

— Oui. Et maintenant, vire-moi cet hommasse d'ici et colle-te le où tu veux. Je peux le faire. »

J'ignorais en fait si j'en serais capable, mais c'était ce que je devais dire. Je n'arrivais pas à me rappeler le nom de cette conne de poupée, mais je me rappelais *Je peux le faire*. C'est la phrase qui a marqué la fin de mon autre vie ; je n'arrêtais pas de dire *Je peux le faire* alors même que je savais que je ne pouvais pas, que je savais que je déconnais sérieusement, que je déconnais à mort, que j'étais à deux doigts du pétage de plombs complet.

« Je peux le faire », dis-je, et Dieu sait la tête que j'avais car elle a battu en retraite sans un mot, le plateau toujours entre les mains, la tasse tressautant sur la soucoupe.

Une fois seul, je tins la poupée à hauteur de mon visage, scrutant ses yeux bleus idiots tandis que mes pouces s'enfonçaient dans son imbécile de corps mollasson. « C'est quoi ton nom, espèce de salope à face de rat ? » lui criai-je. Pas un instant il ne me vint à l'esprit que Pam m'écoutait par l'interphone de la cuisine – elle et l'infirmière de jour. À vrai dire, même sans l'interphone, elles auraient pu m'entendre à travers la porte. J'étais en voix, ce jour-là.

Je me mis à secouer la poupée dans tous les sens. Sa tête ballottait et ses cheveux synthétiques style années cinquante tourbillonnaient. Ses deux grands yeux de dessin animé semblaient dire, *Hou, le vilain monsieur !* comme Betty dans l'un des Betty Boop qu'on repasse parfois sur le câble.

« C'est quoi ton nom, salope ? C'est quoi ton nom, connasse ? C'est quoi ton nom, pute à deux sous en chiffon ? Dis-moi ton nom ! Dis-moi ton nom ! *Dis-moi ton nom ou je te crève les yeux et je te tranche le nez et je t'arrache ton...* »

La connexion se fit à ce moment-là, chose qui m'arrive encore, quatre ans plus tard, ici même à Tamazunchale, dans l'État de San Luis Potosí, au Mexique, où se déroule la troisième

vie d'Edgar Freemantle. Pendant un moment, je me retrouvai dans mon pick-up, ma planchette à pince tambourinant contre ma vieille boîte à lunch en acier au pied du siège passager (je n'étais pas nécessairement le seul millionnaire en Amérique à me balader avec une boîte à lunch, mais on ne devait pas être tant que ça), mon PowerBook sur le siège en question. Et à la radio une voix de femme s'écriait, pleine d'une ferveur évangélique : « *C'était ROUGE!* » Juste trois mots, mais trois mots suffisaient. Une chanson sur une pauvre femme qui prostituait sa ravissante fille. *Fancy*, par Reba McEntire.

« Reba, murmurai-je, serrant la poupée contre moi. Tu es Reba. Reba-Reba-Reba. Je n'oublierai plus jamais. » En fait si, la semaine suivante, mais sans me mettre en colère, cette fois. Non. Je la serrai contre moi comme une petite chérie, fermai les yeux et me représentai la cabine du pick-up détruit dans l'accident. Je me représentai ma boîte à lunch en acier tambourinant contre ma planchette, et la voix de femme montant de nouveau de la radio, exultant de la même ferveur évangélique : « *C'était ROUGE!* »

Le Dr Kamen parla d'un progrès décisif. Il était excité. Ma femme paraissait nettement moins excitée, et le baiser qu'elle me planta dans la joue était du genre forcé. Je crois qu'elle attendit encore deux mois avant de demander le divorce.

## II

À ce moment-là, soit la douleur avait diminué, soit mon esprit avait procédé à des ajustements fondamentaux pour la gérer. Les maux de tête me rendaient toujours visite, mais ils étaient moins fréquents et présentaient rarement la même virulence qu'avant ; ce n'était plus *tout le temps* minuit dans la plus grande fabrique d'horloges du monde coincée entre mes deux oreilles. J'attendais toujours impatiemment mon Vicodin à cinq heures et mon Oxycontin à huit – j'étais pratiquement incapable de me traîner sur ma béquille canadienne d'un rouge éclatant tant que je n'avais pas avalé ces pilules magiques –, mais ma hanche reconstruite commençait à cicatriser.

Kathi Green, la Reine de la Rééduc, venait à la Casa Freemantle, à Mendota Heights, les lundis, mercredis et vendredis. J'avais droit à un second cachet de Vicodin avant les séances, ce qui n'empêchait pas mes cris de remplir la maison alors que nous n'avions pas encore terminé. Nous avons transformé la salle de jeux du sous-sol en un centre de thérapie auquel il ne manquait même pas un spa accessible aux handicapés. Au bout de deux mois de torture, j'étais capable d'y descendre tout seul, le soir, pour reprendre mes exercices de jambes et commencer à travailler mes abdominaux. D'après Kathi, ces séances de deux heures, avant d'aller me coucher, devaient libérer des endorphines et faciliter mon sommeil.

Ce fut durant l'une des séances en question — Edgar Freemantle à la poursuite de ces insaisissables endorphines — que mon épouse depuis un quart de siècle descendit au sous-sol pour m'annoncer qu'elle voulait divorcer.

J'interrompis mon exercice (des abdominaux) et la regardai. J'étais assis sur le tapis de sol. Elle était prudemment restée au pied de l'escalier, de l'autre côté de la salle. J'aurais pu lui demander si elle parlait sérieusement, mais l'éclairage était excellent — ah, ces batteries de tubes de néon — et je n'en eus pas besoin. Je ne pense d'ailleurs pas que ce soit le genre de plaisanterie que ferait une femme lorsque son mari a failli mourir dans un accident six mois auparavant. J'aurais pu lui demander pourquoi, mais je le savais. Je voyais très bien la petite cicatrice blanche à son bras, là où je l'avais frappée avec le couteau en plastique de mon plateau d'hôpital — et ce n'était que la partie visible de la chose. Je me souvenais de lui avoir dit de se tirer avec son hommasse (son hamac ?) et de se le coller quelque part. J'hésitai un instant à lui demander de réfléchir, mais la colère prit le dessus. Pendant cette période, ce que le Dr Kamen appelait mes *crises de colère inappropriées* étaient mes hideuses amies. Mais attendez : ce que j'ai ressenti à ce moment-là ne me parut nullement inapproprié.

J'étais torse nu. Mon bras droit se terminait à exactement trois pouces et demie de mon épaule — disons dix centimètres. Je l'agitai dans la direction de Pam —, un vague tressaillement étant ce que je pouvais faire de mieux avec ce qui me restait de

muscle. « Ça, lui dis-je, c'est moi qui te fais un bras d'honneur. Fous le camp d'ici, si c'est ce que tu as envie de faire. Fous le camp, lâcheuse, salote ! »

Les premières larmes avaient commencé à couler sur ses joues, mais elle essaya néanmoins de sourire. L'effort avait quelque chose d'effrayant. « *Salope*, Edgar. Le mot, c'est *salope*.

— Le mot est ce que j'ai dit », rétorquai-je, reprenant mes abdos, un exercice fichtrement plus dur avec un bras en moins ; le corps n'arrête pas de vriller et de vouloir se tourner de ce côté-là. « Moi, je ne t'aurais jamais quittée, c'est ça que je veux dire. Je ne t'aurais jamais laissé tomber. J'aurais marché dans la boue, dans le sang, dans la pisse et dans la bière renversée.

— C'est pas pareil, dit-elle sans chercher à essuyer ses larmes. C'est pas pareil et tu le sais. Moi, je ne pourrais pas te casser en deux dans une crise de rage.

— Voilà qui me serait foutrement facile, te casser en deux avec un seul bras, répondis-je, accélérant le rythme de mes abdos.

— Tu m'as donné un coup de couteau. »

Comme si c'était la grande affaire. Ce n'était pas le cas, et nous le savions l'un et l'autre.

« Oui, avec un couteau en plastique de merde, j'étais complètement hors de moi et ce seront tes derniers mots sur ton mit de lort, Eddie m'a flappé avec un pouteau en plastife, adieu, monde cruel.

— Tu as essayé de m'étouffer », dit-elle d'une si petite voix que c'est à peine si je l'entendis.

Je m'arrêtai tout net et la regardai, bouche bée. D'un coup de gong, la fabrique d'horloges sonna la reprise dans ma tête. « Qu'est-ce que tu racontes, que j'ai essayé de t'étouffer ? J'ai jamais essayé de t'étouffer !

— Je sais que tu ne t'en souviens pas, mais c'est vrai. Et tu n'es plus le même.

— Oh, arrête ça, tu veux. Va plutôt le raconter au... au type... à ton... » Je connaissais le mot, je voyais l'homme qu'il représentait, mais ça ne me revenait pas. « ... à ce con de chauve que tu vois dans son cabinet.

— Mon psychologue », dit-elle, ce qui ne fit qu'accroître ma colère, bien entendu.

Elle maîtrisait les mots, pas moi. Son cerveau n'avait pas été secoué comme un bol de gelée.

« Tu veux divorcer ? Eh bien, divorçons. Balance tout, pourquoi pas ? Sauf que tu iras faire l'alligator ailleurs. Sors d'ici. »

Elle remonta l'escalier et ferma la porte sans se retourner. Et ce ne fut qu'après son départ que je me rendis compte que j'avais voulu parler de ses larmes de crocodile. Va verser tes larmes de crocodile ailleurs.

Oh, bon. C'était pas bien loin. Bien assez bon pour un rockeur. C'est le leitmotiv de Wireman. En fin de compte, c'est moi qui ai fichu le camp.

### III

Je n'ai jamais eu d'autre compagne que Pam dans ma vie. Les Quatre Grandes Règles de la Réussite selon Edgar Freemantle (vous pouvez prendre des notes) étaient : n'emprunte jamais plus que cent fois le niveau de ton QI ; n'emprunte jamais à quelqu'un qui t'appelle par ton petit nom la première fois que tu le vois ; ne bois jamais avant le coucher du soleil ; et ne prends *jamais* une compagne que tu ne voudrais pas serrer nue dans tes bras sur un lit d'eau.

Il y avait cependant un personnage en qui j'avais confiance, Tom Riley, mon comptable. Tom m'aida à transporter les quelques effets dont j'avais besoin pour m'installer dans la résidence secondaire (plus petite que celle de Mendota Heights) que nous avions sur le lac Phalen. Deux fois perdant au jeu du mariage et personnage mélancolique, Tom me cassa les pieds jusqu'à ce qu'on ait quitté la maison. « On n'abandonne pas son domicile dans une situation pareille, me dit-il. Sauf si le juge te flanque à la porte. Ça revient à donner l'avantage du terrain à ton adversaire ! »

Je m'en fichais pas mal – question handicap, j'étais paré. Je voulais simplement qu'il fasse attention à la route. Je me

contractais à chaque fois qu'un véhicule venait dans l'autre sens et paraissait s'approcher un peu trop de la bande centrale. Par moments, je me raidissais au point d'écraser un frein imaginaire. Quant à me remettre un jour derrière un volant, voilà qui me paraissait la plus mauvaise des idées. Mais évidemment, Dieu aime les surprises. C'est ce que dit toujours Wireman.

Kathi Green, la Reine de la Rééduc, n'avait connu qu'un seul divorce, mais elle était sur la même longueur d'onde que Tom. Je la revois assise en tailleur, dans son collant, me malaxant les pieds et me regardant, l'air scandalisé.

« C'est pas possible ! Vous voilà tout juste sorti du Motel de la Mort, un bras en moins, et elle déclare forfait ! Tout ça, parce que vous l'avez égratignée avec un couteau en plastique à un moment où vous vous rappeliez à peine votre nom ? Qu'on me baise jusqu'à ce que j'en chiale ! Elle n'est pas foutue de comprendre que ces sautes d'humeur et ces pertes temporaires de mémoire sont des plus *courantes*, à la suite d'un accident traumatisant ?

— Elle comprend que je lui fiche la frousse, dis-je.

— Ah bon ? Eh bien, écoutez un peu maman, beau gosse : avec un bon avocat, vous pourrez lui faire payer de se montrer aussi nulle. » Une mèche s'était échappée de sa queue-de-cheval modèle Rééduc Gestapo, et elle la chassa vers son front en soufflant dessus. « Elle doit payer pour un truc pareil. Et écoutez bien ce que je vous dis : *rien de tout ça n'est votre faute*.

— Elle prétend que j'ai essayé de l'étouffer.

— Ouais, se faire étouffer par un invalide manchot, y'a de quoi pisser dans sa culotte. Vous laissez pas faire, Eddie, faites-la casquer. Je sais bien que ça ne me regarde pas – pas du tout, même – mais je m'en fiche. Elle ne devrait pas faire un truc pareil.

— Je crois qu'il y a autre chose que cette histoire de couteau à beurre.

— Quoi donc ?

— Peux pas me rappeler.

— Mais elle, qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Rien. »



Sauf que Pam et moi avions vécu longtemps ensemble ; et même si l'amour s'était perdu dans le delta d'une acceptation passive des choses, je pensais la connaître encore assez bien pour soupçonner que oui, il y avait *encore* quelque chose, et que c'était de ce quelque chose qu'elle voulait se séparer.

#### IV

Peu de temps après mon installation dans la maison du lac Phalen, les filles vinrent me voir – les *jeunes femmes*. Elles avaient apporté un panier de pique-nique. Nous nous assîmes sur le porche d'où montait une odeur de pin, face au lac, et grignotâmes nos sandwiches. La fête du Travail était déjà passée<sup>3</sup>, si bien que la plupart des joujoux flottants avaient été remisés jusqu'à l'année prochaine. Il y avait aussi une bouteille de vin dans le panier, mais je n'en bus que quelques gorgées. Avec tous les médicaments que je prenais, l'alcool frappait fort ; une bière suffisait à m'enivrer au point de me faire bredouiller. Les filles – pardon, les jeunes femmes – finirent la bouteille et, du coup, se lâchèrent un peu. Melinda, qui revenait pour la deuxième fois de France depuis mon altercation avec la grue et que la situation rendait malheureuse, me demanda si tous les quinquagénaires souffraient de ces désagréables épisodes régressifs, inquiète à l'idée que cela puisse également lui arriver. Ilse, la plus jeune, se mit à pleurer, appuyée contre ma bonne épaule, et voulut savoir pourquoi les choses ne pouvaient pas être comme avant, pourquoi nous ne pourrions pas – *nous*, c'est-à-dire sa mère et moi – être comme avant. Son aînée lui fit remarquer que le moment était mal choisi pour faire son numéro bien rodé de bébé, et Ilse lui répondit par un doigt d'honneur. Je ris. Je ne pus m'en empêcher. Finalement, nous rîmes tous les trois.

La mauvaise humeur de l'une et les larmes de l'autre n'étaient pas très agréables, mais elles étaient honnêtes et m'étaient aussi familières que le grain de beauté sur le menton

---

<sup>3</sup> Le 1<sup>er</sup> septembre, aux États-Unis.

d'Ilse et le pli vertical entre les sourcils de Melinda qui, avec le temps, se creuserait profondément.

Melinda voulut savoir ce que j'envisageais de faire et je lui avouai que je l'ignorais. Ça m'avait pris du temps, mais j'avais fini par décider de me supprimer, sachant toutefois que, si je le faisais, il fallait absolument donner l'impression d'un accident. Je ne voulais pas laisser ces deux jeunes femmes, dont la vie commençait à peine, trimballer jusqu'à la fin la culpabilité résiduelle du suicide de leur père. Je ne tenais pas davantage à culpabiliser la femme avec laquelle j'avais partagé un milkshake au lit, alors que nous étions nus tous les deux et morts de rire en écoutant le Plastic Ono Band sur la stéréo.

Une fois qu'elles eurent dit ce qu'elles avaient sur le cœur – après *un échange honnête et complet de points de vue*, en kamenien dans le texte –, j'ai le souvenir d'avoir passé un après-midi agréable à regarder de vieux albums de photos et à évoquer le passé. Je crois même que nous avons un peu ri, mais je n'ai pas trop confiance dans les souvenirs de mon autre vie. Wireman prétend que, lorsqu'il est question du passé, nous chargeons tous la mule.

Ilse voulait aller dîner au restaurant, mais Linda devait rencontrer quelqu'un à la bibliothèque publique avant la fermeture et je ne me sentais pas trop d'aller clopiner quelque part. J'avais envie de rester ici et de lire quelques chapitres du dernier bouquin de John Sandford, après quoi j'irais au lit. Elles m'embrassèrent – de nouveau mes amies – et s'en allèrent.

Deux minutes plus tard, Ilse revenait. « J'ai dit à Melinda que j'avais oublié mes clefs.

— Si je comprends bien, c'était un prétexte.

— Oui. Dis-moi, papa, pourrais-tu faire du mal à maman ? Je veux dire, aujourd'hui ? Exprès ? »

Je secouai la tête, mais cela ne lui suffit pas. Je le voyais à la manière dont elle se tenait là, me scrutant du regard. « Non, dis-je, jamais. Je pr...

— Tu quoi, papa ?

— J'ai failli dire que je préférerais me couper un bras, mais tout d'un coup, j'ai trouvé que ce serait une très mauvaise idée. Jamais je ne lui ferais de mal, Ilse. Tiens-t'en à ça.

— Mais alors, pourquoi elle a toujours peur de toi ?

— Je crois... je crois que c'est parce que je suis estropié. »

Elle se jeta si violemment contre moi que nous faillîmes tomber sur le canapé. « Oh, papa, je suis tellement désolée... Tout ça est tellement crétin. »

Je lui caressai un instant les cheveux. « Je sais. Mais n'oublie pas une chose : ça ne sera jamais pire que ça. » Ce qui n'était pas vrai, mais si je faisais bien attention, jamais Ilse ne saurait que je lui avais dit un gros mensonge.

Il y eut un coup d'avertisseur dans l'allée.

« Vas-y, lui dis-je en embrassant sa joue humide. Ta sœur s'impatiente. »

Elle plissa le nez. « Sinon, quoi de neuf ? Tu ne te bourres pas trop d'antalgiques, hein ?

— Mais non.

— Appelle si tu as besoin de moi, papa. Je prendrai le premier avion. »

Et elle l'aurait fait. Raison pour laquelle je me garderais de l'appeler.

« Sois tranquille. » Je déposai un baiser sur son autre joue. « C'est pour ta sœur. »

Elle acquiesça et partit. Je m'assis sur le canapé et fermai les yeux. Dans mon crâne, les cloches sonnaient. Sonnaient. Sonnaient.

## V

Mon visiteur suivant fut le Dr Kamen, le psychologue qui m'avait donné Reba. Je ne l'avais pas invité. C'est à Kathi, la Reine de la Rééduc et ma dominatrice, que je le devais.

Alors qu'il n'avait certainement pas plus de quarante ans, Kamen marchait comme s'il en avait eu vingt de plus et sa respiration était sibilante, même assis. Il étudiait le monde à travers d'énormes lunettes à monture d'écaille et par-dessus un énorme ventre en forme de poire. Il était très grand, très noir même pour un Noir, avec des traits si accentués qu'ils paraissaient irréels. Ses yeux immenses au regard fixe, son nez

en figure de proue et ses lèvres de personnage de totem inspiraient une sorte d'effroi. Xander Kamen avait tout d'un dieu mineur en costard de confection. Il avait aussi tout du parfait candidat à la crise cardiaque fatale ou à l'hémorragie cérébrale avant son cinquantième anniversaire.

Il refusa ma proposition d'un rafraîchissement, dit qu'il ne pouvait pas rester longtemps, puis posa son porte-documents à côté du canapé comme pour signifier le contraire. Il s'enfonça d'au moins cinq brasses à côté de l'accoudoir (et continua de s'enfoncer au point que je me mis à craindre pour les ressorts), tout en me regardant, la respiration sifflante, d'un air bienveillant.

« Qu'est-ce qui vous a pris de faire ce détour ? lui demandai-je.

— Oh, Kathi m'a confié que vous aviez décidé de vous foutre en l'air », répondit-il. Exactement du ton dont il aurait dit, *J'ai appris par Kathi que vous organisiez une petite fête et qu'il y aurait des Krispy Kremes bien frais.* « Du vrai, dans cette rumeur ? »

J'ouvris la bouche, puis la refermai. Une fois, alors que j'avais dix ans et habitais à Eau Claire, j'ai pris une BD dans un tourniquet du drugstore. Je l'ai glissée dans la ceinture de mon jean et j'ai rabattu mon T-shirt par-dessus. Au moment où je sortais d'un pas nonchalant, tout excité et me croyant très malin, une employée m'attrapa par le bras, souleva mon T-shirt de sa main libre et exposa mon trésor mal acquis. « Comment ce truc-là est-il arrivé jusqu'ici ? » me demanda-t-elle. Jamais, au cours des quarante ans qui ont suivi, je n'ai été autant à court de réponse pour une question aussi simple.

Enfin — et bien longtemps après que cette réaction tardive eût pu avoir la moindre valeur —, je lui répondis que c'était ridicule, que je ne voyais pas où elle était allée chercher un truc pareil.

« Ah non ?

— Non. Vous êtes sûr que vous ne voulez pas un Coke ?

— Merci, je m'abstiendrai. »

Je me levai et allai en prendre un pour moi dans le frigo de la cuisine. Je coinçai fermement la bouteille entre mon moignon

et mon thorax – c'était possible mais douloureux ; on vous raconte peut-être le contraire au cinéma, mais les côtes cassées font mal pendant très longtemps – et dévissai la capsule de ma main gauche. Je suis droitier. Respire un bon coup, *muchacho*, comme aurait dit Wireman.

« Ça m'étonne que vous l'ayez prise au sérieux, de toute façon, dis-je en revenant dans le séjour. Kathi est une kiné de première, mais elle n'est pas psychanalyste. (Je marquai une pause, le temps de m'asseoir.) Ni vous, en réalité. Au sens technique. »

Kamen mit sa main large comme un battoir contre une oreille grande comme un tiroir. « J'ai l'impression d'entendre... une sorte de bruit mécanique. Si, si, je l'entends.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Mais si, ce charmant bruit très médiéval que font les défenses d'une personne lorsqu'elle les relève. » Il tenta un clin d'œil ironique mais la taille de son visage rendait toute ironie impossible ; l'effet fut purement burlesque. N'empêche, j'avais saisi. « Quant à Kathi Green, vous avez raison. Qu'est-ce qu'elle sait, au fond ? Elle n'arrête pas de s'occuper de paraplégiques, d'hémiplégiques, de quadriplégiques, d'amputés comme vous suite à un accident, de gens se remettant de traumatismes crâniens graves – comme vous également. Cela fait quinze ans que Kathi pratique ce genre de kiné et elle a eu l'occasion de voir des milliers de patients estropiés, ressassant l'idée qu'il est impossible d'annuler ne serait-ce qu'une seconde de son passé... alors je vous le demande : comment imaginer qu'elle soit capable de reconnaître les signes avant-coureurs d'une dépression de type suicidaire ? »

Du gros fauteuil rembourré dans lequel j'étais assis, en face de lui, je le regardai d'un œil mauvais. Ce type m'emmerdait. Et Kathi Green encore plus.

Il se pencha en avant – façon de parler, son tour de taille ne lui permettant pas de s'avancer de plus de quelques centimètres. « Il faudra attendre », reprit-il.

Je restai bouche bée.

Il hocha la tête. « Vous êtes surpris. Oui. Je ne suis pas chrétien, et encore moins catholique et, sur la question du

suicide, j'ai l'esprit ouvert. En revanche, je crois au sens des responsabilités et je sais que vous aussi, vous y croyez. Voilà pourquoi je vous dis que si vous vous tuez maintenant... ou même dans six mois... votre femme et vos filles le sauront. Aussi habilement que vous vous y preniez, elles le sauront.

— Je ne... »

Il me coupa de sa main levée. « Et les types qui vous assurent sur la vie pour une somme certainement coquette, je n'en doute pas, le sauront aussi. Ils n'arriveront peut-être pas à le prouver... mais croyez-moi, ils essaieront avec beaucoup d'acharnement. Les rumeurs qu'ils feront courir seront douloureuses pour vos filles, aussi blindées que vous croyez qu'elles soient contre de telles choses. »

Melinda, elle, était blindée. Ilse, c'était une autre histoire. Quand Melinda était en colère contre elle, elle l'accusait d'infantilisme, mais je ne suis pas d'accord. Je crois que ma cadette est tout simplement une tendre.

« Sans compter qu'à la fin, il n'est pas impossible qu'ils le prouvent, reprit Kamen en haussant ses énormes épaules. En termes de travail de deuil, je ne sais pas comment on pourrait l'évaluer, mais il est clair que, financièrement, ça fera une sacrée différence. »

Ce n'était pas à l'argent que je pensais. Non, j'imaginai une équipe d'enquêteurs des assurances farfouillant partout, cherchant la faille dans mon coup monté. Et, brusquement, je me mis à rire.

Kamen, ses mains brunes posées sur des genoux comme des bûches, me regardait avec son petit sourire genre *j'aurai tout vu*. Sauf que sur un tel visage, rien n'était petit. Il me laissa rire tout mon soûl, puis me demanda ce qu'il y avait de si drôle.

« Vous êtes en train de me dire que je suis trop riche pour me suicider.

— Je vous dis seulement *pas maintenant*, Edgar. Seulement cela. Je ne vais pas vous faire de suggestions allant à l'encontre d'une bonne partie de mon expérience pratique. Mais en ce qui vous concerne, j'ai une très forte intuition – le même genre d'intuition que celle qui m'a poussé à vous donner la poupée. Je vous propose d'essayer le traitement géographique.

— Pardon ?

— C'est une forme de guérison souvent tentée en dernier recours par les alcooliques. Ils espèrent qu'un changement de lieu leur permettra de prendre un nouveau départ. De remettre les choses en place. »

Je sentis s'agiter un instant quelque chose de vague. Je ne dirais pas un espoir, mais quelque chose.

« Ça marche rarement, enchaîna Kamen. Les vieux de la vieille, aux Alcooliques Anonymes, ceux qui ont réponse à tout – leur malédiction autant que leur bénédiction, même si bien peu en prennent jamais conscience – aiment à dire : Mettez un trouduc dans un avion à Boston, c'est un trouduc qui en descendra à San Francisco.

— Et où est-ce que je me retrouve, dans tout ça ?

— Pour l'instant, dans la banlieue de Saint-Paul. Ce que je vous suggère, c'est de choisir un endroit loin d'ici et d'y aller. Vous êtes dans des conditions parfaites pour ça, avec votre situation financière et votre liberté retrouvée.

— Pendant combien de temps ?

— Au moins un an. » Il me regardait avec une expression indéchiffrable. Son visage de géant était fait pour arborer une telle expression ; gravée sur la tombe de Toutankhamon, je crois qu'elle aurait fait réfléchir Howard Carter lui-même. « Et si vous décidez de faire quelque chose au bout de cette année, Edgar, pour l'amour du Ciel – non, pour l'amour de *vos filles* – arrangez-vous pour que ce soit crédible. »

Le vieux canapé avait presque fini de l'engloutir ; à présent il se démenait pour s'en extirper. Je m'avançai pour l'aider mais, d'un geste, il me repoussa. Il réussit enfin à se remettre sur ses pieds, la respiration plus sifflante que jamais, et récupéra son porte-documents. Il me contempla du haut de ses deux mètres, ses globes oculaires jaunâtres et fixes encore agrandis par des lunettes dont les verres étaient très épais.

« Edgar ? N'y a-t-il pas quelque chose qui vous rende heureux ? »

Je ne m'attardais que sur le premier degré de la question – la surface, qui seule me paraissait sans danger. « Je dessinais, autrefois. » J'avais fait en réalité un certain nombre d'esquisses,

mais cela remontait à très longtemps. Depuis, d'autres choses étaient intervenues. Un mariage, une carrière professionnelle. Les deux terminés ou en voie de l'être.

« Quand ça ? »

— Quand j'étais gosse. »

Je faillis lui dire que j'avais rêvé d'entrer aux Beaux-Arts (il m'était même arrivé d'acheter des livres d'art, quand je pouvais me le permettre), puis y renonçai. Au cours des trente dernières années, ma contribution au monde de l'art s'était réduite à ces dessins qu'on gribouille pendant qu'on téléphone, et cela faisait bien dix ans que je n'avais pas acheté l'un de ces ouvrages de reproductions que l'on pose sur la table du salon pour impressionner ses amis.

« Et depuis ? »

J'envisageai de mentir – je ne voulais pas avoir l'air trop nul – pourtant je m'en tins à la vérité. Un manchot devrait toujours dire la vérité, quand c'est possible. Ce n'est pas Wireman qui le dit, pour une fois, mais moi. « Plus jamais.

— Remettez-vous-y, me conseilla Kamen. Vous avez besoin de barrières.

— De barrières ? dis-je, amusé.

— Oui, Edgar. » Il avait l'air surpris et un peu déçu, comme si je n'arrivais pas à comprendre une idée pourtant simple. « De barrières contre la nuit. »

## VI

Une semaine plus tard, environ, Tom Riley revint me voir. Les feuilles avaient commencé à jaunir sur les arbres et je me souviens que les employés du Wal-Mart où j'étais allé acheter mes premiers carnets de dessin depuis la fac – bon sang, depuis le lycée, oui ! – collaient des affiches de Halloween dans les vitrines.

Le souvenir le plus clair qui me soit resté de cette visite est l'embarras et la gêne manifestes de Tom.

Je lui offris une bière et il sauta sur l'occasion de retarder le moment. Lorsque je revins de la cuisine, il étudiait un dessin



que j'avais exécuté à la plume – trois palmiers se détachant devant une étendue d'eau, une partie d'un porche fermé de moustiquaires dépassant du coin gauche, au premier plan. « C'est pas mal du tout, dit-il. C'est toi qui as fait ça ?

— Non, les lutins. Ils viennent la nuit, ressemblent mes chaussures et s'amuse des fois à dessiner. »

Il rit un peu trop fort et reposa le dessin sur le bureau. « On peut pas dire que ça ressemble au Minnesota, dit-il en prenant l'accent suédois<sup>4</sup>.

— Je l'ai pompé dans un bouquin. »

En fait, je m'étais simplement inspiré d'une photo venant de la brochure d'un agent immobilier. Elle avait été prise, paraît-il, de la « Salle Floride » de Salmon Point, l'endroit que je venais de louer pour un an. Je n'avais jamais mis les pieds en Floride, même pas pour des vacances, mais cette photo avait touché quelque chose en moi, profondément et, pour la première fois depuis l'accident, je ressentais un désir neuf. C'était léger, mais bien réel.

« Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Tom ? Si c'est pour le boulot...

— En fait, c'est Pam qui m'envoie, me coupa-t-il en baissant la tête. Je n'avais pas trop envie, mais je ne voyais pas comment je pouvais me défilier. À cause de tout le passé, tu comprends.

— Je comprends. »

Tom faisait allusion à l'époque où la Freemantle Company se réduisait à trois camions, un Caterpillar D9 et beaucoup de grands rêves.

« Alors vas-y. Je ne vais pas te mordre.

— Elle a pris un avocat. Elle est sérieuse avec son idée de divorce.

— J'ai toujours pensé qu'elle l'était. »

Ce qui était vrai. Je ne me souvenais toujours pas d'avoir essayé de l'étrangler, mais je n'avais pas oublié son regard quand elle m'en avait parlé. Sans compter que lorsque Pam

---

<sup>4</sup> La majorité des premiers colons du Minnesota étaient suédois.

s'engageait dans quelque chose, elle revenait rarement en arrière.

« Elle voudrait savoir si tu vas engager Bozie. »

Je ne pus que sourire. William Bozeman III, la soixantaine élégante, portant beau, nœud papillon et ongles manucurés, était l'âme du cabinet d'avocats auquel l'entreprise faisait appel ; s'il avait su que, depuis vingt ans, Tom et moi l'appelions Bozie, il nous aurait probablement fait une attaque.

« Je n'y avais pas pensé, Tom. C'est quoi, cette proposition ? Qu'est-ce qu'elle veut ? »

Il vida la moitié de sa bière puis posa le verre à côté de mon dessin peu convaincant. Ses joues flamboyaient, couleur brique. « Elle a dit qu'elle espérait que ça se passerait bien. Elle a dit, *Je ne veux pas être riche, mais je ne veux pas de bagarre. Je veux juste qu'il soit correct avec moi et avec les filles, comme il a toujours été, pourras-tu lui dire ça ?* Et me voilà. »

Il haussa les épaules.

Je me levai, m'avançai jusqu'à la grande baie vitrée qui sépare le séjour du porche et regardai le lac. Bientôt, je me retrouverais dans ma « Salle Floride », quelle qu'elle soit, et contemplerai le golfe du Mexique. Je me demandai si ce serait un peu mieux, ou différent, que d'avoir sous les yeux le lac Phalen. Je pensai qu'il valait mieux m'en tenir à *différent*, au moins pour commencer. *Différent* était un bon début. Quand je me retournai, Tom Riley ne se ressemblait plus. J'ai tout d'abord pensé qu'il allait vomir, puis j'ai compris qu'il se contenait pour ne pas pleurer.

« Qu'est-ce qui t'arrive, Tom ? »

Il essaya de répondre, mais ne put émettre qu'un croassement mouillé. Il s'éclaircit la gorge et recommença. « J'arrive pas à m'habituer à te voir comme ça, patron. Avec juste un bras. Je suis tellement désolé... »

C'était maladroit, spontané et touchant : ça venait droit du cœur. J'ai bien l'impression qu'un instant nous fûmes tous les deux sur le point de chialer comme deux hypersensibles dans l'émission d'Oprah Winfrey.

Cette idée m'aïda à me ressaisir. « Moi aussi, je suis désolé. Mais je tiens le coup. Vraiment. Et maintenant, descends ta fichue bière avant qu'elle ne soit éventée. »

Il rit et versa le reste de la bouteille dans son verre.

« Je vais faire une proposition que tu te chargeras de lui rapporter, repris-je. Si elle est d'accord, on mettra les détails au point entre nous. Sans avocats.

— Tu parles sérieusement, Eddie ?

— Tout à fait. Tu vas préparer un bilan complet avec les actifs de manière à partir d'une base chiffrée sérieuse. On divisera le tout en quatre parts. Elle en prendra trois, soit soixante-quinze pour cent, pour elle et les filles. Je prendrai le reste. Quant au divorce... hé, le consentement mutuel existe au Minnesota ; après le déjeuner, on pourra aller chez Borders et acheter *Le Divorce à l'usage des crétiens*. »

Il prit un air ébahi. « Ça existe, un bouquin comme ça ?

— Je ne me suis pas renseigné, mais si on n'en trouve pas un, je bouffe ma chemise.

— Je crois que le proverbe parle plutôt d'un chapeau.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit ?

— Laisse tomber. Si tu fais ça, Eddie, c'est la fin de votre patrimoine.

— Demande-moi si j'en ai quelque chose à cirer – si je m'en fous pas comme de ma première chemise, si tu préfères. L'entreprise compte encore pour moi, mais l'entreprise va bien, elle est intacte et dirigée par des gens qui savent ce qu'ils font. Quant au patrimoine, je propose qu'on zappe les concours d'ego qui se terminent en général avec les avocats ramassant le paquet. Il y a largement de quoi pour nous tous, si nous nous montrons raisonnables. »

Il finit sa bière sans me quitter des yeux. « Parfois, je me demande si j'ai affaire au même homme avec qui je travaillais avant, dit-il.

— Cet homme-là est mort dans son pick-up. »

## VII

Pam accepta, et je pense même qu'elle aurait laissé tomber pour me reprendre si je le lui avais proposé – elle s'était trahie par une expression qui allait et venait sur son visage comme le soleil à travers les nuages, pendant que nous discussions des détails – mais je ne proposai rien. J'avais la Floride en tête, la Floride, paradis des jeunes mariés et refuge des presque morts. Et je crois que, tout au fond d'elle-même, Pam savait que c'était mieux ainsi ; elle n'ignorait pas que l'homme que l'on avait retiré de son Dodge Ram défoncé, son casque de chantier écrabouillé autour de ses oreilles comme une vieille boîte de conserve, n'était plus celui qui s'était mis au volant quelques minutes auparavant. La vie avec Pam, avec les filles, avec l'entreprise – tout cela était terminé ; il n'y avait plus d'autres lieux à explorer. Restaient toutefois des portes. Celle sur laquelle on lisait SUICIDE était pour le moment fortement déconseillée, comme l'avait fait remarquer le Dr Kamen. Il y en avait une seconde, sur laquelle était écrit DUMA KEY.

Une autre chose s'est produite dans mon autre vie avant que je franchisse cette porte, cependant. L'accident arrivé au chien de Monica Goldstein, un terrier jack russel du nom de Gandalf.

## VIII

Si vous vous représentez le lieu de ma convalescence sous l'aspect d'une villa au bord d'un lac, merveilleusement isolée au milieu des bois et que l'on ne peut gagner qu'au bout d'un long chemin de terre, vous avez tout faux. La maison était située dans une banlieue classique, au bout d'Auster Lane, une rue goudronnée qui partait de East Hoyt Avenue et s'arrêtait au bord de l'eau. Nos voisins les plus proches étaient les Goldstein.

À la mi-octobre, me décidant enfin à suivre les conseils de Kathi Green, je me mis à marcher. Rien à voir avec les grandes balades sur la plage que je fis plus tard, d'autant qu'au retour de

ces petites sorties ma mauvaise hanche demandait grâce (et plus d'une fois j'eus les larmes aux yeux), mais c'était quelques pas dans la bonne direction. Je revenais de l'une de ces marches le jour où Mrs Fevereau écrasa le chien de Monica.

J'étais à peu de distance de chez moi lorsque la Fevereau passa dans son monstre de quatre-quatre (un Hummer) à la couleur moutarde ridicule. Comme toujours, elle conduisait en tenant son téléphone portable d'une main et une cigarette de l'autre ; et, comme toujours, elle allait trop vite. J'y fis à peine attention, et en tout cas je n'ai certainement pas vu Gandalf se précipiter dans la rue un peu plus loin, car je n'avais d'yeux que pour Monica, arrivant en sens inverse, de l'autre côté de la rue, en grande tenue de scout. Ce qui était une manière de ne pas me concentrer sur ma hanche en voie de guérison. À chaque fois, au terme de ces courtes promenades, cette soi-disant merveille de technologie médicale donnait l'impression d'être bourrée d'un bon millier de minuscules éclats de verre.

Puis des pneus hurlèrent et un cri de petite fille s'éleva : « Non, GANDALF, non ! »

Un instant, j'eus la vision très claire et surnaturelle de la grue qui avait failli me tuer : le monde dans lequel je vivais depuis toujours était brusquement happé par du jaune, un jaune beaucoup plus brillant que celui du Hummer de Mrs Fevereau, un jaune au milieu duquel flottaient, de plus en plus grosses, des lettres noires : LINK-BELT.

Puis Gandalf se mit à son tour à hurler, et le flash-back (que le Dr Kamen aurait sans doute appelé un *souvenir retrouvé*) disparut. Jusqu'à cet après-midi d'octobre, je n'aurais pas cru qu'un chien pouvait hurler de cette manière.

Je me précipitai, clopinant en crabe, martelant le trottoir de ma béquille rouge. Je suis certain d'avoir eu l'air grotesque, mais personne ne faisait attention à moi. Monica Goldstein était agenouillée au milieu de la rue, à côté de son chien qui gisait juste devant la haute calandre carrée du Hummer. Son visage blême contrastait avec son uniforme vert forêt d'où pendait une brochette de médailles et de badges. L'extrémité de son foulard tombait dans la flaque de sang qui, sous Gandalf, allait en s'élargissant.

Mrs Fevereau sauta, ou plutôt tomba du siège ridiculement haut de son engin. Ava Goldstein sortit de sa maison et arriva en courant, criant le nom de sa fille. La blouse de Mrs Goldstein n'était pas entièrement boutonnée et elle était pieds nus.

« Ne le touche pas, mon poussin, ne le touche pas », dit Mrs Fevereau. Elle tenait toujours sa cigarette à la main et tirait nerveusement dessus.

Monica ne l'écoutait pas. Elle voulut caresser le flanc de Gandalf. Le chien cria à nouveau – un cri humain – et la fillette se couvrit les yeux à deux mains. Elle se mit à secouer la tête. Je la comprenais.

Mrs Fevereau tendit la main vers la gamine puis changea d'avis. Elle recula de deux pas, s'adossa à la haute carrosserie du Hummer et tourna les yeux vers le ciel.

Mrs Goldstein s'accroupit à côté de sa fille. « Ma chérie, oh, non, ma chérie, je t'en prie... »

Et Gandalf gisait toujours dans sa flaque de sang, de plus en plus grande, et hurlait. C'est alors que me revint le bruit que faisait la grue mobile. Non pas les *bip-bip-bip* réguliers qu'un engin de chantier est supposé émettre lorsqu'il passe en marche arrière (le sien était en panne), mais les halètements de son moteur diesel, puissants, riches de vibrations, et les raclements de ses chenilles écorchant la terre.

« Rentrez chez vous avec elle, Ava, dis-je. Ramenez-la à la maison. »

Mrs Goldstein passa un bras autour de l'épaule de sa fille et la contraignit à se lever. « Allez, viens, ma chérie. Allons à la maison.

— Pas sans Gandalf ! »

Son foulard de scout, dont les dix derniers centimètres étaient imbibés de sang, vint heurter le côté de sa jupe avec un bruit mou et un long filet de sang descendit le long de son mollet.

« Rentre, Monica, et appelle le véto, lui dis-je. Explique-lui que Gandalf a été heurté par une voiture. Dis-lui qu'il vienne tout de suite. Je resterai auprès de ton chien pendant ce temps. »

Monica me regarda avec des yeux où il y avait plus que du chagrin, plus que le choc : quelque chose de fou. Je connaissais bien ce regard. Je l'avais vu souvent dans mon miroir. « Vous promettez ? Juré-craché ? Sur le nom de votre maman ?

— Promis, sur le nom de ma maman. Va. »

Elle partit avec sa mère, jetant un dernier regard pardessus son épaule et émettant un dernier gémissement de chagrin avant d'attaquer les marches de sa maison. Je m'agenouillai à côté de Gandalf, m'agrippant pour ce faire au pare-chocs du Hummer, utilisant ma technique habituelle qui n'en était pas moins douloureuse ; je gîtai sérieusement à gauche pour empêcher mon genou droit de plier plus qu'il n'était absolument nécessaire. Je ne pus cependant me retenir d'émettre mon propre petit gémissement de douleur, me demandant si je serais capable de me relever tout seul. Mrs Fevereau aurait peut-être quelques réticences à m'aider ; elle était partie vers le côté gauche de la rue, d'un pas raide, jambes écartées, puis elle se plia en deux comme pour saluer la reine et, écartant le bras, celui au bout duquel elle tenait sa cigarette, elle vomit dans le caniveau.

Je revins à Gandalf. Touché à hauteur de l'arrière-train, il avait la colonne vertébrale broyée. Du sang mêlé de merde coulait paresseusement entre ses pattes arrière. Ses yeux se tournèrent vers moi et je crus y lire une horrible expression d'espoir. Sa langue sortit de sa gueule et vint me lécher le poignet gauche ; elle était aussi sèche et froide qu'un vieux tapis. Gandalf allait mourir mais peut-être pas assez vite. Monica n'allait pas tarder à revenir, et je refusais l'idée qu'il soit encore vivant et lui lèche le poignet.

Je sus ce qu'il me restait à faire. Personne n'était là pour me voir. Monica et sa mère étaient à l'intérieur. Mrs Fevereau me tournait toujours le dos. Si d'autres personnes, dans ce petit bout de rue, s'étaient mises à leur fenêtre (ou étaient sorties sur leur pelouse), le Hummer leur bloquait la vue ; elles ne pouvaient me voir près du chien, ma mauvaise jambe tendue dans une position inconfortable devant moi. J'avais quelques instants, pas plus, et si je me mettais à réfléchir à ce que j'allais faire, l'occasion serait perdue.

Je pris donc Gandalf dans mes bras par le haut du corps et, sans la moindre transition, voilà que je me retrouve sur le chantier de Sutton Avenue, où la Freemantle Company s'apprête à construire un bâtiment de quarante étages pour une banque. Je suis au volant de mon pick-up. À la radio, Reba McEntire chante *Fancy*. Je me rends soudain compte que le bruit de la grue est trop fort alors que je n'ai pas entendu le moindre *bip* signalant qu'elle recule et, lorsque je regarde à ma droite, la partie du monde que je devrais voir par la fenêtre a disparu. De ce côté-là, le monde a été remplacé par du jaune. Au milieu duquel flottent des lettres : LINK-BELT. Elles grossissent. Je braque violemment à gauche, à fond, sachant déjà que c'est trop tard. Les hurlements de métal froissé ont commencé, noyant la musique, rétrécissant l'intérieur de l'habitacle de droite à gauche parce que la grue envahit mon espace, me vole *mon* espace – et le pick-up se met à basculer. J'essaie d'ouvrir ma portière, mais en vain. Et, si je l'avais fait sur-le-champ ç'aurait été *déjà trop tard*. Le monde en face de moi disparaît à son tour, le pare-brise est devenu laiteux, fragmenté en un million de craquelures. Puis la vue du chantier se dégage et continue à tourner sur son axe : le parebrise a été éjecté. Éjecté ? Propulsé, oui, plié en deux comme une carte à jouer, et j'ai les deux coudes appuyés sur l'avertisseur, mon bras droit accomplissant sa dernière tâche. C'est à peine si j'entends le klaxon dans le vacarme du moteur de la grue. LINK-BELT continue à avancer, enfonçant la portière côté passager, comblant l'espace passager, faisant éclater le tableau de bord en plaques tectoniques de plastique. Les merdes accumulées dans la boîte à gants flottent, la radio se tait, ma boîte à lunch s'écrase contre ma planchette avec des grincements, et voici qu'arrive LINK-BELT. LINK-BELT est juste sur moi, si je tirais la langue je pourrais lécher le foutu trait d'union. Je me mets à crier car c'est à ce moment que je commence à sentir la pression. La pression débute par mon bras droit qui cherche à s'incruster dans mon flanc, puis augmente, puis le fait éclater. Du sang jaillit sur mes genoux comme si j'avais reçu un plein seau d'eau chaude et j'entends quelque chose qui se brise. Mes



côtes, sans doute. On dirait des os de poulet sous le talon d'une botte.

Je tiens Gandalf contre moi et je pense, *Amène l'ami, assieds-toi sur l'ami, assieds-toi sur la putain de chope, espèce de conne !*

Et, tout d'un coup, je suis assis dans le pote ou la putain de chope, c'est chez moi mais je ne me sens pas chez moi avec toutes les horloges d'Europe qui sonnent dans ma tête fendue et je n'arrive pas à me rappeler le nom de la poupée que Kamen m'a donnée, tout ce qui me revient ce sont des noms de garçons : Randall, Russell, Rudolph et la putain de rivière Phoenix. Je lui dis de me laisser tranquille quand elle vient avec ses fruits et son connard de gâteau au fromage de collège, je lui dis que j'ai besoin de cinq minutes. *Je peux le faire*, dis-je, parce que c'est la phrase que Kamen m'a donnée, c'est le bon de sortie, c'est le *bip-bip-bip* qui dit fais gaffe, Pammy, Edgar fait marche arrière. Mais au lieu de partir, elle prend la serviette en papier du plateau pour essuyer la sueur de mon front et, pendant qu'elle fait ça, je l'attrape par la gorge car, à ce moment-là, j'ai la certitude que c'est sa faute si je n'arrive pas à me rappeler le nom de la poupée, *tout est sa faute, y compris LINK-BELT*. Je l'attrape avec ma seule main, ma main gauche. Pendant quelques secondes, je désire la tuer et qui sait, j'essaie peut-être. Ce dont je suis sûr, c'est que je préférerais me souvenir de tous les accidents de notre planète ronde plutôt que de son regard tandis qu'elle se débat. Puis je pense, *c'était ROUGE !* et je la lâche.

Je tiens Gandalf contre ma poitrine comme j'ai tenu jadis mes filles, quand elles étaient bébés, et je me dis, *Je peux le faire. Je peux le faire. Je peux le faire*. Je sens le sang de Gandalf imbiber mon pantalon comme de l'eau chaude et je pense, *Vas-y, sale con, tire-toi de Dodge*.

Je tenais Gandalf et pensais à l'impression d'être écrasé vivant pendant que la cabine de votre camion vous bouffe votre air, que votre respiration vous abandonne, que le sang jaillit de votre nez, et quant à ces bruits de choses qui se brisent alors que la conscience vous quitte, ce sont les os qui se rompent dans

votre corps : vos côtes, votre hanche, votre pommette, votre foutu crâne.

Je tins le chien de Monica et pensai, dans une sorte de lamentable triomphe : *C'était ROUGE !*

Un instant, je fus plongé dans une obscurité injectée de cette rougeur, puis j'ouvris les yeux. J'étreignais Gandalf contre ma poitrine de mon bras gauche et ses yeux me regardaient...

Non, regardaient au-delà de moi. Au-delà du ciel.

« Mr. Freemantle ? » C'était John Hastings, le vieux type qui habitait deux maisons après celle des Goldstein. Avec sa casquette en tweed anglais et son chandail sans manches, il avait l'air paré pour une randonnée sur la lande écossaise – s'il n'avait eu cette expression de consternation sur son visage. « Edgar ? Vous pouvez le reposer à présent. Il est mort.

— Oui, dis-je, relâchant mon étreinte. Pourriez-vous m'aider à me relever ?

— Je n'en suis pas sûr, répondit John. On risquerait de se retrouver tous les deux par terre.

— Alors allez voir si tout va bien chez les Goldstein.

— C'était son chien. J'avais espéré..., dit-il en secouant la tête.

— Oui, il appartenait à la petite. J'aimerais bien qu'elle ne le voie pas dans cet état.

— Bien sûr, mais...

— Je vais l'aider », dit Mrs Fevereau. Elle avait l'air d'aller un peu mieux et avait jeté sa cigarette. Elle tendit la main vers mon aisselle droite et hésita. « Ça ne risque pas de vous faire mal ? »

Bien sûr que si, mais beaucoup moins que de rester plus longtemps dans cette position et je lui répondis que non. Je m'agrippai au pare-chocs du Hummer. À tous les deux, nous réussîmes à me remettre sur pied.

« Je suppose que vous n'avez rien avec quoi recouvrir le chien ?

— En fait, si. Il y a un bout de vieux tapis à l'arrière.

— Bien. Génial. »

Elle entreprit de faire le tour jusqu'à l'arrière – un trajet considérable, vu la taille de son engin – mais se retourna avant.

« Grâce à Dieu, il est mort avant que la petite revienne.  
— Oui, répondis-je, grâce à Dieu. »

## IX

Mon cottage n'était pas très loin – juste au bout de la rue – mais je fis le trajet à très petite vitesse. Le temps d'arriver, j'avais la main douloureuse – une béquillite aiguë, comme je l'appelais. Le sang de Gandalf raidissait ma chemise. Un bristol était glissé entre la moustiquaire et le chambranle, sur la porte de devant. Je le sortis. Sous l'image d'une fillette souriante faisant le salut scout, je lus ceci :

UNE AMIE DU QUARTIER EST VENUE VOUS VOIR POUR  
VOUS FAIRE  
SAVOIR QU'ELLE A FABRIQUÉ DE DÉLICIEUX COOKIES !  
NE VOUS AYANT PAS TROUVÉ AUJOURD'HUI,  
*Monica* REPASSERA SANS TARDER !  
À BIENTÔT !

Monica avait transformé le point sur le i de son prénom en un *smiley* : Je roulai le bristol en boule et le jetai dans la corbeille à papier avant de me traîner sous la douche. Quant à ma chemise, à mes jeans et à mes sous-vêtements tachés de sang, ils allèrent directement à la poubelle. Je ne voulais plus les revoir.



## X

Ma Lexus, un modèle vieux de deux ans, se trouvait dans l'allée, mais je ne m'étais plus jamais glissé derrière un volant depuis mon accident. Un étudiant du collège voisin faisait mes courses trois fois par semaine. Kathi Green acceptait aussi de faire un détour par le supermarché si je le lui demandais, ou de me conduire au Blockbuster avant l'une de nos petites séances

de torture (sinon, après, j'étais trop crevé). Si vous m'aviez dit que je reconduirais un jour, en ce mois d'octobre, je vous aurais ri au nez. Ce n'était pas à cause de ma mauvaise jambe ; la seule idée de conduire me donnait des sueurs froides.

Mais peu de temps après avoir pris ma douche, c'est pourtant ce que j'ai fait : je me suis glissé derrière le volant, j'ai lancé le moteur et j'ai regardé par-dessus mon épaule pour faire marche arrière dans l'allée. J'avais pris quatre pilules d'Oxycontin au lieu des deux habituelles, ayant fait le pari qu'elles me permettraient de faire l'aller-retour jusqu'au Stop & Shop, près du carrefour d'East Hoyt et d'Eastshore Drive, sans paniquer ni tuer personne.

Je n'ai pas traîné dans le magasin. Ce n'était pas des courses d'épicerie au sens habituel du terme, juste une descente ultra-rapide dans un super-marché – un arrêt au rayon boucherie suivi d'un passage par la caisse « moins de dix articles », pas de bon de réduction, rien à déclarer. N'empêche, le temps de revenir à Aster Lane, j'étais officiellement pété. Un flic m'aurait-il contrôlé que j'aurais été incapable de marcher droit sur la ligne blanche, même avec ma béquille.

Mais personne ne m'arrêta. Je passai devant la maison des Goldstein – quatre voitures se serraient dans l'allée. J'en vis au moins une demi-douzaine d'autres garées dans la rue et il y avait de la lumière à toutes les fenêtres. La maman de Monica avait battu le rappel de sa tribu et, apparemment, tout le monde avait répondu présent. C'était bien. Surtout pour Monica.

Moins d'une minute plus tard, je rangeai la Lexus dans mon allée. En dépit des pilules, ma jambe droite m'élançait du seul fait d'avoir eu à passer constamment de l'accélérateur au frein et j'avais la migraine – une de mes bonnes vieilles migraines dues à la tension. Mon principal problème, cependant, était que j'avais faim. Raison pour laquelle j'étais sorti. Sauf que le terme de « faim » est bien trop faible pour exprimer ce que je ressentais. J'étais affamé, et le reste de lasagne qui traînait dans le frigo n'y aurait pas suffi. Il y avait de la viande dedans, mais pas assez.

D'un pas vacillant, l'esprit dans le coaltar à cause des pilules, j'allai jusqu'à la cuisine où je pris une poêle dans le

placard, sous la plaque chauffante, que je posai sur l'un des brûleurs. Je tournai le bouton sur FORT, faisant à peine attention au *flump* du gaz qui s'enflammait. J'étais bien trop occupé à déchirer l'emballage en plastique de mon pavé de steak haché. Je le jetai dans la poêle et l'aplatiss de la paume de la main avant de récupérer une spatule, dans le tiroir à côté.

Lorsque j'étais revenu à la maison, que j'avais balancé mes vêtements souillés pour passer sous la douche, j'avais pu prendre mes crampes d'estomac pour de la nausée – l'explication paraissait raisonnable. Le temps de me rincer, cependant, ces crampes s'étaient transformées en un grondement bas semblable à celui d'un gros moteur tournant au ralenti. L'Oxycontin avait atténué un temps la sensation, mais elle était de retour, plus virulente que jamais. Je ne me souvenais pas d'avoir eu autant faim de toute ma vie.

Je retournai le monstrueux bloc de viande dans la poêle et essayai de compter jusqu'à trente. Je m'imaginai que trente secondes sur un feu puissant seraient au moins une vague esquisse de ce qu'on appelle « faire cuire la viande ». Si j'avais seulement pensé à brancher le ventilateur pour en aspirer les arômes, j'y serais peut-être arrivé. Je ne pus même pas atteindre vingt. À dix-sept, je pris une assiette en carton, jetai le hamburger dessus et engloutis la viande pratiquement crue, adossé au placard. J'en avais dévoré la moitié lorsque je vis le jus rouge couler de la viande rouge et j'eus la vision, brève mais intense, de Gandalf tournant ses yeux vers moi, tandis que du sang mêlé de merde s'écoulait entre ses pattes arrière brisées, s'engluant dans ses poils. Mon estomac ne papillonna même pas, continuant de réclamer la suite avec impatience. J'avais faim.

Faim.

## XI

Cette nuit-là, je rêvai que j'étais dans la chambre que j'avais partagée pendant tant d'années avec Pam. Elle dormait à côté de moi et n'entendait pas la voix croissante qui venait de je

ne savais où, dans la maison plongée dans l'obscurité : « *Marié depuis peu, presque mort, marié depuis peu, presque mort.* » On aurait dit un disque rayé. Je secouai ma femme pour la réveiller mais elle ne fit que se retourner. Se détournant de moi. Pour l'essentiel, les rêves disent la vérité, non ?

Je me levai et descendis en me tenant à la rampe pour soulager ma mauvaise jambe. Il y avait cependant quelque chose de bizarre dans la manière dont j'agrippais ce bois poli pourtant si familier. Au bout de quelques marches, je compris. À tort ou à raison, ce monde est fait pour les droitiers : les guitares sont faites pour les droitiers, comme les bancs d'école et les tableaux de bord des voitures américaines. La rampe de ma maison de famille ne faisait pas exception à cette règle ; elle était à droite car, même si c'était mon entreprise qui avait construit le cottage d'après mes propres plans, ma femme et nos deux filles étaient droitrières et la règle de la majorité s'impose.

Néanmoins, ma main glissait sur la rampe.

*Bien entendu, pensai-je. Parce que c'est un rêve. Comme cet après-midi. Tu comprends ?*

*Gandalf n'était pas un rêve*, répondit une autre voix intérieure et celle, mécanique, de l'étranger dans ma maison se mit à répéter, *marié depuis peu, presque mort*, sans avoir l'air de vouloir s'arrêter. Celui qui s'exprimait ainsi était de toute façon dans le séjour.

*Non, Gandalf n'était pas un rêve*, me dis-je. C'était peut-être ma main droite fantôme qui avait ces pensées. *Le rêve le tuait.*

Était-il mort de lui-même, alors ? Qu'est-ce que cette voix essayait de me dire ? Parce que je n'avais pas l'impression que Gandalf était mort tout seul. J'avais l'impression qu'il avait fallu l'aider.

Je passai dans notre ancienne salle de séjour. Je n'avais pas conscience du déplacement de mes pieds ; j'avancais comme on avance dans les rêves, comme si c'était en réalité le monde qui se déplaçait autour de moi, fuyant à contre-sens comme dans quelque tour de magie, une extravagante projection. Et là, assise dans le vieux rocking-chair de Pamela je vis Reba, la Poupée Anti-Colère, à présent de la taille d'un enfant. Ses pieds,

chaussés de noir à la Mary Jane, se balançaient au ras du plancher au bout d'horribles jambes roses sans ossature. Ses yeux vides me regardaient. Ses boucles rousses synthétiques rebondissaient. Elle avait la bouche barbouillée de sang et, dans mon rêve, je savais que ce n'était ni du sang humain ni du sang de chien, mais le jus qui s'était écoulé de mon steak à peu près cru – et que j'avais léché sur l'assiette en carton quand il n'y avait plus eu de viande.

*La méchante frenouille nous a sassés ! s'écria Reba. Elle a des dents !*

## XII

Ce dernier mot — DENTS ! — retentissait encore dans ma tête quand je me mis sur mon séant dans la flaque froide d'un rayon de lune automnale. J'essayais de hurler, mais n'arrivais qu'à pousser des halètements silencieux. Mon cœur battait à tout rompre. Je tendis la main vers la lampe de chevet, heureusement sans la flanquer par terre, même si, une fois qu'elle fut allumée, je me rendis compte que son pied était en partie dans le vide. D'après le radio-réveil, il était un peu plus de trois heures du matin.

Je m'assis sur le bord du lit et tendis la main vers le téléphone. *Si vous avez besoin de moi, m'avait dit Kamen, n'hésitez pas. Appelez-moi, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.* Et, si son numéro s'était trouvé dans la mémoire du téléphone, je l'aurais probablement composé. Mais mon retour à la réalité s'étant progressivement fait — j'étais dans le cottage du lac Phalen et non dans la maison de Mendota Heights, aucune voix croassante ne montait du rez-de-chaussée —, mon envie passa.

Reba, la Poupée Anti-Colère dans le rocking-chair de Pam, de la taille d'une fillette... Pourquoi pas, au fond ? J'avais été en colère, même si c'était contre Mrs Fevereau plutôt que contre ce pauvre Gandalf, et je ne voyais pas ce que des grenouilles équipées de dents avaient à voir avec le prix des haricots à

Boston. La vraie question, me semblait-il, concernait le chien de Monica. L'avais-je tué, ou était-il mort tout seul ?

Ou bien la question n'était-elle pas de savoir pourquoi j'avais été aussi affamé tout de suite après ? C'était peut-être ça, la question.

Affamé de viande.

« Je l'ai pris dans mes bras », murmurai-je.

*Dans ton bras, tu veux dire, parce que maintenant, il ne t'en reste qu'un. Le bon, ton bras gauche.*

Mais dans mon souvenir, je l'avais pris dans *mes bras, mes bras* au pluriel. Déviant ma colère

*(c'était ROUGE)*

de cette cinglée avec sa cigarette et son portable pour la faire je ne sais comment refluer vers moi, dans une sorte de boucle délirante... le prenant dans mes bras... une hallucination, sans aucun doute, mais pourtant, tel était mon souvenir.

Je le prenais dans mes bras. Sa nuque dans le pli de mon coude gauche de façon à ce que je puisse l'étrangler avec ma main droite.

L'étrangler pour abréger ses souffrances.

Je dormais torse nu et il m'était facile de jeter un coup d'œil à mon moignon. J'avais juste à tourner la tête. Je pouvais l'agiter, mais guère plus. Je le fis une ou deux fois puis regardai le plafond. Mes battements de cœur avaient un peu ralenti.

« Le chien est mort de ses blessures. Et de son état de choc. Une autopsie le confirmerait. »

Sauf qu'on n'autopsiait jamais un chien réduit en bouillie par les Hummer conduits par des écervelées.

Je regardai le plafond, souhaitant que cette vie soit finie. Cette vie malheureuse qui avait commencé de manière si confiante. Je crus que je ne me rendormirais pas, cette nuit-là, mais si. Au bout du compte, nous avons toujours raison de nos soucis, à l'usure. C'est ce que dit Wireman.



## **Exécuter un dessin (II)**

*Souvenez-vous que la vérité est dans les détails. Peu importe comment vous voyez le monde, le style qu'il impose à votre travail d'artiste, la vérité est dans les détails. Le diable y est aussi, c'est vrai, comme l'affirme le dicton populaire, mais vérité et diable veulent peut-être dire la même chose. Ce n'est pas impossible, voyez-vous.*

*Imaginez une fois de plus cette toute petite fille, celle qui est tombée d'une carriole. Elle a heurté le sol du côté droit de son crâne, mais c'est le gauche qui a souffert le plus – le contre-coup, vous vous rappelez ? C'est dans le côté gauche que se trouve la circonvolution de Broca – même si bien des gens, dans les années 1920, ne le savaient pas. La circonvolution de Broca est celle qui gère le langage. Endommagez cette circonvolution et vous perdrez la faculté de parler, parfois de manière temporaire, parfois de manière définitive. Mais – et même si la relation est étroite – parler n'est pas voir.*

*La petite fille voit toujours.*

*Elle voit ses cinq sœurs. Leurs robes. Comment leurs cheveux sont tout dépeignés par le vent quand elles reviennent de l'extérieur. Elle voit la moustache de son père avec de plus en plus de fils gris. Elle voit Nan Melda – qui n'est pas simplement la bonne, mais ce qu'elle connaît de plus approchant en matière de mère. Elle voit le foulard que sa Nanny se noue autour de la tête pour faire le ménage ; elle voit le nœud, devant, tout en haut du haut front de Nan Melda ; elle voit les bracelets d'argent de Nan Melda et comment ils lancent de minuscules éclairs étoilés dans les rayons de soleil qui passent par la fenêtre.*

*Les détails, les détails, la vérité est dans les détails.*

*Et voir ne donne-t-il pas envie de parler, même dans un cerveau endommagé ? Un cerveau blessé ? Oh, forcément, forcément.*

*Elle pense* Ma tête me fait mal.

*Elle pense* Il est arrivé quelque chose de terrible et je ne sais pas qui je suis. Ni où je suis. Ni ce que sont toutes ces images brillantes qui m'entourent.

*Elle pense* Libbit ? Mon nom serait-il Libbit ? Je le savais, avant. Je pouvais parler, avant, quand je savais. Mais les mots sont maintenant pour moi comme des poissons au fond de l'eau. Je veux l'homme avec les poils sur la lèvre.

*Elle pense* C'est mon papa, mais quand j'essaie de dire son nom, je dis Zeau ! Zeau ! à la place parce qu'il y en a un qui passe devant la fenêtre. Je vois toutes ces plumes. Je vois ses yeux comme du verre. Je vois ses pattes, comment elles se plient comme si elles étaient cassées et ce mot est *coarbo*. Ma tête me fait mal.

*Les filles entrent. Maria et Hannah entrent. Elles ne les aime pas comme elle aime les jumelles. Les jumelles sont petites, comme elle.*

*Elle pense* J'appelais Maria et Hannah les Grandes Méchantes quand je savais, et elle prend conscience qu'elle sait encore. C'est encore une chose qui lui revient. Le nom d'un autre détail. Elle oubliera de nouveau, mais la prochaine fois que ça lui reviendra, elle s'en souviendra plus longtemps. Elle en est presque sûre.

*Elle pense* Quand j'essaie de dire Hannah, je dis Zeau ! Zeau ! Quand j'essaie de dire Maria, je dis, Wee ! Wee ! et elles rient, ces méchantes. Je pleure. Je veux mon papa et je ne me rappelle pas comment dire pour lui ; ce mot est reparti. Mots comme oiseaux, ils volent, ils volent et s'en vont. Mes sœurs parlent. Parlent, parlent, parlent. Ma gorge est sèche. J'essaie de dire soif. Je dis Soie ! Soie ! Mais elles ne font que rire, ces méchantes. Je suis sous les bandages, je sens la teinture d'iode, je sens la transpiration, je les écoute rire. Je crie après elles, je crie fort et elles s'en vont en courant. Nan Melda vient, sa tête toute rouge, parce qu'elle est enveloppée dans le foulard. Ses ronds brillent brillent brillent dans le soleil et on appelle ces ronds des bracelets. Je crie Soie ! Soie ! et Nan Melda ne comprend pas. Je dis Vess ! Vess ! et Nan me met sur le pot mais je n'ai pas besoin d'aller sur le pot. Je suis sur le pot et là je

vois et je montre. Vess ! Vess ! Papa entre. « C'est quoi, tous ces cris ? » Il a plein de bulles blanches sur la figure, sauf un coin lisse. Là où il a passé le truc qui enlève les poils. Il voit ce que je montre. Il comprend. « Eh bien, elle a soif. » Il remplit le verre. La pièce est pleine de soleil. La poussière flotte dans le soleil et ses mains passent dans le soleil avec le verre et on pourrait dire que c'est joli. Je bois tout, tout. J'en réclame plus après, mais je suis mieux. Il me fait des bises des bises des bises, il me serre dans ses bras me serre, et j'essaie de lui dire « Papa ! » et je peux toujours pas. Puis je pense en faisant le tour par son nom et John me revient, et je pense donc John dans ma tête et pendant que je pense John « Papa ! » sort de ma bouche et il me serre me serre encore.

*Elle pense* Papa est mon premier mot de ce côté de la mauvaise chose.

*La vérité est dans les détails.*

## 2

### Big Pink

#### I

Le traitement géographique de Kamen a fonctionné, mais quant à ce qui était de remettre en place ce qui n'allait pas dans ma tête, je crois que l'effet Floride ne fut que marginal. Certes j'y ai habité, mais n'y ai jamais *vécu*. Non, si le traitement géographique a fonctionné, c'est grâce à Duma Key et à Big Pink. Des lieux qui, pour moi, en étaient venus à constituer un monde à part.

J'ai quitté Saint-Paul le 10 novembre, l'espoir au cœur mais n'attendant pas de miracle. Kathi Green, la Reine de la Rééduc, était venue me dire au revoir. Elle m'a embrassé sur la bouche, m'a serré contre elle et m'a dit : « Puissent tous vos rêves se réaliser, Eddie.

— Merci, Kathi. »

J'étais touché, même si le rêve qui me vint alors à l'esprit était celui dans lequel Reba la Poupée Anti-Colère avait la taille d'une petite fille et était assise, éclairée d'un rayon de lune, dans le séjour de la maison que j'avais partagée avec Pam. Je pouvais très bien me passer de la réalisation de ce rêve-là.

« Et envoyez-moi une photo de Disney World. Je meurs d'envie de vous voir avec de oreilles de Mickey.

— Je n'y manquerai pas », répondis-je.

Mais je ne suis jamais allé à Disney World. Pas plus qu'à Sea World, ou aux Busch Gardens ou voir le circuit de courses de Daytona.

Quand je quittai Saint-Paul, à bord d'un Lear-jet 55 (les retraites dorées ont leurs petits avantages), le thermomètre avait fortement chuté et les premiers flocons annonçaient la

venue d'un long hiver septentrional. À l'atterrissage, à Sarasota, il faisait vingt-huit degrés et le soleil brillait. Au bout de quelques pas sur le tarmac pour rejoindre le terminal des vols privés, clopinant toujours à l'aide de ma fidèle béquille rouge, j'ai cru entendre ma hanche me dire merci.

Quand je repense à cette période, c'est avec un mélange d'émotions très étranges : amour, nostalgie, terreur, horreur, regret et cette profonde douceur que seuls ceux qui ont frôlé la mort de près peuvent connaître. J'ai l'impression que c'est ce qu'avaient dû ressentir Adam et Ève. On peut parier qu'ils se sont retournés en quittant le Paradis lorsqu'ils ont entamé, pieds nus, le chemin qui mène là où nous sommes, nous, dans notre monde politique sinistre de balles, de bombes et de télé par satellite, vous ne croyez pas ? Ils ont dû regarder au-delà de l'ange qui montait la garde devant les portes fermées, son épée flamboyante à la main, non ? Certainement. Ils ont voulu voir une dernière fois ce monde verdoyant qu'ils perdaient, avec ses eaux délicieuses et ses animaux au cœur tendre. Et son serpent, bien sûr.

## II

Un charmant chapelet de petites îles, qu'on appelle des keys, s'étire le long de la côte de la Floride, à l'ouest. Chaussé de bottes de sept lieues, vous pourriez d'une enjambée passer de Longboat à Lido, de Lido à Siesta et de Siesta à Casey. L'enjambée suivante vous amènerait à Duma Key, treize kilomètres de long et huit cents mètres dans sa partie la plus large, entre Casey Key et Don Pedro Island. Pour l'essentiel inhabitée, l'île est constituée d'une jungle de banyans, de palmiers et de pins d'Australie, et d'une plage irrégulière, ponctuée de dunes de sable, qui court le long du golfe du Mexique. Les hautes hampes d'*Uniola paniculata* montent la garde devant la plage. « Ces herbes sont d'ici, m'a dit une fois Wireman, mais les autres saloperies ne peuvent pas pousser sans irrigation. » Pendant l'essentiel du temps que j'ai passé à

Duma Key et en dehors de Wireman, de la Fiancée du Parrain et de moi, personne n'y habitait.

Mon agent immobilier de Saint-Paul était une femme, Sandy Smith. Je lui avais demandé de me trouver un endroit tranquille (je ne suis pas certain d'avoir employé le terme *isolé*, mais c'est possible) pas trop loin, cependant, des services. N'ayant pas oublié le conseil de Kamen, j'avais dit à Sandy que je voulais une location d'un an et que le prix n'était pas un problème, du moment qu'on ne me plumait pas de manière éhontée. Même déprimé et en proie à des souffrances quasi permanentes, je refusais d'être le pigeon de qui que ce soit. Sandy mit mes conditions dans son ordinateur, et c'est Big Pink qui sortit du lot. Le hasard du tirage.

Sauf que je n'y crois pas vraiment. Parce que même mes plus anciens dessins paraissent avoir – comment dire ? – quelque chose.

Quelque chose.

### III

Le jour où je suis arrivé dans ma voiture de location (conduite par Jack Cantori, le jeune homme que Sandy Smith avait engagé via une agence de travail temporaire de Sarasota), j'ignorais tout de l'histoire de Duma Key. Je savais seulement qu'on y accédait depuis Casey Key par un pont mobile datant de la guerre. Depuis le pont, je me rendis compte que la pointe nord n'était pas envahie de végétation, contrairement au reste de l'île. Cette partie nord avait été paysagée – ce qui, en Floride, signifie qu'on a planté des palmiers, disséminés sur un gazon demandant une irrigation presque permanente. On voyait une demi-douzaine de maisons donnant sur la route étroite et médiocrement entretenue partant vers le sud, la dernière étant une énorme hacienda incontestablement élégante.

Et, non loin de là, à moins de cent mètres de l'endroit où aboutissait le pont mobile, j'aperçus une maison rose suspendue au-dessus du golfe.

« C'est celle-là ? » demandai-je. *Faites que ce soit elle, pensai-je. C'est celle-là que je veux.* « C'est celle-là ?

— Je ne sais pas, Mr. Freemantle, répondit Jack. Je connais bien Sarasota, mais c'est la première fois que je mets les pieds sur Duma. Jamais eu de raison de venir ici. » Il s'arrêta à côté de la boîte aux lettres, sur laquelle était collé un gros 13 rouge. Il jeta un coup d'œil au dossier posé sur le siège à côté de lui. « Oui, c'est bien ça. Salmon Point, numéro 13. J'espère que vous n'êtes pas superstitieux. »

Je secouai la tête sans quitter la maison des yeux. Je ne m'angoisse pas pour des histoires de verre brisé ou de chat noir, mais je crois en revanche beaucoup à... non, peut-être pas au coup de foudre instantané, c'est un peu trop Rhett Butler/Scarlett O'Hara pour moi, mais... à l'attraction instantanée ? Oui, c'est ça. C'est ce qui s'est passé avec Pam la première fois que je l'ai vue (un double rancard, elle était avec l'autre type). Et c'est ce que j'ai ressenti en voyant Big Pink pour la première fois.

Juchée sur pilotis, la maison avait le menton en surplomb au-dessus de la ligne de marée haute. Un panneau PROPRIÉTÉ PRIVÉE ENTRÉE INTERDITE de guingois était cloué à un vieux poteau tout gris, à côté de l'allée, mais je considérai qu'il ne s'appliquait pas à moi. « Une fois votre bail signé, la maison est à vous pour un an, m'avait dit Sandy. Même si elle est vendue, le nouveau propriétaire ne pourra pas vous mettre à la porte avant le terme. »

Jack s'avança en roulant au pas jusqu'à la porte de derrière... sauf qu'avec la façade suspendue au-dessus du golfe du Mexique, cette porte était l'unique entrée de la maison. « Je suis même étonné que sa construction ait été autorisée, dit Jack. Je suppose qu'on était plus coulant, dans le temps. » *Dans le temps* voulait sans doute dire pour lui les années quatre-vingts du siècle passé. « Voilà votre voiture. J'espère qu'elle vous convient. »

Le véhicule garé sur le carré de béton craquelé, à droite de la maison, était du genre milieu de gamme anonyme, une spécialité des agences de location. Je n'avais pas conduit depuis le jour où Mrs Fevereau avait écrasé Gandalf, et c'est à peine si

j'y jetai un coup d'œil. J'étais beaucoup plus intéressé par l'espèce d'éléphant carré tout rose que j'avais loué. « N'y a-t-il pas des règlements qui interdisent de construire aussi près de l'eau ? demandai-je.

— Si, bien sûr. Mais pas quand on a bâti celle-ci. D'un point de vue pratique, c'est sans doute une histoire d'érosion de la plage. À mon avis, la mer était plus loin au moment de sa construction. »

Il avait très certainement raison. Il me semblait que les piliers qui soutenaient le porche fermé de moustiquaires (la fameuse Salle Floride) dépassaient de presque deux mètres au-dessus de la plage. Mais, à moins que ces piliers n'aient été enfoncés de vingt mètres dans le sol pour reposer sur le socle rocheux, la maison finirait dans le golfe du Mexique. Ce n'était qu'une question de temps.

Exactement ce que me disait Jack Cantori à ce moment-là. Puis il sourit. « Rassurez-vous. Je suis sûr que les avertissements ne manqueront pas. Elle se mettra à grogner.

— Comme la maison Usher », dis-je.

Son sourire s'agrandit. « Elle devrait pouvoir tenir encore cinq ou six ans. Sinon, elle aurait été condamnée.

— N'en soyez pas si sûr. »

Jack était entré en marche arrière pour pouvoir décharger plus facilement les bagages du coffre. Non pas qu'il y en ait eu tant que ça : trois valises, une housse à vêtements, une mallette en métal contenant mon ordinateur portable et un sac à dos où j'avais fourré un assortiment primitif de fournitures pour futur artiste – essentiellement des carnets de croquis et des crayons de couleur. Je me suis mis à voyager léger, quand j'ai quitté mon autre vie. Ce dont j'avais le plus besoin, dans la nouvelle – avais-je soupçonné – était mon carnet de chèques et ma carte American Express.

« Que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

— Un type qui avait les moyens de faire construire ici devait aussi avoir ceux de soudoyer un ou deux inspecteurs du B&C.

— Du B&C ? Qu'est-ce que c'est ? »



Je restai un moment sans pouvoir le lui expliquer. Je voyais parfaitement ce que cela voulait dire : des hommes en chemise blanche et cravates, un casque jaune de chantier sur la tête, une planchette à pince à la main. Je voyais jusqu'aux stylos dans leur pochette, et même le protège-poche sur lesquels ces stylos étaient accrochés. Le diable est dans les détails, pas vrai ? Mais je n'arrivais pas à retrouver le sens de ce sigle, alors que je le connaissais aussi bien que mon propre nom. Ce qui me rendit instantanément furieux. D'un seul coup, j'eus le sentiment que transformer ma main en poing et balancer un swing dans la pomme d'Adam offerte de ce jeune homme assis à côté de moi était la chose au monde la plus raisonnable à faire. Quasiment un impératif. Parce que c'était sa question qui m'avait mis dans cet état.

« Mr. Freemantle ?

— Une seconde », dis-je.

Et je pensai : *Je peux le faire.*

Je pensai à Don Field, le type qui avait été chargé de l'inspection d'au moins la moitié de mes chantiers, au cours des années quatre-vingt-dix – du moins, c'est l'impression qu'il m'en restait – et mon esprit fit son boulot de connexion. Je me rendis compte que j'étais assis tout droit, le poing serré sur les genoux. Je comprenais pourquoi le gamin avait l'air inquiet. Je devais avoir l'air du type qui se sent mal. Ou qui a une crise cardiaque.

« Désolé, dis-je. J'ai eu un accident. J'ai pris un sacré coup sur la tête. Des fois, j'ai l'esprit qui bégaie.

— Pas de souci. Pas de quoi en faire un drame, dit Jack.

— B&C veut dire Building&Code. Pour l'essentiel, les types qui sont chargés de dire si un bâtiment en construction va tenir debout ou s'effondrer.

— Et on peut les acheter ? » demanda mon nouvel employé, l'air morose. « Évidemment, je suis sûr que ça arrive, en particulier par ici. Avec de l'argent...

— Ne soyez pas aussi cynique. C'est parfois juste une question de copinage. Les investisseurs, les entrepreneurs, les inspecteurs du B&C, et même ceux de l'inspection du travail... tous ces gens vont boire un coup dans les mêmes bars, en

général, et ils sont tous passés par la même école... quand ce n'est pas par la même maison de redressement.

— On a condamné deux maisons sur la plage, à la pointe nord de Casey Key, quand l'érosion s'est accélérée. L'une d'elles s'est même carrément effondrée dans la flotte.

— Eh bien, comme tu me l'as dit, je l'entendrai probablement grogner ; mais elle me paraît suffisamment sûre, pour le moment. Rentrons mes affaires. »

J'ouvris la portière, descendis, puis me mis à osciller sur place, ma mauvaise hanche bloquée. Si je n'avais pas pu planter ma béquille à temps, je me serais étalé sur le pas de la porte de Big Pink et j'aurais pu dire adieu à la maison rose.

« Je vais me charger de vos affaires, me dit Jack. Entrez et allez vous asseoir, Mr. Freemantle. Une boisson fraîche ne vous ferait peut-être pas de mal. Vous avez l'air vraiment fatigué. »

#### IV

L'épreuve du voyage m'avait rattrapé et j'étais plus que fatigué. Le temps que je m'installe dans le fauteuil du séjour (penchant à gauche, comme d'habitude, en essayant de garder ma jambe droite aussi droite que possible), j'étais prêt à reconnaître que j'étais épuisé.

Sans avoir pour autant le mal du pays. En tout cas, pas encore. Tandis que Jack s'activait, rangeant mes valises dans la plus grande des deux chambres et allant poser l'ordinateur dans la plus petite, mes yeux ne quittaient pas le mur de verre qui composait toute la paroi ouest du séjour – et derrière celle-ci, la Salle Floride et le golfe du Mexique. Une vaste étendue de bleu, parfaitement plate en ce chaud après-midi de novembre ; même à travers les portes de verre coulissantes fermées, j'arrivais à entendre son chuchotement, léger et régulier. J'ai pensé, *Ça n'a aucune mémoire*. Pensée étrange et étrangement optimiste. Quand il était question de mémoire et de souvenir – et de colère – j'avais mes propres problèmes.

Jack revint de la chambre d'amis et s'assit sur l'accoudoir – façon qu'avait ce jeune homme, j'imagine, de me faire

comprendre qu'il voulait partir. « Je vous ai mis tous les produits de base, me dit-il, plus des salades en sachet, des hamburgers et un poulet déjà cuit – vous savez, ceux qui sont dans des emballages en plastique – on les appelle des poulets d'astronaute, à la maison. J'espère que ça vous va.

— Parfait.

— Du lait écrémé...

— Parfait aussi.

— ...et Du Half-n-Half. Je peux vous amener de la vraie crème la prochaine fois, si vous voulez.

— Tu veux que je me bouche la dernière artère que j'ai encore en bon état ? »

Il rit. « Il y a un petit placard, dans la cuisine, avec toutes sortes de conn... de trucs en boîte. Vous avez le câble et votre branchement Internet est prêt. Je vous ai installé la Wi-Fi, c'était un peu plus cher mais c'est génial, vous verrez. Si vous voulez que je vous fasse poser une parabole, c'est possible aussi. »

Je secouai la tête. Il était bien gentil, ce jeune homme, mais j'avais envie d'entendre murmurer le Golfe, de l'entendre me dire doucement des paroles que j'aurai oubliées la minute suivante. Et je voulais écouter la maison, savoir si elle n'avait pas quelque chose à dire. J'avais l'impression que ce n'était pas impossible.

« Les clefs sont dans une enveloppe, sur la table de la cuisine – celles de la voiture aussi. La liste des numéros utiles est sur le frigo. J'ai des cours à la fac de Sarasota tous les jours sauf le lundi, mais j'aurai toujours mon portable avec moi et je viendrai les mardis et les jeudis à cinq heures, sauf avis contraire. Ça vous convient ?

— Tout à fait. »

Je mis la main dans ma poche et en sortis mon porte-billets. « Je voudrais te donner un petit extra. Tu as été parfait. »

D'un geste, il refusa. « Non. C'est un boulot super, Mr. Freemantle. Bien payé pour quelques heures. J'aurais l'impression de vous arnaquer si je vous prenais plus. »

Ça me fit rire et je remis l'argent dans ma poche. « Comme tu voudras.

— Vous devriez faire une petite sieste, dit-il en se levant.

— C'est peut-être une bonne idée. » Voilà qui me faisait bizarre, d'être traité comme Grand-pa Walton. Mais autant m'y habituer, sans doute. « Qu'est-ce qui est arrivé à l'autre maison, à la pointe nord de Casey Key ?

— Hein ?

— Tu m'as dit que l'une d'elles s'était effondrée dans la flotte. Mais l'autre ?

— Pour autant que je sache, elle est toujours debout. Sauf que si jamais une grosse tempête genre Charley frappe cette partie de la côte de plein fouet, ce sera comme dans les soldes pour fermeture définitive : tout doit disparaître. » Il s'approcha de moi et me tendit la main. « Quoi qu'il en soit, Mr Freemantle, bienvenue en Floride. J'espère que vous vous sentirez chez vous. »

Nous nous serrâmes la main. « Merci... » J'hésitai, sans doute pas assez longtemps pour qu'il le remarque et je ne me mis pas en colère. Pas contre lui, en tout cas. « Merci pour tout ce que tu as fait.

— Pas de problème. »

En me quittant, il m'adressa un bref regard intrigué, et je me dis qu'il avait peut-être remarqué, en fin de compte. Oui, peut-être avait-il remarqué. Je m'en fichais. J'étais enfin rendu à moi-même. J'écoutai les coquillages et le gravier crisser sous ses roues lorsqu'il démarra. J'écoutai s'éloigner le bruit du moteur. De plus en plus faible. Puis plus rien. On n'entendait que les soupirs légers et réguliers du Golfe. Et les battements de mon propre cœur, bas et légers aussi. Pas d'horloges. Pas de sonneries, de gongs, pas même un tic-tac. J'inspirai profondément et humai les arômes humides sentant un peu le renfermé d'un endroit resté trop longtemps inhabité, n'ayant connu que le rituel hebdomadaire (quand ce n'était pas tous les quinze jours) d'une brève aération. J'avais l'impression de sentir aussi le sel et l'odeur d'herbes tropicales pour lesquelles je n'avais pas encore de noms.

Mais avant tout, j'étais attentif aux soupirs des vagues, si semblables à la respiration de quelque grande créature assoupie, et à la vue que je contemplais à travers la baie vitrée qui faisait face à la mer. Du fait de la surélévation de Big Pink, d'où j'étais assis, vers le fond du séjour, je ne voyais rien de la plage. Dans mon fauteuil, j'aurais pu être aussi bien à bord de l'un des énormes pétroliers faisant laborieusement route pour le Venezuela ou Galveston. Une haute brume voilait la voûte du ciel et atténuait les reflets en tête d'épingle sur l'eau. À la gauche, la silhouette de trois palmiers se découpait à contre-jour, leurs frondes ondulant dans la plus légère des brises : le sujet de ma première tentative de dessin d'après l'accident. *On peut pas dire que ça ressemble au Minnesota*, m'avait dit Tom Riley.

Leur vue me donna de nouveau envie de dessiner, un peu comme une faim abstraite, une faim qui ne montait pas précisément de l'estomac, qui me donnait des démangeaisons à l'esprit. Et bizarrement, à l'extrémité de mon moignon. « Pas maintenant, dis-je. Plus tard. Je suis vidé. »

Je me levai péniblement du fauteuil à mon second essai, bien content que le gosse ne soit pas là pour assister à l'échec du premier, ni entendre mon cri d'exaspération enfantin (*bouffeur de chattes !*). Une fois debout, j'oscillai un instant sur place, appuyé sur ma béquille, stupéfait de me sentir autant épuisé. Quand on dit *vidé*, d'habitude, c'est une façon de parler. Mais là, c'était exactement ainsi que je me sentais.

Me déplaçant lentement – bien décidé à ne pas me casser la figure le premier jour de mon séjour ici –, je me traînai jusqu'à la chambre du maître. Le lit était un king-size et je ne désirais rien de plus que m'asseoir dessus, virer les coussins décoratifs (dont l'un représentait deux cockers chahutant et une devise assez surprenante : LES CHIENS NE SONT PEUT-ÊTRE QUE DES ÊTRES HUMAINS DANS CE QU'ILS ONT DE MEILLEUR) sur le sol, avec ma béquille, m'allonger et dormir deux heures. Sinon trois. Mais j'allai tout d'abord jusqu'à la banquette (toujours avec précaution, sachant combien je risquais de m'emmêler les pinceaux quand j'avais atteint ce niveau d'épuisement), au pied du lit, sur laquelle le gosse avait

posé deux de mes trois valises. Celle que je voulais était évidemment dessous. Je balançai celle de dessus par terre sans hésiter et ouvris le premier logement de la seconde.

Deux yeux de verre bleus me regardèrent avec leur éternelle expression d'étonnement désapprobateur : *Houuu, le vilain monsieur ! Je suis restée là-dedans tout le temps !* Une mèche de cheveux orange retomba du logement. Reba, la Poupée Anti-Colère dans sa plus belle robe bleue et ses pompes Mary Jane noires.

Je m'allongeai en la tenant au creux de mon moignon et, quand je me fus ménagé un espace convenable entre les coussins décoratifs (c'était surtout celui aux cockers que je tenais à virer), je la posai à côté de moi.

« J'ai oublié son nom, dis-je. Je m'en suis souvenu pendant tout le chemin jusqu'ici, puis je l'ai oublié. » Reba regardait le plafond où les pales du ventilateur étaient immobilisées. J'avais oublié de le brancher. Reba se fichait pas mal de savoir si mon nouvel employé à temps partiel s'appelait Ike, Mike ou Andy Van Slyke. Tout cela était pareil pour elle, elle n'était qu'un tas de chiffons fourrés dans un corps rebondi et rond, probablement par un malheureux enfant travailleur du Cambodge ou d'Uruguay.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » Crevé comme je l'étais, je sentais la sinistre vieille panique monter en moi. La sinistre vieille colère. La peur que cela ne continue toute ma vie. Ou ne devienne pire ! Oui, c'était possible ! On me ramènerait dans le centre de convalescence qui, tout chicos qu'il était, n'était rien d'autre que l'enfer les peintures refaites.

Reba ne répondit pas – cette salope sans os.

« *Je peux le faire* », dis-je, même si je n'y croyais pas. Et je pensai : *Jerry. Non, Jeff. Puis : C'est à Jerry Jeff Walker que tu penses, trouduc. Johnson ? Gerald ? Le Grand Couillon de Jehosaphat ?*

La somnolence me gagnait. En dépit de la colère et de la panique, je m'endormais. M'accordant à la suave respiration du Golfe.

*Je peux le faire*, me dis-je. *Par association. Comme quand tu ne te souvenais pas de ce que B&C voulait dire.*

Je pensai au gosse me disant *On a condamné deux maisons sur la plage, à la pointe nord de Casey Key*, et je tenais déjà quelque chose. Mon moignon, ce salopard surexcité, me démangeait à me rendre fou. Fallait faire semblant de croire que le moignon appartenait à quelqu'un d'autre dans un autre univers, tout en pourchassant cette chose, ce chiffon, cet os, cette corrélation...

*De plus en plus somnolent.*

*Sauf que si jamais une grosse tempête genre Charley frappait cette partie de la côte de plein fouet...*

Et bingo.

Charley était un ouragan et, quand il y avait un ouragan, je faisais comme tous les Américains : je regardais la chaîne météo. Et le type de la chaîne météo s'appelait...

Je pris Reba. Dans mon état somnolent semi-comateux, elle paraissait peser au moins dix kilos. « Le type de la météo s'appelle Jim Cantore. Le type qui me donne un coup de main, *Jack Cantori*. Affaire foutrement classée. » Je la laissai retomber et fermai les yeux. J'ai peut-être entendu ce léger soupir du Golfe pendant six ou quinze secondes. Et je me suis endormi.

J'ai dormi jusqu'au coucher du soleil. Du sommeil le plus profond et le plus satisfaisant que j'avais connu depuis huit mois.

## V

Je n'avais fait que grignoter dans l'avion, avec pour résultat que je m'étais réveillé affamé. Je fis une douzaine de mouvements d'assouplissements au lieu des vingt-cinq requis pour dénouer ma hanche, passai rapidement par les toilettes puis poussai jusqu'à la cuisine. Je m'appuyais sur ma béquille, mais pas autant que je l'aurais cru après un somme aussi long. J'avais l'intention de me préparer un sandwich, peut-être deux. J'aurais bien aimé de la mortadelle en tranches, mais toute viande du même genre m'aurait parfaitement convenu. Après quoi, je prévoyais d'appeler Ilse pour lui dire que j'étais bien

arrivé. Je pouvais compter sur elle pour envoyer un courriel à tous ceux qui se sentaient concernés par l'état de santé d'Edgar Freemantle. Après quoi, je m'administrerais ma dose d'analgésique pour la nuit et pourrais explorer le reste de mon nouvel environnement. Il me restait tout le premier à visiter.

Ce que ce beau projet n'avait pas pris en considération était le changement du paysage, en direction de l'ouest.

Le soleil était couché, mais une bande brillante illuminait toujours l'horizon plat du Golfe. La ligne n'était brisée qu'en un seul endroit par un gros bateau. Sa silhouette était aussi simple que dans le dessin d'un enfant. Un câble était tendu entre ce qui devait être l'antenne de radio et la proue, dessinant un triangle de lumières. Tandis que ces lumières devenaient de plus en plus vives, l'orange vira et prit des tons bleu-vert d'un kitsch à la Maxwell Parrish comme je n'en avais jamais vu... tout en éprouvant cependant un sentiment de *déjà vu*<sup>5</sup>, comme si, justement, je les avais déjà vus – dans mes rêves. Nous voyons tous peut-être des ciels semblables dans nos rêves et, à notre réveil, notre esprit est incapable de les traduire en couleurs ayant un nom.

Au-dessus, dans le noir de plus en plus profond, brillaient les premières étoiles.

Je n'avais plus faim et je n'avais plus envie d'appeler Ilse. Je n'avais plus qu'un désir, dessiner ce que je voyais. Je savais que je ne pourrais tout saisir, mais peu m'importait – c'était la beauté de la chose. Je n'en avais rien à foutre.

Mon nouvel employé (son nom m'échappa un instant, puis je pensai *Chaîne Météo*, puis *Jack* : affaire foutrement classée) avait dû poser le sac à dos contenant mon matériel d'artiste dans la deuxième chambre. Je gagnai péniblement la Salle Floride en le portant avec maladresse, empêtré dans ma béquille. Un courant d'air un peu étrange agita mes cheveux. L'idée qu'une telle brise puisse exister simultanément avec une tempête de neige à Saint-Paul, dans le même univers, avait quelque chose d'absurde – de la science-fiction.

---

<sup>5</sup> Les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.



Je posai le sac sur la longue table en bois brut, pensai à allumer, puis y renonçai. Je dessinerais jusqu'au moment où je ne pourrais plus rien voir de ce que je dessinais – et là, j'arrêteraï. Je m'assis, de ma manière malhabile, ouvris le sac et en tirai mon carnet à dessin. ARTISAN, lisait-on sur la couverture. Étant donné le niveau de mon savoir-faire, c'était une bonne blague. Je fouillai un peu plus et retirai la boîte de crayons de couleur.

Je dessinaï et coloriaï rapidement, regardant à peine ce que je faisais. Je partis d'une ligne d'horizon arbitraire, faisant aller mon Jaune Vénus avec un geste de total abandon, revenant parfois sur le bateau (qui serait le premier pétrolier au monde à avoir l'air atteint de jaunisse, je l'admets, mais je m'en contrefichais). Quand la bande du couchant eut ce qui me parut être la bonne profondeur (la lueur mourait rapidement) je pris le crayon orange et épaissis un peu plus le trait. Puis je revins au bateau, sans réfléchir, traçant une série de lignes noires angulaires sur le papier. C'était ce que je voyais.

Quand j'eus fini, il faisait pratiquement nuit noire.

À ma gauche, les trois palmiers s'entrechoquaient.

En dessous de moi, un peu plus loin – mais pas si loin, la marée montait vite – le golfe du Mexique soupirait, comme s'il avait eu une longue journée et qu'il y avait encore du boulot.

Des milliers d'étoiles constellaient à présent le ciel et de nouvelles apparaissaient sous mes yeux.

*Tout cela a été présent de tout temps*, pensai-je, me souvenant de quelque chose que disait Melinda lorsqu'elle entendait une chanson qui lui plaisait vraiment à la radio : *Ça me dit d'emblée bonjour*. Sous mon pétrolier rudimentaire, j'inscrivis le mot BONJOUR en petites lettres. Pour autant que je m'en souviennne (j'ai fait beaucoup de progrès en la matière, depuis), c'était la première fois que j'attribuais un titre à une de mes œuvres. Et question titre, il n'était pas si mal, non ? En dépit de tous les désastres qui ont suivi, je pense toujours que c'est le titre idéal pour le dessin d'un homme qui essayait de son mieux de s'arracher à sa mélancolie – qui essayait de se rappeler l'effet que ça faisait d'être heureux.

J'avais terminé. Je reposai mon crayon, et c'est là que Big Pink m'a parlé pour la première fois. Sa voix était encore plus ténue que la respiration du Golfe, mais je l'ai tout de même très bien entendue.

*Je t'attendais, dit-elle.*

## VI

Ce fut l'année où je parlai tout seul – faisant les questions et les réponses. Parfois d'autres voix me répondaient, mais ce soir-là il n'y avait que moi et moi-même.

« *Houston, ici Freemantle, vous me recevez, Houston ?* »

J'étais appuyé au frigo et je me disais, *Bon Dieu, si c'est ce qu'il appelle les produits de base, je préfère ne pas savoir comment ça se présenterait s'il décidait de mettre le paquet – je pourrais attendre tranquille la Troisième Guerre mondiale.*

« *Ha, Roger, Freemantle, bien reçu.*

– *Ha, nous avons de la mortadelle, Houston, on va s'attaquer à la mortadelle, vous me recevez ?*

– *Roger, Freemantle, reçu cinq sur cinq. Votre situation, question mayonnaise ?* »

Question mayonnaise, j'étais aussi paré. Je me préparai donc deux sandwichs de mortadelle au pain blanc – là où j'ai grandi, on apprend aux enfants à croire que l'association mortadelle-pain blanc-mayonnaise est la nourriture des dieux – que je dégustai à la table de la cuisine. Dans le placard, je découvris également une pile de tartes Table Talk, les unes aux pommes, les autres aux myrtilles. J'envisageai d'ajouter à mon testament une clause en faveur de Jack Cantori.

Plus que repu, je retournai dans le séjour, allumai toutes les lumières et examinai *Bonjour*. Le dessin n'était pas très bon. Intéressant, cependant. Il y avait une qualité « fournaise mélancolique » étonnante aux lueurs du couchant que j'avais gribouillées. Le bateau n'était pas celui que j'avais vu, mais le mien était frappant par son aspect spectral. Ce n'était rien de plus qu'un navire-épouvantail, et les traits de jaune et d'orange

qui le striaient en faisait un bateau fantôme, un peu comme si ce coucher de soleil particulier se voyait au travers.

Je le posai sur la télé, contre le panneau sur lequel on lisait : LE PROPRIÉTAIRE VOUS DEMANDE INSTAMMENT, AINSI QU'À VOS HÔTES, DE NE PAS FUMER À L'INTÉRIEUR DE LA MAISON. Je regardai le dessin encore un moment, me disant qu'il avait peut-être besoin de quelque chose au premier plan – un bateau plus petit, peut-être, juste pour mettre en perspective celui qui était à l'horizon – mais je n'avais plus envie de dessiner. Sans compter qu'ajouter quelque chose risquait de foutre en l'air le peu de charme qu'il en émanait tel quel. Je décidai plutôt d'essayer le téléphone, me disant que s'il ne fonctionnait pas, je pourrais toujours appeler Ilse sur mon portable. Mais, là aussi, Jack s'était montré à la hauteur.

J'avais craint de tomber sur son répondeur – les étudiantes sont des jeunes filles occupées – mais elle décrocha à la première sonnerie. « Papa ? » Je fus tellement surpris que je restai sans voix, sur le coup. « Papa ?

– Oui. Comment as-tu deviné ?

– Le numéro d'appel s'affiche, et le code est 941. Le secteur où se trouve Duma Key. J'ai vérifié.

– La technologie moderne. Je suis largué. Comment vas-tu, mon poussin ?

– Très bien. La question serait plutôt : comment vas-tu, *toi* ?

– Bien. Très bien, même.

– Le type que tu as engagé...

– C'est un vrai pro. Le lit est fait et le frigo est plein. J'ai commencé par faire une sieste de cinq heures. »

Il y eut un silence, et elle parut plus inquiète que jamais quand elle reprit la parole : « Tu n'abuses pas un peu de tes antalgiques, au moins ? Parce que l'Oxycontin, c'est un peu le genre cheval de Troie. Même si je ne prétends pas t'apprendre quelque chose.

– Pas du tout. Je m'en tiens strictement au dosage prescrit. En réalité... »

Je m'arrêtai.

« Quoi, papa ? Quoi ? » Cette fois, elle avait l'air prête à sauter dans un taxi pour aller prendre le premier avion.

« Je viens juste de me rendre compte que j'ai oublié mon Vicodin de cinq heures... (je consultai ma montre) et l'Oxycontin de huit heures. Nom d'un chien !

— Et la douleur ?

— Rien dont deux aspirines ne puissent venir à bout. Au moins jusqu'à minuit.

— C'est probablement le changement de climat, dit-elle. Et la sieste. »

Je ne doutais pas que ces facteurs aient compté, mais je soupçonnais qu'il y avait autre chose. C'était peut-être dément, mais je pensais que le fait de *dessiner* avait joué un rôle. J'avais même *l'impression* de le savoir.

Nous avons ensuite parlé un moment et, peu à peu, je sentis l'inquiétude disparaître de sa voix. Elle était malheureuse, me disait maintenant son ton. En train de comprendre, je suppose, que ce qui se passait se passait vraiment, que son père et sa mère n'allaient pas se réveiller un beau matin pour se remettre ensemble. Mais elle me promit d'appeler Pam et d'envoyer un courriel à Melinda pour leur faire savoir que j'appartenais toujours au monde des vivants.

« Tu n'as pas une adresse Internet là-bas, papa ?

— Si, mais ce soir, c'est toi mon courriel, Cookie. »

Elle rit, renifla, rit encore. Je faillis lui demander si elle pleurait – mais je m'abstins. Valait mieux pas.

« Ilse ? Je vais te laisser à présent. Je voudrais prendre une douche pour me décrocher de ma journée.

— D'accord, mais... » Il y eut un silence, puis elle explosa : « Je déteste l'idée que tu sois là-bas au diable, tout seul en Floride ! Et si tu te flanquais par terre dans ta douche ? C'est pas un bon plan !

— Je vais impec, Cookie. Vraiment. Le gosse... » *Ouragans... Chaîne météo.* « Il s'appelle Jim Cantori. » La bonne église, pas le bon banc. « Jack, je veux dire.

— Ce n'est pas pareil, et tu le sais bien. Tu ne veux pas que je vienne ?

— Non, à moins que tu aies envie que ta mère ne nous scalpe tous les deux. Ce que je veux, c'est que tu restes exactement où tu es et prennes soin de toi, ma chérie. On garde le contact.

— D'accord. Mais fais attention à toi, papa. Et pas de bêtises.

— Non, pas de bêtises. *Roger pour ça, Houston.*

— Hein ?

— Laisse tomber.

— Je veux que tu me promettes vraiment, papa. »

Un instant, un instant terrible et irréel, je vis Ilse à onze ans, Ilse habillée en scout et tournant vers moi des yeux remplis de la même expression de sidération qu'avait eue Monica Goldstein. Avant de pouvoir me retenir, j'avais proféré les paroles : « Promis. Juré craché. Sur la tête de ma mère. »

Elle pouffa de rire. « Celle-là, on ne me l'avait jamais faite.

— Il y a beaucoup de choses me concernant que tu ignores encore. Je suis profond comme un puits.

— Si tu le dis... Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime. »

Je reposai doucement le téléphone et restai longtemps à le contempler.

## VII

Au lieu de prendre une douche, j'allai sur la plage. Je m'aperçus tout de suite que ma béquille ne m'était d'aucune aide dans le sable – plutôt une gêne, en fait – mais une fois passé l'angle de la maison, le bord de l'eau n'était qu'à une douzaine de pas. Facile, à condition de marcher lentement. La houle était faible et les vaguelettes qui brisaient ne faisaient qu'une dizaine de centimètres de haut. On avait du mal à imaginer ces eaux démontées et prises de la furie destructrice d'un ouragan. C'était même impossible, en réalité. Plus tard, Wireman me dirait que Dieu nous punit toujours pour ce que nous ne sommes pas capables d'imaginer.

L'une de ses meilleures.

Je voulus me tourner pour revenir à la maison, mais arrêtai mon mouvement. Il y avait juste assez de lumière pour me permettre de deviner un épais tapis de coquillages amassé par la mer sous l'avancée de la Salle Floride. Je compris qu'à marée haute, la façade de ma nouvelle maison serait presque comme le gaillard d'avant d'un bateau. Je me souvenais de Jack me disant que le Golfe ne manquerait pas de m'avertir s'il décidait d'engloutir l'endroit, que je l'entendrais grogner. Il avait sans doute raison... mais j'aurais dû avoir plein d'avertissements sur un certain chantier, le jour où un gros engin avait fait marche arrière.

Je revins en boitant vers l'endroit où j'avais posé ma béquille contre le côté de la maison et empruntai la courte allée de planches qui en faisait le tour. J'avais pensé prendre une douche mais optai finalement pour un bain, entrant dans la baignoire et en sortant avec précaution – un peu comme on monte et descend de selle – technique que m'avait apprise Kathi Green dans mon autre vie, elle et moi en maillot de bain, ma jambe droite ayant l'air d'une pièce de boucherie découpée à la diable. L'aspect pièce de boucherie appartenait maintenant au passé ; mon corps accomplissait son miraculeux travail. Je garderai des cicatrices toute ma vie, mais même celles-ci commençaient à s'atténuer. Déjà.

Une fois séché, les dents brossés, je béquillai jusque dans la chambre et examinai le grand lit, à présent débarrassé de ses coussins décoratifs. « *Houston*, dis-je, nous avons un lit.

— *Roger*, Freemantle, répondis-je, autorisation de se coucher accordée. »

Tiens, pourquoi pas, au fond ? Je ne m'endormirais pas, après la méga-sieste de cet après-midi, mais je pouvais m'allonger un moment. Ma jambe allait bien, en dépit de ma petite excursion jusqu'au bord de l'eau, mais j'avais un nœud dans le bas du dos et un autre à la base du cou. Je m'allongeai. Certes, le sommeil était hors de question, mais j'éteignis néanmoins la lampe de chevet. Juste pour me reposer les yeux. Je resterais allongé jusqu'à ce que mon cou et mon dos aillent mieux, puis j'irais prendre un livre de poche dans la valise et lirais.

Juste histoire de se reposer un moment...

Je n'allai pas plus loin dans mon programme. Il n'y eut pas de rêves.

## VIII

Je repris plus ou moins conscience au milieu de la nuit, le bras droit irrité de démangeaisons, de picotements dans la main droite et ignorant où je me trouvais, sachant seulement que sous moi quelque chose broyait, meulait, concassait. Je pensai tout d'abord à une machine, mais le bruit était trop irrégulier. Et trop *organique*, d'une certaine manière. Puis je pensai à des dents, mais rien ne possédait un jeu de dents aussi vaste. Pas dans le monde connu, en tout cas.

Ça respirait, pensai-je, et l'idée me parut plus juste. Mais quel animal pouvait bien émettre un tel crissement en respirant ? Et, Seigneur, cette démangeaison me rendait fou, elle remontait dans tout mon avant-bras, jusqu'au creux du coude. Ma main gauche passa par-dessus ma poitrine pour aller la gratter, mais il n'y avait bien sûr ni coude, ni avant-bras, et mes ongles ne griffèrent que les couvertures.

Ce qui finit de me réveiller. Je me redressai dans le lit. La pièce avait beau être très sombre, la lumière des étoiles y pénétrait suffisamment, par la fenêtre donnant à l'ouest, pour que je puisse voir mes valises posées sur la banquette, au pied du lit. Je savais où j'étais. À Duma Key, un peu au large de la côte de Floride – paradis de jeunes mariés et refuge des presque morts. Je me trouvais dans la maison que j'appelais déjà dans ma tête Big Pink, et ces crissements....

« Les coquillages, murmurai-je en me rallongeant. Les coquillages sous la maison. La marée monte. »

J'ai aimé ce bruit sur-le-champ, dès l'instant où je me suis réveillé en l'entendant au milieu de la nuit, alors que j'ignorais où je me trouvais, qui j'étais, et de combien de morceaux j'étais encore fait. Ce bruit était mien.

Il m'avait séduit d'emblée.

### **3**

## **Nouvelles ressources**

### **I**

Vint ensuite une période de récupération et de transition entre mon autre vie et celle que je menais sur Duma Key. Le Dr Kamen devait probablement savoir que, durant de telles périodes, les grands changements sont pour la plupart intérieurs : agitation, révolte, révolution et, finalement, exécutions de masse lorsque tombent dans le panier, au pied de la guillotine, les têtes de l'Ancien Régime. Je suis sûr que le gros homme avait vu de telles révolutions réussir, d'autres échouer. Parce que tout le monde ne réussit pas à franchir le passage vers une vie nouvelle, voyez-vous. Et ceux qui y parviennent ne découvrent pas toujours pour autant les rivages dorés du paradis.

Mon nouveau passe-temps m'a aidé à franchir ce cap ; Ilse aussi m'a aidé. Et je lui en serai toujours reconnaissant. Mais j'ai honte d'avoir fouillé dans son sac pendant qu'elle dormait. Tout ce que je peux dire c'est que, sur le moment, je pensais ne pas avoir le choix.

### **II**

Je me réveillai, le lendemain de mon arrivée, avec l'impression de ne m'être jamais senti aussi bien depuis mon accident – mais pas au point, malgré tout, de ne pas prendre mon cocktail matinal d'antalgiques. J'avalai les pilules avec du jus d'orange et sortis. Il était sept heures. À Saint-Paul, l'air



aurait été froid au point de me grignoter le bout du nez, mais sur Duma il était doux comme un baiser.

J'appuyai ma béquille au même endroit que la veille, contre la maison, et m'avançai de nouveau jusqu'à ces vagues dociles. Sur ma droite, la maison m'empêchait de voir le pont mobile et Casey Key. Sur la gauche, cependant...

Dans cette direction, la plage paraissait s'étendre à l'infini, formant une frontière étincelante entre le gris-bleu du Golfe et les *uniola paniculata*. Je crus distinguer un point minuscule, ou peut-être deux, très loin. Sinon, cette fabuleuse grève de carte postale était entièrement déserte. Aucune des autres maisons n'était située près de la plage et, lorsque je me tournais vers le sud, je ne voyais qu'un seul toit, qui me faisait l'effet d'un hectare de tuiles orange plus ou moins enfoui au milieu des palmiers. L'hacienda que j'avais remarquée hier. Il me suffisait de masquer cette vue de la paume de la main pour me sentir comme Robinson Crusoé.

Je pris dans cette direction, en partie parce que, étant droitier, tourner à gauche m'était toujours venu naturellement. Mais surtout parce que c'était une direction que je voyais. Et je ne suis pas allé bien loin, pas de grande marche sur la plage, ce jour-là ; je voulais me sentir capable de revenir jusqu'à ma béquille. Mais c'était néanmoins une première. Je me rappelle m'être retourné, émerveillé à la vue de mes empreintes de pas dans le sable. Celles de mon pied gauche s'y étaient imprimées, dans la lumière du matin, de manière aussi nette et précise que sous l'effet d'une presse à emboutir. La plupart de celles du pied droit étaient brouillées, parce que j'avais tendance à le traîner mais, dans l'ensemble, même celles-ci étaient lisibles. Je les comptai en revenant. Trent-huit en tout. Ma hanche, à ce moment-là, me donnait des élancements. J'étais plus que prêt à rentrer, à prendre un yaourt dans le frigo et à voir si la télé câblée fonctionnait aussi bien que l'avait proclamé Jack Cantori.

C'était le cas.

### III

Et ainsi s'établit ma routine matinale : jus d'orange, marche, yaourt, les infos. Je devins un vrai pote de Robin Meade, la jeune présentatrice de *Headline News* à l'antenne de six à dix heures. Une routine barbante, je veux bien, mais les évènements superficiels d'un pays qui en bave sous une dictature peuvent donner l'impression d'être barbants, eux aussi (d'ailleurs les dictateurs aiment bien ce qui est barbant, *adorent* ce qui est barbant) alors que de grandes choses se préparent sous la surface.

Un corps et un esprit blessés ne font pas que ressembler à une dictature ; ils *sont* une vraie dictature. Pas de tyran plus impitoyable que la douleur, pas de despote plus cruel que la confusion mentale. Que mon esprit ait été aussi cruellement blessé que mon corps, voilà une chose dont je n'ai pris conscience qu'une fois seul, lorsque toutes les autres voix se furent tues. Le fait d'avoir essayé d'étrangler Pam, mon épouse de vingt-cinq ans – simplement parce qu'elle avait voulu essuyer la sueur de mon front alors que je lui avais demandé de quitter la pièce – n'était qu'un élément mineur de cette prise de conscience. Le fait que nous n'ayons pas une seule fois fait l'amour au cours des mois entre l'accident et notre séparation, que nous n'avions même pas essayé, n'était pas non plus un élément essentiel, même si, à mon sens, c'était l'indice d'un problème plus vaste. Mes brusques et démoralisants accès de rage eux-mêmes n'étaient pas au cœur du problème.

Le cœur du problème était une sorte de mise en retrait. Je ne sais pas comment l'exprimer autrement. Ma femme avait fini par me donner l'impression d'être... quelqu'un *d'autre*. La plupart de mes proches me paraissaient également *autres*, mais le plus déprimant était que ça ne me tracassait pas beaucoup. Au début, j'avais essayé de me dire que cette altérité que je trouvais à ma vie et à ma femme était sans doute naturelle, de la part d'un homme qui parfois ne se rappelait même pas le nom de ce truc qu'on remontait pour fermer sa braguette – le bidule, le machin. Je me disais que cela passerait, mais cela ne passa

pas et, lorsque Pam m'annonça qu'elle voulait divorcer, le soulagement vint tout de suite après la colère. Parce qu'à présent j'étais libre d'éprouver cette sensation *d'altérité*, au moins vis-à-vis d'elle. À présent, elle était vraiment *autre*. Elle s'était dépouillée de l'uniforme Freemantle et avait quitté l'équipe.

Au cours de mes premières semaines sur Duma Key, cette sensation *d'altérité* me permit de faire semblant facilement, avec aisance. Je répondais aux lettres de gens comme Tom Riley, Kathi Green ou William Bozeman III – l'immortel Bozie – à coups de brèves formules (*je vais bien, le temps est superbe, mes os se raccommoient*) n'ayant que peu de rapports avec la vie qu'en réalité je menais. Et lorsque leurs messages s'espacèrent, puis s'arrêtèrent, je n'en fus pas désolé.

Seule Ilse paraissait faire toujours partie de mon équipe. Seule Ilse refusait de me rendre son uniforme. Je n'ai jamais ressenti ce sentiment d'altérité avec elle. Ilse était toujours du même côté de la vitre que moi, Ilse me tendait toujours la main. Si elle n'avait pas un courriel de moi chaque jour, elle appelait. Si ce n'était pas moi qui l'appelait tous les trois ou quatre jours, elle le faisait. Je ne mentais pas à Ilse en lui racontant mes prétendus projets d'aller pêcher dans le Golfe ou me balader dans les Éverglades. À Ilse, je disais la vérité, du moins autant que je le pouvais sans risquer de passer pour cinglé.

Je lui parlais, par exemple, de mes balades matinales sur la plage ; je lui disais que j'allais chaque jour un peu plus loin, mais passais sous silence le Jeu des Nombres, parce qu'il paraissait trop idiot... ou peut-être la formule « obsessionnel-compulsif » conviendrait-elle mieux.

Seulement trente-huit pas depuis Big Pink, ce premier matin. Pour le deuxième, je me fortifiai avec un énorme verre de jus d'orange et repartis dans la direction du sud. Cette fois-ci, je fis quarante-cinq pas, à cette époque, une sacrée distance à parcourir pour moi sans béquilles. Je me fis une raison en me disant qu'il n'y en avait en réalité que neuf. Cette astuce est à la base du Jeu des Nombres. On fait un pas, puis deux, puis trois, puis quatre et on ramène le compteur mental à zéro à chaque fois qu'on arrive à neuf. Et quand on ajoute les séries de un à

neuf, on arrive par exemple à quarante-cinq. Si vous jugez que c'est délirant, je ne discuterai pas.

Le troisième matin, je me persuadai de parcourir dix « pas » sans béquille, ce qui représente un aller-retour d'environ quatre-vingts mètres. Une semaine plus tard, j'en étais à dix-sept... et quand on ajoutait tous ces chiffres on aboutissait à un total de cent cinquante-trois. J'arrivai au terme de la distance, me retournai pour regarder la maison et m'émerveiller de constater qu'elle était aussi loin. Et me déprimer un peu à l'idée que j'allais devoir parcourir tout ce chemin.

*Tu peux le faire, me disais-je. C'est facile. Seulement dix-sept pas, c'est tout.*

C'était ce que je me racontais mais ne racontais pas à Ilse.

Un peu plus loin chaque jour, laissant derrière moi l'empreinte de mes pas. Le temps que le père Noël débarque au centre commercial de Beneva Road, où Jack Cantori me conduisait parfois pour faire des courses, je pris conscience d'une chose stupéfiante : toutes mes empreintes en direction du sud étaient nettes. Celles de mon pied droit ne commençaient à se traîner et à se brouiller que sur le chemin du retour.

L'exercice devint une addiction et même la pluie ne m'arrêtait pas. Le premier étage de Big Pink ne comportait qu'une seule vaste pièce. Il y avait une moquette ultra-résistante de couleur rose sur le sol et une énorme baie vitrée faisant face au golfe du Mexique. Rien d'autre. Jack me suggéra d'établir la liste des meubles que je souhaitais y installer, disant qu'il les prendrait à la même entreprise de location où il s'était procuré le mobilier du bas... si du moins le mobilier du bas me convenait. Je l'assurai qu'il me convenait parfaitement, mais que je ne voudrais pas grand-chose d'autre pour le premier. J'aimais le vide de cette pièce. Il sollicitait mon imagination. Je ne voulais, lui dis-je, que trois choses : une chaise à dossier droit toute simple, un chevalet de peintre et un tapis roulant de marche Cybex. Pouvait-il me les procurer ? Il le pouvait et il le fit. En trois jours. À partir de là, si je voulais dessiner ou peindre : premier étage ; je voulais m'entraîner lorsqu'il faisait trop mauvais : premier étage. L'unique chaise fut le seul

véritable mobilier qui occupa cette pièce durant tout mon séjour à Big Pink.

À vrai dire, il n'y eut que peu de jours de pluie : ce n'est pas pour rien qu'on surnomme la Floride *l'État du Soleil*. Au fur et à mesure que s'allongeaient mes balades en direction du sud, le point ou les points que j'avais devinés la première fois finirent par se transformer en deux personnes – ou du moins en deux personnes la plupart du temps. L'une d'elles était en fauteuil roulant et portait ce qui me paraissait être un chapeau de paille. L'autre la poussait, puis s'asseyait à côté de la première. Elles faisaient leur apparition sur la plage vers sept heures du matin. Parfois, la personne qui pouvait marcher laissait celle en fauteuil roulant pendant un court moment, pour revenir avec quelque chose dans les mains qui brillait dans le soleil matinal. Je soupçonnais qu'il s'agissait d'une cafetière ou d'un plateau de petit déjeuner, voire les deux. Et je soupçonnais également que les deux personnages venaient de l'énorme hacienda avec son toit de tuiles rouges d'un hectare. C'était la dernière maison visible sur Duma Key avant que la route s'enfonce dans la végétation d'une luxuriance débordante qui couvrait la plus grande partie de l'île.

## IV

Je n'arrivais pas à m'habituer tout à fait à l'aspect *désert* des lieux. « En principe, l'endroit est très tranquille », m'avait dit Sandy Smith ; j'avais cependant imaginé qu'il y aurait du monde sur la plage, à partir de midi : couples prenant un bain de soleil sur des serviettes et se tartinant mutuellement de crème solaire, adolescents jouant au volley-ball, leur iPod attaché au biceps, ou bien barbotant au bord de l'eau en bermuda, dans le bourdonnement incessant des jet-skis à moins de vingt mètres d'eux.

Jack me rappela que nous n'étions qu'en décembre. « Pour le tourisme en Floride, m'expliqua-t-il, la période qui sépare Thanksgiving de Noël, c'est Ville Morte. Pas aussi médiocre qu'août, mais pas mal mort tout de même. Et aussi... », ajouta-t-

il avec un geste du bras, laissant sa phrase en suspens. Nous nous tenions à côté de la boîte aux lettres portant le numéro 13 en rouge, moi appuyé sur ma béquille, lui l'air d'un sportif avec ses jeans coupés et son t-shirt des Tampa Devil Rays artistement déchiqueté. « ... ce n'est pas tellement un coin à touristes, de toute façon. Vous en voyez, vous, des dauphins apprivoisés ? En tout et pour tout, on compte sept maisons, la grande là-bas y compris... le reste, c'est la jungle. Au milieu de laquelle il y aurait une maison en ruines, à en croire certaines histoires que j'ai entendu raconter sur Casey Key.

— C'est quoi, le problème de Duma Key ? Presque quinze kilomètres de terrains floridiens premier choix, une plage de rêve, et les promoteurs ne se sont pas jetés dessus ? Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Il haussa les épaules. « Il y aurait un procès qui n'en finit pas, c'est tout ce que je sais. Vous voulez que je me renseigne ? »

Je réfléchis un instant puis secouai la tête.

« Ça ne vous gêne pas ? me demanda Jack, l'air sincèrement curieux. Tant de calme ? Parce que pour tout vous dire, ça me met un peu mal à l'aise, moi.

— Non, pas du tout. »

Et c'était la vérité. Guérir est une forme de révolte et, comme je crois l'avoir déjà dit, toutes les révoltes qui ont réussi ont commencé par être secrètes.

« Comment vous occupez-vous, Mr. Freemantle – si vous me permettez de vous poser la question ?

— Le matin, des exercices physiques. Je lis. Sieste l'après-midi. Et je dessine. Je finirai peut-être par peindre, mais je ne suis pas encore prêt pour ça.

— Certains de vos trucs sont drôlement bons, pour un amateur.

— Merci, Jack, c'est très gentil de ta part. »

J'ignorais s'il s'agissait de simple gentillesse ou s'il disait ce qu'il pensait vraiment. C'était sans doute sans importance. Quand il est question de choses comme la peinture, c'est toujours une affaire d'opinion personnelle en fin de compte – non ? Je savais seulement qu'il se passait quelque chose en moi.

Quelque chose d'intérieur. Qui me faisait un peu peur, parfois. Mais que je trouvais sensationnel la plupart du temps.

J'exécutais bon nombre de mes dessins au premier, dans la pièce à laquelle j'avais fini par donner le nom de Little Pink<sup>6</sup>. La seule vue que j'avais de là était celle du Golfe et de la ligne d'horizon. Mais avec mon appareil photo numérique, je prenais des photos d'autres points de vue ; j'en faisais des tirages que je punaisais sur mon chevalet (que Jack m'aidait à tourner pour que la puissante lumière de l'après-midi tombe sur le papier) et m'en inspirais. Aucune logique ne présidait au choix de ces instantanés ; mais lorsque j'en parlai à Kamen, dans un courriel, il me répondit que l'inconscient écrit de la poésie si on lui fiche la paix.

Peut-être que *sí*, peut-être que *no*.

Je dessinaï ma boîte aux lettres. Je dessinaï les trucs qui poussent autour de Big Pink, puis je demandai à Jack de me procurer un livre sur les plantes communes de la côte de Floride pour que je puisse mettre des titres à mes dessins. Leur donner un titre m'était une aide – leur ajoutait de la puissance, d'une certaine manière. À ce moment-là, j'en étais à ma deuxième boîte de crayons de couleur... et j'en avais une troisième en réserve. Il y avait des aloès *vera* ; des lavandes de mer avec leurs bouquets de minuscules fleurs jaunes (chacune présentant un cœur encore plus minuscule du violet le plus profond) ; une variété de houx à fruits noirs et longues feuilles ; et ma plante préférée, le sophora, décrit aussi dans mon livre comme le buisson à colliers, à cause des minuscules bourgeonnements qui entourent ses branches comme autant de colliers.

Je dessinaï aussi des coquillages. Bien évidemment. Il y en avait partout, une infinité de coquillages à ma portée, en dépit de mon rayon d'action réduit. Duma Key était une île de coquillages et je ne tardai pas à en ramener des douzaines.

Et presque tous les soirs, quand arrivait le crépuscule, je dessinaï le coucher de soleil. Je n'ignorais pas que les couchers de soleil sont un cliché et c'était précisément pour cela que je les

---

<sup>6</sup> *Big Pink* = Grande Rose. *Little Pink* = Petite Rose (« rose » étant ici uniquement la couleur).

dessinai. J'avais l'impression que si je parvenais à franchir, ne fût-ce qu'une fois, le mur du *voilà, j'ai été ici j'ai fait ça*, j'arriverais peut-être quelque part. Si bien que j'empilais couchers de soleil sur couchers de soleil, mais aucun d'eux ne rendait grand-chose. Je tentai de nouveau le Vénus jaune surmonté de Vénus orange, mais ça ne marchait plus. Les lueurs mélancoliques de fournaise manquaient toujours. Chaque coucher de soleil se résumait à une connerie en crayons de couleur proclamant *J'essaie de vous dire que l'horizon est en feu*. On aurait pu sans aucun doute en acheter une bonne quarantaine de meilleurs dans n'importe quelle exposition de rue, un samedi, à Sarasota ou Venice Beach. J'en ai conservé quelques-uns, mais la plupart me paraissaient tellement nuls que je les ai jetés.

Un soir, après une nouvelle série d'échecs, alors que je contemplais l'arc supérieur du soleil qui disparaissait, puis laissait derrière lui cette traîne de couleur halloweenesque, je songeai : *C'était le bateau. Le bateau est ce qui a donné sa petite pointe de magie à mon premier dessin. La façon dont le soleil couchant paraissait briller à travers lui*. Possible, mais aucun bateau n'était là pour rompre l'horizon ; ce n'était qu'une ligne droite, du bleu le plus profond en dessous et, au-dessus, d'un jaune-orange éclatant qui évoluait vers une nuance si délicate de vert que, si je la voyais parfaitement, j'étais incapable de la reproduire, pas avec ma modeste boîte de crayons de couleur.

Vingt ou trente tirages de photos étaient éparpillés au pied de mon chevalet. Mon regard tomba par hasard sur celui d'un sophora. Mon bras fantôme se mit à me démanger. Je coinçai le crayon jaune entre mes dents, me penchai, ramassai la photo du sophora et l'étudiai. La lumière commençait à être juste, mais ne diminuait que très progressivement – la pièce du premier, la Little Pink, gardait plus longtemps la lumière – mais il y en avait largement assez pour que je puisse admirer les détails ; mon appareil numérique faisait de remarquables gros plans.

Sans même réfléchir, j'accrochai la photo au bord du chevalet et ajoutai le bracelet du Sophora à mon coucher de soleil. Je travaillai rapidement, commençant par une esquisse



simple – rien de plus qu’une série d’arcs – puis passai la couleur : du brun en surimpression de noir, puis une tache d’un jaune éclatant, reste de l’une des fleurs. Ma concentration s’était resserrée en une sorte de cône brillant, comme cela m’arrivait parfois au moment où j’avais créé mon entreprise, quand chacun de mes bâtiments était un pari : ça passait ou ça cassait. Je me souviens aussi d’avoir coincé le crayon entre mes dents, à un moment donné, pour pouvoir me gratter le bras qui n’était pas là ; j’oubliais constamment cette partie perdue de mon corps. Quand j’étais distrait, ou quand je portais quelque chose dans la main gauche, il m’arrivait de vouloir tendre la droite pour ouvrir la porte. Les amputés oublient, c’est tout. Leur esprit oublie et, avec la guérison, leur corps les laisse oublier.

Ce dont je me souviens le plus clairement de cette soirée, c’est la sensation céleste d’avoir capturé une véritable décharge de foudre dans une bouteille pendant trois ou quatre minutes. La pièce s’était entre-temps assombrie, les ombres donnant l’impression de se couler, par-dessus la moquette rose, en direction du rectangle de moins en moins clair de la baie vitrée. Même avec les dernières lueurs du crépuscule tombant sur mon chevalet, j’étais incapable de bien voir ce que j’avais fait. Je me levai, contournai de mon pas de boiteux le tapis roulant et allai jusqu’à l’interrupteur, à côté de la porte, pour allumer l’éclairage central de la pièce. Puis je revins, tournai le chevalet et eus la respiration coupée.

Le bracelet de sophora semblait bondir au-dessus de la ligne d’horizon comme le tentacule d’un monstre marin assez grand pour engloutir un super-pétrolier. L’unique fleur jaune aurait pu être l’œil d’un alien. Plus important pour moi, le sophora avait rendu au coucher de soleil la vérité de sa beauté au quotidien. Comme si je faisais ça tous les soirs.

Je mis le dessin de côté. Puis je descendis, passai au micro-ondes, en guise de repas, un poulet frit Hungry Man que je dévorai dans son emballage.

## V

Le lendemain soir, je soulignai mon coucher de soleil de paquets de graminées (des *panicus* capillaires) et l'éclat orangé de la lumière, à travers le vert, transforma l'horizon en une forêt en feu. Le soir suivant, j'essayai d'inclure des palmiers, mais ce n'était pas très bon, je retombais encore dans le cliché – c'est tout juste si je ne voyais pas des filles danser le hula-hula au son des ukulélés. Puis j'ajoutai un grand coquillage (une conque) sur l'horizon, que le soleil entourait d'une couronne et le résultat fut, du moins à mes yeux, inquiétant de façon presque insupportable. Je retournai ce dernier dessin contre le mur, me disant qu'il aurait perdu son effet magique le lendemain, mais non. Du moins, pas pour moi. J'en pris la photo avec mon appareil numérique et envoyai celle-ci en la joignant à un courriel. Ce qui provoqua l'échange suivant (je l'imprimai et le classai dans un dossier) :

Efree19 à KamenDoc  
10.14  
9 décembre

Kamen : Je vous ai dit que je m'étais remis au dessin. C'est votre faute, et le moins que vous puissiez faire est de regarder le document ci-joint pour me dire ce que vous en pensez. La vue est celle que j'ai de la maison que j'ai louée ici. Ne prenez pas de gants.

Edgar

KamenDoc à Efree 19  
12.09  
9 décembre

Edgar : je pense que vous allez mieux. Beaucoup mieux.

Kamen

P.S : Pour dire la vérité, ce dessin est stupéfiant. Comme un Dalí resté ignoré. Vous avez manifestement trouvé quelque chose. Quelle taille fait le filon ?

Efree19 à KamenDoc  
13.13  
9 décembre

Je ne sais pas. Grand, peut-être.

EF

KamenDoc à Efree19  
13.22  
9 décembre

Alors creusez !

Kamen

Deux jours plus tard, lorsque Jack passa me demander si j'avais envie de faire des courses, je lui dis que je voulais me rendre dans une librairie pour y acheter un livre sur Salman Dalí.

Il éclata de rire. « Vous voulez dire Salvador Dalí, je suppose ? À moins que vous pensiez au type qui a écrit le bouquin qui lui a valu tant d'ennuis. Je n'arrive pas à me rappeler son nom.

— *Les Versets sataniques* », dis-je aussitôt.

L'esprit vous joue de ces tours, n'est-ce pas ?

Lorsque je revins avec mon bouquin de reproductions – il coûtait le prix insensé de cent quatre-vingt-dix dollars, même avec ma carte de réduction Barnes & Noble, et je me disais que j'avais bien fait de me mettre quelques millions de côté en dehors du divorce – la lampe rouge clignotait sur mon répondeur. C'était Ilse et son message ne me parut énigmatique que la première fois que je l'écoutais.

« Maman va t'appeler, disait-elle. Crois-moi, j'ai fait tout ce que je pouvais, je lui ai rappelé tout ce qu'elle me devait, j'ai ajouté une bonne dose de s'il te plaît/je t'en prie, alors dis oui, hein ? Dis oui. Pour moi. »

Je m'assis, mangeai sans appétit une tarte Table Talk qui m'avait fait envie avant mais plus maintenant, et parcourus mon livre d'images hors de prix, pensant (certain que ça n'avait rien d'original) *Eh bien, hello Dalí*. Tout ne me procura pas la même émotion. J'avais souvent l'impression d'avoir affaire à un petit malin bourré de talent qui n'avait rien fait de plus que passer le temps. Certaines de ses œuvres me faisaient de l'effet, et quelques-unes m'effrayèrent de la même manière que m'avait effrayé ma conque menaçante. Des tigres flottant au-dessus d'une femme nue. Une rose, elle aussi en apesanteur. Et l'une d'elles, *Cygnes réfléchis en éléphants*, tellement étrange que c'est à peine si je pouvais la regarder... Je continuai cependant à parcourir l'ouvrage pour en voir davantage.

Car l'occupation à laquelle je me livrais, en réalité, consistait à attendre le coup de fil de ma future ex-femme m'invitant à revenir à Saint-Paul pour passer Noël avec les filles. Le téléphone finit par sonner, et quand elle me dit qu'elle me faisait *cette invitation contre son gré*, je résistai à l'envie de faire la réponse du berger à la bergère : *Et moi je l'accepte contre le mien*. Ce que je dis fut : *Je comprends ça*. Ce que je dis fut : *Le soir de Noël, d'accord ?* – et quand elle répondit, *Ce sera parfait*, une partie de son agressivité (style j'ai assuré mes arrières et je suis prête à me battre) avait disparu de sa voix. La dispute qui aurait pu étouffer dans le berceau (ou plutôt dans la crèche) ce Noël en famille avait été évitée. Ce qui ne faisait pas de ce voyage-retour-à-la-maison une bonne idée pour autant.

Creusez, m'avait intimé Kamen, et en grandes capitales, en plus. Au lieu de cela, je craignais de tuer la chose si je partais maintenant. Certes, je pouvais revenir à Duma Key... Ce qui ne signifiait pas que je retrouverais mes automatismes. Les marches, les dessins. Les unes nourrissaient les autres. Je ne savais pas exactement comment, et je n'avais pas besoin de le savoir.

Mais il y avait Ilse : *Dis oui. Pour moi.* Elle savait que je le ferais, non pas parce qu'elle se savait ma préférée (c'était sa sœur qui le savait), mais parce qu'elle s'était toujours contentée de peu et avait rarement demandé quoi que ce fût. Et parce que lorsque j'avais écouté son message, je m'étais souvenu comment elle s'était mise à pleurer contre mon épaule le jour où elle était venue avec Linda au lac Phalen, me demandant pourquoi tout ne pouvait pas être comme avant. Il me semblait que je lui avais répondu : *Parce que les choses ne peuvent jamais l'être*, mais peut-être que pour un jour ou deux, c'était possible... ou que le fac-similé pouvait être acceptable. Ilse avait dix-neuf ans et si elle était trop âgée pour un dernier Noël d'enfance, elle ne l'était sûrement pas pour ne pas en mériter un de plus au milieu de la famille qu'elle avait toujours connue. Et cela valait aussi pour Melinda. Elle était mieux armée pour la vie, certes, mais elle revenait d'Europe pour la fête et cela voulait dire quelque chose.

Bon, parfait, j'irai. Je ferai les choses bien et n'oublierai pas d'emporter Reba, juste au cas où je piquerais l'une de mes rages. Elles se faisaient plus rares, mais, sur Duma Key, il n'y avait pas grand-chose contre quoi me mettre en rage, sinon mes pertes de mémoire périodiques et ma mobilité réduite de merde. J'appelai la société de charters dont j'étais le client depuis quinze ans et confirmai la réservation d'un Learjet, trajet Sarasota-MSP International, départ neuf heures du matin le 24 décembre. Je joignis ensuite Jack, qui me répondit qu'il serait très heureux de me conduire jusqu'à Dolphin Aviation, puis de m'y reprendre le 28 suivant. Et lorsque tous ces détails furent réglés, Pam m'appela pour me dire que tout était annulé.

## VI

Le père de Pam était un marine à la retraite. Il s'était installé avec sa femme à Palm Desert, en Californie, la dernière année du vingtième siècle, dans l'une de ces résidences privées et bouclées où, pour la forme, on trouve le couple afro-américain et les deux couples juifs de service. On n'y accepte ni les enfants ni les végétariens. Les résidents doivent tous voter

républicain et posséder des petits chiens affublés de colliers de nacre, d'yeux stupides et de noms se terminant en *i*. *Taffi* est bien, *Cassi* encore mieux, mais le top du top, c'est *Rififi*. On avait diagnostiqué un cancer au rectum au père de Pam. Je n'en avais pas été surpris. Regroupez toute une bande de trous-du-cul blancs et vous n'aurez que ça.

Ce n'était pas ce que j'avais dit à ma femme qui, tout d'abord maîtresse d'elle-même, avait fondu en larmes au téléphone. « Il a commencé la chimio, mais maman dit qu'il a peut-être déjà des métata... des mesata... oh, merde, j'sais plus le nom, j'ai l'impression de t'entendre ! » Puis, reniflant toujours, l'air encore sous le choc mais plus calme, elle ajouta : « Je suis désolé, Eddie, c'est affreux de dire ça.

— Non, ce n'est pas affreux, dis-je. Pas affreux du tout. Et le mot est *métastase*.

— Oui. Merci. Bref, on va l'opérer pour enlever la tumeur principale ce soir. » Elle s'était remise à pleurer. « Je peux pas croire que c'est à mon père que ça arrive.

— Calme-toi, Pam. Ils font des miracles, de nos jours. J'en suis la preuve vivante. »

Soit elle ne me considérait pas comme un miraculé, soit elle refusait de se laisser entraîner sur ce terrain. « Bref, on annule la fête de Noël ici.

— Bien entendu. »

Et vous voulez savoir ? J'étais content. Fichtrement content.

« Je prends l'avion pour Palm demain. Ilse vient vendredi, Melinda le 20. Je suppose... étant donné que toi et mon père vous ne vous êtes jamais vraiment entendus... »

Étant donné le fait, surtout, que nous en étions presque venus aux mains le jour où mon beau-père avait traité les Démocrates de cons de Communistes, je trouvais la formule plutôt diplomatique. « Si tu supposes, répondis-je, que je n'ai pas l'intention de me joindre à toi et aux filles pour passer Noël à Palm Desert, tu as vu juste. Tu vas leur donner un coup de main, financièrement, et j'espère que tes parents comprendront que j'y suis pour quelque chose...

— Je ne trouve vraiment pas que ce soit le moment de jeter ton foutu carnet de chèques dans la discussion ! »

Et la colère fut de retour, juste comme ça. Le diable était presque complètement sorti de sa petite boîte puante. J'avais envie de rétorquer, *Va donc te faire enculer, salope, grande gueule !* mais ne le fis pas. En partie, au moins, parce que j'aurais bégayé un truc genre *galope grande seule !* ou n'importe quoi. Quelque chose me le disait.

Mais j'ai bien failli.

« Eddie ? » Elle semblait remontée, plus que prête à se jeter dans la bagarre, si j'en avais envie.

« Je ne jette pas mon carnet de chèques dans la discussion », dis-je, écoutant soigneusement les mots qui sortaient de ma bouche. Tout se passait bien. Ce fut un soulagement. « Je dis simplement que ma tête au chevet de ton père risque plutôt d'avoir un effet négatif sur sa guérison. » Un instant la colère – la fureur – faillit me faire ajouter que je n'avais pas vu la sienne à mon chevet, par ailleurs. Une fois de plus, je réussis à empêcher les mots de sortir, mais j'étais en nage.

« Très bien. Je suis d'accord... Et qu'est-ce que tu vas faire pour Noël, Eddie ? »

*Peindre le coucher de soleil, pensai-je. Et peut-être réussir à l'avoir, pour une fois.*

« Je crois que si je suis un bon garçon, je serai peut-être invité au dîner de Noël dans la famille de Jack Cantori, répondis-je sans y croire moi-même. Jack est le jeune homme que j'ai engagé ici.

— Je te trouve mieux. Tu parais plus fort. Tu as toujours tes trous de mémoire ?

— Je ne sais pas, dis-je, j'ai oublié.

— Très drôle.

— Rire est le meilleur des traitements. J'ai lu ça dans le *Reader's Digest*.

— Et ton bras ? Tu as toujours ces sensations fantômes ? »

Je mentis.

« Non. Elles ont pratiquement disparu.

— Bien, génial... Eddie ?

— Toujours en ligne », répondis-je.

J'avais tellement serré les poings – le fantôme comme l'autre – que mes ongles avaient imprimé des demi-lunes dans ma paume.

Il y eut un silence prolongé. Les lignes ne craquent ni ne sifflent plus comme quand j'étais gamin, mais j'entendais néanmoins le profond soupir des kilomètres qui nous séparaient. Comme le Golfe à marée basse. Puis elle dit : « Je suis désolée que les choses aient pris cette tournure.

— Moi aussi », dis-je.

Et, quand elle eut raccroché, je saisis l'un de mes plus gros coquillages et faillis bien le jeter sur la télé. Au lieu de cela, je traversai la pièce en clopinant, ouvris la porte et le balançai sur la route déserte. Je ne haïssais pas mon ex-femme – pas vraiment – mais on aurait bien dit qu'il y avait quelque chose que je haïssais toujours. Cette autre vie, peut-être.

Ou seulement moi-même.

## VII

ifsogirl188 à EFree19

09.05

23 décembre

Cher papa, les toubibs ne disent pas grand-chose mais je n'ai pas de très bonnes vibrations, pour l'opération de Grampy. Bien sûr, c'est peut-être seulement à cause de maman, elle va le voir tous les jours, elle enfourche son coursier et essaie de garder le moral mais tu sais comment elle est, pas le genre à se dorer la pilule. J'ai très envie de venir te voir. J'ai vérifié les vols et je peux arriver à Sarasota le 26. Il arrive à 18.15, heure de Floride. Je pourrais rester deux ou trois jours. Dis oui, je t'en prie ! Et comme ça, je pourrais apporter mes cadeaux au lieu de les envoyer par la poste. Je t'aime...

Ilse



P.S. : J'ai des nouvelles spéciales.

Ai-je réfléchi ou ai-je seulement consulté les pulsations de mon instinct ? Je ne m'en souviens plus. Ni l'un ni l'autre, peut-être. La seule chose qui comptait, au fond, était que j'avais envie de la voir. Toujours est-il que j'ai répondu sur-le-champ.

EFree19 à ifsogirl188

09.17

23 décembre

Ilse : Rappelle ! Confirme tes résas et je te retrouve avec Jack Cantori – mon lutin de Noël personnel. J'espère que ma maison te plaira – je l'appelle Big Pink. Une chose : ne viens pas sans que ta mère le sache et sans son approbation. Nous avons eu des moments difficiles, comme tu le sais parfaitement. J'espère qu'ils appartiennent au passé, maintenant. Je crois que tu comprends.

Papa

Sa réponse fut aussi rapide que la mienne. Elle devait attendre à côté de son ordinateur.

ifsogirl188 à EFree19

09.23

23 décembre

C'est déjà réglé avec maman, elle est d'accord.

J'ai essayé de convaincre Linda de venir aussi, mais je crois qu'elle préfère rester ici avant de retourner en France. Ne lui en veux pas.

Ilse

P.S. : Youpie ! Je suis excitée !



*Ne lui en veux pas...* J'avais l'impression que ma Miss-Si-C'est-Ainsi n'avait cessé de dire ça à propos de sa grande sœur depuis qu'elle savait parler. Linda ne veut pas aller au concert de rock parce qu'elle n'aime pas les hot-dogs... mais il ne faut pas lui en vouloir. Linda ne veut pas porter ce modèle de tennis parce que plus personne n'en porte dans sa classe... il ne faut pas lui en vouloir. Linda voudrait que ce soit le père de Ryan qui les conduise au bal de la promo... mais il ne faut pas lui en vouloir. Et le pire, figurez-vous, le pire est que je ne lui en ai jamais voulu. J'aurais pu raconter à Linnie que préférer Ilse était comme être gaucher – on n'y pouvait rien –, ce qui n'aurait fait que rendre les choses encore pires, même si c'était la vérité. Ou peut-être *justement* parce que c'était la vérité.

## VIII

Ilse venant à Duma Key, venant à Big Pink. Youpie, elle était excitée et youpie, j'étais excité, moi aussi. Jack m'avait trouvé une solide gaillarde du nom de Juanita qui venait faire le ménage deux fois par semaine et je lui fis préparer la chambre d'amis. Je lui demandai aussi si elle ne pourrait pas m'apporter des fleurs le lendemain de Noël. Avec un sourire, elle suggéra quelque chose comme *crimus cakus*. Mon cerveau, à présent très à l'aise dans l'art des associations, ne mit pas plus de cinq secondes à résoudre cette petite énigme ; je répondis à Juanita que Ilse serait ravie d'avoir un Christmas Cactus<sup>7</sup>.

La veille de Noël, je me retrouvai en train de relire le premier courriel d'Ilse dont j'avais tiré une copie papier. Le soleil fuyait vers l'occident, martelant une longue piste éclatante sur l'eau, mais il ne se coucherait pas avant au moins deux heures et j'étais installé dans la Salle Floride. La marée était haute. Sous mes pieds, l'épaisse couche de coquillages se déplaçait et bruissait, produisant ce son si proche d'une respiration ou d'une conversation confidentielle à voix basse. Je passai un pouce sur le post-scriptum – ces nouvelles

---

<sup>7</sup> Mot à mot : « cactus de Noël ».

« spéciales » – et mon bras droit, celui qui n'était plus là, se mit à me picoter. La localisation de ce picotement était parfaitement définie, définie de manière presque exquise. Il partait du pli du coude et décrivait une spirale jusqu'à un point situé à l'extérieur du poignet. Il se transforma en une démangeaison que j'avais une envie furieuse de gratter.

Je fermai les yeux et claquai des doigts – du pouce et du majeur de ma main droite. Il n'y eut pas de bruit, mais je pus *sentir* le claquement. Je frottai mon bras contre mon flanc et *sentis* le frottement. Je posai ma main droite, réduite en cendres depuis longtemps dans l'incinérateur de l'hôpital de Saint-Paul, sur l'accoudoir de mon siège et me mis à pianoter. Pas de bruit, mais la sensation était là : le bout des doigts contre l'osier. J'aurais pu jurer sous serment que je le sentais.

Et, brusquement, j'eus envie de dessiner.

Je pensai à la grande pièce du premier, mais Little Pink me paraissait trop loin. Je passai dans le séjour et pris le premier carnet de croquis de la pile qui attendait sur la table basse. L'essentiel de mes fournitures était en haut, mais j'avais laissé quelques boîtes de crayons de couleur dans un tiroir du bureau, ici, et j'en pris une.

De retour dans la Salle Floride (que j'ai toujours considérée comme une sorte de porche), je m'assis et fermai les yeux. J'écoutai, sous moi, l'incessant labeur des vagues qui soulevaient et roulaient les coquillages en créant des motifs jamais identiques, le dernier toujours différent du précédent. Sans la vue, ce bruit de frottement ressemblait plus que jamais à un murmure parlé : l'eau donnant temporairement la parole aux limites de la terre. Et la terre elle-même était temporaire car, d'un point de vue géologique, Duma Key ne durerait pas longtemps. Pas plus qu'aucune autre de ces îles ; le Golfe finirait par les reconquérir, alors que de nouvelles s'érigeraient dans des endroits différents. La Floride elle-même n'y échapperait probablement pas. La terre y était basse – un bail précaire.

Ah, mais ce bruit était reposant. Hypnotique.

Sans ouvrir les yeux, je tâtonnai à la recherche du courriel d'Ilse et fis de nouveau courir mes doigts dessus. Les doigts de ma main droite. Puis je rouvris les yeux, repoussai la page

imprimée de la main qui était là et pris le carnet de croquis sur mes genoux. Je rabattis la couverture, fis tomber les douze crayons Vénus déjà taillés sur la table, devant moi, et me mis à dessiner. J'avais cru vouloir dessiner Ilse – à qui avais-je donc pensé, tout ce temps, sinon à elle ? – et je me disais que je courais à un échec des plus spectaculaires, ne m'étant encore jamais risqué à faire des portraits depuis que je m'étais remis au dessin. Ce n'était pas Ilse, mais ce n'était pas si mal. Peut-être pas génial, ni du Rembrandt (ni même du Norman Rockwell), mais pas mal.

J'avais représenté un jeune homme en jeans, portant un T-shirt des Minnesota Twins. Le T-shirt arborait le numéro 48, lequel ne signifiait rien de spécial pour moi ; j'allais voir jouer les T-Wolfes aussi souvent que possible, dans mon ancienne vie, mais je n'ai jamais été un fan de base-ball. Le type avait des cheveux blonds qui n'étaient pas tout à fait réussis ; je n'avais pas les couleurs pour leur donner la nuance virant au châtain clair que j'aurais aimée. Il tenait un livre à la main. Il souriait. Je savais aussi qui il était. Il était la nouvelle spéciale d'Ilse. C'était ce que disaient les coquillages que la marée soulevait et laissait retomber. *Fiancée, fiancée*. Elle avait une bague, un diamant, il l'avait acheté chez...

J'étais en train de colorier en bleu le jeans du jeune homme. Je laissai tomber le crayon bleu, pris le noir, et écrivis le mot ZALES au bas de la page. C'était une information ; également le titre du tableau. Désigner confère du pouvoir.

Puis, sans m'arrêter, je lâchai le crayon noir, pris l'orange et ajoutai des bottes de chantier. L'orange était trop éclatant, les bottes avaient l'air neuves alors qu'elles ne l'étaient pas, mais l'idée, elle, était juste.

Je me grattai le bras droit – grattai à travers mon bras droit – et tombai sur mes côtes. Je grommelai un « merde » à voix basse. Sous moi, les coquillages paraissaient bruissier d'un nom. Connor, peut-être ? Non. Et il y avait là quelque chose qui clochait. Je ne savais d'où me venait cette impression, mais brusquement, la démangeaison fantôme, dans mon bras droit, se transforma en une douleur glacée.

Je retournai la première page et me mis à dessiner sur la suivante, n'utilisant cette fois qu'un crayon rouge. Rouge, rouge, c'était *ROUGE* ! Le crayon courait, déversant sur le papier une silhouette humaine comme le sang d'une coupure. De dos, habillé d'une tunique longue rouge avec une sorte de fraise autour du cou. Je coloriai les cheveux en rouge aussi, parce que c'est la couleur du sang et que ce personnage m'évoquait du sang. Un danger, peut-être. Pas pour moi, mais...

« Pour Ilse, murmurai-je. Un danger pour Ilse. Est-ce que c'est ce type ? Ce type nouvelle-spéciale ? »

Il y avait quelque chose qui n'allait pas concernant ce type nouvelle-spéciale, mais je ne crois pas que c'était ce qui me fichait les boules. Pour commencer, le personnage en tunique n'avait pas l'air d'un homme. C'était dur à dire avec certitude mais il était, je crois... oui, féminin. Ce n'était peut-être pas du tout une tunique. Une robe, alors ? Une robe longue rouge ?

Je revins à la première page et regardai le livre que le type nouvelle-spéciale tenait à la main. Je jetai mon crayon rouge au sol et coloriai le livre en noir. Puis je regardai de nouveau le type et inscrivis brusquement le mot

### *HUMMINGBIRDS*<sup>8</sup>

en caractères script au-dessus de lui. Je jetai mon crayon noir par terre. Je levai mes mains tremblantes jusqu'à ma tête et me couvris le visage. Je criai le nom de ma fille, je le criai comme on crie en voyant une personne s'approcher de trop près d'un précipice ou de la circulation.

Peut-être étais-je tout simplement cinglé. J'étais *probablement* cinglé.

Finalement, je me rendis compte (évidemment) qu'une seule main me couvrait les yeux. La douleur et la démangeaison fantômes avaient disparu. L'idée que je devenais peut-être cinglé – que je l'étais peut-être déjà, bon sang – resta. Une chose ne faisait pas de doute. J'avais faim. J'étais même affamé.

---

<sup>8</sup> Oiseaux-mouches, mais littéralement « oiseaux fredonneurs ».

## IX

L'avion d'Ilse arriva avec dix minutes d'avance. Elle était radieuse dans ses jeans décolorés et son T-shirt de l'Université Brown, et je ne comprenais pas comment Jack pouvait ne pas tomber sur-le-champ amoureux d'elle, ici, au terminal B. Elle se précipita dans mes bras, me couvrit le visage de baisers, puis rit et m'attrapa quand je commençai à prendre de la gîte sur ma béquille. Je la présentai à Jack et fis semblant de ne pas voir le petit diamant (acheté chez Zales, je n'en doutais pas) qui jetait ses éclairs à l'annulaire de sa main gauche quand ils se serrèrent la main.

« Tu as une mine sensationnelle, papa, dit-elle alors que nous sortions dans l'air doux de cette soirée de décembre. Tu as bronzé. C'est la première fois, depuis que tu as construit le centre de loisir de Lilydale Park. Et tu as repris du poids. Au moins quatre kilos. Vous ne croyez pas, Jack ?

— Vous êtes meilleure juge que moi, répondit le jeune homme avec un sourire. Je vais chercher la voiture. Vous pouvez attendre debout, patron ? Je risque d'en avoir pour un moment.

— Ça va bien. »

Nous attendîmes au bord du trottoir, les deux valises d'Ilse et son ordinateur portable à nos pieds. Elle me souriait droit dans les yeux.

« Tu l'as vue, pas vrai ? demanda-t-elle. Ne fais pas semblant de n'avoir rien vu.

— Si tu veux parler de la bague, oui, je l'ai vue. À moins que tu l'aies gagnée dans une pochette surprise, je dirai que des félicitations sont à l'ordre du jour. Linda est au courant ?

— Ouais.

— Et ta mère ?

— D'après toi, papa ? Devine.

— Mon impression est... qu'elle ne l'est pas. Parce qu'elle est trop inquiète à cause de son père, en ce moment.

— Grampy n'est pas la seule raison. Si j'ai gardé ma bague dans mon sac pendant tout le temps que j'étais en Californie —

sauf pour la montrer à Linda – c'est parce que je voulais que tu sois le premier à le savoir. C'est mal, non ?

— Non, ma chérie. Je suis touché. »

Je l'étais, en effet. Mais j'avais aussi peur pour elle, et pas seulement parce qu'elle n'allait avoir vingt ans que dans trois mois.

« Il s'appelle Carson Jones, et il est étudiant en théologie – en théologie, tu te rends compte ? Je l'aime, Papa. Je l'aime tellement...

— C'est sensationnel, ma chérie », répondis-je, sentant pendant ce temps l'angoisse me remonter par les jambes – *mais ne l'aime pas trop, pensai-je. Pas trop. Parce que...*

Elle me regardait attentivement et son sourire s'effaça. « Quoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ? »

J'avais oublié avec quelle rapidité elle était capable de me déchiffrer. L'amour s'accompagne de ses propres pouvoirs psychiques, pas vrai ?

« Non, rien, ma chérie. Heu... ma hanche me fait un peu mal, c'est tout.

— Tu as bien pris tes antalgiques ?

— En fait... je diminue les doses. J'envisage de m'en passer complètement en janvier. C'est ma grande résolution pour la nouvelle année.

— C'est merveilleux, papa !

— Sauf qu'on sait ce que valent les grandes résolutions de la nouvelle année, hein ?

— Pas toi. Tu fais toujours ce que tu dis, répondit Ilse en fronçant les sourcils. C'est une des choses que maman n'aimait pas chez toi. Je crois qu'elle en était jalouse.

— Ma puce... le divorce est quelque chose qui est arrivé, point final. Ne prends parti pour personne, d'accord ?

— Eh bien, je vais te parler d'une autre chose qui est arrivée, répliqua-t-elle en serrant les lèvres. Depuis qu'elle est à Palm Desert, elle n'arrête pas de voir un type qui habite au bout de la rue. Elle dit que c'est juste pour prendre un café, et par sympathie, vu que Max a perdu son père l'an dernier, et Max aime vraiment Grampy, et bla-bla-bla – mais je vois bien

comment elle le regarde et je... n'en ai rien à foutre... de ce mec ! »

Ses lèvres avaient presque disparu et je trouvai qu'elle ressemblait de manière surnaturelle à sa mère. La pensée qui me vint à ce moment-là fut étrangement réconfortante : *Je crois qu'elle s'en sortira. Si jamais ce Jones la bouscule un peu, elle s'en sortira tout de même.*

J'apercevais ma voiture de location, mais Jack en avait pour un moment. Les véhicules venant récupérer les passagers avançaient au pas. J'appuyai la béquille contre moi et serrai ma fille dans mon unique bras, ma fille qui était venue de l'autre bout du pays pour me voir. « Ne sois pas trop dure avec ta mère, d'accord ?

— Est-ce que ça ne te fait rien que...

— Ce qui compte avant tout pour moi, ces temps-ci, c'est que toi et Melinda soyez heureuses. »

Elle avait les yeux cernés et il était visible que, jeune ou pas, ce long voyage l'avait fatiguée. Je me dis que je la laisserais dormir tard, demain, et qu'elle irait bien. Si l'impression que j'avais de son petit ami était juste – j'espérais me tromper mais j'avais bien peur que non –, elle allait avoir quelques nuits d'insomnie dans l'année à venir.

Jack avait atteint le terminal d'Air Florida, ce qui nous laissait encore quelques minutes. « Tu n'as pas une photo de ton petit ami ? Les papas fouineurs aiment bien savoir. »

Ilse retrouva le sourire. « Bien sûr. » Le cliché qu'elle retira de son portefeuille en cuir rouge était glissé dans une pochette de plastique transparent. Elle l'en sortit et me le tendit. Je suppose que ma réaction ne se vit pas, cette fois, car son tendre sourire (un sourire peut-être un peu idiot) ne changea pas. Et moi ? Moi, je me sentis comme si je venais d'avaler un truc n'ayant rien à faire dans un œsophage humain. Une balle en plomb, par exemple.

Non pas parce que Carson Jones ressemblait au type que j'avais dessiné la veille de Noël. Je m'y étais préparé dès l'instant où j'avais vu la petite bague scintillant joliment à l'annulaire d'Ilse. Ce qui me choqua était que la photo était exactement la même. À croire que, au lieu de fixer la photo d'un



sophora ou d'une lavande de mer à mon chevalet, j'y avais mis celle-ci. Il portait des jeans et les bottes de chantier éraflées que je n'avais pas pu restituer correctement ; ses cheveux châtain clair retombaient sur son front et ses oreilles ; il portait à la main un livre qui ne pouvait être qu'une Bible. Mais le plus parlant était le T-shirt des Minnesota Twins avec son numéro 48 sur le sein gauche.

« Qui c'est, le numéro 48 ? Et comment es-tu tombé sur un fan des Twins à Brown ? Je croyais qu'on était au pays des Red Sox.

— Le 48 ? Mais c'est *Torii Hunter* ! répondit-elle en me regardant comme si j'étais complètement bouché. Il y a une télé grand écran dans l'une des salles communes et j'y suis allée en juillet dernier, un jour que les Sox jouaient contre les Twins. La salle était bondée, même si c'était la session d'été, mais Carson et moi étions les seuls à avoir les couleurs des Twins – lui son T-shirt de Torii et moi la casquette. Alors évidemment, on s'est assis à côté l'un de l'autre et... »

Elle haussa les épaules pour me montrer que le reste en découlait.

« Quel parfum est-il, question religion ?

— Baptiste. » Elle me regarda avec un peu de défi dans les yeux, comme si elle m'avait répondu *cannibale*. En tant que membre en bonne et due forme de la Première Église de Rien en Particulier, je n'avais rien contre les baptistes. Les seules religions qui ne me plaisent pas sont celles qui prétendent que leur Dieu est plus grand que votre Dieu. « Nous avons assisté à des services religieux trois fois par semaine au cours des quatre derniers mois. »

Jack se rangea enfin devant nous et elle se pencha pour prendre ses différents bagages par leur poignée. « Il va sauter le semestre de printemps pour voyager avec son groupe de gospel. Ils sont vraiment sensationnels et c'est une vraie tournée, avec un organisateur et tout le bazar. Le groupe s'appelle les Hummingbirds. Tu devrais l'entendre – il a une voix d'ange.

— Je n'en doute pas. »

Elle m'embrassa de nouveau, doucement, sur la joue. « Je suis contente d'être venue, papa. Et toi, tu es content ?

— Beaucoup plus que tu ne pourras jamais t'en douter », dis-je, regrettant qu'elle ne soit pas plutôt tombée follement amoureuse de Jack.

Voilà qui aurait tout réglé... du moins était-ce qui me semblait, à ce moment-là.

## X

Il n'y eut pas de grand festin de Noël, simplement l'un des poulets d'astronaute de Jack, accompagné d'une sauce aux aïelles et suivi d'une salade et d'un gâteau de riz. Ilse reprit de tout. Après avoir échangé nos cadeaux en poussant les exclamations convenues — c'est exactement ce que je voulais ! —, je conduisis Ilse au premier étage et lui montrai l'essentiel de ma production artistique. Le dessin qui représentait son petit ami et celui de la femme (si c'était une femme) en rouge étaient rangés sur la plus haute étagère, dans le placard de ma chambre, et y resteraient jusqu'au départ de ma fille.

J'en avais agrafé une douzaine — surtout des couchers de soleil — à des cartons et les avais disposés le long des murs de Little Pink. Elle en fit aussitôt le tour. S'arrêta, fit un autre tour. Il faisait nuit et l'obscurité emplissait la grande baie vitrée de la pièce. La marée était basse ; les incessants et doux soupirs du faible ressac courant sur le sable pour y mourir étaient les seuls signes de la présence du Golfe.

« C'est vraiment toi qui as fait ça ? » demanda-t-elle enfin. Elle se retourna et me regarda d'une manière qui me mit mal à l'aise : comme lorsqu'on réévalue sérieusement l'opinion que l'on a de quelqu'un.

« Oui, bien sûr. Qu'est-ce que tu en penses ? »

— Ils sont bons. Peut-être même mieux que bons. Celui-ci... » Elle se pencha et souleva avec le plus grand soin le dessin de la conque trônant à l'horizon, auréolée des rayons jaune orangé du couchant. « C'est si foutre — pardon, si fichrement angoissant.

— C'est aussi mon avis. Mais, en réalité, ça n'a rien d'original. Je me contente de mettre un peu de surréalisme sur

des couchers de soleil. » Puis, stupidement, j'ajoutai : « Hello Dalí ! »

Elle reposa le *Coucher de soleil au coquillage*, prit *Coucher de soleil au sophora*.

« Qui d'autre les a vus ?

— Juste toi et Jack. Oh, et Juanita, aussi. Elle dit qu'ils sont *asustadores*. Un truc comme ça. D'après Jack, ça veut dire qu'ils font peur.

— Ils font un peu peur, admit-elle. Mais papa... ces crayons de couleur finiront par baver. Et je crois même qu'ils vont s'estomper avec le temps si tu ne fais pas quelque chose.

— Faire quoi ?

— Je sais pas. Tu devrais les montrer à un spécialiste de la question. Une personne qui pourrait te dire ce qu'ils valent vraiment. »

Je me sentis à la fois flatté et mal à l'aise. Presque affligé. « Comment veux-tu que je sache à qui je pourrais...

— Demande à Jack. Il connaît peut-être une galerie d'art où on accepterait d'y jeter un coup d'œil.

— Ouais, il me suffit de me traîner dans la rue sur ma béquille et à dire voilà, j'habite Duma Key et j'ai fait quelques dessins aux crayons de couleur – essentiellement des couchers de soleil, sujet très inhabituel sur la côte de Floride – que ma femme de ménage a déclaré *asustadores*. »

Elle mit les mains sur les hanches et inclina la tête de côté. On aurait dit Pam quand elle n'avait pas l'intention de lâcher le morceau. Quand elle était sur le point de jeter toutes ses forces dans la querelle.

« Père...

— Oh, flûte, je vais y avoir droit. »

Elle ne releva pas. « Tu es le type qui a transformé deux pick-ups d'occase et un bulldozer qui avait fait la guerre de Corée en une entreprise pesant plusieurs millions avec un prêt de vingt mille dollars. Et tu as le toupet de me dire que tu n'es pas capable de convaincre deux ou trois galeries de jeter un coup d'œil à tes dessins, si tu le veux vraiment ? »

Elle se radoucit.

« Tes dessins sont bons, papa. Très bons. Même moi, avec mes quelques cours d'art plastique au lycée, je suis capable de m'en rendre compte. »

Je répondis quelque chose, je ne sais plus très bien quoi. Je pensais à la frénésie avec laquelle j'avais esquissé le portrait de Carson Jones, l'Oiseau Fredonneur baptiste. Le trouverait-elle bon, celui-là aussi, si je lui montrais ?

Mais elle ne le verrait pas. Ni celui-ci, ni celui du personnage en tunique rouge. Personne ne les verrait. C'était ce que je pensais alors.

« Dis-moi, papa, si tu avais de tout temps ce talent en toi, où était-il ?

— Je ne sais pas, avouai-je. Et de quelle quantité exacte de talent parlons-nous ? La question reste ouverte.

— Justement, trouve quelqu'un pour te le dire, d'accord ? Un professionnel. » Elle prit le dessin de la boîte aux lettres. « Même celui-ci... il n'a rien de spécial, sinon qu'il *existe*... » Elle toucha le papier. « Ce cheval à bascule... pourquoi as-tu mis un cheval à bascule dans ton dessin, papa ?

— Je l'ignore. J'avais juste envie de le voir là.

— Tu l'as dessiné de mémoire ?

— Non. Apparemment, je n'en suis pas capable. Soit à cause de l'accident, soit parce que je n'ai jamais eu ce talent-là. » Sauf dans les moments où je l'avais. Quand il était question de jeunes hommes portant un T-shirt des Twins, par exemple. « J'ai trouvé le modèle sur Internet, je l'ai imprimé et...

— Merde ! J'ai mis le doigt dessus et je l'ai brouillé, s'écria-t-elle, *oh merde* !

— Ce n'est rien, Ilse. C'est sans importance.

— Ce n'est pas rien et c'est important ! Il faut que tu t'achètes de vraies putains de peintures ! »

Elle se rendit compte de ce qu'elle venait de dire et porta la main à sa bouche.

« Tu ne vas probablement pas le croire, dis-je, mais il se trouve que c'est un mot que j'ai entendu prononcer une ou deux fois. J'ai cependant l'impression que ton petit ami, peut-être... n'apprécierait pas exactement...

— C'est vrai », reconnut-elle d'un ton un peu morose. Puis elle sourit. « Il lui arrive cependant de lâcher un solide *bon sang de bonsoir* quand une autre voiture lui coupe la route. Papa, pour tes tableaux...

— Je suis simplement très heureux qu'ils te plaisent.

— Ils font plus que me plaire. Je suis émerveillée (elle bâilla). Et aussi morte de fatigue.

— Je crois que tu as besoin d'une tasse de chocolat chaud et hop, au lit.

— Sensationnel.

— Le chocolat ou le lit ? »

Elle rit. C'était merveilleux d'entendre son rire. Il remplissait la maison. « Les deux. »

## XI

Nous nous retrouvâmes le lendemain matin sur la plage, les pieds dans l'écume, une tasse de café à la main. Le soleil venait tout juste de se soulever au-dessus de l'île basse, derrière nous, et nos ombres semblaient s'étirer sur des kilomètres à la surface de l'eau.

Ilse me regarda d'un air sérieux. « D'après toi, papa, c'est le plus bel endroit au monde ?

— Non, mais tu es jeune, et je ne te reprocherai pas d'avoir pensé qu'il pouvait l'être. C'est le numéro quatre sur la liste des plus beaux sites du monde, en réalité, mais les trois premiers sont des lieux aux noms imprononçables. »

Elle sourit, par-dessus le bord de sa tasse. « Dis-moi.

— Si tu insistes. Numéro un, le Machu Pichu. Numéro deux, Marrakech. Numéro trois, le monument national de Petroglyph. Et en numéro quatre, Duma Key, un peu au large de la côte ouest de la Floride. »

Son sourire s'élargit pendant une ou deux secondes. Puis il s'évanouit et elle reprit son expression sérieuse. Je me souvenais d'elle me regardant de la même manière alors qu'elle avait quatre ans et me demandant si la magie qu'il y avait dans les contes de fées existait pour de vrai. Je lui avais répondu oui,

bien entendu, pensant que c'était un mensonge. Aujourd'hui, je n'en étais plus aussi certain. Mais l'air était chaud, j'avais mes pieds nus dans le Golfe et je ne voulais pas qu'il soit fait du mal à ma fille. Je pensais aussi que c'était inévitable. D'ailleurs, tout le monde y a droit à un moment ou un autre, non ? Évidemment. Pan dans le nez... Pan dans l'œil... Pan en dessous de la ceinture et vous dégringolez pendant que l'arbitre est allé boire un coup. Sauf que ceux que l'on aime peuvent multiplier ces souffrances et répandre la contagion. La souffrance est le plus grand pouvoir de l'amour. C'est ce que dit Wireman.

« Verrais-tu quelque chose de vert, ma chérie<sup>9</sup> ?

— Non, j'étais juste en train de penser, encore une fois, que j'étais contente d'être venue. Je t'imaginai en train de te décomposer sur place entre une maison de retraite pour vieillards et un affreux bar tiki avec soirées T-shirts mouillés le jeudi. J'ai dû trop lire Carl Hiaasen.

— Ce ne sont pas les endroits dans ce genre qui manquent par ici.

— Mais il y en a d'autres comme Duma ?

— Je ne sais pas. Quelques-uns, peut-être. »

Me fondant sur ce que Jack m'avait dit, je pensais cependant que non.

« Eh bien, tu mérites celui-ci. Avec tout le temps qu'il faut pour te reposer et guérir. Et si tout ça, ajouta-t-elle avec un geste de la main englobant le Golfe, n'y parvient pas, je ne vois pas ce qui le pourrait. La seule chose...

— Heu, oui ? » dis-je avec un geste de la main, pouce contre index.

Chaque famille a son langage secret et son système de signes. Mon geste n'aurait rien signifié pour un étranger, mais Ilse avait compris et elle rit.

« Très bien, gros malin. La seule mouche dans le potage est le bruit de la marée montante. Je me suis réveillée en pleine nuit et j'ai failli crier de peur avant de comprendre que c'était les

---

<sup>9</sup> Expression symbolisant une espérance (comme après le retour de l'hiver).

coquillages déplacés par l'eau. C'est bien ça, hein ? Je t'en prie, dis-moi que c'est ça.

— C'est ça, oui. Qu'est-ce que tu as cru ? »

Un vrai frisson la parcourut. « Ma première idée... ne te moque pas de moi... était qu'il s'agissait de squelettes qui défilaient. Des centaines, marchant au pas autour de la maison. »

Je n'y avais jamais pensé de cette façon, mais je comprenais ce qu'elle voulait dire. « Je trouve ce bruit plutôt apaisant. »

Elle eut un petit haussement d'épaules dubitatif. « Ah... alors très bien. Chacun son truc. On rentre ? Je peux te faire des œufs brouillés, si tu veux. Et même ajouter des poivrons et des champignons.

— Vendu.

— C'est la première fois que je te vois aussi longtemps sans ta béquille depuis l'accident.

— J'espère arriver à parcourir quatre cents mètres sur la plage d'ici le milieu de janvier. »

Elle émit un petit sifflement. « Quatre cents mètres et retour ?

— Non, répondis-je en secouant la tête. J'ai prévu de revenir en planant. »

Je tendis mes bras – mon bras et mon moignon – pour lui montrer.

Elle ricana, repartit vers la maison, puis s'arrêta comme un point lumineux nous adressait un signe, venant du sud. Une fois, deux fois. Deux formes minuscules.

« Il y a des gens, dit Ilse en s'abritant les yeux.

— Mes voisins. Mes seuls voisins, pour le moment. C'est mon impression, en tout cas.

— Tu les as rencontrés ?

— Non. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a un homme et une femme en fauteuil roulant. Je crois qu'elle prend son petit déjeuner sur la plage, la plupart du temps, et que ce que tu vois briller est le plateau.

— Tu devrais te procurer une voiturette de golf. Comme ça, tu pourrais y aller et leur dire bonjour.

— Je finirai par y aller, mais à pied. Pas de voiturette pour monsieur. Le Dr Kamen dit qu'il faut se fixer des objectifs. Je m'en suis fixé et je m'y tiens.

— Tu n'avais pas besoin d'un psy pour te dire ça, papa, me fait-elle remarquer, toujours tournée vers le sud. Où est leur maison ? Ce ne serait pas ce grand truc qui ressemble à un ranch de western ?

— Très probablement, oui.

— Et personne d'autre n'habite ici ?

— Pas pour le moment. D'après Jack, les autres maisons sont louées par des gens en janvier et février, mais pour l'instant il n'y a qu'eux et moi. Le reste de l'île est un pur échantillon de pornographie végétale. Des plantes prises de folie.

— Seigneur, pourquoi donc ?

— Pas la moindre idée. J'ai l'intention d'en apprendre un peu plus – d'essayer, au moins – mais pour le moment, je m'entraîne à me tenir debout. Et c'est à prendre au pied de la lettre. »

Nous revenions vers la maison. « Une île presque déserte au soleil, remarqua Ilse, ça devrait cacher une histoire. Il doit forcément y avoir une histoire. Tu ne crois pas ?

— Si. Jack Cantori m'a proposé de se renseigner, mais je lui ai dit que ce n'était pas la peine. J'avais envie de voir ça par moi-même. » Je pris ma béquille, calai mon bras dans ses deux manchons d'acier – toujours réconfortant, après avoir passé un certain temps sur la plage sans son aide – et m'avançai en la faisant claquer sur le caillebotis. Ilse ne m'avait pas suivi. Je me tournai. Faisant toujours face au sud, elle s'abritait à nouveau les yeux de la main. « Tu viens, ma chérie ?

— Oui. » Il y eut encore un minuscule éclair en provenance de l'autre bout de la plage. Le plateau du petit déjeuner ou une cafetière en argent. « Ils connaissent peut-être cette histoire, eux.

— C'est bien possible. »

Elle montra la route. « Et par là ? Jusqu'où va-t-elle ?

— Je ne sais pas.

— Veux-tu qu'on y aille faire un tour cet après-midi ?



— D'accord pour piloter une Chevrolet Malibu louée chez Hertz ?

— Bien sûr. » Elle posa les mains sur ses hanches étroites, fit semblant de cracher et prit l'accent traînant du Sud : « J'la conduirai jusqu'à c'que ce fichu chemin s'arrête. »

## XII

Mais nous ne vîmes même pas l'endroit où se terminait la route. Pas ce jour-là. Notre expédition plein sud commença bien, s'acheva mal.

Nous nous sentions tous les deux très bien en partant. Je venais de passer une heure allongé et j'avais pris mon Oxycontin de midi. Ma fille s'était changée (elle avait mis un short et un débardeur) et elle rit quand je voulus lui passer de l'écran total – de l'oxyde de zinc – sur le bout du nez. « Bobo le clown », dit-elle en se regardant dans le miroir. Elle était de la meilleure humeur du monde et je ne m'étais jamais senti aussi heureux depuis l'accident, si bien que ce qui nous arriva cet après-midi-là fut une surprise totale. Ilse dénigra notre repas – la mayonnaise de la salade au thon aurait tourné – et je la laissai dire, mais je n'ai pas cru un instant à cette explication. Mauvais sort, pas mauvaise mayo.

La chaussée était étroite, cahoteuse et pleine de nids-de-poule. Jusqu'à l'endroit où elle s'enfonçait dans la jungle qui recouvrait presque toute l'île, elle longeait des dunes blanches comme des os, poussés vers la terre par le vent. La Chevy de location franchit bravement les nids-de-poule, mais lorsque la route se mit à longer l'eau de plus près – juste avant d'arriver à hauteur de l'hacienda que Wireman appelait *El Palacio de Asesinos* –, les langues de sable devinrent plus épaisses et, au lieu de tressauter, la voiture eut tendance à dérapier. Ilse, qui avait appris à conduire dans une région enneigée tout l'hiver, négocia tout cela sans se plaindre ni faire de commentaire.

Les maisons qui séparaient Big Pink d'*El Palacio* étaient toutes du style que j'en étais venu à baptiser pastel-moche floridien. La plupart avaient leurs volets fermés et, sauf une,

elles étaient toutes clôturées. Deux chevaux de frise barraient l'allée de celle dépourvue de barrières et, sur un panonceau, des lettres au stencil à demi effacées mettaient le passant en garde : CHIENS MÉCHANTS CHIENS MÉCHANTS. La propriété sur laquelle s'élevait l'hacienda commençait juste après celle des méchants clébards. Le périmètre d'*El Palacio* était fermé par un mur d'aspect solide en faux stuc d'environ trois mètres de haut, couvert de tuiles rouges. D'autres pans entiers de tuiles rouges – constituant le toit de l'hacienda proprement dite – dressaient leurs plans inclinés vers le ciel d'un bleu immaculé.

« Bonté divine ! » s'exclama Ilse – expression grivoise sans doute empruntée à son petit ami baptiste. « On se croirait à Beverly Hills ! » Le mur courait le long de cette route étroite et défoncée sur environ quatre-vingts mètres. Je ne vis aucun panneau ENTRÉE INTERDITE ; la présence du mur suffisait à faire savoir ce que le propriétaire de l'hacienda pensait des colporteurs et autres prosélytes mormons. Au milieu du mur, le portail en fer forgé à deux battants était entrouvert. Et, assise dans l'entrebâillement, il y avait...

« La voilà, murmurai-je. La dame de l'autre bout de la plage. Sainte merde, c'est la Fiancée du Parrain !

– *Papa !* » protesta Ilse, qui ne put cependant s'empêcher de rire.

La dame était sérieusement vieille ; je lui donnai au moins quatre-vingt-cinq ans. Elle était dans son fauteuil roulant. Elle avait les pieds pris dans deux énormes Converse Hi-Tops de couleur bleue, le tout posé sur le repose-pieds chromé. Alors que la température tournait autour de vingt-cinq degrés, elle portait un survêtement épais. Une cigarette se consumait à l'une de ses mains déformées. Et, enfoncée sur sa tête, il y avait le chapeau de paille que j'avais aperçu pendant mes marches, sauf que pendant mes marches, je ne m'étais pas rendu compte à quel point il était énorme – un vrai sombrero à la Pancho Villa. Sa ressemblance avec Marlon Brando à la fin du *Parrain* était frappante. Elle avait sur les genoux un objet qui n'était pas tout à fait un pistolet.

Nous la saluâmes de la main, Ilse et moi. Elle resta un instant sans réagir. Puis elle leva une main, paume ouverte,

comme un Indien lançant son *Hugh* ! et sa bouche s'ouvrit sur un sourire lumineux et largement édenté. On aurait dit que des milliers de rides se creusaient sur son visage, ce qui lui donnait l'air d'une sorcière bienveillante. Pas un instant je ne regardai la maison, derrière elle ; j'étais toujours en train d'essayer de surmonter la surprise de sa soudaine apparition, avec ses baskets montantes, ses méandres de rides, et son...

« Papa ? Ce n'était pas un pistolet ? » Ilse écarquillait les yeux, regardant dans le rétroviseur. « Cette vieille dame n'avait-elle pas un pistolet ? »

La voiture partait vers le bas-côté et je vis le moment où nous allions nous frotter au mur de l'hacienda. De ma main gauche, je pris le volant et corrigeai la trajectoire. « Il m'a semblé. Quelque chose comme ça. Fais attention, ma chérie. Elle n'est pas bien large, cette route. »

Elle regarda à nouveau devant elle. Jusqu'ici, nous avions roulé au soleil, mais cela cessa une fois l'hacienda dépassée. « Que veux-tu dire, quelque chose comme ça ? »

— On aurait dit... je ne sais pas, une sorte de petite arbalète. Elle tire peut-être sur les serpents avec.

— Heureusement, elle a souri. Et c'était un sourire sensationnel, pas vrai ? »

J'acquiesçai. « Sensationnel. »

L'hacienda était la dernière maison, sur la partie nord dégagée de Duma Key. Au-delà, la route prenait la direction du centre de l'île et la végétation se bousculait d'une manière que je trouvai tout d'abord intéressante, puis impressionnante, puis claustrophobique. La masse verdoyante s'élevait à au moins quatre mètres de haut, et les lignes rouges qui striaient les larges feuilles rondes faisaient penser à du sang.

« Qu'est-ce que c'est que ce truc, papa ? »

— Du raisin de mer. Et les trucs verts avec les fleurs jaunes sont des wedelias. Il y en a partout. On trouve aussi des rhododendrons. Quand aux arbres, ce sont juste des pins maritimes, je crois, bien que... »

Elle roulait à présent au pas et me montra quelque chose sur la gauche, se tordant le cou pour regarder à travers le pare-brise. « On dirait des palmes... là... »

La route s'enfonçait vers l'intérieur et les troncs qui la flanquaient donnaient l'impression de masses noueuses de cordage grisâtre. Leurs racines avaient soulevé la chaussée. Il était possible de passer aujourd'hui, estimai-je, mais dans quelques années ? Sûrement pas.

« Des figuiers étrangleurs, dis-je.

— Nom charmant, tout droit sorti d'un Hitchcock. Et ils se seraient mis à pousser anarchiquement ?

— Je ne sais pas. »

Elle franchit les déformations de la route en faisant attention et continua à avancer. Nous ne roulions qu'à quatre ou cinq kilomètres à l'heure. Il y avait de plus en plus de figuiers étrangleurs au milieu de la masse des raisins de mer et des rhododendrons. Leur canopée épaisse laissait la route dans une ombre profonde. Il était impossible de voir à quelque distance que ce fût dans ce fouillis végétal, d'un côté comme de l'autre. Mis à part quelques rares carrés bleus et des rayons de soleil épars, le ciel lui-même avait disparu. C'est alors que nous commençâmes à voir des touffes d'herbes et des citharexylums à feuilles cirées poussant dans les fentes du macadam.

Mon bras se mit à me démanger. Celui qui n'était plus là. Machinalement, je voulus me gratter et, comme d'habitude, ne réussis qu'à atteindre mes côtes toujours sensibles. En même temps, le côté droit de mon crâne se mit aussi à me démanger — et là je pus me gratter.

« Papa ?

— Je vais bien. Pourquoi tu t'arrêtes ?

— Parce que... je ne me sens pas si bien que ça moi-même. »

Et, en effet, elle n'avait pas très bonne mine. Son teint avait pris une nuance très proche de l'oxyde de zinc dont je lui avais tartiné le nez. « Ilse ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je me sens barbouillée. Je commence à me poser de sérieuses questions sur la salade de thon que j'ai préparée pour le déjeuner. » Elle m'adressa un petit sourire maladif. « Je me demande aussi comment je vais nous sortir d'ici. »

Bonne question. Tout d'un coup, j'eus l'impression que les raisins de mer se rapprochaient, que les palmes qui se

balançaient au-dessus accentuaient leurs entrelacs. Je pris conscience de l'odeur végétale qui montait autour de nous, un arôme poisseux qui paraissait prendre vie au fond de ma gorge. Et pourquoi pas ? Il venait de choses vivantes qui nous enserraient des deux côtés. Et d'au-dessus.

« Papa ? »

La démangeaison empirait. Une démangeaison rouge, de la même manière que la puanteur dans mon nez et ma gorge était verte. Cette même démangeaison qu'on éprouvait quand on était coincé dans sa *gnôle* dans sa *bignole*...

« Je suis désolée, papa, mais je crois que je vais vomir. »

Mais non, pas de la *gnôle*, pas une *bignole*, mais une *bagnole*, elle ouvrit la porte de la bagnole et se pencha, se retenant au volant d'une main, et je l'entendis qui dégueulait.

Mon œil droit se mit à voir rouge et je pensai *Je peux le faire. Je peux le faire. J'ai juste à reprendre ma vieille technique de merde.*

J'ouvris ma portière, obligé pour cela de pivoter pour me servir de ma main gauche, et descendis. Maladroitement, en me tenant au montant pour ne pas dégringoler la tête la première dans le mur de raisins de mer et l'entrelacs des branches d'un banyan à demi enfoui au milieu. Ça me démangeait de partout. Buissons et branches étaient si près de la voiture qu'ils me griffèrent pendant que j'en faisais le tour. La moitié de mon champ visuel

(*ROUGE*)

me faisait l'effet d'un saignement écarlate, je sentis l'extrémité d'un rameau de pin racler le poignet de mon bras droit – je l'aurais juré – et je pensai, *Je peux le faire, Je DOIS le faire* tandis que j'entendais Ilse vomir à nouveau. Je me rendais compte qu'il faisait beaucoup plus chaud qu'il n'aurait dû, dans cette voie étroite, même en tenant compte de l'épaisseur de la canopée. Il me restait assez de lucidité pour me demander à quoi nous avions pensé lorsque nous avons décidé de nous engager sur cette route. Mais évidemment, rien ne paraissait plus simple, à ce moment-là.

Ilse était toujours penchée à l'extérieur de la voiture, agrippée au volant de la main droite. Des gouttes de sueur

claires perlaient à son front. Elle leva les yeux vers moi. « Oh, là là...

— Pousse-toi, Ilse.

— Qu'est-ce que tu veux faire, papa ? »

Comme si ce n'était pas évident. Tout d'un coup, des mots comme *conduire* et *faire demi-tour* m'étaient inaccessibles, de toute façon. La seule parole que j'aurais pu articuler en cet instant était *nous*, le mot le plus inutile qui soit quand il est tout seul. Je sentais la colère monter dans ma gorge comme une eau brûlante. Ou du sang. Oui, davantage comme du sang. Parce que la colère, bien entendu, était *rouge*.

« Nous sortir d'ici. Pousse-toi. » Et je me disais : *Ne te mets pas en colère contre elle. Ne commence pas à crier, quoi qu'il arrive. Pour l'amour du Ciel, ne lui crie pas après !*

« Tu ne peux pas, papa...

— Si. Je peux le faire. Pousse-toi. »

L'habitude d'obéir met longtemps à disparaître et c'est peut-être même encore plus long entre un père et fille. Et de plus, elle était malade. Elle passa sur le siège du passager et je me glissai derrière le volant, m'asseyant à reculons, de ma manière maladroite et stupide, soulevant ma jambe bancale de la main gauche pour la faire passer. Tout mon côté droit bourdonnait, comme s'il était traversé par un courant électrique de faible tension.

Je fermai fortement les yeux et pensai : *Je peux le faire, et je n'ai pas besoin d'une conne de poupée de chiffon pour m'aider à franchir ça non plus.*

Quand je rouvris les yeux sur le monde une partie de sa rougeur – et aussi de ma colère, grâce à Dieu – s'était atténuée. Je passai en marche arrière et commençai à reculer lentement. Je ne pouvais me tourner comme l'aurait fait Ilse, n'ayant pas de main droite pour tenir le volant. Je progressais à l'aide du rétroviseur. Dans ma tête, s'éleva un bruit fantôme : *mip-mip-mip...*

« Surtout, ne sors pas de la route, me dit Ilse. On ne pourrait pas continuer à pied. Moi parce que je suis trop mal et toi parce que tu es trop handicapé.

— Je n'en sortirai pas, Monica », répondis-je.

Mais au même moment elle se penchait pas la fenêtre pour vomir à nouveau et je ne pense pas qu'elle m'ait entendu.

### XIII

Lentement, laborieusement, nous nous éloignâmes de l'endroit où Ilse s'était arrêtée, moi ne cessant de me dire, *petit à petit, l'oiseau fait son nid, il faut se hâter avec lenteur...* Ma hanche protesta aigrement lorsque je franchis les ondulations de la chaussée provoquées par les racines du banyan. À deux ou trois reprises, des branches de raisin de mer frottèrent contre la carrosserie. Les gens de chez Hertz ne seraient pas tellement contents – mais c'était le cadet de mes soucis à ce moment-là.

Peu à peu, la lumière revint tandis que la canopée s'éclaircissait au-dessus de nous. Bonne chose. Ma vision s'éclaircissait aussi et l'impression affolante de démangeaison s'atténuait – ce qui était encore mieux.

« Je vois la grande maison entourée d'un mur, me dit Ilse, qui regardait par-dessus son épaule.

— Ça va mieux ?

— Un peu, peut-être, mais j'ai toujours l'estomac qui gargouille comme une machine à laver. » Là-dessus, elle émit effectivement un gargouillis. « Oh, bon Dieu, je n'aurais jamais dû dire ça. » Elle se pencha par la fenêtre, vomit à nouveau et se laissa retomber contre son siège avec un grognement. Ses boucles étaient collées en gros paquets à son front. « Je viens de gerber contre la portière. Je t'en prie, dis-moi qu'il y a un tuyau d'arrosage à la maison.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Reste tranquille et respire lentement et à fond. »

Elle eut un petit hochement de tête et ferma les yeux.

La vieille dame au chapeau de paille géant avait disparu, mais les deux battants du portail étaient à présent grands ouverts, comme si elle avait attendu des visiteurs. Ou comme si elle avait su qu'on aurait besoin de place pour faire demi-tour.

Je ne perdis pas mon temps à spéculer là-dessus et exécutai une marche arrière dans l'allée. J'eus le temps de voir

une cour dallée de carreaux d'un bleu froid, un terrain de tennis et une double porte monstrueuse ornée de cercles de fer. Puis je repartis vers la maison. Cinq minutes plus tard, nous y étions. Ma vision était aussi limpide qu'elle l'avait été le matin à mon réveil, sinon davantage. En dehors d'une démangeaison résiduelle qui m'irritait le côté droit, je me sentais bien.

J'éprouvais aussi un violent désir de dessiner. Je ne savais pas quoi, mais je le saurais au moment de m'asseoir devant un de mes carnets posé sur le chevalet de Little Pink. Je n'en doutais pas.

« Laisse-moi nettoyer la voiture, me dit Ilse.

— Tu vas aller t'allonger. Tu as l'air à moitié morte. »

Elle m'adressa un sourire bien pâle. « Ça, c'est la meilleure moitié... Tu te rappelles, comment maman le disait tout le temps ? »

J'acquiesçai. « Vas-y, maintenant. Je vais m'en charger (du doigt, je montrai le tuyau enroulé sur le côté nord de Big Pink). C'est branché et prêt à servir.

— Tu es sûr que tu vas bien, toi ?

— Je pète la forme. J'ai dû manger moins de salade au thon que toi. »

Elle réussit à me faire un second sourire. « J'ai toujours eu un faible pour ma propre cuisine. Tu as été sensationnel, papa. Je t'embrasserai bien, mais mon haleine... »

C'est *moi* qui l'embrassai. Sur le front. Sa peau était fraîche et humide. « Va coincer la bulle, Cookie. Ordre du quartier général. »

Elle entra dans la maison. J'ouvris le robinet et nettoyai la portière de la Malibu, prenant plus de temps qu'il n'en fallait afin d'être sûr qu'elle dormirait. J'avais bien calculé. Quand je jetai un coup d'œil par la porte de sa chambre, qu'elle avait laissée entrouverte, je la vis allongée sur le côté, dormant comme quand elle était petite : une main contre la joue et les genoux remontés presque jusqu'à la poitrine. Nous croyons changer, mais en réalité il n'en est rien — c'est ce que dit Wireman. Peut-être que *sí*, peut-être que *no* — c'est ce que dit Freemantle.



## XIV

Quelque chose m'entraînait. Quelque chose qui était peut-être là depuis l'accident, mais sûrement quelque chose, aussi, qui était revenu avec moi par la route de Duma Key. Je ne résistai pas. Je ne suis d'ailleurs pas certain que j'aurais pu, mais le fait est que je n'ai même pas essayé ; j'étais curieux.

Le sac à main de ma fille était posé sur la table basse, dans le séjour. Je l'ouvris, pris son portefeuille et passai les photos qu'il contenait en revue. Je me sentais un peu péteux d'agir ainsi, mais un peu seulement. Ce n'était pas comme si je volais quelque chose, me dis-je. Mais évidemment, il y a bien des façons de voler, n'est-ce pas ?

Je retrouvai la photo de Carson Jones, celle qu'elle m'avait montrée à l'aéroport, mais ce n'était pas celle que je voulais. Je ne le voulais pas seul. Je voulais le voir avec elle. Une photo d'eux en couple. Et j'en trouvai une. Elle paraissait avoir été prise près d'un étal de bord de route ; on devinait des paniers de concombres et de maïs derrière eux. Ils souriaient, jeunes et beaux. Chacun avait passé un bras dans le dos de l'autre et la main de Carson Jones reposait apparemment sur le haut de la fesse de ma fille, qui était en jeans. Oh, hypocrite Chrétien... Mon bras droit me démangeait toujours, une sensation rampante, pas très forte, de chaleur et de poils dressés. Je voulus me gratter, ma main traversa et tomba pour la dix millième fois sur mes côtes. Cette photo était également rangée dans une pochette de plastique. Je la sortis, non sans jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule – aussi nerveux qu'un voleur lors de son premier cambriolage – en direction de la porte de la chambre dans laquelle dormait Ilse, puis retournai le cliché.

*Je t'aime, Punkin !*  
*« Smiley »<sup>10</sup>*

---

<sup>10</sup> Nom du « sourire » : .

Pouvais-je avoir confiance en un fiancé qui se permettait d'appeler ma fille Punkin et signait de ce nom idiot ? Sans doute pas. Malgré tout, j'avais trouvé ce que je cherchais. Et pas une chose, mais deux. Je retournai de nouveau la photo, fermai les yeux et fis semblant de toucher leur image avec ma main droite. Faire semblant n'était cependant pas ce que je ressentais ; je suppose que je n'ai plus besoin de vous l'expliquer, maintenant.

Au bout d'un certain temps – je ne saurais être plus précis –, je remis la photo sous sa protection en plastique et enfouis le portefeuille, au milieu des Kleenex et des produits de beauté, jusqu'à la profondeur approximative où je l'avais trouvé dans le sac à main d'Ilse. Puis je reposai celui-ci sur la table basse et allai chercher Reba, la Poupée Anti-Colère, dans ma chambre. Je montai laborieusement jusqu'au premier, la poupée coincée sous mon moignon. Je crois me souvenir avoir dit « Je vais te changer en Monica Seles » quand je la posai devant la fenêtre, mais j'ai pu tout aussi bien parler de Monica Goldstein ; lorsqu'il est question du passé, nous chargeons tous la mule. Évangile selon saint Wireman.

Je suis plus clair que je le voudrais parfois sur la plupart des choses qui me sont arrivées à Duma Key, mais je n'ai que le souvenir le plus vague de cet après-midi-là. Je me rappelle avoir été pris d'une frénésie de dessin, et que la démangeaison infernale de mon bras inexistant disparut complètement pendant que je travaillais. Sans que ce soit une certitude absolue, j'ai la conviction que le brouillard rougeâtre qui voilait ma vision pendant cette période, se faisant plus dense quand j'étais fatigué, disparut aussi pendant un moment.

Je ne sais combien de temps je restai dans cet état. Assez longtemps, me semble-t-il. Assez longtemps, en tout cas, pour être à la fois épuisé et affamé lorsque j'en sortis.

Je regagnai le rez-de-chaussée et engloutis la moitié d'un salami à la lumière givrée du frigo. Je préférais ne pas me préparer un vrai sandwich, ne voulant pas que Ilse sache que je m'étais senti bien au point de manger. Qu'elle continue à croire que nos problèmes avaient été provoqués par une mayonnaise tournée. Ainsi, nous ne perdrons pas de temps à chercher une autre explication.

D'autant qu'aucune de celles qui me venaient à l'esprit n'était rationnelle.

Mon demi-salami dévoré, je le fis descendre avec deux grandes tasses de thé sucré, puis passai dans ma chambre où je sombrai dans un sommeil humide.

## XV

Couchers de soleil.

J'ai parfois l'impression que les souvenirs les plus précis que je conserve de Duma Key sont ceux de ces ciels orange du soir, saignant à l'horizon et se dégradant du vert au noir à leur zénith. Quand je me réveillai ce soir-là, une journée de plus s'achevait en gloire. Je clopinai jusque dans le séjour sur ma béquille, raide et grimaçant (les premières dix minutes étaient toujours les pires). La porte de la chambre d'Ilse était grande ouverte et le lit vide.

« Ilse ? »

Elle ne répondit pas tout de suite. Quand elle le fit, je compris qu'elle était au premier. « Papa ? Sans blague, c'est toi qui as fait ça ? *Quand* as-tu fait ça ? »

J'oubliai sur-le-champ douleurs et raideurs. Je grimpai jusqu'à Little Pink aussi vite que je le pus, essayant de me rappeler ce que j'avais bien pu dessiner. Je n'avais pas cherché à cacher ce que j'avais produit, de toute façon. Et si c'était quelque chose de véritablement affreux ? Si j'avais eu l'idée lumineuse, je ne sais pas, moi, de faire une caricature de la crucifixion avec Carson Jones l'Oiseau Fredonneur chevauchant la Croix ?

Ilse se tenait devant mon chevalet, m'empêchant de voir ce qui était posé dessus. Même si elle avait été placée de côté, le seul éclairage de la pièce étant celui du coucher de soleil sanglant, le carnet de croquis aurait été réduit à un rectangle noir.

J'allumai, émettant le vœu fervent de n'avoir rien produit qui puisse chagriner une fille ayant fait tout ce chemin pour s'assurer que j'allais bien. Le ton de sa voix n'avait rien trahi.  
« Ilse ? »

Elle se tourna vers moi et je lus de l'amusement plus que de la colère sur son visage. « Quand as-tu fait celui-ci ?

— Eh bien... Mets-toi un peu de côté, veux-tu ?

— C'est ta mémoire qui te joue encore des tours ? C'est ça, hein ?

— Non... euh, oui. » J'avais représenté la plage telle qu'on la voit depuis la baie vitrée, mais c'était à peu près tout ce que je pouvais en dire. « Dès que je l'aurai vu, je suis sûr que je... pousse-toi, ma chérie, tu n'es pas transparente.

— Et moi qui croyais que tu avais toujours vu à travers moi ! » répliqua-t-elle en riant.

Rarement éclat de rire m'avait autant soulagé. Quoi qu'il y ait eu sur le chevalet, ça ne l'avait pas choquée et mon estomac reprit son emplacement habituel. Et si elle n'était pas fâchée, le risque que *moi* je me mette en colère et gâche ce qui, jusqu'ici, avait été une visite des plus réussies – ce risque diminuait d'autant.

Elle se déplaça d'un pas vers la gauche et je vis alors ce que j'avais dessiné dans un état second, avant la sieste. Techniquement, c'était probablement ce que j'avais exécuté de plus abouti depuis mon premier dessin à l'encre et à la plume, au lac Phalen, mais qu'elle ait été intriguée ne m'étonna pas : intrigué, je l'étais aussi.

C'était donc la partie de la plage que l'on voyait à travers la baie vitrée qui constitue presque tout le mur, côté ouest. Les griffonnages indolents du soleil sur l'eau, effet obtenu avec un crayon de la marque Vénus « chrome », indiquaient que l'heure était matinale. Une petite fille habillée en joueuse de tennis se tenait au centre du dessin. Elle était de dos mais ses cheveux roux la trahissaient : Reba, mon petit amour, la petite amie de mon autre vie. L'exécution du personnage était médiocre, mais on comprenait que c'était volontaire, qu'il ne s'agissait nullement d'une petite fille, seulement d'une silhouette rêvée dans un paysage de rêve.

Tout autour de ses pieds, dans le sable, étaient éparpillées des balles de tennis d'un vert éclatant, tandis que d'autres flottaient dans l'eau, poussées vers la plage par la faible houle.

« Quand as-tu fait ça ? voulut savoir Ilse, qui souriait toujours – riait presque. Et bon sang, qu'est-ce que ça signifie ?

— Il te plaît ? » demandai-je.

Car à moi, il ne plaisait pas. Les balles de tennis n'étaient pas de la bonne couleur, parce que je n'avais pas la bonne nuance de vert, mais là n'était pas la raison. Je haïssais le dessin parce qu'il n'allait pas du tout. Il brisait le cœur.

« Je l'adore ! me répondit-elle, éclatant de rire. Allez, dis-moi, quand l'as-tu fait ?

— Pendant que tu dormais. J'ai été m'allonger, moi aussi, mais je me suis senti nauséux et je me suis dit qu'il était plus prudent de reprendre la station verticale, au moins un moment. J'ai eu envie de dessiner un peu en attendant que les choses se remettent en place. Je ne me suis rendu compte que j'avais ce truc à la main qu'une fois arrivé dans la pièce. » Je lui montrai Reba, appuyée à la baie vitrée, ses jambes de chiffon tendues devant elle.

« C'est la poupée après laquelle tu dois crier quand tu oublies des choses, c'est ça ?

— En gros, oui. Bref, j'ai fait ce dessin. Ça m'a pris peut-être une heure. Je me suis senti mieux, ensuite. » J'avais beau ne me souvenir de rien ou presque de l'heure en question, je savais néanmoins que je mentais. « Puis j'ai été faire une petite sieste. Fin de l'histoire.

— Tu me le donnes ? »

Je fus pris d'une bouffée de tristesse, mais je ne voyais pas comment lui dire non sans la blesser ou avoir l'air de délirer. « Si tu y tiens, mais ce n'est pas grand-chose. Tu ne préférerais pas avoir l'un des célèbres couchers de soleil de Freemantle ? Ou la boîte aux lettres avec son cheval à bascule ? Je pourrais...

— Non, c'est celui-ci que je veux. Il est marrant, tendre et même un peu... je ne sais pas... menaçant. On le regarde d'une certaine manière et on se dit que c'est une poupée. On le regarde d'une autre et on se dit, pas du tout, une petite fille – elle se tient debout, non ? C'est stupéfiant ce que tu arrives à faire rien qu'avec des crayons de couleur. » Elle eut un hochement de tête décidé. « C'est celui-ci que je veux. Mais il

faut que tu lui donnes un titre. Les artistes donnent des titres à leurs œuvres.

— Je suis d'accord, mais je ne sais pas trop...

— Allons, allons, fais pas de manières. La première chose qui te vient à l'esprit.

— Très bien. *Fin de partie.* »

Elle frappa dans ses mains. « Parfait ! Absolument parfait ! Il faut que tu le signes, aussi – je suis autoritaire, hein ?

— Tu as toujours été *très* autoritaire. Tu dois te sentir mieux.

— Beaucoup mieux. Et toi ?

— Moi aussi. »

Mais c'était encore un mensonge. Je fus pris d'une bouffée brûlante d'angoisse. Vénus ne fabrique pas cette couleur et, pourtant, il y avait un crayon Vénus noir tout neuf, parfaitement bien taillé, dans la rigole du bas du chevalet. Je le pris et signai près de l'une des jambes roses de la poupée retournée. Au-delà, une douzaine de balles de tennis d'un mauvais vert flottaient sur une vaguelette. J'ignorais ce que signifiaient ces balles farceuses, mais elles ne me plaisaient pas. Il ne m'avait pas davantage plu de signer ce dessin, mais cela dit, j'écrivis *Fin de partie* sur le côté. Et ce que je ressentis alors fut de l'ordre de ce que Pam disait aux filles quand elles étaient petites et venaient de terminer une corvée peu agréable.

Une bonne chose de faite.

## XVI

Elle resta deux jours de plus, deux jours parfaits. Lorsque Jack vint nous chercher pour que nous la reconduisions à l'aéroport, elle avait pris un peu de soleil sur le visage et les bras et on aurait dit que son rayonnement débonnaire, fait de jeunesse, de santé, et de bien-être émanait d'elle.

Jack lui avait trouvé un tube en carton pour le dessin.

« Papa ? Promets-moi de bien prendre soin de toi. Et appelle si tu as besoin de moi, me dit-elle.

— *Roger* pour ça, répondis-je en souriant.

— Et promets-moi aussi de trouver quelqu'un pour te donner son opinion sur tes dessins. Quelqu'un de compétent dans ce domaine.

— Eh bien... »

Elle baissa la tête et me fit les gros yeux. Là encore, on aurait dit Pam à l'époque où j'avais fait sa connaissance. « Tu ferais mieux de promettre, sans quoi... »

Et parce qu'elle parlait sérieusement, comme l'indiquait le pli vertical entre ses sourcils, je promis tout ce qu'elle voulut.

La ride s'effaça. « Bien, la question est réglée. Tu mérites d'aller mieux, tu sais ? Des fois, je me demande si tu le crois toi-même.

— Bien sûr que oui. »

Mais Ilse continua comme si elle n'avait pas entendu : « Parce que ce qui est arrivé n'était pas ta faute. »

Je sentis les larmes me monter aux yeux. Certes, je le savais sans doute déjà, mais ça me faisait du bien de l'entendre proclamer par quelqu'un d'autre. Quelqu'un d'autre qui n'était pas Kamen, évidemment, l'homme dont le boulot était de récurer ces taches irritantes qui s'incrument dans les tuyaux de l'inconscient.

Elle hocha la tête. « Tu vas aller mieux. C'est moi qui te le dis, et je suis *très* autoritaire. »

Les haut-parleurs tonnèrent. Vol Delta 559 à destination de Cincinnati et Cleveland. La première étape du voyage d'Ilse.

« Vas-y, ma chérie, qu'on te passe au détecteur et qu'on contrôle tes chaussures.

— Une dernière chose avant. »

Je levai la main qui me restait pour protester. « Et quoi encore, précieuse enfant ? »

Elle sourit : c'était ce que je disais à mes deux filles quand elles étaient petites et que ma patience commençait à s'émousser.

« Merci de ne pas m'avoir dit que Carson et moi étions trop jeunes pour nous fiancer.

— Cela aurait-il changé quelque chose ?

— Non.

— Non, bien sûr. Sans compter que ta mère se chargera sans problème de te le dire pour deux, j'en ai peur. »

Elle fit la moue de quelqu'un qui encaisse un coup. « Et sans parler de Linda... mais uniquement parce que je m'y prends avant elle, pour une fois. »

Elle me serra encore fois avec vigueur dans ses bras. Je respirai profondément l'odeur montant de ses cheveux – cette bonne et douce odeur de shampoing et de jeune femme débordante de santé. Puis elle s'écarta et se tourna vers mon homme à tout faire qui se tenait à bonne distance. « Je compte sur vous pour bien prendre soin de lui, Jack. C'est un trésor. »

Ils n'étaient pas tombés amoureux l'un de l'autre – aucun coup de théâtre, là – mais il lui adressa un sourire chaleureux. « Je ferai de mon mieux.

— Et il a aussi promis de faire évaluer ses dessins, vous en êtes témoin. »

Jack sourit et approuva d'un signe de tête.

« Bien. » Elle me donna un dernier baiser, cette fois sur le bout du nez. « Sois gentil, papa. Soigne-toi bien. » Sur quoi elle franchit les portes, lestée de bagages mais n'en marchant pas moins d'un bon pas. Elle se tourna un instant avant que les battants se referment. « Et achète-toi des vraies couleurs !

— Encore promis ! » criai-je, mais je ne suis pas sûr qu'elle ait entendu ; en Floride, les portes se referment vite pour économiser la climatisation.

Pendant une ou deux secondes, l'univers se brouilla et devint plus brillant ; mes tempes cognaient et l'humidité me picotait le nez. J'inclinai la tête et portai vivement mon pouce et mon majeur restants à mes yeux, tandis que Jack, une fois de plus, faisait semblant de voir quelque chose de fascinant dans le ciel. Il y avait un mot, un mot qui ne voulait pas venir. Un mot en *in* – comme *malin*, ou *marin*.

Prends ton temps, ne te mets pas en colère, dis-toi que tu peux le faire et le mot finira par venir. Parfois, tu n'en as pas envie, ce qui ne les empêche pas de venir. Ce mot-là, c'était *chagrin*.

Jack dit : « Préférez-vous que j'aille chercher votre voiture, ou bien...



— Non, je me sens capable de marcher. » J’empoignai ma béquille. « Surveille les voitures, c’est tout. Aucune envie de me faire écraser en traversant la route. J’ai déjà donné. »

## XVII

Sur le chemin du retour, nous passâmes par la boutique Arts & Artifacts, à Sarasota, et j’en profitai pour demander à Jack s’il avait une idée de ce que valaient les galeries d’art dans cette ville.

« Plus pointues que vous ne le pensez, patron, me répondit-il. Ma mère a longtemps travaillé dans l’une d’elles. Scoto, sur Palm Avenue.

— Je devrais en avoir entendu parler ?

— C’est le top, question galerie chicos à la mode, dans les milieux artistiques de la ville. » Il réfléchit à ce qu’il venait de dire. « Ce n’est pas péjoratif dans ma bouche, au contraire. Les patrons sont sympas... en tout cas, ils l’ont toujours été avec ma mère. Mais voilà...

— C’est une galerie chicos.

— Ouais.

— Pratiquant des prix élevés, c’est ça ?

— C’est là que l’élite se retrouve. »

Il avait répondu avec sérieux mais, comme j’éclatai de rire, il se joignit à moi. Ce fut ce jour-là, je crois, que Jack Cantori devint davantage mon ami que mon garçon de courses à mi-temps.

« Dans ce cas, la question est réglée – vu que je fais incontestablement partie de l’élite. Tope-là, fiston. »

Je levai la main et Jack fit claquer sa paume dans la mienne.

## XVIII

De retour à Big Pink, il m'aida à transporter mon butin à la maison – cinq sacs, deux boîtes et une pile de six toiles sur cadre. J'en avais eu pour près de mille dollars. Je lui dis qu'on attendrait demain pour monter tout ce bazar au premier. Peindre était la dernière chose que j'avais envie de faire ce soir-là.

Je me dirigeai de mon pas traînant vers la cuisine avec l'idée de me préparer un sandwich lorsque je vis clignoter la lumière du répondeur ; je pensai que c'était peut-être Ilse me disant que son vol avait été annulé pour une raison quelconque.

Je m'étais trompé. La voix était agréable bien que rendue rugueuse par l'âge, et je sus tout de suite de qui il s'agissait. J'eus l'impression de revoir les énormes chaussures de sport posées sur le repose-pieds de son fauteuil roulant.

« Bonjour, Mr. Freemantle. Bienvenue sur Duma Key. Ce fut un plaisir de vous voir l'autre jour, même si la rencontre a été brève. On suppose que la jeune dame qui vous accompagnait est votre fille, étant donné la ressemblance. L'avez-vous reconduite à l'aéroport ? On pense que ce serait préférable. »

Il y eut un silence. Je l'entendais respirer. Elle avait le souffle bruyant et rauque de ces personnes qui ont passé une grande partie de leur vie une cigarette à la main. Puis elle reprit la parole :

« Tout bien considéré, Duma Key n'a jamais porté chance aux filles. »

Je me surpris à penser à Reba dans son improbable tenue de tennis, entourée de balles de tennis, d'autres flottant autour d'elle.

« On espère une nouvelle rencontre, le moment venu. Au revoir, Mr. Freemantle. »

Il y eut un clic. Et je me retrouvai seul en compagnie du bruissement raboteux et incessant des coquillages sous la maison.

La marée était haute.

### **Exécuter un dessin (III)**

*Il faut rester affamé. Ce truc a marché pour Michel-Ange, il a marché pour Picasso, il a marché pour une centaine de milliers d'artistes qui l'ont utilisé non par amour (même si l'amour a pu y jouer un rôle) mais afin d'avoir quelque chose dans leur assiette. Si vous voulez transposer le monde, utilisez votre appétit. Vous êtes surpris ? Vous ne devriez pas. Rien de plus humain que la faim. Pas de création sans talent, je vous l'accorde, mais le talent court les rues. Le talent fait la manche. La faim est le moteur de l'art. Cette petite fille dont je vous ai parlé a trouvé le sien et s'en est servie.*

*Elle pense* Fini le lit toute la journée. Je vais dans la pièce à Papa, le bureau de Papa. Parfois je dis bureau, parfois je dis bourreau. Il y a une grande fenêtre. Elle est belle. On m'installe dans le fauteuil. Je peux voir en bas. Les oiseaux, c'est beau. Trop beau pour moi, ça me rend colique. Il y a des nuages avec des ailes. D'autres avec des yeux bleus. Chaque fois que le soleil se couche, je pleure de colique. Ça fait mal à voir. Ça fait mal au fond de moi. Je suis incapable de dire ce que je vois, et ça me rend triste.

*Elle pense* MÉLANCOLIQUE, le mot est MÉLANCOLIQUE. Colique, c'est quand on a mal au ventre.

*Elle pense* Si seulement je pouvais arrêter d'avoir le mal. Si je pouvais le faire sortir comme pipi. Je pleure et supplie supplie pour dire ce que je veux dire. Nan peut pas m'aider. Quand je dis « Couleur ! » elle se touche la figure et dit « J'ai toujours été comme ça, je le serai toujours. » Les grandes ne m'aident pas non plus. Je suis tellement fâchée contre elles, pourquoi vous m'écoutez pas, GRANDES MÉCHANTES ! Puis un jour, les jumelles arrivent, Tessie et Lolo. Elles ont des mots spéciaux entre elles, elles m'écoutent spécial. D'abord elles comprennent pas, et puis Tessie m'apporte du papier. Lolo

m'apporte un crayon et moi « Ca-yon ! » sort de ma bouche et ça les fait rigoler et taper les mains.

*Elle pense J'AI FAILLI DIRE BIEN LE MOT CRAYON !*

*Elle pense Je peux faire le monde sur le papier. Je peux dessiner ce que les mots veulent dire. Je vois arbre, je dessine arbre. Je vois oiseau, je dessine oiseau. C'est bon, comme l'eau dans un verre.*

*C'est une petite fille avec un bandage autour d'une blessure à la tête ; elle porte une petite robe de chambre rose et est assise à côté de la fenêtre, dans le bureau de son père. Noveen, sa poupée, est sur le sol à côté d'elle. Elle a une planche sur les genoux et, sur la planche, une feuille de papier. Elle vient de réussir à dessiner une griffe qui, en fait, présente une certaine ressemblance avec le pin mort tout tordu devant la fenêtre.*

*Elle pense Je veux avoir d'autre papier, s'il vous plaît.*

*Elle pense Je m'appelle ELIZABETH.*

*Voilà qui doit faire le même effet que de retrouver la parole après avoir cru l'avoir perdue pour toujours. Et plus. Et mieux. Un cadeau pour elle-même, un cadeau d'ELIZABETH. Même à partir de ces incroyables et courageux premiers dessins, elle a dû comprendre ce qui se passait. Et en avait voulu plus.*

*Son talent était affamé. Les plus grands talents – comme les pires – le sont toujours.*

## 4

### Amis avec avantages

#### I

Le jour du nouvel an, je me réveillai d'une sieste courte mais roborative en pensant à un certain type de coquillages – ceux de couleur orangée avec des points blancs. J'ignore si je venais ou non d'en rêver, mais j'en voulais un. J'étais prêt à me lancer dans la peinture et je me disais que l'un de ces coquillages orangés était exactement ce qu'il fallait introduire au beau milieu d'un coucher de soleil sur le golfe du Mexique.

Je commençai ma recherche en direction du sud, sur la plage, seulement accompagné de mon ombre et de deux ou trois douzaines de ces oiseaux minuscules – des « pipits » d'après Ilse – qui sont constamment à la recherche de nourriture au bord de la mer. Des pélicans croisaient un peu plus au large, repliant de temps en temps leurs ailes pour plonger comme des pierres. Je ne pensais ni à m'entraîner, ni à surveiller ma hanche et je ne comptais pas mes pas. Je ne pensais à rien, à la vérité ; mon esprit planait comme les pélicans avant qu'ils aient repéré leur repas dans le *caldo largo*, sous leurs ailes. Si bien que lorsque je trouvai enfin le genre de coquillage que je voulais et que je me retournai, je fus stupéfait de voir Big Pink aussi petite.

J'étais là, à faire sauter le coquillage orangé dans ma main, lorsque la sensation de verre brisé envahit brusquement ma hanche et de là descendit, pulsante, tout le long de ma jambe. Pourtant, les empreintes que je voyais s'étirer jusqu'à la maison ne présentaient pratiquement pas de traînées. Du coup, je me demandai si je ne m'étais pas plus ou moins ménagé : un peu trop, sinon beaucoup trop. Moi et mon stupide Jeu des Nombres. J'avais oublié, aujourd'hui, de procéder toutes les

cinq minutes à un examen anxieux de mon état. J'avais simplement fait... une promenade à pied. Comme n'importe quelle personne normale.

J'avais donc le choix. Soit je me ménageais en revenant et m'arrêtais tous les vingt ou trente pas pour procéder aux étirements que m'avait appris Kathi Green, lesquels me faisaient un mal de chien et pas grand-chose d'autre, apparemment, soit je marchais. Comme une personne normale en bonne santé.

Je décidai de marcher normalement. Avant de repartir, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et vis un siège de plage rayé, plus loin au sud. Avec à côté une table protégée par un parasol, également rayé. Un homme était assis sur le siège de plage. Ce qui m'apparaissait comme un point, vu de Big Pink, était devenu un homme de haute taille et corpulent, en jeans et chemise blanche aux manches remontées. La brise jouait dans ses cheveux longs. Je ne distinguais pas ses traits : nous étions encore trop loin l'un de l'autre. Il vit que je regardais dans sa direction et me salua de la main. Je lui rendis son salut, me tournai et repris le chemin de mon domicile en suivant mes propres empreintes. Ainsi se déroula ma première rencontre avec Wireman.

## II

La dernière idée qui me vint à l'esprit avant de sombrer dans le sommeil, ce soir-là, fut que j'allais probablement me traîner tout au long de la deuxième journée de la nouvelle année, tellement courbatu que je serais incapable de marcher. Je fus ravi de constater, le lendemain, que je m'étais trompé ; un bain chaud parut suffire à me débarrasser de ce qui me restait de raideur.

Si bien que je ne manquais évidemment pas de renouveler l'expérience l'après-midi même. Sans me donner d'objectif précis ; sans résolution pour l'année nouvelle ; sans Jeu des Nombres. Rien qu'un type qui marchait d'un pas tranquille sur la plage, se rapprochant parfois suffisamment des vagues

qui venaient y mourir pour effaroucher les pipits et les faire s'envoler en nuages noirâtres. Je ramassais aussi de temps en temps un coquillage que je mettais dans ma poche (dans une semaine, je n'oublierais pas d'emporter un sac en plastique pour ranger mes trésors). Lorsque j'arrivai assez près du gaillard corpulent pour le voir un peu mieux – il portait aujourd'hui une chemisette bleue et des pantalons kaki et il était certainement pieds nus –, je fis une fois de plus demi-tour pour reprendre la direction de Big Pink. Mais non sans lui avoir adressé un salut qu'il me rendit.

Ce fut le véritable commencement de mes Grandes Marches sur la Plage. Elles s'allongeaient un peu plus chaque jour et, chaque jour, je distinguais un peu mieux les traits du type corpulent installé dans la chaise de plage. Il paraissait évident qu'il avait ses propres habitudes ; il venait le matin avec la vieille dame, poussant le fauteuil roulant sur un caillebotis de bois invisible depuis Big Pink. L'après-midi, il venait seul. Il n'enlevait jamais sa chemisette ou son T-shirt, mais il avait les bras et le visage de la même couleur que du mobilier ancien dans une maison de maître. Je voyais sur la table, à côté de lui, un grand verre et un pichet qui pouvait aussi bien contenir de l'eau glacée, de la limonade que du gin tonic. Il me saluait toujours ; je lui répondais toujours.

Vers la fin juin, un jour, alors que la distance qui nous séparait s'était réduite à environ deux cents mètres, un deuxième siège au tissu rayé avait fait son apparition sur le sable. Un second verre (vide, mais grand et terriblement tentant) était posé sur la table. Quand je le saluai de la main, il me répondit de même puis indiqua la chaise vide du doigt.

« Merci, criai-je, mais c'est encore trop tôt !

— Bon sang, mais venez donc ! Je vous ramènerai avec la voiturette de golf ! » répliqua-t-il sur le même ton.

Cela me fit sourire. Ilse avait insisté pour que je me procure une voiturette de golf afin que je puisse patrouiller sur la plage au risque d'effaroucher les pipits.

« C'est pas dans mon programme ! lançai-je, mais je viendrai, le moment venu. Je ne sais pas ce qu'il y a dans votre pichet, mais gardez-le au frais pour moi !

— C'est vous qui voyez, *muchacho* ! dit-il en esquissant un petit salut. En attendant, tricotez votre journée et laissez la journée vous tricoter ! »

Je me souviens de bien des choses que m'a dites Wireman, mais je crois que c'est celle-ci que j'associe le plus spontanément avec lui, peut-être parce qu'il me l'a dite avant même que j'aie su son nom ou que je lui aie même serré la main : *tricotez votre journée et laissez la journée vous tricoter.*

### III

Freemantle ne fit pas que marcher cet-hiver-là ; Freemantle commença à réapprendre à vivre. Et c'était foutrement sensationnel. C'est par une soirée venteuse, alors que les vagues martelaient la plage et que les coquillages se chamaillaient au lieu de parler tranquillement, que je pris ma décision : quand j'aurais la conviction que cette nouvelle manière de ressentir les choses était bien réelle, j'emporterais Reba la Poupée Anti-Colère sur la plage, je l'imbiberai de produit pour allumer les barbecues et la ferai brûler. Afin de célébrer la fin de mon autre vie par des funérailles de Viking. Et pourquoi pas, hein ?

En attendant, il y avait la peinture et je m'y plongeais comme les pipits et les pélicans plongeaient dans l'eau. Au bout d'une semaine, je regrettais d'avoir perdu autant de temps à déconner avec de vulgaires crayons de couleur. J'envoyai à Ilse un courriel pour la remercier de m'avoir un peu bousculé, et elle me répondit illico qu'elle n'avait pas tellement besoin d'encouragements dans ce domaine. Elle m'apprit aussi que les Hummingbirds avaient chanté dans une grande église à Pawtucket (Rhode Island) et que l'assemblée des fidèles était devenue frénétique, frappant dans ses mains, criant des alléluia. « Ça se balançait drôlement dans les bancs, écrivait-elle. C'est le substitut de la danse chez les baptistes. »

Cet hiver-là, je devins également ami intime avec Internet en général et Google en particulier, bien qu'obligé de pianoter d'une seule main et lentement. Concernant Duma Key, je ne



trouvais guère plus qu'une carte. J'aurais pu m'obstiner et fouiller davantage, mais quelque chose me dit de laisser tomber pour le moment. Ce qui m'intéressait au premier chef était tout ce qui concernait les réactions à la perte d'un membre et j'en trouvai une flopée.

Je dois vous dire que si je prenais avec des pincettes toutes les histoires que Google me dégotait, je n'en rejetais aucune complètement, même les plus délirantes, n'ayant jamais douté que mes propres et étranges expériences avaient un lien avec les blessures que j'avais subies – les insultes à ma circonvolution de Broca, mon bras manquant, ou les deux. Je pouvais regarder quand je voulais le dessin de Carson Jones dans son T-shirt de Torii Hunter, et j'étais certain que Mr. Jones avait acheté la bague de fiançailles d'Ilse chez Zales. Moins concrets mais tout aussi convaincants pour moi, venaient ensuite mes dessins de plus en plus surréalistes. Les griffonnages que je faisais en téléphonant, dans mon ancienne existence, n'avaient en rien laissé présager les couchers de soleil hantés que j'exécutais à présent.

Je n'étais pas la seule personne à avoir perdu une partie de mon corps sans gagner autre chose en contrepartie. À Fredonia, dans l'État de New York, un bûcheron s'était tranché la main sur un chantier au fond des bois et devait la vie au fait qu'il avait lui-même cautérisé sa plaie à la hauteur de ce qui restait de son poignet. Il avait rapporté la main coupée chez lui et l'avait mise dans un pot rempli d'alcool avant de la ranger dans son sous-sol. Trois ans plus tard, la main qu'il n'avait plus au bout de son bras droit lui donna l'impression d'être complètement gelée. Il descendit dans son sous-sol où il découvrit qu'une vitre du vasistas avait été brisée et que le vent d'hiver soufflait directement sur le pot dans lequel flottait sa main. Lorsque l'ex-bûcheron rapprocha le pot de la chaudière, la sensation glaciale disparut.

Un paysan russe de Tura, au fin fond de la Sibérie, avait perdu tout son bras gauche jusqu'à l'épaule, après que le membre avait été happé par une machine agricole. Il put continuer à gagner sa vie, mais comme sourcier. Quand il se tenait au-dessus d'une nappe d'eau souterraine, sa main et son

bras gauches, bien que n'étant plus là, lui donnaient une impression de fraîcheur et d'humidité. D'après les articles qui relataient ce fait (il y en avait trois), son talent ne lui avait jamais fait défaut.

Il y avait un type, dans le Nebraska, qui prédisait les tornades grâce aux cors de son pied manquant. En Angleterre, un pêcheur cul-de-jatte servait à ses collègues de détecteur humain à poissons. Un double amputé des bras japonais était devenu un poète respecté : pas mal, pour un type qui était illettré au moment de l'accident de chemin de fer dans lequel il avait perdu ses membres.

De toutes ces histoires, la plus étrange était peut-être celle de Kearney Jaffords, du New Jersey, qui était né sans bras. Peu après son treizième anniversaire, l'enfant, handicapé mais jusqu'ici bien adapté à sa situation, devint hystérique et se mit à soutenir à ses parents que ses deux bras lui faisaient mal et qu'ils avaient été « enterrés dans une ferme ». Il prétendait pouvoir dire où. Ils roulèrent pendant deux jours, finissant par se retrouver sur un chemin de terre au fin fond de l'Iowa, quelque part entre nulle part et ailleurs. L'enfant les conduisit jusqu'à un champ de maïs, se repéra en fonction d'une pub pour le tabac Mail Pouch comme on en voyait alors partout sur les granges, et tint absolument à leur faire creuser un trou. Les parents s'exécutèrent, non pas parce qu'ils pensaient tomber sur quelque chose, mais dans l'espoir que leur fils retrouverait ensuite le repos physique et psychologique. À moins d'un mètre du sol, ils tombèrent sur deux cadavres. L'un était celui d'une fillette entre douze et quinze ans. L'autre était celui d'un homme d'un âge indéterminé. Le médecin légiste du comté d'Adair estima que les corps étaient enterrés depuis environ douze ans... mais évidemment, il aurait pu aussi dire treize ans, ce qui était à l'époque l'âge du jeune Kearney Jaffords. Aucun des deux corps ne put être identifié. Les bras de la fillette avaient été coupés, et leurs os étaient mêlés à ceux de l'inconnu.

Aussi fascinante qu'ait été cette histoire, il y en avait deux autres qui m'intéressèrent encore davantage, en particulier quand je pensais à la façon dont j'avais fouillé dans le sac à main de ma fille.

Je les trouvai dans un article intitulé « Ils voient avec ce qu'il leur manque » tiré de *The North American Journal of Parapsychology*. Il relatait l'histoire de deux personnes, une femme de Phoenix (Arizona) et un homme de Rio Gallegos, en Argentine. La femme avait perdu sa main droite ; il manquait à l'homme tout son bras droit. L'une comme l'autre avaient à plusieurs reprises aidé la police à retrouver des personnes disparues (elles avaient aussi peut-être connu des échecs, mais ils n'étaient pas mentionnés).

D'après l'article, les deux médiums amputés utilisaient la même technique. On leur procurait un bout de vêtement de la personne disparue ou un échantillon de son écriture. Ils fermaient les yeux et se voyaient en train de toucher l'objet de leur main manquante (il y avait ici une note de bas de page énigmatique, à propos d'une certaine « Main de Gloire » ou « Mojo »). La femme de Phoenix « obtenait une image » qu'elle relayait à ses interlocuteurs. Les instants de communion de l'Argentin, pour sa part, étaient suivis de brèves mais furieuses crises d'écriture automatique avec la main qui lui restait, procédé qui me paraît analogue à mes dessins.

Et, comme je l'ai dit, si j'ai pu m'interroger à propos de certaines anecdotes délirantes sur lesquelles je tombai au cours de mon exploration par Internet, je n'ai, en revanche, jamais douté de ce qui m'arrivait. Même sans le dessin représentant Carson Jones, je pense que je n'en aurais pas douté. À cause du calme dans lequel je vivais, essentiellement. Mis à part Jack Cantori quand il passait ou lorsque Wireman – tous les jours plus proche – me saluait et me lançait son « *Buenos dias, muchacho !* » je ne voyais personne et ne parlais à personne, sinon à moi-même. Il ne restait presque plus rien du superflu et, lorsque cela vous arrive, vous commencez à vous entendre vous-même clairement. Et une communication claire entre soi et soi – j'entends par là le moi superficiel et le moi profond – est l'ennemi du doute. Elle détruit la confusion.

Mais, pour être certain de mon fait, je me lançai dans ce que je considérais être une expérience.

## IV

EFree19 à Pamorama667

09.15

24 janvier

Ma chère Pam,

J'ai une enquête inhabituelle à te présenter. Je peins des sujets étranges mais plutôt marrants (c'est ainsi que je les vois, en tout cas). Comme il est beaucoup plus facile de te les montrer que de les décrire, je t'en envoie deux que j'ai photographiés en documents attachés. Figure-toi que j'ai pensé à tes gants de jardinage, ceux sur lesquels était écrit « bas les pattes » en deux fois. Je voudrais les mettre au premier plan d'un de mes couchers de soleil. Ne me demande surtout pas pourquoi. Ces idées me viennent comme ça. Les as-tu toujours ? Et, dans ce cas, pourrais-tu me les envoyer ? Je ne demande qu'à te les renvoyer, si tu le souhaites.

J'aimerais autant que tu ne fasses pas suivre les photos à qui que ce soit de mes anciennes connaissances. Bozie, en particulier, rigolerait comme un cosu s'il les voyait.

Eddie

P.S. : Si tu n'as pas envie de m'envoyer les gants, aucun problème. C'est juste une fantasque comme ça.

E.

La réponse arriva le soir-même, Pam étant à ce moment-là revenue à Saint-Paul :

Pamorama667 à EFree19

17.00

24 janvier

Salut Edgar,

Ilse m'a bien entendu parlé de tes dessins. Ils sont en effet assez spéciaux. Avec un peu de chance, ce passe-temps durera plus longtemps que la remise en état de la vieille Mustang,

entreprise et jamais terminée. Sans eBay, je crois bien qu'elle serait encore en train de pourrir derrière la maison. Tu as raison, ta demande est bizarre, mais après avoir vu tes tableaux, je comprends un peu mieux l'effet que tu cherches à produire (faire cohabiter des choses différentes pour que les gens les regardent différemment, je crois) et je suis prête à toute nouvelle expérience pour t'aider à « sortir de toi-même ». Je te les expédie par UPS à la seule condition que tu m'envoies une photo du « produit fini » () si jamais il y en a un.

Ilse m'a dit que son séjour avait été sensationnel. J'espère qu'elle t'enverra une carte de remerciements, et non un simple courriel, mais je la connais.

Encore une chose à te dire, Eddie, bien que je ne sois pas sûre qu'elle te plaise. J'ai envoyé une copie de ton courriel et des photos à Zander Kamen – j'imagine que tu ne l'as pas oublié. J'ai pensé qu'il serait intéressé par les tableaux, mais je voulais surtout qu'il voie ton message pour déterminer s'il fallait s'en inquiéter, parce que tu fais le même genre de fautes en écrivant que tu faisais en parlant. Tu as ainsi écrit « enquête » à la place de « requête » et « rigolerait comme un cosu » à la place de « rigolerait comme un bossu ». Et en PS tu as écrit « fantasque » ; je ne suis pas certaine de ce que tu as voulu dire, mais d'après le Dr Kamen, c'est sans doute « fantaisie ».

Je ne fais que penser à toi.

Pam

P.S. : Mon père va un peu mieux, l'opération s'est bien passée (les médecins prétendent qu'ils ont pu tout enlever, mais à mon avis ils doivent toujours dire ça). Il paraît assez bien supporter la chimio et il est à la maison. Il marche déjà.

Merci de m'avoir demandé de ses nouvelles.



Cette dernière pique était l'exemple parfait du côté le plus détestable de mon ex-femme : reculer... reculer... reculer... et puis mordre et « prendre la tangente ». Elle avait pourtant raison. J'aurais dû lui demander de transmettre mes meilleurs

vœux de guérison – de la part d'un con de Communistocrate – la prochaine fois qu'elle aurait son paternel au téléphone. Ce genre de cancer du cul est une saloperie.

Tout ce courriel n'était qu'une rhapsodie de remontrances, à commencer par l'allusion à la Mustang, que je n'avais jamais eu le temps de terminer, avant qu'elle ne s'achève sur sa soi-disant inquiétude à cause de mon orthographe. Curieux, de la part d'une femme qui croyait que le prénom de Xander Berkeley s'écrivait Zander.

Une fois ma crise mesquine de mauvaise humeur évacuée (d'une voix tonitruante dans les pièces vides, si vous voulez tout savoir), je relus le courriel que je lui avais envoyé et, de fait, il ne me plut pas. Pas beaucoup, en tout cas.

Par ailleurs, c'était juste une fantasquie. Peut-être.

## V

Le deuxième siège rayé était maintenant tous les jours présent à la table du type corpulent et, au fur et à mesure que je m'en rapprochais, nous échangeions parfois quelques réflexions lancées à pleins poumons. Curieuse manière de faire connaissance, qui n'avait cependant rien de désagréable. Le lendemain du courriel de Pam avec ses prétendues inquiétudes et ses sous-entendus vachards (tu pourrais être aussi mal en point que mon père, Eddie, peut-être encore plus mal en point), le type du bas de la plage me cria : « Combien de temps avant que vous n'arriviez ici, à votre avis ?

- Quatre jours ! Peut-être même trois !
- Vous tenez tant que ça à faire l'aller-retour ?
- Tout à fait ! Comment vous appelez-vous ?
- Je vous le dirai quand vous arriverez ici. Et vous ?
- Mon nom est sur la boîte aux lettres ! rétorquai-je.
- Je me pencherai pour lire le nom sur les boîtes aux lettres le jour où je commencerai à écouter les nouvelles à la radio ! »

Je le saluai de la main, il en fit autant et me lança « Hasta mañana ! » avant de se tourner pour contempler de nouveau la mer et les oiseaux en patrouille.

De retour à Big Pink, le petit drapeau signalant du courrier était affiché sur mon écran d'ordinateur. Voici ce que je trouvai :

KamenDoc à EFree19

14.49

25 janvier

Edgar : Pam m'a envoyé une copie de votre dernier courriel et des photos. Je tiens à vous dire avant tout et essentiellement que je suis stupéfait par la rapidité de vos progrès en tant qu'*artiste\**. Je vous vois déjà prendre votre air offusqué devant le mot – avec ce froncement de sourcils et ce regard en travers qui n'appartient qu'à vous – mais il n'y a pas d'autre terme. Surtout, n'arrêtez pas. Quant aux inquiétudes de votre ex-femme : ce n'est très probablement rien. Passer une IRM ne serait peut-être pas une mauvaise idée, cependant. Avez-vous un médecin, là-bas ? De toute façon, vous êtes bon pour votre examen médical complet, mon ami.

Kamen

EFree19 à KamenDoc

15.58

25 janvier

Kamen : Ça me fait plaisir d'avoir de vos nouvelles. Si vous tenez à m'appeler un artiste, et même avec un « e » comme en français, que voulez-vous que je vous dise ? Non, je n'ai pas de toubib en Floride pour le moment. Pouvez-vous m'en recommander un, ou vaut-il mieux que je passe par Todd Jamieson, le type qui avait encore les doigts dans ma tête il y a peu ?

Edgar

Je pensais qu'il allait me donner un nom et que je prendrais peut-être même rendez-vous mais, pour le moment, ce n'était pas à quelques mots écrits de travers et autres excentricités linguistiques que j'allais donner la priorité. Marcher était une priorité, et atteindre le siège au tissu rayé disposé à mon intention représentait aussi une sorte de priorité, même si le plus urgent pour moi, en cette fin de janvier, était mes recherches sur Internet et les tableaux que je peignais. Je venais de finir *Coucher de soleil au coquillage n° 16* la veille.

Le 27 janvier, après avoir fait demi-tour à seulement deux cents mètres à peine du siège de plage, je trouvai un paquet laissé par UPS. Avec à l'intérieur deux gants de jardinage, l'un comportant BAS LES et l'autre PATTES en lettres rouges délavées sur le dos. Ils étaient abîmés, comme on pouvait s'y attendre après plusieurs années de service, mais propres, car elle les avait lavés, chose à laquelle je m'étais aussi attendu. Que j'avais même espérée, en fait. Ce n'était pas la Pam qui les avait portés tout au long de notre mariage qui m'intéressait, pas même la Pam qui les avait peut-être portés dans le jardin de Mendota Heights l'automne dernier, pendant que je me reposais au lac Phalen. Cette Pam-là était une quantité connue. Mais... *je vais te parler d'autre chose qui est arrivé*, avait dit Miss-Si-C'est-Ainsi, sans se rendre compte à quel point elle ressemblait surnaturellement à sa mère en disant cela. *Elle n'arrête pas de voir un type qui habite au bout de la rue.*

C'était cette Pam-là qui m'intéressait, la Pam qui n'avait pas arrêté de voir le type du bout de la rue. Le type prénommé Max. C'était la Pam qui avait lavé les gants, puis qui les avait placés dans l'emballage en carton blanc d'UPS.

Et c'était cette Pam-là mon sujet d'expérimentation... du moins c'était ce que je me disais, mais nous nous racontons tellement d'histoires qu'on pourrait en faire un métier rentable. C'est ce que prétend Wireman et il a souvent raison. Probablement trop souvent. Même maintenant.



## VI

Je n'attendis pas le coucher de soleil, parce qu'il y avait au moins une histoire que je ne me racontais pas : ce n'était pas peindre un tableau qui m'intéressait, mais peindre de l'*information*. J'emportai les gants de jardinage anormalement propres (elle devait les avoir nettoyés à la Javel) à l'intérieur de la maison et m'assis devant mon chevalet. Une toile neuve m'y attendait. À ma gauche, deux tables. Sur l'une, mon appareil photo numérique et les divers objets que j'avais trouvés. Sur l'autre, j'avais posé une petite toile forte de couleur verte. Environ deux douzaines de pots de peinture étaient disposés dessus, ainsi que des flacons de térébenthine et plusieurs bouteilles d'eau Zephyr Hills qui me servait à rincer mes pinceaux. Un petit poste de travail classique, en somme, avec son désordre, son fouillis.

Je posai les gants sur mes genoux, fermai les yeux et fis semblant de les toucher de ma main droite. Il n'y eut rien. Pas de douleur, pas de démangeaison, pas de sensation de doigts fantômes caressant le tissu usé et rêche. Je restai assis là, attendant que ça vienne – quoi que ce fût – et n'obtins rien de plus. Autant ordonner à mes intestins de se soulager quand ils n'en avaient pas besoin. Au bout de cinq longues minutes, je rouvris les yeux et regardai les gants, sur mes genoux : BAS LES... PATTES.

Deux objets inutiles. Deux cons d'objets inutiles.

*Ne te mets pas en colère, retrouve ton égalité d'humeur,* pensai-je. Et puis : *Trop tard. Je suis en colère. Contre ces gants, contre la femme qui les a portés. Quant à retrouver mon égalité d'humeur...*

« Trop tard aussi pour ça, dis-je à voix haute en regardant mon moignon. Je ne serai plus jamais à égalité, de mœurs pas plus que d'autre chose. »

Encore le mauvais mot. Toujours le mauvais mot, et cela allait continuer toute ma putain de vie. Je fus pris de l'envie de foutre par terre toutes les foutues conneries qui se trouvaient sur les deux tables.

« À égalité d'humeur », dis-je, parlant volontairement à voix basse, volontairement lentement. « L'égalité, c'est fini pour moi. Manchot pour toujours. » Ce n'était pas très drôle (ni même très malin), mais ma colère s'estompa néanmoins. M'entendre dire le bon mot m'avait aidé, comme c'était en général le cas.

Je détournai mes pensées de mon moignon pour revenir aux gants de ma femme. **BAS LES PATTES**, et comment...

Avec un soupir – dans lequel il y avait peut-être un peu de soulagement, je ne m'en souviens pas très bien, mais c'est probable –, je les posai sur la table où je disposais mes modèles, pris un pinceau dans son pot de térébenthine, le nettoyai, le rinçai et me tournai vers la toile blanche. Allais-je tout de même peindre ces gants ? Et pourquoi, bon Dieu ? *Pourquoi ?*

Brusquement, l'idée que je puisse seulement peindre me parut ridicule. L'idée que j'ignorais tout de la façon de m'y prendre semblait sacrément plus plausible. Si je plongeais mon pinceau dans du noir et l'appliquais à ce rectangle blanc si intimidant, le mieux que je pourrais faire, sans aucun doute, serait une série de personnages-bâtons marchant au pas de l'oie : *Dix p'tits Indiens sont allés dîner, l'un s'est noyé, Neuf p'tits Indiens sont restés debout tard...*

C'était angoissant. Je me levai, et vite. Soudain, je n'avais plus envie d'être ici. Ni à Little Pink, ni à Big Pink, ni à Duma Key, ni de vivre cette vie stupide et sans but d'attardé mental éclopé à la retraite. Combien de mensonges m'étais-je racontés ? Que j'étais un artiste ? Ridicule. Kamen pouvait bien proclamer qu'il était stupéfait et m'encourager à continuer dans son courriel, tout ça en lettres brevetées capitales, mais la spécialité de Kamen était de faire croire à des victimes d'accidents terribles que le lamentable simulacre de vie qu'elles menaient valait la chose authentique. Question renforcement positif, Kamen et Kathi Green (la Reine de la Rééduc) faisaient la paire. Ils étaient foutrement **BRILLANTS**, et la plupart de leurs patients reconnaissants leur criaient de ne **SURTOUT PAS S'ARRÊTER**. Et n'étais-je pas en train de me raconter que j'étais un médium ? Possesseur d'un bras fantôme capable de voir

dans l'inconnu ? Ce n'était pas ridicule, c'était pitoyable et dément.

Il y avait une épicerie 7— Eleven à Nokomis. Je décidai de mettre à l'épreuve mes capacités de conducteur et d'aller y acheter une douzaine de bières. Puis de m'enivrer. Les choses auraient peut-être meilleur aspect demain à travers la brume d'une gueule de bois. Je ne voyais pas comment elles auraient pu paraître pires. Je tendis la main vers ma béquille et mon pied gauche – le bon, bon Dieu de bon Dieu – se prit dans celui de la chaise. Je trébuchai. Ma jambe droite n'était pas assez solide pour me tenir debout et je m'étais de tout mon long, tendant le bras droit devant moi pour amortir ma chute.

L'instinct, je suppose... et pourtant, ma chute fut amortie. Vraiment. Je ne vis rien – j'avais fermé les yeux de toutes mes forces, comme on les ferme quand on sait qu'on va prendre l'avant de l'équipe d'en face en plein buffet – mais si ma chute n'avait pas été amortie, je me serais certainement blessé, moquette ou pas. J'aurais pu me démettre le cou, sinon me le briser.

Je restai allongé un moment, pour me confirmer que j'étais bien encore en vie, puis me mis à genoux. Ma hanche me faisait atrocement mal. Je levai le bras droit à hauteur de mes yeux. Pas de bras droit. Je remis la chaise sur ses pieds, m'appuyai dessus du bras gauche... puis avançai brusquement la tête et mordis dans mon avant-bras droit.

Je sentis le croissant de dents s'enfoncer dans ma chair, juste sous le coude. La douleur.

Et autre chose : la sensation de ma peau contre mes lèvres. Je me redressai, haletant. « Bordel ! Bordel ! Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Je m'attendais presque à voir le bras surgir du néant. Je ne vis rien, mais il était bel et bien là, pourtant. Je tendis la main, par-dessus la chaise, vers l'un de mes pinceaux. Je sentis mes doigts le saisir, mais le pinceau ne bougea pas. Je me dis : *Voilà comment c'est, quand on est un fantôme.*

Je me hissai sur la chaise. Ma hanche protesta, mais la douleur semblait venir de très loin en aval. De la main gauche, je pris le pinceau que je venais de nettoyer et me le glissai

derrière l'oreille gauche. J'en nettoyai un deuxième et le posai dans la rigole du bas du chevalet. J'en nettoyai un troisième et le mis à côté. J'envisageai d'en nettoyer un quatrième, mais préférai de ne pas perdre mon temps avec ça. La fièvre montait de nouveau en moi, la faim. Un phénomène aussi violent que mes crises de rage. Si les détecteurs de fumée s'étaient déclenchés en bas, signalant que la maison brûlait, je n'y aurais pas fait attention. J'arrachai un pinceau neuf de son emballage en Cellophane, le plongeai dans le noir et commençai à peindre.

Comme pour le dessin que j'avais intitulé *Fin de partie*, je ne me rappelle pas grand-chose du processus de création d'*Amis avec avantages*. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'est déroulé comme une explosion de violence et que le coucher de soleil n'y était pour rien. Le tableau présentait surtout des tons de noir et de bleu, les couleurs des ecchymoses, et j'avais mal au bras gauche quand je l'eus terminé. J'avais la main couverte de peinture jusqu'au poignet.

La toile me rappelait plus ou moins les romans noirs que je lisais quand j'étais plus jeune et qui présentaient toujours, sur la couverture, une dame peu farouche en route pour l'enfer. Sauf qu'en règle générale, sur ces couvertures, on voyait une blonde pulpeuse d'une vingtaine d'années. Sur mon tableau, elle était brune et avait dépassé la quarantaine. Cette dame était mon ex-femme.

Assise sur un lit défait, elle ne portait en tout et pour tout qu'une petite culotte bleue. La bretelle de son soutien-gorge assorti traînait sur sa cuisse. Elle se tenait la tête légèrement inclinée, mais on ne pouvait se tromper sur ses traits ; j'avais superbement attrapé la ressemblance en quelques coups de pinceaux, le noir leur donnant un peu l'aspect d'idéogrammes chinois. Et sur le haut d'un de ses seins, on voyait le seul éclat de couleur de toute la toile : une rose tatouée. Je me demandai où elle s'était fait faire ça et pour quelle raison. Pam arborant un tatouage, voilà qui me paraissait aussi invraisemblable que Pam faisant la course sur une moto trail à Mission Hill ; cependant, je ne doutais pas de l'existence de la chose. C'était un fait, tout comme le T-shirt de Torii Hunter de Carson Jones.

Il y avait également deux hommes sur le tableau, nus l'un et l'autre. Le premier se tenait de profil devant la fenêtre. Il avait exactement le corps d'un homme blanc de la classe moyenne dans la cinquantaine, du genre de ceux, j'imagine, qu'on peut voir se changer dans le vestiaire d'une salle de gym : bedonnant, un petit cul plat, des seins grassouillets. Le visage intelligent de quelqu'un de bien élevé, exprimant une pensée mélancolique : *Elle est sur le point de s'en aller*. Un air disant aussi : *Rien ne changera jamais*. Max, l'homme de Palm Desert. Il aurait tout aussi bien pu avoir un panneau autour du cou. Max qui avait perdu son père l'an dernier, Max qui avait commencé par offrir du café à Pam avant de finir par lui offrir autre chose. Elle avait accepté le café et un peu plus, mais pas tout le « un peu plus » qu'il aurait pu lui donner. C'était ce que disait son expression. On ne voyait pourtant pas son visage en entier, mais ce qu'on en distinguait était infiniment plus nu que son derrière.

L'autre homme se tenait dans l'embrasure de la porte les chevilles croisées, position qui comprimait ses cuisses et projetait en avant un paquet assez considérable. Il avait une dizaine d'années de plus que le premier et paraissait en meilleure forme. Pas de ventre. Pas de poignées d'amour. Des cuisses aux muscles longs. Il se tenait les bras croisés et regardait Pam avec un petit sourire. Je connaissais bien ce sourire, Tom Riley ayant été mon comptable – et mon ami – pendant trente-cinq ans. Si la tradition, dans ma famille, n'avait pas été de prendre son père comme témoin de mariage, j'aurais demandé à Tom de l'être.

Je le regardai, debout et nu dans l'embrasure de cette porte et regardant lui-même ma femme assise sur son lit ; je me souvins alors comment il m'avait aidé à déménager mes quelques affaires dans la maison du lac Phalen. Et de lui me disant : On n'abandonne pas son domicile dans une situation pareille... Ça revient à *donner l'avantage du terrain à ton adversaire !*

Et la fois suivante, je l'avais surpris écrasant une larme : *J'arrive pas à m'habituer à te voir comme ça, patron.*

La baisait-il déjà ? Je pensais que non. Mais...

Je l'avais chargé de rapporter ma proposition à Pam. Et il l'avait fait. Sauf qu'il avait peut-être fait plus que la lui présenter.

Je me traînai jusqu'à la grande baie vitrée sans utiliser ma béquille. On était encore à plusieurs heures du coucher de soleil, mais la lumière venait nettement de l'ouest et se reflétait avec éclat sur l'eau. Je m'obligeai à fixer cette piste aveuglante et dus m'essuyer les yeux à plusieurs reprises.

J'essayai de me convaincre que ce tableau n'était que le produit d'un esprit qui essayait encore de guérir. Ça ne marcha pas. Toutes mes voix intérieures se parlaient, claires et cohérentes, et je savais ce que je savais. Pam avait baisé avec Max, à Palm Desert, et lorsqu'il lui avait proposé une relation plus sérieuse et durable, elle avait refusé. Pam avait également baisé avec mon plus vieil ami, mais aussi mon associé, et peut-être baisait-elle encore avec lui. La seule question en suspens était de savoir lequel des deux l'avait persuadée de se faire tatouer une rose sur le sein.

« Faut que je laisse tomber ça », dis-je, en appuyant mon front douloureux contre la vitre. Au-delà, le soleil incendiait le golfe du Mexique. « Faut absolument que je laisse tomber ça. »

*Alors, claque des doigts*, pensai-je.

Je claquai les doigts de ma main droite et entendis le bruit – un petit clic bien net. « Très bien, affaire classée ! » m'écriai-je, tout heureux. Mais, comme je fermais les yeux, je vis Pam assise sur son lit – un lit –, en petite culotte, la bretelle d'un soutien-gorge en travers de la cuisse tel un serpent mort.

Amis avec avantages.

Cons d'amis et cons d'avantages.

## VII

Ce soir-là, je ne regardai pas le coucher de soleil depuis Little Pink. Je laissai ma béquille à l'angle de la maison, traversai la plage en boitillant et m'avançai dans l'eau jusqu'à ce qu'elle monte à la hauteur de mes genoux. Elle était froide, comme toujours dans les deux mois qui suivent la saison des

ouragans, mais c'est à peine si j'y fis attention. La piste aveuglante qui martelait la mer était maintenant orangée, et c'était ce qui captait mon attention.

« Expérience mon cul », dis-je, tandis que l'eau s'agitait autour de moi. Je vacillai sur place et dus tendre le bras pour garder l'équilibre. « Mon putain de cul, oui ! »

Au-dessus, un héron passa en planant sur un fond de ciel qui s'assombrissait, projectile silencieux emmanché d'un long cou.

« J'ai fouiné, voilà de quoi il s'agit –, purement et simplement fouiné –, et j'en paie le prix. »

Exact. Si l'envie de l'étrangler me prenait de nouveau, ce n'était la faute de personne, sinon la mienne. *Ne regarde pas par le trou de la serrure si tu ne veux pas être humilié*, disait ma chère vieille maman. J'avais regardé, j'étais humilié, fin de l'histoire. C'était sa vie, à présent, et ce qu'elle en faisait ne regardait qu'elle. Moi, ce qui me regardait, c'était de laisser tomber. En revanche, la question était de savoir si je pourrais. C'était plus dur que de claquer des doigts ; même de claquer des doigts quand on a perdu sa main.

Une vague plus forte arriva, assez forte pour me renverser. Je restai quelques secondes sous la surface et avalai de l'eau. Je me redressai en crachouillant. Le reflux essaya de m'entraîner avec le sable et les coquillages. Je me repoussai vers la côte en utilisant ma bonne jambe, donnant même des coups affaiblis de la mauvaise, et réussis à me stabiliser. Je m'embrouillais peut-être dans un certain nombre de choses, mais je n'avais aucune envie de me noyer dans le golfe du Mexique. Là-dessus, j'étais clair. Je me traînai à quatre pattes hors de la flotte, les cheveux retombant devant les yeux, crachant, toussant, tirant ma jambe droite comme un colis noyé d'eau.

Lorsque je me retrouvai finalement sur le sable sec, je me laissai aller sur le dos et contemplai le ciel. Un croissant de lune déjà bien arrondi voguait dans le velours de plus en plus profond, au-dessus du pignon de Big Pink. L'image même de la sérénité, là-haut. En bas, il y avait un homme qui se sentait tout sauf serein : tremblant, triste, en colère. Je tournai la tête pour jeter un coup d'œil à mon moignon puis revins vers la lune.

« Terminé de fouiner, dis-je. La règle s'applique dès ce soir. Terminé de fouiner, terminé de faire des expériences. »

J'étais sincère. Mais, comme je l'ai déjà dit (et comme Wireman l'avait pensé avant moi), nous nous racontons tellement d'histoires qu'on pourrait en faire un métier rentable.



## 5

### Wireman

#### I

Lors de ma première rencontre avec Wireman, celui-ci rit tellement fort qu'il cassa le siège sur lequel il était assis ; je ris moi aussi tellement fort que je faillis m'évanouir – atteignant même le stade où la tête nous tourne au point de tomber si on n'était pas assis. C'était bien la dernière chose à laquelle je me serais attendu, le lendemain du jour où j'avais découvert que Tom Riley avait une liaison avec mon ex-femme (même si ma preuve n'aurait certainement pas tenu la route devant un tribunal), mais cela présageait bien des choses à venir. Ce ne fut pas la seule fois où nous nous esclaffâmes ensemble. Wireman a représenté beaucoup de choses pour moi – mon destin, rien moins – mais avant tout, il a été mon ami.

#### II

« Ainsi, dit-il lorsque j'atteignis finalement la table protégée par un parasol à rayures et la chaise vide à côté, l'étranger boiteux est enfin arrivé, portant un sac à pain plein de coquillages. Asseyez-vous, étranger boiteux. Rincez-vous le gosier. Cela fait plusieurs jours que ce verre vous attend. »

Je posai mon sac en plastique – effectivement destiné au pain – sur la table et lui tendis la main.

« Edgar Freemantle. »

Il avait la main petite, les doigts carrés, la poigne ferme.  
« Jerome Wireman. À peu près tout le monde m'appelle Wireman. »

Je regardai le siège de plage qui m'attendait. Un modèle à haut dossier et sac à fesses bas, comme le siège-baquet d'une Porsche.

« Quelque chose qui cloche, *muchacho*? » demanda Wireman en soulevant un sourcil. Il en avait un balèze à soulever, touffu et grisonnant.

« Non, tant que vous ne rigolerez pas quand j'aurai à m'en extraire. »

Il sourit. « Chérie, vis comme t'as envie de vivre. Chuck Berry, 1969. »

Je me plaçai devant le siège vide, récitai une petite prière et me laissai tomber. Comme toujours, j'obliquai à gauche pour ménager ma mauvaise hanche. Je n'atterris pas en plein milieu mais je m'agrippai aux accoudoirs de bois, pesant de mon bon pied, et le fauteuil ne fit qu'osciller. Un mois auparavant, je me serais fichu par terre, mais j'avais repris des forces. J'imaginai Kathi Green m'applaudissant.

« Bon boulot, Edgar, dit-il. À moins qu'on ne vous appelle Eddie ?

— À vous de choisir. Je réponds aux deux. Qu'avez-vous de mystérieux, dans votre pichet ?

— Du thé vert glacé. Très rafraîchissant. Vous voulez l'essayer ?

— Très volontiers. »

Il m'en versa un verre, compléta le sien et le leva dans ma direction. Le thé n'était que très légèrement vert. Ses yeux, pris dans un réseau de rides fines, étaient plus verts. Il avait des cheveux noirs, striés de blanc à hauteur des tempes, qu'il portait très longs. Quand le vent les soulevait, on voyait une petite cicatrice en forme de pièce sur le côté droit de son front, à la limite des cheveux. Il portait aujourd'hui un maillot de bain et il avait les jambes aussi bronzées que les bras. Il avait l'air en bonne santé, mais néanmoins fatigué.

« Buons à votre santé, *muchacho*. Vous avez réussi.

— Très bien, dis-je. À ma santé. »

Nous trinquâmes et bûmes. J'avais déjà bu du thé vert dans ma vie et n'avais rien contre, mais celui-ci était céleste : j'avais l'impression de déguster une soie froide, à peine sucrée.

« Vous avez senti le miel ? » demanda-t-il, souriant quand je hochai la tête. « Rares sont ceux qui s'en rendent compte. Je n'en mets qu'une cuillère à soupe par pichet. Le miel libère la douceur naturelle du thé. J'ai appris ça sur un caboteur en mer de Chine. » Il leva son verre et plissa les yeux en regardant au travers. « Nous avons repoussé de nombreuses attaques de pirates et nous nous sommes accouplés avec des femmes étranges à la peau sombre, sous le soleil des tropiques.

— Voilà qui sonne un peu comme du bourrage de mou, Mr. Wireman. »

Il rit. « En fait, j'ai appris le coup du miel dans le thé dans un des livres de cuisine de la chère Miss Eastlake.

— Est-ce la dame que je vois avec vous le matin ? Celle qui est en fauteuil roulant ?

— En effet, c'est bien elle. »

Sur quoi, sans vraiment réfléchir à ce que je disais – c'était à ses énormes pompes bleues posées sur le repose-pieds que je pensais –, je lançai : « La Fiancée du Parrain. »

Wireman resta bouche bée, ouvrant des yeux si grands que je fus sur le point de lui présenter des excuses pour ma bourde. Sur quoi, il éclata d'un rire énorme. Le genre de rire homérique, incoercible, dont on part en ces rares occasions où votre interlocuteur se faufile derrière toutes vos défenses et vient titiller votre point sensible. J'avais l'impression qu'il riait à s'en péter la sous-ventrière et, quand il se rendit compte que je n'avais pas la moindre idée des raisons de son hilarité, il rit encore plus fort, son ventre plutôt considérable agité de soubresauts. Il voulut reposer son verre sur la petite table et la manqua. Le verre tomba dans le sable et y resta planté, parfaitement droit, comme un mégot dans les cendriers en sentinelle près des ascenseurs des grands hôtels. Ce qu'il trouva encore plus drôle.

« Je n'y serais jamais arrivé si j'avais essayé ! » réussit-il à dire, montrant le verre du doigt et s'esclaffant de plus belle, rafale après rafale, se soulevant dans son siège, une main sur l'estomac, l'autre sur la poitrine. Un fragment de poésie remontant au lycée, et datant donc de plus de trente ans, me vint alors brusquement à l'esprit, avec une clarté

impressionnante : *Men do not sham convulsion, Nor simulate a throe*<sup>11</sup>...

Moi-même je souriais, souriais et pouffais un peu, car ce genre d'hilarité est communicatif, même quand on ignore ce qu'est la plaisanterie. Sans compter que ce verre tombant tout droit, sans que la moindre goutte ne soit renversée... ça, c'était marrant. Un gag de dessin animé — *Road Runner*, par exemple. Mais ce n'était pas la dégringolade du verre qui avait fait rire Wireman.

« Je ne comprends pas, dis-je. Je suis désolé si j'ai...

— Elle *l'est*, en quelque sorte ! coassa Wireman au milieu de caquètements et de halètements qui le rendaient presque incompréhensible. Sauf que ce n'est pas la fiancée, mais la *fille* ! La fille du Par... »

Mais à force de s'agiter tant latéralement que d'avant en arrière (même si ce n'étaient pas des convulsions), le malheureux fauteuil de plage rendit l'âme avec un craquement bruyant, expédiant Wireman tout d'abord en avant — son expression de surprise était du plus haut comique — puis sur le sable. L'un de ses bras heurta le mât du parasol et la table se renversa. Sur quoi, une rafale de vent s'empara du parasol comme si c'était une voile et commença à l'entraîner avec la table sur la plage. Ce qui déclencha mon fou rire ne fut ni les yeux exorbités de Wireman, ni son expression de stupéfaction, lorsque son fauteuil désintégré essaya de se refermer sur lui comme un mâchoire à ressort, ni même le roulé-boulé qu'il exécuta sur le sable. Pas plus que la vue de la table essayant de se débarrasser du parasol qui l'entraînait. Mais le verre de Wireman, resté bien droit, placide, entre son corps et son bras gauche écarté.

*Acme Iced Tea Company*, pensai-je, toujours inspiré par *Road Runner*. *Bip-bip* ! Et cela, évidemment, me fit penser à la grue mobile à l'origine des dégâts, la grue avec le con de klaxon en rideau qui n'avait pas klaxonné, si bien que je me vis comme Wile E. Coyote prisonnier de la cabine du pick-up en voie de

---

<sup>11</sup> Poème d'Emily Dickinson : « Les hommes ne feignent ni les convulsions ni ne simulent l'angoisse... »

désintégration, les yeux exorbités par la stupéfaction, les oreilles effilochées tournées dans deux directions différentes et fumant peut-être un peu des extrémités.

Le coup de grâce. Je ris jusqu'au moment où, ayant perdu toutes mes forces, je roulai mollement sur le sable à côté de Wireman... mais moi aussi je manquai le verre, lequel était toujours debout, parfaitement droit, comme un mégot dans un cendrier d'hôtel. J'aurais cru impossible de m'esclaffer plus fort, mais j'y parvins. Les larmes coulaient à flots sur mes joues et le monde commença à s'assombrir lorsque mon cerveau, privé d'oxygène, se mit à fonctionner au ralenti.

Wireman, toujours hululant, entreprit de se lancer à quatre pattes derrière sa table. Il tendit la main vers un pied, mais elle glissa un peu plus loin, comme si elle avait voulu lui échapper. Wireman tomba la tête la première dans le sable, se redressa, rit, éternua. Je roulai sur le dos, haletant, cherchant ma respiration, à deux doigts de m'évanouir mais riant toujours.

Voilà comment j'ai rencontré Wireman.

### III

Vingt minutes plus tard, la table avait, à quelque chose près, repris sa place. C'était très bien, mais l'un comme l'autre, nous ne pouvions regarder le parasol sans que le fou rire ne nous reprenne. L'une des baleines avait été tordue et la toile déchirée, et il s'élevait maintenant de guingois au-dessus de la table, l'air d'un ivrogne voulant faire croire qu'il est à jeun. Wireman avait déposé les débris de son siège à l'extrémité du chemin en caillebotis et, sur mon insistance, avait pris le mien. J'étais moi-même assis sur le caillebotis, car même si je n'avais pas de dossier, me relever serait plus facile (et la manière de le faire plus digne, avouons-le). Wireman m'avait offert d'aller chercher un nouveau pichet de thé glacé, mais j'avais refusé, acceptant toutefois de partager le verre miraculeusement intact avec lui.

« Nous voici à présent frères d'eau, dit-il quand il n'y eut plus rien.

— Un rituel indien ? demandai-je.

— Non, ça vient d'*Étranger en terre étrangère*, de Robert Heinlein. Bénie soit sa mémoire. »

J'avais l'impression de ne jamais l'avoir vu lire, dans sa chaise en toile rayée, mais je ne lui en fis pas la remarque. Des tas de gens ne lisent pas sur la plage, l'éclat de la lumière leur donnant mal à la tête.

Il se remit à rire et plaça alors les deux mains devant sa bouche – comme un enfant – mais ça ne l'arrêta pas. « Par pitié, pas encore ! J'ai l'impression d'avoir explosé tous les muscles de mon estomac.

— Moi aussi. »

Nous gardâmes quelques instants le silence. La brise en provenance du Golfe était relativement fraîche, ce jour-là, et chargée d'une odeur de saumure nostalgique. La partie déchirée du parasol battait. Les taches plus sombres, là où l'eau du pichet s'était renversée, avaient presque complètement disparu.

Il ricana. « Vous avez vu, la table qui essayait de se carapater ? Cette conne de table ? »

Je ricanai aussi. J'avais mal à ma hanche et aux muscles de l'abdomen, mais je me sentais plutôt en forme pour un type qui avait failli s'évanouir de rire. « Alabama Getaway », dis-je.

Il hocha la tête, chassant encore du sable de son visage. « Grateful Dead. 1979. Dans ces eaux-là. » Il pouffa doucement, puis plus fort, puis encore plus fort jusqu'à ce qu'il se retrouve en train de s'esclaffer à gorge déployée. Il se tint la bedaine et grogna. « J'peux pas, faut qu'j'arrête, mais... La Fiancée du Parrain ! Bordel ! » et c'était reparti.

« N'allez surtout pas lui raconter que j'ai dit ça ! » dis-je.

Il arrêta de rire, mais pas de sourire. « Ce genre d'indiscrétion, c'est pas mon truc, *muchacho*. Mais... c'est à cause du chapeau, c'est ça ? Son grand chapeau de paille. Comme Marlon Brando dans le jardin, quand il joue avec le petit garçon. »

Les énormes chaussures avaient autant compté, mais j'approuvai néanmoins de la tête, et nous rîmes encore un peu.

« Si on éclate de rire quand je vous la présenterai, dit-il (éclatant de rire à la seule idée d'éclater de rire, sans doute, tel

étant le mécanisme du fou rire), nous dirons que c'est parce que mon fauteuil s'est cassé, d'accord ?

— D'accord. Qu'avez-vous voulu dire par *elle l'est, en quelque sorte* ?

— Vous ne savez vraiment pas ?

— Pas la moindre idée. »

Il montra Big Pink – la maison paraissait toute petite, au loin, et à une sacrée distance à parcourir à pied. « D'après vous, à qui appartient votre domicile, *amigo* ? Certes, vous payez votre loyer à un agent immobilier ou à un loueur de villas de vacances, mais où croyez-vous que finit par arriver votre chèque ?

— Sur le compte en banque de Miss Eastlake, c'est ça ?

— Exact. De Miss Elizabeth Eastlake. Étant donné l'âge de la dame – quatre-vingt-cinq ans –, on pourrait dire la vieille Miss Eastlake. » Il se remit à rire et secoua la tête. « Faut que j'arrête... Mais pour être honnête, je dois dire que cela fait longtemps que je n'ai pas eu l'occasion de me boyauter comme ça.

— Pareil. »

Il me regarda, moi, mon moignon, mon côté droit à moitié pelé, et hocha la tête. Ensuite, pendant un moment, nous nous contentâmes de contempler le Golfe. Je sais bien que les gens viennent en Floride quand ils sont âgés et malades parce qu'il y fait pratiquement toujours chaud, mais je crois que le golfe du Mexique dispose d'un autre atout. Le seul fait de contempler cette étendue plate et paisible, éclairée par le soleil, a un effet salutaire. Vaste mot, n'est-ce pas ? *Golfe*, j'entends. Assez vaste pour qu'on puisse y laisser tomber bien des choses et les voir disparaître.

Wireman reprit la parole : « Et d'après vous, à qui appartiennent les maisons situées entre la vôtre et celle-ci ? » Du pouce, il me montra, par-dessus son épaule, les murs blancs, les tuiles orange. « Celle-ci, par exemple, figure sur le cadastre sous le nom de *Heron's Roost*, mais je l'appelle *El Palacio de los Asesinos*.

— À Miss Eastlake, aussi ?

— Tout juste.

— Et pourquoi l'appeler le Palais des Assassins ?

— Ce serait plutôt la Planque des Hors-la-loi, quand je pense en anglais, répondit Wireman, parce qu'elle a tout de la baraque dans laquelle le chef des méchants irait accrocher son chapeau dans un western de Sam Peckinpah. Bref, on compte six belles maisons entre Heron's Roost et Salmon Point...

— Que j'appelle Big Pink, dis-je, quand je pense en anglais. »

Il hocha la tête. « *El Rosado Grande*, pas mal. Ça me plaît. Vous allez y rester... combien de temps ?

— Je l'ai louée pour un an, mais sincèrement, je ne sais pas. Je ne crains pas la chaleur — ce qu'on appelle ici la mauvaise saison, si j'ai bien compris —, mais il y a le problème des ouragans.

— Ouais. Par ici, tout le monde appréhende la saison des ouragans, en particulier depuis Charley et Katrina. Mais toutes les maisons entre Salmon Point et Heron's Roost seront de nouveau vides bien avant qu'elle ne commence. Comme tout le reste de Duma Key. Qui pourrait tout aussi bien s'appeler Eastlake Key, d'ailleurs.

— L'île lui appartient intégralement ?

— C'est compliqué même pour quelqu'un comme moi, qui a été avocat dans une autre vie. Il était une fois un homme, son père, qui la possédait entièrement, ainsi qu'un bon morceau de la côte de Floride, en face. Il a tout vendu dans les années trente, sauf Duma. Miss Eastlake est propriétaire de la partie nord, cela est hors de doute. » De la main, Wireman indiqua la pointe nord de l'île, la partie qu'il allait me décrire en une autre occasion comme étant aussi dénudée qu'une chatte de strip-teaseuse. « Toute cette partie, terrain et maisons, qui va de Herons' Roost — la plus luxueuse — à votre Big Pink, la plus audacieuse. Ce qui lui vaut des revenus dont elle n'a guère besoin, son père lui ayant laissé *mucho dinero*, ainsi qu'à ses autres enfants.

— Combien de ses frères et sœurs sont-ils encore...

— Aucun. La Fille du Parrain est la dernière. » Il eut un petit reniflement et secoua la tête. « Je dois arrêter de l'appeler comme ça, marmonna-t-il, plus pour lui-même que pour moi.



— Si vous le dites. Ce qui m'intrigue le plus, c'est pourquoi le reste de l'île n'est pas construit. Étant donné que la Floride est dans un état de boom immobilier permanent, ce truc m'a paru dément dès le jour où j'ai franchi le pont.

— Vous parlez comme quelqu'un qui s'y connaît un peu. Que faisiez-vous dans votre autre vie, Edgar ?

— J'avais une entreprise de travaux publics.

— Époque révolue pour vous ? »

J'aurais pu lui faire une réponse évasive – je ne le connaissais pas assez, *a priori*, pour lui faire des confidences – mais lui dis la vérité. Je suis certain que notre crise de fou rire a eu beaucoup à voir dans ça. « Oui, révolue.

— Et dans cette vie, vous faites quoi ? »

Je poussai un soupir et détournai les yeux. Loin vers le Golfe, là où on peut se débarrasser de tous ses malheurs et les voir disparaître sans laisser de traces. « Impossible de vous répondre avec certitude. Je fais un peu de peinture. »

Je m'attendais à ce qu'il se mette à rire. Il n'en fit rien. « Vous ne seriez pas le premier peintre à s'être installé à Salmon... à Big Pink. Cette maison a une sacrée histoire artistique.

— Vous blaguez ! »

Rien, dans la maison, n'aurait pu le laisser penser.

« Pas du tout. Alexander Calder y a séjourné. Keith Haring. Marcel Duchamp. Tous avant que l'érosion ne rende la maison dangereuse, avec le risque de s'effondrer dans la mer... Salvador Dalí, aussi.

— Putain, c'est pas possible ! » m'écriai-je, me mettant à rougir quand il inclina la tête. Un instant je sentis monter en moi la rage de la frustration, la sentis qui m'envahissait la tête, me paralysait la gorge. *Je peux le faire*, me dis-je. « Désolé. J'ai eu un accident, il y a quelque temps et...

— Ce n'était pas difficile à imaginer, dit Wireman. Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, il vous manque un morceau côté droit, *muchacho*.

— Oui. Et parfois je deviens... je ne sais pas... aphasique, un truc comme ça.

— Ouais. Toujours est-il que Salvador Dalí, c'est vrai. Il a passé trois semaines dans cette maison en 1981. Je sais ce que vous vivez, ajouta-t-il dans la foulée.

— J'en doute sérieusement. »

Je n'avais pas voulu répondre d'un ton dur, mais c'était ce que j'avais fait. Mon impression en tout cas.

Wireman resta quelques instants sans rien dire. Le parasol déchiré battait au vent. J'eus le temps de penser, *Eh bien, voilà ce qui aurait pu devenir une amitié intéressante qui part en quenouille*, mais, quand il reprit la parole, ce fut d'un ton calme et amical. Comme si notre petit aparté n'avait pas eu lieu.

« Une partie du problème, pour ce qui est de la mise en valeur de Duma Key, est la végétation. L'avoine de mer – *uniola*, de son nom savant – est une plante indigène mais les autres saloperies ne devraient pas pouvoir pousser sans irrigation. Il faudrait que quelqu'un enquête là-dessus, voilà ce que je pense.

— Ma fille et moi, on est allés en exploration par là, un jour. On a l'impression de se retrouver au fin fond de la jungle, au sud d'ici. »

Wireman eut un air inquiet. « La route de Duma Key n'est pas une balade pour un type dans votre état. L'endroit est malsain.

— Vous m'en direz tant. Non, ce qui m'étonne, c'est que cette route ne soit pas à quatre voies, avec des pistes cyclables des deux côtés et des immeubles d'appartements tous les huit cents mètres.

— Parce que personne n'est propriétaire de la terre... qu'en pensez-vous, comme début d'explication ?

— Vous êtes sérieux ?

— Ouais. Miss Eastlake possède en toute propriété, depuis 1950 et sans contestation possible, la partie de l'île qui part de la pointe nord et va jusqu'à Heron's Roost. Aucun doute là-dessus. C'était dans les testaments.

— *Les testaments ? Au pluriel ?*

— Il y en a trois. Tous holographes, avec tous des personnes différentes comme témoins et tous différents quand il s'agit de Duma Key. Mais tous, néanmoins, font de la partie

nord de Duma l'héritage incontestable d'Elizabeth Eastlake, fille de John Eastlake. Depuis, le reste est en panne devant les tribunaux. Soixante ans de procédure à côté de quoi le plus noir des feuilletons judiciaires paraît de la gnognotte.

— J'avais cru comprendre que tous les frères et sœurs de Miss Eastlake étaient morts.

— Ils le sont, mais elle a des nièces et des neveux, des petites-nièces et des petits-neveux. Comme dans la pub des peintures Sherwin-Williams, ils couvrent le monde. Ce sont eux qui sont en procès, mais ils se chamaillent entre eux, pas avec elle. Les seules fois où elle est mentionnée dans les différents testaments du paternel, c'est en rapport avec cette partie nord de Duma Key, laquelle a fait l'objet de deux contrôles de bornage par des géomètres, l'un juste avant la Seconde Guerre mondiale, l'autre juste après. Tout ça figure dans le cadastre et tout le monde peut le consulter. Et vous savez quoi, *amigo* ? »

Je secouai la tête.

« Miss Eastlake pense que c'est exactement ce que son paternel avait souhaité voir arriver. Et, ayant eu l'occasion de jeter mon œil de juriste sur des copies de ces testaments, c'est aussi ce que je pense.

— Qui paie les impôts fonciers ? »

Il parut surpris, puis se mit à rire. « Vous me plaisez de plus en plus, *vato*.

— Mon autre vie », lui rappelai-je.

Elle commençait à me plaire, cette notion d'autre vie.

« Exact, dit-il. Alors, vous allez apprécier. C'est très fort. Les trois testaments de John Eastlake contiennent des dispositions identiques pour la création d'un fonds de dépôts destiné à payer ces impôts. La société qui gérait le fonds à l'origine a été absorbée depuis – en fait, la société qui l'a absorbée a été elle-même absorbée...

— C'est comme ça qu'on fait des affaires en Amérique.

— En effet. Bref, ce fonds ne s'est jamais trouvé en danger de couler et les impôts sont payés ponctuellement à leur échéance, chaque année.

— Quand le fric parle, les cris se taisent.

— Rien de plus vrai. » Il se leva, appuya les mains sur le bas de son dos et fit un mouvement de torsion. « Voulez-vous venir à la maison, que je vous présente à la patronne ? Elle doit avoir fini sa sieste, à l'heure actuelle. Elle a ses problèmes, mais, en dépit de ses quatre-vingt-cinq ans, elle est charmante, vous verrez. »

Ce n'était pas le moment de lui dire que je l'avais déjà rencontrée, quoique brièvement, via mon répondeur. « Un autre jour. Quand le risque d'hilarité aura diminué. »

Il acquiesça. « Revenez demain après-midi, si vous voulez.

— Je ne dis pas non. C'était chouette. »

Je lui tendis la main. Il la serra, regardant en même temps le moignon que j'avais à droite.

« Pas de prothèse ? À moins que vous ne la portiez que lorsque vous allez dans les endroits publics ? »

J'avais une réponse toute faite à cette question – ça me mettait les nerfs du bras à vif – mais c'était un mensonge et je n'avais pas envie de mentir à Wireman. En partie parce qu'il avait le nez fin et détectait facilement l'arôme délicat du baratin, mais surtout parce que je n'en avais pas envie.

« On m'a pris les mesures quand j'étais encore à l'hôpital, bien entendu, et tout le monde a essayé de me convaincre de me faire appareiller, en particulier ma kiné et mon psy, qui est un ami. D'après eux, plus vite j'en aurai une, plus vite je retrouverai une vie normale...

— On oublie tout ça et on passe à autre chose...

— Oui.

— Sauf que des fois, il y a des choses qui ne s'oublient pas aussi facilement.

— Exact.

— Et des fois, ce n'est même pas la bonne chose à faire, continua Wireman.

— Pas exactement, en effet, mais c'est... »

Je ne terminai pas ma phrase et fis un geste haché de la main.

« À peu près ce que vous vouliez dire ?

— Oui, à peu près. Merci pour le thé glacé.

— Revenez en boire un. Je ne me mets au soleil qu'entre deux et trois heures – une heure par jour me suffit – mais Miss Eastlake dort ou joue avec sa collection de personnages en porcelaine pendant la plus grande partie de l'après-midi, sans compter qu'elle ne manquerait pas l'émission d'Oprah Winfrey pour un empire. J'ai donc tout mon temps. Je ne sais même pas quoi en faire, des fois. Nous devrions avoir des tas de choses à nous raconter.

— Entendu, dis-je, l'idée me plaît. »

Wireman sourit. Il en devenait beau. Il me tendit la main et je la serrai à nouveau. « Vous savez ce que je pense ? Les amitiés fondées sur le rire sont toujours fortuites.

— Votre prochain boulot consistera peut-être à écrire les horoscopes des emballages des gâteaux chinois, répondis-je.

— Question boulot, il pourrait y avoir pire, *muchacho*. Bien pire. »

## IV

Sur le chemin du retour, je me mis à penser à Miss Eastlake, vieille dame en énormes chaussures de sport bleues sous un vaste chapeau de paille, qui se trouvait être plus ou moins la propriétaire d'une des « Keys » de Floride. Non pas la Fiancée du Parrain, mais la fille d'un baron de l'immobilier et, apparemment, protectrice des Arts. Mon esprit m'avait joué encore un tour et je n'arrivais pas à me rappeler le prénom de son père (simple, pourtant, monosyllabique) mais je me souvenais, en revanche, de la situation, telle que Wireman l'avait esquissée pour moi dans ses grandes lignes. Jamais je n'avais entendu histoire pareille, alors que, croyez-moi, quand on est dans le bâtiment, on voit toutes sortes de magouilles bizarres. Je trouvais le procédé plutôt ingénieux... si, bien entendu, on tenait à laisser son petit royaume dans un état béni de sous-développement chronique. La question était : pourquoi ?

Je n'étais qu'à un jet de pierre de Big Pink lorsque je pris conscience que ma jambe me faisait un mal de chien. Je me

traînai à l'intérieur, bus de l'eau directement au robinet de l'évier, puis traversai le séjour pour gagner ma chambre. Je vis au passage clignoter la lumière signalant des messages sur le répondeur, mais je ne voulais rien savoir du monde extérieur. Je n'avais qu'un désir, ne plus avoir les pieds par terre.

Je m'allongeai et contemplai les lames du ventilateur qui tournaient paresseusement. Je m'en étais parfaitement sorti pour expliquer mon refus d'un bras artificiel. Je me demandais si Wireman s'en serait tiré aussi bien si je lui avais demandé ce que fabriquait un avocat à jouer les hommes à tout faire d'une vieille fille riche ? C'était quel genre d'autre vie, ça ?

Réfléchissant toujours à la question, je sombrai dans un sommeil sans rêves extrêmement agréable.

## V

Quand je me réveillai de ma sieste, je commençai par prendre une douche chaude puis allai écouter mes messages. Je n'étais pas aussi raide que je l'avais redouté, après une marche de trois kilomètres. Je boîterai peut-être un peu plus demain matin, en me levant, mais pour ce soir, tout allait bien.

Il n'y avait qu'un message. Il émanait de Jack Cantori et m'annonçait que sa mère avait pris contact avec un certain Dario Nannuzzi, que ce Nannuzzi serait ravi d'examiner mes œuvres entre quatre et cinq heures de l'après-midi, vendredi prochain – pouvais-je ne pas en amener plus de dix, parmi celles que je considérais comme les meilleures, à la galerie Scotto ? Pas d'esquisses, Nannuzzi ne voulait voir que des œuvres achevées.

J'éprouvai un léger sentiment de malaise...

Non, ce n'est pas du tout ce que j'ai ressenti.

Mon estomac s'est contracté et j'aurais juré que mes boyaux avaient dégringolé de plus de dix centimètres. Mais ce n'était pas le pire. La sensation mi-démangeaison, mi-douleur se mit à grouiller dans mon côté droit et dans le bras qui n'était plus là. Je me dis que c'était complètement stupide – comme si j'avais eu le trac trois jours à l'avance. Une fois, j'avais présenté

une soumission pour un projet de dix millions de dollars devant le conseil municipal de Saint-Paul, dans lequel siégeait à l'époque un homme qui allait devenir gouverneur du Minnesota. J'avais accompagné mes deux filles à leur premier bal, à leurs concours de majorettes et à leurs leçons de conduite – bref, je les avait fait traverser l'enfer de l'adolescence. Qu'était-ce donc que la présentation de quelques-unes de mes peintures dans une galerie d'art à côté de ça ?

N'empêche, c'est sur des jambes en plomb que je montai à Little Pink.

Le soleil était bas et inondait la grande pièce d'une lumière superbe, à la nuance mandarine improbable, mais je n'éprouvais aucune envie d'essayer de la saisir – pas ce soir. La lumière ne m'en attirait pas moins. Comme la photographie d'une femme aimée jadis, sur laquelle on serait tombé par hasard en fouillant dans un vieux carton de souvenirs, pourrait exercer sa fascination. Et la marée était haute. Même depuis le premier étage, j'entendais l'incessant bruissement des coquillages. Je m'assis et me mis à explorer les objets qui encombraient la deuxième table : une plume, un galet usé par l'eau, un briquet jetable délavé, d'un gris anonyme. Ce n'était pas à Emily Dickinson que je pensais, cette fois, mais à une ancienne chanson populaire dans laquelle il était question du soleil qui brille à travers les arbres. Aucun arbre là-dehors, évidemment, mais je pouvais en poser un sur l'horizon, si je voulais. Je pouvais en mettre un juste ici pour faire briller le coucher de soleil à travers ses branches. *Hello, Dalí.*

Je n'avais pas peur de me faire dire que je n'avais aucun talent. Je craignais que le *signor* Nannuzzi ne me dise que j'avais un *pétit* talent. Je craignais de le voir brandir la main, le pouce et l'index légèrement écartés, et me conseiller de réserver un emplacement de trottoir lors du Festival d'Art des Rues de Venice, m'affirmant que je pourrais y connaître un certain succès, que les touristes seraient séduits par mes charmantes imitations de Dalí.

Et si jamais il réagissait ainsi ? S'il brandissait la main, le pouce et l'index écartés de deux centimètres et disait *pétit*, qu'est-ce que je ferais ? Le verdict d'un étranger pourrait-il

ébranler ma nouvelle confiance en moi, me dépouiller de ma nouvelle joie si particulière ?

« Pas impossible », dis-je.

Oui. Parce que peindre des tableaux, ce n'était pas comme bâtir un centre commercial.

Le plus simple aurait été d'annuler ce rendez-vous... sauf que j'avais fait une promesse à Ilse et qu'il n'était pas dans mes habitudes de ne pas tenir celles que je faisais à mes enfants.

Mon bras droit me démangeait toujours, me démangeait au point que c'en était douloureux, mais c'est à peine si j'y faisais attention. Huit ou neuf toiles étaient alignées contre le mur de gauche. Je me tournai vers elles, me disant que je devais décider lesquelles étaient les meilleures, mais je n'eus même pas le temps de les regarder.

Tom Riley se tenait en haut des marches. Il ne portait qu'un pantalon de pyjama bleu clair, plus sombre à hauteur de l'entre-jambe et le long d'une cuisse, là où il s'était pissé dessus. Son œil droit avait disparu ; on ne voyait plus, à la place, qu'une orbite écrabouillée, pleine d'un magma rouge et noir. Des traces de sang séché lui dessinaient des peintures de guerre sur la tempe droite avant de disparaître dans sa chevelure grisonnante, au-dessus de son oreille. De son œil unique, il regardait le golfe du Mexique. Les couleurs criardes du coucher de soleil jouaient sur son visage étroit et pâle.

Je poussai un hurlement de surprise et de terreur mêlées et eus un mouvement de recul qui me fit tomber de ma chaise. J'atterris sur ma mauvaise hanche et criai à nouveau, cette fois-ci de douleur. Je lançai la jambe et le coup atteignit la chaise sur laquelle j'étais assis l'instant d'avant et la renversa. Lorsque je me tournai de nouveau vers l'escalier, Tom avait disparu.

## VI

Dix minutes plus tard, j'avais regagné le rez-de-chaussée et composai son numéro. C'est une à une que j'avais descendu les marches de l'escalier de Little Pink, lourdement, sur les fesses. Non pas parce que je m'étais fait mal à la hanche dans ma chute,



mais parce que mes jambes tremblaient tellement que je ne leur faisais pas confiance. Je craignais, si je me mettais debout, de piquer une tête – y compris en descendant à reculons, accroché à la rampe de la main gauche. J'avais même peur de m'évanouir, bon sang.

Je n'arrêtais pas de repenser au jour, au lac Phalen, où je m'étais tourné et avais vu les yeux anormalement brillants de Tom – Tom qui essayait de ne pas me gêner en se mettant à chialer. *J'arrive pas à m'habituer à te voir comme ça, patron... je suis tellement désolé.*

Le téléphone se mit à sonner dans la charmante maison de Tom, dans Apple Valley. Tom, marié deux fois, divorcé deux fois. Tom, qui m'avait déconseillé d'abandonner la maison de Mendota Heights – *Ça revient à donner l'avantage du terrain à ton adversaire*, m'avait-il dit. Tom qui ne s'était quand même pas gêné pour faire joujou sur mon terrain, si j'en croyais *Amis avec avantages...* et je le croyais.

Je croyais aussi ce que j'avais vu au premier.

Une sonnerie... deux... trois.

« Allez, allez, marmonnai-je, décroche ce con de téléphone... » Je ne sais pas ce que je lui aurais dit s'il l'avait fait, et peu m'importait. Pour l'instant, je ne désirais qu'une chose, entendre sa voix.

Je l'entendis, mais enregistrée. « Salut, vous êtes chez Tom Riley. Mon frère et moi emmenons notre maman en croisière, comme tous les ans. Ce coup-ci, c'est Nassau. Qu'est-ce que tu dis, Mama ?

– Que je suis une Bahama-ma, répondit une voix rabotée au tabac mais incontestablement joviale.

– C'est vrai, reprit Tom. Nous serons de retour le 8 février. En attendant, vous pouvez laisser un message... quand George ?

– Quand vous entendrez le *zip* ! fit une voix masculine.

– Exact, dit Tom. Au *zip*. Ou bien vous pouvez appeler mon bureau. » Il donna le numéro, puis le trio cria en français : « *BON VOYAGE\* !* »

Je raccrochai sans laisser de message. Le sien n'avait rien de celui d'un type qui envisage de se suicider, mais évidemment, il était en compagnie de ses parents les plus proches (ceux qui,

plus tard, auront le plus de chances de dire qu'il paraissait très bien...) et...

« Mais qui a dit qu'il s'agissait d'un suicide ? » demandai-je à la pièce vide. Sur quoi, je regardai autour de moi, inquiet, pour m'assurer qu'elle était *effectivement* vide. « Pourquoi ne s'agirait-il pas d'un accident ? Ou même d'un meurtre ? En supposant que c'est déjà arrivé ? »

Mais si c'était déjà arrivé, on m'aurait probablement appelé. Bozie, peut-être, ou plus vraisemblablement Pam. Et...

« C'est un suicide, dis-je à la pièce, cette fois. C'est un suicide, mais il ne s'est pas encore produit. Il s'agissait d'un avertissement. »

Je me levai et béquillai jusque dans la chambre. J'utilisais de moins en moins la béquille, ces temps derniers, mais j'en avais besoin ce soir, vraiment besoin.

Ma petite copine était adossée aux oreillers, sur le côté du lit où il aurait dû y avoir une femme, si j'en avais encore eu une. Je m'assis, la pris et regardai ces grandes mirettes bleues, toutes pleines d'une surprise caricaturale. *Ouuuu, le vilain monsieur !* Ma Reba, qui ressemblait à Lucy Ricardo.

« C'était comme dans Dickens, quand le Fantôme du Noël à Venir vient rendre visite au vieux Scrooge, lui dis-je. Ce sont des choses qui *peuvent* arriver. »

Reba n'avait pas d'opinion à formuler sur la question.

« Mais qu'est-ce que je dois faire ? Ce n'était pas comme les peintures. Pas du tout comme les peintures ! »

Et pourtant si, et je le savais. Peintures et visions avaient leur origine dans mon cerveau ; or un changement s'était produit dans mon cerveau, peut-être le résultat d'une bonne combinaison de blessures. Ou d'une mauvaise. Le contrecoup. La circonvolution de Broca. Et il y avait Duma Key. L'île était...

« L'île ne fait que l'amplifier, dis-je à Reba. Pas vrai ? »

Elle n'avait toujours pas d'opinion.

« Quelque chose se passe ici, quelque chose qui agit sur moi. Est-il possible que cette chose m'ait appelé ? »

Cette idée me donna la chair de poule. Sous mes pieds, les coquillages, soulevés et écrasés par les vagues, poursuivaient leur meulage mutuel. Rien de plus facile que d'imaginer des

crânes humains à leur place, des milliers de crânes qui grinçaient simultanément des dents à chaque mouvement de la houle.

N'était-ce pas Jack Cantori qui m'avait parlé de l'existence d'une autre maison tombant en ruine au milieu de la jungle en folie ? Il me semblait bien. La route était devenue mauvaise dès que nous nous y étions engagés – et Ilse avait eu l'estomac retourné. Le mien avait tenu bon, mais la puanteur dégagée par la flore envahissante avait été insupportable et les démangeaisons de mon bras manquant n'avaient fait qu'empirer. Wireman avait eu l'air inquiet quand je lui avais parlé de notre tentative d'exploration. *La route de Duma Key n'est pas une balade pour un type dans votre état*, avait-il dit. La question était de savoir quel était exactement mon état.

Reba n'avait toujours pas d'opinion.

« Je refuse l'idée que ce truc-là arrive », dis-je à voix basse.

Reba se contenta de me fixer. J'étais un vilain monsieur, voilà quelle était *son* opinion.

« À quoi tu me sers ? » dis-je en la jetant sur le lit. Elle retomba à plat ventre contre l'oreiller, le derrière en l'air, ses jambes en coton rose écartées, l'air de la parfaite salope. *Ouuuu, le vilain monsieur, vraiment.*

J'inclinai la tête et me mis à contempler la moquette, entre mes genoux, tout en me frottant la nuque. Je sentais mes muscles tendus et noués. Durs comme du fer. Cela faisait un moment que je n'avais pas eu un de mes fameux maux de tête, mais si ces muscles ne se détendaient pas, j'allais en subir un gratiné cette nuit. Il fallait que je mange un morceau, pour commencer. Un truc réconfortant. Un repas congelé bourré de calories, voilà ce qu'il me fallait – le genre dont on se contente d'entailler l'emballage et qu'on colle dans le micro-ondes pendant sept minutes. Puis qu'on descend comme un enfoiré.

Je restai cependant assis encore un moment. Je me posais beaucoup de questions, la plupart excédant probablement mes capacités d'y répondre. J'en étais conscient et je l'acceptais. J'avais appris à accepter beaucoup de choses depuis le jour de ma confrontation avec la grue. Mais il me fallait au moins essayer de trouver la réponse à l'une d'elles avant d'aller

satisfaire ma faim. Le téléphone, sur la table de nuit, avait été fourni avec la maison. Un modèle délicieusement démodé, un Princess avec cadran rotatif. Il était posé sur un annuaire où il y avait surtout des Pages Jaunes. J'allai jusqu'au mince cahier de pages blanches, pensant que je n'y trouverais sans doute pas le numéro d'Elizabeth Eastlake, mais il y figurait. Je le composai. Le téléphone sonna deux fois et Wireman répondit.

« Résidence Eastlake », dit-il.

C'est à peine s'il y avait une trace du timbre parfaitement modulé de l'homme qui avait été pris d'un tel fou rire qu'il en avait cassé son fauteuil de plage et, tout d'un coup, je me dis que c'était la plus mauvaise idée du monde. Mais je n'avais pas le choix.

« Wireman ? Edgar Freemantle à l'appareil. J'ai besoin d'aide. »

## 6

### La Dame de la Maison

#### I

Le lendemain après-midi, je me trouvais de nouveau assis à la petite table, au bout du caillebotis conduisant au *Palacio de Asesinos*. Bien que déchiré, le parasol restait encore utilisable. La brise qui soufflait de la mer était assez fraîche pour justifier le port d'un sweatshirt. De petites entailles de lumières dansaient sur le plateau de la table pendant que je parlais. Et je parlais, beaucoup, pendant presque une heure, m'humectant de temps en temps le gosier de quelques gorgées de thé vert glacé, Wireman veillant à ce que mon verre soit toujours plein. Finalement, je me tus, et pendant un moment, on n'entendit que le doux murmure des vaguelettes qui se brisaient puis couraient sur la grève.

Sans doute Wireman avait-il détecté que ça n'allait pas au ton de ma voix, hier au soir, car il m'avait proposé de venir tout de suite avec la voiturette de golf du *Palacio*. Il pouvait, disait-il, rester en contact avec Miss Eastlake via un talkie-walkie. Je lui avais répondu que ça pouvait attendre un peu. Que c'était important, mais pas urgent. Pas urgent dans le sens d'appeler les secours, en tout cas. C'était vrai : si Tom avait prévu de se suicider pendant la croisière, je ne pouvais pas faire grand-chose pour l'en empêcher. Mais quelque chose me disait qu'il ne le ferait pas tant qu'il serait avec son frère et sa mère.

Je n'avais aucune intention de parler à Wireman de la fouille furtive à laquelle je m'étais livré dans le sac à main de ma fille ; c'était un geste dont j'avais de plus en plus honte. Mais une fois lancé, en partant de LINK-BELT, je ne pus m'arrêter. Je lui racontai presque tout, terminant avec l'apparition de Tom

Riley en haut des marches conduisant à Little Pink, pâle, mort, un œil en moins. Je crois que ce qui me poussait à continuer était en partie la simple constatation que Wireman ne pouvait pas me faire enfermer dans l'asile de fous le plus proche : il n'avait aucune autorité légale pour cela. Il y avait aussi le fait que, aussi séduit que j'étais par sa gentillesse et sa bonne humeur mâtinée de cynisme, il était toujours un étranger pour moi. Parfois – et peut-être même souvent – raconter une histoire gênante, voire complètement démente, est plus facile quand on s'adresse à un étranger. Mais avant tout, je débarrassais tout pour me soulager, purement et simplement : j'avais l'impression d'exprimer le venin d'une morsure de serpent.

Wireman remplit son verre d'une main qui n'avait plus toute son assurance. Je trouvai ce détail intéressant et inquiétant. Puis il consulta sa montre, qu'il portait comme les infirmières, le cadran à l'intérieur du poignet. « Dans une petite demi-heure, il va vraiment falloir que j'aie vu comment elle va, dit-il. Je suis sûr qu'il n'y a pas de problème, mais...

— Et si elle allait mal ? Si elle tombait, par exemple ? »

Il tira, de la poche de son pantalon, un talkie-walkie pas plus gros qu'un téléphone portable. « Je vérifie qu'elle a toujours le sien à portée de main. Il y a aussi des boutons d'appel un peu partout dans la maison, mais (il tapa du pouce contre sa poitrine) le vrai système d'alarme, c'est moi, n'est-ce pas ? Le seul en qui j'ai confiance. »

Il regarda vers l'eau et soupira.

« Elle est atteinte d'Alzheimer. Ce n'est pas encore très méchant, mais d'après le Dr Hadler, elle devrait se dégrader rapidement, maintenant que la maladie s'est déclarée. Dans un an... » Il haussa les épaules, un instant morose, puis son visage s'éclaira. « Nous prenons le thé tous les jours à quatre heures. Le thé, et *Oprah*. Pourquoi ne pas vous joindre à nous ? Vous rencontreriez la Dame de la Maison. Il y aura même une part de tarte au citron vert des Keys.

— D'accord, c'est vendu. D'après vous, c'est bien elle qui a laissé ce message sur mon répondeur ? Celui dans lequel elle disait que Duma Key ne portait pas chance aux filles ?

— Bien sûr. Cela dit, si vous vous attendez à en avoir l'explication – si vous espérez même qu'elle va s'en souvenir –, bonne chance. Je peux peut-être vous aider un peu, cependant. Vous avez parlé de ses frères et sœurs, hier, et je n'ai pas eu l'occasion de vous corriger. Le fait est qu'elle n'avait que des sœurs. Eastlake n'a eu que des filles. L'aînée était née en 1908, quelque chose comme ça. Elizabeth a fait son apparition sur la scène en 1923. Mrs Eastlake est morte deux mois après l'avoir mise au monde. Une forme d'infection. À moins qu'elle n'ait eu une embolie. Allez savoir, ça remonte si loin... Ça se passait ici, sur Duma Key.

— Le père s'est-il remarié ? »

Je n'arrivais toujours pas à me souvenir de son prénom. C'est Wireman qui m'aida.

« John ? Non.

— Vous n'allez pas me dire qu'il a élevé six filles ici ! C'est carrément gothique.

— Il a essayé, avec l'aide d'une nounou. Son aînée a fichu le camp avec un garçon. Miss Eastlake a eu un accident dans lequel elle a failli perdre la vie. Et les jumelles... (il secoua la tête). Elles avaient deux ans de plus qu'Elizabeth. En 1927, elles ont disparu. On suppose qu'elles sont allées nager, qu'elles ont été entraînées par un courant de reflux et qu'elles se sont noyées quelque part dans le *caldo grande*. »

Nous regardâmes l'eau encore un moment – des petites vagues à l'aspect trompeusement inoffensif qui couraient sur la plage comme des chiots – sans rien dire. Puis je voulus savoir si c'était Elizabeth qui lui avait raconté tout ça.

« Une partie. Pas tout. Et elle s'emmêle un peu les pinceaux dans ses souvenirs. J'ai trouvé mentionné par hasard, en ouvrant un site sur l'histoire de la côte du Golfe, un incident qui doit être la bonne version. J'ai eu une petite correspondance par courriels avec un bibliothécaire de Tampa à ce sujet. » Wireman leva les mains et fit mine de taper sur un clavier. « Tessie et Laura Eastlake. Le bibliothécaire m'a envoyé la photocopie d'un journal de Tampa en date du 19 avril 1927. La manchette de la première page est très brutale, très sinistre, très effrayante. ELLES SONT MORTES.

— Nom de Dieu...

— Six ans. Elizabeth avait donc quatre ans. Elle était assez âgée pour comprendre ce qui s'était passé. Peut-être même assez âgée pour déchiffrer une manchette de journal aussi simple que ELLES SONT MORTES. Les jumelles disparues, l'aînée en vadrouille à Atlanta avec le contremaître de l'une de ses usines... pas étonnant que pendant un moment John en ait eu assez de Duma. Avec les trois filles qui lui restaient, il est allé s'installer à Miami. Bien des années plus tard, il est revenu ici pour y mourir et c'est Miss Eastlake qui s'est occupée de lui (il haussa les épaules). À peu près comme je m'occupe d'elle. Alors... voyez-vous maintenant pourquoi une vieille dame au premier stade de l'Alzheimer peut penser que Duma Key n'est pas un endroit propice aux filles ?

— Oui, bien sûr... mais dites-moi, comment une vieille dame avec un début d'Alzheimer fait-elle pour trouver le numéro de téléphone de son nouveau locataire ? »

Wireman m'adressa un regard amusé. « Nouveau locataire, ancien numéro, composition automatique du numéro sur tous les postes de la maison. » D'un geste du pouce, il me montra le *Palacio*. « D'autres questions ? »

J'étais bouche bée. « Elle a mon numéro mémorisé ?

— Ne vous en prenez pas à moi ; je ne suis arrivé que récemment sur cette scène. Je suppose que l'agent immobilier qui gère le bazar a programmé le numéro des propriétés qu'elle loue sur son téléphone. À moins que ce ne soit l'homme d'affaires de Miss Eastlake. Il débarque de St. Petersburg environ toutes les six semaines pour vérifier qu'elle n'est pas morte et que je ne suis pas en train de subtiliser les petites cuillères. Je lui demanderai, la prochaine fois qu'il viendra.

— Autrement dit, elle peut appeler n'importe quelle maison de la partie nord de Duma, simplement en appuyant sur un bouton ?

— Eh bien... euh, oui, puisqu'elles lui appartiennent toutes, répondit-il en me tapotant la main. Mais vous savez quoi, *muchacho* ? Je crois que votre bouton va nous faire une dépression nerveuse ce soir.

— Non, répondis-je sans réfléchir. N'y touchez pas.



— Ah », fit Wireman, exactement comme s'il comprenait. Et qui sait ? Peut-être comprenait-il. « Bref, voilà qui explique ce mystérieux coup de fil – sauf qu'il faut que je vous prévienne, les explications ont une manière bien particulière de se brouiller sur Duma Key. Comme le démontre votre histoire.

— Que voulez-vous dire ? Avez-vous eu, euh... des expériences ? »

Il me regarda bien en face, une expression indéchiffrable sur sa tête puissante et bronzée. Le vent frais de janvier soufflait en rafales et accumulait le sable autour de nos chevilles. Il soulevait aussi ses cheveux, révélant une fois de plus la cicatrice en forme de piécette au-dessus de sa tempe droite. Je me demandai si elle n'avait pas été laissée par le goulot d'une bouteille, au cours d'une rixe de bar, et essayai d'imaginer quelqu'un devenu furieux contre cet homme. J'avais du mal.

« Des *expériences* ? Oui, j'en ai eu », dit-il finalement, mettant les doigts en crochets pour indiquer les guillemets. « C'est ce qui transforme les enfants... en *adultes*. C'est aussi ce qui permet aux profs de lettres de nous faire chier en première année de *cours de littérature*. »

Chaque mot souligné était accompagné des guillemets.

Bon, d'accord, il n'avait pas envie d'en parler, en tout cas pas aujourd'hui. Je lui demandai donc dans quelle mesure il croyait à mon histoire.

Il roula les yeux et s'enfonça dans son siège. « N'abusez pas de ma patience, *vato*. Vous vous trompez peut-être sur certaines choses, mais vous n'êtes pas cinglé. Il y a une certaine dame là-haut... la plus délicieuse du monde et je l'aime, mais elle me prend parfois pour son papa et se croit à Miami en 1930 et quelque chose. Il lui arrive de placer l'un de ses petits personnages en porcelaine dans une boîte à biscuits et de le jeter dans l'étang aux koïs<sup>12</sup>, à côté du terrain de tennis. Je dois aller les repêcher pendant qu'elle fait la sieste, sans quoi elle me pique une crise. Pourquoi ? Aucune idée. Je crois que cet été, elle risque de porter en permanence des couches pour adulte.

— Tout ça pour en venir où ?

---

<sup>12</sup> Poissons japonais.

— Pour en venir au fait que je sais ce que veut dire *loco*, que je connais Duma et que je commence à vous connaître, vous. J'accepte volontiers l'idée que vous croyez avoir eu la vision de votre ami mort.

— Sans déconner ?

— Sans déconner. *Verdad*. La question est de savoir ce que vous allez en faire, en supposant que vous n'avez aucune envie de le voir porté en terre pour – me permettez-vous d'être vulgaire ? – avoir sauté celle qui était votre femme.

— Non, je n'en ai aucune envie. J'ai bien eu ce fantasme momentané... Je ne sais pas comment le décrire...

— Un fantasme momentané, pendant lequel vous aviez envie de lui trancher la queue et de lui crever les yeux avec une fourchette à deux dents portée au rouge ? Était-ce *cela*, votre fantasme momentané, *muchacho* ? » Wireman mimait un revolver de la main et le pointa vers moi. « J'ai eu une épouse mexicaine, et je sais ce que c'est que la jalousie. C'est une réaction normale. Comme quand on sursaute.

— Est-ce que votre femme vous a donné des raisons de... »

Je m'interrompis, soudain conscient (une fois de plus) que je ne connaissais ce type que depuis la veille. On l'oubliait facilement. Wireman avait quelque chose *d'intense*.

« Non, *amigo*, pas à ma connaissance. Elle a fait pire. Elle est morte. » Il avait le visage entièrement dénué d'expression. « On ne s'aventure pas sur ce terrain, OK ?

— OK.

— Ce qu'il faut se rappeler avec la jalousie, c'est que ça va, ça vient. Comme les averses de l'après-midi en Floride, pendant la mauvaise saison. Vous n'en êtes plus là, dites-vous. Vous devriez normalement ne plus en être là, vu que vous n'êtes plus son *campesino*. Je vous le répète, la question est de savoir ce que vous allez faire avec l'autre truc. Comment allez-vous empêcher ce type de se tuer ? Parce que vous savez ce qui va se passer quand la joyeuse croisière familiale sera terminée, hein ? »

Un moment, je restai sans rien dire. Je traduais son dernier mot d'espagnol, ou plutôt essayais de le traduire. Vous

n'êtes plus son fermier – était-ce cela ? Dans ce cas, il sonnait amèrement juste.

« *Muchacho* ? Prochaine étape ?

— Je ne sais pas. Il a une adresse Internet, mais qu'est-ce que je pourrais bien lui écrire ? Mon cher Tom, je suis inquiet à l'idée que tu envisages de te suicider, je t'en prie, réponds vite ? Je parie que, de toute façon, il ne consulte pas son courrier électronique pendant qu'il est en vacances. Il a deux ex-femmes et continue à payer une pension à l'une d'elles, mais il n'est proche d'aucune. Un de ses enfants est mort tout bébé – spina bifida, je crois – et... quoi ? *Quoi* ? »

Wireman s'était détourné et enfoncé dans son siège, tourné vers la mer, où des pélicans plongeaient pour prendre aussi leur goûter. Son langage corporel, en bon anglais, suggérait le dégoût.

Il revint vers moi. « Arrêtez donc de tourner autour du pot. Vous savez fichrement bien *qui* le connaît. Ou du moins, vous pensez le savoir.

— Pam ? Vous voulez dire... *Pam* ? »

Il se contenta de me regarder.

« Allez-vous me dire quelque chose, Wireman, ou juste rester assis là ?

— Il faut que j'aie vu comment va la vieille dame. Elle doit être debout, à présent, et elle va vouloir son thé.

— Pam va penser que je suis cinglé ! Bon Dieu, elle pense déjà que je suis cinglé !

— Persuadez-la. » Il s'adoucit tout de même un peu. « Écoutez, Edgar. Si elle a été aussi proche de lui que vous le pensez, elle aura vu des signes avant-coureurs. Vous pouvez toujours essayer. *Entiendes* ?

— Je ne comprends pas ce que cela veut dire.

— Qu'il faut appeler votre femme.

— Mon ex-femme.

— Non. Tant que vous n'aurez pas changé votre façon de voir les choses, le divorce ne sera qu'une fiction légale. Raison pour laquelle vous vous inquiétez de ce qu'elle pense de votre santé mentale. Mais si ce type vous est cher, vous appellerez

vosre... ex et vous lui direz que vous avez des raisons de penser qu'il envisage de tirer sa révérence. »

Il déplia sa carcasse et me tendit la main. « Assez de palabres. Venez voir la patronne. Vous ne le regretterez pas. En tant que patronne, on ne fait pas beaucoup mieux. »

Je lui pris la main et le laissai me tirer de ce qui était sans doute le siège de plage de remplacement. Il avait une poigne solide. Encore quelque chose que je n'oublierai jamais du personnage : il avait une sacrée poigne. L'allée de caillebotis, qui remontait jusqu'au portail ouvert dans le mur donnant sur la plage, ne permettait pas de marcher à deux de front, et je clopinai donc allègrement derrière. Lorsqu'il atteignit le portail – une version plus petite de celui de la façade qui paraissait autant espagnol que les bribes dont Wireman assaisonnait ses propos –, il se tourna vers moi, un léger sourire aux lèvres.

« Josie vient faire le ménage les mardis et les jeudis et elle prête l'oreille pendant que Miss Eastlake fait sa sieste –, ce qui signifie que je pourrais venir chez vous demain après-midi vers deux heures pour voir vos œuvres, si cela vous convient.

— Comment avez-vous deviné que j'avais envie de vous les montrer ? J'étais en train de chercher le courage de vous inviter. »

Il haussa les épaules. « Il est assez évident que vous avez envie que quelqu'un y jette un coup d'œil avant de les montrer au type de la galerie d'art. En plus de votre fille et du gamin qui fait vos courses, évidemment.

— Le rendez-vous est vendredi prochain. Je redoute cette épreuve. »

Wireman agita la main en l'air et sourit. « Ne vous inquiétez pas... (il marqua une pause). Si j'estime que vos trucs sont de la merde, je vous le dirai.

— Marché conclu. »

Il acquiesça. « Je voulais que ce soit clair. » Sur quoi, il ouvrit le portail et me fit passer dans la cour de Heron's Roost, connue aussi sous le nom de *Palacio de Asesinos*.

## II

J'avais déjà vu la cour, le jour où j'avais fait demi-tour dans l'allée, mais j'étais avant tout concentré sur mon désir de ramener au plus vite à Big Pink ma fille au visage de cendre qui transpirait par tous les pores de sa peau. Cette deuxième fois, je fis plus qu'y jeter un coup d'œil. J'avais remarqué le terrain de tennis et le dallage bleu, mais n'avais absolument pas vu le bassin aux koïs. Le terrain de tennis était balayé, prêt à servir, son sol d'une nuance un peu plus foncée que les dalles de la cour. Un seul tour de la manivelle chromée aurait suffi à tendre correctement le filet. Un panier plein de balles attendait, posé sur un socle à pattes métalliques qui me fit brièvement penser au dessin ramené par Ilse à Providence : *Fin de partie*.

« Un de ces jours, *muchacho* », dit Wireman en me montrant le terrain de tennis, pendant que nous passions devant. Il avait ralenti pour me laisser le temps de le rattraper. « Tous les deux. Je jouerai sans forcer, service-volley... mais je meurs d'envie de me servir d'une raquette.

— Service-volley, c'est votre prix pour évaluer mes tableaux ? »

Il sourit. « J'ai un prix, mais ce n'est pas ça. Je vous le dirai plus tard. Entrez. »

## III

Wireman me fit passer par la porte de derrière et traverser une cuisine plongée dans la pénombre où je vis des plans de travail blancs et une énorme cuisinière Westinghouse. Puis nous passâmes dans l'intérieur murmurant de la maison ; là, brillaient doucement des bois sombres – chêne, noyer, cyprès. Un *Palacio*, aucun doute, de style floridien ancien. Puis nous traversâmes une pièce aux murs couverts de livres, dans un coin de laquelle méditait mélancoliquement une armure complète. Cette bibliothèque donnait sur un bureau aux murs desquels étaient accrochées des peintures – non pas de lourds portraits à

l'huile, mais des œuvres abstraites éclatantes, et même deux échantillons d'op-art qui crevaient l'écran.

La lumière nous tomba dessus comme une pluie blanche lorsque nous débouchâmes dans le hall principal (Wireman marchait, je boitillais) et je me rendis compte qu'en dépit du côté manoir opulent de l'ensemble, cette partie-là n'était qu'un passage – du genre de ceux qui relie deux corps de bâtiments dans des maisons floridiennes plus anciennes et beaucoup plus modestes. Ce style, dont le matériau est la plupart du temps le bois (et pas toujours des essences nobles) plutôt que la pierre, porte même le nom de Florida Cracker.

Des plantes en pot s'alignaient dans ce passage inondé de lumière grâce à la verrière du plafond. Wireman tourna à droite à l'autre bout. Je le suivis dans un immense salon frais. Une rangée de fenêtres donnait sur une cour latérale remplie de fleurs ; mes filles auraient pu en nommer la moitié, Pam toutes, mais je ne reconnus que les asters, les belles-de-jour, les cosmos et les digitales. Oh, et les rhododendrons. Il y en avait même beaucoup. Au-delà de ce fouillis végétal, sur une allée dallée de carreaux bleus qui rejoignait sans doute la cour principale, se tenait un héron à l'œil perçant. Il paraissait à la fois songeur et morose, mais je n'avais jamais vu de héron posé au sol qui n'ait pas l'air d'un vieux Puritain se demandant quelle était la prochaine sorcière qu'il allait brûler.

Au centre de cette pièce, il y avait la femme qu'Ilse et moi avions vue le jour où nous avons tenté d'explorer la route qui traverse Duma Key. On l'avait vue dans son fauteuil roulant, chaussée de ses énormes Hi-Tops bleus. Elle empoignait aujourd'hui à deux mains la barre d'un déambulateur et ses pieds – grands et très pâles – étaient nus. Elle portait un pantalon beige à taille haute et une blouse en soie brun foncé, aux épaules surdimensionnées de façon comique et à manches longues. Elle me fit penser à Katharine Hepburn dans un des vieux films qu'on voit parfois sur TCM : *Madame porte la culotte*, *La Femme de l'année*. Sauf que je ne me souvenais pas d'avoir jamais vu Katharine Hepburn aussi vieille, même quand elle était vieille.

Le meuble qui frappait le plus était une longue table basse, du genre de celles que mon père avait dans son sous-sol pour jouer au train électrique, sauf que celle-ci était recouverte d'un bois qui paraissait être du chêne poli et non pas du faux gazon. Elle était couverte de bâtiments miniatures et de figurines de porcelaine : des hommes, des femmes, des enfants, des animaux de ferme, des animaux de zoo, des créatures mythiques. Je vis deux personnages à tête noire qui aurait révolté les membres du NAACP<sup>13</sup>.

Elizabeth Eastlake eut pour Wireman un regard plein de ravissement que j'aurais aimé dessiner... tout en me disant qu'il n'était pas sûr qu'on l'aurait pris au sérieux. Je ne suis d'ailleurs même pas certain que nous croyons aux émotions les plus simples de notre art, alors que nous les voyons se manifester tous les jours à profusion autour de nous.

« Wireman ! s'exclama-t-elle. Je n'ai pas dormi très longtemps, mais j'ai passé un moment merveilleux avec mes porcelaines. » Elle avait un accent-féminin-du-Sud marqué. « Regardez, toute la famille est à la maison ! »

Un modèle réduit de maison occupait une des extrémités de la table. Le genre avec colonnade – pensez à Tara dans *Autant on emporte le vent* et vous ne serez pas loin. Une bonne douzaine de figurines étaient disposées en cercle autour. La pose avait quelque chose d'étrangement cérémonieux.

« Ils sont donc tous là, dit Wireman.

— Et l'école ! Voyez comment j'ai placé tous les enfants devant l'école ! Venez donc voir !

— J'arrive, mais vous savez que je n'aime pas quand vous vous levez sans moi, la gronda gentiment Wireman.

— Je n'avais pas envie de vous appeler sur ce vieux talkie-walkie. Je me sens vraiment très bien. Venez voir. Votre nouvel ami aussi. Oh, je sais qui vous êtes. » Elle sourit et, de son index recourbé, me fit signe d'approcher. « Vous êtes le nouveau locataire de Salmon Point.

— Il l'appelle Big Pink », dit Wireman.

---

<sup>13</sup> *National Association for the Advancement of Colored People* (Association nationale pour la promotion des gens de couleur).

Elle rit. Le genre de rire tabagique qui finit en toux. Wireman se précipita et la retint. Miss Eastlake ne paraissait se formaliser ni de sa toux ni d'être tenue. « Ça me plaît ! » s'exclama-t-elle quand elle put de nouveau parler. « Oh, mon cher, ça me plaît beaucoup ! Venez voir comment j'ai arrangé l'école, Mr... ? Je suis sûre qu'on m'a dit votre nom, mais je ne l'ai pas retenu, tant de choses m'échappent, maintenant, vous êtes Mr... ? »

— Freemantle, Edgar Freemantle. »

Je les rejoignis autour de la table des porcelaines ; elle me tendit la main. Elle était sans force mais de bonne taille, comme ses pieds. Elle n'avait pas oublié l'art de saluer les gens et me serra la main du mieux qu'elle put. Elle me regarda pendant ce temps avec intérêt, l'air joyeux. La manière dont elle avait franchement reconnu ses troubles de mémoire me plut. Et, Alzheimer ou pas, je bégayai et m'embrouillais beaucoup plus que ce qu'elle m'avait donné à voir jusqu'ici.

« Je suis ravie de faire votre connaissance, Edgar. Je vous ai déjà vu, mais je ne me rappelle pas quand. Ça me reviendra. Big Pink ! C'est culotté ! »

— J'aime beaucoup cette maison, madame.

— Bien. Je suis très contente qu'elle vous donne satisfaction. Êtes-vous un artiste, Edgar ? »

Elle me regardait de ses yeux bleus candides. « Oui », répondis-je. Réponse la plus courte et la plus facile, mais peut-être était-elle vraie. « Je crois que oui. »

— Bien sûr que vous êtes un artiste, Edgar, je l'ai su tout de suite. Il me faut absolument une peinture de vous. Vous vous entendrez avec Wireman pour le prix. Il est non seulement un excellent cuisinier, mais aussi avocat – vous l'a-t-il dit ?

— Oui... non... je veux dire... »

J'étais un peu perdu. Sa conversation semblait partir d'un seul coup dans des directions différentes. Wireman, l'animal, avait l'air de se retenir pour ne pas rire. Ce qui me donnait envie de m'esclaffer, bien entendu.

« J'essaie d'avoir des tableaux de tous les peintres qui ont séjourné dans votre Big Pink. J'ai un Haring qui a été exécuté chez vous. Et aussi un dessin de Dalí. »



Voilà qui coupa mon envie de rire. « Vraiment ?

— Mais oui ! Je vous le montrerai dans un moment, vous n’y échapperez pas, il est dans la salle de télévision et nous regardons toujours Oprah. N’est-ce pas, Wireman ?

— Oui, répondit-il, jetant un coup d’œil à sa montre, à l’intérieur de son poignet.

— Mais nous ne sommes pas obligés de la regarder au moment même parce que nous avons un merveilleux gadget qui s’appelle... » Elle se tut, fronça les sourcils et posa un doigt à hauteur de l’une des fossettes de son menton replet. « Vito ? C’est bien Vito, Wireman ? »

Il sourit. « TiVo, Miss Eastlake. »

Elle rit. « TiVo ! C’est un nom amusant, non ? Et ne trouvez-vous pas amusant toutes ces manières que nous faisons ? Je l’appelle Wireman, il m’appelle Miss Eastlake – sauf quand je suis énervée, comme les fois où les choses me sortent de l’esprit. Nous sommes comme les personnages d’une pièce ! Une pièce heureuse dans laquelle on sait que l’orchestre va bientôt commencer à jouer et que tout le monde va se mettre à chanter ! »

Elle rit, pour montrer à quel point l’idée était charmante, mais d’un rire qui avait quelque chose d’un peu strident. Pour la première fois, son accent me fit penser davantage à Tennessee Williams qu’à Margaret Mitchell.

Avec douceur – beaucoup de douceur –, Wireman lui dit alors : « On devrait peut-être passer dans l’autre pièce pour regarder Oprah, à présent. Je crois que vous devriez vous asseoir. Vous pourrez fumer une cigarette pendant l’émission, vous savez que vous aimez bien ça.

— Dans une minute, Wireman, dans une minute. C’est si rare que nous ayons de la compagnie (elle se tourna vers moi). Quel genre d’artiste êtes-vous, Edgar ? Croyez-vous à l’art pour l’art ?

— Absolument, madame.

— Je suis contente. L’art pour l’art est ce que préfère Salmon Point. Comment vous l’appelez, déjà ?

— Mon art ?

— Non, Salmon Point.

— Big Pink, madame.

— Alors ce sera Big Pink, dorénavant. Et vous m'appellerez Elizabeth. »

Je souris. Je ne pouvais faire autrement, parce qu'elle avait parlé d'un ton sérieux et non pour séduire. « Elizabeth, entendu.

— Je suis ravie. Dans une minute, nous allons passer dans la salle de télévision, mais tout d'abord... (elle se tourna vers la table aux porcelaines). Eh bien, Wireman, Eh bien, Edgar... Avez-vous remarqué comment j'ai disposé les enfants ? »

Il y en avait environ une douzaine, faisant tous face au côté gauche de l'école. Le recrutement n'était pas terrible.

« Cela ne vous dit rien ? reprit-elle. Wireman ? Edward ? Tous les deux ? »

Le glissement de sens était mineur, mais bien entendu, j'étais habitué à ce genre de dérapage. Et cette fois, c'était mon prénom qui avait fait office de peau de banane.

« La récréation ? risqua Wireman, haussant les épaules.

— Bien sûr que non. Ils joueraient, si c'était la récréation, ils ne seraient pas tous ensemble bouche bée.

— Il y a un incendie, ou un exercice d'incendie », dis-je.

Elle s'appuya sur son déambulateur (Wireman, vigilant, la retint par l'épaule pour l'empêcher de perdre l'équilibre), et vint planter une bise sur ma joue. La surprise fut totale pour moi, mais pas désagréable. « Excellent, Edward ! s'écria-t-elle. Et à votre avis, lequel des deux ? »

Je réfléchis. C'était facile, si on prenait la question au sérieux. « Un exercice.

— Oui ! s'exclama-t-elle, les yeux brillants de ravissement. Dites pourquoi à Wiring.

— S'il y avait un incendie, ils partiraient en courant dans toutes les directions. Au lieu de cela...

— Ils attendent de retourner en classe, oui. » Mais lorsqu'elle se tourna vers Wireman, je vis une femme différente, une femme effrayée. « Je me suis encore trop trompée dans votre nom.

— Ce n'est pas grave, Miss Eastlake », lui dit-il en déposant un baiser sur la tempe de la vieille dame avec une tendresse que je trouvais touchante et qui me plut beaucoup.

Elle me sourit. On avait l'impression de voir le soleil sortir d'un nuage. « Tant qu'il s'adresse à quelqu'un par son nom de famille, on sait... », mais elle paraissait perdue, à présent, et son sourire commença à s'altérer. « On sait que...

— C'est l'heure d'aller regarder Oprah », intervint Wireman en lui prenant le bras.

Ils firent pivoter ensemble le déambulateur et elle se dirigea d'un pas étonnamment rapide vers la porte située à l'autre bout de la pièce. Il marchait à côté d'elle, la surveillant de près.

Un grand écran plat Samsung constituait l'élément central de la « salle de télévision » ; à l'autre bout de la pièce, on voyait les différents composants d'un coûteux système de son. Mais c'est à peine si je les remarquai. Je regardais le dessin encadré sur le mur, au-dessus des étagères de CD et, pendant quelques secondes, j'oubliai de respirer.

Le dessin, exécuté au crayon, n'était rehaussé que par deux lignes écarlates, sans doute rajoutées simplement au stylo à bille rouge – comme les profs en utilisent pour corriger les copies. Ces deux lignes faussement désinvoltes, à l'horizon du Golfe, étaient là pour indiquer le coucher de soleil. Elles étaient tout simplement parfaites. Géniales dans leur minimalisme. C'était mon horizon, celui que je voyais depuis Little Pink. J'en étais certain, comme j'étais certain que l'artiste avait écouté le bruissement sans trêve des coquillages frottant les uns contre les autres, sous ses pieds, pendant qu'il jetait sur le désert du papier ce que voyaient ses yeux, ce que traduisait son esprit. Sur l'horizon, il y avait un bateau, probablement un pétrolier. Il aurait aussi bien pu s'agir de celui que j'avais dessiné le premier soir, au 13 Duma Key Road. Si le style n'avait rien à voir avec le mien, le sujet, en revanche, était presque identique.

Griffonné presque avec négligence, en bas : Salv Dalí.

## IV

Miss Eastlake — Elizabeth — fuma sa cigarette pendant que Oprah Winfrey interrogeait Kirstie Alley sur le thème toujours aussi fascinant de la perte de poids. Wireman apporta des sandwichs œufs-salade qui étaient délicieux. Mon regard ne cessait de revenir au dessin de Dalí et, bien entendu, je ne cessais de me dire *Hello, Dalí*. Lorsque le Dr Phil arriva et qu'il se mit à morigéner deux grosses dames de l'assistance, sans doute venues là pour se faire morigéner, je déclarai à Wireman et Elizabeth qu'il fallait vraiment que je retourne chez moi.

À l'aide de la télécommande, Elizabeth fit taire le Dr Phil, puis elle prit le livre sur lequel avait été posée la télécommande et me regarda avec un mélange d'humilité et d'espoir. « Wireman dit que vous viendrez de temps en temps me lire quelque chose l'après-midi, Edmund. C'est vrai ? »

Il arrive parfois que nous soyons obligés de prendre des décisions en une fraction de seconde, et ce fut le cas ce jour-là. Je choisis de ne pas regarder en direction de Wireman, assis à la gauche d'Elizabeth. Certes, l'acuité d'esprit dont elle avait fait preuve à la table des porcelaines s'érodait — même moi je pouvais le voir — mais il lui en restait tout de même pas mal. Un coup d'œil à Wireman aurait suffi à lui apprendre que l'idée était une nouveauté pour moi et elle aurait été gênée. Or je ne voulais pas qu'elle se sente gênée, non seulement parce que je l'aimais bien, mais aussi parce que ce n'était pas les moments de gêne qui allaient lui manquer dans les années à venir : ils allaient se multiplier et ne se réduiraient pas à l'oubli des noms propres.

« Nous en avons parlé, dis-je.

— Vous pourriez peut-être me lire un poème, cet après-midi. Vous le choisirez vous-même. C'est quelque chose qui me manque beaucoup. Je pourrais me passer d'Oprah, mais une vie sans livres, c'est comme être tout le temps assoiffée et une vie sans poésie est... » Elle rit. Un rire affolé qui me fit mal au cœur. « C'est comme une vie sans tableau, vous ne croyez pas ? »

Un grand silence régnait dans la pièce. Une horloge égrenait les secondes, quelque part, mais c'était tout. Je pensais que Wireman allait dire quelque chose, mais il n'en fit rien. Elle l'avait rendu temporairement muet, ce qui n'était pas un mince exploit avec un tel *hijo de su madre*.

« Vous le choisirez vous-même, répéta-t-elle. Ou bien, si vous êtes resté trop longtemps, Edward...

— Non, dis-je, ça va, je vais très bien. »

Le livre était sobrement intitulé *Good Poems*. Le compilateur était Garrison Keillor, un homme qui aurait pu se présenter aux élections et être élu gouverneur, dans la partie du pays d'où je venais. J'ouvris le livre au hasard et tombai sur le poème d'un certain Frank O'Hara. Il était court. Cela en faisait un beau poème à mes yeux, et je me lançai.

*As-tu oublié comment alors nous étions quand nous étions encore du premier choix et que nous souriait le jour, une pomme à la bouche ? rien ne sert de s'inquiéter du Temps mais nous avons plus d'un tour dans nos sacs et nous en avons fait de belles les champs et les bois nous paraissaient notre festin nous n'avions pas besoin de compteurs de vitesse nous pouvions faire un cocktail de glace et d'eau...*

Il m'arriva quelque chose à ce moment-là. Ma voix se mit à s'étouffer et mes paroles à se dédoubler, comme si le mot « eau », dans ma bouche, en avait suscité dans mes yeux. Je la regardai. « Excusez-moi », dis-je d'une voix étranglée. Wireman parut inquiet, mais Elizabeth Eastlake me souriait, l'air de comprendre parfaitement.

« Ce n'est rien, Edgar, dit-elle. La poésie me fait aussi cet effet-là, parfois. Il n'y a aucune honte à éprouver un sentiment sincère. Les hommes ne feignent pas les convulsions.

— Ni ne simulent l'angoisse », ajoutai-je d'une voix qui paraissait appartenir à quelqu'un d'autre.

Elle eut un sourire éclatant. « Notre ami connaît sa Dickinson, Wireman !

— On dirait bien », admit Wireman.

Il me regardait attentivement.

« Voulez-vous terminer, Edward ?

— Volontiers, madame.

*Je ne désirerais pas être plus rapide ou plus vert qu'aujourd'hui si vous étiez encore avec moi.*

*Ô vous les plus beaux de tous mes jours.*

Je refermai le livre. « C'est la fin. »

Elle acquiesça. « Et quels ont été les plus beaux de tous vos jours, Edgar ?

— Ceux-ci, peut-être. J'espère. »

Elle hocha de nouveau la tête. « Alors, je l'espère aussi. On a toujours le droit d'espérer. Et, Edgar ?

— Oui, madame ?

— Non, appelez-moi Elizabeth. Je ne supporte pas qu'on me donne du *madame* à la fin de ma vie. Est-ce que nous nous comprenons ?

— Il me semble bien, Elizabeth. »

Elle sourit, et les larmes qu'elle avait dans les yeux roulèrent sur des joues certes vieilles et parcourues de rides, mais les yeux, eux, étaient jeunes. Jeunes.

## V

Dix minutes plus tard, je me retrouvai à l'extrémité du caillebotis en compagnie de Wireman. Il avait laissé la vieille dame devant une tranche de tarte au citron, un verre de thé et la télécommande. J'avais deux des sandwiches œufs-salade de Wireman dans un sac. Ils allaient se dessécher si je ne les emportais pas et il n'avait pas eu besoin d'insister beaucoup. Je l'avais aussi tapé de deux aspirines.

« Écoutez, me dit-il, je suis désolé de ce qui est arrivé. J'avais l'intention de vous en parler avant, croyez-moi.

— Ce n'est pas grave, Wireman. »

Il hocha la tête, mais sans me regarder dans les yeux. Il se tenait tourné vers le Golfe. « Je voulais juste vous dire que je ne lui avais rien promis. Mais elle est devenue... enfantine, si l'on veut. Si bien qu'elle se fait des idées comme s'en font les enfants, en se fondant davantage sur ce qu'elle désire que sur les faits.

— Et ce qu'elle désire est qu'on lui lise quelque chose.

— Oui.

— Des poèmes enregistrés ne feraient pas l'affaire ?

— Eh non ! Elle dit que la différence entre un enregistrement et ce qui est vivant est comme celle entre les champignons en boîte et les champignons frais. »

Il sourit, mais toujours sans me regarder.

« Et pourquoi ne lui faites pas vous-même la lecture, Wireman ?

— Parce que je ne peux plus, répondit-il sans quitter l'eau des yeux.

— Vous ne pouvez plus ? Et pourquoi ? »

Il réfléchit un instant, puis secoua la tête. « Pas aujourd'hui. Wireman est fatigué, *muchacho*, et elle va se réveiller dans la nuit. Elle va se réveiller, se montrer querelleuse, angoissée, confuse, capable de se croire à Londres ou à Saint-Tropez. Je vois les indices.

— Un autre jour, vous me le direz ?

— Oui. » Il soupira en soufflant par le nez. « Puisque vous me montrez vos trucs, je devrais être capable de vous montrer les miens, même si ça ne m'enchanté pas. Vous êtes sûr que vous allez pouvoir rentrer tout seul ?

— Absolument », répondis-je, alors que ma hanche pulsait comme un gros moteur.

« Je vous aurais bien ramené avec la voiturette, je l'aurais même fait volontiers, mais quand elle est comme ça – en Doc Wireman dans le texte, le syndrome s'appelle *de l'Intelligence à la Stupidité* – elle est capable de se mettre dans la tête de nettoyer les vitres, ou d'enlever la poussière des étagères, ou d'aller faire une promenade sans son déambulateur. »

Cette idée le fit frissonner. On aurait dit le type qui commence par faire le clown puis retombe dans la réalité.

« J'ai l'impression que tout le monde veut que je m'achète ce genre d'engin, marmonnai-je.

— Vous allez appeler votre femme ?

— Je ne vois pas d'autre solution. »

Il acquiesça. « Bon garçon. Vous me raconterez tout ça quand je viendrai voir vos œuvres. N'importe quand. Je connais

une infirmière — Annmarie Whistler — que je peux faire venir même le matin, si ça vous convient mieux.

— Très bien. Merci. Et merci aussi de m'avoir écouté, Wireman.

— Merci d'avoir fait la lecture à la patronne. *Buena suerte, amigo.* »

J'avais déjà parcouru une cinquantaine de mètres sur la plage lorsque quelque chose me vint à l'esprit. Je me retournai, pensant que Wireman serait déjà reparti ; mais il était toujours là, mains dans les poches, le vent venu du Golfe — de plus en plus frais — peignant ses longs cheveux grisonnants en arrière.

« Wireman !

— Quoi ?

— Elizabeth a-t-elle été peintre, elle aussi ? »

Il resta un long moment sans répondre. Il n'y avait que le bruit des vagues qui, poussées par le vent, étaient plus fortes, ce soir. « C'est une question intéressante, Edgar, dit-il enfin. Si jamais vous le lui demandiez — ce que je vous déconseille —, je crois qu'elle vous répondrait que non. Mais à mon avis, ce ne serait pas la vérité.

— Et pourquoi donc ? »

Mais il ne répondit pas à la question. « Il vaudrait mieux vous mettre à marcher, *muchacho*. Avant que votre hanche ne commence à se raidir. » Il m'adressa un bref salut de la main, se retourna ; il avait disparu par le caillebotis, à la poursuite de son ombre allongée, avant même que je m'en rende compte.

Je restai un instant encore là où j'étais, puis pris la direction du nord, les yeux sur Big Pink. La direction de chez moi. Ce fut une longue marche et avant d'y arriver, mon ombre ridiculement longue s'était perdue dans les uniolas, les avoines de mer ; mais j'y arrivai. La mer continuait à grossir et le murmure des coquillages, sous la maison, s'était à nouveau transformé en une bruyante dispute.



## **Exécuter un dessin (IV)**

*Commencez par ce que vous savez faire puis réinventez tout. L'art est de la magie, c'est indiscutable, mais tout art, aussi étrange qu'il soit, a ses racines dans l'humble quotidien. Ne soyez pas surpris, simplement, si des fleurs étranges fleurissent dans un terreau banal. Elizabeth savait ça. Personne ne le lui avait enseigné ; elle l'avait appris toute seule.*

*Plus elle dessinait, plus elle voyait. Plus elle voyait, plus elle voulait dessiner. Ça marche comme ça. Et plus elle voyait, plus la parole lui revenait : tout d'abord les quatre ou cinq cents mots qu'elle connaissait le jour où elle était tombée de la carriole sur la tête, puis beaucoup, beaucoup d'autres.*

*Papa était émerveillé par la complexité de plus en plus grande de ses dessins. Ses sœurs aussi – aussi bien les Grandes Méchantes que les jumelles (pas Adie ; Adie se trouvait en Europe avec trois amies et deux chaperons de confiance – Emery Paulson, le jeune homme qu'elle devait épouser, n'était pas encore entré en scène). La nounou à tout faire était aussi émerveillée, et l'appelait la petite fille modèle.*

*Le médecin qui la soignait les mettait en garde, la petite fille devait être très prudente, en ce qui concernait les exercices et tout ce qui pouvait l'exciter, risquer de lui faire contracter la fièvre mais, en janvier 1926, on la voyait déjà aller partout dans le sud de l'île, équipée de son carnet de dessin, habillée de « sa veste rembourrée » dessinant tout ce qu'elle voyait.*

*C'est au cours de cet hiver-là que sa famille commença à en avoir assez de ses dessins – à commencer par les Grandes Méchantes et Hannah, puis Tessie et Lolo, ensuite Papa et enfin même Nan Melda. Comprit-elle que même le génie devient indigeste à trop fortes doses ? Peut-être, à sa manière instinctive d'enfant.*

*La suite, née de leur rejet grandissant, fut une tentative déterminée pour leur faire voir les merveilles qu'elle voyait en les réinventant.*

*Commença alors sa phase surréaliste ; tout d'abord des oiseaux volant à l'envers, puis des animaux marchant sur l'eau, puis les Chevaux Souriants, lesquels lui valurent une certaine reconnaissance. C'est alors que quelque chose changea. C'est alors que quelque chose de sombre s'infiltra en elle, prenant la petite Libbit comme médium.*

*Elle commença à dessiner sa poupée et sa poupée se mit à parler.*

*Noveen.*

*Adriana était revenue du Gai Paris et au début, Noveen parlait surtout en empruntant le timbre haut perché, perlé et joyeux d'Adie, demandant à Elizabeth si vous savez parler français et lui disant de fermer la bouche'. Parfois, Noveen l'endormait d'une berceuse au milieu des représentations du visage de la poupée – grand, rond et tout brun, les lèvres rouges exceptées – éparpillées sur la courtepoinette d'Elizabeth.*

*Noveen chante Frère Jacques frère Jacques, dormez-voou, dormez-voou ?*

*D'autres fois, Noveen lui racontait des histoires – embrouillées mais merveilleuses – dans lesquelles Cendrillon portait les pantoufles de Blanche-Neige et où le Petit Poucet se perdait dans la Forêt magique, où il trouvait une maison de sucre au toit en bonbons à la menthe.*

*Puis la voix de Noveen changea. Ne fut plus celle d'Adriana, ni d'une personne connue d'Elizabeth, et continua de parler même quand Elizabeth lui disait de fermer la bouche'. Au début, cette voix était même peut-être agréable. Peut-être amusante. Étrange, mais amusante.*

*Mais les choses changent, n'est-ce pas ? Parce que l'art est magie, et la magie n'est pas toujours blanche.*

*Même pas pour les petites filles.*

## L'art pour L'art

### I

Il y avait une bouteille de whisky dans l'armoire à liqueurs du séjour. J'en aurais bien pris un verre, mais je ne le fis pas. J'avais aussi envie d'attendre, peut-être de manger l'un des sandwiches de Wireman tout en préparant ce que j'allais lui dire – mais je ne fis pas cela non plus. Parfois, le seul moyen de faire un truc, c'est de le faire. Je pris le téléphone sans fil avec moi et passai dans la Salle Floride. Il y faisait frais, même avec la porte-fenêtre fermée, mais frais d'une manière agréable. Je me disais que cette fraîcheur de l'air ne pouvait que m'éclaircir les idées. Et peut-être la vue du soleil déclinant vers l'horizon, d'où il déroulait son tapis d'or fondu sur l'eau, allait-elle me calmer. Parce que j'étais loin d'être calme. Mon cœur cognait trop fort, mes joues me brûlaient, ma hanche me faisait un mal de chien – lorsque je pris soudain conscience, horrifié, que le nom de ma femme m'était sorti de la tête. À chaque fois que je tentais une plongée pour le repêcher, je remontais avec *peligro*, danger en espagnol.

Je décidai finalement qu'il y avait une chose que je devais faire avant de téléphoner dans le Minnesota.

J'abandonnai le téléphone sur le canapé trop rembourré, me traînai jusqu'à la chambre (avec ma béquille ; ma béquille et moi allions être inséparables jusqu'à l'heure d'aller au lit) et pris Reba. Un seul coup d'œil à ses yeux bleus me suffit à faire revenir le nom de Pam et mon cœur ralentit. Ma petite amie solidement coincée entre mon moignon et mon buste (ses jambes sans os se balançaient mollement), je revins m'asseoir

dans la Salle Floride. Reba retomba sur mes genoux et je la mis sèchement de côté, face au soleil couchant.

« Regarde-le trop longtemps et tu vas devenir aveugle, dis-je. Bien sûr, c'est ça qui est marrant. Bruce Springsteen, 1973 ou par là, *muchacha*. »

Reba ne répondit pas.

« Je devrais être au premier en train de peindre ça, lui dis-je. En train de faire du putain d'art pour l'art. »

Toujours pas de réponse. Ses yeux paraissaient dire au monde en général qu'elle se trouvait prisonnière du plus vilain monsieur d'Amérique.

Je pris le téléphone et l'agitai sous son absence de nez. « Je peux le faire ! »

Rien de la part de Reba, mais je lui trouvai l'air dubitatif. En dessous de nous, les coquillages, carburant au vent d'ouest, poursuivaient leur dispute : *C'est ta faute, non c'est la tienne, c'est pas vrai...*

Au lieu de continuer ma discussion avec ma Poupée Anti-Colère, je composai le numéro de ce qui était naguère ma maison. Aucun problème pour m'en souvenir. J'espérais tomber sur le répondeur de Pam. Mais non, j'eus droit à la dame elle-même. Elle avait l'air hors d'haleine. « Hé, Joanie, heureusement que tu as rappelé. Je suis en retard et j'espérais que notre rancart de trois heures quinze...

— Ce n'est pas Joanie », la coupai-je. Le combiné coincé entre l'oreille et l'épaule, je tendis la main vers Reba et la pris sur mes genoux sans même penser à ce que je faisais. « C'est Edgar. Et il faudra peut-être que tu annules ton rancart. Il y a quelque chose dont nous devons parler, un truc important.

— Tu ne vas pas bien ?

— Moi ? Si. Très bien.

— On ne pourrait pas en parler plus tard, Edgar ? Je dois aller chez le coiffeur et je suis en retard. Je serai de retour à six heures.

— C'est à propos de Tom Riley. »

Silence, dans la partie du monde où habitait Pam. Un silence qui dura peut-être dix secondes. Pendant ces dix secondes, la piste d'or fondu, sur l'eau, s'assombrit très

légèrement. Elizabeth Eastlake connaissait son Emily Dickinson ; je me demandai si elle connaissait aussi son Vachel Lindsay.

« Quoi, Tom ? » demanda enfin Pam. Il y avait de la prudence dans son ton, beaucoup de prudence. J'étais bien certain qu'elle avait tout oublié de son rendez-vous chez le coiffeur.

« J'ai des raisons de croire qu'il envisage de se suicider. » Coinçant de nouveau le téléphone contre mon épaule, je me mis à caresser les cheveux de la poupée. « Tu n'es pas au courant de quelque chose ?

— Pourquoi je devrais... je devrais... » Elle paraissait sonnée, avoir le souffle coupé. « Au nom du ciel, pourquoi je devrais... » Elle avait un peu repris pied et tentait à présent de jouer l'indignation. C'est pratique dans ce genre de situation, je suppose. « Tu m'appelles à l'improviste, comme ça, et tu t'attends à ce que je sache tout de l'état d'esprit de Tom Riley ? Moi qui croyais que tu allais mieux ! Faut croire que je prenais mes désirs pour la ré...

— Baiser avec lui devrait pourtant t'en donner une idée. » Ma main s'entortilla dans les faux cheveux orange de Reba et les étreignit comme pour les arracher. « À moins que je me trompe ?

— C'est *dément* ! s'écria-t-elle, hurlant presque. Tu as besoin de te faire soigner, Edgar ! Appelle le Dr Kamen ou trouve-toi quelqu'un là-bas, et vite ! »

La colère – et la certitude concomitante que les mots m'échapperaient – disparut tout d'un coup. Je desserrai mon étreinte sur les cheveux de Reba.

« Calme-toi, Pam. Il ne s'agit pas de toi. Ni de moi. Mais de Tom. N'a-t-il pas donné de signes de dépression ? Tu as bien dû voir quelque chose. »

Pas de réponse. Mais pas le cliquetis d'un combiné qu'on repose, non plus. Et je l'entendais respirer.

Finalement, elle prit la parole : « Bon, d'accord, d'accord. Je sais d'où tu tiens cette idée. La Petite Miss Reine du Drame, hein ? Je suppose qu'Ilse t'a aussi parlé de Max Stanton, à Palm Desert. Voyons, Edgar, tu sais comment elle est ! »

Pour le coup, la fureur menaça de revenir. J'agrippai Reba par son ventre mou. *Je peux le faire, pensai-je. Ça ne concerne pas Ilse non plus. Et Pam ? Pam a la frousse, c'est tout, parce que le truc lui tombe dessus, sortant de nulle part. Elle a peur et elle est en colère, mais je peux le faire. Je dois le faire.*

Peu importe que pendant quelques instants, j'ai eu envie de la tuer. Ou que j'aurais sans doute essayé de la tuer si elle avait été dans la Salle Floride avec moi.

« Ce n'est pas Ilse qui me l'a dit.

— Assez de délire, je vais raccrocher tout de...

— La seule chose que je ne sache pas, c'est lequel des deux t'a persuadée de te faire faire un tatouage sur le sein. La petite rose. »

Elle poussa un cri. Un cri étouffé, certes, mais cela suffit. Il y eut un autre moment de silence. Sous-tendu par une pulsation feutrée, noire. Puis elle explosa. « Cette salope ! Elle l'a vue et te l'a dit ! Il n'y a que de cette façon que tu puisses le savoir ! Eh bien, ça ne signifie rien ! Ça ne prouve rien !

— Nous ne sommes pas devant un tribunal, Pam. »

Elle ne répondit pas, mais elle haletait.

« Ilse avait des soupçons à propos de ce type, Max, mais pour Tom, pas le moindre. Si tu le lui reproches, tu vas lui briser le cœur... Et ça me brisera le mien. »

Elle pleurait. « Fais chier, avec ton cœur. Et va chier toi-même ! Je voudrais que tu sois mort, t'entends ? menteur, espion, je voudrais que tu sois mort. »

Au moins, je n'en ressentais plus l'envie, de mon côté. Grâce à Dieu.

La piste, sur l'eau, avait pris un ton plus sombre de cuivre brûlé. Les feux orange allaient s'allumer peu à peu.

« Que sais-tu de l'état d'esprit de Tom ?

— Rien. Et pour ton information, je n'ai pas de liaison avec lui. J'en ai eu une, qui a duré trois semaines en tout. C'est terminé. Je lui ai dit clairement lorsque je suis revenue de Palm Desert. Il y a toutes sortes de raisons, mais fondamentalement, il est trop... » Elle revint brusquement en arrière. « C'est forcément elle qui te l'a dit. Melinda ne l'aurait pas fait, même si

elle avait été au courant. » Sur quoi elle ajouta, stupidement vindicative : « *Elle*, elle sait ce que j'ai vécu avec toi ! »

Surprenant, à vrai dire, à quel point j'étais peu intéressé par l'exploration de ce territoire-là avec elle. Autre chose m'intéressait. « Il est trop quoi ? »

— *Qui* est trop quoi ? s'écria-t-elle. Bordel, ça me fait chier ! C'est un vrai interrogatoire ! »

Comme si ça m'amusait. « Tom. Tu viens de dire, *fondamentalement, il est trop...* et tu t'es arrêtée.

— Trop chagrin. C'est une pelote de nerfs à vif, ce type-là. Un jour ça va, le lendemain rien ne va. Quand ce n'est pas les deux à la fois, en particulier s'il ne prend pas ses... »

Elle s'interrompit brusquement.

« ... s'il ne prend pas ses petites pilules, dis-je pour elle.

— Ouais, bon, je ne suis pas son psychiatre. »

Et ce n'était pas que de la mauvaise humeur en fer-blanc, dans sa voix, mais de l'acier bleu. Bon Dieu. La femme avec laquelle j'avais été marié pouvait se montrer coriace quand la situation l'exigeait, mais j'avais l'impression que cette dureté d'acier était une nouveauté : une conséquence de mon accident. Sa manière à elle de boiter.

« J'en ai déjà eu ma claque de ces conneries de psy avec toi, Edgar. Juste une fois, j'aimerais bien rencontrer un homme et pas juste un tireur de cartes bourré de tranquillisants. *Peux pas le dire maintenant, demande-moi plus tard quand je me serai calmé* – c'est pas toi qui disais ça ? »

Elle renifla dans mon oreille et j'attendis le coup de trompette dans le mouchoir. Il vint. Elle pleurait comme je l'avais toujours entendue pleurer. Certaines choses ne changent jamais.

« Va te faire foutre, Edgar, pour avoir foutu en l'air ce qui était jusqu'ici une journée plutôt agréable. »

— Je me fiche de savoir avec qui tu couches, Pam. Nous sommes divorcés. Tout ce que je veux, c'est sauver la vie de Tom Riley. »

Elle poussa un tel hurlement, cette fois, que je dus écarter l'écouteur de mon oreille. « JE NE SUIS PAS RESPONSABLE DE LUI ! LUI ET MOI, C'EST FINI ! T'as pas écouté ce que je

t'ai dit ? » Sur quoi elle baissa de ton, mais pas tellement : « Il n'est même pas à Saint-Paul. Il est en croisière avec sa mère et son homo de frère. »

Soudain je compris, ou crus comprendre. L'impression de dominer toute la scène, comme dans une vue aérienne. Peut-être parce que j'avais moi-même envisagé de me suicider tout en me demandant en permanence comment faire pour qu'on croie sans l'ombre d'un doute à un accident. Non pas tant pour que l'assurance paie, mais pour que mes filles n'aient pas à vivre avec les stigmates attachés à...

Et c'était la réponse, après tout ?

« Dis-lui que tu sais. Dès son retour, dis-lui que tu sais qu'il veut se suicider.

— Et pourquoi me croirait-il ?

— Parce qu'il a vraiment prévu de le faire. Parce que tu le connais. Parce qu'il est malade mentalement et s'imagine donc qu'il se balade avec JE VAIS ME SUICIDER écrit dans le dos. Dis-lui que tu le sais parce qu'il ne prend plus ses antidépresseurs. Ça, tu le sais vraiment, non ? C'est un fait précis.

— Oui. Mais je lui ai déjà dit de les reprendre, et ça n'a rien changé.

— Et est-ce que tu l'as déjà menacé d'en parler à tout le monde, s'il ne reprenait pas ses médicaments ? De tout balancer ?

— Non, et ce n'est pas aujourd'hui que je vais commencer ! dit-elle, outrée. Est-ce que tu t'imagines que je vais aller raconter à tout Saint-Paul que j'ai couché avec Tom Riley ? Que j'ai eu une liaison avec lui ?

— Et si tout Saint-Paul apprenait que tu te fais simplement du souci pour lui ? Est-ce que ce serait si terrible ? »

Elle garda le silence.

« Tout ce que je veux, c'est que tu ailles le voir à son retour...

— Tout ce que tu veux ! C'est ça ! Tout le temps avec toi, il fallait faire ce que monsieur voulait ! Je vais te dire, Eddie, si c'est si foutrement important pour toi, va le voir, toi ! »



Il y avait de nouveau cette même exaspération frénétique dans sa voix, mais aussi une peur sous-jacente.

« Si c'est toi qui as rompu, repris-je, tu as encore probablement une certaine influence sur lui. Tu peux même peut-être en avoir assez pour lui sauver la vie. Je sais que c'est angoissant, mais tu es coincée, dans cette affaire.

— Pas du tout. Et, d'ailleurs, je vais raccrocher.

— S'il se suicide, je doute que tu passes le reste de ta vie à avoir des remords... mais je te garantis au moins une année pénible. Sinon deux.

— Sûrement pas. Je dormirai comme un bébé.

— Désolé, Panda, mais je ne te crois pas. »

Panda était un petit nom que je lui donnais autrefois et que je n'avais pas utilisé depuis des années ; je ne sais pas comment il m'était revenu. Ses défenses s'effondrèrent. Elle se remit à pleurer. La colère avait disparu. « Pourquoi faut-il que tu sois aussi dégueulasse avec moi ? Pourquoi tu me laisses pas tranquille ? »

J'en avais jusque-là. Je ne désirais plus qu'une chose, prendre mes antalgiques. Et peut-être m'allonger sur le lit pour pleurer moi aussi tout mon soûl, qui sait. « Dis-lui que tu as compris. Dis-lui d'aller voir son psychiatre et de reprendre ses antidépresseurs. Et dis-lui – c'est le plus important – que s'il se tue, tu le raconteras à tout le monde, à commencer par sa mère et son frère. Que quelle que soit la manière dont il s'y prendra, tout le monde saura qu'en réalité il s'est suicidé.

— Je ne peux pas faire un truc pareil ! Je ne peux pas ! »

Elle avait répondu d'un ton désespéré.

Je réfléchis un instant et décidai de remettre entièrement entre ses mains le sort de Tom Riley – de le lui confier comme ça, via le fil du téléphone. Cette manière de déléguer les choses n'était pas dans le style de l'ancien Edgar Freemantle, mais évidemment, cet ancien Edgar Freemantle n'aurait jamais envisagé de perdre son temps à peindre des couchers de soleil. Ou à jouer avec une poupée.

« À toi de décider, Panda. Tu risques juste que ça ne serve à rien s'il n'éprouve plus rien pour toi, mais...

— Oh, je ne lui suis pas indifférente, me coupa-t-elle d'un ton plus désespéré que jamais.

— Alors dis-lui qu'il doit commencer une nouvelle vie, que ça lui plaise ou non.

— Ce bon vieil Edgar, toujours à régenter tout le monde, dit-elle, mais sans agressivité. Même depuis son lointain royaume insulaire. Ce bon vieil Edgar. Edgar le monstre.

— Ça fait mal.

— J'en suis ravie », dit-elle en raccrochant.

Je restai assis un moment sur le canapé, regardant le coucher de soleil flamboyer de plus en plus tandis que la température devenait plus fraîche dans la Salle Floride. Les gens qui croient qu'il n'y a pas d'hiver en Floride se trompent lourdement. Plus de deux centimètres de neige sont tombés à Sarasota en 1977. Quelque chose me dit qu'il peut faire froid partout. Je suis prêt à parier qu'il neige jusqu'en enfer, même si je doute que ça tienne.

## II

Wireman appela peu après quatorze heures pour demander si l'invitation à venir voir mes œuvres tenait toujours. Je ressentis une pointe d'inquiétude en me rappelant sa promesse de me donner son avis sans me faire de cadeau, mais lui répondis tout de même que oui, elle tenait toujours.

Je disposai ce que j'estimai être mes seize meilleures toiles... si ce n'est que dans cette lumière claire et froide de janvier, elles me paraissaient toutes plus merdiques les unes que les autres. Le dessin que j'avais fait de Carson Jones se trouvait toujours planqué sur l'étagère de mon placard. Je l'en descendis, le fixai sur un morceau d'aggloméré et le plaçai en bout de file. Ses couleurs paraissaient grossières et simplettes, comparées à celles des huiles (sans compter que le format était plus petit), mais je trouvais cependant qu'il avait quelque chose qui manquait aux autres.

J'envisageai un instant d'y ajouter le personnage en tunique rouge, puis y renonçai. Sans savoir pourquoi. Peut-être

simplement parce qu'il me fichait les boules. À sa place, je mis *Hello* – le super-pétrolier exécuté aux crayons de couleur.

Wireman débarqua au volant d'une voiturette d'un bleu brillant décoré d'une bande jaune très sport. Il n'eut pas besoin de sonner à la porte. Je l'attendais sur le seuil.

« Vous avez une petite mine aujourd'hui, *muchacho*, dit-il en entrant. On se détend. Je ne suis pas le toubib et nous ne sommes pas en consultation.

— Je ne peux pas m'en empêcher. Si vous étiez un inspecteur de l'urbanisme venu contrôler mon boulot, je ne me sentirais pas comme ça, mais...

— Mais voilà, c'était dans votre autre vie, enchaîna Wireman. Vous entamez la nouvelle et vous n'êtes pas encore à l'aise dans vos chaussures trop neuves.

— C'est à peu près cela.

— Tiens pardi... À propos de votre existence antérieure, avez-vous appelé votre femme au sujet de ce petit problème dont nous avons discuté hier ?

— Oui. Tenez-vous à connaître le détail de tous les coups échangés ?

— Nullement. Je souhaite simplement savoir si vous êtes satisfait du tour qu'a pris la conversation.

— Je n'ai plus été satisfait d'une seule conversation avec Pam depuis le jour où je me suis réveillé à l'hôpital. Mais je suis à peu près certain qu'elle va parler à Tom.

— Je pense dans ce cas que ça fera l'affaire, mon cochon — *Babe*, 1995. » Il regardait avec curiosité autour de lui. « J'aime bien la manière dont vous avez arrangé la baraque. »

J'éclatai de rire. Je n'avais même pas enlevé, sur la télé, le panonceau interdisant de fumer. « J'ai fait installer un tapis roulant par Jack au premier, c'est tout. Vous avez déjà dû venir ici, j'imagine ? »

Il m'adressa un petit sourire énigmatique. « Nous avons tous déjà été ici avant, *amigo* – c'est aut'chose que le foot professionnel. Peter Straub, vers 1985.

— Je ne vous suis pas.

— Je travaille pour Miss Eastlake depuis seize mois, mis à part un bref et désagréable séjour à Saint-Petersburg quand il a

fallu évacuer les Keys à cause du cyclone Frank. Bref, les dernières personnes à avoir loué Salmon Point – pardon, Big Pink – ne sont restées que deux semaines sur les huit qu’elles avaient réservées, après quoi elles ont mis les voiles. Soit elles n’ont pas aimé la maison, soit c’est la maison qui ne les a pas aimées. » Wireman éleva deux mains ondulantes pour mimer un fantôme et s’avança ainsi sur la moquette bleu clair du séjour. Sa chemise, couverte d’oiseaux et de plantes tropicales, gâchait largement l’effet recherché. « Après quoi, tout ce qui a marché dans Big Pink. a marché seul !

— Shirley Jackson, dis-je, vers je sais pas quand.

— Ouais. Bref. » Wireman voulait prouver quelque chose. Ou essayer. « Donc, voilà Big Pink ! » dit-il avec un grand geste englobant toute la pièce. « Meublé dans le style floridien si populaire connu sous le nom de Location-Vingt-et-Unième-Siècle ! Avec tapis roulant Cybex au premier et... (il plissa les yeux) : n’est-ce pas une petite poupée Lucille Ball que j’aperçois sur le canapé de la Salle Floride ?

— Je vous présente Reba, la Reine des Poupées Anti-Colère. C’est mon psy et ami Kramer qui me l’a donnée. » Mais il y avait erreur. Mon bras manquant se mit à me démanger. Et, pour la dix millième fois, j’essayai de le gratter et vint heurter mes côtes encore sensibles à la place. « Attendez », dis-je, regardant Reba qui regardait le Golfe.

*Je peux le faire, pensai-je. C’est comme là où on planque son argent quand on ne veut pas payer d’impôts.*

Patiemment, Wireman attendait.

Mon bras me démangeait toujours. Le bras qui n’était pas là. Celui qui voulait parfois dessiner. J’avais envie de dessiner, tout d’un coup. Je pensais que je voulais dessiner Wireman. Wireman et la coupe de fruits. Wireman et le pistolet.

*Arrête tes conneries.*

*Je peux le faire.*

*On planque son argent dans des banques à l’étranger, pensai-je. Aux Bahamas. Nassau. Les îles Caïmans. Et bingo, je le tenais.*

« Kamen, dis-je. Il s’appelle Kamen. Kamen m’a donné Reba. Xander Kamen.

— Eh bien, à présent que nous avons réglé cela, allons voir les tableaux.

— Puisqu'il le faut. » Je le précédai avec ma béquille dans l'escalier. À mi-chemin, une idée me frappa. « Wireman, dis-je sans me retourner, comment saviez-vous que mon tapis roulant était un Cybex ? »

Il resta quelques instants sans répondre. « C'est la seule marque que je connaisse. Et maintenant, pouvez-vous reprendre seul votre mouvement ascendant, ou doit-on vous botter les fesses ? »

*Vraisemblable, mais ça sonne faux, pensai-je en repartant. Je crois que vous mentez, mon ami, et vous savez quoi ? Je crois que vous savez que je le sais.*

### III

Mes œuvres s'alignaient contre le mur nord de Little Pink, le soleil couchant donnant largement ce qu'il fallait d'éclairage naturel. À les voir d'un peu loin, derrière Wireman qui passait lentement devant, s'arrêtant parfois et même revenant une fois pour en étudier de nouveau une ou deux, je me disais qu'elles bénéficiaient même de plus de lumière qu'elles n'en méritaient. Ilse et Jack en avaient chanté les louanges, mais la première était ma fille et le second mon employé.

Quand il atteignit le dessin du super-pétrolier, au bout de la rangée, Wireman s'accroupit et le contempla pendant une trentaine de secondes, les avant-bras posés sur les cuisses, les mains pendant entre les jambes.

« Qu'est-ce..., commençai-je.

— Chut. »

Sur quoi je dus subir trente secondes supplémentaires de silence. Finalement, il se releva. Ses genoux craquèrent. Quand il se tourna pour me faire face, ses yeux me parurent très grands ; le gauche était enflammé. De l'eau – pas une larme – coulait du coin intérieur. Il tira un mouchoir d'une de ses poches et l'essuya, geste automatique de quelqu'un qui l'accomplit une douzaine de fois par jour, sinon plus.

« Bonté divine, dit-il en se dirigeant vers la fenêtre tandis qu'il fourrait le mouchoir dans sa poche.

— Quoi, bonté divine ? Quoi, bonté divine ? »

Il regardait vers l'extérieur. « Vous ne vous rendez pas compte à quel point c'est remarquable, hein ? Vous ne vous en rendez absolument pas compte.

— C'est vrai ? demandai-je, ne m'étant jamais senti aussi peu sûr de moi. Vous parlez sérieusement ?

— Sont-elles rangées par ordre chronologique ? » demanda-t-il, toujours tourné vers le Golfe. Le Wireman blagueur, plaisantin, railleur, avait été faire un tour. Je le soupçonnais d'être maintenant beaucoup plus proche de l'homme qui s'adressait autrefois à un jury... en admettant qu'il ait jamais plaidé. « Elles le sont, n'est-ce pas ? reprit-il. Les deux dernières exceptées. Elles sont de toute évidence plus anciennes. »

Je voyais mal comment on pouvait qualifier de « plus ancienne » une partie d'une production qui ne remontait pas à plus de deux mois ; mais, parcourant celle-ci des yeux, je me rendis compte qu'il avait raison. Je n'avais pas eu l'intention de les mettre dans un ordre chronologique, mais je l'avais pourtant fait, inconsciemment.

« Oui, dis-je. De la plus ancienne à la plus récente. »

Il me montra les quatre dernières peintures, celles que j'en étais venu à appeler mes couchers de soleil composites. J'avais ajouté un nautille à la première, un disque compact sur lequel était écrit Memorex (le soleil rougeoyait par le trou) sur la deuxième et une mouette morte (que j'avais trouvée sur la plage) à la troisième, mais agrandie aux proportions d'un ptérodactyle. La dernière représentait le cimetière de coquillages sous la maison, exécuté d'après une photo numérique. Pour quelque raison, j'avais éprouvé le besoin d'ajouter des roses à cette dernière. Il n'y avait aucun rosier poussant dans le secteur de Big Pink, mais j'en avais à foison via mon nouveau pote Google.

« Ce dernier groupe de peintures... Quelqu'un les a-t-il vues ? Votre fille ?

— Non. Ces quatre-là datent d'après son départ.

— Et le type qui travaille pour vous ?

— Non plus.

— Et bien entendu, vous n'avez jamais montré à votre fille le dessin que vous avez fait de son petit a...

— Seigneur, non ! Vous plaisantez !

— Non, bien sûr que vous ne lui avez pas montré. Celui-ci possède un pouvoir qui lui est propre en dépit de la hâte d'exécution que laisse voir sa facture. Quant au reste... »

Il se mit à rire. Je me rendis soudain compte qu'il était excité, et c'est là que j'ai commencé à l'être. Mais il fallait aussi rester prudent. *N'oublie pas que ce type est un ancien avocat, qu'il n'est pas un critique d'art*, me dis-je.

« ... au reste de ces foutus machins... » Il eut de nouveau son petit jappement de rire. Il se mit à tourner en rond dans la pièce et franchit le tapis avec une aisance que je lui enviai amèrement. Il passa ses mains dans ses cheveux grisonnants et tira dessus en tout sens, comme s'il s'étirait le cerveau.

Il revint finalement aux tableaux. S'arrêta face à moi. On aurait presque dit qu'il voulait me provoquer. « Écoutez... la vie vous a sérieusement malmené, depuis quelque chose comme un an, et je sais que c'est un truc qui dégonfle pas mal l'airbag *image de soi*. Mais ne venez pas me raconter que vous ne *sentez* pas vous-même à quel point elles sont belles. »

Je me souvins de lui et moi récupérant de notre accès de fou rire, pendant que les rayons du soleil passaient par le trou du parasol, déposant de petites griffures de lumière sur la table. Wireman m'avait dit *Je sais par quoi vous êtes passé*, et je lui avais répondu, je crois, que j'en doutais sérieusement. Je n'en doutais plus aujourd'hui. Il le savait vraiment. Ce souvenir vieux de deux jours fut suivi du désir – plutôt une démangeaison qu'une faim – d'immortaliser Wireman sur du papier. De combiner un portrait et une nature morte. *Avocat avec fruits et arme à feu*.

Il me tapota la joue de sa main aux gros doigts carrés. « La terre appelle Edgar. La terre écoute, Edgar.

— Ah. *Roger, Houston*, m'entendis-je dire. Edgar en ligne.

— Alors qu'est-ce que vous en dites, *muchacho*? Je me trompe ou pas? Avez-vous senti, oui ou non, que ces toiles étaient belles quand vous les avez peintes?

— Ouais. J'avais l'impression de botter des fesses et de relever des noms. »

Il acquiesça. « C'est l'un des faits élémentaires de l'art. Quand c'est bon, l'artiste le ressent toujours. Quant au spectateur, le spectateur sérieux, celui qui regarde vraiment...

— Votre portrait tout craché. Vous avez pris tout votre temps. »

Il ne sourit pas. « Quand une chose est belle et que le spectateur s'ouvre à elle, il ressent une forte émotion. J'ai ressenti une forte émotion, Edgar.

— Bien.

— Vous pouvez le dire. Et quand ce type de chez Scoto va regarder quelques-unes de ces œuvres je crois qu'il le ressentira aussi. Je suis même prêt à le parier.

— Pourtant, ces toiles ne valent pas grand-chose. Du réchauffé dalinien, si l'on y regarde d'un peu près. »

Il passa un bras autour de mes épaules. « Je ne vais pas vous baratiner là-dessus. Nous n'allons pas non plus discuter du fait que, apparemment, vous avez peint le petit ami de votre fille via je ne sais quel bidule de télépathie fantôme. Je regrette de ne pas pouvoir voir le dessin avec les balles de tennis, mais ce qui est parti est parti.

— Et bon débarras.

— Toutefois, vous devez faire très attention, Edgar. Duma Key est un lieu très puissant... pour un certain genre de personnes. Il *amplifie* ces personnes-là. Des personnes comme vous.

— Et pas vous? » demandai-je. Il ne répondit pas tout de suite et je montrai son visage. « Vous avez de nouveau l'œil qui coule. »

Il prit son mouchoir et s'essuya.

« Vous ne voulez pas me raconter ce qui vous est arrivé? repris-je. Pourquoi vous ne pouvez pas lire? Pourquoi cela vous fait un tel effet, rien que de regarder trop longtemps des tableaux? »



— Non, pas aujourd’hui. Et si vous voulez faire mon portrait, pas de problème. Lâchez-vous.

— Dans quelle mesure lisez-vous dans mon esprit, Wireman ?

— Pas beaucoup. Vous pouvez respirer un peu, *muchacho*.

— Pourriez-vous en faire autant ailleurs qu’ici, sur Duma Key ? Si nous étions dans un café de Tampa, par exemple ?

— Oh, ça me chatouillerait peut-être vaguement, répondit-il avec un sourire. En particulier après avoir passé un an ici, à m’imbiber des, euh... des rayons.

— Viendrez-vous avec moi à la galerie ? Chez Scoto ?

— *Amigo*, je ne voudrais pas manquer ça pour tout le thé de Chine. »

## IV

La nuit suivante, un coup de vent vint de la mer et il plut abondamment pendant deux heures. Des éclairs zébraient le ciel et les vagues se brisaient contre les piliers, sous la maison. Big Pink grognait mais tenait bon. Je découvris un détail intéressant : lorsque le Golfe se fâchait un peu et expédiait de vraies vagues, les coquillages se taisaient. La houle les soulevait trop haut pour qu’ils puissent avoir leurs conversations.

J’allai au premier au plus fort des festivités tonnantes et flashantes – me sentant un peu comme le Dr Frankenstein donnant vie à son monstre dans la tour de son château – et je dessinai Wireman à l’aide d’un simple crayon noir Vénus. Du moins, presque jusqu’à la fin. Là, j’utilisai du rouge et de l’orange pour la coupe de fruits. J’esquissai une porte, à l’arrière-plan et mis Reba dans l’embrasure, debout, aux aguets. Je suppose que Kamen aurait vu en Reba ma représentante dans l’univers du tableau. Peut-être que *sí*, peut-être que *no*. Ma dernière intervention se réduisit à prendre un crayon Vénus bleu ciel pour colorier ses yeux stupides. C’était terminé. Un nouveau chef-d’œuvre signé Freemantle venait de naître.

Je restai à le contempler pendant que le tonnerre s’éloignait et que les éclairs bégayaient leurs ultimes au revoir

au-dessus du Golfe. Il y avait Wireman, assis à une table. Assis à cette table à la fin de son autre vie, je n'en doutais pas. Sur la table, il y avait une coupe de fruits et le pistolet qui lui servait à s'entraîner sur cible (il avait une bonne vue, à l'époque) ou comme arme défensive pour sa maison – ou les deux. J'avais esquissé l'arme avant de la griffonner, lui donnant un aspect sinistre et un peu baveux. Cette autre maison était vide ; mais quelque part, dans cette autre maison, une horloge égrenait les secondes ; quelque part, dans cette autre maison, un frigo ronronnait. L'air était lourd du parfum des fleurs. Le parfum était terrible. Les bruits empiraient. Le pas cadencé de la pendule. Le gémissement sans répit du frigo qui continuait à fabriquer de la glace dans un univers sans femme, un univers sans enfants. Bientôt, l'homme attablé allait fermer les yeux, tendre la main, prendre un fruit dans la coupe. Si c'était une orange, il irait se coucher. Si c'était une pomme, il braquerait le canon du pistolet contre sa tempe droite, appuierait sur la détente et pulvériserait son cerveau douloureux.

Sa main avait pris une pomme.

## V

Jack débarqua le lendemain avec un van qu'il avait emprunté et des piles de linges doux dans lesquels envelopper mes toiles. Je lui expliquai que je m'étais fait un ami, l'homme qui habitait la grande maison à l'autre bout de la plage, et qu'il allait venir avec nous. « Pas de problème », me répondit joyeusement Jack, attaquant l'escalier qui conduisait à Little Pink en trimballant un chariot léger. « Ce n'est pas la place qui manque dans le... houlà ! » Il s'immobilisa en haut des marches.

« Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je.

— Ce sont des nouvelles ? Oui, ça doit.

— Ouais. » Nannuzzi, le type de chez Scoto, avait demandé à voir entre six et dix toiles, pas davantage, j'avais donc coupé la poire en deux et en avais choisis huit. Parmi elles, les quatre qui avaient le plus impressionné Wireman hier après-midi. « Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Mec, elles sont terrifiantes ! »

Il était difficile de douter de sa sincérité ; jamais il ne s'était permis de m'appeler *mec*, jusqu'ici. Je grimpai deux marches de plus et le poussai légèrement aux fesses du bout de ma béquille. « Fais-moi de la place. »

Il dégagea l'escalier, poussant son chariot. Mais il continua de regarder les toiles pendant que je montais les dernières marches.

« Jack ? Il est vraiment bien, ce type de chez Scoto ? On te l'a dit ?

— Ma mère affirme qu'il est bien, et ça me suffit. » Ce qui voulait sans doute dire que ça devrait aussi me suffire. Il allait bien falloir, de toute façon. « Elle ne m'a pas parlé des autres associés – je crois qu'ils sont trois en tout – mais elle m'a dit que Mr. Nannuzzi était quelqu'un de bien. »

Jack Cantori m'avait fait une fleur. J'étais touché.

« Et s'il n'aime pas celles-là, c'est un crétin.

— C'est vraiment ce que tu penses ? »

Il acquiesça.

Du rez-de-chaussée monta la voix joyeuse de Wireman. « Toc-toc ! Prêt pour la randonnée ! On y va toujours ? Qui a mon badge ? Il fallait préparer un casse-croûte ? »

## VI

Je m'étais imaginé un personnage maigre, chauve, genre prof de fac, avec des yeux bruns brûlants – un Ben Kingsley italien – mais Dario Nannuzzi, personnage courtois, avait en réalité la quarantaine rondouillarde et une belle tignasse. Pour les yeux, cependant, je n'étais pas tombé loin. Rien ne leur échappait. Je les vis s'agrandir une fois – légèrement mais indiscutablement – lorsque Wireman sortit soigneusement la dernière toile de son emballage, *Roses poussant des coquillages*. Les tableaux étaient alignés contre le mur du fond de la galerie qui exposait en ce moment des photos de Stephanie Shachat et des huiles de William Berra. Des trucs bien

meilleurs, me semblait-il, que tout ce que je pourrais faire en un siècle.

Cependant, il y avait eu ces yeux qui s'étaient légèrement écarquillés.

Nannuzzi passa mes travaux en revue les uns après les autres, dans un sens, puis dans l'autre. Était-ce bon signe ou pas, je n'en avais aucune idée. La triste vérité était que je n'avais jamais mis les pieds dans une galerie d'art avant ce jour. Je me tournai vers Wireman pour savoir ce qu'il en pensait, mais il s'était retiré un peu plus loin et s'entretenait à voix basse avec Jack, les deux hommes observant Nannuzzi pendant que celui-ci examinait mes toiles.

Ils n'étaient pas les seuls à s'intéresser à la scène, non plus. La fin du mois de janvier est la pleine saison pour toutes les boutiques chics, sur la côte ouest de la Floride. Il y avait une bonne douzaine de curieux dans la vaste Galerie Scoto (Nannuzzi en parla plus tard et plus élégamment comme de « clients potentiels »), venus admirer les dahlias de Shachat, les huiles exubérantes mais un peu racoleuses ramenées d'Europe par William Berra, ainsi que quelques sculptures décoiffantes et fiévreusement joyeuses d'un type du nom de David Gerstein que je n'avais pas remarquées avant d'arriver, tant j'avais été anxieux au moment du déballage de mes toiles.

Au début, j'ai cru que c'était les sculptures – musiciens de jazz, baigneurs délirants, scènes animées de la vie urbaine – qui attiraient les lécheurs de vitrine habituels. Mais, si certains les regardaient, la plupart n'avaient même pas un coup d'œil pour elles. C'étaient mes dessins qui les captivaient.

Un homme exhibant ce qu'on appelle en Floride un bronzage du Michigan – ce qui peut signifier qu'il est d'une blancheur mortelle aussi bien que rouge comme un homard – me tapa sur l'épaule de sa main libre. Les doigts de l'autre étaient enlacés à ceux de sa femme. « Savez-vous qui est l'artiste ?

— Moi, » marmonnai-je, sentant mon visage devenir brûlant.

J'avais l'impression de venir d'avouer que je téléchargeais des photos de l'inénarrable Lindsay Lohan.

« Félicitations ! s'exclama sa femme avec chaleur. Vous allez exposer ? »

Tout le monde me regardait à présent. Un peu à la manière dont on aurait regardé une nouvelle variété de poisson-lune qui pourrait être (ou non) le *sushi du jour*\*. En tout cas, c'était ce que j'éprouvais.

« Non, je ne sais pas si je vais supposer. Exposer. » Je sentais le sang me monter aux joues. Sang de honte, ce qui était mauvais. Sang de colère, ce qui était pire. S'il débordait, la colère serait tournée contre moi, mais ces gens ne le sauraient pas.

J'ouvris la bouche pour continuer, puis la refermai. *Ne te presse pas*, me dis-je, pensant à Reba. Ces personnes ne verraient rien d'anormal à ce qu'un artiste s'amuse avec une poupée. Après tout, ils avaient trouvé Andy Warhol normal, non ?

*Ne te presse pas. Je peux le faire.*

« Ce que je veux dire c'est que cela ne fait pas très longtemps que je peins et que je ne sais pas comment ça se passe. »

*Arrête de te raconter des histoires, Edgar. Tu sais bien ce qui les intéresse. Pas tes tableaux, mais ta manche vide. Tu es Toto, l'Artiste Manchot. Tu ferais mieux d'arrêter ce cirque et de leur dire d'aller se faire foutre.*

C'était ridicule, bien entendu, sauf que...

*Sauf que je sois pendu si tous les visiteurs de la galerie n'étaient pas rassemblés ici !* Ceux qui admiraient les fleurs de Ms Shachat, près de l'entrée, s'étaient approchés par simple curiosité. Rassemblement familial ; j'avais vu bien des groupes identiques de voyeurs agglutinés autour d'un trou dans la palissade de centaines de chantier de construction.

« Je vais vous expliquer comment ça se passe », dit un autre bronzé au soleil du Michigan. Ventripotent, il exhibait un jardinet de fleurs de gin sur son nez et portait une chemise hawaïenne qui lui tombait presque jusqu'aux genoux. Ses chaussures blanches s'accordaient parfaitement à ses cheveux neigeux. « C'est très simple. Rien que deux étapes. Première étape, vous me dites combien vous voulez pour celle-ci (il

montra du doigt *Coucher de soleil avec mouette*). Deuxième étape, je vous signe un chèque. »

La petite foule rit. Pas Dario Nannuzzi, qui me fit signe d'approcher.

« Excusez-moi, dis-je à l'homme aux cheveux blancs.

— Les enchères viennent juste de monter, mon ami », lança quelqu'un à Fleurs-de-Gin, provoquant quelques rires.

Fleurs-de-Gin, s'il rit aussi, ne parut pas vraiment amusé.

Je remarquai tout cela comme dans un rêve.

Le galeriste me sourit, puis se tourna vers les clients qui regardaient toujours mes peintures. « Mesdames et messieurs, Mr. Freemantle n'est pas venu pour vendre quoi que ce soit aujourd'hui, seulement pour avoir un avis sur son œuvre. Je vous prie de bien vouloir respecter sa démarche et ma situation professionnelle. » Beau baratin, me dis-je, amusé. « Puis-je vous suggérer de vous intéresser aux œuvres déjà accrochées pendant que nous passons dans mon bureau pour quelques instants ? Mrs Aucoin et Mr Brooks et Mr Castellano seront ravis de répondre à toutes vos questions.

— *Mon* opinion est que vous devriez signer un contrat à ce monsieur », lança une femme à l'aspect sévère dont les cheveux grisonnants étaient tirés en chignon serré ; quelque chose de sa beauté se voyait encore sur les ruines de son visage.

Il y eut quelques applaudissements. L'impression d'être dans un rêve ne fit que se renforcer.

Un jeune homme d'allure séraphique flotta vers nous, venant du fond de la galerie. Si Nannuzzi l'avait convoqué, j'aurais été bien en peine de dire comment. Ils eurent un bref échange et le jeune homme sortit un gros rouleau d'autocollants. Ils étaient de forme ovale et portaient les lettres argentées NFS<sup>14</sup>. Nannuzzi en prit une, se pencha vers la première toile, puis hésita et m'adressa un regard de reproche. « Vous n'avez passé aucun fixatif ?

— Euh... je ne crois pas, répondis-je, rougissant une fois de plus. Je... ne vois pas très bien de quoi vous voulez parler.

---

<sup>14</sup> *Not For Sale* = pas à vendre.

— Dario ? C'est à un véritable primitif américain que vous avez affaire, intervint la femme à la mine sévère. S'il peint depuis plus de trois ans, je suis prête à vous inviter au Zoria, bouteille de vin comprise. » Elle tourna vers moi son visage dégradé, mais qui gardait encore quelque chose de sa splendeur.

« Si jamais il y a un article pour vous, Mary, dit Nannuzzi, je vous appellerai moi-même.

— Vous avez intérêt, Dario. Et je ne vais même pas vous demander son nom – je suis une sacrée bonne fille, pas vrai ? »

Elle m'adressa un salut du bout des doigts et se glissa au milieu de la petite foule.

« Il n'y a pas grand-chose à demander », commenta Jack qui, bien sûr, avait raison. J'avais signé chacune de mes toiles dans le coin inférieur gauche d'une écriture aussi appliquée que j'avais signé devis, commandes et contrats dans mon autre vie : *Edgar Freemantle*.

## VII

Nannuzzi finit par coller ses pastilles NFS sur l'angle supérieur droit des tableaux, dont ils dépassaient comme des onglets sur des dossiers. Puis il me fit passer avec Wireman dans son bureau. Invité à se joindre à nous, Jack préféra rester avec les tableaux.

Nannuzzi nous offrit un café, que nous refusâmes, et de l'eau, que j'acceptai pour ma part. J'acceptai également deux cachets de Tylenol.

« Qui était cette femme ? demanda Wireman.

— Mary Ire, répondit Nannuzzi. C'est l'une des figures du monde de l'art, dans la région. Elle est l'âme d'un journal culturel indépendant pour les curieux, *Boulevard*. Un numéro par mois durant la plus grande partie de l'année, deux pendant la saison touristique. Elle habite à Tampa – et dort dans un cercueil, d'après les blagues qu'on raconte sur elle. Elle adore découvrir de nouveaux artistes locaux.

— Elle n'a pas l'air particulièrement facile », observa Wireman.

Nannuzzi haussa les épaules. « Mary est quelqu'un de correct. Elle a aidé beaucoup d'artistes et elle sévit dans le secteur depuis une éternité. Ce qui en fait quelqu'un de très important dans une petite ville comme la nôtre qui vit pour une grande part grâce aux gens de passage.

— Je vois », dit Wireman. Au moins lui comprenait, à mon grand soulagement. « Elle sert de relais.

— Plus que cela. C'est une sorte d'experte. On aime bien lui faire plaisir. Dans la mesure du possible, bien sûr. »

Wireman acquiesçait toujours. « L'économie des galeries d'art est plutôt florissante sur la côte ouest de la Floride, m'expliqua-t-il. Mary Ire sait très bien ce qui se passe et l'encourage. C'est pourquoi, si la galerie Machin-Truc découvre qu'elle peut vendre des peintures représentant Elvis en macaronis sur fond de velours à dix mille dollars la pièce, elle...

— Elle les flingue en plein vol, enchaîna Nannuzzi. Contrairement à ce que croient les snobinards de l'art – on les reconnaît d'ordinaire à leurs vêtements noirs et à leur portable minuscule – nous ne sommes pas vénaux.

— Vous nous videz votre cœur ? demanda Wireman, avec l'esquisse d'un sourire.

— Presque. Tout ce que je veux dire, c'est que Mary comprend notre situation. La plupart d'entre nous vendons des choses de qualité, parfois même des choses exceptionnelles. Nous faisons de notre mieux pour trouver de nouveaux artistes et les aider à s'épanouir, mais certains de nos clients sont trop riches pour leur propre bien. Je pense à des gens comme Mr. Costenza que nous venons de voir en train de brandir son carnet de chèques, ou aux dames qui arrivent avec leur caniche teint de la même couleur que leur dernier manteau. »

Nannuzzi exhiba ses dents pour un sourire que, j'étais prêt à le parier, peu de ses riches clients avaient vu.

J'étais fasciné. Je me trouvais dans un autre univers.

« Mary écrit des articles sur toutes les nouvelles expositions qu'elle peut voir, c'est-à-dire la grande majorité, et croyez-moi, elle n'est pas toujours tendre.

— Mais la plupart du temps, si ? demanda Wireman.



— Bien sûr, parce que la majorité de ces expositions est de qualité. Elle vous dira très rarement que ce qu'elle voit est génial, parce que ce n'est pas ce qu'on trouve dans les zones touristiques, en règle générale, mais que c'est bon ? Oui. Des tableaux que l'on peut accrocher chez soi en disant *Je l'ai acheté sans faire de complexe.* »

Je pensais que Nannuzzi venait juste de me donner une définition de la médiocrité – j'avais vu ce principe à l'œuvre dans des centaines de projets architecturaux – mais je n'en gardai pas moins le silence.

« Mary partage notre intérêt pour les artistes débutants. Le jour viendra peut-être où il sera intéressant pour vous de la rencontrer, Mr. Freemantle. Disons, avant une exposition de vos œuvres.

— En avoir une ici, chez Scoto, vous intéresserait ? » me demanda Wireman.

J'avais les lèvres sèches. Je voulus les humidifier de la langue, mais celle-ci était tout aussi sèche. Je bus une gorgée d'eau. « C'est mettre la charrette avant les œufs. » Je m'interrompis. Me donnai du temps. Bus une autre gorgée d'eau. « Désolé. La charrue avant les bœufs. Je suis simplement venu voir ce que vous en pensez, *signor* Nannuzzi. C'est vous le spécialiste. »

Ses mains quittèrent les revers de son veston et il se pencha vers moi. Le couinement émis par sa chaise me parut terriblement bruyant dans la petite pièce. Mais il me sourit, et son sourire était chaleureux. Il éclairait son regard, le rendant irrésistible. Je comprenais pourquoi il réussissait si bien à vendre de la peinture, mais je ne crois pas qu'il vendait quoi que ce soit à ce moment-là. Il tendit le bras par-dessus son bureau et me prit la main, celle avec laquelle je peignais, la seule qui me restait.

« Mr. Freemantle, vous me faites honneur, mais mon père Augustino est le *signor* de notre famille. Je suis très heureux d'être un monsieur. Quant à vos toiles, oui, elles sont bonnes. Et si l'on songe que cela ne fait que quelques mois que vous avez commencé, elles sont particulièrement remarquables. Et peut-être davantage.

— Mais qu'est-ce qui fait qu'elles sont bonnes ? m'étonnai-je. Qu'est-ce qui les *rend* bonnes ?

— Leur vérité. Elle éclate à chacun de vos coups de pinceau.

— Mais ce ne sont que des couchers de soleil, pour la plupart ! Les trucs que j'ai ajoutés... (je levai la main, puis la laissai retomber). Ce sont juste des gadgets. »

Nannuzzi se mit à rire. « Vous en connaissez, des gros mots ! Où avez-vous été pêcher celui-ci ? En lisant les pages art du *New York Times* ? En écoutant Bill O'Reilly ? Les deux ? (il montra le plafond :) l'ampoule ? un gadget ? (il montra sa poitrine :) un stimulateur cardiaque ? un gadget ! » Il leva les mains au ciel. Il avait la chance d'en posséder deux, lui. « Jetez vos gros mots à la poubelle, Mr. Freemantle. L'art doit être le lieu de l'espoir, aucun doute là-dessus. Vos doutes à vous viennent de votre inexpérience, ce qui n'a rien de déshonorant. Écoutez-moi. Vous voulez bien m'écouter ?

— Bien sûr. C'est pour ça que je suis venu.

— Quand je dis vérité, je veux dire beauté.

— John Keats, intervint Wireman. *Ode sur une urne grecque*. Tout ce que nous savons sur terre, tout ce que nous devons savoir. Un classique qui n'a pas pris une ride. »

Nannuzzi ne l'écoutait pas. Toujours penché sur son bureau, il me regardait. « Pour moi, Mr. Freemantle...

— Edgar.

— Pour moi, Edgar, cela résume tout ce que doit être l'art, et la seule manière dont on peut le juger. »

Il sourit, un peu sur la défensive, me sembla-t-il.

« Je ne tiens pas à penser tellement à l'art, voyez-vous. Je n'ai pas envie d'en faire la critique. Ni d'assister à des symposiums, d'écouter des conférences ou d'en discuter dans les soirées mondaines – même si parfois mes obligations professionnelles m'y contraignent. Ce que je veux, c'est m'agripper le cœur à en tomber par terre quand j'en vois. »

Wireman éclata de rire et leva à son tour les mains en l'air. « Bien dit ! s'exclama-t-il. Je ne sais pas si le type, tout à l'heure, s'est agrippé le cœur à en tomber par terre, mais il était incontestablement prêt à agripper son carnet de chèques.

— Au fond de lui, je pense qu'il est tombé par terre. Je crois qu'ils sont tous tombés par terre, dit Nannuzzi.

— À vrai dire, moi aussi je suis tombé sur le cul », admit Wireman.

Il ne souriait plus.

Nannuzzi ne m'avait pas quitté des yeux. « Ne me parlez plus de gadgets. Ce après quoi vous courez dans la plupart de ces peintures est parfaitement clair : vous cherchez à réinventer le thème le plus éculé et le plus populaire de tous les thèmes floridiens, à savoir le coucher de soleil tropical. Vous essayez de dépasser le cliché.

— Oui, c'est assez bien vu. J'ai donc copié Dalí... »

Nannuzzi agita la main. « Vos peintures n'ont rien à voir avec des Dalí. Et je n'irai pas discuter écoles d'art avec vous, Edgar, ni me mettre à employer des mots en *isme*. Vous n'appartenez à aucune école d'art, pour la bonne raison que vous n'en connaissez aucune.

— Je m'y connais en bâtiments, dis-je.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas peindre des bâtiments ? »

Je secouai la tête. J'aurais pu lui répondre que l'idée ne m'avait jamais traversé l'esprit, mais il aurait été plus vrai de dire qu'elle n'avait jamais traversé mon bras manquant.

« Mary a raison. Vous êtes un primitif américain. Rien de mal à ça. Grandma Moses était un primitif américain. Jackson Pollock aussi. Ce qui compte, Edgar, c'est que vous avez du talent. »

J'ouvris la bouche. La refermai. Je ne voyais vraiment pas ce que je pouvais dire. Wireman vint à mon secours :

« Remerciez ce monsieur, Edgar.

— Merci, dis-je.

— Il n'y a pas de quoi. Et si vous décidez de faire une exposition, Edgar, commencez par venir chez Scoto, s'il vous plaît. Je vous signerai le meilleur contrat qu'on pourrait vous proposer dans les galeries de Palm Avenue. Je m'y engage.

— Vous blaguez, non ? Bien sûr que je viendrai ici en premier.

— Et bien entendu j'examinerai ce contrat », ajouta Wireman avec un sourire d'enfant de chœur.

Nannuzzi sourit aussi. « C'est votre rôle de le faire et je suis d'accord. J'ai peur que vous ne trouviez rien à y changer ; le contrat classique pour débutant que propose Scoto ne fait qu'une page et demie.

— Mr. Nannuzzi, je ne sais comment vous remercier.

— C'est déjà fait, dit-il. Je me suis agrippé le cœur – enfin, ce qu'il en reste – et je suis tombé par terre. Avant que vous partiez, une dernière chose. »

Il prit un carnet de brouillon sur son bureau, griffonna quelque chose dessus, déchira la feuille et me la tendit comme un médecin tend une ordonnance à un patient. Le mot écrit dessus en grandes lettres capitales inclinées avait même l'air d'un nom de médicament : LIQUIN.

« C'est quoi, le Liquin ? demandai-je.

— Un fixatif. Je vous suggère de le passer sur vos toiles, une fois terminées, avec du papier absorbant. Une couche fine. Vous laisserez sécher vingt-quatre heures, puis vous appliquerez une seconde couche. Vos couchers de soleil garderont la fraîcheur de leurs couleurs pendant plusieurs siècles. » Il me regarda si solennellement que je sentis mon estomac remonter d'un cran dans ma poitrine. « J'ignore si elles sont assez bonnes pour mériter une telle longévité, mais ce n'est pas impossible. Qui sait ? »

## VIII

Le dîner se déroula au Zoria, le restaurant mentionné par Mary Ire, et je laissai Wireman m'offrir un bourbon avant le repas. C'était ma première véritable boisson forte depuis l'accident et elle me tomba dessus de manière amusante. Tout se mit à prendre des contours plus nets et tranchants, jusqu'au moment où le monde devint un chatoiement de lumière et de couleurs. Les angles des choses – portes, fenêtres, jusqu'aux coudes écartés des serveurs qui passaient –, tout paraissait assez effilé pour fendre l'air et permettre à une atmosphère plus sombre et épaisse de s'écouler dans la nôtre. Mon filet d'espadon était délicieux, les haricots verts croquaient sous la

dent et la *crème brûlée*\* était presque trop riche pour que j'aie jusqu'au bout (mais trop riche aussi pour ne pas y aller). Entre nous trois, ce fut une conversation joyeuse, ponctuée de beaucoup de rires. Il me tarda néanmoins que le repas soit terminé. J'avais encore mal à la tête, bien que les élancements se soient réfugiés à l'arrière de mon crâne (comme le contrepoids de certains jeux de boules), et l'intense circulation – pare-chocs contre pare-chocs – qui encombrait Main Street m'était pénible. Les coups d'avertisseurs me paraissaient chargés de mauvaise humeur, sinon menaçants. Je voulais retrouver Duma. Retrouver la nuit noire du Golfe et écouter la calme conversation des coquillages sous moi, depuis mon lit, Reba posée sur l'autre oreiller.

Le temps que le serveur vienne nous demander si nous désirions encore du café, Jack faisait la conversation presque à lui tout seul. Dans mon état d'hyper-vigilance, je me rendais compte que je n'étais pas le seul à avoir besoin de changer d'air. Étant donné l'éclairage tamisé de l'établissement et le bronzage (floridien) de Wireman, il était difficile d'évaluer dans quelle mesure il avait perdu ses couleurs, mais j'aurais dit *pas mal*. De plus, son œil gauche s'était remis à pleurer.

« Seulement l'addition, dit-il, s'arrachant un sourire. Désolé d'abréger les festivités, les gars, mais je dois retourner chez ma patronne. Si vous n'y voyez pas d'inconvénients.

— Aucun problème, répondit Jack. Un repas gratuit et à la maison à temps pour regarder *SportsCenter*, je ne vais pas me plaindre. »

Wireman et moi attendîmes devant la sortie du parking où Jack avait été chercher le van. Ici, l'éclairage était meilleur, mais ce qu'il me montrait ne me rassura pas sur mon ami ; son teint, dans la lumière crue venant du parking, était presque devenu jaunâtre. Je lui demandai s'il se sentait bien.

« Wireman se porte comme un charme. Par ailleurs, Miss Eastlake vient de nous faire passer quelques nuits agitées et assez merdiques. Elle appelait ses sœurs, elle appelait son paternel, elle appelait tout et n'importe quoi, sauf sa pipe, son

bol et ses trois violoneux<sup>15</sup>. Il doit y avoir quelque vérité dans ces conneries de pleine lune. C'est absurde, apparemment, mais pourtant, on le constate. Diane appelle sur une longueur d'onde que seuls captent les esprits vacillants. À présent qu'elle est dans les derniers quartiers, ma vieille amie va mieux dormir. Ce qui veut dire que je vais moi aussi mieux dormir. Enfin j'espère.

— Bien.

— Si j'étais vous, Edgar, je dormirais sur cette histoire de galerie et d'expo, et plus d'une nuit, même. Et surtout, continuez à peindre. Vous avez été la brave petite abeille, mais je doute que vous ayez assez de toiles pour... »

Il se tenait près d'un pilier carrelé. Il oscilla et alla s'appuyer contre. Sans cela, je suis à peu près sûr qu'il serait tombé. Les effets du bourbon commençaient à s'atténuer, mais mon impression d'hyperréalité était encore assez forte pour que je puisse voir ce qui arrivait à ses yeux quand il perdit l'équilibre. Le droit se tourna vers le bas, comme s'il voulait regarder ses chaussures, tandis que le gauche, injecté de sang, roulait dans son orbite jusqu'à ce que l'iris soit réduit à un arc. J'eus le temps de penser que ce que je voyais – deux yeux divergents dans des directions différentes – était impossible. Ce qui devait être probablement vrai de personnes en bonne santé. Puis il commença à glisser.

Je le rattrapai. « Wireman ? *Wireman* ! »

Il secoua une fois la tête, puis me regarda. De ses deux yeux bien en place. Le gauche brillait et était toujours injecté de sang, c'était tout. Il prit son mouchoir et s'essuya la joue. Il rit. « J'avais entendu dire qu'on arrivait à endormir des gens en racontant des conneries, mais s'endormir soi-même ? C'est ridicule.

— Vous ne vous êtes pas endormi. Vous étiez... je ne sais pas comment vous étiez.

— Ne soyez pas zidiot, toto, répliqua Wireman.

— Non, vos yeux sont devenus tout drôles.

— On appelle ça s'endormir, *muchacho*. »

---

<sup>15</sup> Allusion à une comptine : *The Fiddlers Three*.

Il m'adressa l'un de ses regards signés Wireman : tête inclinée de côté, sourcils levés, la commissure des lèvres commençant à creuser l'esquisse d'un sourire. Mais je suis sûr qu'il savait exactement ce que je voulais dire.

« Je dois aller consulter un médecin pour un check-up, dis-je. Je l'ai promis à mon ami Kamen. Si on y allait ensemble ? »

Il se tenait toujours adossé au pilier. Il se redressa. « Tiens, voilà Jack avec le van. Il a fait vite. On se bouge, Edgar – dernier bus pour Duma Key, départ imminent. »

## IX

Cela recommença sur le chemin du retour, en pire, même si Jack ne remarqua rien – trop occupé qu'il était à conduire sur la route de Casey Key – et je suis à peu près certain que Wireman lui-même ne se rendit compte de rien. J'avais demandé à Jack s'il voulait bien – au lieu de prendre la Tamiami Trail, en quelque sorte l'artère principale de la côte ouest de Floride, séduisante en dépit de son état – emprunter le chemin plus étroit et sinueux qui longe la rive de plus près. J'avais envie de voir la lune sur l'eau, lui avais-je dit.

« Voilà que vous viennent ces petites excentricités d'artiste, *muchacho* », avait lancé Wireman depuis le siège arrière sur lequel il s'était étendu, les pieds en l'air. Il n'était apparemment pas du genre scrupuleux, question ceinture de sécurité. « Si ça continue, vous allez porter un béret. » Il avait prononcé le *t* final.

« Allez vous faire foutre, Wireman, avais-je répliqué.

– “Me suis fait foutre à l'est, me suis fait foutre à l'ouest, mais pour ce qui est de se faire vraiment foutre, rien ne vaut vot'mama” », déclama Wireman comme s'il évoquait un *souvenir nostalgique*\*. Sur quoi, il se tut.

Je regardais, sur ma droite, la lune nager sur l'eau noire. L'effet était hypnotique. Je me demandais s'il serait possible de la peindre, tel qu'elle apparaissait depuis le van : une lune en mouvement, une balle d'argent juste au-dessous de l'eau.

C'est à cela que je pensais (peut-être étais-je aussi gagné par la somnolence) quand je pris conscience d'un mouvement fantomatique au-dessus de la lune dans l'eau. C'était le reflet de Wireman. Un moment, j'eus l'idée folle qu'il se branlait à l'arrière du véhicule, parce que ses cuisses semblaient s'ouvrir et se refermer et que ses hanches bougeaient rythmiquement d'avant en arrière. Je jetai un coup d'œil à Jack, mais la route de Casey n'est qu'un récital de virages et il restait concentré sur elle. Sans compter que Wireman étant pour l'essentiel assis derrière lui, il n'était même pas visible dans son rétroviseur.

Je regardai par-dessus mon épaule gauche. Wireman ne se masturbait pas. Il n'était pas victime d'un songe réaliste pendant son sommeil. Il avait une crise. Une crise silencieuse, probablement de *petit mal*\*, mais c'était une crise, aucun doute là-dessus ; j'avais employé un dessinateur épileptique pendant les dix premières années d'existence de la Freemantle Company, et je savais en reconnaître une. Le buste de Wireman se soulevait et retombait d'une quinzaine de centimètres, au rythme des contractions de ses fessiers. Ses mains s'agitaient au-dessus de son estomac. Il claquait des lèvres comme s'il dégustait quelque chose de particulièrement bon. Et ses yeux se révulsaient comme quand nous étions devant le parking. À la lumière de la lune, cet œil qui disait merde à l'autre avait quelque chose d'étrange, défiant toute description. De la bave coulait du coin gauche de ses lèvres ; une larme déborda du trop-plein de son œil gauche et alla se perdre dans un favori broussailleux.

Le phénomène dura peut-être vingt secondes et cessa. Il cligna des yeux, des yeux qui avaient repris leur place habituelle. Il resta complètement silencieux et immobile pendant une minute, peut-être deux. Il vit alors que je le regardais. « Je tuerais père et mère pour un verre, mais je suppose qu'un verre est hors de question, hein ?

— J'en ai peur, si vous voulez être sûr d'entendre Miss Eastlake sonner cette nuit, répondis-je d'un ton que j'espérais naturel.

— Le pont de Duma Key droit devant, nous dit Jack. Vous voilà presque arrivés chez vous, les gars. »



Wireman se redressa et s'étira. « C'était une sacrée journée, mais je serai tout de même content de me coucher ce soir, les enfants. Je crois que je me fais vieux, non ? »

## X

Ma jambe avait beau être raide, je sortis du van pour me tenir près de lui pendant qu'il ouvrait le boîtier en acier, à côté du portail, dans lequel se trouvait un clavier de sécurité dernier cri.

« Merci de m'avoir accompagné, Wireman.

— Pas de problème. Mais si vous me dites encore merci, *muchacho*, je vais devoir vous mettre mon poing dans la figure. Désolé, mais ça ne peut pas être autrement.

— C'est bon à savoir, dis-je. Merci de m'avoir averti. »

Il éclata de rire et me donna une tape sur l'épaule. « Je vous aime bien, Edgar. Vous avez le style, vous avez la classe, jamais de votre cul, personne ne se lasse.

— De très bon goût. Je vais pleurer. Écoutez, Wireman... »

J'aurais pu lui raconter ce qui venait de lui arriver. Je fus même sur le point de le faire. Finalement, je votai contre. J'ignorais si c'était ou non la bonne décision, mais il risquait d'avoir une longue nuit, avec Elizabeth Eastlake. Sans compter que la migraine me martelait toujours l'arrière du crâne. Je me contentai de lui redemander s'il ne voulait pas que je prenne rendez-vous chez le toubib pour lui en même temps que pour moi.

« Je vais réfléchir, me dit-il. Et je vous dirai.

— N'attendez pas trop longtemps, parce que... »

Il leva la main, me faisant taire et, pour une fois, son visage ne souriait pas.

« Cela suffit, Edgar. Cela suffit pour un soir, d'accord ?

— D'accord. »

Je le regardai s'éloigner et retournai dans le van.

Jack avait monté le volume du son. C'était « Renegade ». Comme il tendait la main pour le baisser, je lui dis : « Non, c'est bon. Monte-le un peu plus.

— Vraiment ? » Il fit demi-tour et repartit en sens inverse.  
« Génial, ce groupe. Vous les avez déjà entendus ?

— Jack, Jack, dis-je. C'est les Styx. Dennis DeYoung ? Tommy Shaw ? Où as-tu habité, depuis que tu es né ? Au fond d'une grotte ? »

Il sourit, penaud. « Je préfère la country ou même les vieux classiques, répondit-il. Pour vous dire la vérité, je suis plutôt un fan de Sinatra et sa bande de rats... »

Imaginer Jack Cantori en compagnie du Rat Pack, voilà une idée qui me fit me demander – et pas pour la première fois de la journée – si tout cela était bien réel. Je me demandais aussi par quel miracle je m'étais rappelé que DeYoung et Shaw appartenaient aux Styx – que c'était même Shaw qui avait écrit le morceau qui passait à tue-tête en ce moment – alors qu'il m'arrivait de ne même plus me souvenir du nom de mon ex-femme.

## XI

Les deux témoins lumineux du répondeur clignotaient, à côté du téléphone du séjour : celui indiquant que j'avais des messages et celui signalant que la cassette était pleine. Il n'y avait cependant, à en croire le chiffre apparaissant dans la fenêtre, qu'un seul message. Voilà qui me déplut profondément et, pendant que je réfléchissais, la migraine reprit le chemin de l'avant de mon crâne. Les deux seules personnes qui avaient pu me laisser un message tellement long qu'il occupait toute la cassette ne pouvaient être que Pam ou Ilse. Dans un cas comme dans l'autre, il y avait des chances, si j'appuyais sur *LECTURE*, que ce ne soit pas de bonnes nouvelles. Il ne faut pas cinq minutes chrono pour dire : *Tout va bien, rappelle-moi quand tu auras une minute.*

Attends demain, me dis-je. Mais une petite voix lâche dont j'avais jusqu'ici ignoré l'existence dans mon répertoire mental (c'était peut-être une nouveauté), avait envie d'aller encore plus loin. Elle me suggérait d'effacer le message sans même l'écouter.

« Voilà une bonne idée, dis-je à voix haute. Et quand la personne me rappellera, je lui dirai que le chien a bouffé le répondeur. »

J'appuyai sur MARCHE. Et comme il arrive régulièrement quand nous sommes sûrs de ce à quoi nous devons nous attendre, ce n'était ni Pam ni Ilse. Je venais de tirer un joker. La voix sibilante et légèrement emphysémateuse qui monta du répondeur était celle d'Elizabeth Eastlake.

« Bonjour, Edgar, dit-elle. On espère que votre après-midi a été fructueux et que vous appréciez la soirée que vous passez avec Wireman autant que j'apprécie celle avec Miss... bon, j'ai oublié son nom, mais elle est tout à fait charmante. Et on espère que vous aurez remarqué que je *n'ai pas* oublié le vôtre. Je bénéficie d'une de mes petites rémissions. Je chéris et adore ces moments-là, mais ils me rendent tristes, aussi. C'est comme si vous étiez dans un planeur et que vous vous élevez grâce à un vent ascendant au-dessus du brouillard. Pendant quelques instants, on peut tout voir clairement... et on sait en même temps que le vent va tomber et que le planeur va redescendre au milieu du brouillard. Vous voyez ? »

Certes, je voyais. Dans mon cas, les choses allaient mieux, maintenant, mais tel était le monde dans lequel je m'étais éveillé, un monde où résonnaient des mots sans signification et où mes souvenirs étaient dispersés comme du mobilier de jardin après un gros coup de vent. Un monde dans lequel j'avais essayé de communiquer en frappant les gens et où les deux seules émotions que j'étais capable de ressentir, apparemment, étaient la peur et la fureur. Si on arrive à sortir de cet état (comme Elizabeth aurait pu le dire) on ne perd jamais la conviction, par la suite, que la réalité est d'une fragilité arachnéenne. Derrière sa légère toile ? Le chaos. La folie. La vérité vraie, peut-être, et la vérité vraie est rouge.

« Mais assez en ce qui me concerne, Edgar. J'appelle pour vous poser une question. Peignez-vous pour gagner de l'argent, ou êtes-vous un adepte de l'art pour l'art ? Je suis sûre de vous l'avoir posée le jour où nous nous sommes rencontrés – absolument sûre – mais je n'arrive pas à me souvenir de ce que vous avez répondu. Je crois que vous avez dit l'art pour l'art,

sans quoi Duma ne vous aurait pas appelé. Mais si vous restez ici trop longtemps... »

Une note incontestable d'anxiété venait de se glisser dans sa voix.

« Edgar ? On est certaine que vous ferez un excellent voisin, je n'ai aucun doute à ce sujet, mais vous devez prendre certaines précautions. Je crois que vous avez une fille, et je crois qu'elle vous a rendu visite. Je me trompe ? Il semble me souvenir qu'elle m'a saluée. Une jolie jeune fille blonde, n'est-ce pas ? Je la confonds peut-être avec ma sœur Hannah – j'ai tendance à faire ça, voyez-vous – mais dans ce cas, je crois que j'ai raison. Si vous avez l'intention de rester, Edgar, vous ne devez pas réinviter votre fille. En aucun cas. Duma Key n'est pas un endroit sûr pour les filles. »

Je restai planté devant le répondeur. *Pas sûr*. Avant, elle avait parlé de malchance, ou au moins était-ce ce dont je me souvenais. Est-ce que cela revenait au même ?

« Quant à votre art... Reste la question de votre art. » Elle avait le ton de quelqu'un d'embêté et paraissait un peu essoufflée. « On n'aime pas dire à un artiste ce qu'il doit faire ; en réalité, on ne peut pas dire à un artiste ce qu'il doit faire... oh, mon Dieu... » Elle partit de la toux incontrôlable et sèche des personnes qui ont fumé toute leur vie. « On n'aime pas parler directement de ces choses... on ne sait même pas comment s'y prendre pour en parler directement... mais puis-je me permettre un conseil, Edgar ? En tant que simple amateur, pour quelqu'un qui crée ? Me permettez-vous ? »

J'attendis. Le répondeur restait silencieux. Je me dis que le ruban était peut-être complètement déroulé. Sous mes pieds, les coquillages murmuraient paisiblement, comme s'ils partageaient un secret. *Le pistolet, les fruits. Les fruits, le pistolet*. Puis sa voix monta de nouveau de l'appareil :

« Si les gens de chez Scoto ou de l'Avenida vous offrent l'occasion de montrer vos œuvres, je vous conseillerais vivement d'accepter. Pour que d'autres puissent en profiter, bien entendu, mais aussi pour qu'un maximum en sortent de Duma le plus rapidement possible. » Elle reprit sa respiration, profondément, de manière audible, comme si elle s'apprêtait à terminer une

corvée pénible. Elle donnait aussi l'impression d'être on ne peut plus saine d'esprit, parfaitement présente. « *Ne les laissez pas s'accumuler.* Tel est mon conseil, donné avec les meilleures intentions du monde et sans... comment dire... indépendamment de tout intérêt personnel. Oui, c'est ce que je veux dire. Laisser s'accumuler trop d'œuvres d'art ici, c'est comme laisser l'électricité s'accumuler dans une batterie. À la fin, elle risque d'exploser. »

J'ignorais si c'était vrai ou non, mais je comprenais sa comparaison.

« Je ne peux pas vous expliquer pourquoi il en est ainsi, mais c'est pourtant vrai », reprit-elle. J'eus soudain l'intuition que sur ce point, elle mentait. « Et si vous croyez à l'art pour l'art, il est clair que pour vous ce sont les peintures qui sont importantes, n'est-ce pas ? » Sa voix avait pris un ton proche de la cajolerie : « Même si vous n'avez pas besoin de vendre vos toiles pour manger, faire partager votre travail... l'offrir au monde... un artiste est sensible à ces choses, non ? Le don ? »

Comment aurais-je su ce qui était important pour un artiste ? Ce n'était qu'aujourd'hui que j'avais appris quelle finition apporter à mes toiles pour les protéger quand elles étaient terminées. J'étais... Comment m'avaient appelé Nannuzzi et Mary Ire, déjà ? Un primitif américain.

Il y eut un autre silence. Puis : « Je crois que je vais m'arrêter, maintenant. J'ai dit ce que j'avais à dire. Pensez-y, Edward, si vous avez l'intention de rester ici. Et je suis impatiente que vous me fassiez à nouveau la lecture. De nombreux poèmes, j'espère. Voilà qui me comblerait. En attendant, au revoir. Merci d'avoir pris le temps d'écouter une vieille femme. » Il y eut de nouveau un silence. « La table fuit, reprit-elle. Forcément. Je suis tellement désolée. »

J'attendis vingt secondes, puis dix de plus. J'étais sur le point de conclure qu'elle avait oublié de raccrocher et mon doigt s'approchait déjà du bouton ARRÊT du répondeur lorsqu'elle reprit la parole. Seulement huit mots, huit mots qui n'avaient pas plus de sens pour moi que la table qui fuyait ; mais ils me donnèrent la chair de poule et hérissèrent les cheveux sur ma nuque.

« Mon père faisait de la plongée en apnée », dit Elizabeth Eastlake. Chaque mot clairement énoncé. Puis vint le *clic* d'un téléphone qu'on raccroche.

« Plus de message, dit la voix de robot. La cassette est pleine. »

Je regardai le répondeur, envisageant d'effacer le message, puis finalement je décidai de le garder afin de le faire écouter à Wireman. Je me déshabillai, me brossai les dents et me couchai. Allongé dans le noir, sentant pulser la fin de ma migraine, j'entendais en dessous de moi les coquillages répéter dans un murmure sans fin la dernière phrase qu'elle avait prononcée : *Mon père faisait de la plongée en apnée.*

## 8

### Portrait de famille

#### I

Les choses tournèrent au ralenti pendant quelque temps. Cela se produit parfois. La casserole bout et, juste au moment où elle est sur le point de déborder, une main — Dieu, le destin, voire une vulgaire coïncidence — baisse le feu. Un jour que j'en faisais la remarque à Wireman, il me répondit que c'était comme le feuilleton du vendredi soir. Il vous donnait l'illusion que tout allait s'arranger, mais les mêmes conneries recommençaient le lundi suivant.

Je pus penser qu'il viendrait avec moi se faire examiner et trouver ce qui n'allait pas chez lui. Je pus penser qu'il me raconterait pourquoi il s'était tiré une balle dans la tête et comment on survit à un truc pareil. La réponse semblait être : avec des crises convulsives et beaucoup de difficultés à lire les petits caractères. Peut-être me dirait-il même pourquoi sa patronne s'était mis dans la tête que ma fille ne devait pas revenir sur l'île. Sans compter que je devais décider de ce qui allait se passer dans l'avenir immédiat d'Edgar Freemantle, le grand primitif américain.

Rien de tout cela n'arriva, en tout cas pas tout de suite. La vie entraîne des changements dont les résultats sont parfois explosifs, mais dans les feuilletons comme dans la vie, les big-bang ont parfois une longue mise à feu.

Wireman accepta l'idée de m'accompagner chez le médecin pour se « faire examiner la tête », mais pas avant mars. Il était trop pris en février, paraît-il. Les locataires de la saison d'hiver — qu'il appelait les mensuels, comme s'il s'agissait de menstrues — allaient débarquer dans les différentes propriétés

Eastlake le week-end suivant. Les premiers migrateurs seraient ceux que Wireman aimait le moins : les Godfrey, de Rhode Island, couple connu de Wireman (et donc de moi) sous le sobriquet de Joe et Rita Chiens-méchants. Ils s'installaient pour dix semaines chaque hiver dans la maison voisine de la propriété Eastlake. Les panneaux mettant en garde contre leurs rottweilers et leur pit-bull étaient en place ; Ilse et moi les avions vus. Joe Chien-méchant était un ancien Béret Vert, d'après ce que disait Wireman, d'un ton laissant entendre que cela expliquait tout.

« Mr. Dirisko ne descend même pas de sa voiture quand il a un paquet à leur livrer », avait-il ajouté, faisant allusion au représentant local, gras et jovial, de l'US Postal Service dont le secteur comprenait le sud de Casey et tout Duma Key. Nous étions assis sur la barrière devant la maison Chiens-méchants, un jour ou deux avant l'arrivée des Godfrey. L'allée en coquillages broyés était d'un rose humide et brillant. Wireman avait branché l'arrosage automatique. « Il se contente de laisser le truc au pied de la boîte aux lettres, donne deux coups de klaxon et file jusqu'à *El Palacio*. Et est-ce que je le critique ? *Non, non Nannette\**.

— Dites, Wireman, à propos du médecin...

— En mars, *muchacho*, et avant les Ides. Promis.

— Vous traînez des pieds, c'est tout.

— Pas du tout. Je n'ai qu'une période où je suis occupé et elle vient de commencer. Je me suis laissé prendre de court, l'an dernier, et je n'ai pas envie de recommencer. Je ne peux pas me le permettre, vu que cette année Miss Eastlake sera beaucoup moins capable de m'aider. Au moins, les Chiens-méchants ont l'avantage d'être des habitués, un élément connu, comme les Baumgarten. J'aime bien les Baumgarten. Deux gosses.

— Ce sont des filles ? demandai-je, pensant au préjugé d'Elizabeth contre les filles à Duma Key.

— Non, mais le genre de garçons qui devraient avoir écrit ON EST COMME ÇA MAIS NE NOUS EN VOULEZ PAS imprimé sur le front. Dans les quatre autres maisons, ce sont des nouveaux. J'espère qu'il n'y en aura aucun dans le genre



rock and roll chaque soir et fiesta tous les jours, mais ce n'est pas couru d'avance, hein ?

— Non, effet, mais on peut au moins espérer qu'ils auront oublié leur CD des Slipknot à la maison.

— Le Slipknot ? C'est quoi, ce machin ?

— Je crois qu'il vaut mieux que vous ne le sachiez pas, Wireman. En particulier avec tout le boulot qui vous attend et l'état dans lequel ça vous met.

— Mais non. Wireman vous explique simplement à quoi ressemble février sur Duma Key, *muchacho*. Je vais devoir m'occuper de tout régler, des questions affolées sur ce qu'il faut faire si l'un des fils Baumgarten s'est fait piquer par une méduse, à un problème de ventilateur pour la grand-mère de Rita Chiens-méchants, laquelle grand-mère restera remisee pendant à peu près une semaine dans l'une des chambres du fond. Vous croyez que Miss Eastlake va mal ? J'ai vu des momies mexicaines baladées dans les rues de Guadalajara, le jour des Morts, qui avaient l'air en meilleur état que Mamie Chiens-méchants. Question conversation, son répertoire se résume à deux phrases. La première est sur le mode interrogatif : *Vous m'avez apporté un cookie ?* Et la deuxième sur le mode affirmatif : *Va me chercher une serviette, Rita, je crois que j'ai fait un pet qui était chargé.* »

J'éclatai de rire.

De la pointe de sa chaussure, Wireman gratta les coquillages pulvérisés et y dessina un sourire. Notre ombre se projetait sur la route – la Duma Key Road – laquelle avait un revêtement de bitume en bon état. Ici, au moins. Plus au sud, c'était une autre histoire. « La réponse au problème du ventilo, c'est Dan's Fan City – pas génial, comme nom ? Et je vais vous dire un truc : j'aime bien résoudre les problèmes. Vraiment. Désamorcer les petites crises. Je rends les gens fichtrement plus heureux ici, sur Duma Key, que je ne l'ai jamais fait devant un tribunal. »

*Mais vous n'avez pas perdu la main pour ce qui est de détourner la conversation quand vous ne voulez pas aborder un sujet, pensai-je.* « Voyons, Wireman, il ne faudrait pas plus

d'une demi-heure à un médecin pour vous examiner les yeux et vous tapoter le crâne...

— Erreur, *muchacho*, dit-il d'un ton patient. À cette époque de l'année, il faut au moins attendre deux heures avant de se faire examiner pour une vulgaire laryngite par un toubib de bord de route. Si on ajoute une heure de transport – davantage, à présent, à cause des migrants des neiges qui ne savent jamais où ils vont – ce sont trois heures de la journée que je ne peux pas sacrifier. Pas avec un rendez-vous avec le type de la climatisation le 17, un autre avec le géomètre le 27... le type du câble tout à l'heure, s'il veut bien se montrer (il m'indiqua la maison voisine, le long de la route, qui portait le numéro 39). Des jeunes de Toledo la prennent jusqu'au 15 mars, et paient sept cents billets de plus pour avoir un truc qui s'appelle le Wi-Fi – je ne sais même pas ce que c'est.

— La vague du futur, voilà ce que c'est. J'en ai un. Jack s'en est occupé. La vague future du père violeur, de la mère tueuse.

— Une bonne, Arlo Guthrie, 1967.

— Le film date de 1969, il me semble.

— Peu importe, *viva* la vague future où l'on viole les mères et où on poignarde les grenouilles. Ce qui ne change rien au fait que je suis plus occupé qu'un unijambiste dans un concours de coups de pieds au cul... sans compter, Edgar, soyez sérieux : Vous savez parfaitement que ça ne se réduira pas à me tâter le crâne et à l'examen du fond de mon œil avec une bonne vieille lampe de poche. Ce ne sera que le commencement.

— Mais si vous avez besoin de...

— Pour le moment, ça va pas trop mal.

— Tiens, pardi. Et c'est pour cela que c'est moi qui lui lis des poèmes tous les après-midi.

— Un peu de culture littéraire ne vous fera pas de mal, espèce de cannibale à la noix.

— Je n'en doute pas, mais vous savez très bien que ce n'est pas de ça que je parle. »

Je me dis – pas pour la première fois – que Wireman faisait partie des rares personnes que j'avais rencontrées au cours de ma vie adulte capables de me répondre systématiquement *non* sans me mettre en colère. Il avait le

génie de la négation. J'attribuais parfois cela à sa personnalité ; d'autres fois, je me disais que l'accident avait changé quelque chose en moi ; d'autres, encore, que c'était les deux.

« J'arrive à lire, vous savez, reprit Wireman. Par petits bouts. Assez pour m'en sortir. Les étiquettes des médicaments. les numéros de téléphone, des trucs comme ça. Et *je vais* me faire examiner, alors contrôlez un peu ce désir compulsif modèle grand format de régler tous les problèmes du monde. Bordel, vous avez dû rendre votre femme folle. (Il me regarda de côté.) Oups... Wireman a peut-être mis le doigt là où il fallait pas.

— Prêt à parler de cette petite cicatrice ronde que vous avez à la tempe ? *Muchacho* ? »

Il sourit. « *Touché, touché\**. Toutes mes excuses.

— Kurt Cobain, dis-je, 1993. Ou dans ces eaux-là.

Il cligna des yeux. « Ah bon ? J'aurais juré 1995, mais question musique rock, je commence à être pas mal largué. Wireman vieillit, c'est bien triste, mais c'est vrai. Et pour ce qui est des crises convulsives, Edgar, désolé, mais je ne le crois pas. »

Il le croyait, pourtant. Je le voyais dans son regard. Mais avant que je puisse dire quelque chose, il sauta de la barrière et montra le nord. « Regardez ! Un van blanc ! J'ai l'impression que les Forces du Câble rapploquent ! »

## II

Quand, après lui avoir fait écouter le message d'Elizabeth Eastlake, Wireman m'affirma qu'il n'avait aucune idée de ce qu'elle avait voulu dire, je le crus. Il persistait à penser que l'inquiétude qu'elle avait manifestée pour ma fille concernait ses sœurs, décédées depuis longtemps. Il affirmait être aussi intrigué que moi par son conseil de ne pas accumuler mes toiles sur l'île. Il n'avait pas la moindre idée, admit-il, de ce qu'elle avait voulu dire.

Joe et Rita Chiens-méchants vinrent s'installer ; les aboiements incessants de leur ménagerie commencèrent. Les

Baumgarten débarquèrent ensuite et je me mis à voir souvent leurs garçons qui jouaient au Frisbee quand je marchais sur la plage. Ils étaient tout à fait comme Wireman me les avait décrits : solides, mignons et polis, de futurs baraqués qui allaient devenir des sujets de fou rires dans les vestiaires des pom-pom girls, si ce n'était déjà fait. Ils n'oubliaient jamais de me lancer leur Frisbee une fois ou deux quand je passais en traînant la patte, et Jeff, l'aîné, y ajoutait d'ordinaire un encouragement du genre, « Ouais, Mr. Freemantle, joli coup ! »

Un couple roulant en voiture de sport vint occuper la maison juste au sud de Big Pink, et les démoralisants refrains de Toby Keith commencèrent à me parvenir le soir, vers l'heure de l'apéritif. Je me demande si je n'aurais pas préféré Slipknot. Le quatre jeunes gens de Toledo s'amusaient à foncer sur la plage dans leur voiturette de golf, quand ils ne jouaient pas au volley-ball ou n'étaient pas partis à la pêche.

Wireman était plus que pris ; il tourbillonnait comme un derviche. Heureusement, il était secondé. Un jour, Jack l'aida à déboucher le système d'arrosage des Chiens-méchants. Le surlendemain, je lui donnai un coup de main pour pousser la voiturette que ceux de Toledo avaient ensablée dans une dune – ils l'avaient laissée en plan pour aller chercher des bières et la marée montante menaçait de l'emporter. Ma hanche et ma jambe étaient encore en voie de guérison, mais mon bras restant allait très bien.

Problèmes de hanche et de jambe ou pas, je me lançai dans de grandes expéditions sur la plage. Certains jours – en particulier quand le brouillard se levait, en fin d'après-midi, commençant par noyer le Golfe dans une froide amnésie avant de s'en prendre aux maisons –, je piochais un antalgique dans ma réserve de plus en plus réduite. Mais, la plupart du temps, je faisais sans. On ne vit que rarement Wireman boire du thé vert calé dans son fauteuil de plage, en ce mois de février, mais Elizabeth Eastlake passait toujours l'après-midi dans son salon, savait presque toujours qui j'étais et avait en général un recueil de poésies à portée de main. Pas forcément les *Good Poems* de Keillor, même si c'était celui qu'elle préférait. Moi aussi, je l'aimais bien. Merwin, Sexton, Frost, oh là là...

Je lus moi-même beaucoup pendant les mois de février et mars. Plus que je n'avais lu depuis des années, des romans, des nouvelles, trois longs essais sur les raisons qui nous avaient fait nous embourber en Irak (la réponse la plus concise était celle qui avait un *W* comme second prénom et un *dick*<sup>16</sup> comme vice-président). Mais surtout, je peignis. Je peignais tous les jours, après-midi et soir, jusqu'à ce que j'aie du mal à lever un bras qui devenait de plus en plus fort. Marines, paysages de plage, natures mortes, et des couchers de soleil, des couchers de soleil.

Mais la mèche lente continuait de brûler. On avait baissé le feu, on ne l'avait pas coupé. La question de Candy Brown était la suivante sur le tapis, ou du moins la suivante la plus évidente sur le tapis. Mais cela n'arriva pas avant le jour de la Saint-Valentin. Une ironie grinçante, quand on y pense.

Grinçante.

### III

ifsogirl188 à EFree19

10.19

3 février

Cher Papa,

Génial, l'accueil qu'ils ont fait à tes toiles ! Hourra ! Et s'ils décident de faire une exposition, je saute dans le premier avion pour être là dans ma « petite robe noire » (si-si, j'en ai une, crois-le ou pas !). Je ne dois pas bouger pour le moment et bosser comme une malade, parce que – c'est un secret – j'espère faire une surprise à Carson pendant les vacances d'avril. Les Hummingbirds seront au Tennessee et en Arkansas (ils s'arrangent pour que la tournée prenne un grand départ). Je me dis que si je passe mes partiels avec succès, je pourrais rejoindre la tournée, à Memphis ou à Little Rock. Qu'est-ce que tu en penses ?

---

<sup>16</sup> Pénis, en argot ; allusion à Dick Cheney.

Ilse



J'avais toujours autant de préventions contre l'Oiseau Fredonnant : ce que j'en pensais, c'est qu'elle cherchait les ennuis. Mais si Ilse se trompait sur son compte, il valait mieux qu'elle s'en aperçoive tout de suite que plus tard. Si bien que (tremblant à l'idée que je faisais peut-être une erreur) je lui répondis que c'était une idée intéressante, du moment qu'elle ne prenait pas de retard dans ses cours. (Je ne pus me résigner à lui dire en toutes lettres que l'*idée* que ma fille chérie puisse passer une semaine en compagnie de son petit ami, même s'il était entouré d'une équipe de chaperons baptistes, était une *bonne idée*.) Je laissai aussi entendre que ce ne serait peut-être pas de bonne politique que d'en parler à sa mère. Ce qui me valut une réponse rapide.

ifsogirl188 à EFree19

12.02

3 février

Mon très cher Papa,  
Crois-tu que j'aie perdu la boule ?

Illy

Non, je ne le croyais pas... mais si elle surprenait le ténor en train de s'envoyer en l'air avec l'une des sopranos quand elle irait à Little Rock, elle allait être une petite Miss Si-C'est-Ainsi bien malheureuse. Je ne doutais pas que, du coup, sa mère découvrirait tout, fiançailles y comprises, et Pam aurait alors beaucoup à dire sur ma santé mentale. Je m'étais déjà posé moi-même quelques questions à ce sujet et m'étais accordé, en gros, une mention *passable*. Quand il s'agit de ses gosses, on se voit prendre des risques bizarres, de temps en temps, en espérant simplement que les choses tourneront bien – les choses *et* les

gosses. Le boulot de parent demande d'inimaginables aptitudes dans l'art de faire semblant qu'on sait.

Puis il y eut Sandy Smith, de l'agence immobilière. Sur le répondeur, Elizabeth m'avait dit que je devais faire partie des adeptes de l'art pour l'art, sans quoi Duma Key ne m'aurait pas appelé. Je voulais que Sandy me confirme que la seule chose à m'avoir appelé était bien une brochure sur papier glacé, celle que l'on montrait probablement à tous les locataires éventuels des États-Unis ayant un compte en banque assez substantiel. Ou du monde entier.

Sa réaction ne fut pas celle que j'avais espérée, mais ce serait mentir de dire que j'en fus complètement surpris. Après tout, c'était l'année où la mémoire me jouait des tours, non ? Sans compter qu'il y avait le désir de croire que les choses se sont passées d'une certaine manière ; quand il est question du passé, nous chargeons tous la mule.

SmithRealty9505 à EFree19

14.17

8 février

Cher Edgar,

Je suis ravie que vous vous plaisiez là-bas. Pour répondre à votre question, la brochure sur Salmon Point n'est pas la seule que je vous ai envoyée, seulement l'une des neuf qui présentaient le détail de différentes propriétés en Floride et en Jamaïque. Si je me souviens bien, Salmon Point est la seule à vous avoir intéressé. En fait, je me rappelle même que vous m'avez dit inutile de négocier, concluez l'affaire. J'espère que cela vous aide.

Sandy

Je lus ce message en entier par deux fois, puis murmurai : « Concluez l'affaire et laissez-vous faire, *muchacha*. »

Je ne me souvenais plus des autres brochures, même alors, sauf de celle de Salmon Point. La couverture du dossier était d'un rose éclatant. Un grand rose, pourrait-on dire et les mots

qui avaient retenu mon œil n'étaient pas *Salmon Point* mais ceux écrits en dessous en lettres dorées en relief : VOTRE RETRAITE SECRÈTE AU BORD DU GOLFE. Ainsi, elle m'avait peut-être bien appelé.

Pas impossible.

## IV

KamenDoc à EFree19

13.46

10 février

Edgar,

Longtemps pas entendre, comme disait l'Indien sourd au fils prodigue (pardonnez-moi, mais les mauvais jeux de mots sont les seuls que je sache faire). Comment va la peinture ? Pour ce qui est de l'IRM, je vous conseille le Center for Neurological Studies de l'hôpital de Sarasota. Téléphone : 941-555-5554.

Kamen

EFree19 à KamenDoc

14.19

10 février

Kamen,

Merci pour le renseignement. Centre d'Études neurologiques, voilà qui fait diablement sérieux ! Je vais prendre rendez-vous sans attendre.

Edgar

KamenDoc à EFree19

16.55

10 février



Sans attendre, très bien. Du moment que vous n'avez pas de crises.

Kamen

Il avait ponctué la phrase « Du moment que vous n'avez pas de crise » d'un de ces symboles bien pratiques pour e-mail, une bouille ronde riant, la bouche pleine de dents. Après avoir vu Wireman se convulser dans obscurité, à l'arrière du van, les yeux pointant dans deux directions différentes, je ne me sentais pas trop l'envie de rire. Mais je savais que, à moins d'utiliser des chaînes et un tracteur, je ne pourrais pas faire examiner Wireman avant le 15 mars, à peu près, sauf s'il nous faisait une crise de haut mal. Et bien entendu, Wireman n'était pas le problème de Xander Kamen. Je ne l'étais pas davantage, en réalité, et j'étais touché qu'il prenne encore la peine de s'occuper de moi. Sur une impulsion, je cliquai sur RÉPONDRE À L'EXPÉDITEUR :

EFree19 à KamenDoc

17.05

10 février

Kamen,

Non, pas de crise. Je vais bien. Je peins et ça décoiffe. J'ai montré quelques trucs à une galerie de Sarasota et l'un des types a jeté un coup d'œil. Il pense me proposer une expo. Dans ce cas (et si j'accepte) viendrez-vous ? Ça me ferait plaisir de voir un visage ami du pays des glaces & des neiges.

Edgar

J'étais sur le point de fermer l'ordinateur pour aller me préparer un sandwich, mais le tintement annonçant l'arrivée d'un nouveau courriel me retint.

KamenDoc à EFree19

17.05

10 février

Donnez-moi la date et je rapplique.

Je souris en fermant l'ordinateur. L'œil quelque peu embué.

## V

Le lendemain, je me rendis à Nokomis avec Wireman qui devait acheter un siphon pour remplacer celui des locataires du 17 (voiture de sport, musique merdique) et des éléments de clôture en plastique pour les Chiens-méchants. Wireman n'avait pas besoin de mon aide, pas plus que de me voir traîner la patte derrière lui dans la quincaillerie de Nokomis, mais il faisait un temps exécrable, pluvieux, et j'avais envie de sortir de l'île. Nous déjeunâmes à l'Ophelia, et la discussion animée que nous eûmes sur le rock and roll fit de la journée une sortie joyeuse. À mon retour, la lumière clignotait sur le répondeur. C'était Pam. « Rappelle-moi », avait-elle dit, raccrochant aussitôt.

Je le fis, mais avant – on dirait un aveu, et pas très courageux, en plus – j'allai faire un tour, via Internet, dans la rubrique nécrologique du *StarTribune*, le journal de Minneapolis. Je parcourus rapidement les noms, m'assurant que celui de Tom Riley n'y figurait pas – mais non sans savoir que ça ne prouvait rien ; il avait pu se foutre en l'air trop récemment pour que cela se retrouve dans le journal.

Il arrivait parfois à Pam de couper le téléphone, le temps d'une sieste, auquel cas j'aurais droit à son répondeur et à un petit répit. Mais pas cet après-midi. J'eus Pam en personne, calme mais pas du tout chaleureuse.

« Allô ? »

— C'est moi, Pam. Tu m'as demandé de te rappeler.

— Je suppose que tu étais dehors, en train de prendre un bain de soleil. Il neige, ici. Il neige et il fait un froid de canard. »

Je me détendis un peu. Tom n'était pas mort : Tom mort, nous n'aurions pas été sur le point d'improviser l'une de nos petites querelles.

« En fait ici, il fait froid et il pleut.

— Merveilleux ! J'espère que tu vas attraper une bronchite. Tom Riley est sorti en trombe de la maison, ce matin, après m'avoir traitée de connasse qui se mêle de ce qui ne la regarde pas. Et cassé un vase. Je suppose que je devrais être contente qu'il l'ait jeté par terre et pas sur moi. » Sur quoi, elle se mit à pleurer. Elle se moucha, puis me prit par surprise en se mettant à rire. Un rire où il y avait à la fois de l'amertume et de la bonne humeur. « Est-ce que tu vas perdre un jour ce talent que tu as de me faire pleurer ?

— Dis-moi ce qui est arrivé, Panda.

— Et ne m'appelle plus jamais comme ça. Si tu recommences, je raccroche. Et dans ce cas, tu n'auras qu'à donner toi-même un coup de fil à Tom pour *lui* demander ce qui est arrivé. C'est sans doute ce que je devrais faire. Ce serait bien fait pour toi. »

Je coinçai le combiné contre mon épaule et portai la main à ma tête pour me masser les tempes, pouce d'un côté, index et majeur de l'autre. Il y a quelque chose de stupéfiant à ce que tant de rêves et de souffrances puissent tenir ainsi dans le creux d'une main. Sans parler du potentiel à concocter les conneries les plus inimaginables.

« Raconte-moi, Pam. S'il te plaît. Je t'écouterai et je ne me mettrai pas en colère.

— Ça commence à te passer, hein ? Donne-moi une seconde. » Il y eut un bruit sourd, probablement celui du téléphone posé sur le comptoir de la cuisine. J'entendis, en fond sonore, la télé qui blablatait, puis le bruit s'arrêta. « Très bien, dit-elle quand elle revint, je peux m'entendre, maintenant. »

Il y eut un nouveau et puissant bruit de trompette, comme elle se mouchait pour la seconde fois. Quand elle reprit la parole, elle était maîtresse d'elle-même et toute trace de sanglot avait disparu de sa voix.

« J'ai demandé à Myra de m'appeler quand il rentrerait de croisière — Myra Devorkian, la femme qui habite la maison en face de chez lui. Je lui ai dit que j'étais inquiète de son état d'esprit. Aucune raison de garder ça juste pour moi, n'est-ce pas ?

— Non, aucune.

— Et bingo ! Myra m'a répondu qu'elle aussi était inquiète – elle et Ben. Elle m'a dit qu'il buvait trop, pour commencer, et qu'il lui arrivait d'aller travailler avec un coup dans le nez. Cela dit, il avait l'air en pleine forme lorsqu'il est parti pour sa croisière. C'est fou ce que voient les voisins, même quand ils ne sont pas des amis proches. Ben et Myra n'étaient pas au courant pour... pour Tom et moi, évidemment, mais ils savaient fichtrement bien qu'il était déprimé. »

*Du moins tu crois qu'ils ne le savaient pas, – mais j'évitai de le lui faire remarquer.*

« Bref, je l'ai invité à passer à la maison. Il y avait quelque chose dans son regard, quand il est entré... un regard... comme s'il pensait que j'avais eu l'intention de... tu sais...

— De reprendre les choses où tu les avais laissées, dis-je.

— C'est moi qui raconte ou c'est toi ?

— Désolé.

— Bon, t'as raison. Évidemment, tu as raison. J'avais l'intention de lui offrir un café dans la cuisine, mais nous n'avons jamais été plus loin que l'entrée. Il a essayé de m'embrasser. » Elle dit cela avec une note d'orgueil et de défi dans la voix. « Je l'ai laissé faire... une fois... mais quand il est devenu évident qu'il en voulait davantage, je l'ai repoussé et je lui ai dit que j'avais quelque chose à lui dire. Il m'a répondu qu'à mon air, il voyait bien que ce n'était pas une bonne nouvelle, mais rien n'aurait pu le blesser davantage, quand il a appris qu'il n'était plus question de se revoir. Voilà les hommes... et dire qu'ils nous accusent de savoir très bien les culpabiliser !

« Ensuite, je lui ai dit que ce n'était pas parce que nous ne pouvions plus nous voir pour... pour... qu'il ne comptait plus pour moi. Que plusieurs personnes m'avaient dit qu'il se comportait bizarrement – qu'il n'était plus lui-même – et j'ai mis ça sur le compte du fait qu'il ne prenait plus ses antidépresseurs et commençait à aller mal. Et j'ai lâché que je pensais qu'il envisageait de se supprimer. »

Elle s'arrêta un instant, puis reprit son récit :

« Je n'avais pas eu l'intention de lui dire comme ça, brutalement. Mais c'est marrant : dès l'instant où il a franchi la porte, j'en étais presque sûre, et je l'étais à cent pour cent quand

il m'a embrassée. Il avait les lèvres froides. Et sèches. J'avais l'impression d'embrasser un cadavre.

— Tiens, pardi, dis-je en essayant de gratter mon bras droit.

— Son visage s'est refermé, il est devenu tout lisse, fallait voir ça. Il a pincé les lèvres, on ne les voyait plus. Il m'a demandé qui m'avait mis cette idée dans la tête. Et, sans me laisser le temps de répondre, il a ajouté que ce n'étaient que des conneries. C'est le mot qu'il a employé, un mot qui n'appartient pas au vocabulaire habituel de Tom Riley. »

C'était vrai. Le Tom Riley que j'avais connu autrefois n'aurait jamais prononcé le mot connerie, même s'il en avait eu plein la bouche.

« Il n'était pas question de lui donner des noms – et encore moins le tien, parce qu'il m'aurait crue folle, ou celui d'Ilse, parce que j'avais peur de ce qu'il aurait pu lui dire...

— Je t'ai déjà dit qu'Ilse n'avait rien à voir dans cette...

— Tais-toi. J'ai presque fini. Je lui ai dit que ceux qui trouvaient son comportement bizarre ne savaient même pas qu'il suivait un traitement depuis son second divorce, ni qu'il l'avait arrêté en mai dernier. *Les pilules qui rendent crétin*, voilà ce qu'il m'a répondu. Je lui ai alors dit que s'il s'imaginait pouvoir garder secret tout ce qui n'allait pas chez lui, il se trompait lourdement. Que s'il passait à l'acte, je dirais à sa mère et à son frère que c'était un suicide et que ça leur briserait le cœur. C'était ton idée, Edgar, et elle a marché. J'espère que tu es fier. C'est à ce moment-là qu'il a cassé le vase et m'a traité de connasse qui se mêlait de ce qui ne la regardait pas, tu piges ? Il était blanc comme un linge. Je parie... » Elle déglutit, et j'entendis le bruit dans sa gorge, à des milliers de kilomètres de là. « Je parie qu'il savait déjà comment il allait s'y prendre, que tout était prêt.

— Je n'en doute pas. D'après toi, que va-t-il faire, maintenant ?

— Je ne sais pas. Vraiment pas.

— Je devrais peut-être l'appeler.

— Je n'en suis pas si sûre. S'il comprend que nous nous sommes parlé, ça risque de le faire basculer. » Sur quoi, elle

ajouta, avec une pointe de méchanceté : « Et là, c'est toi qui en perdras le sommeil. »

Possibilité que je n'avais pas envisagée, mais Pam n'avait pas tort. Tom et Wireman se ressemblaient sur un point : tous deux avaient besoin d'aide, et je n'arrivais pas à les en convaincre. Un ancien *bon mot*\* me vint brusquement à l'esprit, avec plus ou moins d'à-propos : on peut initier une pute à la culture, on ne peut pas la faire penser. Wireman pourrait peut-être me dire de qui c'était. Et me donner la date.

« La question est maintenant la suivante : comment as-tu su qu'il avait l'intention de se suicider ? reprit-elle. Je tiens à le savoir et je te jure que tu vas me le dire avant que j'aie raccroché. J'ai fait mon numéro, à toi de faire le tien. »

Ça y était. La question qu'elle ne m'avait pas posée l'autre fois, trop obnubilée par une autre : comment je l'avais appris, pour elle et Tom ? Eh bien, Wireman n'était pas le seul à manier les proverbes ; mon père le faisait aussi. Et l'un d'eux disait : quand mentir ne suffit pas, faut faire avec la vérité.

« Depuis l'accident, dis-je, je me suis mis à peindre, comme tu sais.

— Oui, et alors ? »

Je lui parlai du dessin que j'avais fait d'elle, de Max de Palm Desert, de Tom Riley. De mes explorations, par Internet, du phénomène du membre fantôme. Et je lui dis comment j'avais vu Tom en haut des marches de ce qui est à présent, je suppose, mon atelier, en pantalon de pyjama, un trou plein d'un magma sanguinolent à la place de l'œil.

Quand je me tus, il y eut un long silence. Je ne le rompis pas. Finalement, d'un ton précautionneux, elle me demanda : « Et tu crois vraiment cela, Edgar ? Tout ou partie ?

— Wireman, le type qui habite à l'autre bout de la plage... »

Je m'arrêtai, furieux contre moi-même. Et pas parce que les mots ne me venaient pas. Ou pas exactement. Allais-je lui raconter que le type qui habitait à l'autre bout de la plage me croyait parce qu'il était lui-même télépathe, occasionnellement ?

« Quoi, le type de l'autre bout de la plage, Edgar ? » Elle avait parlé calmement, avec douceur. Je reconnus le ton, le

même que celui qu'elle avait pris le premier mois après mon accident. Le ton Edgar-perd-les-pédales.

« Rien, dis-je, c'est sans importance.

— Tu devrais appeler le Dr Kamen et lui parler de ta dernière trouvaille. L'idée que tu es un médium. Ne lui envoie pas un courriel, téléphone-lui.

— Très bien, Pam. »

Je me sentais très fatigué. Et frustré, et de mauvaise humeur, en plus.

« Quoi, très bien ?

— Très bien, je t'ai bien entendue. Je te reçois cinq sur cinq. Je n'ai pas compris de travers. On laisse tomber. Tout ce que je voulais, c'était sauver la vie de Tom Riley. »

À ça, elle n'avait rien à répondre. Pas plus qu'elle n'avait d'explication rationnelle sur le fait que j'avais su pour Tom. Nous en restâmes donc là. La pensée qui me vint en raccrochant fut : *Une bonne action ne reste jamais impunie.*

Peut-être ce qu'elle se disait, elle aussi.

## VI

Je me sentais en colère, incertain. Le temps maussade et humide n'améliorait pas les choses. J'essayai de peindre mais en fus incapable. Je descendis au rez-de-chaussée avec un carnet de croquis et me retrouvai réduit à gribouiller, comme je le faisais dans mon autre vie lorsque je téléphonais : des bouilles de dessin animé avec de grandes oreilles. J'étais sur le point de balancer le carnet, dégoûté, lorsque le téléphone sonna. C'était Wireman.

« Allez-vous venir, cet après-midi ? me demanda-t-il.

— Bien sûr.

— Je me disais qu'avec la pluie, peut-être...

— J'avais prévu de prendre la voiture. Je ne vais pas rester à me morfondre ici.

— Bien. Mais ne vous attendez pas à lui lire des poésies. Elle est dans le coaltar.

— Ça va mal ?

— Assez mal, oui. Elle est déconnectée. À la dérive. Confuse. » Il prit une profonde inspiration, expira. On aurait dit une rafale de vent par téléphone. « Écoutez, Edgar, ça m'embête vraiment de vous demander ça, mais pourriez-vous rester avec elle pendant un moment ? Trois quarts d'heure maximum. Les Baumgarten ont des problèmes avec leur sauna – le foutu système de chauffage – et le type qui doit venir tient à me montrer un coupe-circuit, un truc comme ça. Et à me faire signer son ordre de mission, bien entendu.

— Pas de problème.

— Vous êtes un prince. Je vous embrasserais bien, si vous n'aviez pas les lèvres aussi gercées.

— Allez vous faire voir par les Grecs, Wireman.

— Oui, tout le monde m'aime, c'est ma malédiction.

— Pam m'a appelé. Elle a parlé à mon ami Tom Riley. » Si l'on considère ce qu'ils avaient fait, tous les deux, je trouvais étrange d'en parler comme d'un ami, mais au diable. « Je crois que son projet de se suicider en a pris un sérieux coup.

— C'est une bonne nouvelle... dans ce cas, pourquoi y a-t-il du plomb dans votre voix ?

— Elle a voulu savoir comment je le savais.

— Pas comment vous avez su qu'elle s'envoyait en l'air avec ce type ? Mais...

— Comment j'avais pu faire le diagnostic de son état suicidaire à plus de deux mille kilomètres.

— Ah ! Et qu'est-ce que vous avez répondu ?

— Ne disposant pas d'un bon avocat sous la main, j'en ai été réduit à dire la vérité.

— Et elle a pensé que vous étiez *un poco loco*.

— Non, Wireman, que j'étais *muy loco*.

— C'est embêtant ?

— Non. Enfin, oui. Parce qu'elle va ruminer là-dessus – croyez-moi si je vous dis que Pam devrait figurer dans notre équipe olympique de rumination – et j'ai peur que ma bonne action n'aille exploser au visage de ma plus jeune fille.

— En supposant que votre femme cherche à qui faire porter le chapeau.

— C'est une supposition sans risque. Je la connais.



- Ce serait mauvais, ça.
- Cela déstabiliserait Ilse plus qu'elle ne le mérite. Tom a été comme un oncle pour elle et Melinda, depuis toujours.
- Il faut alors convaincre votre femme que vous avez vraiment vu ce que vous avez vu, et que votre fille n'a rien à voir là-dedans.
- Et comment je m'y prends ?
- Et si vous lui disiez quelque chose sur elle que vous n'avez aucun autre moyen de savoir ?
- Vous êtes cinglé, Wireman ! Je suis bien incapable de faire se produire un truc pareil !
- Qu'est-ce que vous en savez ? Faut que je vous laisse, *amigo* – au bruit, je dirais que le plateau de Miss Eastlake vient de dégringoler par terre. À tout à l'heure ?
- Ouais. »

J'étais sur le point d'ajouter : « À tout à l'heure », mais il avait déjà raccroché. J'en fis autant, me demandant où j'avais mis les gants de jardinage de Pam, ceux sur lesquels était écrit BAS LES PATTES. Si je les retrouvais, l'idée de Wireman serait peut-être moins folle.

Je fouillai toute la maison, en vain. Je les avais peut-être jetés après avoir dessiné *Amis avec avantages*, mais je ne me souvenais pas de l'avoir fait. Et je ne m'en souviens toujours pas aujourd'hui. Tout ce que je sais, c'est que je ne les ai jamais revus.

## VII

La pièce que Wireman et Élizabeth appelaient le Salon des Porcelaines était remplie, cet après-midi, d'une lumière subtropicale, hivernale et triste. À présent plus forte, la pluie tambourinait par vagues contre les vitres, poussée par un vent violent qui secouait bruyamment les palmes entourant *El Palacio* et faisait danser leur ombre sur les murs. Pour la première fois depuis que je venais ici, je ne voyais aucun ordre dans la disposition des figurines de porcelaine, sur la longue table ; aucun *tableau\**, seulement un fouillis de gens, d'animaux

et de bâtiments. Une licorne et deux types à tête noire gisaient côte à côte près de l'école renversée. S'il y avait une histoire, c'était celle d'un film catastrophe. Près de la maison évoquant *Autant en emporte le vent* était posée une boîte à biscuits Sweet Oven.

Wireman m'avait expliqué ce qu'il fallait faire si Élizabeth la réclamait.

La dame elle-même était dans son fauteuil roulant, un peu inclinée de côté, regardant d'un œil vacant le désordre qui régnait sur sa table de jeu d'ordinaire si bien rangée. Elle portait une robe bleue presque parfaitement assortie aux énormes Chuck Taylor qu'elle avait aux pieds. Sa position inclinée faisait bâiller le col de la robe, ce qui révélait une bretelle de soutien-gorge de couleur ivoire. Je me pris à me demander si ce n'était pas Wireman qui l'avait habillée ce matin. Elle parla tout d'abord rationnellement, sans se tromper sur mon prénom et demanda des nouvelles de ma santé. Elle dit au revoir à Wireman quand il partit chez les Baumgarten et le pria de prendre un chapeau et un parapluie. Tout cela était bien. Mais lorsque je lui rapportai son goûter de la cuisine, un quart d'heure plus tard, il y avait eu un changement. Elle était tournée vers un coin et je l'entendis qui murmurait : « Va-t'en Tessie, va-t'en, tu n'as rien à faire ici. Et fais partir le vilain garçon. »

Tessie. Ce nom me disait quelque chose. J'eus recours à ma technique indirecte par associations et en trouvai une : la manchette d'un journal disant ELLES SONT MORTES. Tessie avait été l'une des sœurs jumelles d'Élizabeth. Je le tenais de Wireman. Je l'entendais me dire : *On suppose... qu'elles se sont noyées dans le caldo grande*. Et un frisson aussi incisif qu'un coup de couteau me laboura le flanc.

« Donnez-moi ça », dit-elle en me montrant la boîte à biscuits. Je la lui apportai. Elle tira de sa poche une figurine enveloppée dans un mouchoir. Elle enleva le couvercle de la boîte métallique, m'adressa un regard où se mêlaient ruse et confusion d'une manière pénible à voir, et laissa tomber la figurine dedans. L'objet produisit un petit son creux. Elle remit maladroitement le couvercle en place, repoussant ma main quand je voulus l'aider. Puis elle me la tendit.

« Vous savez ce qu'il faut en faire ? demanda-t-elle. Est-ce que... est-ce que... », elle avait du mal à trouver ses mots. Ils étaient là, dansant hors de sa portée. La narguant. Je pouvais les lui souffler, mais je n'avais pas oublié à quel point je devenais moi-même furieux quand les gens le faisaient pour mon compte, et j'attendis. « Est-ce qu'il vous a dit ce qu'il fallait en faire ?

— Oui.

— Alors, qu'est-ce que vous attendez ? Emportez-moi cette garce. »

Longeant le terrain de tennis, j'allai jusqu'au petit bassin avec la boîte. Les poissons n'arrêtaient pas de sauter, bien plus excités par la pluie que moi. Il y avait un petit tas de pierres à côté du banc, exactement comme me l'avait décrit Wireman. J'en jetai une dans le bassin. Prenant garde de ne pas atteindre une carpe, (« Ne croyez pas qu'elle ne l'entendra pas, m'avait dit Wireman, elle a encore l'ouïe très fine »). Puis je rapportai la boîte, contenant toujours la figurine, non pas dans le Salon de Porcelaines, mais dans la cuisine. Une fois là, j'ôtai le couvercle et en sortis le personnage. Cela ne faisait pas partie des instructions laissées par Wireman, mais j'étais curieux.

La figurine était une femme, dont le visage avait été martelé. Il n'en restait rien, sinon une surface inégale et hérissée en porcelaine.

« Qui est là ? » cria Élizabéth, me faisant sursauter. Je faillis laisser tomber l'inquiétant petit personnage au sol, où il aurait sûrement explosé sur les carreaux.

« Ce n'est que moi, Élizabéth ! lui lançai-je en posant la figurine sur le comptoir.

— Edmund ? Ou Edgar, ou je ne sais quoi ?

— Oui, Edgar, répondis-je en retournant dans le salon.

— Vous avez fait ce que je vous ai demandé ?

— Oui, madame, je l'ai fait.

— Très bien, dit-elle avec un soupir.

— Voulez-vous quelque chose d'autre ? Je pourrais, si vous...

— Non merci, mon cher. Je suis sûre que le train ne va pas tarder, et vous savez que je n'aime pas voyager l'estomac plein.

Je me retrouve toujours assise à l'envers et, avec l'estomac plein, j'aurais certainement mal au cœur. Avez-vous vu ma boîte ? Ma boîte de Sweet Oven ?

— Je crois qu'elle est dans la cuisine. Voulez-vous que je vous l'apporte ?

— Non, pas un jour où il pleut autant. Je pensais vous demander de la jeter dans le bassin, le bassin irait très bien, mais j'ai changé d'avis. Cela ne paraît pas nécessaire, un jour aussi pluvieux. La clémence ne se commande pas, vous savez. Elle tombe comme une pluie douce.

— Elle tombe *du ciel* comme une pluie douce<sup>17</sup>.

— Oui, oui. »

Elle eut un mouvement dédaigneux de la main, comme pour signifier que ce qu'elle avait omis était sans importance.

« Pourquoi ne pas ranger vos porcelaines, Élizabeth ? Elles sont toutes mélangées, aujourd'hui. »

Elle jeta un coup d'œil à la table, puis regarda vers la fenêtre qu'une rafale de vent plus forte venait de fouetter de pluie. « Putain, dit-elle, une putain de confusion. » Puis avec une malveillance dont je ne l'aurais pas crue capable, elle ajouta : « Ils sont tous morts et m'ont laissée avec ça. »

J'aurais été le dernier à être choqué par son accès de vulgarité ; je ne le comprenais que trop bien. La clémence ne se commande peut-être pas, nous sommes des millions à souscrire à cette idée, mais... des choses dans ce genre nous attendent. Oui.

« Il n'aurait jamais dû remonter ce truc, mais il ne savait pas.

— Quel truc ?

— Quel truc, oui, dit-elle en acquiesçant. Je veux le train. Je veux filer d'ici avant que le vilain garçon arrive. »

Après ça, nous gardâmes tous les deux le silence. Élizabeth ferma les yeux et me donna l'impression de somnoler dans son fauteuil.

Histoire de m'occuper, je me levai de mon siège – qui aurait été davantage à sa place dans un club de messieurs

---

<sup>17</sup> Shakespeare, *Le Marchand de Venise*, acte IV, scène 1.

anglais – et m’approchai de la table. Je pris deux figurines, un petit garçon et une petite fille, les examinai et les reposai. Je grattai sans y penser mon bras manquant tout en étudiant l’éparpillement dépourvu de sens des porcelaines. Il devait y en avoir une bonne centaine sur la surface de chêne poli. Sinon deux cents. Parmi elles, je vis une femme portant une coiffure à l’ancienne mode – un bonnet de laitière, peut-être – mais je n’en voulais pas non plus. Le bonnet n’allait pas et elle était en plus trop jeune. Je trouvai une autre femme aux cheveux plus longs et peints, et c’était déjà mieux. Les cheveux étaient un peu trop longs et un peu trop sombres, mais...

Non. Non, parce que Pam avait été au salon de coiffure, endroit qu’on pourrait aussi appeler Fontaine de Jouvence pour Crise de l’Âge Mûr.

Je tins la figurine ; j’aurais aimé avoir une maison pour l’y placer, un livre à lui donner à lire.

J’essayai de faire passer la figurine dans ma main droite – parfaitement normal, puisque ma main droite était là, je la sentais – mais l’objet tomba bruyamment sur la table. Il ne se cassa pas, mais Élizabeth ouvrit les yeux. « Dick ! C’était le train ? C’est lui qui a sifflé ? C’est lui qui a crié ?

– Non, il n’est pas encore arrivé. Vous devriez faire un petit somme.

– Oh, vous le trouverez sur le palier du premier étage », répondit-elle comme si je lui avais posé une question. Sur quoi elle ferma à nouveau les yeux. « Appelez-moi quand le train arrivera. Je n’en peux plus de cette gare. Et ouvrez l’œil pour le vilain garçon, ce bouffeur de chattes pourrait être n’importe où.

– Je n’y manquerai pas. »

Mon bras droit me démangeait horriblement. Je voulus prendre mon carnet dans ma poche-revolver, mais il n’y était pas. Je l’avais laissé dans la cuisine de Big Pink. Ce qui me fit penser à celle d’*El Palacio*. Il y avait un bloc de papier pour laisser des messages sur le comptoir où j’avais posé la boîte à biscuits. J’y retournai le plus vite possible, m’en emparai, le calai entre mes dents puis revins en courant presque dans le Salon des Porcelaines, tirant déjà mon stylo Uniball de ma poche de poitrine. Je m’assis dans mon fauteuil club et

commençai à dessiner d'un trait rapide la poupée de porcelaine, pendant que le vent fouettait les fenêtres et qu'Élizabeth, tassée dans son fauteuil roulant de l'autre côté de la table, somnolait la bouche entrouverte. Les ombres des palmes engendrées par le vent virevoltaient sur les murs comme des chauve-souris.

Il ne me fallut que peu de temps, mais je pris conscience d'un phénomène étrange en dessinant : la démangeaison se déversait par la pointe de mon stylo et se décantait sur la page. La femme de mon dessin était la figurine de porcelaine, mais aussi Pam. Ou le contraire. Elle avait les cheveux plus longs que la dernière fois que je l'avais vue, et ils retombaient sur ses épaules. Elle était assise sur un

*(le SAGE, le SAUGE)*

un siège. Et quel genre de siège ? Un rocking-chair. Il n'y en avait pas dans notre maison quand je l'avais quittée, mais il y en avait un maintenant. Quelque chose était posé à côté d'elle sur la table. Je ne sus pas tout de suite de quoi il s'agissait, mais l'objet émergea de la pointe de mon stylo pour devenir une boîte avec quelque chose d'écrit dessus. Sweet Owen ? S'agissait-il de Sweet Owen ? Non, de Grandma's. Mon Uniball disposa autre chose sur la table, à côté. Un cookie aux flocons d'avoine. Les préférés de Pam. Pendant que je regardais le cookie, le stylo dessina le livre que Pam tenait à la main. Je ne pouvais pas lire le titre, car je le voyais à l'envers. Mon stylo ajoutait à présent des lignes allant de la fenêtre à ses pieds. Elle avait dit qu'il neigeait, mais la neige ne tombait plus. Les lignes représentaient des rayons de soleil.

Je crus le dessin terminé mais, apparemment, il y avait deux autres détails. La pointe du stylo, rapide comme l'éclair, alla dans le coin gauche et ajouta la télévision. Un nouveau poste, un écran plat comme celui d'Élizabeth. Et en dessous...

La plume acheva son tracé et tomba. La démangeaison avait disparu. Mes doigts étaient raides. De l'autre côté de la table, Élizabeth s'était profondément endormie. Elle avait pu être jeune et belle, autrefois. Elle avait pu être la fille de rêve de quelque jeune homme, autrefois. Aujourd'hui elle ronflait, sa bouche largement édentée tournée vers le plafond. S'il y a un Dieu, il me semble qu'Il devrait faire encore un petit effort.

## VIII

J'avais vu un téléphone dans la bibliothèque, en plus de celui de la cuisine, et la bibliothèque était la pièce la plus proche du Salon des Porcelaines. Je décidai que ni Wireman ni Élizabeth ne m'en voudraient si je faisais un appel longue distance au Minnesota. Je décrochai le téléphone puis arrêtai mon geste, le tenant contre ma poitrine. Sur le mur devant lequel se dressait l'armure, mis en valeur par des spots minuscules habilement disposés dans le plafond, était accrochée une collection d'armes anciennes : un mousquet à canon long se chargeant par la gueule qui devait dater de la guerre d'Indépendance, un pistolet à pierre, un Derringer qu'on aurait bien vu glissé dans la botte d'un joueur de poker professionnel sur un bateau du Mississippi, une carabine Winchester. Placé au-dessus de la carabine, il y avait le gadget qu'Élizabeth avait tenu sur ses genoux, le jour où Ilse et moi l'avions vue. De chaque côté, quatre objets qu'on ne pouvait pas appeler des flèches (ils étaient trop courts) étaient disposés en V inversé. Des *mini-harpons* paraissait la bonne formule. Ils avaient des pointes très brillantes, à l'aspect effilé.

Je songeai : *On pourrait faire de gros dégâts avec une arme pareille.* Je songeai : *Mon père faisait de la plongée en apnée.*

Je chassai ces idées de mon esprit et composai le numéro de ce qui était naguère ma maison.

## IX

« Salut, Pam, c'est encore moi.

— Je ne veux plus jamais te parler, Edgar. Nous n'avons plus rien à nous dire.

— Pas tout à fait vrai. Ce sera court, promis. Je suis chargé de surveiller une vieille dame. Elle dort pour le moment, mais je ne tiens pas à la laisser seule trop longtemps.

— Quelle vieille dame ? demanda Pam, curieuse en dépit d'elle-même.

— Elle s'appelle Élizabeth Eastlake. Elle a quatre-vingt-cinq ans et un Alzheimer bien installé. Celui qui prend habituellement soin d'elle s'occupe d'un problème électrique chez un voisin, et je lui donne un coup de main.

— Tu veux peut-être une étoile d'or à coller sur ton cahier de B-A ?

— Non. Je t'ai appelée pour te convaincre que je ne suis pas fou. »

J'avais emporté le dessin avec moi. Une fois de plus, je coinçai le combiné entre mon épaule et mon oreille pour pouvoir le prendre.

« Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Tu es convaincue qu'Ilse est à l'origine de tout ça, alors qu'elle n'y est pour rien.

— Seigneur ! Tu es incroyable ! Si elle appelait de Santa Fe pour te dire qu'elle a cassé un lacet, tu prendrais le premier avion pour lui en apporter un neuf !

— Je n'aime pas non plus me dire que tu penses que je suis en train de devenir cinglé, là en bas, parce que ce n'est pas le cas. Bon... tu m'écoutes ? »

Il n'y eut que le silence à l'autre bout, mais le silence me suffisait. Elle écoutait.

« Tu es sortie de la douche il y a dix minutes ou un quart d'heure. Je le pense parce que tu as les cheveux qui retombent sur ta robe d'intérieur. Je crois que tu n'aimes toujours pas te servir d'un sèche-cheveux.

— Comment...

— Je ne sais pas *comment*. Tu étais assise dans un rocking-chair quand j'ai appelé. Tu as dû te le procurer depuis le divorce. Tu lis un livre et tu manges un cookie Grandma's aux flocons d'avoine. Il fait soleil, à présent, et les rayons passent par la fenêtre. Tu as une nouvelle télé, une télé à écran plat... Et un chat. Tu as un chat. Il dort sous la télé. »

Silence de mort, à l'autre bout. De mon côté, le vent soufflait, la pluie mitraillait les vitres. J'étais sur le point de lui demander si elle était toujours là lorsqu'elle reprit la parole,



d'une voix assourdie qui ne ressemblait pas du tout à celle de la Pam que je connaissais : « Arrête de m'espionner. Si jamais tu m'as aimée... arrête de m'espionner.

— Alors arrête de me faire des reproches », dis-je d'une voix qui s'étranglait mais passait encore.

Soudain, je revis Ilse s'apprêtant à repartir pour Brown, Ilse debout sous le chaud soleil tropical devant le terminal de Delta ; elle levait les yeux vers moi et disait, *Tu mérites d'aller mieux, tu sais. Des fois, je me demande si tu le crois toi-même.* « Ce qui est arrivé n'est pas ma faute. L'accident n'était pas ma faute, et cela n'est pas non plus ma faute. Je n'ai rien demandé, moi.

— *Et moi, hurla-t-elle, tu crois que j'ai demandé quelque chose ?* »

Je fermai les yeux, suppliant je ne sais quoi, n'importe quoi, de m'empêcher de rendre colère pour colère. « Non, bien sûr que non.

— *Alors laisse-moi en dehors de tout ça ! Arrête de m'appeler ! Arrête de me fichier la frousse !* »

Elle raccrocha. Je me retrouvai le téléphone collé à l'oreille. Il y eut le silence, puis un clic bruyant. Suivi du bourdonnement soyeux caractéristique de Duma Key. Il avait aujourd'hui quelque chose de subaquatique. À cause de la pluie, peut-être. Je raccrochai à mon tour, regardant l'armure. « J'ai l'impression que ça s'est très bien passé, sire Lancelot », dis-je.

Pas de réponse – exactement ce que je méritais.

## X

Je traversai le passage et sa rangée de plantes en pots ; depuis la porte du Salon des Porcelaines, je vis qu'Élizabeth dormait toujours dans la même position, la tête renversée. Alors que ses ronflements m'avaient tout d'abord paru pathétiques, brutalement antiques, je les trouvais maintenant rassurants ; sans quoi, il aurait été trop facile d'imaginer qu'elle était morte là, la nuque brisée... Je me demandai si je ne devais pas la réveiller, puis décidai de la laisser dormir. Sur ma droite, partait

le grand escalier principal. Le voyant, je me souvins d'elle me disant : *Oh, vous le trouverez sur le palier du premier étage.*

Je trouverais quoi ?

Probablement un propos qui n'avait ni queue ni tête mais, n'ayant rien de mieux à faire, je traversai le hall qui n'aurait été qu'un modeste passage dans une maison plus petite, la pluie martelant le vitrage du toit, et entrepris de monter l'escalier. Je m'arrêtai à cinq marches du haut, examinant les lieux, puis finis mon ascension. Il y avait bien quelque chose, en fin de compte. Une photo en noir et blanc, un agrandissement gigantesque dans un cadre étroit et doré. Je demandai plus tard à Wireman comment une photo datant des années vingt avait pu être agrandie à cette taille (elle devait mesurer au moins un mètre cinquante de haut sur un mètre vingt de large), et être aussi peu floue. Il me répondit qu'elle avait dû être prise avec un objectif Hasselblad, le meilleur appareil non numérique jamais fabriqué.

On comptait huit personnes sur la photo. Elles se tenaient sur le sable blanc, avec le golfe du Mexique en arrière-plan. L'homme, grand, séduisant, devait avoir la quarantaine. Il portait un maillot de bain dont le haut n'avait qu'une bretelle, le bas ressemblant à ces sous-vêtements moulants que portent aujourd'hui les joueurs de basket. Autour de lui, il y avait cinq filles ; la plus âgée était une adolescente épanouie, les plus jeunes deux blondinettes interchangeable qui me firent penser aux Jumelles Bobbsey de mes premières lectures. Elles portaient des maillots de bain identiques à jupette plissée et se tenaient par la main. De leur main libre, elles tenaient l'une et l'autre une poupée de chiffon Raggedy Ann aux jambes pendantes qui me firent penser à Reba... Et leurs cheveux filasse, au-dessus de leur visage au sourire vacant, devaient sûrement être ROUX. Au creux de son bras, l'homme — John Eastlake, je n'en doutais pas — tenait sa sixième fille, le bébé qui allait devenir la vieille toupie qui ronflait au rez-de-chaussée. Derrière tous ces Blancs se tenait une jeune femme noire d'environ vingt-deux ans, les cheveux retenus par un fichu. Elle portait un panier de pique-nique et, à en juger par la tension

dans les muscles de ses bras (elle n'avait rien de chétif), le panier était lourd. Elle avait trois bracelets en argent à un bras.

Élizabeth souriait et tendait ses petites mains potelées à celui qui avait pris ce portrait de famille. Tous les autres protagonistes avaient un air sérieux, et à peine pouvait-on deviner l'esquisse d'un sourire aux commissures des lèvres de l'homme ; mais comme il avait une moustache, c'était difficile à dire. La jeune nounou noire faisait, elle, une tête sinistre.

De sa main libre, John Eastlake tenait deux objets. L'un était un masque de plongée, l'autre le pistolet à harpons que j'avais vu sur le mur de la bibliothèque, monté à côté des autres armes. La question, me semblait-il, était de savoir si, dans un instant de rationalité recouvrée, Élizabeth m'avait volontairement incité à monter ici.

Avant que je puisse analyser davantage la chose, la porte de la maison s'ouvrit, au rez-de-chaussée. « Je suis de retour ! s'écria Wireman. Mission accomplie ! Qui veut prendre un verre ? »

## **Exécuter un dessin (V)**

*N'ayez pas peur d'expérimenter ; trouvez votre muse et laissez-la vous guider. Tandis que son talent s'affirmait, la muse d'Élizabeth devint Noveen, la merveilleuse poupée parlante. C'était du moins ce qu'elle croyait. Et le temps qu'elle découvre son erreur – le temps que change la voix de Noveen – il était trop tard. Mais au début, ce dut être merveilleux. Trouver sa muse l'est toujours.*

*Le gâteau, par exemple.*

*Fais-le tomber par terre, dit Noveen. Fais-le tomber par terre, Libbit !*

*Et comme elle peut le faire, elle le fait. Elle dessine le gâteau de Nan Melda tombé par terre. Écrabouillé par terre ! Ha ! Et Nan Melda le regarde, dégoûtée, les mains sur les hanches.*

*Et Élizabeth n'avait-elle pas eu honte, quand c'était arrivé ? N'a-t-elle pas eu honte et un peu peur ? Je crois que si.*

*Il y avait cependant d'autres jeux. D'autres expériences. Jusqu'à ce que finalement, en 1927...*

*En Floride, on baptise « Alice » tous les ouragans qui se produisent hors saison. C'est une sorte de plaisanterie. Mais celui qui vint hurler sa rage sur le golfe du Mexique en ce mois de mars 1927 aurait dû s'appeler Élizabeth.*

*La poupée lui murmurait des choses d'une voix qui devait évoquer le vent dans les palmes, la nuit. Ou le reflux de la marée faisant rouler les coquillages sous Big Pink. Elle murmurait pendant que la petite Libbit s'attardait dans les vestibules du sommeil. Lui disant à quel point ce serait amusant de peindre une grande tempête. Et plus.*

*Noveen dit Il y a des choses secrètes. Des trésors enterrés qu'une grande tempête révélera au grand jour. Des choses que Papa aura plaisir à trouver et à admirer.*

*Et le tour fut joué. Élizabeth se moquait de peindre ou non une tempête, mais faire plaisir à Papa ? Voilà qui était irrésistible.*

*Parce que Papa était en colère, cette année-là. En colère contre Adie, qui ne voulait pas retourner en classe, même après son tour d'Europe. Adie se fichait complètement de rencontrer les gens comme il faut ou d'aller au bal des débutantes. Elle s'était entichée de son Emery... qui n'était pas du tout un monsieur comme il faut, du point de vue de Papa.*

*Papa dit Il n'est pas des nôtres, c'est un col bleu, et Adie dit, Peu importe son col, c'est lui que j'aime et Papa est furieux.*

*Il y eut des disputes violentes. Papa furieux contre Adie et Adie furieuse contre Papa. Hannah et Maria furieuses contre Adie parce qu'elle avait un amoureux bel homme, à la fois plus âgé et de rang inférieur. Les jumelles effrayées par toute cette colère. Libbit effrayée, elle aussi. Et Nan Melda qui ne cessait de répéter que s'il n'y avait pas eu Tessie et Lolo, elle serait depuis longtemps retournée dans sa famille, à Jacksonville.*

*Élizabeth dessinait ces choses, et je les ai donc vues.*

*Le couvercle finit par sauter. Adie et son jeune homme qui n'était pas convenable s'enfuirent à Atlanta, où on avait promis à Emery un emploi dans l'entreprise d'un concurrent. Papa était fou de rage. Les Grandes Méchantes, de retour de leur Braden School pour le week-end, entendirent leur père disant à quelqu'un qu'il allait ramener Emery Paulson de force et le faire fouetter jusqu'au sang. Il les ferait fouetter tous les deux !*

*Puis il dit, Non, par Dieu. Qu'il en soit ainsi. Elle a fait son lit, qu'elle y couche.*

*Après cela vint la tempête. Une Alice.*

*Libbit la sentit venir. Elle sentit le vent qui commençait à se lever et soufflait en simples traits de fusain noirs comme la nuit. Les proportions de la tempête, quand elle se déchaîna – les cataractes de pluie, les grondements de train de marchandises des bourrasques – la terrifièrent, comme si elle avait sifflé un chien et voyait arriver un loup.*

*Puis le vent tomba, le soleil revint et tout rentra dans l'ordre. Mieux que dans l'ordre, car après Alice on oublia un*

*moment Adie et son jeune homme qui n'était pas convenable. Élizabeth entendit même Papa fredonner tandis qu'avec l'aide de Mr. Shannington, il déblayait les débris dans la cour, devant la maison, Papa conduisant le petit tracteur rouge et Mr. Shannington jetant dans la remorque les frondes de palmes détrempées et les branches cassées.*

*La poupée murmurait, la muse dévidait son conte.*

*Élizabeth écouta et peignit le jour même le site de Hag's Rock, celui où Noveen lui avait soufflé que le trésor enfoui venait d'apparaître.*

*Libbit supplia son papa d'aller voir, le supplia, le supplia. Papa dit NON, Papa dit qu'il est trop fatigué et trop raide à cause de tout ce travail pour déblayer la cour.*

*Nan Melda dit Un moment dans l'eau pourrait vous décontracter, Mr. Eastlake.*

*Nan Melda dit Je préparerai un pique-nique et je viendrai avec les petites.*

*Et Nan Melda dit Vous savez comment elle est, maintenant. Si elle dit qu'il y a quelque chose là-bas, alors peut-être...*

*Si bien qu'ils allèrent par la plage jusqu'au promontoire de Hag's Rock — Papa dans le maillot de bain qui ne lui allait plus du tout, et Élizabeth, et les jumelles, et Nan Melda. Hannah et Maria étaient retournées dans leur lycée, et Adie... mieux vaut ne pas parler d'elle. Adie est bannie. Nan Melda porte le panier de pique-nique. Il est rouge. Il contient le déjeuner, des chapeaux pour abriter les filles du soleil, le matériel pour dessiner d'Élizabeth, le pistolet de pêche de Papa et quelques petits harpons.*

*Papa met ses palmes et s'avance dans le caldo jusqu'aux genoux et dit Elle est froide ! Je ne vais pas rester longtemps là, Libbit. Dis-moi où se trouve ce fabuleux trésor.*

*Libbit dit D'accord, mais tu me promets de me donner la poupée de porcelaine ?*

*Papa dit S'il y a une poupée elle sera pour toi, c'est juste.*

*La muse l'avait vue, la fillette l'avait peinte. Ainsi fut scellé leur avenir.*

## 9

### Candy Brown

#### I

Deux soirs plus tard, je peignis le bateau pour la première fois.

Je l'intitulai tout d'abord *Fille et Bateau*, puis *Fille et Bateau n° 1*, même si aucun de ces titres n'était le bon ; le bon titre aurait dû être *Ilse et Bateau n° 1*. Ce fut la série des *Bateau* plus que ce qui arriva à Candy Brown qui me fit décider d'exposer mes œuvres. Non pas parce que je recherchais ce que Shakespeare appelle « la bulle de réputation<sup>18</sup> » (c'est à Wireman que je dois celle-là), mais parce que j'en étais venu à croire qu'Elizabeth avait raison : il valait mieux ne pas laisser mes peintures s'accumuler sur Duma Key.

La série des *Bateau* était bonne. Peut-être même excellente. Les peintures me donnaient en tout cas cette impression lorsque je les avais finies. Elles étaient aussi une médecine puissante et nocive. Je crois que je l'ai su dès la première, exécutée aux petites heures de la nuit, le jour de la Saint-Valentin. La dernière nuit de la vie de Tina Garibaldi.

#### II

Le rêve n'était pas à proprement parler un cauchemar, mais il avait une intensité que je suis incapable de décrire avec des mots ; j'en ai cependant capté quelque chose sur la toile. Pas

---

<sup>18</sup> *Comme il vous plaira*, Acte II, scène 7.

tout ce que j'ai ressenti, mais une partie. Suffisamment, peut-être. C'était au coucher de soleil. Dans ce rêve et dans tous ceux qui ont suivi, ce fut toujours au coucher de soleil. Une vaste lumière rouge emplissait l'ouest, montant haut dans le ciel où elle s'estompait en orange puis en un vert étrange. Les eaux du Golfe étaient presque comme un miroir, la plus faible et la plus lisse des houles ondulant à leur surface comme une respiration. Dans le reflet aveuglant du soleil, on aurait dit un immense bassin rempli de sang.

Se détachant sur cette lumière de fournaise, il y avait la silhouette d'un trois-mâts à l'état d'épave. Ses voiles en lambeaux pendaient mollement, l'incendie rouge brillant à travers leurs trous et leurs déchirures. Pas âme qui vive à bord. Il suffisait de le regarder pour le savoir. Une impression de menace creuse s'en dégageait, comme si l'épave grouillait de quelque infection qui aurait ravagé l'équipage, ne laissant que ce cadavre pourrissant de bois, de chanvre et de toile. Je me rappelle m'être dit que si jamais une mouette ou un pélican le survolait, l'oiseau tomberait raide mort sur le pont, les ailes fumantes.

Un petit canot à rames se trouvait à une quarantaine de mètres de l'épave. Une fillette y était assise, me tournant le dos. Elle avait des cheveux roux, mais des cheveux qui étaient faux – jamais une vraie fille n'aurait eu une crinière aussi emmêlée. Ce qui trahissait son identité était sa robe. Elle était couverte d'un motif en grille de jeu de morpion, avec écrit partout, JE GAGNE, TU GAGNES. Ilse avait eu une robe semblable à l'âge de quatre ou cinq ans... soit à peu près à l'âge qu'avaient les jumelles sur la photo que j'avais vue au premier étage du *Palacio de Asesinos*.

J'essayai de crier pour lui dire de ne pas s'approcher de l'épave. Je n'y arrivais pas. J'étais impuissant. De toute façon, cela paraissait sans importance. Elle se contentait de rester là, dans son délicieux petit canot à rames, au milieu de la faible houle rouge, en contemplation, portant la robe au motif de grille d'Ilse.

Je tombai du lit, de mon mauvais côté. Je poussai un cri de douleur et me mis sur le dos, écoutant les vagues et le doux



remuement des coquillages sous la maison. Ils me disaient où j'étais sans me reconforter pour autant. *Je gagne*, disaient-ils. *Je gagne, tu gagnes. Je gagne, tu gagnes. Le pistolet, je gagne. Les fruits, tu gagnes. Je gagne, tu gagnes.*

Mon bras manquant me brûlait. Il fallait que j'y mette un terme ou j'allais devenir cinglé, et il n'y avait qu'une manière de m'y prendre. Je montai au premier et peignit comme un fou furieux pendant trois heures. Aucun modèle sur la table, rien en vue depuis la baie vitrée. Mais je n'en avais pas besoin. Tout était dans ma tête. Et, tandis que je travaillais, je pris conscience de ce vers quoi tous mes tableaux avaient tendu. Non pas la fillette dans le canot, nécessairement ; elle était probablement un attrait ajouté, une prise dans la réalité. C'était le bateau que j'avais cherché, tout ce temps. Le bateau et le coucher de soleil. Quand j'y repense, je vois l'ironie de la chose : *Hello*, le dessin au crayon exécuté le jour de mon arrivée, avait été le plus proche.

### III

Je m'effondrai dans mon lit vers trois heures et demie du matin et dormis jusqu'à neuf heures. Je m'éveillai revigoré, nettoyé, comme neuf. Il faisait beau : le ciel était sans nuages et cela faisait une semaine qu'il n'avait pas fait aussi chaud. Les Baumgarten s'apprêtaient à repartir vers le nord, mais ils firent une partie de Frisbee pleine d'entrain avec leurs fils sur la plage, juste avant de quitter les lieux. J'avais très faim et très peu mal. Chouette de se sentir à nouveau comme un type normal, ne fût-ce que pendant une heure.

Le temps s'était aussi éclairci dans la tête d'Élizabeth Eastlake. Je lui lus un certain nombre de poèmes pendant qu'elle redisposait ses porcelaines. Wireman était présent, surpris dans un de ses rares moments de bonne humeur. Le monde était agréable, aujourd'hui. Ce ne fut que plus tard que je me rendis compte que George Brown, dit Candy, était peut-être en train d'enlever la petite Tina Garibaldi au moment même où je lisais le poème de Richard Wilbur, « Love Call Us to the

Things of the World » à Élisabeth. Je l'avais choisi après être tombé sur un entrefilet, dans le journal du jour, disant qu'il était devenu l'un des plus cités le jour de la Saint-Valentin. Le hasard fit que l'enlèvement de la fillette de douze ans avait été enregistré ; il avait eu lieu exactement à 15 heures 16, d'après l'horloge affichée sur la bande vidéo, c'est-à-dire probablement au moment où j'avais fait une pause pour boire quelques gorgées du thé vert glacé de Wireman avant de prendre le poème de Wilbur que j'avais trouvé sur Internet et dont j'avais fait un tirage.

Des caméras en circuit fermé étaient installées dans la zone du quai de chargement, derrière le centre commercial de Crossroads Mall. Pour se prémunir du chapardage, j'imagine. Ce qu'elles avaient surpris, en l'occurrence, fut le chapardage de la vie d'une enfant. On la voyait passer dans le champ de la caméra de droite à gauche, silhouette menue en jeans et sac à dos. Sans doute voulait-elle aller faire un tour dans le centre commercial avant de rentrer chez elle. Sur l'enregistrement, que les chaînes locales de télé repassaient en boucle de manière obsessionnelle, on voyait l'homme surgir d'une rampe d'accès et la saisir par le poignet. Elle s'était tournée pour lui faire face et avait dû lui poser une question, car Brown avait hoché affirmativement la tête avant de l'entraîner. Elle ne s'était pas débattue, sur le coup, puis soudain – juste avant qu'ils ne disparaissent derrière une benne à ordures –, elle avait tenté de se dégager. Il la tenait encore fermement par le poignet sur les dernières images. Il l'avait tuée moins de six heures plus tard, d'après le médecin légiste du comté ; mais étant donné l'état épouvantable de son corps, on ne pouvait que penser que ces six heures avaient dû paraître atrocement longues à la petite fille, qui n'avait jamais fait de mal à personne. Interminables.

*Au-delà de la fenêtre ouverte, l'air matinal est une débauche d'anges*, avait écrit Richard Wilbur dans « Love Calls Us to the Things of the World ». Oh que non, Richard, oh que non.

Ce ne sont que des draps.

## IV

Les Baumgarten étaient partis. Les chiens des Godfrey leur aboyèrent leurs adieux. Une équipe de professionnels de Merry Maids vint faire le ménage à fond dans la maison vide. Les chiens des Godfrey les saluèrent de leurs aboiements aussi bien à leur arrivée qu'à leur départ. On trouva le corps de Tina Garibaldi dans un fossé, derrière le terrain de sport de Wilk Park, nue de la taille aux pieds et jetée là comme un sac de détritrus. Sur Channel 6 on vit sa mère hurler et se labourer les joues. Les Kintner remplacèrent les Baumgarten. Les gens de Toledo libérèrent le 39 et furent remplacés par trois charmantes vieilles dames du Michigan. Les trois charmantes vieilles dames riaient beaucoup et me lançaient des *You-ou !* joyeux à chaque fois qu'elles nous voyaient passer, Wireman ou moi. J'ignore si elles se sont servies de la Wi-Fi récemment installée au 39, mais la première fois que je fis une partie de Scrabble avec elles, elles m'invitèrent à déjeuner. Les chiens des Godfrey aboyaient sans répit quand elles partaient pour leur promenade de l'après-midi. Un homme qui travaillait au E-Z JetWash appela la police et déclara que l'individu qu'on voyait sur l'enregistrement ressemblait beaucoup à l'un de ses collègues de la station de lavage de voitures – un certain George Brown, connu de tous sous le sobriquet de Candy. Candy Brown avait quitté son travail vers 14 heures 30 l'après-midi de la Saint-Valentin, disait cet homme, et n'était revenu que le lendemain matin. Il prétendait qu'il avait été souffrant. Le E-Z JetWash n'était qu'à un coin de rue du centre commercial. Deux jours après la Saint-Valentin, entrant dans la cuisine du *Palacio*, je trouvai Wireman assis à la table, tête complètement baissée et tremblant de tout son corps. Quand la crise fut passée, il me dit qu'il allait bien. Et lorsque je lui dis qu'il n'en avait pas l'air, il me répondit de garder mes opinions pour moi avec une brusquerie inhabituelle de sa part. Je brandis trois doigts et lui demandai combien il en voyait. Il dit trois. J'en brandis deux, et il dit deux. Je décidai – non sans remords – de laisser tomber. Une fois de plus. Je n'étais pas chargé, après tout, de le surveiller. Je peignis *Fille et*

*Bateau n° 2 et N° 3.* Dans *N° 2*, la fillette du canot portait la robe bleue à pois de Reba, mais j'étais néanmoins presque sûr qu'il s'agissait encore d'Ilse. Je n'en doutais pas dans *N° 3*. Ses cheveux avaient repris l'aspect soyeux et la nuance blonde dont je me souvenais et elle portait une blouse style marin, surpiquée de bleu au col, dont j'avais de bonnes raisons de me souvenir : c'était celle qu'elle avait le dimanche où elle s'était cassé un bras en tombant du pommier, dans notre jardin de derrière. Dans *N° 3*, le bateau avait légèrement pivoté et je pouvais lire, sur la proue, les premières lettres de son nom dont la peinture s'écaillait : *PER*. Je n'avais aucune idée de ce que les lettres suivantes pouvaient être. C'était également la première toile sur laquelle figurait John Eastlake et son pistolet à mini-harpons. Il était posé, chargé, sur l'un des sièges du canot. Le 18 février, un ami de Jack vint donner un coup de main pour effectuer quelques réparations dans les propriétés en location. Les chiens des Godfrey aboyèrent en chœur après lui, l'invitant à venir les voir quand il voulait, s'il avait la moindre envie de se faire enlever un morceau de fesse. La police interrogea la femme de Candy Brown (elle l'appelait aussi Candy, tout le monde l'appelait Candy, il avait probablement invité Tina à l'appeler Candy avant de se mettre à la torturer) pour savoir où il était l'après-midi de la Saint-Valentin. Peut-être avait-il été souffrant, mais il ne l'avait pas été chez lui. Il n'était rentré que vers vingt heures, ce jour-là. Il lui avait apporté une boîte de chocolats. C'était, dit-elle, un homme plein d'attentions pour ce genre de choses. Le 21 février, les amateurs de musique country embarquèrent dans leur voiture de sport et mirent les voiles en direction des climats septentrionaux d'où ils étaient venus. Personne ne vint les remplacer. D'après Wireman, cela signalait que la marée des oiseaux des neiges s'inversait. Le reflux commençait toujours un peu plus tôt sur Duma Key, qui ne comptait ni restaurants ni attractions touristiques (même pas un minable élevage d'alligators !). Les chiens des Godfrey continuaient d'aboyer, comme pour proclamer que si la marée des vacanciers hivernaux s'était inversée, son reflux était loin d'être terminé. Le jour même où partaient les gens en voiture de sport, la police se présenta au domicile de Candy Brown avec un

mandat de perquisition. D'après Channel 6, ils étaient repartis en emportant plusieurs objets. Le lendemain, les trois vieilles dames du 39 me payèrent mon déjeuner après une partie de Scrabble. Pas une fois je n'eus l'impression de m'approcher d'un mot comptant triple, mais j'appris, par exemple, que *qiviut* appartient au vocabulaire anglais. Quand je revins chez moi et branchai la télé, le logo DERNIÈRE MINUTE était affiché à l'écran de Channel 6, la chaîne qui couvre « toute la côte vingt-quatre heures sur vingt-quatre ». Candy Brown venait d'être arrêté. D'après des « sources proches de l'enquête », deux des objets trouvés pendant la perquisition étaient des sous-vêtements dont un était taché de sang. Les tests ADN allaient inmanquablement suivre. Candy Brown ne les attendit pas. Le jour suivant, d'après le journal, il aurait déclaré à la police : « J'ai pris mon pied mais j'ai fait une chose terrible. » C'est ce que je lus tout en buvant mon jus d'orange matinal. Au-dessus de l'article il y avait Le Cliché, qui m'était déjà aussi familier que celui de Kennedy assassiné à Dallas. Le Cliché montrait Candy, sa main refermée sur le poignet de Tina, le petit visage interrogatif de la fillette tourné vers l'homme. Le téléphone sonna. Je le pris sans le regarder et dis : « Allô. » J'étais encore avec Tina Garibaldi. C'était Wireman. Il me demanda si je ne pouvais pas venir un petit moment au *Palacio*. Je répondis que oui, bien sûr et m'apprêtais à raccrocher quand je crus distinguer quelque chose, non pas dans sa voix, mais en dessous, quelque chose qui était loin d'être normal. Je lui demandai ce qui n'allait pas.

« Il semble que j'aie perdu la vue de l'œil gauche, *muchacho*. »

Il rit un peu. Un son étrange et creux.

« Je m'y attendais mais tout de même, c'est un choc. Je suppose qu'on a tous cette impression lorsqu'on se réveille m-m... » Il eut une grande inspiration chevrotante. « Pouvez-vous venir ? J'ai essayé de joindre Annmarie, l'infirmière qui vient parfois s'occuper d'Élizabeth, mais elle est à l'extérieur et... pouvez-vous venir, Edgar ? S'il vous plaît... »

— J'arrive tout de suite. Ne bougez pas d'où vous êtes, Wireman. Attendez-moi. »

## V

Cela faisait des semaines que je n'avais pas eu de problème de vue. J'avais perdu une partie de ma vision périphérique dans l'accident, et j'avais tendance à tourner la tête à droite en regardant des choses que j'aurais autrefois regardées directement, mais sinon, tout allait bien côté vision. En allant rejoindre ma Chevrolet de location anonyme, je me demandai quel effet cela me ferait si jamais cette rougeur de sang envahissait à nouveau mon paysage... ou si je me réveillais, un matin, avec rien qu'un grand trou noir d'un côté de mon monde. Du coup, je m'étonnais que Wireman ait pu réussir à rire. Même un peu.

J'avais déjà la main sur la poignée de la Malibu lorsque je me souvins que Wireman n'avait pas pu joindre l'infirmière, Annmarie Whistler, en rendez-vous à l'extérieur. Je revins le plus vite possible à la maison et appelai Jack sur son mobile, priant pour qu'il décroche et pour qu'il puisse venir. Il décrocha et dit d'accord. C'était une bonne recrue pour l'équipe.

## VI

Je quittai l'île au volant d'une voiture pour la première fois, ce matin-là, et ce fut un dépucelement de première, lorsque je me retrouvai pare-chocs contre pare-chocs dans l'intense circulation de la Tamiami Trail, en direction du nord. Nous allions au Sarasota Memorial Hospital – sur la recommandation du médecin d'Élizabeth que j'avais appelé en dépit des faibles protestations de Wireman. Et c'était maintenant celui-ci qui me demandait si j'allais bien, si j'étais capable de le faire, s'il n'aurait pas mieux valu qu'il se fasse conduire par Jack pour que je puisse rester avec Élizabeth.

« Je vais bien, dis-je.

— Possible, mais vous avez l'air mort de frousse. Je le vois bien. » Son œil droit s'était tourné vers moi. Son gauche avait essayé de suivre, sans grand succès. Il était injecté de sang,

légèrement tourné vers le haut et larmoyait tant et plus. « Vous n'allez pas paniquer, *muchacho* ?

— Mais non. Sans compter que vous avez entendu Elizabeth. Si vous n'aviez pas voulu partir de vous-même, elle vous aurait fichu à la porte à grands coups de balai. »

Il n'avait pas eu l'intention de mettre « Miss Eastlake » au courant de quoi que ce soit, mais elle était venue dans la cuisine, appuyée sur son déambulateur, et avait entendu la fin de notre conversation. Sans compter qu'elle souffrait elle-même de la même chose que Wireman. Nous n'en parlions jamais entre nous, mais cela n'en existait pas moins.

« S'ils acceptent de vous admettre..., commençai-je.

— Oh, ils ne demanderont que ça, c'est un putain de réflexe chez eux, mais il n'en est pas question. S'ils pouvaient faire quelque chose, ce ne serait pas pareil. Je n'y vais que parce que Hadlock pourra peut-être me dire si c'est une merde permanente ou juste un couac temporaire du radar. »

Il eut un faible sourire.

« Mais qu'est-ce qui ne va pas chez vous, Wireman ?

— Chaque chose en son temps, *muchacho*. Qu'est-ce que vous peignez, ces jours-ci ?

— C'est pas le moment.

— Oh, bon Dieu... On dirait que je ne suis pas le seul à en avoir ma claque des questions. Saviez-vous que, pendant les mois d'hiver, parmi les usagers réguliers de la Tamiami Trail, un sur quarante aura un accident de la route ? C'est vrai. Et d'après ce que j'ai entendu raconter aux infos, l'autre jour, la chance qu'un astéroïde de la taille du cosmodrome de Houston heurte la terre est supérieure à la celle que...

— Et si on écoutait un peu de musique ? le coupai-je en tendant la main vers la radio.

— Bonne idée, dit-il, mais pas cette putain de musique country. »

Je restai un instant sans comprendre, puis je me souvins de ses locataires récemment partis. Je tombai sur la station de radio-rock la plus stupide et bruyante de toute la région, celle qui se gargarise avec le nom de The Bone. Nazareth fonçait en

hurlant à tue-tête au milieu des accords simplets de « Hair of the Dog ».

« Ah, commenta Wireman, du rock à dégueuler sur ses pompes. Voilà qui est parler, *mi hijo*. »

## VII

Ce fut une longue journée. Quel que soit le jour où vous laissez tomber votre carcasse sur la courroie de transmission de la médecine moderne – en particulier dans une ville où la population de personnes âgées est majoritaire, avec souvent des vacanciers en mauvaise santé –, vous êtes bon pour y passer des heures. Nous dûmes patienter jusqu'à dix-huit heures. Ils voulurent effectivement hospitaliser Wireman. Il refusa.

Je passai l'essentiel de mon temps dans des salles d'attente qui sont autant d'antichambres du purgatoire : les revues y sont anciennes et leurs bonnes pages arrachées, les sièges sont durs et la télé est toujours boulonnée dans un coin en hauteur. Je restais assis, écoutant les conversations inquiètes entrer en compétition avec le caquet de la télé. J'allais de temps en temps dans les zones où les téléphones portables étaient autorisés, me servant de celui de Wireman pour appeler Jack. Ça se passait bien ? Elle était sensationnelle. Ils jouèrent au Parcheesi. Puis ils reconstruisirent Porcelaines-Ville. La troisième fois, ils mangeaient des sandwichs en regardant Oprah. La quatrième, elle dormait.

« Dites-lui qu'elle est allée régulièrement aux toilettes, me dit Jack. Jusqu'ici. »

Je transmis le message. Il fit plaisir à Wireman. Et la courroie de transmission avança d'un ou deux crans.

Trois salles d'attente. La première, aux admissions, où Wireman refusa de prendre la planchette où était pincé un formulaire à remplir – peut-être parce qu'il n'aurait pas pu le lire (c'est moi qui inscrivis les informations) ; la deuxième, en neurologie, où je rencontrai Gene Hadlock, le médecin d'Élizabeth et un grand type blême portant bouc du nom de Herbert Principe. D'après Hadlock, Principe était le meilleur



neurologue de Sarasota. Principe ne dit pas le contraire, ne dit d'ailleurs rien du tout. Quant à la dernière salle d'attente, au premier étage, elle ouvrait sur des installations bourrées de Super-Matos. Là, on conduisit Wireman non pas à l'imagerie par résonance magnétique (procédé qu'il connaissait bien) mais au service de radiographie, à l'autre bout du long couloir, une salle que j'imaginai poussiéreuse et quasiment abandonnée en cet âge moderne. Wireman me confia son médaillon de Marie et on me laissa à mes interrogations : pourquoi le meilleur neurologue de Sarasota avait-il recours à une technologie aussi démodée ? Personne ne prit la peine de m'éclairer.

Les télévisions des trois salles d'attente étaient toutes branchées sur Channel 6 et je fus soumis je ne sais combien de fois au Cliché : Candy Brown, la main refermée sur le poignet de Tina Garibaldi dont le visage se tournait vers lui, pétrifié dans un regard d'autant plus terrible que quiconque ayant reçu une éducation à peu près normale comprenait, au fond de son cœur, exactement ce qu'il signifiait. On dit à ses enfants de faire attention, de faire *très* attention, qu'un étranger peut être synonyme de danger et ils le croient peut-être, mais les enfants, dans les familles heureuses, finissent par avoir la conviction que la sécurité est une chose acquise depuis toujours pour eux. Les yeux de Tina disaient *Bien sûr, Monsieur, dites-moi ce que je dois faire*. Ses yeux disaient *Vous êtes l'adulte, je suis l'enfant, alors dites-moi ce que vous voulez*. Ses yeux disaient *J'ai été élevée dans le respect de mes aînés*. Et plus que tout, la chose qui vous brisait le cœur, ses yeux disaient *Personne ne m'a jamais fait de mal jusqu'ici*.

Je ne crois pas que le passage en boucle, presque constant, du Cliché soit responsable de tout ce qui a suivi, mais n'y a-t-il pas joué un rôle ? Si.

Bien sûr.

## VIII

La nuit était déjà tombée lorsque, finalement, je sortis du parking et pris la direction du sud et de Duma Key par la Trail.

Au début, je me préoccupais à peine de Wireman, tant j'étais concentré sur la conduite, presque convaincu que la chance allait nous abandonner et que, cette fois, j'allais avoir un accident. Une fois passé le carrefour de Siesta Key, le trafic fut moins intense et je me détendis un peu. Quand nous arrivâmes à hauteur du centre commercial de Crossroads, Wireman me demanda de m'y arrêter.

« Besoin d'une bricole ? De Joe Boxers, de T-shirts avec des poches ?

— Ne faites pas le malin. Allez juste vous garer dans un emplacement bien éclairé. »

Je rangeai donc la voiture sous une lampadaire et coupai le moteur. Je ne trouvai l'endroit que vaguement menaçant : le parking était encore à moitié plein et Candy Brown avait enlevé la petite Tina Garibaldi de l'autre côté, celui des quais de chargement.

« Je crois que je peux vous raconter ça, dit Wireman. Une fois. Vous le méritez, car vous avez été bon avec moi. Et aussi bon *pour* moi.

— Je peux vous retourner le compliment, Wireman. »

Il avait les mains posées sur le mince classeur bleu qu'il avait emporté à l'hôpital avec lui. Son nom figurait dessus. Il leva un doigt pour me demander le silence, sans se tourner vers moi – il regardait droit devant lui, en direction du grand magasin Bealls qui occupait cette extrémité du centre. « Je tiens à tout dire en une seule fois. Ça vous va ?

— Pas de problème.

— Mon histoire, c'est comme... » Il se tourna vers moi avec une vivacité soudaine. Son œil droit était rouge vif et pleurait sans interruption, mais au moins pointait-il dans la bonne direction, la même que l'autre. « *Muchacho*, vous n'avez jamais vu un type, à la télé, qui vient d'apprendre qu'il a gagné trois cents millions de billets au Loto ?

— Tout le monde a vu ça.

— On le fait monter sur scène, on lui donne un grand chèque bidon en carton et il bredouille quelque chose qu'on ne comprend jamais, mais c'est parfait, bredouiller dans une telle situation est justement ce qu'il faut faire, parce que ramasser un

tel paquet est tout simplement scandaleux. Absurde. Dans une telle situation, le mieux qu'on puisse dire est *Je vais aller à Disney World*. Vous me suivez, jusqu'ici ?

— Jusqu'ici, oui. »

Wireman se remit à étudier les gens qui entraient et sortaient du Bealls, le grand magasin derrière lequel Tina Garibaldi, pour son malheur, avait rencontré Candy Brown.

« Moi aussi, j'ai gagné à la *lotería*. Mais pas de la bonne manière. En fait, je dirais même que j'ai gagné de la pire manière au monde. J'exerçais comme avocat à Omaha. Dans un cabinet qui s'appelait Fineham, Dooling et Allen. Parfois surnommé Finassum, Foutrum et Oublium. C'était en réalité un cabinet sensationnel, parfaitement honnête. Nous faisons du bon boulot et j'occupais une place de choix dans la hiérarchie. J'étais célibataire et, à l'époque – j'avais trente-sept ans –, je me disais que j'allais probablement le rester jusqu'à la fin de ma vie. Puis le cirque est arrivé en ville, Edgar. Je veux parler d'un vrai cirque, avec des fauves et des trapézistes. La plupart des artistes venaient d'autres pays, comme c'est souvent le cas. L'équipe de trapézistes et leurs familles étaient mexicaines. L'une des comptables du cirque, Julia Taveres, était aussi mexicaine. En plus de tenir la compta, elle servait d'interprète aux trapézistes. »

Il avait prononcé le prénom à l'espagnole, avec la *jota*.

« Je ne suis pas allé au cirque. Wireman peut aller parfois écouter du rock, mais le cirque, c'est pas son truc. C'est là que commence le coup de la loterie. Tous les quelques jours, on tirait au sort, parmi les employés du cirque qui n'étaient pas artistes, pour savoir lequel se chargerait des courses pour les casse-croûte – chips, machins frits, café, soda. Un jour, à Omaha, c'est sur Julia que c'est tombé. Alors qu'elle traversait le parking du supermarché pour regagner son van, un camion de livraisons qui entrait beaucoup trop vite dans le parking heurta une rangée de caddies – vous savez, quand ils sont enfilés les uns dans les autres ?

— Oui.

— OK. Bang ! Les chariots font un bond de dix mètres et renversent Julia qui se casse une jambe. Un flic, qui était garé

non loin de là par hasard, a vu ce qui s'était passé et a appelé une ambulance. Il a aussi fait souffler le conducteur du camion dans le ballon. Résultat, 1-7.

— C'est mauvais ?

— Oui, *muchacho*. Au Nebraska, avec 1-7, ce n'est pas juste deux cents dollars d'amende, c'est direct en taule. Julia, sur le conseil du médecin qui s'est occupé d'elle aux urgences, est venue nous voir. Nous étions trente-cinq avocats chez Finassum, Foutrum et Oublium. Vous commencez à voir rouler les boules de la loterie vers leur emplacement, Edgar ?

— Oui.

— Je ne fis pas que la défendre ; je l'épousai. Elle gagna son procès et toucha un joli paquet. Le cirque quitta la ville, comme font tous les cirques, une comptable en moins. Dois-je vous dire que nous étions très amoureux ?

— Non, dis-je. Ça s'entend à chaque fois que vous prononcez son nom.

— Merci, Edgar, merci. »

Il resta quelques instants la tête inclinée, les mains toujours posées sur son dossier. Puis il tira de sa poche-revolver un portefeuille élimé et épais comme un annuaire. Je ne comprenais pas comment il pouvait rester assis sur un tel caillou. Il parcourut la partie comprenant les petites fenêtres destinées aux documents importants et en retira la photo d'une brune aux yeux noirs en blouse blanche sans manche. Elle paraissait avoir la trentaine. Elle était à tomber par terre.

« *Mi Julia* », dit-il. Je voulus lui rendre la photo, mais il fit non de la tête. Il en choisissait une seconde. Je redoutais de la voir. Je la pris cependant quand il me la tendit.

Je vis Julia en miniature. Les mêmes cheveux sombres, encadrant un visage pâle, parfait. Et les mêmes yeux noirs sérieux.

« Esmeralda, reprit Wireman. L'autre moitié de mon cœur.

— Esmeralda », répétais-je.

Je trouvai les yeux de cette photo presque identiques à ceux qui se levaient vers Candy Brown, sur Le Cliché. Mon bras se mit à me démanger. Celui qu'on avait brûlé dans

l'incinérateur de l'hôpital. Je voulus le gratter et touchai mes côtes. Comme d'habitude.

Wireman reprit les photos, les baisa toutes les deux avec une brève et sèche ardeur qui faisait mal à voir et les glissa dans leur protection transparente. Cela lui prit un certain temps, parce que ses mains s'étaient mises à trembler. Sans compter, pensai-je, qu'il ne devait pas très bien voir.

« Même pas besoin de voir tomber ces bonnes vieilles boules, *amigo*. Fermez les yeux, et vous les verrez rouler jusqu'à leur place. *Clic, clic, clic...* Certains ont simplement de la chance. *J'ai gagné !* » Il fit claquer sa langue. Le bruit fut étonnamment fort dans l'habitacle étroit.

« Quand Esmeralda eut trois ans, Julia prit un emploi à temps partiel dans un organisme qui s'occupait des problèmes des immigrés à Omaha, Immigration Solutions. Elle aidait les hispanophones ayant ou non leur carte de travail à trouver un boulot, et les immigrants illégaux qui voulaient obtenir la citoyenneté à avancer dans le maquis administratif. Rien qu'un petit organisme, profil bas, mais ils ont obtenu beaucoup plus de résultats pratiques que toutes les marches avec panneaux brandis réunies. De l'humble avis de Wireman. »

Il pressa la paume de ses mains contre ses yeux et prit une profonde inspiration chevrotante. Puis il laissa retomber ses mains, lourdement, sur le classeur.

« Quand c'est arrivé, j'étais à Kansas City pour affaires. Julia travaillait du lundi au jeudi à Immigration Solutions. Ces jours-là, Esmeralda allait en garderie. Une bonne garderie pour enfants. J'aurais pu leur faire un procès et les faire fermer – j'aurais mis la directrice à la rue – mais je n'en fis rien. Parce que même au milieu de mon chagrin, j'avais compris que ce qui était arrivé à Esmeralda aurait pu arriver à n'importe quel enfant. Que c'était juste une histoire de *lotería, entiendes ?* Une fois, notre cabinet avait poursuivi un fabricant de stores vénitiens parce qu'un bébé encore au berceau avait attrapé un cordon, l'avait avalé et était mort étouffé. Les parents avaient gagné et raflé la mise, mais leur bébé était toujours aussi mort et si ça n'avait pas été le cordon, ç'aurait pu être n'importe quoi. Une voiture miniature, par exemple. La plaque d'identité du

chien. Une bille. (Il haussa les épaules.) Avec Esmeralda, ce fut une bille. Elle l'a avalée pendant la récréation et s'est étouffée.

— Seigneur, Wireman ! Je suis tellement désolé !

— Elle vivait encore en arrivant à l'hôpital. La directrice de la garderie a appelé à mon bureau et à celui de Julia. Elle jacassait, hystérique, dans tous ses états. Julia a couru jusqu'à sa voiture, elle a sauté dedans et s'est mise à foncer comme une malade. À trois coins de rue de l'hôpital, elle est entrée en collision frontale avec un camion des travaux publics d'Omaha. Tuée sur le coup. À ce moment-là, notre fille était déjà morte depuis une vingtaine de minutes, probablement. Cette médaille de Marie que je vous ai confiée... c'était celle de Julia. »

Il se tut, et le silence se prolongea. Je ne le rompis pas ; il n'y a rien à ajouter après une histoire comme celle-là. Finalement, c'est lui qui reprit la parole.

« C'est juste une autre version du Loto. Cinq numéros, plus le si important numéro complémentaire. *Clic, clic, clic, clic, clic.* Et *clac*, pour le bon compte. Avais-je pensé qu'une chose pareille aurait pu m'arriver ? Jamais de la vie, *muchacho*, et Dieu nous punit pour ce que nous sommes incapables d'imaginer. Mes parents m'ont supplié d'aller consulter un psychiatre et, pendant quelque temps – huit mois après les enterrements –, je l'ai fait. J'en avais marre de flotter comme un ballon attaché à un mètre au-dessus de ma tête.

— Je connais ça.

— Je sais. Nous avons fait un petit tour en enfer par des voies différentes, vous et moi. Et nous en sommes sortis, je suppose, mais j'ai les talons qui fument encore. Pas les vôtres ?

— Si.

— Le psy... très bien, ce type, mais j'étais incapable de lui parler. Devant lui, je perdais la parole. Je n'arrêtais pas de sourire. Je n'arrêtais pas d'espérer qu'une jolie petite poulette en maillot de bain allait emporter mon gros chèque en carton. Le public applaudirait. Finalement, un chèque est d'ailleurs arrivé. Nous avons pris une assurance sur la vie commune quand nous nous étions mariés. Et, à l'arrivée d'Esmeralda, on l'avait ajoutée. Si bien que j'ai vraiment gagné à la *lotería*. En

particulier si l'on y ajoute la compensation reçue par Julia pour l'accident du supermarché. Ce qui nous amène à ça. »

Il brandit le mince classeur gris.

« La pensée du suicide était là, décrivant des cercles de plus en plus étroits autour de moi. Son premier attrait était de me dire que Julia et Esmeralda se trouvaient peut-être encore pas trop loin, attendant que je les rattrape... et qu'elles n'attendraient peut-être pas éternellement. Je ne suis pas croyant au sens conventionnel du terme, mais je pense qu'il y a au moins une chance que nous ayons une vie après la mort et que nous... nous nous survivions. Mais évidemment... (Un sourire glacial effleura les coins de ses lèvres.) Avant tout, j'étais juste déprimé. J'avais un pistolet dans mon coffre. Un calibre 22. Je l'avais acheté pour l'avoir à la maison après la naissance d'Esmeralda. Un soir, j'étais assis à la table de la salle à manger et... quelque chose me dit que vous connaissez cette partie de l'histoire, *muchacho*. »

De la main, je fis un signe en dent de scie : peut-être que *sí*, peut-être que *no*.

« J'étais donc assis à ma table. La maison était vide. Il y avait une coupe de fruits, laissée par l'employée qui faisait mes courses. J'ai posé le pistolet sur la table et j'ai fermé les yeux. J'ai fait tourner la coupe sur elle-même deux ou trois fois. Je me suis dit que si je prenais une pomme dans la coupe, je porterais l'arme à ma tempe et mettrais un terme à ma vie. Si c'était une orange, cependant... je prendrais mes gains du Loto et irais à Disney World.

— Vous entendiez le bruit du frigo.

— C'est exact, répondit-il sans paraître surpris. J'entendais le frigo, le bourdonnement du moteur et les claquements du bac à glaçons. J'ai tendu la main et j'ai pris une pomme.

— Avez-vous triché ? »

Wireman sourit. « Bonne question. Vous voulez savoir si j'ai ouvert l'œil ? La réponse est non. Si vous voulez dire que j'avais peut-être mémorisé la disposition de la coupe de fruits... (Il haussa les épaules.) *Quién sabe ?* Toujours est-il que j'ai pris une pomme : Toujours le péché d'Adam... Nul besoin d'y mordre ou de la renifler ; le contact de sa peau suffisait à me le

faire savoir. Sans ouvrir les yeux – ni me donner le temps d’y réfléchir –, j’ai pris le pistolet et j’ai appuyé le canon sur ma tempe. » Il mima le geste de la main que moi-même je n’avais plus, pouce dressé, l’index s’appuyant dans la petite cicatrice circulaire cachée, la plupart du temps, par ses longs cheveux gris. « Ma dernière pensée a été de me dire que je ne serais plus obligé d’entendre ronfler ce foutu frigo, ni de manger les cochonneries congelées qu’il contenait. Je ne me rappelle pas la détonation. Le monde est devenu tout blanc, et telle fut la fin de l’autre vie de Wireman. Et maintenant... vous avez peut-être envie que je vous raconte ces conneries d’hallucinations ?

— Oui, s’il vous plaît.

— Vous aimeriez bien savoir si elles ressemblent aux vôtres, hein ?

— Oui. » C’est alors qu’une question me vint à l’esprit. Une question peut-être importante : « Wireman ? Est-ce que vous avez eu de ces bouffées télépathiques... ces réceptions bizarres... je ne sais pas comment appeler ça... *avant* de venir à Duma Key ? »

Je pensais à Gandalf, le chien de la petite Monica Goldstein, et à l’impression que j’avais eue de l’avoir étouffé avec un bras qui n’était pas là.

« Oui, deux ou trois fois, me répondit-il. Je vous en parlerai peut-être le moment venu, Edgar, mais je n’ai pas envie de laisser Jack coincé avec Miss Eastlake trop longtemps. Toute autre considération mise à part, elle risque de s’inquiéter pour moi. Elle est très émotive. »

J’aurais pu lui faire remarquer que Jack – également un émotif, dans son genre – risquait aussi de s’inquiéter, mais je préférerais l’inviter à continuer.

« Vous dégagez parfois une sorte de rougeur, *muchacho*. Je ne crois pas qu’il s’agisse d’une aura et ce ne n’est pas non plus exactement une pensée... sauf que des fois, si. J’ai observé trois ou quatre fois le phénomène chez vous sous forme de couleur aussi bien que de mots. Et nous n’étions pas à Duma Key, une de ces fois. Mais à Sarasota, dans la galerie d’art.

— Quand je n’arrivais pas à trouver un mot.

— Ah, bon ? Je ne m’en souviens pas.



— Moi non plus, mais j'en suis sûr. *Rouge*, c'est un moyen mnémotechnique pour moi. Un déclencheur. Ça vient d'une chanson de Reba McEntyre, croyez-le ou non. J'ai trouvé ce truc de manière fortuite. Ce n'est pas tout. Quand j'oublie les choses, j'ai tendance à être... vous savez...

— Un peu furieux ? »

J'avais attrapé Pam à la gorge. J'avais essayé de l'étrangler.

« Oui, dis-je, on peut le voir comme ça.

— Ah.

— Bref, c'est comme si ce rouge avait jailli et sali mon... mon vêtement mental – c'est l'effet que cela vous fait ?

— Cela s'en approche, oui. Et à chaque fois que je le sens autour de vous, en vous, je me revois me réveillant, après m'être logé une balle dans la tête, dans un monde entièrement rouge sombre. Je me suis cru en enfer, j'ai cru qu'ainsi allait être l'enfer, une éternité de l'écarlate le plus profond... Puis je me suis rendu compte que c'était juste la pomme. Elle était posée devant moi, à moins de cinq centimètres de mes yeux. Posée sur le plancher sur lequel j'étais allongé.

— Enfer et damnation, hein ?

— Oui, c'est ce que j'ai pensé, mais ce n'était pas la damnation, juste une pomme. *Du péché d'Adam, nous sommes tous coupables* – j'ai prononcé le dicton à voix haute. Puis j'ai ajouté, *coupe de fruits*. Je me souviens très clairement et dans les moindres détails de tout ce qui est arrivé et de tout ce qui a été dit pendant les quatre-vingt-seize heures suivantes. (Il rit.) Je sais évidemment que certaines des choses dont je me souviens sont fausses, mais je me les rappelle néanmoins avec une exquisite précision. Aucun contre-interrogatoire n'a pu me faire me couper là-dessus jusqu'à aujourd'hui, pas même sur les cancrelats couverts de pus que j'ai vu sortir des yeux, de la bouche et des narines de ce bon vieux Jack Fineham.

« J'avais un mal de tête carabiné, mais une fois surmonté le choc de la pomme en gros plan, je me sentais plutôt bien. Six heures étaient passées. J'étais allongé dans une flaque de sang caillé. Il collait à ma joue droite comme de la gelée. Je me suis mis sur mon séant et j'ai dit, *Je suis un dandy en aspic*, essayant de me rappeler si un aspic n'était pas un genre de

gelée. Puis j'ai dit, *Pas de gelée dans la coupe de fruits* – phrase qui m'a paru un énoncé si rationnel qu'il aurait pu servir de test de santé mentale. Je commençais à douter de mon geste. Il me paraissait plus probable que je m'étais endormi à ma table de salle à manger et que je n'avais fait *qu'imaginer* que je me tirais une balle dans la tempe, puis tombais de ma chaise et me cognais la tête. C'était pour ça que je saignais. En fait, cela me paraissait pratiquement certain, étant donné que je pouvais marcher et parler. Je m'obligeai à dire quelque chose d'autre. Le nom de ma mère, par exemple. Au lieu de cela, voilà ce qui est sorti de ma bouche : *Travaillez, prenez de la peine, c'est le fond qui manque moins.* »

Je faisais *Oui, oui* de la tête, excité. J'avais vécu des expériences semblables, non pas une fois mais je ne sais combien de fois, après être sorti du coma. *Assieds-toi dans le copain, dans l'ami...*

« Vous étiez en colère ?

— Non, serein ! Soulagé ! J'acceptais sans problème d'être un peu désorienté, puisque j'avais reçu un coup sur la tête. C'est alors que j'ai vu le pistolet posé par terre. Je l'ai ramassé et j'ai renflé le canon. L'odeur d'une arme à feu qui vient de servir est caractéristique. Elle est âcre, c'est une odeur avec des griffes. N'empêche, j'ai continué à m'en tenir à la version du type qui s'endort et se cogne la tête en tombant par terre, jusqu'au moment où j'ai vu le trou dans ma tempe en allant dans la salle de bains. Un petit trou rond avec une couronne de traces de brûlure tout autour. »

Il rit à nouveau, de ce même rire qu'on a quand on évoque une bourde qu'on a faite – oublier d'ouvrir la porte du garage et rentrer dedans en marche arrière, par exemple.

« C'est là que j'ai entendu le dernier chiffre tomber, Edgar – le chiffre de la boule du Loto ! Et je savais que j'irais à Disney World, en fin de compte.

— Ou dans un fac-similé à peu près acceptable. Bon Dieu, Wireman !

— J'ai essayé de nettoyer les brûlures de poudre, mais les frotter avec le gant de toilette me faisait trop mal. Comme lorsqu'on serre la mâchoire sur une mauvaise dent. »

Soudain, je compris pourquoi on lui avait fait passer une radiographie au lieu de le coller dans un appareil d'IRM. Il avait toujours la balle logée dans la tête.

« Je peux vous demander quelque chose, Wireman ?

— Allez-y.

— Est-ce que les nerfs optiques... comment dire ? Est-ce qu'ils se croisent ?

— Exactement.

— C'est pour cela que c'est votre œil gauche qui déconne. C'est comme... » Un instant, le mot ne voulut pas venir. Je serrai mes poings (les deux). Il me revint alors. « C'est comme un contre-coup.

— C'est ce que je me dis. Je me suis tiré une balle dans le côté droit de mon crâne obtus, et c'est le gauche qui est bousillé. J'ai mis un pansement adhésif sur le trou et j'ai pris de l'aspirine. »

J'éclatai de rire. Impossible de m'en empêcher. Wireman sourit et hocha la tête.

« Après quoi, je suis allé me coucher et j'ai essayé de dormir. J'aurais pu aussi bien essayer de pioncer au milieu d'une fanfare. Je suis resté quatre jours sans fermer l'œil. J'avais l'impression que plus jamais je ne redormirais. Mon esprit tournait à quatre mille à l'heure. La cocaïne, à côté, c'est un tranquillisant. Je fus même incapable de rester allongé plus de vingt minutes – je sautai de mon lit pour me mettre un disque de mariachis. Il était cinq heures et demie du matin. Je pédalai pendant une demi-heure sur mon vélo d'appartement. C'était la première fois que je remontais dessus depuis la mort de Julia et d'Esmeralda. Après quoi, j'ai pris une douche et je suis allé travailler.

« Pendant les trois jours suivants, j'ai été un oiseau, j'ai été un avion, j'ai été Super-Avocat. Mes collègues ont commencé à être inquiets, puis ils ont eu peur pour moi, et finalement peur pour eux. Je sortais de plus en plus d'absurdités et j'avais de plus en plus tendance à parler dans un charabia en espagnol ou en français cajun – n'empêche que j'ai déplacé une montagne de paperasses pendant ces journées-là sans que pratiquement rien ne revienne au cabinet pour vice de forme. J'ai vérifié. Les

associés du cabinet dans leur coin et le bataillon des avocats dans le sien partageaient la même conviction, à savoir que je faisais une dépression nerveuse ; en un sens, ils n'avaient pas tort. C'était une dépression nerveuse *organique*. Plusieurs personnes m'ont suggéré de prendre un peu de repos, sans succès. Dion Knightly, l'un de mes meilleurs amis du cabinet, en vint pratiquement à me supplier d'aller consulter un médecin. Savez-vous ce que je lui ai dit ? »

Je secouai la tête.

« *“Blé dans le champ, accord sur-le-champ.”* Je m'en souviens parfaitement ! Et je suis parti. Ou plutôt, j'ai bondi. Marcher, ce n'était plus assez rapide pour Wireman. J'ai passé deux nuits blanches au boulot. La troisième, le type de la sécurité m'a fichu à la porte en dépit de mes protestations. Je l'ai informé qu'un pénis rigide avait un million de capillaires mais pas le moindre scrupule. Je lui ai aussi dit qu'il était un dandy dans un aspic et que son père le haïssait. » Il resta quelques instants songeur, contemplant son dossier. « Le truc sur son père lui a fait mal, je crois. Non, j'en suis certain. » Il tapota la tempe qui portait la cicatrice. « Radio-dingo, *amigo*, radio-dingo.

« Le lendemain, j'ai été convoqué chez Jack Fineham, le grand rajah de notre royaume. J'ai reçu l'ordre de prendre un congé. J'ai bien dit *l'ordre*. Jack estimait que j'avais repris trop vite mon travail après mes *malheurs familiaux*. Je lui ai répondu que c'était idiot. Que je n'avais eu aucun malheur familial. *Tant que vous y êtes, dites juste que c'est ma femme, ma fille et une pomme pourrie. Dites ça, espèce de vieux barbon, mortel plein d'asticots.* C'est à ce moment-là que les cancrelats ont commencé à sortir de ses yeux et de son nez. Deux ont jailli de sous sa langue en laissant couler une écume blanchâtre sur son menton lorsqu'ils sont arrivés sur sa lèvre inférieure.

« J'ai commencé à hurler et je me suis jeté sur lui. S'il n'avait pas eu un bouton d'alerte, sous son bureau – je ne savais pas que ce vieux chnoque était parano au point d'en avoir un –, j'aurais pu le tuer. En plus, il courait étonnamment vite. Il courait *vraiment* dans son bureau, Edgar. Toutes ces années à

jouer au golf et au tennis, sans doute. » Il resta de nouveau songeur quelques instants. « J'avais cependant ma folie et ma jeunesse pour moi. J'avais déjà posé les mains sur lui lorsque toute la troupe m'est tombée dessus. Il a fallu une demi-douzaine d'avocats pour m'arracher à lui et j'ai déchiré en deux le veston de son costard Paul Stuart. De haut en bas. » Il secoua lentement la tête. « Si vous aviez entendu gueuler ce *hijo de puta, muchacho* ! Et moi, vous auriez dû m'entendre ! Les trucs totalement délirants qu'on peut imaginer, y compris l'accusation, gueulée à pleins poumons, d'avoir un goût prononcé pour les sous-vêtements féminins. Et comme dans l'histoire du type de la sécurité, je crois que c'était peut-être vrai. Marrant, non ? Et, cinglé ou pas, juriste apprécié ou pas, ce fut le point final de ma carrière à Finassum, Foutrum et Oublium.

— Je suis désolé.

— *De nada*, c'était un mal pour un bien, répondit Wireman d'un ton égal. Lorsque mes collègues m'ont entraîné hors du bureau de Fineham – je l'avais saccagé –, j'ai eu une crise d'épilepsie. Le haut mal force douze. S'il n'y avait pas eu parmi eux un type ayant suivi une formation médicale, je serais peut-être mort sur place. En fin de compte, je suis resté KO pendant trois jours. Faut dire que j'avais besoin de dormir. Alors maintenant... »

Il ouvrit le dossier et me tendit trois radiographies. Elles n'avaient pas le niveau de définition de tranches de cortex produites par l'IRM, mais mon expérience personnelle m'avait donné quelques lumières sur l'interprétation de ces clichés.

« Regardez, Edgar, voilà quelque chose qui, aux dires de certains, n'existerait pas : un cerveau d'avocat. Vous n'avez pas quelques documents dans ce genre ?

— M'en parlez pas. De quoi remplir un album photo. »

Il sourit. « Mais qui voudrait regarder ce genre d'album photo, hein ? Vous voyez la balle ?

— Oui. Vous deviez tenir votre arme sous un angle descendant sacrément prononcé.

— C'est bien vu. Et sans doute le coup a-t-il dû faire plus ou moins long feu. La détonation a cependant été assez forte pour

franchir le pariétal, qui a dévié la balle sous un angle encore plus prononcé. Elle s'est calée dans mon cerveau et n'a plus bougé. Mais avant, elle a créé une sorte... je ne sais pas...

— D'onde de choc ? »

Ses yeux s'allumèrent. « Exactement ! Sauf que la texture de la cervelle se rapproche plus de celle du foie de veau que de l'eau.

— Heuuuuu... délicat.

— Je sais. Wireman peut être éloquent, il l'admet. La balle a donc créé une onde de choc dirigée vers le bas, laquelle a provoqué un œdème et une pression sur le chiasma – autrement dit l'endroit où se croisent les nerfs optiques. Vous saisissez toute la poésie de la chose ? Je me tire une balle dans la tempe et non seulement je m'en tire, mais la balle finit par provoquer des dégâts dans un équipement situé ici, ajouta-t-il en se tapotant la crête osseuse qui se trouve au-dessus de l'oreille droite. Et le problème ne fait qu'empirer parce que la balle se déplace. Elle est à au moins six millimètres de là où elle se trouvait il y a deux ans. Sinon davantage. Je n'avais pas besoin de Hadlock ou de Principe pour me l'apprendre ; je le vois très bien moi-même sur les radiographies.

— Faites-vous donc opérer, Wireman. Ils doivent pouvoir vous enlever ça. Jack et moi, on prendra bien soin d'Elizabeth jusqu'à ce que vous puissiez... » Il secouait la tête et je m'interrompis. « Non ? Pourquoi non ?

— La balle est située trop profond pour une opération chirurgicale, *amigo*. C'est pour cette raison que je n'ai pas voulu rester à l'hôpital. Avez-vous cru que je me prenais pour le macho Marlboro ? Sûrement pas. L'époque où j'avais *envie* d'être mort est bien révolue. Certes, ma femme et ma petite fille me manquent toujours, mais j'ai Miss Eastlake dont il faut que je m'occupe, et j'ai fini par tomber amoureux des Keys. Et il y a vous, Edgar. J'ai aussi très envie de connaître votre histoire. Est-ce que je regrette ce que j'ai fait ? Des fois *sí*, des fois *no*. Quand je penche pour *sí*, je me dis en guise de rappel, que je n'étais pas le même que ce que je suis à présent, et que je dois pas en vouloir à l'homme que j'étais alors. C'est-à-dire un homme tellement blessé dans sa chair et si perdu qu'il n'était

pas vraiment responsable de ce qu'il faisait. C'est mon autre vie, et j'essaie de considérer ces problèmes comme... comme des défauts génétiques.

— C'est bizarre, ça, Wireman.

— Ah bon ? Pensez donc à votre propre situation. »

Je pensai à ma situation. J'étais l'homme qui avait tenté d'étrangler sa propre femme et qui l'avait oublié. Un homme qui dormait maintenant avec une poupée occupant l'autre moitié de son lit. Je décidai de garder pour moi ce que je pensais de ma situation.

« Le Dr Principe aurait bien voulu m'admettre, mais au seul motif que j'étais un cas intéressant.

— Vous ne pouvez pas le savoir.

— Mais si ! répondit Wireman avec une passion contenue dans la voix. C'est le quatrième Principe que je rencontre depuis que je me suis fait ça. C'est terrifiant ce qu'ils se ressemblent : brillants, mais coupés des autres, incapables d'empathie, à un ou deux degrés seulement des criminels psychopathes qui faisaient le fonds de commerce littéraire de John McDonald. Principe ne pourrait pas plus m'opérer, dans cette zone du cerveau, que si j'avais une tumeur maligne au même endroit. Mais avec une tumeur on pourrait au moins essayer la radiothérapie. Une balle de plomb y est insensible. Principe le sait, mais ça le fascine. Et il ne voit rien de mal à me donner quelques faux espoirs, juste pour m'avoir dans un lit d'hôpital et pouvoir me demander si ça me fait mal quand il me fait ci ou ça. Plus tard, quand je serai mort, il pourra écrire un article dans une revue savante sur mon cas. Et aller dans un congrès à Cancún boire des petits vins bien frais sur la plage.

— Vous êtes dur.

— Dur ? Vous auriez dû voir les yeux de ce type – eux, ils sont durs. Un seul coup d'œil et je n'ai eu qu'une envie, prendre la poudre d'escampette tant qu'il ne me tenait pas. Ce qui est à peu près ce que j'ai fait. »

Je secouai la tête et renonçai à poursuivre dans cette voie.  
« Alors, c'est quoi, les perspectives ?

— Repartons d'abord. Cet endroit commence à me fichier les boules. Je viens juste de me rendre compte que c'est là que le dingue a attrapé la petite fille.

— J'aurais pu vous le dire quand nous y sommes arrivés.

— Vous avez aussi bien fait de vous en abstenir, dit-il en bâillant. Bon Dieu, je suis crevé.

— C'est le stress. »

Je regardai à droite et à gauche, puis m'engageai sur la Tamiami Trail. Je n'arrivais pas à croire que je conduisais, mais ça commençait à me plaire.

« Les perspectives ne sont pas précisément roses. Il y aurait de quoi assommer un cheval avec le traitement que je prends actuellement – des médicaments anticrises, et ils ont été assez efficaces jusqu'ici, mais j'ai compris que les ennuis commençaient le soir où nous avons dîné au Zoria. Je n'ai pas voulu le voir, mais vous savez ce qu'on dit : refuser de voir a noyé Pharaon dans le Nil et conduit Moïse et les Enfants d'Israël vers la liberté.

— Euh... je croyais que c'était dans la mer Rouge. Il n'y a pas un autre traitement que vous pourriez suivre ? Des médicaments plus puissants ?

— Principe n'a pas manqué d'agiter son ordonnancier, mais il me proposait de prendre de la Neurotonine et je ne veux pas courir ce risque.

— À cause de votre boulot.

— Exact.

— Vous ne serez plus bon à rien pour aider Elizabeth, Wireman, si vous devenez aussi aveugle qu'une taupe. »

Il resta une minute ou deux sans répondre. La route, pratiquement déserte, se déroulait dans mes phares. « La cécité sera bientôt le cadet de mes soucis. »

Je risquai un coup d'œil dans sa direction. « Vous voulez dire que la balle peut finir par vous tuer ?

— Oui, répondit-il, d'un ton égal qui n'en était que plus convaincant. Mais aussi, Edgar...

— Quoi ?

— Avant que ça n'arrive et tant qu'il me reste un bon œil, j'aimerais voir le reste de vos œuvres. Miss Eastlake voudrait en



voir aussi quelques-unes. Elle m'a demandé de vous le demander. Vous n'aurez qu'à les transporter en voiture au *Palacio*. Vous paraissez vous en sortir parfaitement bien. »

Le carrefour pour Duma Key s'annonçait. Je mis le clignotant.

« Je vais vous confier ce qu'il m'arrive de me dire, des fois. Je crois que cette fabuleuse série de coups de chance que j'ai connue devra finir par s'inverser pour repartir dans l'autre sens. Il n'y a pas la moindre raison statistique de le penser, mais c'est un truc à quoi se raccrocher. Vous comprenez ?

— Je comprends. Et, Wireman...

— Toujours présent, *muchacho*.

— Vous aimez Duma Key, mais vous pensez aussi qu'il y a quelque chose qui ne va pas sur Duma. Qu'est-ce que c'est, au juste ?

— Je l'ignore, mais il y a quelque chose, c'est vrai. Vous avez des raisons de le penser, non ?

— Bien sûr. Vous le savez très bien. Le jour où Ilse et moi avons essayé d'emprunter cette route, nous avons été tous les deux malades. Elle plus que moi.

— Et elle n'est pas la seule, d'après les histoires que j'ai entendu raconter.

— Il y a des histoires ?

— Manquent pas. La plage, ça va, mais dans l'intérieur... (il secoua la tête). Je me demande si ce n'est pas la pollution de la nappe phréatique. Le même truc qui fait que la flore pousse comme en pleine jungle alors que dans le coin il faut irriguer juste pour empêcher le foutu gazon de crever. Je ne sais pas. Mais il vaut mieux ne pas s'y aventurer. Je crois que c'est particulièrement vrai pour les jeunes femmes qui voudraient avoir plus tard des enfants. Des enfants sans tare de naissance. »

Voilà une idée détestable qui ne m'était jamais venue à l'esprit. Je ne dis plus rien pendant tout le reste du trajet.

## IX

Cette histoire est une évocation de souvenirs, et de tous ceux que j'ai conservés de cet hiver-là, bien peu sont aussi précis que celui de notre retour au *Palacio*, dans la soirée. La grille en fer était ouverte, Elizabeth Eastlake était assise dans son fauteuil roulant, exactement comme le jour où Ilse et moi nous étions lancés dans notre exploration avortée du sud de l'île. Elle ne tenait pas le petit harpon sur ses genoux, mais elle avait enfilé son survêtement (avec en plus, cette fois, ce qui paraissait être un vieux blouson de lycéenne) et avait aux pieds ses énormes chaussures de sport, noires et non bleues dans les phares de la Malibu, posées sur le repose-pieds chromé. À côté d'elle, il y avait son déambulateur, et à côté du déambulateur, Jack Cantori, une lampe-torche à la main.

Quand elle vit la voiture, elle commença à essayer de se lever. Jack essaya de l'en empêcher, mais quand il vit qu'elle était décidée, il posa la torche par terre et l'aida. Le temps que je me gare en face du portail, Wireman avait ouvert sa portière. Les phares de la Malibu éclairaient Jack et Elizabeth comme des acteurs sur une scène. « Non, Miss Eastlake, lui lança Wireman. Non, n'essayez pas de vous lever ! Je vais vous pousser jusqu'à la maison ! »

Elle n'y fit pas attention. Jack l'aida à rejoindre son déambulateur – ou c'est elle qui l'entraîna vers le déambulateur – et elle agrippa les poignées. Puis elle commença à se diriger vers la voiture, martelant le sol de son engin. À ce moment-là, j'en étais encore à m'extirper laborieusement de mon siège, gêné comme toujours par ma mauvaise hanche. Je me tenais à côté du capot lorsqu'elle lâcha le déambulateur et tendit les bras vers Wireman. Au-dessus des coudes la peau de ses bras pendait mollement, morte, aussi pâle que de la pâte à pain dans la lumière des phares, mais elle avait les pieds solidement plantés sur le sol et sa posture était assurée. Une brise chargée de parfums nocturnes vint repousser ses cheveux et je ne fus nullement surpris d'apercevoir du côté droit de son

front les restes d'une cicatrice – une cicatrice très ancienne – qui aurait pu être la jumelle de la mienne.

Wireman fit le tour de sa portière et resta devant une seconde ou deux. Je crois qu'il se demandait s'il avait besoin de recevoir du réconfort ou s'il lui fallait en donner. Puis il s'avança vers elle, d'une démarche dandinante d'ours, tête baissée, ses longs cheveux cachant ses oreilles et dansant sur ses joues. Elle le prit dans ses bras et l'attira contre sa considérable poitrine. Elle oscilla un instant et je pris peur – pieds bien plantés ou non sur le sol – puis elle se redressa et je vis ses mains déformées par l'arthrite commencer à frotter le dos de mon ami qui s'était mis à soupirer.

Je me dirigeai vers eux, un peu incertain, et elle tourna son regard vers moi. Ses yeux étaient parfaitement clairs. Ce n'était plus la femme qui m'avait demandé quand le train allait arriver, celle qui avait dit qu'elle était dans une putain de confusion. Tous les disjoncteurs étaient à nouveau en position *marche*. Au moins temporairement.

« Ça va aller, dit-elle. Vous pouvez rentrer chez vous, Edgar.

— Mais...

— Ça va aller très bien. » Elle continuait à lui frotter le dos de sa main aux doigts déformés. À le frotter avec une tendresse sans limites. « Wireman me poussera. Dans une minute. N'est-ce pas, Wireman ? »

Sans se redresser ni émettre le moindre son, il hocha la tête contre la poitrine d'Elizabeth.

Je réfléchis un instant et décidai de me conformer à ce qu'elle désirait. « C'est parfait, dans ce cas. Bonne nuit, Elizabeth. Bonne nuit, Wireman. Allez, viens, Jack. »

Le déambulateur comportait un espace de rangement. Jack posa la lampe-torche dedans, jeta un coup d'œil à Wireman – qui se tenait toujours la tête contre la poitrine de la vieille dame – et prit la direction de la portière du passager. « Bonne nuit, Madame.

— Bonne nuit, jeune homme. Vous êtes trop impatient, au Parcheesi, mais vous ferez des progrès. Edgar ? » Elle regardait calmement dans ma direction, par-dessus l'épaule de Wireman,

par-dessus son dos qui se soulevait. « L'eau coule plus vite, maintenant. Bientôt viendront les rapides. Vous ne le sentez pas ?

— Si », répondis-je, bien que ne sachant pas de quoi elle parlait. En fait, je *savais* de quoi elle parlait.

« Restez. Je vous en prie, restez sur Duma, quoi qu'il arrive. Nous avons besoin de vous. J'ai besoin de vous, et Duma Key a besoin de vous. N'oubliez pas que je vous ai dit ça, quand je me remettraï à perdre les pédales.

— Je n'oublierai pas.

— Allez chercher le panier de pique-nique de Nan Melda. Il est dans le grenier, j'en suis tout à fait certaine. Il est rouge. Vous le trouverez. C'est dedans.

— Quoi donc, Elizabeth ? »

Elle hocha la tête. « Oui. Bonne nuit, Edward. »

À ces simples mots, je sus qu'elle perdait une fois de plus les pédales. Mais Wireman la ferait rentrer. Wireman s'occuperait d'elle. Jusqu'au moment où il pourrait le faire, cependant, c'est elle qui prendrait soin d'eux deux. Je les laissai debout sous la voûte du *Palacio*, entre le déambulateur et le fauteuil roulant, elle le tenant toujours dans ses bras, lui la tête contre sa poitrine. Ce souvenir est clair.

Clair.

## X

À la tension de la conduite s'ajoutait le fait d'avoir passé la journée au milieu de tant de gens après être resté si longtemps seul, et j'étais épuisé. L'idée de m'allonger, sans parler de dormir, était cependant hors de question. Je vérifiai mes courriels et trouvai deux communiqués de chacune de mes filles. À Paris, Melinda était victime d'une infection et prenait la maladie comme elle prenait tout — comme une affaire personnelle. Ilse avait joint un lien à son message vers le site du *Citizen Times* d'Asheville, en Caroline du Nord. Je cliquai dessus et tombai sur un article sensationnel sur les Hummingbirds ; ils s'étaient produits à la First Baptist Church

et avaient fait lancer des alléluias vibrants à la foule enthousiaste. Il y avait également une photo de Carson Jones et d'une blonde tout à fait avenante, debout devant le reste du groupe, bouches ouvertes par le chant et se regardant dans les yeux. Carson Jones et Bridget Andreisson dans « How Great Thou Are », disait la légende. Hummm... Ma Miss Si-C'est-Ainsi avait écrit : « Je ne suis pas du tout jalouse. » Re-hummm.

Je me confectionnai un sandwich au cervelas et au fromage (au bout de trois mois sur Duma Key, j'en étais encore au cervelas) et montai au premier. Étudiai *Fille et Bateau* qui était en réalité *Ilse et Bateau*. Pensai à Wireman qui m'avait demandé ce que je peignais en ce moment. Pensai au long message laissé par Elizabeth sur mon répondeur. L'anxiété de sa voix. Elle disait que je devais être prudent.

Je pris brusquement une décision et redescendis au rez-de-chaussée aussi vite que je pus sans tomber.

## XI

Contrairement à Wireman, je ne trimballe pas partout un vieux portefeuille d'une épaisseur d'annuaire ; en général, je me contente d'emporter une carte de crédit, mon permis de conduire et un peu de liquide que je glisse dans ma poche. Mon portefeuille était dans un tiroir de la commode du séjour. Je le pris, parcourus les cartes d'affaires et trouvai rapidement celle qui portait Galerie SCOTO en lettres d'or et en relief. Je tombai sur le répondeur, comme je m'y étais attendu. Lorsque Dario Nannuzzi eut terminé son petit discours et que le bip eut bipé, je dis : « Bonsoir, Mr. Nannuzzi, Edgar Freemantle, de Duma Key. Je suis... » Je m'arrêtai un instant, m'apprêtant à dire *le type* mais sachant que ce n'était pas le bon terme pour lui. « Je suis l'artiste qui peint les couchers de soleil avec les grands coquillages et les plantes et les trucs devant. Vous avez parlé de la possibilité d'exposer mes œuvres. Si vous êtes toujours intéressé, pouvez-vous me rappeler ? » Sur quoi, je lui donnai mon numéro de téléphone et raccrochai, me sentant un peu mieux. Ayant au moins l'impression d'avoir fait quelque chose.

J'allai prendre une bière dans le frigo et branchai la télé, avec l'espoir de trouver un film méritant d'être vu avant d'aller me coucher. Sous la maison, les coquillages émettaient un murmure agréable, apaisant, celui d'une conversation civilisée tenue à voix basse.

Murmure qui fut noyé par la voix d'un homme debout au milieu d'une forêt de micros. C'était Channel 6, et la vedette à l'antenne pour son quart d'heure de gloire était l'avocat désigné d'office de Candy Brown. Sa conférence de presse devait avoir été enregistrée à peu près au moment où Wireman se faisait examiner la tête. L'homme paraissait avoir la cinquantaine et s'il portait les cheveux à l'avocat, en catogan, il n'avait pas spécialement l'air de ramer. Il paraissait au contraire investi d'une mission. Il déclara aux journalistes que son client allait plaider non coupable au motif de la folie passagère.

Il ajoutait que Mr. Brown était accro aux drogues, accro à la pornographie et schizophrène. Il ne disait rien de son impuissance à résister à une crème glacée ou à une compil genre *Now That's What I Call Music*, mais bien entendu le jury n'avait pas encore été sélectionné. En plus du micro de Channel 6, je reconnus ceux de NBC, CBS, ABC, Fox et CNN. Tina Garibaldi n'aurait pas eu tant d'honneur en gagnant un concours d'orthographe, pas même en sauvant le chien de la famille des flots rageurs d'une rivière en crue ; mais fais-toi violer et assassiner, tu auras droit à la couverture nationale, mon lapin. Tout le monde saura qu'on a retrouvé ta petite culotte dans la commode de ton assassin.

« Ce n'est pas sa faute s'il est tombé dans la dépendance, continua l'avocat. Sa mère et ses beaux-pères étaient tous des drogués. Il a vécu une enfance épouvantable, au cours de laquelle il a été systématiquement battu et victime d'abus sexuels répétés. Il a fait de long séjours dans des institutions psychiatriques. Sa femme, si elle est d'une bonne nature, est intellectuellement retardée. Cet homme n'aurait jamais dû être laissé en liberté, pour commencer. »

Il se redressa pour faire face aux caméras.

« C'est le crime de Sarasota, pas de George Brown. Mon cœur saigne pour les Garibaldi, je pleure pour les Garibaldi »,

reprit-il en tournant ses yeux secs vers les objectifs, comme pour le prouver, « mais l'exécution de George Brown ne fera pas revenir la petite Tina Garibaldi, ni n'amendera les défaillances d'un système qui a laissé cet homme brisé dans la rue, livré à lui-même. Telle est ma déclaration, merci de m'avoir écouté et maintenant, si vous voulez bien m'excuser... »

Il s'éloigna, ignorant les questions qu'on lui criait, et tout aurait pu continuer comme ça – ou évoluer différemment au moins – si j'avais coupé la télé ou zappé tout de suite sur une autre chaîne. Au lieu de cela, je continuai à regarder le journaliste qui reprit la parole au studio de Channel 6 : « Royal Bonnier, avocat fervent défenseur des causes perdues, qui passe pour avoir gagné une demi-douzaine d'affaires considérées comme indéfendables, a en outre déclaré qu'il ferait tout son possible pour faire exclure du procès la vidéo suivante, enregistrée par les caméras de sécurité derrière le grand magasin Bealls. »

Et la foutue vidéo repassa encore une fois. La gamine se dirige de gauche à droite, son sac à dos sur les épaules. Brown émerge de la rampe et la prend par le poignet. Elle se tourne vers lui et semble lui poser une question. Et c'est là que la démangeaison se mit à descendre dans mon bras manquant comme un essaim d'abeilles.

Je poussai un cri – de surprise autant que d'angoisse – et tombai par terre, entraînant avec moi, sur la moquette, la télécommande et l'assiette où il y avait mon sandwich, tentant vainement de gratter ce qui n'était pas là. Ou ce que je ne pouvais atteindre. Je m'entendis crier d'arrêter, s'il vous plaît arrêtez ça ! Mais évidemment, il n'y avait qu'une manière de l'arrêter. Je me mis à quatre pattes et rampai jusqu'à l'escalier, sentant au passage mon genou broyer la télécommande avec un craquement, non sans avoir changé de chaîne avant : j'étais passé sur CMT, Country Music Television. Alan Jackson chantait une histoire de meurtre. Par deux fois, en montant l'escalier, je m'agrippai à la rampe, pour vous dire à quel point ma main droite était là. Je pus même sentir physiquement ma paume moite, qui couina sur le bois avant de le traverser comme de la fumée.

Je finis par atteindre l'étage et par me mettre péniblement debout. Du coude, j'allumai toutes les lumières et me précipitai vers mon chevalet dans une course vacillante. Il y avait dessus un *Fille et Bateau* inachevé. Je le mis de côté sans même un regard et posai brutalement une toile vierge à la place. Je respirai à petits coups, l'haleine brûlante, en gémissant. De la sueur coulait de mon cuir chevelu. Je pris un chiffon et me le mis sur l'épaule – comme lorsque je faisais faire leur rot à mes filles quand elles étaient bébés. Je coinçai un premier pinceau entre mes dents, un deuxième derrière mon oreille, voulus en prendre un troisième, mais m'emparai d'un crayon à la place. Dès l'instant où je me mis à dessiner, la monstrueuse démangeaison diminua dans mon bras fantôme. À minuit, le tableau était terminé, la démangeaison avait disparu. Sauf que ce n'était pas un tableau de plus, cette fois, c'était *Le Tableau*, et il était bon, si je puis le dire moi-même. Ce que je fais sans hésiter. J'étais un fils de pute talentueux. On voyait George Brown enserrant de sa main le poignet de Tina Garibaldi. On voyait Tina tournant vers lui ses yeux sombres, terribles dans leur innocence. J'avais si parfaitement saisi leur expression que si ses parents avaient jeté un seul coup d'œil sur la toile, ils auraient eu envie de se suicider. Mais les parents ne verraient jamais ce tableau.

Non, pas celui-ci.

L'œuvre était la représentation presque fidèle de la photo reproduite au moins une fois dans tous les journaux de Floride, depuis le 15 février, et probablement dans la plupart des journaux des États-Unis. Il n'y avait qu'une seule différence, mais elle était majeure. Je suis sûr que Dario Nannuzzi y aurait vu ma marque de fabrique – Edgar Freemantle, le primitif américain s'attaquant bravement au cliché pour le dépasser, luttant pour réinventer Candy et Tina, cette association conçue en enfer – mais Nannuzzi ne la verrait jamais, lui non plus.

Je laissai tomber mes pinceaux dans les pots de mayonnaise recyclés. J'avais de la peinture jusqu'au coude (et sur tout le côté gauche de la figure), mais me débarbouiller était la dernière de mes préoccupations.

J'avais trop faim.



Les hamburgers n'étaient pas décongelés. Pas plus que les côtes de porc que Jack m'avait ramenées du Morton's la semaine passée. J'avais nettoyé le cervelas au dîner. Restait une boîte non entamée de céréales. Je commençai à verser du lait dans le bol mais j'étais tellement affamé qu'il me paraissait avoir à peu près la taille d'un dé à coudre. Je le repoussai si brutalement qu'il alla heurter la boîte à pain ; je pris un des saladiers du placard à la place et y déversai toute la boîte de céréales. À quoi j'ajoutai une pinte de lait et sept ou huit cuillères bien tassées de sucre. Je me mis à dévorer, ne m'interrompant qu'une fois pour rajouter du lait. Je nettoyai le saladier et partis d'un pas clapotant vers mon lit, prenant juste le temps d'arrêter avant les bêlements d'un cow-boy urbain sur la télé. Je m'effondrai en travers de la courtepoinette et me retrouvai nez à nez avec Reba, tandis que les coquillages murmuraient toujours sous Big Pink.

*Qu'est-ce que tu as fait ?* me demanda Reba. *Qu'est-ce que tu as fait cette fois, vilain monsieur ?*

Je voulus répondre *Rien*, mais je dormais avant que le mot n'ait eu le temps de franchir mes lèvres. Sans compter que je savais ce qu'il en était.

## XII

Le téléphone me réveilla. Je réussis à appuyer sur le bon bouton au second essai et grommelai quelque chose qui ressemblait vaguement à un *Allô*.

« *Muchacho !* Réveillez-vous et venez prendre votre petit déjeuner avec moi ! fit la voix joyeuse de Wireman. Steak et œufs comme vous les voulez ! C'est la fête ! Du moins, pour moi, car Miss Eastlake a replongé dans le brouillard.

— Mais qu'est-ce que vous voulez fê... » Puis je compris, il n'y avait qu'une seule chose qui puisse... je me redressai, faisant tomber Reba au sol. « Vous avez retrouvé la vue ?

— Ah, ce n'est pas une aussi bonne nouvelle, mais c'en est une bonne tout de même. Candy Brown, *amigo*. Les gardiens l'ont trouvé mort dans sa cellule, ce matin. »

Un instant, la démangeaison me dévora le bras droit, et ce fut rouge.

« Qu'est-ce que vous racontez ? m'entendis-je demander. Il s'est suicidé ?

— Je ne sais pas mais, d'une manière ou d'une autre, suicide ou mort naturelle, il a fait économiser beaucoup d'argent à l'État de Floride et ça épargne le supplice d'un procès aux parents. Venez donc me rejoindre, qu'on marque le coup ensemble, d'accord ?

— Laissez-moi le temps de m'habiller. Et de me laver avant. » Je regardai mon bras gauche, constellé de taches de multiples couleurs. « Je me suis couché tard.

— Vous avez peint ?

— Non, j'ai sauté Pamela Anderson.

— Votre imagination érotique est d'une affligeante pauvreté, Edgar. J'ai sauté la Vénus de Milo, cette nuit, et figurez-vous qu'elle avait des bras. Ne soyez pas trop long. Comment aimez-vous vos œufs ?

— Oh, brouillés. Donnez-moi une demi-heure.

— Parfait. Je dois dire que vous ne paraissez pas très excité par mon bulletin d'informations.

— J'essaie encore de me réveiller. Dans l'ensemble, je dois dire que je suis très content qu'il soit mort.

— Prenez un numéro et faites la queue », répliqua-t-il avant de raccrocher.

### XIII

La télécommande étant cassée, je fus obligé de manipuler la télé manuellement, technique antique que je maîtrisais encore, manifestement. Sur la 6, Tina-Tout-le-Temps avait été remplacée par Candy-Tout-le-Temps. Je montai le volume jusqu'à ce qu'il me casse les oreilles pendant que je récurais la peinture de mon bras.

George Brown, dit Candy, était apparemment mort pendant son sommeil. Interrogé, un gardien déclara : « Ce type était le ronfleur le plus bruyant qu'on ait jamais eu – on disait

entre nous pour plaisanter que les autres détenus l'auraient tué rien que pour ça, s'il n'avait pas été dans une cellule individuelle. » Un médecin expliqua ensuite qu'une apnée du sommeil paraissait être en cause, Brown ayant pu mourir de complications. Il ajouta que si ces décès étaient rares chez les adultes, on en connaissait de nombreux cas documentés.

L'apnée du sommeil, voilà qui me semblait une explication intéressante, mais la complication, me dis-je, c'était moi. Une fois à peu près débarrassé de la peinture, je montai jusqu'à Little Pink pour regarder ma version du Cliché à la lumière oblique du matin. Je ne pensais pas la trouver aussi réussie que j'en avais eu l'impression, lorsque j'avais dégringolé l'escalier pour aller engloutir une boîte entière de céréales – cela me paraissait impossible, étant donné la vitesse à laquelle j'avais travaillé.

Et pourtant, si. On voyait Tina, en jeans et T-shirt rose impeccable, son sac sur le dos. On voyait Candy Brown, également en jeans, la main sur le poignet de la fillette. Elle avait les yeux tournés vers lui et la bouche légèrement entrouverte, comme pour poser un question — *Qu'est-ce que vous voulez, monsieur ?* étant la plus vraisemblable. Lui, il baissait les yeux vers elle, des yeux pleins d'une sombre voracité, mais le reste de son visage n'exprimait rien, pour la bonne raison que le reste de son visage n'était pas là. Je n'avais peint ni son nez ni sa bouche.

En dessous des yeux, le visage de Candy Brown n'était qu'un vide parfait.

## La bulle de célébrité

### I

J'étais monté dans l'avion, pour venir en Floride, équipé d'un épais duffle-coat que je mis ce matin-là avant de partir en tirant la patte vers *El Palacio de los Asesinos*. Il faisait froid, sous le vent glacial qui soufflait du Golfe, et l'eau faisait l'effet d'une étendue de débris d'acier sous un ciel vide. Si j'avais su que c'était la dernière journée froide que je connaîtrais à Duma Key, je l'aurais peut-être davantage appréciée... mais sans doute pas. J'avais perdu le truc, pour ce qui était de supporter le froid avec plaisir.

À la vérité, je ne faisais guère attention au monde extérieur. J'avais sur l'épaule le sac dans lequel je ramenai les objets que je voulais peindre, car le porter pendant que j'arpentais la plage était devenu une seconde nature chez moi, mais je n'y mis pas la moindre chose, même pas un coquillage ou un vulgaire bois flotté. J'avancais, balançant ma mauvaise jambe sans vraiment la sentir, entendant le vent souffler dans mes oreilles sans vraiment l'écouter et regardant les pipits aller et venir à toute vitesse à la limite des vagues sans vraiment les voir.

Je me disais : *Je l'ai tué tout aussi certainement que j'ai tué le chien de Monica Goldstein. Je sais que ça a l'air d'un délire, mais...*

Sauf que non, ça n'avait pas l'air d'un délire. Ce n'était pas un délire.

J'avais interrompu sa respiration.

## II

Il y avait, côté sud du *Palacio*, un porche vitré qui donnait sur le fouillis végétal luxuriant de l'île dans une direction, et sur l'étendue d'un bleu métallique du Golfe de l'autre. Elizabeth s'y trouvait, un plateau de petit déjeuner fixé aux accoudoirs de son fauteuil roulant. Pour la première fois depuis que je l'avais rencontrée, elle était elle-même attachée. Le plateau, jonché de débris d'œuf et de pain grillé, faisait penser à celui qu'aurait laissé un bambin de trois ans. Wireman lui avait même préparé un jus d'orange à boire avec une paille. Le petit poste de télévision, dans le coin, était allumé sur Channel 6. Toujours Candy-Tout-le-Temps. Il était mort, mais Channel 6 détroussait son cadavre. Sans doute ne méritait-il pas mieux, mais ce n'en était pas moins répugnant.

« Je crois qu'elle a fini, me dit Wireman, mais peut-être accepterez-vous de lui tenir compagnie un moment, le temps que je prépare vos œufs brouillés et fasse griller quelques toasts.

— Bien volontiers, mais ce n'est pas la peine de vous fatiguer pour moi. J'ai travaillé tard et j'ai mangé un morceau après. »

Un morceau. Tu parles. J'avais aperçu le saladier vide dans l'évier en partant.

« Ce n'est pas un problème. Comment va cette jambe, aujourd'hui ?

— Pas trop mal (ce qui était vrai). *Et tu Brute ?*

— Je vais bien, merci. » Il avait cependant l'air fatigué et son œil gauche était toujours rouge et larmoyant. « Je n'en ai que pour deux minutes. »

Elizabeth était aux abonnés absents. Quand je lui tendis l'orangeade, elle en aspira un peu avec la paille et détourna la tête. Son visage, sous la lumière crue de l'hiver, avait un aspect très ancien et une expression hébétée. Je me dis que nous formions un sacré trio : la vieille femme sénile, l'ex-avocat avec une balle dans la cervelle, l'ex-entrepreneur avec un bras en moins. Chacun portant du côté droit de sa tête les cicatrices de ses batailles. À la télé, l'avocat de Candy Brown – ou plutôt son

ex-avocat, à l'heure actuelle – exigeait une enquête complète. Elizabeth exprimait peut-être ce que pensait tout le comté de Sarasota sur la question en fermant les yeux ; avachie contre la courroie qui la retenait et repoussait vers le haut sa volumineuse poitrine, elle était sur le point de s'endormir.

Wireman arriva avec assez d'œufs pour nous deux et je mangeai les miens avec un appétit surprenant. Elizabeth se mit à ronfler. Une chose était garantie ; si elle souffrait d'apnée du sommeil, de toute façon elle ne mourrait pas jeune.

« Vous avez oublié quelque chose à l'oreille, *muchacho*, me dit Wireman en tapotant le lobe de la sienne avec sa fourchette.

— Hein ?

— Une tache de peinture. Sur votre portugaise.

— Ouais, dis-je. J'en ai encore au moins pour deux jours à nettoyer ça. J'en ai fichu partout.

— Et qu'avez-vous peint au milieu de la nuit ?

— Je préfère ne pas en parler pour le moment. »

Il haussa les épaules et hocha la tête. « Vous commencez à avoir des caprices d'artiste. C'est cool.

— Ne commencez pas à m'asticoter.

— Les choses deviennent bien tristes si, lorsque j'offre mon admiration, vous n'entendez que des sarcasmes.

— Désolé. »

Il eut un mouvement désinvolte de la main. « Mangez vos *huevos*. Pour devenir grand et fort comme Wireman. »

Je mangeai mes *huevos*. Elizabeth ronflait. La télé caquetait. C'était à présent la tante de Tina Garibaldi qui occupait le centre du ring électronique, une jeune femme qui ne devait pas être beaucoup plus âgée que Melinda. Elle déclarait que Dieu avait décidé que l'État de Floride serait trop lent et avait donc puni lui-même « ce monstre ». Je pensai, *Hé, vous n'avez pas tort, muchacha, sauf que ce n'était pas Dieu.*

« Coupez ce festival de conneries, voulez-vous ? » demandai-je.

Il arrêta la télé, puis se tourna vers moi et m'étudia attentivement.

« Vous aviez peut-être raison en parlant de mes caprices d'artiste, dis-je. J'ai décidé d'exposer mes trucs chez Scoto, si Nannuzzi en veut encore. »

Wireman sourit et applaudit doucement, de manière à ne pas réveiller Elizabeth. « Excellent ! Edgar qui court après sa bulle de célébrité ! Et pourquoi pas, hein ? Pourquoi pas ?

— Je ne cours après aucune bulle », dis-je, me demandant si j'étais tout à fait sincère. « Mais si jamais on me proposait un contrat, sortiriez-vous de votre retraite, le temps d'y jeter un coup d'œil ? »

Son sourire s'évanouit. « Volontiers, si je suis encore dans les parages, mais je ne sais pas combien de temps je vais y rester encore. » Il vit mon expression et leva la main. « Non, je n'entonne pas encore la *Marche funèbre*, mais posez-vous la question, *mi amigo* : est-ce que je suis l'homme qu'il faut pour prendre soin de Miss Eastlake ? Dans mon état actuel ? »

Et comme c'était une boîte d'asticots que je n'avais pas envie d'ouvrir – pas ce matin –, je fis diversion par une autre question : « Au fait, comment avez-vous obtenu ce boulot ?

— Est-ce important ?

— Ça se pourrait. »

Je pensais à la manière dont j'avais moi-même débarqué sur Duma Key, croyant sur le moment que j'avais choisi l'endroit avant de finir par me convaincre que c'était l'endroit qui m'avait choisi. Je m'étais même demandé, en général quand j'étais dans le fond de mon lit et que j'écoutais les coquillages murmurer, si mon accident n'avait été qu'un simple accident. Évidemment, que ce n'avait été qu'un accident, ça ne pouvait avoir été qu'un accident, mais il n'en était pas moins facile de trouver des ressemblances entre le mien et celui de Julia Wireman. Je m'étais tapé la grue ; elle avait eu droit au camion de travaux publics. Mais évidemment aussi, vous trouvez des gens – des êtres humains fonctionnant par ailleurs à peu près normalement – qui vous affirmeront qu'ils ont vu le visage du Christ sur une tache d'humidité du mur.

« Si vous vous attendez à une autre longue histoire, dit-il, vous allez être déçu. Il en faut, pour me faire vider mon sac, mais pour le moment, le puits est presque à sec. » Il regarda

Elizabeth, l'air morose. Et peut-être avec quelque chose comme de l'envie. « Je n'ai pas très bien dormi la nuit dernière.

— La version courte, alors. »

Il haussa les épaules. Sa bonne humeur fébrile s'était évaporée comme la mousse d'une bière. Ses puissantes épaules retombaient et lui donnaient l'air d'avoir la poitrine creuse.

« Après avoir été *mis en disponibilité* par Jack Fineham, j'ai décidé que Tampa était suffisamment proche de Disney World. Sauf qu'une fois là-bas, j'ai commencé à m'emmerder copieusement.

— Je veux bien vous croire.

— J'avais aussi le sentiment que je devais expier quelque chose. Je n'avais aucune envie d'aller au Darfour ou à La Nouvelle-Orléans pour la bonne cause, même si l'idée m'a traversé l'esprit. Je me disais que les petites boules avec leur numéro continuaient à valser quelque part et qu'il y en avait une qui attendait de descendre par le tuyau. La dernière.

— Ouais », dis-je, sentant un doigt froid effleurer ma nuque. Très doucement. « Un dernier chiffre. Je connais cette sensation.

— *Si señor*, je n'en doute pas. J'attendais l'occasion de faire quelque chose de bien, dans l'espoir d'équilibrer les comptes. Parce que j'avais l'impression qu'ils ne l'étaient pas. Et un jour j'ai lu une annonce dans le *Tampa Tribune*. *On demande personne pour prendre soin d'une dame âgée et s'occuper de plusieurs propriétés insulaires de prestige. Les candidats devront fournir un CV et des recommandations pour justifier salaire élevé et avantages. C'est un emploi exigeant que la bonne personne pourra trouver gratifiant. Doit être libre de toute attache.* Libre de toute attache, je l'étais et l'idée me plaisait. J'ai eu un entretien avec l'avocat de Miss Eastlake. Il m'a dit que le couple qui avait jusqu'ici occupé ce poste avait été rappelé en Nouvelle-Angleterre, un parent de l'un d'eux ayant eu un très grave accident.

— Et vous avez décroché le poste. Et votre... ? »

Je lui montrai sa tempe.

« Je ne lui ai rien dit. Il était déjà suffisamment méfiant comme ça. Il se demandait, en fait, comment un juriste



d'Omaha pouvait avoir envie de passer son temps à mettre une vieille dame au lit et à vérifier les portes et les fenêtres de maisons fermées presque tout le temps... mais Miss Eastlake... » Il caressa la main déformée. « On s'est tout de suite entendus, n'est-ce pas ma chère ? »

Elle se contenta de continuer à ronfler, mais je vis l'expression qu'avait le visage de Wireman et sentis ce doigt froid me toucher à nouveau la nuque, un peu plus fermement cette fois. Je l'ai senti et j'ai compris : nous étions tous les trois ici parce que quelque chose le voulait. Mon intuition ne se fondait pas sur le genre de logique que j'avais appris à maîtriser et avec laquelle j'avais fait prospérer mon entreprise, mais ce n'était pas un problème. Ici, à Duma Key, j'étais quelqu'un de différent et la seule logique dont j'avais besoin était celle de mes terminaisons nerveuses.

« Je pense le plus grand bien d'elle, vous savez », continua Wireman. Il ramassa son mouchoir avec un soupir, comme s'il pesait lourd, et s'essuya les yeux. « Le temps que je m'installe ici, toutes ces conneries, ce délire fébrile dont je vous ai parlé, tout ça avait disparu. J'étais vidé, un bonhomme tout gris sous le chaud soleil de Floride, qui ne pouvait lire le journal que par petits bouts pour ne pas avoir un mal de tête carabiné. Je m'en tenais à un axiome de base : J'avais une dette à payer. Du travail à faire. Je le trouverais et le ferais. Après quoi, plus rien à foutre. Quand je suis venu ici, elle n'était pas dans cet état, Edgar. C'était une femme intelligente, très drôle, hautaine, aguicheuse, capricieuse, exigeante – elle pouvait me faire des reproches ou me faire rire juste comme ça, parce qu'elle en avait soudain envie, et elle en avait souvent envie.

— Elle devait fumer, n'est-ce pas ?

— Oui, elle fumait. Une autre se serait résignée à ne plus quitter son fauteuil roulant. Pas elle. Elle soulève ses plus de cent kilos pour s'agripper à son déambulateur et clopiner dans son espèce de musée à air conditionné ou dans la cour... elle aimait bien tirer sur cible, il n'y a pas si longtemps, parfois avec l'un des anciens pistolets de son père, plus souvent avec ce drôle de harpon, parce qu'il a moins de recul. Et parce qu'elle aime le

bruit qu'il fait, paraît-il. Vous l'avez vu entre ses mains et elle a vraiment l'air de la Fiancée du Parrain.

— Elle l'avait, la première fois que je l'ai vue.

— Je me suis tout de suite pris d'affection pour elle, et j'en suis venu à vraiment l'aimer. Julia aimait bien m'appeler *mi compañero*. Ça me vient souvent à l'esprit quand je suis avec Miss Eastlake. Elle est *mi compañera*, *mi amiga*. Elle m'a aidé à retrouver mon cœur quand je croyais ne plus en avoir.

— Je dirais que vous avez eu un coup de chance.

— Peut-être que *sí*, peut-être que *no*. Je vais vous dire... ça va être dur de la quitter. Qu'est-ce qu'elle va faire quand une nouvelle personne débarquera ? Cette personne ne saura pas qu'elle aime prendre son café au bout de l'allée, le matin... ni comment faire semblant d'aller jeter cette foutue boîte à biscuits dans la pièce d'eau des koïs... et elle ne pourra pas le lui expliquer parce qu'elle va passer définitivement dans le brouillard dans pas longtemps. »

Il se tourna vers moi, l'air hagard et pas qu'un peu agité.

« Je vais tout noter, voilà ce que je vais faire, tout notre emploi du temps, du matin au soir. Et vous veillerez à ce que le nouveau garde-malade le respecte – n'est-ce pas, Edgar ? Parce que vous l'aimez bien vous aussi, non ? Vous ne voudriez pas qu'elle soit malheureuse. Et Jack ? Il pourrait peut-être donner un coup de main. Je sais bien que je ne devrais pas le demander, mais... »

Une nouvelle idée venait de le frapper. Il se leva et regarda vers la mer. Il avait perdu du poids. Il avait la peau tellement tendue sur les pommettes qu'elle brillait. Ses cheveux, qui retombaient en mèches poisseuses sur ses oreilles, auraient eu sacrément besoin d'un shampoing.

« Si je meurs – et ça pourrait très bien m'arriver, comme ça, en un clin d'œil, comme le *señor* Brown –, il faudra que vous me remplaciez jusqu'à ce que la fondation ait pu trouver quelqu'un. Ça ne devrait pas être trop dur, vous pourriez continuer à peindre, ici. La lumière est sensationnelle, non ? La lumière est géniale ! »

Il commençait à me faire peur. « Wireman... »

Il fit volte-face. Ses yeux étincelaient, le gauche réduit à un réseau entièrement injecté de sang. « Promettez-moi, Edgar ! Il faut le prévoir ! Sinon, ils vont la faire partir d'ici et la placer dans une maison de retraite ! Et dans un mois, elle sera morte ! Dans une semaine ! J'en suis sûr ! Alors, promettez-moi ! »

Il n'avait peut-être pas tort. Et je me dis que si je n'arrivais pas à faire baisser la pression de cette Cocotte-minute, il risquait de piquer une crise ici, sous mes yeux. Je le lui promis donc. « Vous vivrez peut-être beaucoup plus longtemps que vous le croyez, Wireman.

— C'est vrai, mais je noterai tout de même tout. Juste au cas où. »

### III

Une fois de plus, il me proposa la voiturette de golf du *Palacio* pour retourner chez moi. Je lui répondis que je préférais marcher, mais que je ne détesterais pas boire un jus de quelque chose avant de partir.

J'ai certes autant de plaisir à boire un jus d'orange floridien que n'importe qui, mais je dois avouer que j'avais un motif particulier de le lui demander, ce matin-là. Il me laissa dans la petite pièce de réception, côté plage du hall central vitré d'*El Palacio*. Il s'en servait comme d'un bureau – même si j'avais du mal à imaginer comment un homme incapable de lire plus de quelques minutes d'affilée pouvait entretenir une correspondance. Je me dis, me sentant touché par l'idée, qu'Elizabeth l'avait peut-être aidé, et même beaucoup, avant que son propre état ne commence à se dégrader.

En arrivant pour le petit déjeuner, j'avais aperçu, dans la pièce, un certain dossier gris posé sur l'ordinateur portable fermé dont Wireman ne devait guère se servir ces derniers temps. J'ouvris le dossier et pris l'une des trois radiographies.

« Un grand verre ou un petit ? me lança Wireman depuis la cuisine, me faisait tellement sursauter que je faillis lâcher la radio.

— Un moyen ira très bien ! » répondis-je.

Je glissai la radio dans mon sac et remis le dossier en place. Cinq minutes plus tard, je traînais de nouveau ma patte sur la plage.

#### IV

Je n'aimais pas l'idée de dérober quelque chose à un ami, même une simple radiographie. Et il me déplaisait aussi de garder le silence sur ce que je croyais dur comme fer avoir été mon rôle dans la mort de Candy Brown. J'aurais pu le lui dire, après l'affaire Tom Riley, il m'aurait cru. Même sans le petit côté perception extrasensorielle. Et en fait c'était justement ça, l'ennui. Wireman n'était pas idiot. Si j'avais pu envoyer Candy Brown à la morgue de Sarasota en quatre coups de pinceau, je pouvais peut-être réussir, pour un certain ex-avocat avec une balle dans la tête, là où les chirurgiens se disaient impuissants. Mais si je n'y arrivais pas ? Il valait mieux ne pas nourrir de faux espoirs... sauf au fond de mon cœur où ils flamboyaient dangereusement.

Le temps de rentrer à Big Pink, ma hanche protestait avec vigueur. J'accrochai le duffle-coat dans le placard, pris deux antalgiques et vis la lumière du répondeur qui clignotait.

C'était Nannuzzi. Ravi d'avoir de mes nouvelles. Effectivement, si le reste de mon travail était du même niveau que ce qu'il avait vu, la galerie Scoto serait heureuse et fière d'organiser une exposition de mes œuvres avant Pâques, époque de la fin des villégiatures d'hiver. Serait-il possible que lui-même et un ou deux de ses associés viennent me rendre visite dans mon atelier pour faire connaissance de l'ensemble de mes travaux ? Ils seraient heureux de m'apporter un contrat-type pour que je puisse l'examiner.

C'était de bonnes nouvelles, des nouvelles excitantes, même, mais elles me paraissaient se produire sur une autre planète, arriver à un autre Edgar Freemantle. Je sauvegardai le message et m'apprêtai à monter au premier étage avec la radiographie subtilisée, lorsque je m'arrêtai en chemin. Little Pink n'était pas le bon endroit, parce que le chevalet ne

convenait pas. La peinture à l'huile, la toile ne convenaient pas non plus. Pas pour ça.

Je revins jusque dans mon grand séjour. Il y avait une pile de carnets de croquis et plusieurs boîtes de crayons de couleur, sur la table basse, mais elles ne convenaient pas davantage. Je sentais un début de démangeaison dans mon bras droit, lointain et vague et, pour la première fois, je me disais que je pouvais peut-être vraiment réussir cela... si j'arrivais à trouver le bon médium, bien entendu.

Il me vint aussi à l'esprit qu'un médium est également quelqu'un qui travaille sous la dictée du Grand Au-Delà, et l'idée me fit rire. Un peu nerveusement, à vrai dire.

Je passai alors dans ma chambre, sans trop savoir ce que je cherchais. Puis je regardai le placard et le déclic se fit. Jack m'avait emmené faire des courses, la semaine précédente – non pas au centre commercial de Crossroads, mais dans l'une des boutiques pour hommes de St. Armand's Circle – et je m'étais acheté une demi-douzaine de chemises du modèle classique, boutonnées devant. « Des chemises de grande personne », comme disait Ilse quand elle était petite. Elles étaient encore dans leur emballage de Cellophane. Je les déballai, retirai les épingles et jetai les chemises dans le placard où elles tombèrent en tas. Ce que je voulais ? Les cartons qui leur donnaient leur rigidité.

Ces rectangles de carton d'un blanc éclatant.

Je trouvai un marker Sharpie dans une des poches de la housse de mon PowerBook. Dans mon ancienne vie, je détestais les Sharpie auxquels je reprochais l'odeur désagréable de leur encre et leur tendance à baver. Dans celle-ci, j'aimais au contraire l'audacieuse épaisseur des lignes qu'ils créaient, des lignes qui semblaient ne jamais douter de leur absolue réalité. Prenant les cartons, le Sharpie et la radiographie du cerveau de Wireman, je revins dans la Salle Floride où la lumière était éclatante, déclamatoire.

La démangeaison se fit plus présente dans mon bras manquant. Elle était presque devenue une amie, maintenant.

Je ne disposais pas du même boîtier lumineux qu'ont les médecins pour examiner les radiographies et les scanners

d'IRM, mais la grande baie vitrée de la Salle Floride faisait un substitut tout à fait acceptable. Je n'avais même pas besoin d'adhésif : il me suffit de coincer la radio dans la fente entre la vitre et son cadre chromé et le tour fut joué. J'avais devant moi une chose qui n'existait pas, aux dires de certains : un cerveau d'avocat. Il flottait sur fond de Golfe. Je l'étudiai pendant un moment – deux minutes ? Quatre ? Aucune idée –, fasciné par l'aspect que prenaient les eaux bleues lorsqu'on les voyait au milieu des circonvolutions grises, des circonvolutions qui changeait ces eaux en brouillard.

La balle était un fragment noir, légèrement éclaté. On aurait dit un petit bateau. Un petit bateau à rames qui aurait flotté sur le *caldo*.

Je commençai à dessiner. J'avais eu l'intention, au départ, de représenter son cerveau intact, sans plus ; mais finalement, j'allai plus loin. Je continuai en ajoutant l'eau, voyez-vous, parce que le dessin paraissait l'exiger. Ou mon bras manquant. À moins que ce ne fût la même chose. Juste une suggestion du Golfe, mais elle était bien présente et cela suffisait pour que je réussisse mon coup, parce que j'étais un fils de pute *vraiment* talentueux. Il ne me fallut que vingt minutes et, lorsque ce fut terminé, j'avais dessiné un cerveau humain flottant sur le golfe du Mexique. Super-cool, d'une certaine manière.

Il y avait aussi quelque chose d'horrible. Voilà un terme que je n'ai aucune envie d'utiliser pour mes œuvres, mais il est inévitable. Lorsque je repris la radio pour la comparer à mon dessin – techniquement, pas artistiquement –, je pris conscience de quelque chose que j'aurais peut-être dû voir depuis longtemps. Au moins après avoir commencé la série des *Fille et Bateau*. Ce que je créais ne fonctionnait pas seulement en jouant sur les terminaisons nerveuses ; ça fonctionnait parce que les gens comprenaient – à un niveau qui n'était pas conscient – que ce qu'ils contemplaient venait d'un lieu au-delà du talent. L'impression produite par les toiles de Duma Key était l'horreur, une horreur difficilement contenue. Une horreur n'attendant que de se manifester. En route, toutes voiles en lambeaux dehors.

## V

J'avais de nouveau faim. Je me préparai un sandwich et le mangeai devant mon ordinateur. Je venais de retrouver les Hummingbirds – le groupe était devenu un peu une obsession pour moi – lorsque le téléphone sonna. C'était Wireman.

« Je n'ai plus mal à la tête, dit-il.

— Vous dites toujours bonjour comme ça ? demandai-je. Dois-je m'attendre à ce que vous m'appreniez que vous avez soulagé vos intestins, la prochaine fois ?

— Ce n'est pas le moment de plaisanter. J'ai eu la migraine sans discontinuer depuis le moment où je me suis réveillé dans ma salle à manger après m'être tiré une balle dans la tête. Ce n'est parfois qu'un simple bruit de fond, d'autres fois ça fait autant de tintamarre que les cloches du nouvel an en Enfer, mais ça fait toujours mal. Et puis, il y a une demi-heure, plus rien. Comme ça. J'étais en train de me préparer un café et, tout d'un coup, c'est parti. Je n'arrivais pas à le croire. J'ai tout d'abord pensé que j'étais mort. Je me suis mis à marcher sur des œufs, attendant que ça revienne et me tombe dessus comme le Marteau d'Argent de Maxwell, mais non.

— Lennon-McCartney, *Abbey Road*, 1968 – et ne venez pas me dire que je me trompe. »

Il ne me dit rien du tout. Gardai longtemps le silence. Je l'entendais respirer. Puis il reprit finalement la parole : « Vous avez fait quelque chose, Edgar ? Dites-le à Wireman. Dites-le à papa. »

J'envisageai de lui répondre que je n'avais strictement rien fait. Puis je me dis qu'il finirait bien par s'apercevoir de la disparition de l'une de ses radiographies. Je considérai aussi mon sandwich, entamé mais non terminé. « Et votre vision ? Une amélioration ?

— Non, la lampe gauche est toujours éteinte. Et, à en croire Principe, elle ne se rallumera pas. Pas dans cette vie, en tout cas. »

Merde. Mais quelque chose en moi n'avait-il pas su que le boulot n'était pas terminé ? Mon empoignade de ce matin avec

les cartons de chemise et le Sharpie n'avait eu rien à voir avec l'orgasme grandeur nature de la nuit précédente. J'étais fatigué. Je n'avais rien envie de faire, pour le moment, sinon rester assis à regarder le Golfe. Pour voir le soleil descendre dans le *caldo largo* sans peindre cette connerie. Sauf que c'était Wireman. Wireman, bon Dieu de Dieu.

« Toujours en ligne, *muchacho* ?

— Oui, dis-je. Pensez-vous pouvoir faire venir Annmarie Whistler pendant quelques heures, aujourd'hui ?

— Pourquoi ?

— Pour que vous puissiez poser pour votre portrait. Si votre œil est toujours en rideau, je crois que j'ai besoin du Wireman en chair et en os.

— Ah vous avez *fait* quelque chose, dit-il à voix basse. Mon portrait ? De mémoire ?

— Regardez dans votre dossier médical, les radiographies. Soyez ici à quatre heures. Je tiens à faire un petit somme avant. Et apportez quelque chose à manger. Peindre me donne faim. »

L'idée me traversa l'esprit de préciser que *peindre certaines choses* me donnait faim, mais je ne le fis pas. J'en avais dit assez, estimai-je.

## VI

Je n'étais pas certain que je pourrais dormir, mais c'est pourtant la sonnerie du réveille-matin qui me tira de mon sommeil à trois heures. Je montai à Little Pink et examinai les toiles vierges qui me restaient. La plus grande mesurait un mètre cinquante sur un mètre, et c'est celle que je choisis. Je réglai le chevalet à son extension maximale et posai la toile dessus dans le sens de la hauteur. Cette surface vide, tel un cercueil blanc posé sur une extrémité, déclencha une petite palpitation d'excitation dans mon estomac et le long de mon bras droit. Je fléchis les doigts de ce côté-là. Je ne les voyais pas, mais je les sentais s'ouvrir et se fermer. Je sentais les ongles s'enfoncer dans ma paume. Longs, ces ongles. Ils avaient poussé depuis l'accident et je n'avais aucun moyen de les couper.



## VII

Je nettoçais mes pinceaux lorsque Wireman arriva par la plage, marchant de sa grande foulée dandinante, tandis que les pipits s'enfuyaient à son approche. Il portait des jeans et un sweater mais pas de veste. Le thermomètre remontait.

Il lança un *Hello !* retentissant depuis la porte et je lui criai de monter directement au premier. Il lui restait encore quelques marches à escalader quand il vit le format de la toile posée sur le chevalet. « Sainte merde, *amigo*, quand vous avez parlé d'un portrait, je m'étais figuré que vous vouliez juste faire ma tête.

— C'est plus ou moins ce que j'ai prévu, dis-je, mais j'ai bien peur que ce ne soit pas un portrait très réaliste. J'ai déjà fait quelques travaux préparatoires. Regardez. »

La radiographie et le dessin au Sharpie étaient posés sur l'étagère du bas de mon plan de travail. Je les tendis à Wireman puis me rassis devant le chevalet. La toile n'était plus complètement vierge. Aux trois quarts de la hauteur, on devinait un rectangle tracé d'une main légère. Pour le faire, j'avais posé le carton à chemise sur la toile et avais relevé les bords à l'aide d'un crayon n° 2.

Wireman resta silencieux pendant presque deux minutes. Son regard n'arrêtait pas de passer de la radio au dessin qui s'en inspirait. Puis, parlant si doucement que c'est à peine si je l'entendis, il demanda : « Qu'est-ce qui se passe ici au juste, *muchacho* ? De quoi est-il question ?

— Il n'est question de rien. Pas encore. Passez-moi le carton à chemise.

— Un carton à chemise ?

— Oui. Et faites attention. J'en ai encore besoin. Mais pas de la radiographie. »

Il me passa le rectangle de carton portant l'image de son cerveau voguant sur le Golfe d'une main qui n'était pas très assurée.

« Et maintenant, allez du côté des toiles terminées, le long du mur. Regardez celle qui est la plus à gauche. Dans l'angle. »

Il alla jusqu'à la toile, se pencha dessus et eut un mouvement de recul. « Sainte merde ! Quand avez-vous fait ça ?

— La nuit dernière. »

Il prit la toile et la tourna vers la lumière qui entrait à flots par la baie vitrée. Il étudia Tina qui tournait les yeux vers un Candy Brown dépourvu de la moitié inférieure de son visage.

« Pas de bouche, pas de nez, Brown claque, affaire classée, marmonna alors Wireman d'une voix réduite à un murmure. Bordel de Dieu, j'aimerais pas être le *maricón de playa* qui s'amuse à vous jeter du sable à la figure. » Il reposa le tableau et s'en éloigna... d'un pas précautionneux, comme s'il risquait d'exploser si on le secouait trop. « Qu'est-ce qui vous habite ? Par quoi êtes-vous possédé ?

— Sacré bon Dieu de bonne question. J'ai bien failli ne pas vous la montrer. Mais... étant donné ce que nous mijotons en ce moment...

— Et qu'est-ce que nous mijotons ?

— Voyons, Wireman, vous le savez bien. »

Il vacilla un peu, comme si c'était lui qui avait une patte folle. Il était couvert de sueur. Elle faisait briller son visage. Son œil gauche était rouge, mais peut-être plus aussi rouge qu'avant. Bien sûr, on était peut-être dans la rubrique *prendre ses désirs pour la réalité*. « Vous allez pouvoir le faire ?

— Je peux toujours essayer. Si vous le voulez, vous. »

Il hocha la tête et enleva son sweater. « Quand vous voudrez.

— Allez vous placer près de la fenêtre, de manière à ce que la lumière vous éclaire bien quand le soleil commencera à décliner. Vous pouvez aller chercher le tabouret de la cuisine, si vous voulez. Combien de temps Annmarie peut-elle vous remplacer ?

— Jusqu'à huit heures. C'est elle qui fera dîner Miss Eastlake. J'ai apporté des lasagnes pour nous. Je les mettrai au four à cinq heures et demie.

— Parfait. »

Le temps que les lasagnes soient cuites, il n'y aurait plus assez de lumière, de toute façon. Je pouvais aussi prendre des photos numériques de Wireman, les accrocher au chevalet et

travailler d'après elles. J'étais un rapide, mais je savais déjà que ce serait un long processus qui durerait au moins plusieurs jours.

Lorsque Wireman revint au premier avec le tabouret, il s'immobilisa sur place.

« Qu'est-ce que vous fabriquez ?

— Et qu'est-ce que j'ai l'air de fabriquer ?

— Vous avez l'air de fabriquer un trou dans une toile apparemment en excellent état.

— Allez vous mettre au premier rang de la classe. » Je posai de côté le rectangle de toile que je venais de découper et pris le carton sur lequel flottait l'image de son cerveau. Je passai derrière le chevalet. « Aidez-moi à le coller en place.

— Quand avez-vous imaginé tout ça, *vato* ?

— Je n'ai rien imaginé.

— Vous n'avez rien imaginé ? »

Il me regardait à travers le trou de la toile, comme j'avais vu des milliers de badauds regarder par des milliers de trous dans les palissades des chantiers dans mon autre vie.

« Rien du tout. C'est comme si quelque chose me disait ce que je dois faire au fur et à mesure. Passez de ce côté, maintenant. »

Avec l'aide de Wireman, le reste de la préparation ne prit qu'une ou deux minutes. Il tint le rectangle de carton contre l'ouverture. Avec un petit tube de colle, je commençai à le fixer dans l'emplacement. Quand je revins en face du chevalet, c'était parfait. Ça me paraissait parfait, en tout cas.

Je pointai un doigt vers le front de Wireman. « Ça, c'est votre cerveau », dis-je. Puis je le pointai vers le chevalet. « Et ça, c'est votre cerveau sur la toile. »

Il me regarda, perplexe.

« C'est une blague, Wireman.

— Je ne la pige pas. »

## VIII

Nous dévorâmes comme deux joueurs de football, ce soir-là. Je demandai à Wireman s'il y voyait mieux mais il secoua la tête négativement, l'air malheureux. « Les choses sont encore fichtrement noires du côté gauche du paysage, Edgar. Je voudrais bien vous dire le contraire, mais voilà... »

Je lui fis écouter le message de Nannuzzi. Il rit et brandit le poing. Il aurait été difficile de ne pas être touché par son plaisir, qui frôlait la jubilation. « Vous avez trouvé votre chemin, *muchacho* – telle est votre nouvelle vie, c'est sûr et certain. Il me tarde de vous voir en couverture de *Time*. » Des mains, il dessina un petit rectangle en l'air.

« Il n'y a qu'une chose qui m'embête, dans tout ça... » Sur quoi, j'éclatai de rire. Parce qu'en réalité, des tas de choses m'embêtaient, y compris le fait que je n'avais pas la moindre idée de ce dans quoi je m'engageais. « Ma fille risque de vouloir venir. Celle qui m'a déjà rendu visite ici.

— Et pourquoi ça vous embêterait ? Quel est le père qui ne serait pas ravi de voir sa fille assister à son passage dans la cour des grands ? Vous ne finissez pas ce reste de lasagnes ? »

Nous le partageâmes. Étant de tempérament artistique, je choisis le plus gros morceau.

« J'adorerais qu'elle vienne. Mais votre patronne prétend que Duma Key n'est pas un endroit pour les filles et j'ai tendance à la croire.

— Ma patronne est atteinte d'Alzheimer et la maladie commence à prendre sérieusement le dessus. La mauvaise nouvelle est qu'elle ne fait plus la différence entre son cul et son coude. La bonne est qu'elle rencontre des nouvelles personnes tous les jours. Dont moi.

— Elle m'a dit par deux fois cette chose à propos des filles, et elle avait les deux fois l'esprit clair.

— Miss Eastlake a peut-être raison, admit Wireman. Ou alors elle a une araignée au plafond, fondée sur le fait que deux de ses sœurs sont mortes ici alors qu'elle avait quatre ans.

— Ilse a vomi par la portière de la voiture. Quand nous sommes revenus ici, elle était tellement mal qu'elle pouvait à peine marcher.

— Elle avait probablement mangé un truc qui fallait pas, sans parler d'un coup de soleil. Écoutez : vous ne voulez pas courir le risque, et je respecte ça. Vous savez ce que vous allez faire ? Vous allez loger vos deux filles dans un bon hôtel avec service dans les chambres vingt-quatre heures sur vingt-quatre et un concierge cireur de pompes professionnel. Je vous suggère le Ritz-Carlton.

— Mes deux filles ? Melinda ne va jamais pouvoir... »

Il finit d'avaler sa dernière bouchée de lasagnes avant de répondre. « Vous ne voyez vraiment pas les choses en face, *muchacho*. Heureusement que Wireman, tout aussi enfoiré plein de gratitude qu'il soit...

— Vous n'avez encore aucune raison d'être plein de gratitude.

— ...va vous remettre les idées en place. Parce que je ne supporte pas qu'une pile de soucis inutiles vienne gâcher votre bonheur. Et *Jesus-Krispies*, vous devriez être heureux. Savez-vous combien d'artistes de la côte ouest de la Floride tueraient père et mère pour une expo sur Palm Avenue ?

— Vous ne venez pas de dire *Jesus-Krispies*, Wireman ?

— Ne changez pas de sujet.

— Ils ne m'ont pas encore proposé d'exposition.

— Ils vont le faire. Ils ne viennent pas jusque dans notre cambrousse avec un contrat dans la poche juste pour se marrer. Alors écoutez-moi, à présent. Vous m'écoutez ?

— Bien sûr.

— Une fois que cette expo sera programmée – et elle le sera –, vous allez faire ce qu'on s'attend à voir faire à tout artiste qui débarque sur la scène : votre pub. Des interviews, avec Mary Ire pour commencer, puis dans les journaux et à Channel 6. S'ils veulent mettre le paquet sur votre bras manquant, c'est encore mieux (il refit le geste d'encadrer une photo). Edgar Freemantle dynamite la scène artistique de la Floride tel le Phénix qui renaît des cendres fumantes de la tragédie !

— Fume plutôt ça, *amigo* », répliquai-je en m'agrippant l'entrejambe.

N'empêche, je ne pouvais me retenir de sourire.

Wireman ne fit pas attention à mon accès de vulgarité. Il était lancé. « Ce bras manquant, c'est de l'or.

— Wireman, vous êtes une fripouille cynique. »

Il prit la chose comme le compliment que c'était (plus ou moins), hocha la tête et eut un geste magnanime pour le repousser. « Je serai votre avocat. Vous faites vos peintures, Nannuzzi consulte son avocat. Nannuzzi organise l'exposition, vous consultez votre avocat. Correct, non ?

— Oui, il me semble. Si c'est ainsi qu'on procède normalement.

— C'est comme ça qu'on fera. Enfin — *last but not least* —, vous allez appeler tous les gens qui comptent pour vous et les inviter à votre expo.

— Mais...

— Si. Tout le monde. Votre psy, votre ex, vos deux filles, ce type, Tom Riley, la femme qui vous a remis debout...

— Kathi Green, dis-je amusé. Tom ne viendra pas, Wireman. Pas pour tout l'or du monde. Pam non plus. Et Melinda est en France. Avec la crève, pour tout arranger. »

Wireman n'écoutait pas. « Vous avez parlé d'un avocat...

— William Bozeman troisième du nom. Bozie.

— Invitez-le. Ah, et vos parents, bien sûr. Vos frères et sœurs.

— Mes parents sont morts et j'étais enfant unique. Bozie..., ajoutai-je, hochant la tête..., Bozie devrait venir. Mais surtout ne l'appellez pas comme ça, Wireman. Jamais devant lui.

— Appeler un collègue Bozie ? Vous me prenez pour un idiot ? (Il réfléchit.) Je me suis tiré une balle dans la tête et j'ai même pas été fichu de me tuer, alors il vaut mieux ne pas répondre à ça. »

Je n'écoutais plus tellement ce qu'il disait car je réfléchissais. Je compris tout d'un coup que je tenais là l'occasion d'organiser une fiesta pour lancer ma nouvelle vie... et que les gens viendraient peut-être. L'idée était à la fois excitante et un peu inquiétante.

« Si ça se trouve, ils viendront tous, vous savez, dit-il. Votre ex, votre fille qui court le monde avec la crève, votre comptable suicidaire. Pensez-y, toute une bande qui débarque du Michigan !

— Du Minnesota. »

Il haussa les épaules et eut un geste désinvolte pour indiquer que pour lui c'était du pareil au même. Manquait pas de culot, pour un type du Nebraska.

« Je pourrais louer un avion, repris-je. Un Gulfstream, par exemple. Et réserver tout un étage du Ritz. Balancer un gros paquet. Pourquoi pas, bordel ?

— Ouais, pourquoi pas ! dit-il en ricanant. Un vrai numéro d'artiste crève-la-faim.

— Ouais ! On mettra un panneau dans la devanture. PRÊT À BOSSER POUR DES NÈFLES. »

Sur quoi, nous éclatâmes de rire.

## IX

Une fois assiettes et verres au lave-vaisselle, je le reconduisis au premier étage, le temps de prendre une demi-douzaine de photos numériques de lui – de grands clichés cadrés serrés et sans charme. Il m'est arrivé de prendre quelques bonnes photos au cours de ma vie, mais toujours par accident. Je déteste les appareils-photo et on dirait que les appareils-photo le savent. La séance terminée, je lui dis qu'il pouvait retourner chez lui et libérer Annmarie. La nuit était tombée et je lui proposai ma Malibu.

« Non, je vais marcher. L'air me fera du bien. Je peux regarder ? ajouta-t-il en montrant la toile.

— À vrai dire, je ne préférerais pas. »

Je m'attendais plus ou moins à ce qu'il proteste, mais il se contenta de hocher la tête et descendit l'escalier d'un pas vif. Ses enjambées avaient quelque chose de plus élastique, et ce n'était certainement pas mon imagination. « Appelez Nannuzzi dès demain matin, me dit-il une fois à la porte. N'attendez pas que l'herbe vous pousse sous les talons.

— Entendu. Et vous, vous m'appelez si quelque chose change pour votre... »

D'une main constellée de peinture, je montrai son visage.

Il sourit. « Vous serez le premier à le savoir. Pour le moment, je m'en tiens à ne plus avoir la migraine. » Son sourire s'évanouit. « Vous êtes sûr que ça ne reviendra pas ?

— Je ne suis sûr de rien.

— Ouais. Ouais, telle est la condition humaine, n'est-ce pas ? Mais je vous remercie d'avoir essayé. »

Et, avant que je me puisse me douter de ce qu'il allait faire, il me prit la main et l'embrassa. Un baiser tout en douceur, en dépit de la moustache qui hérissait sa lèvre supérieure. Puis il me dit *adios* et s'éloigna dans l'obscurité ; je n'entendis plus que les soupirs du Golfe et la conversation murmurée des coquillages, sous la maison. Ce calme fut soudain rompu. Le téléphone sonnait.

## X

C'était Ilse qui avait envie de bavarder. Oui, ses cours se passaient bien, elle se sentait bien – en super-forme, même –, oui, elle appelait sa mère une fois par semaine et restait en contact avec sa sœur par courriel. De l'avis d'Isle, l'infection de Melinda devait se réduire à une vague connerie de rhume dont elle avait fait le diagnostic elle-même. Je lui dis que j'étais stupéfait par la générosité de ses sentiments et elle rit.

C'est alors que je lui expliquai qu'il était possible que j'expose mes œuvres dans une galerie de Sarasota et elle s'exclama avec une telle vigueur que je dus écarter le combiné de mon oreille.

« Mais c'est merveilleux, papa ! Quand ? Je peux venir ?

— Bien sûr, si tu en as envie. Je vais inviter tout le monde. » C'était une décision que je n'avais pas encore prise définitivement avant de m'entendre le dire. « Il serait question de la mi-avril.



— Ah, merde ! C'est l'époque où je voulais rejoindre la tournée des Hummingbirds. » Elle se tut, réfléchit un instant. « Je dois pouvoir faire les deux. Ma petite tournée à moi.

— Tu crois ?

— Oui, bien sûr. Donne-moi la date exacte et j'arrive. »

Des larmes me picotaient les yeux. J'ignore ce que c'est que d'avoir des fils, mais je suis certain que cela ne peut pas être aussi gratifiant, aussi parfaitement délicieux, que d'avoir des filles. « J'apprécie, ma chérie. Est-ce que tu penses... y a-t-il une possibilité que ta sœur vienne aussi ?

— Tu sais quoi ? Quelque chose me dit qu'elle viendra. Elle va mourir d'envie de savoir pourquoi ce que tu fais excite autant les gens du métier. On va parler de toi dans les journaux ?

— D'après mon ami, Wireman, oui. L'artiste manchot, tu vois le genre.

— Mais c'est ce que tu fais qui compte, papa, et c'est beau ! » protesta-t-elle.

Je la remerciai, puis abordai le chapitre Carson Jones en lui demandant si elle avait des nouvelles.

« Il va bien.

— Vraiment ?

— Oui – pourquoi ?

— Je ne sais pas. J'ai eu l'impression de sentir passer un léger nuage dans ta voix. »

Elle eut un petit rire triste. « Tu me connais trop bien. La vérité, c'est qu'ils chantent partout à guichets fermés. Le bouche à oreille les précède. La tournée aurait dû se terminer le 15 mai parce que quatre des chanteurs avaient d'autres engagements, mais leur imprésario en a déjà trouvé trois autres. Et Bridget Andreisson, qui est devenue une vraie star, a réussi à les convaincre de retarder la reprise de leurs cours de théologie en Arizona. Ce qui tombe bien », ajouta-t-elle d'un ton plat, le ton d'une femme adulte que je ne connaissais pas. « Si bien qu'au lieu de se terminer à la mi-mai, la tournée continue jusqu'à la fin juin, avec des récitals dans le Midwest. Le dernier doit avoir lieu au Cow Palace de San Francisco. Sacré grand moment, hein ? »

C'était une de mes expressions, quand les filles étaient petites et qu'elles faisaient une démonstration de ce qu'elles appelaient un *super ballet* dans le garage, mais je ne me souvenais pas de l'avoir jamais dite avec cette tristesse proche du sarcasme.

« Tu t'inquiètes pour ton type et cette Bridget ?

— Non ! » répondit-elle aussitôt, se mettant à rire. « Il dit qu'elle a une voix sensationnelle et que c'est une chance pour lui que de chanter avec elle – ils ont deux chansons au lieu d'une, à présent –, mais elle est frivole et prétentieuse. Il aimerait bien aussi qu'elle suce un bonbon à la menthe avant que, euh... qu'elle partage un micro avec lui. »

J'attendis.

« Bon, d'accord, dit finalement Ilse.

— Quoi, d'accord ?

— D'accord, ça m'inquiète... Un peu, parce qu'il est dans le bus avec elle tous les jours et avec elle sur scène tous les soirs tandis que moi, je suis ici. » Il y eut une autre pause, plus longue. « Et il n'est plus tout à fait le même quand je lui parle au téléphone. Presque... mais pas tout à fait.

— C'est peut-être toi qui imagines des choses.

— Oui. Peut-être. Et, de toute façon, s'il se passe quelque chose – mais rien ne se passe, je suis sûre qu'il n'y a rien –, mais *s'il y a* quelque chose, il vaut mieux que ce soit maintenant plutôt qu'après que... tu sais, qu'après que nous...

— Tu as raison », dis-je.

Elle avait parlé d'un ton tellement adulte que ça faisait mal. Je me rappelai le moment où j'avais trouvé la photo sur laquelle ils étaient côte à côte, auprès d'un éventaire de bord de route, se tenant par les épaules ; je me rappelai l'avoir touchée de ma main droite manquante. Puis je m'étais précipité jusqu'à Little Pink avec Reba coincée sous mon moignon. Cela faisait une éternité, me semblait-il. *Je t'aime, Punkin !* avait écrit Smiley, mais le dessin que j'avais fait ce jour-là avec mes crayons de couleur Vénus (voilà aussi qui donnait l'impression de remonter à je ne sais quand) raillait à sa manière l'idée d'un amour éternel : la petite fille dans sa jupette de joueuse de tennis

ournée vers le gigantisme du Golfe. Des balles de tennis à ses pieds. D'autres qui flottaient, apportées par la houle.

Cette petite fille avait représenté Reba, mais aussi Ilse et... qui d'autre ? Elizabeth Eastlake ?

Cette idée sortait de je ne sais où, mais quelque chose me disait que oui. *L'eau coule plus vite, maintenant*, avait dit Elizabeth. *Bientôt viendront les rapides. Vous ne le sentez pas ?*

Si, je les sentais.

« Papa ? Tu es toujours là ?

— Oui, ma chérie. Fais attention à toi, Ilse, d'accord ? Et essaie de ne pas te monter la tête. Mon ami de Duma prétend qu'à la fin, même nos angoisses finissent par s'user. Je le crois plus ou moins.

— Tu me fais toujours me sentir mieux. C'est pour ça que j'ai appelé. Je t'aime, papa.

— Moi aussi je t'aime.

— Combien de bisous ? »

Cela faisait combien d'années qu'elle ne m'avait pas posé la question ? Douze ? Quatorze ? Peu importait, je n'avais pas oublié la réponse.

« Un million, plus un à mettre sous ton oreiller », dis-je.

Puis je lui dis au revoir et raccrochai, songeant que si jamais ce Carson Jones faisait du mal à ma fille, je le tuerais. Cette idée me fit sourire, un peu, lorsque je me demandai combien de pères avaient dû avoir la même et faire la même promesse. Mais de tous les pères, j'étais peut-être le seul à pouvoir supprimer un soupirant insouciant, briseur de cœur de filles, en quelques coups de pinceau.

## XI

Dario Nannuzzi vint dès le lendemain, accompagné de l'un de ses associés, Jimmy Yoshida. Yoshida avait tout d'un Dorian Gray américano-nippon. Lorsque, dans l'allée de Big Pink, il descendit de la Jaguar de Nannuzzi, habillé de jeans délavés étroits et d'un T-shirt Rihanna Pon De Replay encore plus délavé, ses longs cheveux noirs flottant au vent du Golfe, je lui

aurais donné dix-huit ans. Le temps qu'il arrive au bout de l'allée, je lui en aurais donné vingt-huit. Et lorsqu'il me serra la main et que je le vis de près, les rides légères creusées autour de ses yeux et de sa bouche me firent penser qu'il devait avoir pas loin de la cinquantaine.

« Ravi de faire votre connaissance, dis-je. Mon ami qui habite à l'autre bout de la plage — Wireman — a déjà téléphoné deux fois pour être sûr que je ne signe rien en dehors de sa présence. »

Cela fit sourire Nannuzzi. « Rouler les artistes n'est pas dans notre politique, Mr. Freemantle.

— Edgar — vous vous souvenez ? Un café vous ferait-il plaisir ?

— Allons voir d'abord votre travail. Le café après », répondit Jimmy Yoshida.

Je pris une profonde inspiration. « Très bien. Suivez-moi. C'est au premier. »

## XII

J'avais dissimulé le portrait de Wireman (qui n'était encore rien de plus qu'une vague forme avec un cerveau flottant dans le quart supérieur du cadre) ; quant au tableau représentant Tina Garibaldi et Candy Brown, il avait rejoint *Amis avec avantages* et la silhouette en tunique rouge dans le placard du bas. Tout le reste était là. Il y en avait maintenant assez pour occuper la longueur de deux murs et une partie d'un troisième ; quarante et une toiles en tout, y compris les cinq versions de *Fille et Bateau*.

Lorsque je ne pus plus supporter le silence qui s'était installé, je le rompis moi-même. « Merci pour le tuyau sur le fixatif. C'est génial. Ce que mes filles auraient appelé *un truc trop cool*. »

Nannuzzi me donna l'impression de ne pas avoir entendu. Il allait dans une direction, Yoshida dans l'autre. Aucun des deux ne posa la question de savoir ce que dissimulait le drap sur le chevalet ; sans doute cela aurait-il été considéré comme

impoli dans leur univers, me dis-je. En dessous, les coquillages murmuraient. Quelque part, au loin, un jet-ski vrombissait. Mon bras droit me démangeait : c'était profond mais supportable, comme s'il me disait qu'il voulait peindre mais pouvait attendre, sachant que le moment viendrait. Avant le coucher de soleil. Je m'installerais devant le chevalet, étudierais les photos punaisées dessus et quelque chose prendrait les commandes ; les coquillages meuleraient plus fort et la gamme chromatique du Golfe changerait, passant du pêche au rose, puis à l'orange et finalement au ROUGE et ce serait bien, ce serait bien, tout serait bien.

Nannuzzi et Yoshida se rejoignirent à hauteur des marches. Ils échangèrent quelques mots, puis vinrent vers moi. Yoshida sortit une enveloppe format commercial de sa poche avec les mots CONTRAT-TYPE / GALERIE SCOTO imprimés dessus. « Tenez, me dit-il. Dites à Mr. Wireman que nous sommes prêts à étudier les modifications qu'il pourrait vouloir, si elles sont raisonnables.

— Vraiment ? demandai-je. Vous êtes sûrs ? »

Yoshida ne sourit pas. « Oui, Edgar. Nous sommes sûrs.

— Merci. Merci à tous les deux. » Je me tournai vers Nannuzzi qui, lui, souriait. « Croyez que j'apprécie beaucoup, Dario. »

Le galeriste jeta un coup d'œil circulaire sur les peintures, partit d'un petit rire, puis leva les mains et les laissa retomber. « Je crois que c'est nous qui devrions exprimer de la satisfaction, Edgar.

— Leur limpidité m'impressionne, dit alors Yoshida. Et leur... comment dire ? leur lucidité, il me semble. Ces images entraînent le spectateur sans jamais le noyer. L'autre chose qui me stupéfie est la vitesse à laquelle vous avez travaillé. Vous dépotez.

— Pardon ?

— On dit parfois d'un artiste qui débute tard dans la vie qu'il *dépot*, m'expliqua Nannuzzi. Un peu comme s'il essayait de rattraper le temps perdu. Néanmoins... quarante peintures en quelques mois... en quelques semaines, en vérité, vraiment... »

*Et vous n'avez même pas vu celle qui a tué l'assassin d'enfant, me dis-je.*

Dario eut un rire bref. « Évitez de mettre le feu à la maison, hein ?

— Ne parlez pas de malheur. En supposant que nous nous entendions, est-ce que je pourrais déposer une partie de mon travail à la galerie ?

— Bien entendu, répondit Nannuzzi.

— Génial. »

J'avais envie de signer le plus tôt possible, et peu importait ce que penserait Wireman du contrat, rien que pour que les peintures quittent Duma Key... et ce n'était pas le risque d'incendie qui m'inquiétait. *Dépoter* était peut-être un phénomène courant chez les artistes à vocation tardive, mais quarante et une peintures réunies sur Duma, c'était au moins trois douzaines de trop. Je sentais leur présence vivante dans cette pièce, comme l'électricité dans une cage de Faraday.

Dario et Yoshida la sentaient aussi, bien évidemment. Cela faisait partie de ce qui rendait ces foutues peintures si efficaces. Elles étaient contagieuses.

### XIII

Le lendemain matin, je rejoignis Wireman et Elizabeth pour le café au bout de l'allée en caillebotis du *Palacio*. Je ne prenais à peu près plus rien en manière d'antalgique – juste un peu d'aspirine – et mes grandes marches sur la plage étaient passées du stade de défi à celui de plaisir. En particulier avec le temps qui se réchauffait.

Elizabeth était dans son fauteuil roulant, les restes de la pâtisserie qu'elle avait mangée au petit déjeuner éparpillés sur son plateau. J'eus l'impression qu'elle avait aussi bu un peu de jus d'orange et la moitié d'une tasse de café. Elle contemplait le Golfe, la mine sévère et désapprobatrice, ayant davantage l'air du capitaine Bligh à bord du *Bounty* que de la fille d'un parrain de la Mafia.

« *Buenos dias, mi amigo* », me dit Wireman, se tournant ensuite vers Elizabeth. « C'est Edgar, Miss Eastlake. Il est venu prendre un café. Vous ne voulez pas lui dire bonjour ?

— Pisse merde tête de rat », répondit-elle.

Je crois. De toute façon, elle s'était adressée au Golfe, encore bleu sombre et pour l'essentiel assoupi.

« Ça continue à ne pas aller très fort, j'ai l'impression, dis-je.

— En effet. Elle a déjà eu des hauts et des bas, mais elle n'a jamais été aussi bas.

— Je n'ai toujours pas amené mes peintures pour les lui montrer.

— Ce serait inutile, en ce moment. » Il me tendit une tasse de café noir. « Tenez, buvez-moi ça, *muchacho*. »

Je donnai l'enveloppe contenant le contrat-type à Wireman. Pendant qu'il se préparait à l'étudier, je me tournai vers Elizabeth. « Voulez-vous que je vous lise des poèmes un peu plus tard, aujourd'hui ? »

Rien. Elle continuait de regarder le Golfe avec son masque de marbre : le capitaine Bligh s'apprêtant à donner l'ordre d'attacher un matelot au grand mât pour qu'il y soit fouetté jusqu'au sang.

Sans la moindre raison, je demandai : « Elizabeth ? Est-ce que votre père faisait de la plongée sous-marine ? »

Elle tourna légèrement la tête et m'adressa un regard de ses yeux vieillis. Souleva la lèvre supérieure en un ricanement canin. Il y eut un instant – bref, mais qui parut cependant long – pendant lequel j'eus l'impression qu'une autre personne m'observait. Ou quelque chose qui n'était pas une personne. Une entité ayant enfilé le corps vieux et empâté d'Elizabeth Eastlake comme on enfile une chaussette. Ma main droite se serra un instant et, une fois de plus, je sentis des ongles qui n'existaient pas s'enfoncer dans une paume qui n'existait pas davantage. Puis elle retourna à la contemplation du Golfe, tâtonnant de la main sur le plateau jusqu'à ce qu'elle tombe sur un débris de pâtisserie. Je me traitai d'idiot et me dis que je devais arrêter de me laisser dominer par mes nerfs. D'étranges

forces étaient sans aucun doute à l'œuvre ici, mais toutes les ombres n'étaient pas des fantômes.

« Il en faisait », répondit Wireman en dépliant le contrat. « John Eastlake était un authentique Ricou Browning – vous savez, le type qui jouait le rôle de la créature dans *Le Monstre du lagon noir*, le film des années cinquante.

— Wireman, vous êtes un puits artésien d'informations inutiles.

— Ouais, hein ? C'est pas génial ? Il n'avait pas acheté ce harpon dans un magasin, voyez-vous ; d'après Miss Eastlake, il l'aurait fait faire sur mesure. Il devrait se trouver dans un musée. »

Mais peu m'importait le harpon original de John Eastlake, pour le moment en tout cas. « Alors, vous le lisez, ce contrat ? »

Il le laissa tomber sur le plateau et me regarda, amusé. « J'essayai.

— Et votre œil gauche ?

— Rien. Mais bon, aucune raison d'être déçu. Le médecin a dit...

— Faites-moi plaisir. Cachez le gauche. »

Il couvrit son œil de la paume de la main.

« Qu'est-ce que vous voyez ?

— Vous, Edgar. *Un hombre muy feo*.

— Ouais, on sait. Cachez le droit. »

Il le fit.

« Je ne vois que du noir, maintenant. Quoique... C'est peut-être plus tout à fait aussi noir. » Il laissa retomber sa main. « Je ne peux pas le dire avec certitude. Ces temps-ci, j'ai du mal à faire la part entre la réalité et ce que j'aimerais que soit la réalité. »

Il secoua la tête assez vigoureusement pour faire voler ses cheveux, puis se tapa le front de la paume de la main.

« Calmez-vous.

— Facile à dire. » Il garda le silence un moment, puis prit le débris de pâtisserie resté dans la main d'Elizabeth et le lui fit manger. Quand tout fut à l'abri dans la bouche de la vieille dame, il se tourna vers moi.



« Voulez-vous la surveiller pendant que je vais chercher quelque chose ?

— Volontiers. »

Il remonta l'allée au petit trot et je restai avec Elizabeth. Je voulus lui faire manger encore un peu de gâteau, et elle picora directement dans ma main, me rappelant le vague souvenir d'un lapin que j'avais eu quand j'avais sept ou huit ans. Il s'appelait Mr. Hitchens, Dieu sait pourquoi – la mémoire est parfois marrante, non ? La bouche édentée d'Elizabeth était molle, mais pas désagréable. Je lui caressai le côté de la tête, là où ses cheveux blancs – une vraie tignasse – étaient tirés pour former un chignon. Je pris conscience que Wireman devait sans doute la peigner lui-même tous les matins et faire ce chignon. Qu'il devait aussi l'avoir habillée, couches y comprises, car elle était sûrement incontinent lorsque elle se trouvait dans cet état. Je me demandai s'il pensait à la petite Esmeralda lorsqu'il fermait les épingles de nourrice ou nouait les attaches. Je me demandai s'il pensait à Julia lorsqu'il faisait le chignon.

Je pris un autre morceau de pâtisserie. Obéissante, elle ouvrit la bouche... mais j'hésitai. « Qu'est-ce qu'il y a dans le panier de pique-nique rouge, Elizabeth ? Celui qui est dans le grenier ? »

Elle parut réfléchir. Se concentrer. Puis : « N'importe quel machin. » Elle hésita, haussa les épaules. « N'importe quel machin que veut Adie. Tire ! » et elle partit d'un rire caquetant. Un rire surprenant, un rire de sorcière. Je lui donnai le reste de la pâtisserie, morceau par morceau, sans lui poser d'autre question.

## XIV

Wireman revint avec un petit magnétophone qu'il me tendit. « Ça m'enquiquine de vous le demander, mais pourriez-vous enregistrer ce contrat ? Ce foutu truc fait au moins deux pages. Si vous pouvez me le rapporter cet après-midi, ce serait parfait.

— Pas de problème. Et si jamais je vends quelques toiles, vous aurez votre commission, mon ami. Quinze pour cent. De quoi couvrir l'avis légal et le talent. »

Il s'enfonça dans son fauteuil, riant et grognant en même temps. « *Por Dios !* Juste au moment où je pensais que je ne pourrais jamais tomber plus bas, me voilà bombardé connard d'agent d'artiste ! Excusez mon langage, Miss Eastlake. »

Mais elle n'écoutait pas, se contentant de faire les gros yeux au Golfe où, dans le coin le plus loin et le plus bleu de mon champ de vision, un pétrolier faisait rêveusement route au nord, en direction de Tampa. Il me fascina sur-le-champ. Les bateaux sur le Golfe avaient le don de me faire cet effet.

Je me forçai à revenir sur Wireman. « Vous êtes responsable de tout ça, alors...

— Arrêtez vos conneries !

— ...alors vous devez être prêt à vous lever et à prendre votre part comme un homme.

— Dix pour cent, dans ce cas, et c'est déjà trop. Acceptez, *muchacho*, ou je commence à parler de huit.

— Très bien. Dix pour cent. » Je lui tendis la main gauche et nous échangeâmes notre poignée de mains au-dessus du plateau couvert de miettes d'Elizabeth. Je mis le minuscule magnétophone dans ma poche. « Et vous m'avertirez si vous constatez le moindre changement dans votre... » Je lui montrai son œil rouge. Qui n'était plus tout à fait aussi rouge qu'avant.

« Bien entendu. » Il reprit le contrat. Des miettes de la pâtisserie d'Elizabeth étaient tombées dessus. Il les chassa et me tendit le document puis se pencha en avant, mains sur les genoux, me regardant par-dessus le promontoire imposant de la poitrine de Miss Eastlake. « Si on me faisait passer une nouvelle radiographie, qu'est-ce qu'on verrait ? Une balle plus petite ? Elle aurait disparu ?

— Je ne sais pas.

— Vous travaillez toujours à mon portrait ?

— Oui.

— N'arrêtez pas, *muchacho*. Je vous en prie, n'arrêtez pas.

— Je n'en ai pas l'intention. Mais ne placez pas trop d'espoir là-dessus, d'accord ?

— Promis. » Puis une pensée le frappa soudain, une pensée étonnamment similaire à l'inquiétude manifestée par Dario Nannuzzi. « Et si jamais la foudre tombait sur Big Pink et que la maison brûle entièrement, avec le tableau dedans ? Qu'est-ce qui se passerait, d'après vous ? »

Je secouai la tête. Je préférerais ne pas y penser. J'avais plutôt envie de lui demander s'il ne voulait pas monter dans le grenier d'*El Palacio* pour y chercher un certain panier de pique-nique (un panier *ROUGE*), mais j'y renonçai. J'étais certain qu'il s'y trouvait, moins certain de vouloir savoir ce qu'il contenait. D'étranges manifestations se produisaient sur Duma Key et j'avais des raisons de croire qu'elles n'étaient pas toutes agréables ; quant à ce que j'avais envie d'y faire, ça se résumait à un mot : rien. Si je leur fichais la paix, elles me ficheraient peut-être la paix. J'allais envoyer l'essentiel de mes toiles sur le continent pour que tout reste bien tranquille et chouette ; je les vendrais même, si les gens voulaient les acheter. Je me sentais capable de les voir partir sans le moindre pincement au cœur. Elles me passionnaient tant que je travaillais dessus, mais, une fois terminées, elles n'avaient pas plus de signification pour moi que les cals de mes gros orteils que je m'enlevais pour qu'ils ne me fassent pas mal dans mes bottes à la fin d'une chaude journée d'été sur un chantier.

Je garderai seulement les *Fille et Bateau*, non pas parce que j'y tenais plus particulièrement, mais parce que la série n'était pas terminée ; ces peintures étaient encore chair vivante. Je les exposerais peut-être par la suite pour les vendre, mais pour le moment je tenais à ce qu'elles restent où elles étaient, ici, à Little Pink.

## XV

Il n'y avait aucun bateau à l'horizon lorsque je revins à Big Pink et le besoin de peindre était passé, pour le moment. J'enregistrai donc le contrat à l'intention de Wireman sur le petit magnétophone. Je n'y connais pas grand-chose en droit, mais j'avais vu et signé suffisamment de documents dans ce

genre au cours de mon autre vie pour me rendre compte que celui-ci était tout à fait simple.

Je retournai donc le soir même au *Palacio* avec le contrat et le magnétophone. Wireman préparait le repas. Elizabeth était assise dans son Salon des Porcelaines. Le héron à l'œil de verre – sorte d'animal de compagnie non officiel – se tenait dans l'allée, dehors, et regardait à l'intérieur avec une expression de profonde désapprobation. Les rayons du soleil couchant illuminaient la pièce. Si l'air était léger, l'ambiance, elle, était pesante. Le village de porcelaine était bouleversé ; ce n'était que personnages et animaux renversés ici et là et les bâtiments étaient éparpillés aux quatre coins de la table de chêne. La maison style *Autant en emporte le vent* elle-même était couchée sur le flanc. À côté, dans son fauteuil, arborant son expression à la capitaine Bligh, Elizabeth paraissait me mettre au défi de remettre de l'ordre.

La voix de Wireman s'éleva dans mon dos, me faisant sursauter : « J'essaie de les replacer en respectant une certaine organisation, mais elle les renverse aussitôt. Elle en a fait tomber par terre et plusieurs se sont cassés.

— Ces pièces ont-elle de la valeur ?

— Pour certaines, oui, mais ce n'est pas vraiment la question. Quand elle est elle-même, elle les reconnaît toutes. Elle les reconnaît et les aime. Si elle retrouve sa lucidité et qu'elle me demande où est passé Bo Peep... ou le Charbonnier... et qu'il faut que je lui réponde qu'elle les a cassés, elle va être triste pour le reste de la journée.

— Si elle retrouve sa lucidité.

— Oui. Évidemment.

— Je crois que je vais rentrer chez moi, Wireman.

— Vous allez peindre ?

— C'est ce qui est prévu. » Je me tournai vers la table chamboulée. « Wireman ?

— Je suis là, *vato*.

— Pourquoi elle fiche tout en l'air quand elle est dans cet état ?

— Je crois... Parce qu'elle ne supporte pas le spectacle de ce qu'elle n'est pas. »

Je commençai à faire demi-tour. Il posa une main sur mon épaule. « J'aimerais autant que vous ne me regardiez pas en ce moment, moi non plus, dit-il d'une voix qu'il avait du mal à contrôler. Je ne suis pas moi-même. Sortez par la porte de devant et repassez par la cour, si vous préférez rentrer par la plage. Vous voulez bien ? »

C'est ce que je fis. Et dès mon retour, je me mis à son portrait. Ça marchait bien. Par là, je crois que je veux dire que c'était bon. Je voyais son visage qui essayait de se matérialiser sur la toile. Qui se levait. Il n'y avait rien de spécial, mais c'était bien. C'était toujours mieux quand il n'y avait rien de spécial. J'étais heureux, je m'en souviens. Apaisé. Les coquillages murmuraient. Mon bras droit me démangeait, mais de manière très lointaine et atténuée. La baie vitrée donnant sur le Golfe était un rectangle noir. Une fois, je descendis pour aller manger un sandwich. Je branchai la radio et tombai sur The Bone : J. Geils dans « Hold Your Lovin ». J. Geils n'avait lui non plus rien de spécial, sauf qu'il était génial – un don des dieux du rock and roll. Je me remis à peindre et le visage de Wireman s'esquissa encore un peu plus. Un fantôme. Un fantôme venu hanter la toile. Mais un fantôme inoffensif. Si je me tournais, je ne verrais pas Wireman en haut de l'escalier, comme Tom Riley ; et à l'autre bout de la plage, dans *El Palacio de los Asesinos*, la moitié gauche du monde de Wireman était toujours plongée dans l'obscurité ; je le savais, c'est tout. Je peignis. La radio jouait. Et sous la musique, les coquillages murmuraient.

À un moment donné, je m'arrêtai, me douchai et me couchai. Il n'y eut pas de rêves.

Lorsque je repense à mon séjour sur Duma Key, ces journées de février et mars, à l'époque où je travaillais au portrait de Wireman, restent les meilleures dans mon souvenir.

## XVI

Wireman appela le lendemain à dix heures. J'étais déjà devant mon chevalet. « Je vous dérange ?

— Pas de problème. Une petite pause me fera du bien. »

C'était un mensonge.

« Vous nous avez manqué ce matin... Heu, enfin... vous m'avez manqué. Elle...

— Je comprends.

— Le contrat est impec. Il n'y a pas grand-chose à modifier. Il prévoit un partage cinquante-cinquante, mais je vais changer ça. Cinquante-cinquante, ça ne sera plus valable dès que les ventes brutes auront atteint les 250 000 dollars. À partir de ce stade, ce sera soixante-quarante – en votre faveur.

— Mais voyons, Wireman, jamais je ne vendrai pour un quart de million de peintures !

— J'espère qu'ils vont penser la même chose, *muchacho*, raison pour laquelle je vais proposer un partage soixante-dix trente à partir du demi-million.

— Plus une pipe taillée par Miss Floride, dis-je faiblement. Ajoutez donc ça, tant que vous y êtes.

— C'est noté. L'autre détail est l'exclusivité de cent quatre-vingts jours. Il faut la ramener à quatre-vingt-dix. Non pas que je prévoie un problème, mais c'est intéressant : ils ont peur qu'une grande galerie de New York ne vienne vous débaucher.

— Autre chose que je devrais savoir, sur ce contrat ?

— Non, et je vous sens impatient de vous remettre au travail. Je vais prendre contact avec Mr. Yoshida pour ces changements.

— Et votre vue ?

— Rien, *amigo*. J'aurais bien aimé vous dire le contraire. Mais continuez de peindre. »

J'étais sur le point d'éloigner l'appareil de mon oreille pour raccrocher, lorsqu'il ajouta : « Est-ce que par hasard vous avez regardé les infos, ce matin ?

— Non, je n'ai même pas mis la radio.

— Le coroner du comté a déclaré que George Brown était mort d'une crise cardiaque. J'ai pensé que vous seriez content de le savoir. »

## XVII

Je peignais. Lentement, mais j'avancais. Sans points morts. Wireman voguait vers l'existence autour de la fenêtre dans laquelle son cerveau voguait sur le Golfe. Un Wireman plus jeune que celui des photos accrochées au bord de mon chevalet, mais c'était très bien ainsi ; je les consultais de moins en moins et je les enlevai toutes le troisième jour. Je n'en avais plus besoin. Je peignais à la manière dont la plupart des artistes doivent peindre, supposai-je : comme si c'était un boulot et non un délire aux amphéts se manifestant par à-coups. Je mettais la radio, systématiquement branchée sur The Bone.

Le quatrième jour, Wireman m'apporta un contrat révisé et me dit que je pouvais le signer. Il ajouta que Nannuzzi voulait photographier mes toiles et faire des diapos pour une conférence à la bibliothèque Selby de Sarasota, à la mi-mars, un mois avant le vernissage de l'expo. Soixante à soixante-dix amateurs d'art du secteur Tampa-Sarasota devaient y assister. Je lui dis que c'était parfait et je signai.

Dario passa l'après-midi même. J'étais impatient de le voir repartir, après qu'il eut pris ses clichés, pour pouvoir me remettre au travail. Histoire de lui faire la conversation, je lui demandai qui allait faire la conférence à la bibliothèque Selby.

Il me regarda, le sourcil levé, comme si je venais de faire une plaisanterie. « La seule personne au monde qui ait à l'heure actuelle une connaissance intime de votre œuvre, répondit-il. Vous. »

Je restai bouche bée. « Mais j'en serai incapable ! Je n'y connais rien en art ! »

Il engloba d'un geste de la main les tableaux alignés ; Jack et deux aides à temps partiels de Scoto devaient venir les emballer la semaine suivante pour les emporter à Sarasota. Où ils resteraient dans leur caisse, imaginai-je, dans la remise, à l'arrière de la galerie, en attendant l'accrochage. « Ce n'est pas du tout ce qu'ils disent, mon ami.

— Dario, tous ces gens s'y connaissent ! Ils ont suivi des cours ! Je vous parie qu'ils ont tous des diplômes en art, bon

sang de bonsoir ! Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Que je me plante devant eux et fasse *euhhhh* ?

— C'est à peu près ce que faisait Jackson Pollock quand il parlait de sa peinture. Ivre, la plupart du temps. Et c'est ce qui l'a rendu riche. » Dario s'approcha de moi et me prit par le moignon. Ça m'impressionna. Très peu de gens sont capables de ce geste ; comme s'ils croyaient, tout au fond d'eux-mêmes, que l'amputation était contagieuse. « Écoutez, mon ami. Il s'agit de personnes importantes. Pas seulement parce qu'elles ont de l'argent, mais parce qu'elles aiment découvrir de nouveaux artistes et que chacune d'elles en connaît au moins trois autres qui partagent leur goût pour l'art. Après la conférence – votre conférence – le bruit va commencer à courir. Il y aura le genre de discussion qui presque toujours se transforme en cette chose magique qu'on appelle une rumeur. »

Il se tut, tripotant la courroie de son appareil photo, un léger sourire aux lèvres.

« Tout ce que vous aurez à faire, c'est de raconter comment cela vous est venu, comment vous êtes devenu...

— Mais Dario, je n'en sais strictement rien !

— Eh bien, dites ça. Dites n'importe quoi ! Vous êtes un *artiste*, pour l'amour du ciel ! »

Je n'insistai pas. La perspective menaçante de la conférence était encore lointaine, et je n'avais qu'une envie, le voir partir. Brancher la radio sur *The Bone*, enlever le drap qui recouvrait la toile sur le chevalet et me remettre à *Wireman regarde à l'ouest*. Et vous voulez savoir le plus dégueulasse ? Il ne s'agissait plus de je ne sais quel hypothétique tour de magie. Le tableau était son propre tour de magie. J'étais devenu très égoïste, par rapport à ce tableau, et tout ce qui pouvait se produire après – l'interview promise avec Mary Ire, la conférence, l'expo elle-même – ne me paraissait pas être devant moi, mais très au-dessus de moi. Comme la pluie sur l'eau pour un poisson du Golfe.

Pendant la première semaine de mars, je n'en eus plus que pour la lumière du jour. Pas celle des couchers de soleil, mais celle du grand jour. La manière dont elle emplissait *Little Pink* et paraissait la soulever. Cette semaine-là, je n'en avais que pour



la musique de la radio, n'importe quoi des Allman Brothers, de Molly Hatchet, de Foghat. Que pour J.J. Cale quand il attaquait « Call Me the Breeze » en disant : « Voilà encore un de vos rocks préférés, en descendant Broadway. » Je n'en avais que pour le moment où, la radio coupée, j'écoutais les coquillages sous la maison tout en nettoyant mes pinceaux... Je n'en avais que pour le visage fantomatique que je voyais, un visage appartenant à un homme plus jeune qui n'avait pas encore fait connaissance avec la vue de Duma. Il y avait une chanson (de Paul Simon, je crois) qui dit à un moment : *Si je n'avais jamais aimé, je n'aurais jamais pleuré.* C'était ce visage-là. Ce n'était pas un visage réel, pas tout à fait, mais je le rendais réel. Il croissait autour du cerveau qui flottait sur le Golfe. Je n'avais plus besoin des photos parce que c'était un visage que je connaissais. Celui-ci était un souvenir.

## XVIII

Le 4 mars, il fit chaud toute la journée, mais je ne pris pas la peine de brancher l'air conditionné. J'étais habillé d'un simple short de sport, en tout et pour tout, et la transpiration me coulait sur le visage et sur les flancs. Le téléphone sonna deux fois. La première, c'était Wireman.

« On ne vous a pas vu souvent dans le secteur, ces temps derniers, Edgar. Vous viendriez dîner ?

— Je crois que je vais décliner, Wireman. Merci.

— La peinture, ou fatigué de la société d'*El Palacio* ? Ou les deux ?

— Non, seulement la peinture. J'ai presque terminé. Aucun changement, côté vue ?

— La lampe est toujours éteinte mais j'ai eu l'idée de m'acheter un bandeau et, quand je le porte, je peux lire avec mon seul œil droit pendant quinze minutes d'affilée. C'est un grand bond en avant, et je crois que je vous le dois.

— Je ne peux pas vous le confirmer, répondis-je. Ce n'est pas le même processus que pour la peinture que j'ai faite de Tina Garibaldi et Candy Brown. Ou de ma femme et... de son

ami, dans le même ordre d'idée. Cette fois-ci, il n'y a pas eu de *bam* ! Savez-vous ce que je veux dire par *bam* ?

— Oui, *muchacho*.

— Si quelque chose doit se passer, cependant, je pense que ça ne devrait pas tarder. Sinon, vous aurez toujours un portrait de vous tel que vous étiez – tel que vous étiez *peut-être* – à vingt-cinq ans.

— C'est une blague, *amigo* ?

— Non.

— Je ne crois même pas me souvenir de la tête que j'avais à cet âge-là.

— Et comment va Elizabeth ? Aucun changement ? »

Il soupira. « Elle paraissait un peu mieux, hier matin, et je l'ai donc installée dans le salon du fond – il y a une table plus petite que j'appelle la banlieue des porcelaines –, et elle a jeté un jeu complet de ballerines par terre. Des Wallendorf. Elle a cassé les huit. Irremplaçables, bien entendu.

— Je suis désolé.

— Il y a encore six mois, jamais je n'aurais cru que ça puisse atteindre ce stade, mais Dieu nous punit pour ce que nous ne sommes pas capables d'imaginer. »

Mon second appel arriva un quart d'heure plus tard et je jetai mes pinceaux sur la table de travail, exaspéré. C'était Jimmy Yoshida. Il me fut difficile de rester exaspéré devant son enthousiasme qui frisait l'exubérance. Il avait vu les diapos et il déclara qu'ils allaient tous « rester sur le cul » !

« C'est merveilleux, dis-je. ça me donne une idée pour ma conférence. Je vais leur dire, *Bougez-vous le cul au lieu de rester assis dessus* – sur quoi je partirai. »

Ma réplique le fit rire comme si c'était la chose la plus drôle qu'il ait jamais entendue. « Je vous appelais surtout pour savoir s'il y avait des toiles qui devaient être marquées NFS – pas à vendre. »

Il y eut un grondement, à l'extérieur, qui me fit penser à un poids lourd traversant un pont de planches. Je regardai vers le Golfe (que ne traverse aucun pont de planches) et me rendis compte que j'avais entendu le tonnerre qui roulait loin à l'ouest.

« Edgar ? Toujours là ?

— Toujours là, répondis-je. En supposant que vous ayez des acheteurs, vous pouvez tout vendre, sauf la série *Fille et Bateau*.

— Ah...

— On dirait bien un *ah* de déception.

— J'espérais en acheter une pour la galerie. J'ai un faible pour la numéro 2. »

Et, étant donné les termes du contrat, il l'aurait achetée à moitié prix. *Pas mal, Al*, comme aurait dit mon père.

« Cette série n'est pas encore terminée. Quand j'aurai peint les autres, peut-être.

— Combien comptez-vous en peindre, en tout ? »

*Je vais continuer jusqu'au moment où je pourrai lire le nom de ce foutu bateau fantôme sur la coque.*

J'aurais pu lui répondre cela, si l'orage n'avait pas de nouveau tonné à l'ouest. « Je crois que je ne le saurai qu'au dernier tableau. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

— Vous travaillez. Désolé. Je vous laisse. »

Lorsque j'eus coupé la communication du téléphone sans fil, je me demandai un instant si je voulais ou non me remettre au travail. J'étais proche de la fin... Si je faisais l'effort de continuer, je l'aurais peut-être terminé ce soir. Et l'idée de peindre pendant qu'un gros orage balayait le Golfe n'était pas sans plus ou moins me plaire.

Dieu me pardonne, je trouvais cela romantique.

Je remontai donc le son de la radio, que j'avais baissé pendant notre conversation téléphonique, et tombai sur Axl Rose lancé à pleins poumons dans « Welcome to the Jungle ». Je pris un pinceau et le glissai derrière mon oreille, j'en pris un second et me mis à peindre.

## XIX

Les cumulus annonciateurs d'orage, énormes bateaux à fond plat noirs en dessous et violacés vers le milieu, se mirent à s'empiler. Les éclairs qui les traversaient à intervalles irréguliers leur donnaient l'aspect de cervelles remplies de mauvaises

intentions. Le Golfe perdit sa couleur et devint mort. Le coucher de soleil se réduisit à une bande jaune dans laquelle brasilla quelques instants un orangé affaibli avant de s'éteindre. La pénombre envahit Little Pink. La radio se mit à crisser à chaque nouvel éclair. Je m'interrompis pour l'arrêter, mais n'allumai pas la lumière.

Je ne me rappelle pas exactement à quel moment ce ne fut plus moi qui maniais le pinceau... et, jusqu'à aujourd'hui, je ne suis pas sûr d'avoir jamais arrêté d'être moi ; peut-être que *sí*, peut-être que *no*. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'à un moment donné j'ai vu mon bras droit dans ce qui restait de clarté du jour et à la lumière des occasionnels bégaiements des éclairs. Le moignon était bronzé, le reste d'un blanc de cadavre. Les muscles pendaient mollement. Pas de cicatrice, pas de solution de continuité, sinon la ligne de partage du bronzage ; mais en dessous, il me démangeait comme un feu sec couvant depuis longtemps. Puis il y eut un nouvel éclair et il n'y eut plus de bras, il n'y avait jamais eu de bras – pas sur Duma Key, en tout cas – sans que la démangeaison, si cuisante qu'elle me donnait envie de mordre, n'ait disparu pour autant.

Je revins à la toile et, aussitôt, la démangeaison se déversa dans cette direction comme l'eau d'une outre tandis que j'étais pris d'une brusque frénésie. La tempête s'abattit sur l'île avec les ténèbres et je pensai à ce numéro de cirque dans lequel un homme, les yeux bandés, lance ses poignards vers une jolie fille écartelée sur un disque en rotation et je crois que j'ai ri, parce que je peignais pratiquement les yeux bandés. Pratiquement. À chaque nouvel éclair, Wireman me bondissait au visage, Wireman à vingt-cinq ans, Wireman avant Julia, avant Esmeralda, avant la *lotería*.

Je gagne, tu gagnes.

Un éclair plus formidable que les autres illumina la baie vitrée d'un blancheur violacée, suivi d'une forte bourrasque de vent venue du Golfe qui chevauchait la décharge électrique et jetait avec tant de violence sa mitraille de pluie contre le vitrage que je crus un instant (dans la partie de mon esprit encore capable de penser rationnellement) qu'il allait exploser. C'est un dépôt de munitions qui sauta directement au-dessus de ma tête.

Et au-dessous de moi, le murmure des coquillages était devenu le bavardage de choses mortes se partageant des secrets d'une voix d'os. Comment ne les avais-je jamais entendues avant ? Des choses mortes, oui ! Un bateau était arrivé jusqu'ici, un bateau de mort aux voiles en lambeaux qui avait déchargé sa cargaison de cadavres vivants. Ils se tenaient sous cette maison et la tempête leur avait rendu la vie. Je les voyais s'ouvrir un chemin au milieu de l'ossuaire de coquillages, blêmes gelées aux cheveux verts et aux yeux de mouette, rampant les uns sur les autres dans l'obscurité et parlant, parlant, parlant. Oui ! Parce qu'ils avaient tant à rattraper – et qui savait quand la prochaine tempête viendrait leur rendre à nouveau la vie ?

Et, cependant, je continuai à peindre. Je peignais dans le noir, terrorisé, et les mouvements de mon bras me donnaient l'impression de *diriger* la tempête. Je n'aurais pas pu m'arrêter. Mais, à un moment donné, *Wireman regarde à l'ouest* fut terminé. Mon bras droit me le dit. Je griffonnai mes initiales dans la partie inférieure gauche et cassai mon pinceau en deux, utilisant mes deux mains pour ce faire. Les fragments tombèrent au sol. Je m'éloignai d'un pas vacillant du chevalet, criant qu'il fallait que ça s'arrête. Et ça allait s'arrêter, ça ne pouvait que s'arrêter ; le tableau était achevé et, certainement, ça allait s'arrêter.

Arrivé au haut des marches je vis, en bas de l'escalier, deux petites silhouettes dégoulinantes. Je pensai : *pomme, orange*. Je pensai : *je gagne, tu gagnes*. Puis il y eut un éclair et je distinguai deux petites filles d'environ six ans qui ne pouvaient être que les sœurs jumelles d'Elizabeth mortes noyées. Les robes qu'elles portaient collaient à leur corps. Leurs cheveux collaient à leurs joues. Leur visage était blême, horrible.

Je savais d'où elles venaient. Elles étaient sorties en rampant de sous les coquillages.

Elles commencèrent à monter l'escalier, main dans la main. Le tonnerre explosa à mille mètres au-dessus de ma tête. Je voulus crier. J'en fus incapable. Je pensais : *Non, je ne vois pas ce que je vois*. Je pensai : *Si, je le vois*.

« Asseyez-vous dans *l'ami* », dirent-elles en chœur, comme dans une comptine de saut à la corde... mais elles avaient la voix des coquillages. « Asseyez-vous dans le pote. »

Elles tendirent vers moi des doigts terribles, des doigts comme des ventres de poisson.

Je m'évanouis en haut des marches.

## XX

Le téléphone sonnait. Ce fut mon Hiver de Coups de Fil.

J'ouvris les yeux et tâtonnai à la recherche de la lampe de chevet, désirant de la lumière tout de suite parce que je venais juste de faire le pire cauchemar de ma vie. Au lieu de trouver la lampe, mes doigts heurtèrent un mur. Au même instant, je me rendis compte que ma tête, posée contre ce même mur, faisait un angle bizarre et douloureux avec mon corps. Le tonnerre grondait – mais lointain, boudeur ; les roulements d'un orage qui s'éloigne – et cela suffit à ce que tout me revienne avec une pénible et effrayante clarté. Je n'étais pas dans mon lit. Je me trouvais dans Little Pink. Je m'étais évanoui parce que...

Mes yeux s'ouvrirent brusquement. J'avais les fesses sur le palier, les jambes qui pendaient sur les premières marches. Je pensai aux deux petites filles noyées – non, ce fut davantage que cela, ce fut un rappel total, éclatant, du moment – et détendis brusquement mes deux jambes sans que ma mauvaise hanche proteste. J'étais entièrement concentré sur les trois interrupteurs, en haut de l'escalier, mais au moment où mes doigts les trouvèrent, je pensai : *Marchera pas. La tempête a dû provoquer une panne de secteur.*

L'électricité fonctionnait, cependant, et elle fit disparaître l'obscurité de l'atelier et de l'escalier. J'eus un moment désagréable quand je découvris du sable et de l'eau au bas de la dernière marche, mais la lumière portait suffisamment loin pour me permettre de voir que le vent avait ouvert la porte donnant sur l'extérieur.

Car c'était certainement le vent qui l'avait ouverte.

Dans le séjour, le téléphone s'arrêta de sonner et le répondeur prit le relais. Ma voix enregistrée invitait le correspondant à laisser un message après le bip. C'était Wireman.

« Où êtes-vous passé, Edgar ? » J'étais trop désorienté moi-même pour dire si c'était de l'excitation, de la consternation ou de la terreur que j'entendais dans sa voix. « Appelez-moi, il faut que vous m'appeliez tout de suite ! » Puis il y eut un clic.

Je descendis les marches une à une, d'un pas prudent d'octogénaire, et je fis de l'éclairage des lieux ma priorité : le séjour, la cuisine, les deux chambres, la Salle Floride. J'allumai même dans la salle de bains, tendant la main dans le noir pour cela, me blindant à l'idée de sentir quelque chose de froid, de mouillé et dégoulinant d'algues se couler sur moi. Rien de tel ne se passa. Une fois toutes les pièces éclairées, je me détendis assez pour me rendre compte que j'étais de nouveau affamé. Mourant de faim. Ce fut la seule fois où je connus cette sensation en travaillant sur le portrait de Wireman... mais évidemment, la dernière séance avait été quelque chose.

Je me penchai pour examiner ce qui était entré par la porte ouverte. Rien que de l'eau et du sable, l'eau se résorbant déjà en gouttelettes grâce à la cire que ma femme de ménage passait sur le plancher en cyprès pour le faire briller. Il y avait de l'humidité sur la première contremarche, recouverte de moquette, mais rien d'autre.

Je ne voulais pas m'avouer que j'étais à la recherche d'empreintes de pas.

J'allai dans la cuisine et me préparai un sandwich au poulet que j'engloutis debout près du comptoir. Je pris une bière dans le frigo pour le faire descendre. Le sandwich dévoré, je fis un sort au reste de salade de la veille, reste qui flottait plus ou moins dans sa vinaigrette (*Newman's Own French*). Puis je passai dans le séjour et appelai *El Palacio*. Wireman décrocha dès la première sonnerie. Je me préparai à lui expliquer que j'étais sorti pour voir si la tempête n'avait pas fait de dégâts à la maison, mais ce que je pouvais fabriquer au moment où il

m'avait laissé son message était le dernier des soucis de Wireman. Wireman riait, Wireman pleurait.

« Je vois ! Aussi bien qu'avant ! Mon œil gauche est aussi clair que du cristal ! Je n'arrive pas à y croire, mais...

— Doucement, Wireman, j'ai du mal à vous suivre. »

Mais il ne ralentit pas. Peut-être ne pouvait-il pas. « J'ai eu brusquement très mal dans mon mauvais œil, au plus fort de la tempête... une douleur inimaginable... comme un fer chaud... j'ai cru que j'avais été frappé par la foudre, que le Seigneur ait pitié de moi... j'ai arraché mon bandeau... et je pouvais voir ! Vous comprenez ce que je vous dis ? *Je peux voir !*

— Oui, dis-je, je comprends. C'est merveilleux.

— C'était vous ? C'était vous, n'est-ce pas ?

— Peut-être. Probablement. J'ai une peinture pour vous. Je vous l'apporterai demain. » J'hésitai un instant. « À votre place, j'en prendrais grand soin, *amigo*. Je ne crois pas que ce qui leur arrive *ensuite* soit important, mais j'ai aussi cru que Kerry allait battre Bush aux dernières élections. »

Il partit d'un rire débridé. « Oh, *verdad*, je la connaissais. Est-ce que ça a été dur ? »

Une pensée me traversa l'esprit avant que j'aie le temps de répondre. « La tempête n'a-t-elle pas été trop pénible pour Elizabeth ?

— Oh, mon vieux, épouvantable. Elle en a toujours peur, mais celle-ci... Elle était terrifiée. Elle hurlait le nom de ses sœurs. Tessie et Lolo, celles qui se sont noyées dans les années vingt. Elle m'a même entraîné un moment dans son délire. Mais c'est terminé, maintenant. Et vous, ça va ? Ça n'a pas été trop dur ? »

Je regardai la traînée de sable sur le plancher, entre la porte et l'escalier. Non, pas la moindre trace de pas là-dedans. Si je croyais y voir autre chose, c'était juste ma foutue *imagination d'artiste*. « Assez, si. Mais c'est terminé maintenant. »

J'espérais avoir dit vrai.



## XXI

Nous parlâmes cinq minutes encore ou, plus exactement, Wireman parla. Il bafouillait d'excitation. La dernière chose qu'il me dit était qu'il avait peur à l'idée d'aller dormir. Il redoutait de se réveiller pour découvrir qu'il était de nouveau aveugle de l'œil gauche. Je lui dis qu'il ne devait pas s'inquiéter de ça, à mon avis ; puis je lui souhaitai bonne nuit et raccrochai. Ce qui m'inquiétait, moi, était de me réveiller au milieu de la nuit pour découvrir Tessie et Laura – celle qu'Elizabeth appelait Lolo – assises de part et d'autre de mon lit.

L'une d'elles tenant peut-être Reba sur ses genoux mouillés.

Je pris une autre bière et remontai au premier. Je m'approchai du chevalet tête baissée, regardant mes pieds, puis la relevai brusquement, comme si j'espérais prendre le portrait par surprise. Une partie de moi-même – la rationnelle – s'attendait à le voir défiguré, constellé de taches de peinture, un Wireman rendu méconnaissable par les coups de pinceau que j'avais donnés à la toile pendant la tempête, quand la seule vraie lumière avait été celle des éclairs. Mais l'autre partie de moi-même n'y croyait pas. L'autre partie de moi-même savait que j'avais peint à la lueur d'une autre lumière (tout comme les lanceurs de couteaux aux yeux bandés font appel à quelque autre sens pour guider leur main). Cette partie-là savait que *Wireman regarde à l'ouest* s'était bien terminé, et c'était elle qui avait raison.

C'était à plusieurs titres la meilleure des peintures que j'avais exécutées sur Duma Key, car elle était mon œuvre la plus *rationnelle* – jusqu'à la fin, j'avais travaillé à la lumière du jour, ne l'oubliez pas. Une œuvre produite par un esprit clair. Le fantôme qui hantait la toile était devenu un délicieux visage, jeune, calme, vulnérable. Les cheveux brun foncé, presque noirs, étaient fins. Ses lèvres esquissaient un petit sourire, de même que ses yeux verts. Il avait des sourcils épais et bien dessinés. Avec au-dessus un front large, fenêtre ouverte par laquelle cet homme dirigeait ses pensées vers le golfe du

Mexique. Il n'y avait pas de balle perdue dans ce cerveau visible. J'aurais tout aussi facilement pu faire disparaître un anévrisme ou une tumeur maligne. Le coût, pour venir à bout de ce travail, avait été élevé, mais la facture avait été honorée.

La tempête s'était réduite à des roulements affaiblis quelque part au-dessus de la pointe de la Floride. Je pensais pouvoir dormir, peut-être en laissant la lampe de chevet allumée ; Reba n'irait le raconter à personne. Je pouvais même dormir avec elle nichée entre mon moignon et mon flanc. Je l'avais déjà fait. Et Wireman pouvait de nouveau voir. Même si cela me semblait anecdotique, en cet instant. Ce qui comptait était que j'avais produit une œuvre majeure.

Moi.

Je me dis que je pouvais dormir là-dessus.

## **Exécuter un dessin (VI)**

*Restez concentré. C'est la différence entre un bon tableau et une image de plus venant encombrer un monde qui en déborde déjà.*

*Elizabeth Eastlake était un démon quand il était question de se concentrer ; n'oubliez pas qu'elle s'était rouvert le chemin du monde à coups de dessins. Et lorsque la voix qui habitait Noveen lui avait parlé du trésor, elle s'était concentrée là-dessus et avait exécuté des dessins où on le voyait éparpillé sur les fonds sableux du Golfe. Une fois découverte par la tempête, la fascinante jonchée se trouvait suffisamment proche de la surface pour que le soleil s'y reflète à midi – les rayons remontant jusqu'à la surface.*

*Elle voulait faire plaisir à Papa. Pour elle-même, elle ne voulait que la poupée de porcelaine.*

*Papa avait dit que s'il y avait une poupée, elle serait pour elle, que c'était sa juste part du butin, et Dieu l'ait en Sa sainte garde pour cela.*

*Elle s'avança dans l'eau à côté de lui, jusqu'à ce qu'elle en ait à hauteur de ses genoux potelés et montra du doigt : C'est juste là. T'as qu'à nager, je te dirai d'arrêter.*

*Il s'avança un peu plus loin, et quand il se laissa porter par le caldo, ses palmes firent à l'enfant l'effet de deux petits canots à rames. Plus tard, elle allait les dessiner de cette façon. Il cracha dans son masque, le rinça, l'enfila. Il prit l'embout du tuba entre ses dents. Continua à patauger dans le bleu ensoleillé, le visage dans l'eau, son corps se fondant dans les éclats mouvants du soleil qui transformait la houle vitreuse en or.*

*Je connais tout cela. Elizabeth en a dessiné une partie, j'en ai aussi dessiné.*

*Je gagne, tu gagnes.*

*Elle se tenait avec de l'eau jusqu'aux genoux, Noveen sous le bras, et regardait son père, jusqu'à ce que Nan Melda, inquiète à cause de la houle, lui crie de revenir sur la plage qu'ils appelaient Shade Beach. Elizabeth cria alors à John d'arrêter. Tous virent ses palmes s'élever pour son premier plongeon. Il resta sous l'eau une quarantaine de secondes, peut-être, puis refit surface et recracha son tuba.*

*Que je sois pendu s'il y a quelque chose là en bas ! cria-t-il.*

*Et quand il vint retrouver la petite Libbit, il la serra dans ses bras, la serra dans ses bras, la serra dans se bras.*

*Je le sais, je l'ai dessiné. Avec le panier de pique-nique rouge et une couverture à côté, le harpon posé sur le haut du panier.*

*Il retourna plonger et, la fois suivante, revint les bras chargés d'un lot de pièces anciennes qu'il serrait maladroitement contre sa poitrine. Plus tard, il allait utiliser le panier de commissions de Nan Melda, lesté d'un plomb pour le faire descendre plus facilement Plus tard encore, il y eut une photo dans le journal avec presque tout ce qu'il avait retrouvé – « le trésor » – étalé devant un John Eastlake souriant et sa fille si talentueuse et si féroce­ment concentrée. Mais on ne voyait nulle poupée de porcelaine sur la photo.*

*Parce que la poupée de porcelaine était spéciale. Elle appartenait à Libbit. C'était sa juste part du butin.*

*Fut-ce l'histoire de la poupée qui entraîna Tessie et Lolo vers la mort ? Qui a créé le garçon ? Qu'est-ce qu'Elizabeth avait à voir avec ça, à ce moment-là ? Qui était l'artiste, qui était la surface vierge ?*

*Il y a des questions auxquelles je n'ai pas pu répondre de manière satisfaisante et je sais que lorsqu'on en vient à l'art, il est parfaitement loisible de paraphraser Nietzsche : si vous vous maintenez concentré, la concentration vous maintiendra. Parfois même sans condition.*

## 11 La vue de Duma

### I

Tôt, le lendemain matin, Wireman et moi nous nous retrouvâmes debout, jusqu'aux mollets, dans une eau glaciale à vous donner les larmes aux yeux, face au Golfe. Il y était entré le premier et je l'avais suivi sans lui poser de questions. Sans un mot. Nous tenions chacun une tasse de café à la main. Il portait un short ; je ne m'étais arrêté que le temps de rouler le bas de mon pantalon jusqu'à mes genoux. Derrière nous, à l'extrémité de l'allée de caillebotis, Elizabeth, affalée dans son fauteuil, contemplait l'horizon d'un œil morne tandis qu'un filet de bave lui coulait du menton. Elle avait à peine touché à son petit déjeuner dont elle avait éparpillé les restes sur le plateau. Ses cheveux pendaient sur son visage, soulevés par la douce brise venant du Sud.

L'eau bondissait autour de nous. Une fois habitué à la température, je pris plaisir à la sentir s'agiter ainsi : tout d'abord l'impression d'être soulevé et d'avoir magiquement perdu cinq kilos, puis le reflux qui entraînait le sable entre mes orteils en petits tourbillons chatouilleurs. À moins de cent mètres de nous, deux pélicans gros et gras coupèrent le matin de leur trajectoire rectiligne. Puis ils replièrent les ailes et plongèrent comme des pierres. L'un revint le gosier vide, mais l'autre tenait un petit déjeuner dans son bec. Le poisson disparut dans la poche souple alors même que l'oiseau reprenait son vol. Ballet immémorial, qui n'en était pas moins plaisant à voir. Au sud, sur l'île, là où croissait la végétation folle, un autre oiseau répétait inlassablement son cri : « Oh-oh ! Oh-oh ! »

Wireman se tourna vers moi. Il ne paraissait pas avoir vingt-cinq ans, mais je ne l'avais jamais vu, cependant, l'air

aussi jeune depuis que je le connaissais. Toute rougeur avait disparu de son œil gauche et il avait perdu ce côté décalé, cet air de dire *Je regarde où je veux*. Je n'avais aucun doute qu'il me voyait ; qu'il me voyait très bien.

« Tout ce que je pourrais faire pour vous, dit-il. Toujours. Pour le reste de ma vie. Vous m'appellez, je viens. Vous me demandez, je fais. C'est un chèque en blanc. Est-ce bien clair ?

— Oui. »

Il y avait néanmoins quelque chose qui était tout aussi clair pour moi : lorsqu'on vous signe un chèque en blanc, il ne faut jamais, au grand jamais, l'encaisser. Ce constat ne fut pas l'objet d'une réflexion. Il arrive parfois que la compréhension fasse l'économie du cerveau et procède directement du cœur.

« Très bien, dit-il. Je ne rajouterai rien. »

J'entendis ronfler. Je me tournai et vis Elizabeth, la mâchoire retombant sur sa poitrine. Elle tenait un fragment de toast à la main. Ses cheveux s'agitaient autour de sa tête.

« On dirait qu'elle a maigri, observai-je.

— Elle a perdu presque huit kilos depuis le nouvel an. J'ai beau lui préparer un super-mélange fortifiant tous les jours — *Ensure*, ils appellent ça, elle n'en veut jamais. Et vous ? C'est parce que vous travaillez trop que vous avez cette tête ?

— Quelle tête ?

— La tête d'un type qui vient de se faire mordre à la fesse gauche par le Chien des Baskerville. Si c'est du surmenage, ce serait peut-être une bonne idée de sonner la récré et d'aller s'étendre un moment (il haussa les épaules). *C'est notre avis, nous accueillerons volontiers le vôtre*, comme ils disent sur Channel 6. »

Je ne bougeai pas d'où j'étais, sentant les vagues aller et venir, et me demandai ce que je pouvais expliquer à Wireman. Dans quelle *mesure* je pouvais lui expliquer. La réponse était évidente : il fallait lui dire tout ou rien.

« Je crois qu'il vaut mieux que je vous dise ce qui s'est passé hier au soir. Il faut simplement me promettre de ne pas appeler les costauds en blouse blanche.

— Entendu. »

Je lui racontai comment j'avais achevé son portrait, plongé presque tout le temps dans les ténèbres. Je lui dis que j'avais vu mon bras droit et ma main droite. Puis deux petites filles au pied de l'escalier, avant de m'évanouir. Le temps que j'aie terminé, nous étions revenus sur la plage et nous nous dirigeons vers Elizabeth qui ronflait toujours. Wireman entreprit de nettoyer le plateau dont il vida les restes dans un sac-poubelle qu'il prit dans le sac accroché au fauteuil.

« Rien d'autre ? demanda-t-il.

— Ça ne vous suffit pas ?

— Je posais juste la question.

— Non, rien d'autre. J'ai dormi comme un bébé jusqu'à six heures. Puis je vous ai mis – votre portrait – à l'arrière de la voiture et je suis venu jusqu'ici. Quand vous vous sentirez prêt à le voir, au fait...

— Le moment venu. Pensez à un chiffre entre zéro et dix.

— Quoi ?

— Faites-moi plaisir, *muchacho*. »

Je pensai à un chiffre. « OK. »

Il resta silencieux un moment, le regard perdu sur le Golfe. « Neuf ? demanda-t-il finalement.

— Non, sept. »

Il hocha la tête. « Sept. » Il pianota un instant du bout des doigts contre sa poitrine puis laissa retomber la main sur ses genoux. « Hier, j'aurais pu vous le dire ; aujourd'hui, je n'y arrive plus. Mon petit truc télépathique, mon petit *ding!* a disparu. Mais j'ai largement gagné au change. Wireman se retrouve comme était Wireman, et Wireman dit *muchas gracias*.

— Qu'est-ce que vous cherchez à prouver ? Cherchez-vous seulement à prouver quelque chose ?

— Oui. Que vous n'êtes pas en train de devenir fou, si c'est ce que vous redoutez. Sur Duma Key, les éclopés sont des gens un peu spéciaux. Quand ils cessent d'être des éclopés, ils cessent d'être spéciaux. Moi, je viens d'être remis à neuf. Vous, vous êtes toujours un éclopé, vous êtes donc toujours spécial.

— Je ne suis pas sûr de comprendre où vous voulez en venir.

— Parce que vous compliquez quelque chose de simple. Regardez devant vous, *muchacho* : qu'est-ce que vous voyez ?

— Le Golfe. Ce que vous appelez le *caldo largo*.

— Et qu'est-ce que vous passez le plus clair de votre temps à peindre ?

— Le Golfe. Des couchers de soleil sur le Golfe.

— Et peindre, c'est quoi ?

— Peindre, c'est voir, il me semble.

— Pas *il me semble*. Certain. Et c'est quoi, voir, quand on est sur Duma Key ? »

Me sentant comme l'écolier récitant une leçon dont il n'a pas tout compris je risquai : « Voir des choses spéciales ?

— Oui. Alors, qu'est-ce que vous en pensez, Edgar ? Ces petites filles mortes étaient-elles là hier au soir, oui ou non ? »

Je sentis un frisson remonter mon dos. « Elles y étaient probablement.

— C'est aussi ce que je crois. Je crois que vous avez vu les fantômes de ses sœurs.

— Elles m'ont terrifié, dis-je à voix basse.

— Edgar... je ne crois pas que des fantômes puissent faire du mal aux gens.

— À des gens ordinaires dans des endroits ordinaires, peut-être, dis-je. Mais ici... »

Il hocha la tête, plutôt à contrecœur. « Bon, d'accord. Et que comptez-vous faire ?

— Je sais seulement ce que *je ne veux pas* faire : partir. Je n'en ai pas terminé ici. »

Je ne pensais pas seulement à l'expo – à la bulle de célébrité. Il y avait plus. Sauf que j'ignorais ce qu'était ce plus. Pour le moment. Si j'avais essayé de le mettre en mots, ces mots auraient eu quelque chose de stupide, genre les trucs écrits dans les horoscopes. Avec le mot *destin* dedans.

« Voulez-vous venir vous installer ici avec nous, au *Palacio* ?

— Non. » Je pensais que cela rendrait les choses encore pires. Sans compter que je me sentais chez moi à Big Pink. J'étais tombé amoureux de cette maison. « Pourriez-vous me rendre service, Wireman ? Essayez de voir ce que vous pouvez



trouver sur cette famille Eastlake en général et sur ces deux fillettes en particulier. Si vous êtes de nouveau capable de lire, vous pourriez faire des recherches par Internet...

Il m'agrippa le bras. « Je vais chercher comme un fou furieux. Vous pourriez peut-être faire du bien dans cette direction aussi, qui sait ? Vous devez avoir une interview avec Mary Ire, n'est-ce pas ?

— Oui. C'est prévu pour la semaine qui suivra ma prétendue conférence.

— Interrogez-la donc sur les Eastlake. Vous allez peut-être décrocher la timbale. Miss Eastlake a été une grande protectrice des arts, de son temps.

— Entendu. »

Il prit par les poignées le fauteuil roulant dans lequel dormait toujours la vieille femme et le fit pivoter pour le placer de nouveau face à la grande maison aux toits orange. « Allons voir mon portrait, maintenant. J'ai envie de voir la tête que j'avais à l'époque où je croyais encore que Jerry Garcia pouvait sauver le monde. »

## II

Je m'étais garé dans la cour, à côté de la Mercedes-Benz métallisée d'Elizabeth Eastlake – la voiture devait bien dater de la guerre du Vietnam. Je retirai le portrait de ma modeste Chevrolet, le plaçai debout et le tint pour que Wireman le regarde. Tandis qu'il restait là, à le contempler en silence, une idée étrange me vint à l'esprit : j'avais l'impression d'être un tailleur qui se tient à côté du miroir de son atelier. Mon client n'allait pas tarder à me dire s'il aimait le costume que je lui avais coupé, ou bien secouer la tête d'un air déçu et m'avouer qu'il n'allait pas.

Loin au sud, dans cette partie de l'île que j'en étais venu à appeler pour moi-même la Jungle de Duma, s'éleva de nouveau le « Oh-oh ! » de mise en garde de l'oiseau.

Finalement, je n'y tins plus. « Dites quelque chose, Wireman, dites n'importe quoi !

— Peux pas. Je suis sans voix.

— Vous ? C'est impossible. »

Mais quand il détacha les yeux du portrait, je compris qu'il disait vrai. Il avait l'air d'avoir reçu un bon coup de marteau sur la tête. J'avais déjà compris que ce que je peignais affectait les gens, mais personne n'eut jamais la réaction qui fut celle de Wireman, en ce matin de mars.

Ce qui le réveilla, en fin de compte, fut un coup sec et bruyant. C'était Elizabeth. Réveillée, elle frappait son plateau. « Cigarette ! cria-t-elle. Cigarette ! Cigarette ! » Certaines choses persistent même à travers l'épais brouillard de l'Alzheimer, dirait-on. La partie de son cerveau qui réclamait de la nicotine ne se dégraderait jamais. Elle serait fumeuse jusqu'à la fin de sa vie.

Wireman prit un paquet d'American Spirits dans la poche de son short, en sortit une, la mit à sa bouche et l'alluma. Puis il la lui tendit. « Si je vous laisse la tenir, vous n'allez pas vous brûler avec, Miss Eastlake ?

— Cigarette !

— Pas très encourageant, ma chère. »

Il lui donna tout de même la cigarette et, Alzheimer ou pas, elle la manipula comme une pro, tirant une profonde bouffée qu'elle rejeta par les narines. Puis elle se redressa dans son fauteuil, n'ayant plus l'air du Capitaine Bligh sur le gaillard d'avant, mais plutôt celui de Roosevelt devant le Congrès. Ne lui manquait plus que le fume-cigarette coincé entre les dents. Et, bien entendu, les dents.

Wireman revint au portrait. « Vous n'avez pas sérieusement l'intention de donner ce tableau comme ça, n'est-ce pas ? Vous ne pouvez pas. Il est incroyable.

— Il est à vous. On ne discute pas.

— Il doit figurer dans votre exposition.

— Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée...

— Vous avez dit vous-même qu'une fois qu'ils sont terminés, l'effet qu'ils ont sur leur sujet se termine aussi probablement...

— Oui, *probablement*.

— Probablement, ça me va, et il sera encore plus en sécurité chez Scoto qu'ici. Il mérite d'être vu, Edgar. Bon Dieu, il *faut* qu'il soit vu !

— Il est ressemblant, Wireman ? demandai-je, sincèrement curieux.

— Oui. Non. » Il resta quelques instants à contempler le tableau. Puis il se tourna vers moi. « C'est comme ça que j'aurais voulu être. C'est peut-être ainsi que j'ai été, dans les quelques rares très bons jours de ma meilleure année... mon année la plus idéaliste », ajouta-t-il presque à contrecœur.

Il se tut pendant quelques instants, étudiant son portrait pendant qu'Elizabeth nous la jouait petit train à vapeur. Un *vieux* petit train à vapeur.

« Il y a plusieurs choses qui me laissent perplexe, Edgar, reprit-il finalement. Depuis que je suis arrivé à Duma Key, je me pose plus de questions qu'un môme de quatre ans au moment d'aller se coucher. Mais une chose qui ne me laisse pas perplexe, c'est la raison pour laquelle vous tenez à rester ici. Si j'étais capable de créer quelque chose d'aussi fort, je crois que je voudrais y rester jusqu'à la fin de ma vie.

— Il n'y a pas un an, je griffonnais des petits dessins à la con sur des bouts de papier pendant que je téléphonais.

— Que vous dites. Je voudrais savoir autre chose, *muchacho*. En voyant celui-ci... et en songeant à tous les autres que vous avez faits depuis que vous avez commencé... regrettez-vous l'accident qui vous a privé d'un bras ? Voudriez-vous revenir en arrière, si vous le pouviez ? »

Je me revis peignant dans Little Pink pendant que The Bone martelait du rock hardcore à fond la caisse. Je me revis lancé dans mes Grandes Marches sur la Plage. Je me revis même en compagnie de l'aîné des fils Baumgarten me criant *Ouais, Mr. Freemantle, chouette coup !* quand je lui renvoyais le Frisbee. Puis je me revis à mon réveil dans le lit de l'hôpital, avec l'insupportable et atroce impression de chaleur que j'avais ressentie, mes pensées éparpillées et incohérentes au point que j'en oubliais parfois mon propre nom. La colère. La prise de conscience progressive (elle se fit pendant que je regardai le *Jerry Springer Show*) qu'une partie de mon corps était

déglinguée. Je m'étais mis à pleurer et avais été incapable de m'arrêter.

« Si je reviendrais en arrière ? Oui, sans hésiter un instant.

— Ah... je me demandais, c'est tout. »

Sur quoi, il se tourna pour reprendre la cigarette à Elizabeth.

Celle-ci tendit aussitôt les mains comme un enfant qu'on vient de priver de son jouet. « Cigarette ! *Cigarette ! CIGARETTE !* » cria-t-elle. Wireman écrasa le mégot sous son talon et elle se calma au bout d'un moment, ayant oublié la cigarette maintenant qu'elle avait eu sa dose de nicotine.

« Restez avec elle le temps que je porte le tableau dans l'entrée, voulez-vous ?

— Volontiers, répondis-je. Wireman ? Je voulais juste dire...

— Je sais. Votre bras. La douleur. Votre femme. C'était une question stupide. De toute évidence. Laissez-moi simplement mettre cette toile à l'abri, d'accord ? Nous l'emballerons avec le plus grand soin pour qu'on puisse l'amener chez Scoto. Mais je vais écrire NFS partout sur le paquet avant qu'il parte pour Sarasota. Puisque vous me l'avez donné, ce bijou m'appartient. Pas d'embrouille. »

Dans la jungle du Sud, l'oiseau se remit à pousser son cri inquiet : « Oh-oh ! Oh-oh ! Oh-oh ! »

J'aurais voulu lui dire autre chose, m'expliquer, mais il s'éloignait déjà d'un pas vif. Sans compter que c'était lui qui avait posé la question. La question stupide.

### III

Jack Cantori emporta *Wireman regarde à l'ouest* chez Scoto le lendemain, et Dario m'appela dès que la toile fut sortie de ses cartons. Il prétendit n'avoir jamais rien vu de pareil et dit qu'il voulait en faire, avec la série *Fille et Bateau*, le point fort de l'expo. Lui, comme Jimmy, estimait que le seul fait que ces œuvres ne soient pas à vendre ne ferait qu'en renforcer l'intérêt. Je lui dis que c'était parfait. Il me demanda si je me préparais

pour la conférence et je lui répondis que j'y réfléchissais. Il me dit que c'était bien, parce que l'évènement soulevait déjà un « intérêt inhabituel » alors que les circulaires l'annonçant n'étaient même pas encore parties.

« De plus, nous enverrons les photos à nos correspondants sur la Toile, précisa-t-il.

— Génial », dis-je, même si je ne me sentais pas génial.

J'étais envahi, depuis le début de ce mois de mars, par une curieuse lassitude. Elle ne touchait pas mon travail ; je peignis un coucher de soleil et un autre *Fille et Bateau*. Chaque matin, je partais pour la plage avec mon sac à l'épaule, à la recherche de coquillages et autres débris intéressants rejetés par la mer. Je trouvai quantité de bouteilles de bière et de boîtes de soda (la plupart usées, lisses et aussi décolorées que l'amnésie), quelques capotes anglaises, un revolver à « laser » en plastique (un jouet) et un bas de bikini. Pas une seule balle de tennis. Je buvais du thé vert en compagnie de Wireman sous le parasol à rayures. Je cajolai Elizabeth pour lui faire manger de la salade de macaronis ou de thon chargée en mayonnaise et réussis même à la convaincre d'avalier le lait fortifiant *Ensure* avec une paille. Un jour, assis sur le caillebotis à côté de son fauteuil, je limai les cercles mystiques calleux qu'elle avait à ses grands vieux pieds.

Ce que je ne fis pas, en revanche, fut de préparer des notes pour ma supposée « conférence d'art » ; si bien que lorsque Dario m'appela pour m'annoncer qu'elle aurait finalement lieu dans l'auditorium de la bibliothèque publique, qui comptait deux cents places, je pus me flatter que la désinvolture de ma réponse ne trahissait pas à quel point mon sang coulait froid dans mes veines.

Deux cents personnes, c'était deux fois plus d'yeux, tous braqués sur moi.

Ce que je ne fis pas non plus, ce fut de rédiger et envoyer des invitations, de réserver des chambres pour les 15 et 16 avril au Ritz-Carlton de Sarasota, ou un Gulfstream pour faire venir une escouade d'amis et de proches du Minnesota.

L'idée qu'il y en eût un seul qui aurait pu avoir envie de voir mes barbouillages me paraissait de plus en plus démente.

L'idée qu'Edgar Freemantle – lequel, un an auparavant, avait eu une empoignade avec la Commission d'Urbanisme de Saint-Paul à propos d'essais de forage dans la roche-mère – que cet homme-là puisse donner une conférence sur l'art à toute une flopée de *véritables* amateurs d'art, me paraissait encore plus délirante.

Les peintures étaient pourtant là, bien réelles, et y travailler était... Seigneur, y travailler était merveilleux. Le jour où, dans Little Pink, je me tins devant mon chevalet habillé de mon seul short de sport, écoutant The Bone, et vis émerger de la blancheur de la toile à une vitesse irréaliste *Fille et Bateau n° 7* (comme un objet sortant d'un banc de brume), je me sentis totalement éveillé et en vie, un homme se trouvant exactement au bon endroit exactement au bon moment, une balle aux dimensions exactes de sa douille. Le bateau fantôme avait encore un peu tourné ; son nom, apparemment, était *Perse*. Sur une impulsion, je fis une recherche par Internet à partir de ce nom, *The Perse*. Google me donna en tout et pour tout une seule entrée – probablement un record du monde<sup>19</sup>. Il s'agissait d'une école située en Angleterre où on appelait les élèves les Vieux Perses. Il n'était pas fait mention d'un navire-école portant ce nom, trois-mâts ou autre.

Dans sa version la plus récente, la fille dans le canot à rames portait une robe verte dont les bretelles se croisaient dans son dos nu et, tout autour d'elle, des roses flottaient sur les eaux mornes. Le tableau mettait mal à l'aise.

Quand je marchais sur la plage, que j'y cassais la croûte ou y buvais une bière, seul ou en compagnie de Wireman, j'étais heureux. Quand je peignais, j'étais heureux. Plus qu'heureux. Quand je peignais, je me sentais en total accord avec moi-même, me réalisant d'une manière fondamentale dont je n'avais pas la moindre idée avant de venir à Duma Key. Mais lorsque je pensais à l'expo chez Scotto et à tous les trucs censés contribuer à faire un succès de la présentation au public d'un nouvel artiste, mon esprit se mettait en rideau. C'était plus fort que le simple trac ; j'atteignais le stade de la franche panique.

---

<sup>19</sup> J'ai fait l'essai et en ai trouvé 28 900, mais l'école y figure bien.

J'oubliais certaines choses – comme ouvrir les courriels de Dario, de Jimmy ou de leur collaboratrice Alice Aucoin. Quand Jack me demanda si la perspective de « faire mon truc » dans le grand auditorium de la bibliothèque Selby ne m'excitait pas, je lui répondis que si, bien sûr, puis lui demandai d'aller faire le plein de la Chevrolet en oubliant la question qu'il venait de me poser. Lorsque Wireman voulut savoir si je m'étais entendu avec Alice Aucoin sur la manière de regrouper les tableaux pour l'accrochage, je lui suggérai d'aller échanger quelques balles sur le court de tennis, car Elizabeth semblait prendre plaisir à nous regarder.

Puis, environ une semaine avant la conférence, Wireman me dit qu'il voulait me montrer quelque chose. Un petit objet fabriqué de ses mains. « Vous pourriez peut-être me donner vote opinion d'artiste. »

Je vis un classeur noir posé sur la table, à l'ombre du parasol réparé à l'aide d'un adhésif d'électricien par Jack. Je l'ouvris et en sortis ce qui me parut être une brochure sur papier glacé. Elle avait en couverture l'une de mes premières tentatives, *Coucher de soleil au sophora*, et je fus surpris de la qualité professionnelle de la reproduction. Dessous, il y avait ceci :

*Chère Linnie : Voici ce à quoi je m'occupe en Floride et bien que je sache que tu es terriblement occupée...*

Sous *terriblement occupée*, il y avait une flèche. Je levai les yeux sur Wireman, qui me regardait, le visage vide d'expression. Derrière lui, Elizabeth contemplait le Golfe. Je ne savais si j'étais en colère ou soulagé de tant de présomption. À la vérité, je ressentais les deux. Et je n'arrivais pas à me rappeler lui avoir jamais dit que j'appelais parfois ma fille aînée Linnie.

« Vous pouvez employer n'importe quel type de caractères, dit-il. Celui-là est un peu mièvre à mon goût, mais il plaît à mon collaborateur. Et bien entendu, les noms sont interchangeable. Vous pouvez l'adapter. C'est ce qui est génial quand on fait ce genre de chose sur un ordinateur. »

Je ne répondis rien, me contentant de passer à la page suivante. Il y avait d'un côté *Coucher de soleil avec herbe à*

*sorcières et de l'autre Fille et Bateau n° 1. Et, en dessous, le texte suivant :*

*... J'espère que tu viendras au vernissage de mon exposition, le soir du 15 avril, Gallery Scoto, à Sarasota, Floride, entre dix-neuf heures et vingt-deux heures. Une réservation pour un vol en première a été faite à ton nom sur le vol Air France 22, départ de Paris à 08 heures 25 arrivée à New York à 10 heures 15 ; tu as également une réservation sur le vol Delta 496, départ de New York le 15 avril à 13 heures 20 et arrivée à Sarasota à 16 heures 30. Une limousine t'y attendra et t'amènera au Ritz-Carlton, où une chambre t'a été réservée, pour les nuits des 15 et 16 avril.*

Il y avait une nouvelle flèche en dessous. Je regardai une fois de plus Wireman, médusé. Il arborait toujours son expression impassible, mais je voyais battre une veine à sa tempe droite. Plus tard il me dit : « Je savais que je mettais notre amitié dans la balance, mais quelqu'un devait faire quelque chose, et il était devenu on ne peut plus évident, à ce moment-là, que ce ne serait pas vous. »

Je passai à la page suivante. Il y avait encore deux de ces superbes reproductions : *Coucher de soleil au coquillage* à gauche et un dessin sans titre représentant ma boîte aux lettres à droite. Celui-ci était l'un de mes tout premiers dessins, exécuté avec des crayons de couleur Vénus, mais j'aimais bien les fleurs qui poussaient au pied du poteau en bois – d'un jaune éclatant sur du noir – et même ce dessin sortait bien en reproduction, comme si celui qui avait fait le boulot connaissait parfaitement son travail. Ou commençait à bien le connaître.

Le texte, ici, était bref.

*Si tu ne peux pas venir, je ferai mieux que comprendre – Paris n'est pas à côté ! – mais j'espère que tu pourras.*

J'étais en colère, mais je n'étais pas idiot. Quelqu'un devait prendre les choses en main. Apparemment, Wireman avait décidé que c'était lui.

*Ilse, me dis-je, c'est sûrement Ilse qui lui a donné un coup de main.*



Je m'attendais à trouver encore une peinture sur la dernière page, mais ce que j'y vis me surprit et m'alla droit au cœur à m'en faire mal. Melinda avait toujours été ma battante, mon projet, sans que je l'aie jamais moins aimée pour autant, et ce que je ressentais était clairement visible sur la photo en noir et blanc, qui paraissait avoir été victime d'un pli en son milieu et dont deux des angles étaient cornés. Elle avait quelque droit à avoir cet aspect fatigué, car la Melinda qui se tenait à côté de moi ne devait pas avoir plus de quatre ans. Autrement dit, ce cliché avait au moins dix-huit ans. Elle portait des jeans, des bottes de cow-boy, une chemise western et un chapeau de paille. Revenions-nous à ce moment-là de Pleasant Hill Farms, où elle montait parfois sur un poney Shetland répondant au nom de Sugar ? Sans doute. Toujours est-il que nous nous tenions sur le trottoir, devant notre première maison, du côté de Brooklyn Park, moi en jeans délavés et T-shirt blanc (les manches courtes roulées), les cheveux peignés en arrière comme Travolta dans *Grease*. Je tenais une boîte de bière *Grain Belt* à la main et souriais. Linnie s'accrochait d'une main à la poche de mes jeans, et le sourire d'amour – et quel amour – qu'elle avait sur le visage qu'elle tournait vers moi me serra douloureusement la gorge. Je souris comme on le fait quand on se trouve à deux doigts de fondre en larmes. Sous la photo, on lisait :

*Si tu veux savoir quelles autres personnes viendront, tu peux m'appeler au 941-555-6166, ou appeler Jerome Wireman au 941-555-8191 ou encore ta mère. Au fait, elle viendra avec le contingent du Minnesota et tu la retrouveras à l'hôtel.*

*J'espère que tu pourras venir – mais je t'aime de toute façon, mon P'tit Poney,  
Papa*

Je refermai la lettre qui était aussi une brochure qui était aussi une invitation, et restai un moment assis à la contempler. Je redoutais de dire quelque chose.

« Ce n'est qu'un brouillon, bien sûr. » Wireman avait parlé du ton de celui qui tâte le terrain. En d'autres termes, de manière totalement inhabituelle de sa part. « Si elle vous

déplaît, je la fiche en l'air et j'en fais une autre. Pas de problème, je ne me vexerai pas.

— Ce n'est pas Ilse qui vous a donné cette photo, dis-je.

— Non, *muchacho*. Pam l'a trouvée dans l'un de ses vieux albums. »

Tout fut clair, tout d'un coup.

« Combien de fois lui avez-vous parlé, *Jerome* ? »

Il grimaça. « C'est dur, mais vous avez peut-être le droit. Une demi-douzaine de fois, quelque chose comme ça. J'ai commencé par lui dire que vous étiez en train de vous mettre dans le pétrin, ici, et que vous risquiez d'entraîner tout un tas de gens avec vous...

— C'est quoi cette connerie ? protestai-je, outré.

— Des gens qui ont investi beaucoup d'espoir et de confiance en vous, sans parler de l'argent...

— Je suis parfaitement capable de rembourser les sommes que la galerie Scoto aura investies...

— Oh, la ferme », me coupa Wireman Jamais je n'avais entendu une telle froideur dans sa voix. Froideur qui était aussi dans ses yeux. « Vous n'êtes pas un trou-du-cul, *muchacho*, alors ne vous comportez pas en trou-du-cul. Leur confiance, pouvez-vous la leur rembourser ? Leur prestige, pouvez-vous le leur rembourser, si le grand artiste dont ils ont claironné le talent ne se matérialise pas pour la conférence ou l'expo ?

— L'expo, c'est pas un problème, Wireman. C'est juste la bon Dieu de confé...

— Comment voulez-vous qu'ils le sachent ? » cria-t-il. Il avait un sacré organe, l'ex-avocat, un beuglement à faire trembler le prétoire. Elizabeth ne s'en rendit pas compte, mais les pipits prirent leur envol ensemble, une couverture brune se levant du bord de l'eau. « Pour le moment, ils ont l'impression bizarre que, le 15 avril, il n'y aura peut-être pas d'expo du tout, que vous allez peut-être même récupérer toutes vos toiles et qu'ils vont se retrouver avec une belle enfilade de salles vides au cœur de la saison touristique, période pendant laquelle ils font un tiers de leur chiffre d'affaires annuel.

— Ils n'ont aucune raison de croire ça, dis-je — mais je sentais mon visage rayonner comme une brique surchauffée.

— Ah non ? Qu'est-ce que vous pensiez de ce genre de comportement dans votre autre vie, *amigo* ? Quelles conclusions tiriez-vous sur un fournisseur de ciment, par exemple, qui n'honorait pas la commande le jour dit ? Ou d'un plombier que vous aviez engagé pour les travaux d'une banque et qui ne venait pas sans même vous avertir ? Vous sentiez-vous, je sais pas moi, en confiance avec des types comme ça ? Vous donniez crédit à leurs excuses ? »

Je ne répondis rien.

« Dario vous envoie des courriels pour prendre des décisions et ne reçoit aucune réponse. Lui ou ses collègues vous appellent et tout ce que vous leur dites, c'est des trucs aussi vagues que *je vais y penser*. Chose qui les rendrait déjà nerveux avec une star de la peinture comme Jamie Wyeth ou Dale Chihuly, ce qui n'est pas votre cas. Si l'on y regarde de près, vous êtes le type qui passait dans la rue et qui a poussé la porte. Alors ils m'appellent et je fais du mieux que je peux – je suis votre enfoiré d'agent, après tout –, mais je ne suis pas un artiste, pas plus qu'eux, d'ailleurs. Nous sommes comme une bande de chauffeurs de taxis obligés de procéder à un accouchement.

— J'ai pigé.

— Je me demande. » Il soupira. Un gros soupir. « Vous prétendez que c'est juste une histoire de trac, pour la conférence, mais que pour l'expo, ça ira. Je suis sûr qu'une partie de vous-même le croit ; mais, *amigo*, je dois dire que je pense, moi, qu'une autre partie de vous-même n'a aucune intention d'exposer ses toiles le 15 avril à la galerie Scoto.

— Wireman, c'est rien que des...

— Des conneries ? C'est bien sûr ? J'ai appelé le Ritz et j'ai demandé si un certain Mr. Freemantle avait réservé des chambres pour la mi-avril, et on m'a répondu *Non, non Nanette\**. Raison pour laquelle j'ai inspiré à fond et pris contact avec votre ex. Elle n'est plus dans l'annuaire, mais votre agent immobilier m'a donné son numéro quand je lui ai dit que c'était une urgence, en quelque sorte. Et j'ai tout de suite compris que vous comptiez encore pour Pam. Elle avait d'ailleurs eu envie de

vous appeler pour vous le dire, mais elle avait peur que vous l'envoyiez valser. »

Je restai bouche bée.

« La première chose qui nous sauta à la figure, une fois les présentations faites, fut que Pam Freemantle savait que dalle, *nada*, de la grande exposition artistique de son ex-mari, dont le vernissage était pourtant dans cinq semaines. La Seconde – pour cela, elle appela sur une autre ligne pendant que Wireman faisait des mots croisés grâce à sa vue récemment retrouvée – que son ex a également fait que dalle question réserver un avion-charter, du moins auprès de la compagnie qu'elle connaît. Ce qui nous conduit à nous demander si, tout au fond de lui, Edgar Freemantle a décidé que, le moment venu, il ne va pas nous gueuler d'aller nous faire enculer chez les Grecs, comme on le disait au cours de ma jeunesse dissipée.

— Non, non, vous vous trompez complètement », dis-je, mais d'un ton monocorde et dépourvu d'enthousiasme qui ne me rendait guère convaincant. « C'est juste que toute cette histoire d'organisation me rend dingue et que je ne fais que... remettre les choses à plus tard. »

Mais Wireman fut impitoyable. Si j'avais été à la barre des témoins, je crois que je n'aurais plus été qu'un petit tas de graisse et de larmes à ce moment-là ; le juge aurait été obligé d'ordonner une suspension d'audience pour permettre à un appariteur de me prodiguer des soins intensifs. « D'après Pam, si on enlevait les immeubles construits par la Freemantle Company du paysage de Saint-Paul, la ville ressemblerait au DesMoines des années soixante-dix.

— Pam exagère. »

Il ne releva pas. « Attendez-vous de moi que je gobe qu'un type qui a été à la tête d'une telle organisation ne serait pas foutu, tout d'un coup, d'organiser la réservation de quelques billets d'avion et chambres d'hôtel ? En particulier quand il a les moyens de s'appuyer sur une équipe qui adorerait tout à fait entendre parler de lui ?

— Ils ne... Je ne... Ils ne peuvent pas juste...

— Seriez-vous en train de vous mettre en pétard ?

— Non. »

En fait si. La vieille colère montait à nouveau, avec une seule envie, élever la voix jusqu'à couvrir celle d'Axl Rose, sur The Bone. Je posai les doigts sur un point de mon front, juste au-dessus de l'œil droit, là où la migraine cherchait à s'installer. Je ne pourrais pas peindre aujourd'hui, et ce serait la faute de Wireman. C'était Wireman qui en aurait la responsabilité. Un moment, je souhaitais qu'il devienne aveugle. Pas juste d'un œil, mais aveugle-aveugle. Je me rendis compte qu'avec une peinture je pourrais le condamner à la cécité. Du coup, ma colère s'effondra...

Wireman me vit porter la main à ma tête et s'adoucit un peu. « Écoutez-moi. La plupart des personnes qu'elle a contactées en douce ont déjà répondu bien sûr que oui, qu'elles viendraient, qu'elles adoreraient ça. Votre ancien contremaître Angel Slobotnik a dit à Pam qu'il vous apporterait un pot de cornichons. D'après elle, il était tout excité.

— Pas des cornichons, des œufs au vinaigre », dis-je, et la grosse tête plate et souriante d'Angel fut un instant si proche de moi que j'aurais pu la toucher.

Angel, qui avait toujours été à mes côtés pendant vingt ans, jusqu'à ce qu'une crise cardiaque très grave le mette sur la touche. Angel, dont la réaction habituelle à n'importe quelle requête, aussi scandaleuse qu'elle ait pu paraître, était : *C'est faisable, boss.*

« Pam et moi avons pris les dispositions pour les billets d'avion, reprit Wireman. Pas seulement pour les gens de Minnesota-Saint Paul, mais des autres villes aussi. » Il tapota la brochure. « Les réservations sur Air France et Delta ont été faites et votre fille Melinda est bien sur les listes. Elle est au courant de ce qui se passe. Ilse aussi. Tous n'attendent qu'une chose, d'être officiellement invités. Ilse voulait vous appeler, mais Pam lui a demandé d'attendre. Elle dit que c'est à vous de déclencher l'opération ; et quels que soient ses torts éventuels envers vous comme épouse, *muchacho*, elle a tout à fait raison sur ce point.

— Très bien, dis-je, je vous entends parfaitement.

— Super. Je voudrais maintenant vous parler de la conférence. »

Je répondis d'un grognement.

« Si vous nous jouez la fille de l'air pour la conférence, vous trouverez deux fois plus difficile d'aller au vernissage... »

Je le regardai, interloqué.

« Quoi ? demanda-t-il. Qu'est-ce qu'il y a ?

— La fille de l'air ? Jouer la fille de l'air ? C'est quoi, cette connerie ?

— Prendre la poudre d'escampette. Mettre les voiles. Sécher. Argot britannique. Voir par exemple dans *Officiers et Gentlemen*, d'Evelyn Waugh, 1952.

— Parle à mon cul ma tête est malade. Edgar Freemantle, aujourd'hui. »

Il me tendit son majeur et cela suffit ou presque à nous raccommoder.

« Vous avez envoyé les photos à Pam, c'est ça ?

— En effet.

— Et comment a-t-elle réagi ?

— Elle était sacrément soufflée, *muchacho*. »

Je restai silencieux, essayant d'imaginer Pam *sacrément soufflée*. Je pouvais y parvenir, mais le visage sur lequel je vis se dessiner la surprise et l'admiration était beaucoup plus jeune. Cela faisait quelques années que je n'avais pas été capable d'engendrer ce genre d'image.

Elizabeth somnolait, mais ses cheveux venaient effleurer ses joues et elle les chassait de la main comme si des insectes la dérangaient. Je me levai, pris un élastique dans le sac toujours accroché au fauteuil – il y en avait une bonne réserve en permanence, de plusieurs couleurs éclatantes – et lui fis une queue-de-cheval pour les retenir en arrière. Le souvenir d'avoir fait le même geste pour Melinda et Ilse était doux et terrible.

« Merci, Edgar. Merci, *mi amigo*.

— Bon, comment je m'y prends ? » demandai-je. Je tenais la tête d'Elizabeth entre mes mains, sentant la douceur de ses cheveux sous mes paumes comme j'avais souvent senti la douceur de ceux de mes filles, après un shampoing ; quand les souvenirs vous envahissent à ce point, notre propre corps devient un fantôme qui nous hante avec des gestes datant de

notre moi plus jeune. « Comment dois-je parler d'un phénomène qui est au moins en partie surnaturel ? »

Voilà. Je l'avais sorti. Le cœur du problème.

Wireman ne m'en regardait pas moins calmement.  
« Edgar ! s'exclama-t-il.

— Quoi, Edgar ? »

Ce fils de pute se mit à rire. Vraiment à rire. « Si vous leur racontez ça... *ils vont vous croire !* »

J'ouvris la bouche pour réfuter cette énormité. Pensai aux œuvres de Dalí. Pensai à ce merveilleux tableau de Van Gogh, *La Nuit étoilée*. Pensai à certaines peintures d'Andrew Wyeth, non pas à *Christina's World* mais, à ses intérieurs, des pièces sans définition où la lumière est à la fois normale et étrange, comme si elle venait de deux directions en même temps. Je refermai la bouche.

« Ce n'est pas à moi de vous dire ce que vous allez leur raconter, reprit-il, mais je peux vous procurer un truc dans ce genre. » Il brandit la brochure/invitation. « Je peux vous donner un cadre général.

— Ça m'aiderait.

— Ouais ? Alors écoutez. »

J'écoutai.

## IV

« Allô ? »

J'étais assis sur le canapé de la Salle Floride. Mon cœur battait fort. Je donnais le genre de coup de téléphone – tout le monde en a passé quelques-uns – où l'on espère d'un côté joindre son correspondant du premier coup pour en finir et, de l'autre, ne pas le joindre pour pouvoir remettre à plus tard une discussion difficile et probablement douloureuse.

Je tombai sur Option Un ; Pam décrocha à la première sonnerie. Tout ce que je pouvais espérer était que la conversation se passerait mieux que la dernière fois. Que les deux dernières, en vérité.

« Pam ? C'est Edgar.

— Bonjour, dit-elle d'un prudent. Comment vas-tu ?

— Je... je vais bien. Bien. Je viens de parler avec mon ami Wireman. Il m'a montré l'invitation que vous avez mise au point tous les deux. »

Ce *mise au point tous les deux* paraissait inamical. Comme un complot, même. Mais comment présenter ça autrement ?

« Oui ? » Sa voix ne trahissait rien.

Je pris une profonde inspiration et me lançai. Dieu déteste les froussards, dit Wireman. Entre autres choses. « J'appelai pour te remercier. Je me suis comporté comme un vrai trouduc. La façon dont tu t'es impliquée, voilà ce dont j'avais besoin. »

Le silence se prolongea tellement que je me demandai si elle n'avait pas raccroché doucement, à un moment donné. Puis elle prit la parole : « Je suis toujours là, Edgar. Je suis juste en train de me relever – j'étais sur le cul. Je ne sais même pas à quand remonte la dernière fois où tu m'as présenté des excuses. »

Ah, je m'étais excusé ? Bon... laisse tomber. Si ce n'était pas des excuses, ça y ressemblait. « De ça aussi je suis désolé, dis-je.

— Moi aussi, je te dois des excuses, alors on est à égalité.

— Toi ? Et de quoi as-tu à t'excuser ?

— Tom Riley m'a appelée. Il m'a dit qu'il allait de nouveau voir quelqu'un – il a voulu dire un psy, je suppose – et il voulait me remercier de lui avoir sauvé la vie. Est-ce que cela t'est arrivé, que quelqu'un t'appelle pour te dire que tu lui as sauvé la vie ?

— Jamais. » Même si, très récemment, quelqu'un m'avait appelé pour me remercier de lui avoir sauvé la vue, si bien que je comprenais plus ou moins ce qu'elle voulait dire.

« *C'est une sacrée expérience. Sans toi, je serais mort maintenant* – ce sont ses propres mots. Et je ne pouvais pas lui dire que c'était toi qu'il aurait dû remercier, il aurait trouvé ça vraiment insensé. »

J'eus l'impression qu'une large ceinture trop serrée à la taille venait soudain de lâcher. Parfois les choses tournent bien. Parfois, elles tournent vraiment bien. « C'est sensationnel, Pam.

— J'ai aussi été en contact avec Ilse, pour ton exposition.

— Oui, je...



— Enfin, avec Ilse et Melinda. Mais quand j’ai parlé à Ilse, j’ai glissé Tom dans la conversation et j’ai tout de suite compris qu’elle ne savait rien de ce qu’il y avait eu entre nous deux. Là aussi, je m’étais trompée. J’ai bien peur d’avoir montré un aspect de moi très déplaisant, dans cette histoire. »

Inquiet, je me rendis compte qu’elle pleurait.

« Écoute, Pam...

— J’ai montré plusieurs aspects déplaisants de moi à plusieurs personnes, depuis que tu m’as quittée. »

*Je ne t’ai pas quittée !* faillis-je crier. Il s’en fallut de peu. J’en eus le front couvert de sueur. *Je ne t’ai pas quittée, c’est toi qui as demandé le divorce, espèce de gourde !*

Mais au lieu de cela, je dis : « Pam, ça suffit...

— Mais c’était si dur à croire, même après que tu m’avais appelée pour me dire ces *autres choses* ! Tu sais, à propos de ma nouvelle télé. Et de Puffball. »

Je fus sur le point de lui demander qui était Puffball, puis je me rappelai le chat.

« Mais ça va mieux, reprit-elle. J’ai commencé à retourner à l’église. Tu te rends compte ? Et je vois une thérapeute. Une fois par semaine. » Elle se tut un instant, puis, d’un ton précipité, elle ajouta : « Elle est remarquable. Elle dit qu’on ne peut pas refermer comme ça la porte sur son passé, qu’on peut faire seulement amende honorable et reprendre son chemin. Je le comprends, mais je ne sais pas comment je peux faire amende honorable avec toi, Eddie.

— Voyons, Pam, tu ne me dois aucune...

— D’après ma psy, cela ne concerne pas ce que *toi* tu penses, mais la manière dont je vois les choses, *moi*.

— Je comprends. »

Voilà qui sonnait beaucoup comme l’ancienne Pam ; peut-être, en effet, avait-elle trouvé la bonne thérapeute.

« C’est alors que ton ami Wireman a appelé et m’a dit que tu avais besoin d’un sérieux coup de main... et il m’a envoyé les photos des tableaux. Je suis terriblement impatiente de les voir en vrai. D’accord, je savais que tu avais un certain talent, je me souvenais de ces petits livres que tu avais dessinés pour Lin, l’année où elle avait été si malade...

— Moi ? »

Certes, je me souvenais de l'année où Melinda avait été malade, victime d'une série d'infections ayant culminé avec une diarrhée massive, probablement provoquée par un abus d'antibiotiques. Il avait fallu l'hospitaliser une semaine. Elle avait perdu presque quatre kilos. Et s'il n'y avait eu les grandes vacances – et son intelligence – elle aurait dû redoubler sa classe. Mais je ne me souvenais pas d'avoir dessiné « de petits livres ».

« Mais si. Freddy le Poisson ? Carla Madame Crabe ? Donald, le Daim timide ? »

Donald, le Daim timide ? Voilà qui me disait vaguement quelque chose, très vaguement. Mais... « Non, je n'en souviens pas.

— Angel disait même que tu devrais essayer de les faire publier, tu ne te rappelles pas ? Mais ça... mon Dieu ! Avais-tu une idée que tu étais capable d'une telle chose ?

— Non. J'ai commencé à penser qu'il y avait une voie à explorer de ce côté pendant que j'étais dans la maison du lac Phalen, mais c'est allé plus loin que tout ce que j'avais pu imaginer. »

Je pensai au portrait de Wireman, à Candy Brown sans nez ni bouche, et me dis que je venais tout simplement de sortir l'euphémisme du siècle.

« Eddie ? Tu veux bien que je fasse le reste des invitations sur le même modèle ? Je peux les améliorer, arriver à quelque chose de très chouette.

— Pan... » J'avais failli l'appeler à nouveau *Panda*. « Pam, je ne peux pas te demander un tel service.

— J'ai *envie* de le faire.

— Ah bon ? D'accord, alors.

— Je vais les rédiger et les envoyer à Mr. Wireman. Tu pourras vérifier si ça te convient avant qu'il les imprime. Il est vraiment adorable, ton Mr. Wireman.

— Oui, dis-je, c'est vrai. Vous vous êtes bien entendus dans mon dos, tous les deux, hein ?

— Et comment ! répliqua-t-elle, apparemment ravie. Tu en avais besoin. Mais il y a une chose que tu peux faire pour moi.

— Et quoi donc ?

— Appeler les filles, parce qu'elles deviennent folles, Ilse en particulier.

— Entendu. Et dis-moi, Pam...

— Quoi, mon chéri ? »

Je suis certain qu'elle avait répondu cela sans réfléchir, sans savoir l'effet que ça ferait. Ah, oui – elle avait sans doute dû ressentir la même chose la fois où elle s'était entendu appeler Panda depuis la Floride, ce petit nom devenant un peu plus glacial au fur et à mesure qu'il voyageait vers le nord.

« Merci, dis-je.

— De rien, vraiment de rien. »

Il n'était qu'onze heures et quart lorsque nous raccrochâmes après nous être dit au revoir. Jamais le temps ne passa aussi vite, cet hiver-là, que pendant les soirées de Little Pink – où, debout devant mon chevalet, je m'émerveillais à l'idée que les couleurs du couchant puissent se dégrader aussi vite –, ni ne passa aussi lentement que ce matin-là quand je donnai les coups de fil que je n'avais cessé de remettre à plus tard.

Je regardai le sans-fil posé sur mes genoux. « Va chier, téléphone de mes deux », dis-je. Et je composai un nouveau numéro.

## V

« Galerie Scoto, Alice à l'appareil. »

Un timbre enjoué, que j'avais appris à bien connaître au bout des dix derniers jours.

« Salut, Alice. Edgar Freemantle.

— Oui, Edgar ? »

Dans la voix, la prudence remplaça l'enjouement. La prudence n'avait-elle pas été déjà présente ? L'aurais-je juste ignorée ?

« Est-ce que vous auriez une ou deux minutes ? J'aimerais mettre au point avec vous l'ordre de présentation des diapos, pour la conférence.

— Bien sûr, Edgar, j'ai tout mon temps. » Son soulagement était palpable. Je me sentais comme un héros. Et aussi comme un rat, bien entendu.

« Vous avez de quoi écrire ?

— Mon stylo est au garde-à-vous !

— Parfait. Pour l'essentiel, nous allons les présenter dans l'ordre chronologique...

— Mais je ne connais pas cet ordre, c'est ce que j'ai essayé de vous...

— Je sais, et je vais donc vous le donner à présent. Cependant, la première diapo ne sera pas dans cet ordre. La première devra être *Roses poussant des coquillages*. Bien noté ?

— *Roses poussant des coquillages*. Noté. »

Pour la deuxième fois (seulement), depuis que j'avais fait sa connaissance, Alice paraissait sincèrement ravie de me parler.

« Maintenant, les dessins aux crayons », dis-je.

Le coup de fil dura une demi-heure.

## VI

« *Oui, allô ?\** »

Je restai un instant silencieux. Un peu pris de court par la réponse en français. Davantage pris de court par la voix incontestablement masculine.

« *Allô ? Allô ?\** » Il y avait une note d'impatience dans la voix masculine, maintenant. « *Qui est à l'appareil ?\**

— Heu, je me suis peut-être trompé de numéro, dis-je, me sentant non seulement comme un imbécile, mais comme un imbécile américain monolingue. J'essaie de joindre Melinda Freemantle.

— *D'accord\**, c'est le bon numéro. » La voix s'éloigna un peu. « *Melinda ? Je crois que c'est ton papa, chérie\**. »

Le téléphone retomba bruyamment. Une image fugitive me vint à l'esprit, très claire, très politiquement incorrecte, et très probablement suscitée par le rappel par Pam de la BD que j'avais autrefois dessinée pour une petite fille malade : un gros

rongeur bavard affublé d'un béret, un certain Monsieur Pépé le Putois, faisant le siège de la pension où logeait ma fille, tandis que des lignes ondulantes d'émanations odorantes montaient de son dos rayé.

Puis Melinda prit le combiné, semblant elle aussi prise au dépourvu – inhabituel chez elle. « Papa ? Tout va bien, papa ?

— Tout va très bien, dis-je. C'est ton copain de chambrée ? » ajoutai-je, voulant plaisanter. Son silence (aussi inhabituel) me fit comprendre que j'avais abordé sans le vouloir un sujet sensible. « Ce n'est pas un problème, Linnie. Je ne faisais que...

— Te payer ma tête, oui. » Impossible de dire si elle était amusée ou exaspérée. La communication était bonne, mais pas bonne à ce point. « Oui, c'est mon compagnon de chambrée. »  
Sous-entendu : *Ça te dérange, peut-être ?*

Je ne voulais surtout pas répondre à ce genre de question.

« Eh bien, je suis ravi que tu te sois fait un ami. Est-ce qu'il porte un béret ? »

À mon immense soulagement, elle rit. Avec Melinda, il était impossible de dire l'effet qu'aurait une plaisanterie : elle avait un sens de l'humour aussi imprévisible que le temps en mars. Elle lança : « *Ric ! Mon papa\*... (là, quelque chose en français que je compris pas)... si tu portes un béret !\** »

Il y eut un rire masculin lointain. Ah, Edgar, me dis-je, même à cinq mille kilomètres de distance, tu es encore capable de les faire marrer, toi *père fou\**.

« Tu vas bien, papa ?

— Très bien. Et toi, ton infection ?

— Ça va mieux, merci.

— Je viens juste d'avoir ta mère au téléphone. Tu vas recevoir une invitation officielle pour mon exposition, mais elle m'a déjà dit que tu allais venir et je suis tout excité.

— C'est *toi*, qui es excité ? Maman m'a envoyé quelques photos et je *meurs* d'impatience ! Quand as-tu donc appris à faire des choses pareilles ? »

La question du jour, semblait-il. « Ici, en Floride.

— C'est stupéfiant. Et les autres sont aussi bonnes ?

— Il faudra que tu viennes en juger par toi-même.

— Ric pourrait venir ?  
— Il a un passeport ?  
— Oui...  
— Est-ce qu'il peut promettre de ne pas se payer la tête du vieux ?

— Il est très respectueux des anciens.

— Dans ce cas, d'accord, à supposer qu'il y ait encore une place sur un vol et que dormir dans la même chambre que lui ne soit pas un problème – quelque chose me disant que cela n'en sera pas un. »

Elle poussa un glapissement si bruyant que j'en eus mal à l'oreille, mais je n'écartai pas le combiné. Cela faisait longtemps que je n'avais pas dit ou fait quelque chose susceptible de faire glapir Linnie Freemantle comme ça. « Merci, Papa, c'est génial !

— Je serai ravi de faire la connaissance de Ric. Je lui piquerai peut-être son béret. Je suis un artiste à présent, après tout.

— Je vais lui raconter ça (sa voix changea). Tu as déjà eu Ilse au téléphone ?

— Non, pourquoi ?

— Quand tu l'appelleras, tu ne lui diras pas que Ric va venir, d'accord ? Je préfère le lui dire moi-même.

— Je n'en avais pas l'intention.

— Parce qu'elle et Carson... elle m'a dit qu'elle t'en avait parlé...

— Oui.

— Je suis persuadée que ça ne va pas bien. Elle commence à penser que c'est terminé. Ce sont ses propres mots. Ric n'est pas surpris. D'après lui, il ne faut jamais faire confiance à un type qui prie en public. Tout ce que je sais, c'est qu'elle paraît tout d'un coup beaucoup plus adulte que la petite sœur que je connaissais. »

*Je pourrais en dire autant de toi, Linnie.* Brièvement, je la revis quand elle avait sept ans et qu'elle avait été tellement malade que Pam et moi avions craint pendant un moment de la perdre, même si nous ne nous l'étions jamais dit. Elle n'était plus alors que grands yeux sombres, joues pâles et creuses, cheveux aplatis. Je me rappelai m'être dit un jour *un crâne sur*

*un bâton* et m'être détesté d'avoir osé le penser. Et m'être détesté encore plus pour avoir su, au plus profond de mon cœur, que si l'une de mes deux filles devait m'être enlevée, j'aimais autant que ce soit elle. J'avais beau essayer de me persuader que j'avais autant d'amour pour mes deux filles, je savais que ce n'était pas vrai. C'est peut-être le cas pour certains parents – ça l'était pour Pam, je crois – mais cela ne l'a jamais été pour moi. Et Melinda le savait-elle ?

Bien entendu.

« Et tu fais attention à toi ? demandai-je.

— Oui, papa. » Tout juste si je ne la voyais pas lever les yeux au ciel.

« Eh bien, continue. Et tâche d'arriver ici en pleine forme.

— Papa ? (une pause). Je t'aime. »

Je souris. « Combien de bisous ?

— Un million et un de plus sous l'oreiller », répondit-elle comme si elle parlait à un enfant.

C'était parfait. Je restai pensif pendant encore un petit moment, regardant vers la mer et me frottant les yeux, l'esprit ailleurs, avant de donner ce que j'espérais être le dernier coup de fil de la journée.

## VII

Il était midi, et je ne m'attendais pas à pouvoir la joindre ; j'imaginai qu'elle était sortie déjeuner avec des amis. Sauf que, comme Pam, elle décrocha dès la première sonnerie. Son « Hello » ? fut curieusement prudent et j'eus très clairement l'intuition qu'elle avait cru tomber sur Carson Jones, venu la supplier de lui donner une seconde chance. Ou de le laisser s'expliquer. Intuition que je n'ai jamais vérifiée mais, à vrai dire, je n'en eus pas besoin. Il est des choses dont on sait qu'elles sont tout simplement vraies.

« Hé, la petite Miss Si-C'est-Ainsi, qu'est-ce qu'on raconte ? »

Sa voix s'anima tout d'un coup. « Papa !

— Comment ça va, ma chérie ?

— Je vais bien, papa, mais pas aussi bien que toi — est-ce que je t'ai dit qu'elles étaient sensationnelles ? Vraiment sensationnelles — est-ce que je te l'ai dit ?

— Mais oui, tu me l'as dit », répondis-je sans pouvoir m'empêcher de sourire.

Elle avait peut-être paru plus âgée à Melinda, mais après son premier *Hello* hésitant, j'avais l'impression de retrouver ma petite Ilse de toujours, toute pétillante comme du Coke dans un verre.

« Maman m'a dit que tu traînais des pieds mais qu'elle allait s'organiser avec l'ami que tu t'es fait là-bas et te faire bouger. J'ai adoré ça ! On aurait dit qu'elle était comme avant ! » Elle se tut pour reprendre sa respiration ; lorsqu'elle parla à nouveau, elle ne paraissait plus aussi excitée : « Bon, pas tout à fait, mais c'est déjà pas mal.

— Je sais ce que tu veux dire, mon poussin.

— Tu es absolument stupéfiant, papa. C'est pas un retour que tu fais, c'est un retour et demi !

— Et combien va me coûter ce tube de pommade ?

— Des millions, répondit-elle en riant.

— Tu prévois toujours de retrouver la tournée des Hummingbirds ? »

J'avais essayé de paraître intéressé juste ce qu'il fallait. Pas particulièrement inquiet pour la vie amoureuse de ma grande fille de vingt ans.

« Non, dit-elle, je ne crois pas. »

Seulement cinq mots, et des petits mots, en plus, mais dans ces cinq mots je croyais déjà entendre la voix d'une Ilse différente, plus adulte, une Ilse qui pourrait bien — et dans un avenir pas si lointain — être à l'aise en tailleur-pantalon et talons hauts, les cheveux ramenés en catogan pendant la journée, tenant peut-être à la main un porte-documents dans les salles d'attente des aéroports, un petit sac à dos à l'épaule. Plus du tout la petite Miss Si-C'est-Ainsi. J'aurais pu aussi ne pas mettre tout ça au conditionnel. Et même enlever *petite Miss*.

« C'est juste ce voyage qui est reporté, ou... ?

— Ça reste à voir.



— Je ne veux pas être indiscret, ma chérie. C'est simplement que les papas...

— ...aiment bien savoir, évidemment, mais je ne pourrai pas te répondre, cette fois. Tout ce que je sais, pour le moment, c'est que je l'aime encore... ou que je crois encore l'aimer... et qu'il me manque, mais il va falloir qu'il choisisse. »

À ce stade, Pam aurait sans doute demandé *entre toi et la fille avec laquelle il chante ?* Moi, je voulus seulement savoir si elle mangeait bien.

Elle éclata d'un rire joyeux.

« Réponds à la question, Ilse.

— Je bouffe comme un cochon !

— Alors comment se fait-il que tu ne sois pas en train de déjeuner à cette heure-ci ?

— Avec toute une bande de copains, nous allons pique-niquer dans le parc, voilà pourquoi. Le pique-nique total, avec études des notes d'anthropologie et Frisbee. J'apporte le fromage et les baguettes. Et je suis en retard.

— Très bien. Du moment que tu manges et que tu ne restes pas à broyer du noir dans ta tente.

— Mange bien, broie modérément du noir. » Sa voix redevint de nouveau adulte. Ces brusques changements étaient déconcertants. « Parfois, je n'arrive pas à dormir et je pense à toi, là-bas en Floride. Ça t'arrive de ne pas dormir ?

— Parfois. Beaucoup moins, maintenant.

— Papa ? Est-ce que tu penses que c'était une erreur de ta part d'épouser maman ? Ou une erreur de la sienne ? Ou juste un accident ?

— Ce n'a été ni un accident ni une erreur. Vingt-quatre belles années, deux filles sensationnelles, et nous nous parlons encore. Non, Ilse, ce n'était pas une erreur.

— Tu ne regrettes rien ? »

On n'arrêtait pas de me poser cette question. « Non.

— Si tu pouvais revenir en arrière... le ferais-tu ? »

Mon moment d'hésitation ne fut pas bien long. Parfois, on n'a pas le temps de décider quelle est la meilleure réponse. Parfois, on ne peut répondre que la vérité : « Non, ma chérie.

— D'accord. Tu me manques, papa.

— Toi aussi, tu me manques.

— Des fois, j'ai la nostalgie de comme c'était avant. Quand les choses étaient moins compliquées. » Elle se tut. J'aurais pu répondre quelque chose ; j'aurais même bien voulu. Mais je me tus. Parfois, le silence vaut mieux. « Est-ce que les gens méritent qu'on leur donne une seconde chance, papa ? »

Je pensai à ma propre seconde chance. Comment j'avais survécu à un accident dans lequel j'aurais dû laisser la vie. Sans compter que je faisais mieux que survivre. J'éprouvai une bouffée de gratitude. « Tout le temps.

— Merci, papa. Il me tarde trop de te voir.

— De même, mon chou. Tu ne vas pas tarder à recevoir une invitation officielle.

— D'accord. Bon, faut vraiment que j'y aille. Je t'aime.

— Je t'aime aussi. »

Je me retrouvai avec l'écouteur collé à l'oreille après qu'elle eut raccroché, écoutant le silence. « Tricote le jour et laisse le jour te tricoter », dis-je à voix haute. Puis la tonalité prit le relais et je décidai qu'en fin de compte, j'avais encore un coup de téléphone à donner.

## VIII

Cette fois, lorsque Alice Aucoin décrocha, elle parut bien plus animée et bien moins circonspecte. Changement qui me plut beaucoup.

« Alice, nous n'avons même pas parlé d'un nom pour l'expo, dis-je.

— J'avais plus ou moins cru que vous pensiez l'intituler *Roses poussant des coquillages*, répondit-elle. C'est bon. Très évocateur.

— C'est vrai », répondis-je, regardant vers le Golfe depuis la Salle Floride. L'eau était une plaque d'un bleu délavé éclatant ; je devais plisser les yeux tant la lumière était aveuglante. « Mais ce n'est pas tout à fait ça.

— Vous en avez un que vous préférez, si je comprends bien ?

— Oui, je crois. Je voudrais l'appeler *Vue de Duma*. Qu'en pensez-vous ? »

Sa réaction fut immédiate. « J'en pense que ça chante. »

Je pensais la même chose.

## IX

La transpiration imprégnait mon t-shirt L'AI PERDU AUX ÎLES VIERGES, en dépit de la clim pourtant efficace de Big Pink, et j'étais plus épuisé qu'après un aller-retour sur un rythme soutenu jusqu'à *El Palacio*. J'avais l'oreille gauche enflammée et douloureuse à force d'avoir téléphoné. Je me sentais inquiet pour Ilse – comme tous les parents doivent se sentir inquiets quand leurs enfants ont un problème, j'imagine, une fois qu'ils sont trop grands pour qu'on leur dise de rentrer parce que la nuit tombe et que le bain les attend –, mais j'étais néanmoins satisfait du travail accompli, comme je me sentais d'habitude satisfait après une bonne journée sur un chantier difficile.

Je n'avais pas particulièrement faim, mais j'avalai tout de même un peu de salade au thon que je fis glisser avec un verre de lait. De lait entier – mauvais pour le cœur, bon pour les os. *Celle-là, tu me la copieras*, aurait sans doute dit Pam. Je branchai la télé de la cuisine et appris que la femme de Candy Brown poursuivait la ville de Sarasota en justice pour « négligence » à la suite du décès de son mari. *Je te souhaite bien du plaisir, mon chou*, pensai-je. Le Monsieur Météo local m'apprit aussi que la saison des ouragans risquait de démarrer plus tôt que jamais. Et que les joueurs de l'équipe des Devil Rays s'étaient fait botter leurs fesses maigrelettes par les Red Sox lors d'un match amical – bienvenu dans le monde du baseball des pros, les enfants.

Je renonçai finalement au dessert (j'avais du Jell-O Pudding, alias le Dernier Recours du Célibataire), laissai mon assiette sale dans l'évier et me traînai jusqu'à la chambre pour y faire une petite sieste. J'envisageai un instant de mettre l'alarme du réveil, mais n'en fis rien ; j'allais probablement somnoler. Si

jamais je m'endormais, la lumière finirait par me réveiller dans une heure, à peu près – soit lorsque le soleil aurait suffisamment tourné pour envoyer ses rayons par la fenêtre de la chambre.

Voilà ce que je m'étais dit. Je m'allongeai et dormis jusqu'à dix-huit heures.

## X

De dîner, il ne fut pas question ; je ne l'envisageai même pas. Sous la maison, les coquillages murmuraient, *va peindre, va peindre*.

Je montai jusqu'à Little Pink comme si je marchais dans un rêve, simplement vêtu de mon boxer-short. Je branchai The Bone, posai *Fille et Bateau n° 7* contre le mur et le remplaçai, sur le chevalet, par une toile vierge – pas aussi grande que celle sur laquelle j'avais peint *Wireman regarde à l'ouest*, mais assez grande tout de même. Mon bras manquant me démangeait, ce qui ne m'ennuyait pas comme au début ; pour dire la vérité, j'en étais presque venu à souhaiter le sentir.

Shark Puppy chantait « Dig » à la radio. Excellente chanson. Excellentes paroles. *La vie, c'est plus que l'amour et le plaisir*. Je me souviens très clairement de mon impression : que le monde attendait que je commence, tant était violente l'énergie que je sentais couler dans mes veines pendant que hurlaient les guitares et murmuraient les coquillages.

*Je suis venu pour déterrer un trésor.*

Un trésor, oui. Un butin.

Je peignis jusqu'après la disparition du soleil, alors que la lune projetait son cercle amer de lumière blanche sur l'eau. Et encore après qu'elle aussi se fut couchée.

Et la nuit suivante.

Et la suivante.

Et la suivante.

*Fille et Bateau n° 8.*

*Si tu veux jouer, tu dois payer.*

J'avais ouvert la bonde.

## XI

La vue de Dario en costume-cravate, son abondante chevelure soigneusement ramenée en arrière, me fit encore plus peur que le public qui murmurait dans l'auditorium Geldbart, où l'on venait juste de baisser les lumières... En fait, il ne restait plus que le projecteur braqué sur le lutrin dressé au milieu de l'estrade. Sentir Dario nerveux (il avait failli lâcher ses notes en s'avançant jusqu'au podium) me ficha un peu plus la trouille.

« Bonsoir mesdames et messieurs. Je m'appelle Dario Nannuzzi. Je fais partie de l'équipe dirigeante de la Scoto Gallery, dont je suis le premier acheteur. Plus important, je fais aussi partie de la communauté artistique de Sarasota depuis trente ans, et j'espère que vous excuserez cette brève incursion dans ce que d'aucuns appelleraient du chauvinisme, si j'ajoute qu'il n'y a pas communauté artistique plus remarquable aux États-Unis. »

Incursion qui déchaîna les applaudissements enthousiastes d'un public qui (comme me le dit plus tard Wireman) savait sans doute faire la différence entre Monet et Manet mais pas entre George Babbitt et John Babbitt<sup>20</sup>. Depuis les coulisses, plongé dans les affres du purgatoire que connaît tout orateur tétanisé pendant que le type chargé de le présenter dévide son baratin à un rythme péristaltique, c'est à peine si j'y fis attention.

Dario glissa la première de ses fiches sous le paquet, faillit une fois de plus tout laisser tomber, se reprit et se tourna à nouveau vers le public. « Je ne sais vraiment pas par où commencer mais, à mon grand soulagement, je n'ai que peu de choses à dire car le talent, quand il est authentique, semble sortir de nulle part et est à lui-même sa meilleure introduction. »

Cela dit, il lui fallut tout de même employer les dix minutes suivantes pour me présenter pendant que je poireautais en coulisses, ma main restante crispée sur ma foutue feuille de

---

<sup>20</sup> Georges Babbitt, héros éponyme du roman de Sinclair Lewis ; John Babbitt, acteur américain issu du porno.

notes. Des noms défilèrent comme soldats à la parade. Quelques-uns – ceux de Salvador Dalí, d'Edward Hopper, je les connaissais. D'autres, ceux d'Yves Tanguy ou de Kays Sage, je les ignorais. À chacun de ces noms inconnus, je me sentais un peu plus comme un imposteur. La peur que j'éprouvais n'était plus simplement psychologique ; elle me tordait carrément les tripes. J'avais l'impression que des gaz m'encombraient et j'avais peur, si je me laissais aller, de souiller mon pantalon. Et ce n'était pas le pire. Le texte que j'avais préparé m'était complètement sorti de l'esprit, mis à part la première phrase, hideusement appropriée : *Je m'appelle Edgar Freemantle et je ne comprends vraiment pas ce que je fais ici.* C'était supposé déclencher quelques petits rires. Il n'en serait rien, je venais de le comprendre, mais au moins la phrase était-elle vraie.

Pendant que Dario poursuivait le ronron de ses références – Joan Miró ceci, *Le Manifeste du surréalisme* de Breton cela – , un ancien entrepreneur de travaux publics se pétrifiait un peu plus à chaque seconde, étreignant une feuille de notes dans son poing glacé. Ma langue était un morceau de bois tout au plus bon à coasser, incapable de prononcer un mot cohérent, pas devant deux cents amateurs d'art dont beaucoup étaient titulaires de diplômes prestigieux, dont certains étaient des bon Dieu d'enfoirés de *professeurs*. Le pire était mon cerveau. Réduit à un récipient vide n'attendant que de se remplir d'une colère inutile et débordante : les mots ne viendraient peut-être pas, mais la rage ne demandait qu'à exploser.

« Voilà qui suffit ! » s'écria Dario, provoquant une nouvelle vague de terreur dans mon cœur qui battait déjà à cent à l'heure, vague accompagnée d'une crampe généralisée de toute la pitoyable partie inférieure de mon buste – terreur au premier étage, flot de merde difficilement contenu au rez-de-chaussée. Délicieuse combinaison. « Cela fait quinze ans que la gallery Scotto n'a pas ajouté un nouvel artiste à son calendrier de printemps pourtant chargé, et jamais nous n'en avons présenté un qui fût d'un aussi grand intérêt. Je crois que les diapos que nous allons projeter et que l'exposé que vous allez entendre expliqueront notre intérêt et notre enthousiasme. »

Il marqua une pause pleine d'effet. Je sentis une rosée de sueur empoisonnée jaillir de mon front et l'essuyai. Le bras que je levai paraissait peser vingt kilos.

« Mesdames et messieurs, Edgar Freemantle, naguère de Minneapolis-Saint-Paul, aujourd'hui de Duma Key. »

Ils applaudirent. On aurait dit un tir de barrage. Je me donnai l'ordre de m'enfuir. Je me donnai l'ordre de m'évanouir. Je ne fis ni l'un ni l'autre. Comme dans un rêve – un très mauvais rêve –, je m'avançai sur la scène. Tout paraissait se dérouler au ralenti. Je constatai que tous les sièges étaient occupés – même s'ils étaient vides, en réalité, vu que la salle était debout et m'ovationnait. Haut au-dessus de moi, sur la voûte du plafond, volaient des anges indifférents aux choses d'ici-bas – et comme j'aurais voulu être l'un d'eux ! Dario se tenait à côté du podium, main tendue. La mauvaise. Dans sa nervosité, il me présentait la droite, si bien que ma poignée de main fut doublement maladroite et que mes notes se froissèrent un peu plus entre nos paumes et finirent par se déchirer. *Regarde ce que tu as fait, abruti*, pensai-je – craignant pendant un affreux instant d'avoir prononcé ces mots à voix haute, que le micro les ait captés et diffusés dans toute la salle. Je pris conscience de l'intensité du projecteur lorsque Dario m'abandonna à la solitude de mon perchoir. Je pris conscience du micro au bout de son flexible chromé, me disant qu'il avait l'air d'un cobra s'élevant du panier d'un charmeur de serpents. Je pris conscience des points de lumière reflétés par le chrome, par le rebord du verre d'eau, par le col de la bouteille d'Évian à côté du verre d'eau. Je pris conscience que les applaudissements allaient en s'amenuisant et que quelques personnes commençaient à se rasseoir. Elles allaient attendre que je commence. Sauf que je n'avais rien à dire. J'avais même oublié ma phrase d'introduction. Elles allaient attendre et le silence allait se prolonger. Il y aurait quelques toux nerveuses, puis les murmures commenceraient. Parce que c'était tous des trous-du-cul. Juste une bande de mateurs voyeurs trouducus venus se démancher le cou. Et si j'arrivais à sortir quelque chose, ce serait un torrent de mots coléreux qui auraient tout l'air d'une manifestation du syndrome de Gilles de La Tourette.

J'allais demander qu'on passe la première diapo. Je pouvais peut-être au moins faire ça, après quoi les images me porteraient. Je l'avais espéré. Sauf que lorsque je voulus jeter un coup d'œil sur mes notes, je me rendis compte que non seulement la feuille était déchirée par le milieu, mais que ma transpiration avait tellement brouillé mon écriture que je ne distinguais plus rien. Que ce soit ça ou le stress, il y avait eu court-circuit entre mes yeux et mon cerveau. Et au fait, quelle était la première diapo ? La boîte aux lettres ? *Coucher de soleil au sophora* ? Aucune des deux, j'en étais à peu près certain.

Tout le monde était assis, à présent. Plus personne n'applaudissait. Il était temps que le néo-primitif américain ouvre la bouche et hulule. Dans la troisième rangée à gauche, était assise cette garce prétentieuse de Mary Ire, un truc qui paraissait être un ordinateur portable ouvert sur les genoux. Je cherchai Wireman des yeux. Il m'avait fichu là-dedans, mais je ne lui en voulais pas. J'aurais seulement aimé m'excuser d'un regard pour ce qui allait suivre.

*Je serai assis au premier rang, m'avait-il dit. En plein milieu.*

Et il s'y trouvait. Jack, Juanita, ma femme de ménage, Jimmy Yoshida et Alice Aucoin étaient assis à la gauche de Wireman. Et à sa droite...

C'était une hallucination. Je clignai des yeux, mais l'homme était toujours là. Un personnage si étroitement encasté dans son siège rembourré qu'on avait l'impression qu'une barre à mine serait nécessaire pour l'en extraire : Xander Kamen, m'examinant à travers ses monstrueuses lunettes à monture d'écaille. L'air, plus que jamais, d'un dieu mineur. L'obésité enrobait ses genoux mais, en équilibre sur le renflement de son ventre, il y avait un objet d'environ un mètre de long dans un emballage cadeau orné de rubans. Il vit mon étonnement, le choc que j'éprouvais – et fit un geste. Non pas un salut ordinaire, mais un geste étrange qui relevait de la bénédiction. Tout d'abord il porta le bout des doigts à son front massif, puis à ses lèvres, tendant ensuite vers moi sa main aux doigts écartés. Puis il me sourit, comme si sa présence ici, au premier rang de l'auditorium de la bibliothèque de Sarasota, à



côté de mon ami Wireman, était la chose la plus naturelle du monde. Ses grosses lèvres articulèrent silencieusement quatre mots, en les détachant bien : *Vous pouvez faire ça.*

Je pensai à Wireman, Wireman regardant à l'ouest, pour être exact, et ma phrase d'introduction me revint à l'esprit.

Je hochai la tête en direction de Kamen. Kamen me répondit de la même manière. Puis je regardai le public et constatai que c'était juste des gens. Tous les anges étaient au-dessus de nos têtes et volaient à présent dans le noir. Quant aux démons, ils s'étaient probablement regroupés sous mon crâne.

« Bonjour... », commençai-je – et j'eus un mouvement de recul lorsque ma voix tonnante emplit la salle. Le public se mit à rire, mais ces rires ne me mirent pas en colère, comme ils l'auraient fait une minute auparavant. C'était juste des rires amusés, sans méchanceté.

*Je peux le faire.*

« Bonjour, répétais-je. Je m'appelle Edgar Freemantle et je ne vais probablement pas être très bon. Dans mon autre vie, j'étais dans le bâtiment. Je sais que j'y étais bon, vu le nombre d'emplois que j'ai créés. Dans ma vie actuelle, je peins des tableaux. Mais on ne m'avait jamais dit que je devrais en plus parler en public. »

Cette fois, les rires furent un peu plus nourris.

« J'avais prévu de commencer par vous dire que je ne savais pas ce que je faisais ici, mais en réalité, si, je le sais. Et c'est aussi bien, vu que c'est tout ce que j'ai à vous dire. Voyez-vous, j'ignore tout de l'histoire de l'art, des théories artistiques, ou même de la façon d'apprécier l'art. Certains d'entre vous connaissent peut-être Mary Ire. »

Il y eut quelques petits rires, comme si j'avais dit, *Certains d'entre vous connaissent peut-être Andy Warhol.* La dame elle-même regarda autour d'elle, se rengorgeant un peu, droite comme un I.

« Lorsque j'ai amené quelques-unes de mes premières peintures à la Galerie Scoto, Ms Ire les a vues et m'a qualifié de primitif américain. Je lui en ai plus ou moins voulu, vu que je change de sous-vêtements tous les jours et que je me brosse les dents tous les soir avant de me coucher... »

Cette fois, la salle éclata de rire. Mes jambes étaient redevenues des jambes ; elles n'étaient plus en plomb et je me sentais capable de prendre la poudre d'escampette, mais je n'en éprouvais plus ni l'envie ni le besoin. Peut-être allaient-ils détester mes toiles, mais ce n'était pas un problème, parce que moi, je ne les détestais pas. Qu'ils rient, qu'ils me huent ou qu'ils sifflent, qu'ils aient un petit hoquet de dégoût (ou un petit bâillement), si ça leur chantait ; quand ce serait terminé, je pourrais retourner peindre.

Et s'ils adoraient ça ? Pareil.

« Mais si elle a voulu dire par là que j'étais un homme faisant quelque chose qu'il ne comprenait pas, qu'il était incapable d'exprimer en mots parce que personne ne lui avait jamais appris les mots pour le dire, alors elle a raison. »

Je voyais Kamen hocher la tête, l'air content. Et Mary Ire, Dieu me damne, faisait pareil.

« Si bien que tout ce qui reste, c'est raconter comment j'en suis venu à ça. Le pont que j'ai franchi pour passer de mon autre vie à ma vie actuelle. »

Kamen frappait silencieusement ses grosses mains charnues l'une contre l'autre. Cela me fit du bien. Qu'il soit ici me faisait du bien. J'ignorerai toujours ce qui serait arrivé s'il n'avait pas été là, mais je crois que les choses se seraient mal passées. Auraient été *muy feas*, comme aurait dit Wireman – très moches.

« Mais je dois aller au plus simple car, comme le dirait mon ami Wireman, quand il est question du passé, nous avons tous tendance à charger la mule – et je crois qu'il a raison. On en dit trop et on finit par se retrouver... heu... je ne sais pas... en train de raconter le passé qu'on aurait aimé avoir, peut-être. »

Je vis Wireman acquiescer de la tête.

« Oui, c'est bien ça, le passé qu'on aurait aimé avoir. Pour dire les choses simplement, donc, j'ai eu un accident sur un chantier. Un très grave accident. Un véhicule de chantier a écrasé en reculant le pick-up dans lequel j'étais, pour mon malheur, et m'a écrasé par la même occasion. J'ai perdu mon bras droit et ai bien failli perdre aussi la vie. J'étais marié, mais mon mariage n'a pas tenu. J'étais au bout du rouleau. C'est

quelque chose que je comprends mieux aujourd'hui ; à l'époque, je savais seulement que je me sentais très, très mal. Un autre ami, un homme du nom de Xander Kamen, a eu l'idée de me demander un jour s'il n'y avait pas quelque chose qui me rendait heureux. Quelque chose... »

Je me tus. Kamen me regardait avec intensité, depuis le premier rang, la grande boîte en équilibre précaire sur l'arrondi de son ventre. Je me souvins de lui, le jour où il était venu me voir au bord du lac Phalen, avec son porte-documents éraflé, tandis que le froid soleil d'automne jetait des rais obliques intermittents sur le sol du séjour. Je me souvins d'avoir pensé au suicide et aux milliers de voies conduisant dans les ténèbres : autoroutes, voies secondaires et petits sentiers oubliés et envahis d'herbes...

Le silence s'étirait, mais je ne le redoutais plus. Et mon public ne paraissait pas s'en formaliser. Il était naturel que mon esprit vagabonde. J'étais un artiste.

« L'idée du bonheur – du moins en ce qui me concernait – était quelque chose à quoi je n'avais pas pensé depuis longtemps, repris-je. À quoi avais-je pensé ? À entretenir ma famille et, après avoir lancé ma propre boîte, à ne pas laisser tomber les gens qui travaillaient pour moi. Je voulais aussi réussir et travaillais dur pour y parvenir – avant tout parce que tant de gens s'attendaient à ce que j'échoue. Puis il y a eu l'accident. Tout a changé. J'ai découvert que je n'avais pas... »

Je tendis les bras, les deux bras, même si les gens n'en voyaient qu'un, mes mains tâtonnant à la recherche du mot qui me manquait. Peut-être un frisson parcourut-il le vieux moignon, dans sa manche retenue par une épingle.

« ... que je n'avais aucune ressource pour remplacer tout ça. J'ai dit à mon ami Kamen que je dessinais, autrefois, mais que cela remontait à très longtemps. Il m'a suggéré de m'y remettre et, quand je lui ai demandé pourquoi, il m'a répondu que j'avais besoin de barrières contre la nuit. Je n'ai pas compris ce qu'il a voulu dire, sur le coup, parce que j'étais perdu, en proie à la confusion et que je souffrais. Je le comprends mieux, aujourd'hui. On dit par habitude que la nuit tombe ; mais ici,

elle se lève. Elle se lève du Golfe, après le coucher de soleil. Ce spectacle m'a stupéfié. »

Ce qui me stupéfiait aussi était mon éloquence, alors que j'improvisais. Mon bras droit ne se manifesta à aucun moment. Mon bras droit n'était qu'un moignon dans une manche fermée d'une épingle de nourrice.

« Pourrait-on baisser toutes les lumières ? La mienne y comprise, s'il vous plaît ? »

Le responsable de l'éclairage réagit aussitôt. Le rond de lumière dans lequel je me tenais se réduisit à presque rien. La grande salle se retrouva entièrement plongée dans la pénombre.

« Ce que j'ai découvert, en traversant le pont entre mes deux vies, c'est que la beauté peut parfois apparaître dans les circonstances les plus singulières. Ce qui n'est pas une idée très originale, n'est-ce pas ? Un lieu commun, en réalité... un peu comme un coucher de soleil en Floride. Elle n'en est pas moins vraie pour autant, et la vérité mérite d'être proclamée... à condition qu'elle puisse l'être d'une nouvelle manière. J'ai essayé d'y parvenir par la peinture. Première diapo, s'il vous plaît. »

Elle vint fleurir sur le grand écran de trois mètres sur deux placé à ma droite. Trois roses gigantesques et opulentes poussant sur un lit de coquillages rose foncé. Ils étaient foncés parce qu'ils se trouvaient sous la maison, dans l'ombre de la maison. Le public eut un soupir collectif, bruit qui rappelait une rafale de vent, brève mais forte. Je l'entendis et compris que ce n'était pas seulement Wireman et les gens de Scoto qui comprenaient. Qui voyaient. Cette brusque aspiration d'air était celle de personnes laissées soudain sans voix devant quelque chose de totalement inattendu.

Puis ils commencèrent à applaudir. Cela dura presque une minute. Je restai agrippé au lutrin, hypnotisé par ce que j'entendais.

Le reste de la conférence prit environ vingt-cinq minutes, mais j'en ai presque tout oublié. La présentation des autres diapos se fit comme dans un rêve. Je me disais toutes les deux minutes que j'allais me réveiller dans mon lit, à l'hôpital, ravagé

par une douleur brûlante et rugissant que je voulais de la morphine.

## XII

Cette impression d'être dans un rêve persista pendant la réception qui suivit la conférence, à la galerie Scoto. À peine avais-je vidé mon premier verre de champagne (plus gros qu'un dé à coudre, mais pas tellement) qu'on m'en mettait un deuxième dans la main. Des gens que je ne connaissais pas portaient des toasts à ma santé. Il y eut des appels et quelqu'un lança même un « Maestro ! » sonore. Je regardai autour de moi, à la recherche de mes nouveaux amis et ne voyais personne.

Mais je n'avais guère le temps de les chercher. Les félicitations, aussi bien pour mon discours que pour les diapos, paraissaient ne pas vouloir finir. Au moins n'avais-je pas à affronter quelque analyse critique de ma technique, car les peintures (auxquelles j'avais joint quelques dessins pour faire bonne mesure) avaient été remisées à l'abri, sous clef, dans les deux réserves au fond de la galerie. Quant au secret pour ne pas se faire écraser à sa propre réception, quand il vous manque un bras, j'ai découvert qu'il consistait à garder constamment brandie, dans votre paluche restante, une crevette enroulée dans sa tranche de bacon.

Mary Ire s'approcha et me demanda si j'étais toujours d'accord pour une interview.

« Volontiers, lui dis-je, même si je ne vois pas très bien ce que je pourrais ajouter. Je crois que j'ai tout dit ce soir.

— Oh, nous trouverons bien deux ou trois choses », répondit-elle. Et que je sois pendue si elle ne m'adressa pas un clin d'œil de derrière ses lunettes années cinquante en forme d'yeux de biche, tandis qu'elle rendait sa flûte de champagne à un serveur qui passait avec un plateau. « Après-demain. À *bientôt, monsieur\**.

— Comptez sur moi », répliquai-je, résistant à l'envie d'ajouter que si elle envisageait de parler en français, il lui faudrait attendre que je porte mon béret de rapin.

Sur quoi, elle s'éloigna, telle une brise légère, déposant un baiser tout aussi léger sur la joue de Dario avant de se glisser dans la nuit embaumée de mars.

Jack s'approcha de moi, barbotant deux flûtes de champagne en chemin. Juanita, toute pomponnée et chic dans un petit tailleur rose, accompagnait mon homme à tout faire. Elle prit une crevette, mais refusa le champagne. Jack me tendit donc le second verre, attendant que j'aie avalé mon amuse-gueule, et trinqua avec moi.

« Félicitations, patron. Vous avez cassé la baraque.

— Merci, Jack. Voilà au moins une critique que je peux vraiment comprendre. » J'avalai le champagne (une gorgée par flûte, à vrai dire) et me tournai vers Juanita. « Vous êtes absolument ravissante.

— *Gracias*, Mr. Edgar », répondit-elle avant de regarder autour d'elle. « Ces tableaux sont bien, mais les vôtres sont mieux.

— Merci. »

Jack tendit une crevette à Juanita. « Vous pouvez nous excuser une minute ?

— Bien sûr. »

Jack m'entraîna tout à côté d'une sculpture de Gerstein aux couleurs éclatantes. « Mr. Kamen a demandé à Wireman s'il ne pouvait pas rester un peu plus longtemps après le départ des gens.

— Ah bon ? dis-je, ressentant une pointe d'inquiétude. Pourquoi ?

— Voyez-vous, venir jusqu'ici lui a pris une grande partie de la journée, et lui et les chiottes d'avion, paraît-il, ça ne fait pas bon ménage (Jack sourit). Il a dit à Wireman qu'il avait eu l'impression d'être assis sur quelque chose toute la journée et qu'il voulait pouvoir se libérer tranquillement. »

J'éclatai de rire. Mais j'étais aussi touché. Il ne devait pas être facile, pour un homme de la taille de Kamen, d'utiliser les transports publics... et maintenant que j'y pensais sérieusement, je me disais qu'il devait être exclu pour lui de s'asseoir sur l'un de ces sièges minuscules qu'on trouve dans les toilettes d'un

avion. Pisser debout ? À la rigueur. Tout juste. Mais pas s'asseoir. Il ne pouvait tout simplement pas tenir dans l'espace.

« Bref, Wireman a pensé que Mr. Kamen méritait bien un temps mort. Il a dit que vous comprendriez...

— Bien sûr », dis-je en faisant signe à Juanita de s'approcher.

Elle avait trop l'air d'être abandonnée, dans ce qui devait être ses plus beaux vêtements, au milieu de tous ces vautours de la culture qui allaient et venaient autour d'elle. Je la serrai dans mon bras et elle me sourit. Et, juste au moment où je la persuadai enfin de prendre un verre de champagne en lui expliquant qu'ils étaient minuscules (la manière dont je prononçai *pequeño* la fit pouffer – encore raté), Wireman et Kamen – ce dernier tenant toujours son paquet-cadeau à la main – arrivèrent. Le visage de Kamen s'éclaira lorsqu'il me vit, ce qui me fit plus de bien que plusieurs salves d'applaudissements et même qu'une ovation debout.

Je m'emparai d'une flûte sur un plateau qui passait, fendis la foule et la lui tendis. Puis je passai mon bras aussi loin que je pus sur ses vastes épaules pour le serrer contre moi. Lui me rendit mon étreinte avec une telle vigueur qu'il réveilla douloureusement mes côtes encore sensibles.

« Edgar, vous avez une mine sensationnelle. Je suis tellement content ! Dieu est bon, mon ami. Dieu est bon.

— Comme vous, dis-je. Comment se fait-il que vous ayez débarqué comme ça à Sarasota ? Encore un coup de Wireman, je parie. » Je me tournai vers mon *compadre* du parasol rayé. « C'est bien ça, n'est-ce pas ? Vous avez appelé Kamen pour lui demander s'il ne voulait pas jouer les invités mystère à la conférence ? »

Wireman secoua la tête. « J'ai appelé Pam. Je paniquais, *muchacho*, parce que je me rendais compte que la perspective de cette conférence vous faisait péter les plombs. Elle m'a dit qu'après votre accident, il y avait une personne – et une seule – que vous écoutiez, le Dr Kamen. Je l'ai donc appelé. Je n'aurais jamais cru qu'il pourrait venir ainsi, au dernier moment, mais... il est là.

— Et non seulement je suis là, mais je vous apporte un cadeau de la part de vos filles, ajouta Kamen en me tendant le paquet. Vous allez cependant devoir vous contenter de ce que j'avais en réserve, vu que je n'ai pas eu le temps de faire les boutiques. Je crains que vous ne soyez déçu. »

Je sus brusquement ce qu'il y avait dans le paquet et ma bouche devint sèche. Je logeai malgré tout la boîte sous mon moignon, tirai sur le ruban et déchirai le papier. À peine remarquai-je Juanita qui observait la scène. Il y avait à l'intérieur une boîte tout en longueur qui me fit penser à un cercueil d'enfant. Bien entendu. À quoi d'autre cela pouvait-il ressembler ? Sur le couvercle, on lisait MADE IN THE DOMINICAN REPUBLIC.

« La classe, doc, dit Wireman.

— Je n'ai pas eu le temps de trouver mieux, j'en ai peur », s'excusa Kamen.

Leurs voix paraissaient me provenir de très loin. Juanita souleva le couvercle. Je crois que Jack le prit. Et je vis Reba me regarder, une Reba habillée cette fois d'une robe rouge et non bleue, mais une robe à pois aussi ; elle avait les mêmes Mary Jane brillantes aux pieds, les mêmes cheveux rouges sans vie et les mêmes yeux bleus qui disaient, *Hou, le vilain monsieur ! Je suis restée enfermée là-dedans tout le temps !*

Toujours de très loin, Kamen disait : « C'est Ilse qui m'a appelé et a suggéré la poupée. Elle et sa sœur s'étaient téléphoné auparavant. »

*Bien sûr, Ilse, pensai-je. J'avais conscience du murmure constant des conversations, dans la galerie, qui faisait penser au murmure des coquillages sous Big Pink. J'avais toujours mon sourire Oh, comme c'est chouette vissé aux lèvres, mais si jamais quelqu'un m'avait tapé sur l'épaule à ce moment-là, j'aurais hurlé. Ilse était celle qui était venue sur Duma Key. Qui avait emprunté la route qui passait devant El Palacio.*

Kamen avait beau être malin, je ne pense pas qu'il se rendit compte que quelque chose n'allait pas – sans compter qu'il avait voyagé toute la journée et n'était pas au mieux de sa forme. Wireman, cependant, m'observait, la tête légèrement inclinée de



côté, les sourcils froncés. Et je pensai que Wireman me connaissait mieux que Kamen ne m'avait jamais connu.

« Elle savait que vous en aviez déjà une, reprit Kamen. Elle a pensé qu'en avoir une seconde vous rappellerait vos deux filles, et Melinda a dit qu'elle était d'accord. Mais évidemment, je n'ai que des Lucy...

— Des Lucy ? » s'étonna Wireman en prenant la poupée dont les jambes de chiffon pendaient et les yeux vides restaient fixes.

« Elles ressemblent à Lucille Ball, vous ne trouvez pas ? Je les donne parfois à des patients et, bien entendu, ils leur attribuent un nom. Comment aviez-vous appelé la vôtre, Edgar ? »

Un instant, l'ancienne glaciation envahit mon cerveau et je pensai *Rhonda Robin Rachel, assieds-toi dans l'ami, assieds-toi dans le pote, assieds-toi dans le copain assieds-toi dans la putain de chapain !* puis je pensai, *C'était ROUGE.*

« Reba, dis-je. Comme la chanteuse country.

— Et vous l'avez toujours ? demanda Kamen. Ilse m'a dit que oui.

— Oh, bien entendu. »

Et je me rappelai Wireman parlant des boules du Loto, comment il suffisait de fermer les yeux pour les entendre tomber : *clic, clic, clic.* Il me semblait les entendre, en effet. La nuit où j'avais achevé *Wireman regarde à l'ouest*, j'avais eu des visiteuses à Big Pink, deux petites réfugiées voulant s'abriter de la tempête. Les deux sœurs noyées d'Élizabeth, Tessie et Laura Eastlake. Et voilà que je me retrouvais à nouveau avec des jumelles à Big Pink – pourquoi ?

Parce que quelque chose venait de resurgir, voilà pourquoi. Quelque chose venait de resurgir et avait mis cette idée dans la tête de ma fille. C'était le *clic* suivant du tirage, la balle de ping-pong suivante sautant du panier.

« Edgar ? demanda Wireman. Ça va bien, *muchacho* ?

— Oui », répondis-je avec un sourire. Le monde se remit paresseusement en place, avec toutes ses lumières, toutes ses couleurs. Je m'obligeai à prendre Reba des mains de Juanita qui

la regardait avec un certain étonnement. C'était dur à faire, mais j'y parvins. « Merci, Dr Kamen. Xander. »

Il haussa les épaules et ouvrit les mains. « Remerciez vos filles, Ilse en particulier.

— Je n'y manquerai pas. Qui est prêt pour un autre verre de champagne ? »

Ils l'étaient tous. Je rangeai ma nouvelle poupée dans sa boîte, me promettant deux choses. La première était qu'il fallait que jamais mes deux filles ne sachent à quel point la vue de cette foutue poupée m'avait terrifié. La seconde était que les deux sœurs – les deux sœurs bien vivantes – ne devraient jamais, au grand jamais, mettre ensemble le pied sur Duma Key. Ni même jamais y venir du tout.

Ce sont deux promesses que j'ai tenues.

## Une autre Floride

### I

« Très bien, Edgar, je crois que nous avons pratiquement terminé. »

Peut-être décela-t-elle quelque chose sur mon visage car Mary Ire se mit à rire. « Ça n'a pas été si terrible que cela, tout de même ?

— Non », dis-je.

Et, effectivement, l'interview n'avait pas été si terrible que ça, même si ses questions sur ma technique m'avaient mis mal à l'aise. Ma technique se résumait en deux points : je regardais les choses et barbouillais ensuite une toile. Et mes influences ? Que pouvais-je en dire ? La lumière. J'en revenais toujours à la lumière, aussi bien dans les toiles que j'aimais regarder que dans celles que j'aimais peindre. Ce qu'elle provoquait à la surface des choses, ce qu'elle semblait suggérer sur ce qu'il y avait à l'intérieur, cherchant une voie pour apparaître. Voilà qui ne sonnait pas très érudit. Qui sonnait même idiot à mes oreilles.

« Très bien, dit-elle, dernière question. Combien d'autres peintures avez-vous exécutées ? »

Nous étions installés dans l'appartement de Mary sur Davis Islands, secteur chic de Tampa qui me faisait l'effet d'être la capitale Art déco de la planète. La salle de séjour était une vaste pièce presque vide avec un canapé dans un coin et deux fauteuils de repos dans l'autre. Pas de livres. Mais pas de télé non plus. Sur le mur ouest, où la lumière du matin devait la toucher, il y avait une grande toile de David Hockney. Mary et moi étions assis aux deux coins opposés du canapé. Elle avait

son bloc de sténo sur les genoux. Un cendrier était posé en équilibre sur son accoudoir. Entre nous deux était posé un gros magnétophone métallisé Wollensak. Il devait avoir au moins cinquante ans mais il tournait sans bruit, comme une horloge. La technologie allemande, mon petit.

Mary n'était pas maquillée, mais ses lèvres brillaient sous l'effet d'un produit incolore. Elle avait les cheveux noués à la diable en une sorte de chignon qui réussissait à paraître à la fois élégant et négligé. Elle fumait des cigarettes anglaises et éclusait ce qui me semblait être du scotch sec dans un grand verre en cristal Waterford (elle m'avait proposé une boisson et avait paru déçue que je choisisse de l'eau minérale). Elle portait des pantalons en coton griffés. Ses traits avaient quelque chose de vieux, d'usé et de sexy. Sa grande époque devait remonter au temps où l'on passait *Bonnie and Clyde* dans les cinémas, mais elle avait toujours des yeux à couper le souffle, même avec les ridules qui partaient des coins, des paupières plissées et même en l'absence de tout maquillage pour les mettre en valeur. Des yeux à la Sophia Loren.

« Vous nous avez passé vingt-deux diapos, pendant la projection à la bibliothèque. Dont neuf dessins au crayon. Très intéressants, mais de taille modeste. Et onze peintures, puisqu'il y avait en fait trois diapos de *Wireman regarde à l'ouest*, deux détails en plus de la vue d'ensemble. Ma question est donc, combien d'autres toiles avez-vous en réserve ? Combien allez-vous en exposer chez Scoto, le mois prochain ?

— Eh bien, je ne peux pas vous le dire exactement, parce que je peins tout le temps, mais je crois que, pour le moment, j'en ai environ... une vingtaine de plus.

— Vingt, dit-elle doucement d'une voix sans timbre. Vingt de plus. »

La manière dont elle me regarda me mit mal à l'aise et je changeai de position. Le canapé grinça. « Je crois que le chiffre exact doit être vingt et un. » Il y avait bien entendu quelques toiles que je ne comptais pas. *Amis avec avantages*, par exemple. Celle à laquelle je pensais parfois comme *Candy Brown perd son souffle*. Et le dessin avec la robe rouge.

« Autrement dit, plus de trente, en tout. »

Je fis l'addition dans ma tête et changeai de nouveau de position. « Ça doit être ça.

— Et vous ne vous rendez absolument pas compte à quel point c'est stupéfiant. Je vois à votre tête que vous n'en avez pas conscience. »

Elle se leva, alla vider le cendrier dans une corbeille à papier, derrière le canapé, puis se mit à contempler le Hockney, les mains dans les poches de son coûteux pantalon. Sur la peinture, on voyait une maison cubique et une piscine bleue. À côté de la piscine, se tenait une adolescente épanouie en maillot de bain une pièce noir. Tout en poitrine opulente, longues jambes, cheveux sombres. Elle portait des lunettes noires dans les verres desquels flamboyait un minuscule soleil.

« C'est un original ? demandai-je.

— Oui, tout à fait, répondit-elle sans se tourner. La fille en maillot de bain aussi. Mary Ire, vers 1962. Bimbo à Tampa. » Elle se tourna vers moi, l'expression féroce. « Pouvez-vous arrêter le magnétophone ? L'interview est terminée. »

Je tournai le bouton.

« Je voudrais que vous m'écoutiez. Cela ne vous ennuie pas ?

— Bien sûr que non.

— Certains artistes travaillent des mois sur une seule peinture pour un résultat qui ne sera pas moitié aussi bon que l'une des vôtres. Certes, nombre d'entre eux passent la matinée à cuver les excès qu'ils ont faits la veille. Mais *vous*... vous produisez vos toiles comme un ouvrier travaillant à la chaîne. Comme un illustrateur de revues... ou un... je ne sais pas... un dessinateur de BD !

— Dans l'éducation que j'ai reçue, on m'a inculqué l'idée qu'on devait se donner à fond à son travail – je crois que c'est tout. Quand j'avais mon entreprise, je faisais bien plus d'heures, car le patron le plus exigeant qu'un homme puisse avoir, c'est lui-même. »

Elle acquiesça. « Ce n'est pas vrai de tout le monde, mais quand ça l'est, c'est on ne peut plus vrai. Je sais.

— J'ai simplement appliqué... comment dire... cette éthique... à ce que je fais maintenant. Et c'est très bien. Bon

sang, c'est mieux que très bien ! Je branche la radio... c'est comme si je me mettais en état d'hypnose... et je peins... (Je rougis.) Je n'essaie pas d'établir le moindre record du monde, pas du tout...

— Je le sais bien. Dites-moi, avez-vous des blocages ?

— Des blocages ? » Je savais ce que voulait dire ce terme dans le contexte d'un match de football, mais c'était tout. « C'est quoi ?

— Peu importe. Dans *Wireman regarde à l'ouest* – qui est hallucinant, soit dit en passant, ce cerveau ! –, comment avez-vous reproduit les traits ?

— J'ai pris quelques photos.

— Je n'en doute pas, mon chou, mais quand vous avez été prêt à attaquer le portrait, comment les avez-vous préparés ?

— Je... eh bien...

— Avez-vous utilisé la méthode du troisième œil ?

— La méthode du troisième œil ? Jamais entendu parler. »

Elle me sourit gentiment. « Pour établir l'espacement exact entre les yeux du modèle, les peintres en imaginent souvent un – ou même en dessinent un – entre les deux. Et pour la bouche ? L'avez-vous centrée en utilisant les oreilles ?

— Non... c'est-à-dire, je ne savais pas qu'il fallait faire de cette façon. »

J'avais l'impression que c'était tout mon corps qui rougissait.

« Détendez-vous, dit-elle. Je ne vous suggère pas de suivre tout un tas de règles académiques à la con alors que vous les transgressez de manière aussi spectaculaire. C'est juste que... (Elle secoua la tête.) Trente toiles depuis le mois de novembre dernier ? Non, c'est même moins que ça, puisque vous n'avez pas commencé à peindre tout de suite.

— Bien sûr que non, il a fallu que j'achète tout le matériel avant. »

Sur quoi Mary éclata d'un rire qui se transforma en une toux qu'elle calma à l'aide d'une gorgée de scotch.

« Si produire trente toiles en trois mois est ce qu'on gagne à se faire presque écraser à mort, dit-elle quand elle put

reprendre la parole, je devrais peut-être me trouver un engin de chantier.

— C'est une très mauvaise idée, croyez-moi. » Je me levai et m'approchai de la fenêtre. De là, le regard plongeait dans Adalia Street. « C'est un bel appartement que vous avez là. »

Elle vint se joindre à moi et nous regardâmes ensemble le spectacle de la rue. Le café avec terrasse du trottoir d'en face, six étages plus bas, aurait pu avoir été transporté tel quel de La Nouvelle-Orléans. Ou de Paris. Une femme à la jupe rouge virevoltante flânait sur le trottoir, grignotant ce qui paraissait être une baguette de pain. Quelque part quelqu'un jouait un blues à la guitare acoustique, chaque note se détachant distinctement.

« Dites-moi une chose, Edgar... quand vous regardez là, dehors, ce que vous voyez vous intéresse-t-il en tant qu'artiste ou en tant que le constructeur que vous avez été ?

— Les deux. »

Elle rit. « Évidemment. Davis Island est un lieu entièrement artificiel. Le grand projet d'un homme du nom de Dave Davis. Gatsby le Magnifique, autrement dit, style floridien. Avez-vous entendu parler de lui ? »

Je secouai négativement la tête.

« Ce qui ne prouve rien, sinon que la gloire est chose passagère. Pendant les Années folles, Davis a été un Dieu, sur la côte du soleil. Ici. »

Elle eut un geste vers le fouillis de rues, en dessous ; les bracelets tintèrent à son poignet décharné. Pas très loin, un clocher sonna deux heures.

« Il a drainé tout le secteur marécageux, à l'embouchure de la Hillsborough River. A réussi à convaincre les autorités de Tampa d'y déplacer l'hôpital et la station de radio, à l'époque où la radio était encore plus importante que la santé. Il a fait construire d'étranges et superbes ensembles d'appartements à une époque où le concept d'ensembles d'appartements était inconnu. Des hôtels, des boîtes de nuit clinquantes. Il a arrosé le pays de ses dollars, a épousé une reine de beauté, en a divorcé pour l'épouser de nouveau. Il pesait plusieurs millions à une époque où le pouvoir d'achat d'un million de dollars était celui

de douze aujourd'hui. Et l'un de ses meilleurs amis habitait un peu plus loin, sur Duma Key. John Eastlake. Ce nom vous dit-il quelque chose ?

— Bien sûr. J'ai fait la connaissance de sa fille. C'est mon ami Wireman qui s'occupe d'elle. »

Mary alluma une autre cigarette. « Eh bien, ces deux hommes étaient riches comme Crésus, Dave avec ses terrains et ses spéculations immobilières, John avec ses usines. Mais Davis était un paon et Eastlake plutôt le genre discrète petite poule brune. Ce qui n'était pas plus mal pour lui, car vous savez ce qui arrive aux paons ?

— On leur pique leurs plumes ? »

Elle tira une bouffée de sa cigarette puis tendit vers moi les doigts qui la tenaient en rejetant la fumée par les narines. « C'est exactement cela, cher monsieur. En 1925-26, une crise économique éclata en Floride et tomba sur cet État comme une brique sur une bulle de savon. Dave Davis avait investi pratiquement tout ce qu'il avait dans ce que vous voyez depuis cette fenêtre », ajouta-t-elle avec un geste zigzaguant de la main qui englobait le dédale de ruelles et les bâtiments roses. « En 1926, les débiteurs de Davis lui devaient un peu plus de quatre millions de billets, tous investissements – des investissements rentables – confondus. Il ne put en récupérer que trente mille, environ. »

Cela faisait un moment que je n'avais pas chevauché sur le cou du tigre – façon qu'avait mon père de décrire la cavalerie et l'art de jongler avec ses débiteurs en remuant beaucoup de papiers – et je n'avais jamais poussé le bouchon aussi loin, même pas dans les premiers temps pourtant héroïques de la Freemantle Company. Je plaignais ce Dave Davis, même s'il devait être mort depuis longtemps.

« Dans quelle mesure pouvait-il couvrir ses dettes ?

— Il a tenu le coup, au début. C'était le boom dans d'autres parties du pays.

— Vous avez l'air d'en savoir long sur le sujet.

— L'art de la côte du Soleil est ma passion, Edgar. L'histoire de la côte du Soleil mon passe-temps.

— Je vois. Donc, Davis a survécu à la déconfiture ?



— Pas très longtemps. J'imagine qu'il a dû commencer par vendre ses actions pour couvrir les premières pertes. Et que ses amis l'ont aidé.

— Eastlake ?

— John Eastlake fut l'un des principaux anges à voler à sa rescousse, et cela en dehors de toute la gnôle de contrebande qu'il lui arrivait peut-être de planquer sur Duma Key, de temps en temps.

— Il a fait ça ?

— J'ai dit *peut-être*. C'était une autre époque, une autre Floride. Vous entendrez raconter toutes sortes d'histoires pittoresques sur la gnôle de contrebande au temps de la Prohibition, si vous habitez par ici assez longtemps. Gnôle ou pas, sans Eastlake Dave aurait été ruiné dès Pâques 1926. John n'était pas un play-boy, ne sortait pas en boîte et ne courait pas les filles comme Davis et d'autres amis de Davis, mais il était veuf depuis 1923 et quelque chose me dit que ce bon vieux Dave devait lui fournir de temps en temps une nana, quand John se sentait trop seul. Mais, dès l'été suivant, les dettes de Davis étaient devenues trop élevées. Même ses vieux potes ne pouvaient plus le tirer de là.

— Il a donc disparu par une nuit sans lune.

— Il a bien disparu, mais pas par une nuit sans lune. Ce n'était pas le style de Davis. En octobre 1926, moins d'un mois après le passage de l'ouragan Esther et des ravages qu'il a causés, détruisant le travail de toute sa vie, il est parti en bateau à voile pour l'Europe en compagnie d'un garde du corps et de sa nouvelle petite amie, une des figurantes des films de Mack Sennett. Le gorille et la nana sont arrivés jusqu'au gai Paris, mais pas Dave Davis. Il a disparu en mer, sans laisser de traces.

— C'est une histoire vraie, que vous me racontez ? »

De la main droite, elle m'adressa le salut scout – geste légèrement gâché par la cigarette qui se consumait entre son index et son majeur. « On ne peut plus vraie. En novembre 1926, il y a eu un service religieux ici même, répondit-elle en montrant le Golfe qu'on voyait scintiller entre deux immeubles Art déco d'un rose éclatant. En présence d'au moins quatre cents personnes dont beaucoup de femmes,

d'après ce que j'ai compris, ayant un faible pour les plumes d'autruches. L'un des orateurs était John Eastlake. Il a jeté une couronne de fleurs tropicales dans la mer. »

Elle soupira, et les effluves de son haleine me parvinrent. La dame tenait la bouteille, pas de doute ; pas de doute non plus qu'elle était en bon chemin pour se retrouver pas mal éméchée, sinon carrément ivre, dans le courant de l'après-midi.

« La mort de son ami a incontestablement attristé Eastlake, mais je crois qu'il ne s'en félicitait pas moins d'avoir survécu à Esther. Comme tout le monde. Il ne se doutait pas qu'il allait devoir jeter deux couronnes mortuaires de plus dans le Golfe dans moins de six mois. Il perdit non pas une, mais deux de ses filles. Trois, pourrait-on dire, si on y ajoute son aînée. Elle avait atterri à Atlanta. En compagnie d'un ancien contremaître de Papa, si ma mémoire est bonne. Même si on ne peut pas comparer cette déchéance avec le fait que les jumelles se soient noyées dans le Golfe. Seigneur, que cela a dû être difficile...

— ELLES SONT MORTES », dis-je, me souvenant de la manchette que m'avait citée Wireman.

Elle me regarda attentivement. « Je vois que vous avez fait vos propres recherches.

— Non, pas moi, Wireman. Il était intrigué par la vieille dame dont il a la garde. Je ne pense pas qu'il soit au courant du lien d'Eastlake avec ce Dave Davis. »

Elle paraissait songeuse. « Je me demande ce dont Élisabeth se souvient exactement.

— En ce moment, elle ne se rappelle même pas son propre nom », dis-je.

Mary m'adressa un nouveau coup d'œil intrigué, puis se détourna de la fenêtre pour aller écraser sa cigarette dans le cendrier. « Alzheimer ? La rumeur m'était parvenue.

— Oui.

— Je suis sacrément désolée de l'apprendre. C'est elle qui m'a raconté les détails les plus horribles à propos de Dave Davis, vous savez. En des temps meilleurs. On se voyait tout le temps, dans le milieu. Et j'ai interviewé la plupart des artistes

qui ont résidé à Salmon Point. Mis à part que vous lui avez donné un autre nom, n'est-ce pas ?

— Oui, Big Pink. »

Elle sourit. « Je savais que c'était quelque chose de mignon.

— Combien d'artistes y sont venus ?

— Des tas. Pour faire des conférences à Sarasota ou Venice et, peut-être, pour peindre un peu – bien que ceux qui ont séjourné à Salmon Point n'aient presque rien produit. Pour la plupart des invités d'Élizabeth Eastlake, le séjour sur Duma s'est réduit à des vacances gratuites.

— Elle ne leur prenait pas de loyer ?

— Oh, non », dit-elle avec un sourire plutôt ironique. « Le Conseil des arts de Sarasota payait les honoraires des conférences et Élizabeth les logeait, en général – à Big Pink, née\* Salmon Point. On ne vous a pas fait cette fleur, n'est-ce pas ? La prochaine fois, peut-être. En particulier parce que c'est là-bas que vous travaillez. Je pourrais vous nommer une demi-douzaine d'artistes qui ont séjourné dans votre maison sans jamais toucher un pinceau. »

Elle alla droit au canapé, récupéra son verre et en prit une gorgée. Non, une rasade.

« Élizabeth possède un dessin de Dalí exécuté à Big Pink, dis-je. Je l'ai vu de mes propres yeux. »

Les yeux de Mary brillèrent. « Ah oui, Dali... Dali a adoré cet endroit, mais même lui n'y a pas passé beaucoup de temps... Il a tout de même pris celui de me sauter avant de partir. Savez-vous ce qu'Élizabeth m'a dit, après son départ ? »

Je secouai la tête. Je l'ignorais, bien sûr, mais j'avais envie de l'apprendre.

« Il a dit que l'endroit était *trop riche*. Est-ce que cela a du sens pour vous, Edgar ? »

Je souris. « À votre avis, pourquoi Élizabeth a-t-elle fait de Big Pink une retraite pour artistes ? A-t-elle toujours été un mécène ? »

Elle parut surprise. « Votre ami ne vous en a pas parlé ? Il n'est peut-être pas au courant. D'après la légende locale, Élizabeth aurait été elle-même une artiste d'un certain talent.

— Que voulez-vous dire, d'après la légende locale ?

— On raconte — mais ce n'est peut-être qu'une affabulation, pour ce que j'en sais — qu'elle a été une enfant prodige. Qu'elle peignait admirablement bien quand elle était très jeune, et qu'elle s'est soudain arrêtée. Comme ça.

— Vous ne lui avez jamais posé la question ?

— Réfléchissez, bien sûr que si ! Poser des questions est précisément mon gagne-pain. »

Elle oscillait légèrement sur elle-même, à présent, et les yeux à la Sophia Loren étaient nettement injectés de sang.

« Et qu'est-ce qu'elle vous a répondu ?

— Que ce n'était rien du tout. Elle m'a dit : *Ceux qui en sont capables le font. Et ceux qui n'en sont pas capables soutiennent ceux qui le sont. Comme nous, Mary.*

— Le bon sens même, non ?

— Oui, c'est aussi ce que je pense, dit Mary en buvant encore une gorgée de scotch. Le seul problème, c'est que je n'ai pas cru à la première partie de sa réponse.

— Et pourquoi ?

— Je ne sais pas. Une intuition. J'avais une vieille amie du nom d'Aggie Winterborn, chargée de la rubrique des cœurs solitaires dans le *Tampa Tribune*, et je lui ai un jour raconté cette histoire. C'était à peu près à l'époque où Salvador Dalí nous faisait l'honneur de séjourner par ici, peut-être en 1980. Nous étions quelque part dans un bar — à l'époque, on était toujours quelque part dans un bar — et nous en étions venues à parler de la manière dont les légendes se bâtissaient. J'ai fait allusion à l'histoire d'Élizabeth qui aurait été un petit Rembrandt pour illustrer le sujet. Et Aggie — elle est morte depuis longtemps, Dieu ait son âme — m'a répondu qu'elle ne croyait pas que ce n'était qu'une légende, qu'elle pensait que c'était sinon la vérité, du moins une version de la vérité. Elle avait lu un article là-dessus.

— Avez-vous cherché à retrouver cet article ?

— Bien sûr. Je n'écris pas tout ce que je sais (elle me lança un clin d'œil), mais j'aime bien *être au courant* de tout.

— Et qu'avez-vous découvert ?

— Rien. Ni dans le *Tampa Tribune*, ni dans les journaux de Sarasota et de Venice. Si bien que ce n'était peut-être qu'une histoire inventée. Qui sait si même toutes celles à propos de son père planquant le whisky de Davis sur Duma Key ne sont pas aussi des racontars... Pourtant, j'aurais misé gros sur la fiabilité de la mémoire d'Aggie Winterborn. Sans compter qu'Élizabeth a eu une drôle d'expression quand je l'ai interrogée.

— Quelle drôle d'expression ?

— Du genre, *je ne vous le raconterai pas*. Mais tout cela remonte à je ne sais combien de temps, pas mal de gnôle a passé depuis sous les ponts et il n'y a plus personne à qui on pourrait poser la question, n'est-ce pas ? Pas si elle est dans l'état que vous décrivez.

— Non, mais elle pourrait connaître un mieux. Wireman dit que cela lui est déjà arrivé.

— Espérons-le, dit Mary. C'est un cas, vous savez. Les personnes âgées ne manquent pas en Floride – on n'appelle pas notre État l'antichambre du bon Dieu pour rien –, mais bien rares sont celles qui sont nées ici. La Floride dont se souvient Élizabeth – ou se souvenait – est en réalité une toute autre Floride. Ni celle de la course entre promoteurs à laquelle nous assistons maintenant, avec les stades couverts et les autoroutes qui vont partout, ni même celle que j'ai connue quand j'étais jeune. Ma Floride était celle de John D. McDonald, celle où tout le monde se connaissait à Sarasota et où la Tamiami Trail était un chemin de traverse. À l'époque, quand ils revenaient de la messe, les gens trouvaient parfois un alligator dans leur piscine ou un puma fouillant dans leur poubelle. »

Je me rendis compte qu'elle était complètement soûle, mais elle n'en était pas moins intéressante.

« La Floride dans laquelle ont grandi Élizabeth et ses sœurs était celle qui existait après le départ des Indiens mais avant celle où ce bon vieux Mister Blanc l'avait mise en croupe... en coupe réglée. Votre petite île vous aurait paru bien différente. J'en ai vu des photos. Rien que des choux palmistes envahis de figuiers étrangleurs, des gumbos limbos, des pins maritimes sur les parties sèches, du chêne de Virginie couvert de mousse et de la mangrove dans les parties humides. Il y avait de l'*erythrina*

*herbacea* – des haricots de Cherokee – et du houx à fruits noirs tapissant le sol, mais rien à voir avec cette jungle merdique qui pousse là-bas aujourd’hui. Seules les plages n’ont pas changé, et les avoines qui poussent juste au-dessus, bien entendu... comme l’ourlet d’une jupe. Le pont-mobile se trouvait déjà à la pointe nord, mais il n’y avait qu’une seule maison.

— Qu’est-ce qui a pu provoquer un tel envahissement ? demandai-je. En avez-vous une idée ? Les trois quarts de l’île sont enfouis dedans. »

On aurait pu croire qu’elle n’avait pas entendu la question. « Juste une maison, répéta-t-elle. Située sur une petite élévation du sol, vers le sud de l’île, dans le style colonial de celles qu’on montre aux touristes à Charleston ou à Mobile. Des colonnes, une allée en gravier. Il y avait une vue sensationnelle sur le Golfe, à l’ouest ; une vue sensationnelle sur la côte de Floride, à l’est. Même s’il n’y avait pas grand-chose à voir, Venice mise à part. Le village de Venice. Un petit village endormi. » Elle se rendit compte de ce qu’elle disait et se ressaisit. « Excusez-moi, Edgar. Je vous en prie. Je ne suis pas comme ça tous les jours. En réalité, vous devriez prendre... mon enthousiasme... comme un compliment.

— C’est ce que je fais.

— Il y a vingt ans, j’aurais essayé de vous entraîner dans mon lit au lieu de m’abrutir d’alcool. Même il y a dix ans, peut-être. J’espère seulement que je ne vous ai pas effrayé au point de vous faire fuir définitivement.

— Ça risque pas. »

Elle rit – une sorte de miaulement sec et joyeux. « Alors, j’espère que vous reviendrez bientôt. Je vous ferai mon célèbre gumbo rouge des familles. Mais pour le moment... » Elle me passa un bras autour des épaules et m’entraîna vers la porte. Elle avait un corps mince, chaud et dur comme la pierre, sous ses vêtements. Sa démarche n’était pas tout à fait assurée. « Pour le moment, je pense qu’il est temps pour vous de partir et temps pour moi d’aller faire ma sieste. J’ai le regret de dire que j’en ai besoin. »

Je passai dans le couloir et me retournai. « Mary ? Avez-vous jamais entendu Élizabeth parler de la mort de ses sœurs

jumelles ? Elle devait avoir elle-même quatre ou cinq ans. Assez âgée pour se souvenir de quelque chose d'aussi traumatisant.

— Jamais, répondit-elle. Pas une seule fois. »

## II

Une douzaine de chaises, environ, s'alignaient devant les portes du hall d'entrée dans ce qui était une bande ombragée, étroite mais agréable, à deux heures et quart de l'après-midi. La moitié des chaises étaient occupées par des personnes âgées qui regardaient passer la circulation sur Adalia Street. Jack était là aussi, mais il ne regardait pas le trafic ni n'admirait les filles. Accroupi devant un mur en stuc rose, il était plongé dans *La Science de la mort pour les cloches*. Il mit un signet à la page et se releva dès qu'il me vit.

« Très bon choix, quand on habite dans cet État, dis-je avec un signe de tête vers le livre et le crétin écarquillant les yeux qui servait d'emblème à la série.

— Il va bien falloir que je pense à une carrière et, quand je vois la manière dont vous vous agitez, ces derniers temps, je n'ai pas l'impression que mon boulot actuel va durer bien longtemps.

— Ne me bouscule pas, répondis-je, tâtant ma poche pour y vérifier la présence du petit flacon d'aspirine.

— En fait, c'est précisément ce que je vais faire.

— Tu dois aller quelque part ? » demandai-je, me mettant à marcher à côté de lui de mon pas de boiteux.

Nous passâmes dans le soleil. Il était chaud. Il y a bien un printemps, sur la côte ouest de la Floride, mais il ne fait que s'y arrêter le temps de prendre un café avant de filer vers le nord faire le gros boulot.

« Moi, non, mais vous, vous avez rendez-vous à quatre heures à Sarasota avec le Dr Hadlock. On devrait pouvoir arriver à l'heure s'il n'y a pas trop de circulation. »

Je m'arrêtai et lui posai la main sur l'épaule. « Le toubib d'Élizabeth ? Qu'est-ce que tu me racontes ?

— Pour un petit check-up. Le bruit court que vous n'avez cessé de le remettre à plus tard, patron.

— Encore un coup de Wireman, marmonnai-je, passant la main dans mes cheveux. Wireman, le type qui déteste les médecins. On peut dire qu'il va en entendre parler. Tu es témoin, Jack, jamais...

— Non, ce n'est pas lui, il pensait que vous réagiriez exactement comme ça, me coupa Jack, m'entraînant à nouveau. Allez, venez, nous n'y arriverons jamais si on ne se met pas en route tout de suite.

— Qui, alors ? Si ce n'est pas Wireman, qui a pris ce rendez-vous, qui ?

— Votre autre ami. Le grand baraqué noir. Bon Dieu, il me plaît ce type. Sacrement cool. Glacial. »

Nous avions rejoint la Malibu et Jack venait de m'ouvrir la porte côté passager. Je restai là un instant à le regarder, stupéfait. « Kamen ?

— Tout juste. Il a discuté un peu avec le Dr Hadlock, pendant la réception qui a suivi la conférence, et le Dr Kamen lui a dit qu'il était inquiet parce que vous n'aviez pas fait le check-up que vous lui aviez promis de faire. Le Dr Hadlock s'est porté volontaire.

— Il s'est porté volontaire. »

Jack acquiesça et sourit dans le grand soleil de Floride. D'une jeunesse insolente, avec son exemplaire de *La Science de la mort pour les cloches* fourrée sous le bras. « Hadlock a dit à Kamen qu'ils ne pouvaient pas prendre le risque qu'il arrive quelque chose à un si grand talent, tout juste découvert. Pour tout vous dire, je suis d'accord.

— Un tombereau de mercis, Jack. »

Il rit. « Vous êtes quelqu'un, Edgar.

— Et puis-je prétendre que je suis glacial, aussi ?

— Ouais, un vrai frigo. Allez, montez et passons le pont tant que c'est encore possible. »



### III

Finalement, nous arrivâmes pile à l'heure au cabinet du Dr Hadlock. D'après le Théorème de Freemantle sur les salles d'attente, on doit arriver trente minutes après l'heure prévue d'un rendez-vous pour être à l'heure au moment où l'on vous prend mais, cette fois-ci, je fus agréablement surpris. La secrétaire m'appela seulement avec dix minutes de retard et me fit passer dans une salle d'examen des plus joyeuses avec ses posters représentant d'un côté un cœur noyé dans la graisse et de l'autre des poumons calcinés par le tabac. C'était un soulagement de regarder, en face de moi, le tableau des lettres de plus en plus petites, même si je commençai à caler dès la sixième ligne.

Une infirmière entra, me plaça un thermomètre sous la langue, prit mon pouls, m'enroula autour du bras un appareil pour prendre la tension, le gonfla, étudia les chiffres. Quand je lui demandai ce que ça donnait, elle eut un sourire qui n'engageait à rien et me répondit : « Acceptable. » Puis elle me fit une prise de sang. Après quoi, équipé d'un godet en plastique, je me retirai dans les toilettes d'où j'envoyai des mauvaises vibrations à Kamen tout en ouvrant ma braguette. Un manchot est capable de donner un échantillon d'urine, mais le risque d'accident est beaucoup plus grand.

De retour dans la salle d'examen, l'infirmière n'était plus là. Elle avait laissé un classeur avec mon nom dessus. Un stylo rouge était posé à côté. Mon moignon se mit à me picoter. Sans réfléchir un instant à ce que je faisais, je pris le stylo et le mis dans ma poche de pantalon pour le remplacer par le Bic bleu que j'avais dans ma pochette de poitrine.

*Et qu'est-ce que tu vas lui raconter quand elle va revenir ?* me demandai-je. *Que la Petite Fée des Stylos est venue s'amuser à faire l'échange ?*

Avant d'avoir pu répondre à cette question – ou même d'avoir essayé de comprendre pourquoi j'avais subtilisé le stylo rouge –, Gene Hadlock entra et me tendit la main. Sa main gauche. Ce qui, dans mon cas, était la bonne. Il me plut

beaucoup plus que lorsqu'il était flanqué de Principe, le neurologue portant le bouc. Âgé d'une soixantaine d'années, il était légèrement enveloppé, portait une moustache blanche modèle brosse à dents et avait une façon agréable de vous examiner. Il me fit mettre en boxer-short et entreprit de passer en revue ma jambe droite et mon côté droit en prenant son temps. Il m'enfonça un doigt à plusieurs endroits, me demandant si ça me faisait mal. Il voulut savoir ce que je prenais comme antalgique et parut surpris quand je lui répondis que je marchais à l'aspirine.

« Je vais examiner votre moignon, dit-il, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Non, aucun. Allez-y simplement mollo.

— Je ferai de mon mieux. »

Je me retrouvai donc assis, ma main gauche posée sur ma cuisse gauche nue, contemplant le tableau d'ophtalmo pendant que Hadlock me tenait l'épaule d'une main et passait l'autre sous mon moignon. La septième ligne du tableau se lisait ainsi :

AGODSED<sup>21</sup>.

*Un dieu dit quoi ?* me demandai-je.

Faible et lointaine, je ressentis une légère pression. « Ça fait mal ?

— Non.

— Très bien. Non, ne vous tournez pas. Regardez en face de vous. Sentez-vous ma main ?

— Oui, mais c'est très lointain. Une pression. »

Mais pas de picotements. Et pourquoi en aurais-je ressenti ? Le bras qui n'était plus là avait voulu le stylo, et le stylo était dans ma poche. Le bras s'était donc rendormi.

« Et maintenant, Edgar ? Au fait, puis-je vous appeler Edgar ?

— Tout ce que vous voudrez pourvu qu'on dîne à l'heure. Pareil. Une pression. Légère.

— Vous pouvez regarder, à présent. »

Je regardai. Il avait encore une main sur mon épaule, mais l'autre pendait à son côté. Loin du moignon. « Oups...

---

<sup>21</sup> Approximativement : *Un dieu dit*.

— Pas du tout. Les sensations fantômes dans ce qui reste d'un membre sont normales. Je suis juste surpris de la vitesse à laquelle vous avez guéri. Et par l'absence de douleur. J'ai serré rudement fort, pour commencer. Tout ça est très bon. » Il prit de nouveau le moignon dans sa main et poussa vers le haut. « Est-ce que ça vous fait mal ? »

Je ressentis quelque chose, une sensation sourde, vaguement chaude. « Un peu, dis-je.

— Le contraire m'aurait inquiété (il me lâcha). Regardez de nouveau vers le tableau de lettres, voulez-vous ? »

Je fis ce qu'il me demandait et décidai que la si importante septième ligne se lisait en réalité AGOCSEO. Ce qui avait davantage de sens, puisque ça n'en avait pas.

« Avec combien de doigts je vous touche, Edgar ?

— Aucune idée. »

Je ne sentais même pas qu'il me touchait.

« Et maintenant ?

— Sais pas.

— Et maintenant ?

— Trois. »

Il était presque rendu à ma clavicule. Et j'eus la conviction – folle mais puissante – que j'aurais été capable de sentir ses doigts sur tout mon moignon si j'avais été dans une de mes séances frénétiques de peinture. Que j'aurais été capable, en fait, de sentir ses doigts dans l'air, en dessous du moignon. Et même que *lui* aurait été capable de me sentir... ce qui aurait sans aucun doute poussé le bon docteur à détailler et à prendre la porte en hurlant.

Il poursuivit son examen – ma jambe, ma tête. Il ausculta mon cœur, me regarda dans le fond de l'œil et fit tout un tas d'autres trucs de toubib. Lorsqu'il eut épuisé toutes les possibilités, il me dit de me rhabiller et de venir le retrouver au bout du couloir.

J'entrai dans un petit bureau où régnait un sympathique désordre. Hadlock était assis derrière l'unique meuble, renversé dans son siège. Il y avait des photos sur l'un des murs. Certaines devaient représenter des membres de sa famille, mais il y en avait une où on le voyait serrer la main de Georges Bush le Père,

une autre avec Maury Povich<sup>22</sup> (même niveau intellectuel, dans mon manuel perso) et une troisième où il était en compagnie d'une Elizabeth Eastlake incroyablement belle et pleine de santé. Ils tenaient des raquettes de tennis et je reconnus le terrain : celui d'*El Palacio*.

« J'imagine que vous n'avez qu'une envie, retourner sur Duma Key et quitter cette chaleur étouffante, n'est-ce pas ? me demanda Hadlock. Ça doit vous faire souffrir, à ce moment de la journée, et je parie que c'est pire que les trois sorcières de *Macbeth* quand l'humidité est forte. Si vous voulez une ordonnance pour du Percocet ou de la Vicodine...

— Non, l'aspirine me suffit », dis-je.

J'avais déjà eu assez de mal à me sortir des opiacés ; ce n'était pas maintenant que j'allais repiquer au truc, que j'aie mal ou pas.

« Vous avez remarquablement bien récupéré, reprit Hadlock. Je ne crois pas que vous ayez besoin de moi pour savoir quelle chance vous avez de ne pas vous retrouver dans un fauteuil roulant pour le reste de votre vie, très probablement à souffler dans une paille pour vous déplacer.

— J'ai déjà de la chance d'être en vie, dis-je. Dois-je conclure de tout ça que vous n'avez rien trouvé d'inquiétant ?

— Sous réserve des résultats de vos analyses d'urine et de sang, je dirais que vous êtes bon pour le service. Je ne demande qu'à vous faire faire une radio du crâne, du côté où vous avez été blessé, si certains symptômes vous inquiètent, mais...

— Non, il n'y a rien. »

D'accord, j'avais des symptômes et ils m'inquiétaient, mais ce n'était probablement pas une radiographie qui m'aiderait à en élucider la cause. Ou les causes.

Il acquiesça. « Si j'ai autant poussé l'examen de votre moignon, c'est parce que vous ne portez pas de prothèse. Je craignais un ramollissement. Ou simplement de trouver des signes d'infection. Mais tout semble aller bien.

— Je crois que je ne me sens pas encore prêt.

---

<sup>22</sup> Animateur relativement célèbre de talk-shows.

— C'est très bien. Mieux que très bien. Au vu du travail que vous accomplissez, je dirai que le proverbe *si c'est pas cassé, faut pas le réparer*, s'applique parfaitement ici. Vos peintures... remarquables. Il me tarde de les voir accrochées chez Scoto. Je viendrai avec ma femme. Elle est tout excitée.

— Génial, dis-je, merci. »

Réponse bien banale, du moins à mes propres oreilles, mais je ne savais toujours pas comment réagir à ce genre de compliments.

« Il y a quelque chose d'ironique et de triste à ce que vous soyez un hôte payant à Salmon Point, dit alors Hadlock. Pendant des années – mais vous le savez peut-être – Élisabeth a fait de cette maison une retraite pour artistes de passage. Puis elle est tombée malade et l'a laissée entrer dans la liste des propriétés en location, comme les autres. Elle a cependant tenu à ce qu'elle soit louée pour trois mois au minimum. Elle ne voulait pas voir des vacanciers venir y faire la java. Pas dans la maison où Salvador Dalí et James Bama avaient reposé leurs augustes têtes.

— Je ne peux pas dire qu'elle ait tort. Ce n'est pas un endroit ordinaire.

— Oui, et pourtant rares sont les artistes à y avoir séjourné qui ont produit quelque chose de spécial. C'est alors qu'un deuxième locataire payant est arrivé – un entrepreneur de travaux publics de Minneapolis qui se remettait d'un accident, et... Bref, Élisabeth a dû être très contente.

— Dans le bâtiment, on appelait ça y aller à la truelle, Dr Hadlock.

— Gene, dit-il. Ce n'est pas ce qu'ont pensé les gens qui étaient à votre conférence. Vous avez été sensationnel. Je regrette seulement qu'Élisabeth n'ait pas pu être là. Vous l'auriez vue se rengorger !

— Elle pourra peut-être venir au vernissage. »

Très lentement, Gene Hadlock secoua la tête. « J'en doute. Elle s'est battue bec et ongles contre l'Alzheimer, mais il arrive toujours un moment où la maladie l'emporte. Pas parce que le patient est psychologiquement affaibli, mais parce que c'est une maladie. Comme le cancer. Une fois que les symptômes se

manifestent, en général sous la forme de pertes de mémoire à court terme, le compte à rebours commence. Je crois qu'Élizabeth en est là et j'en suis sincèrement désolé. Je me suis bien rendu compte – et je crois que tout le monde s'en est rendu compte, à la conférence – que tout ce battage vous mettait mal à l'aise...

— Vous pouvez le répéter ?

— Mais si elle avait été là, elle en aurait pleinement profité à votre place. Je la connais depuis pratiquement toujours, et je peux vous dire qu'elle aurait tout supervisé, y compris l'accrochage de toutes les toiles dans la galerie.

— Je regrette de ne pas l'avoir connue telle qu'elle était avant.

— C'était un phénomène. J'avais vingt ans quand elle en avait quarante-cinq, et nous avons participé en double mixte au tournoi amateur de tennis au Colony, sur Longboat Key. C'était pendant mes vacances universitaires. J'ai encore la coupe. J'imagine qu'elle a encore la sienne quelque part. »

Ce qui me fit penser à quelque chose – *vous le trouverez, j'en suis sûre* – mais avant de pouvoir remonter jusqu'à la source de ce souvenir, il me vint autre chose à l'esprit. Une chose beaucoup plus récente.

« Dr Hadlock – pardon, Gene... Est-ce qu'Élizabeth elle-même a jamais peint ? Ou dessiné ?

— Elizabeth ? Non, jamais. »

Sur quoi il sourit.

« Vous en êtes certain ?

— Tout à fait. Je lui ai posé la question, un jour et je me rappelle même très bien à quelle occasion. Lorsque Norman Rockwell est venu ici faire une conférence. Il n'est pas descendu à Point Salmon, mais au Ritz. Norman Rockwell, sa pipe et tout le bazar ! » Gene Hadlock secoua la tête et son sourire s'agrandit. « Doux Jésus, si vous aviez vu cette controverse ! Les hurlements, quand le Conseil des Arts a annoncé que le dessinateur vedette du *Saturday Evening Post* allait venir ! C'était une idée d'Élizabeth et elle a été ravie de tout ce tohu-bohu. Elle disait qu'on aurait pu remplir le stade Ben Hill Griffin (il vit mon regard d'incompréhension) – celui de

l'Université de Floride. *Les marécages dont seuls les alligators sortent vivants ?*

— Si vous parlez de football, je ne m'intéresse qu'à deux équipes, les Vikings et les Packers.

— Bref, je lui ai posé la question de ses éventuels talents artistiques pendant le scandale Rockwell – il a d'ailleurs rempli la salle, et pas celle du Geldbart, mais celle du City Center. Elizabeth a ri et m'a dit qu'elle avait du mal à dessiner même des figures bâtons. En fait, elle a utilisé une métaphore sportive, raison pour laquelle j'ai pensé aux Alligators, probablement. Elle m'a dit qu'elle était comme ces étudiants venant d'une famille riche, sauf qu'elle s'intéressait aux arts et non au football. *Si tu ne peux pas être un athlète, mon chou, soutiens les athlètes. Et si tu ne peux pas être un artiste, nourris-les, occupe-toi d'eux et arrange-toi pour qu'ils soient à l'abri des intempéries.* Des talents artistiques, elle ? Absolument aucun. »

J'envisageai un instant de lui parler d'Aggie Winterborn, l'amie de Mary Ire. Je touchai alors le stylo rouge, au fond de ma poche, et décidai de n'en rien faire. Ce que je voulais avant tout, c'était retourner sur Duma Key et peindre. *Fille et Bateau n° 8* était le plus ambitieux de la série, également le plus grand et le plus complexe, et il était presque terminé.

Je me levai et lui tendis la main. « Merci pour tout.

— Ce n'est rien. Et si vous changez d'avis et que vous vouliez quelque chose d'un peu plus fort contre la douleur... »

## IV

Le tablier du pont mobile de Duma Key était relevé pour permettre à quelque richard de franchir tranquillement la passe donnant dans le Golfe. Jack, derrière le volant, admirait la fille en bikini vert qui prenait un bain de soleil sur le pont avant. La radio était branchée sur The Bone. Il y eut une page de pub (pour des motos et différents services de prêt, c'était la manne de la station, semblait-il), puis un air des Who : « Magic Bus ». Mon moignon se mit à me picoter, puis à me démanger. Et cette démangeaison se propagea vers le bas, sourde mais profonde.

Très profonde. Je montai un peu le volume, puis glissai la main dans ma poche pour en retirer le stylo volé. Ni bleu. Ni noir. Mais *rouge*. Je l'admirai un moment dans le soleil couchant. Puis j'ouvris la boîte à gants et tâtonnai dedans.

« Vous voulez que je vous aide, patron ? »

— Non. Continue plutôt à reluquer la petite merveille, là-bas. Je m'en tire très bien. »

Je sortis un bon de réduction pour des hamburgers NASCAR — *Faut bien manger !* proclamait-il. Je le retournai. Le côté pile était libre. Je dessinai rapidement, sans réfléchir. Ce fut terminé avant la chanson des Who. Sous le petit dessin, j'inscrivis cinq lettres. Le dessin lui-même était semblable aux griffonnages que je faisais dans mon autre vie pendant que je me prenais la tête (avec une tête de nœud, en général) au téléphone. Les lettres formaient le mot PERSE, nom de mon mystérieux bateau. Sauf qu'il y avait la question de la prononciation. J'aurais pu ajouter un accent au deuxième E, à la française, ce qui aurait donné quelque chose comme *Persay* ; ce n'était cependant pas correct non plus.

« Qu'est-ce que c'est ? » me demanda Jack après avoir jeté un coup d'œil sur le dessin. Puis il répondit lui-même à sa question. « Un petit panier à pique-nique rouge. Mignon. Mais c'est quoi, Perse ? »

— On prononce *Persie*.

— Je vous crois sur parole. »

La barrière donnant accès au pont s'ouvrit et Jack démarra pour rejoindre Duma Key.

Je regardais le petit panier rouge que j'avais dessiné — sauf qu'il me semblait qu'on appelait ce modèle-ci, monté en osier, une manne — et me demandais pourquoi il me paraissait aussi familier. Puis je compris qu'il ne l'était pas, ou pas exactement. C'était la phrase qui m'était familière. *Allez chercher le panier de pique-nique de Nan-Quelque-Chose*, m'avait dit Élisabeth le soir où j'avais ramené Wireman de l'hôpital de Sarasota. Le dernier soir où je l'avais vue avec toute sa tête, me rendais-je compte maintenant. *Il est dans le grenier, j'en suis tout à fait certaine*. Et aussi : *Il est rouge. Vous le trouverez. C'est dedans*. Sauf que lorsque je lui avais demandé de quoi elle parlait, elle



avait été incapable de me le dire. Elle était retombée dans son brouillard.

*Il est dans le grenier. Il est rouge.*

« Bien sûr, rouge, dis-je. Tout est rouge.

— Vous dites, Edgar ?

— Rien, répondis-je en contemplant le stylo volé. Je réfléchissais juste à voix haute. »

## V

*Fille et Bateau n° 8* – le dernier de la série, j'en étais presque certain – était vraiment achevé, mais je continuais à l'étudier dans la lumière qui s'allongeait, torse nu, tandis que *The Bone* faisait retentir « *Copperhead Road* ». J'avais travaillé sur cette toile plus que sur toutes les autres ; j'avais fini par comprendre qu'à de nombreux titres elle les résumait toutes, et cette idée était dérangeante. Raison pour laquelle je la dissimulais sous un drap après chacune des séances. À présent, la regardant avec ce que j'espérais être un œil dépassionné, je me rendais compte que *dérangante* n'était pas le bon mot ; ce truc-là était foutrement terrifiant. On avait l'impression de regarder un esprit tourné de travers.

Et peut-être ne serait-elle jamais *complètement* achevée. Il y avait encore la place, incontestablement, pour un panier de pique-nique rouge. J'aurais pu le suspendre au-dessus du beau-pré du *Perse*. Et diable, pourquoi pas ? Ce foutu machin grouillait déjà de toutes sortes de personnages et de détails. Il y aurait toujours de la place pour un de plus.

Je tendais déjà la main vers un pinceau chargé d'un rouge qui aurait pu être du sang lorsque le téléphone sonna. Je faillis le lâcher – ce que j'aurais certainement fait si j'avais été dans une de mes transes. Le panier de pique-nique n'avait pour but que d'être une note d'agrément de plus, comme toutes celles que j'avais ajoutées. Je reposai le pinceau et décrochai le téléphone. C'était Wireman et il paraissait tout excité.

« Elle a eu une période de lucidité cet après-midi, Edgar ! Ça ne veut peut-être rien dire – j'essaie de ne pas me raconter

d'histoires –, mais j'ai déjà vu ça arriver. Un premier instant de lucidité, puis un deuxième, un troisième et à la fin ils fusionnent les uns avec les autres et elle est de nouveau elle-même, au moins pendant un certain temps.

— Elle sait qui elle est ? Où elle est ?

— Pas pour le moment, mais pendant une bonne demi-heure, à partir de cinq heures et demie, elle a su tout ça et aussi qui j'étais. Écoutez ça, *muchacho* : elle a allumé elle-même sa foutue cigarette !

— Sûr et certain que je vais en toucher deux mots au ministre de la Santé », répondis-je.

Mais je pensais à autre chose. Cinq heures et demie, c'était à peu près l'heure où nous attendions la réouverture du pont, Jack et moi. L'heure à laquelle j'avais éprouvé le besoin de dessiner.

« A-t-elle voulu autre chose que fumer une cigarette ?

— Oui, manger. Mais avant, elle a tenu à aller voir Porcelaines-Ville. Elle voulait voir ses porcelaines, Edgar ! Savez-vous à quand remonte la dernière fois ? »

Je le savais, à vrai dire. Et c'était bon de le sentir aussi heureux pour elle.

« Elle a commencé à replonger une fois sur place, cependant. Elle a regardé autour d'elle et m'a demandé où était Percy. Elle m'a dit qu'elle voulait Percy, qu'il fallait mettre Percy dans la boîte à gâteaux. »

Je regardai ma peinture. Mon bateau. Il était à moi, à présent, d'accord. Mon *Perse*. Je passai ma langue sur des lèvres soudain sèches comme du cuir. Qui me faisaient le même effet que lorsque je m'étais réveillé pour la première fois après l'accident. Quand, pendant une grande partie du temps, je ne me rappelais même pas qui j'étais. Savez-vous ce qui est bizarre ? Se souvenir d'avoir oublié. Impression de regarder dans un palais des glaces. « Laquelle est Percy ?

— Du diable si je le sais. Quand elle me demande de jeter la boîte à biscuits dans le bassin aux poissons, c'est toujours après y avoir mis un personnage féminin. La bergère au visage endommagé, en général.

— A-t-elle dit autre chose ?

— Elle a voulu manger, comme je vous l'ai dit. De la soupe à la tomate. Et des pêches. Elle avait arrêté de regarder ses porcelaines, à ce moment-là, et commençait à retomber dans la confusion. »

Confusion provoquée par l'absence de Percy ? Ou de Perse ? Possible... jamais, cependant, je n'avais vu de bateau de porcelaine dans sa collection. Je pensai – ce n'était pas la première fois – que Perse était un nom curieux. On ne pouvait pas lui faire confiance. Il n'arrêtait pas de changer.

Wireman reprit la parole : « À un moment donné, elle m'a dit que la table fuyait.

— Et elle fuyait ? »

Il y eut un court silence. Puis il demanda, sans beaucoup d'humour : « Est-ce qu'on ne se paierait pas la tête de Wireman, par hasard, *mi amigo* ?

— Non, simple curiosité. Qu'est-ce qu'elle a dit, exactement ?

— Seulement ça. La table fuit. Mais ses porcelaines sont sur une vraie table, comme vous le savez. Pas sur un lac.

— Calmez-vous. Ne perdez pas votre sens de l'humour.

— C'est ce que j'essaie de faire, mais vous semblez vous-même un peu à côté de la plaque, Edster.

— Ne m'appellez pas comme ça, on dirait le nom d'une Ford des années soixante. Vous lui avez apporté sa soupe et elle était... comment ? De nouveau dans le brouillard ?

— Pas mal, oui. Elle avait jeté deux personnages au sol. Cassés. Un cheval et une fille de rodéo. »

Il soupira.

« Vous a-t-elle dit que la table fuyait avant ou après que vous avez apporté la soupe ?

— Avant, après, qu'est-ce que ça change ?

— Je ne sais pas, dis-je. Répondez-moi.

— Avant. Je crois. Oui, avant. Après, elle ne s'intéressait pratiquement plus à rien – elle n'avait même plus envie que j'aie jeter la boîte à biscuits dans l'eau pour la énième fois. J'avais mis la soupe dans son bol préféré, mais elle l'a repoussé si brusquement qu'elle s'en est renversée sur le bras. Son pauvre vieux bras. Elle n'a même pas paru le sentir. Pourquoi me

posez-vous toutes ces questions, Edgar ? Qu'est-ce que vous savez ? »

Il allait et venait, le téléphone sans fil à l'oreille. Je le voyais faire.

« Rien. J'avance en tâtonnant dans le noir, bon Dieu de Dieu.

— Ah bon ? Et avec quel bras ? »

Voilà qui me laissa un instant interdit, mais nous avions déjà été trop loin et trop partagé pour que je me rabatte sur des mensonges, même si la vérité était délirante. « Le droit.

— Très bien, dit-il. Très bien, Edgar. J'aurais aimé comprendre un peu ce qui se passait, c'est tout. Parce qu'il se passe quelque chose.

— Il se passe *peut-être* quelque chose. Comment est-elle ?

— Elle dort. Et je vous ai interrompu. Vous travaillez.

— Non », dis-je en regardant le pinceau que j'avais reposé. « Je crois que j'ai terminé, et je crois même que j'en ai terminé pour un moment. À partir d'aujourd'hui, je vais juste me balader et ramasser des coquillages jusqu'au vernissage.

— Noble perspective, mais je ne crois pas que vous vous y tiendrez. Pas un bourreau de travail comme vous.

— Et moi, je crois que vous vous trompez.

— D'accord, je me trompe. Ce ne sera pas la première fois. Viendrez-vous nous rendre visite, demain ? Je voudrais que vous soyez là si elle rebranche le courant.

— Comptez sur moi. Et on pourrait peut-être échanger quelques balles, sur le court.

— Voilà qui me va.

— Une dernière chose, Wireman. Est-ce qu'Élizabeth a jamais peint ? »

Il se mit à rire. « Comment savoir ? Je lui ai posé la question, un jour, et elle m'a répondu qu'elle avait du mal à seulement dessiner des figures bâtons. Que la passion qu'elle avait pour les arts n'était pas tellement différente de celle d'un étudiant riche pour le football ou le basket. Elle en a plaisanté, et elle a ajouté...

— Que si on ne peut pas être un athlète, il faut soutenir les athlètes.

— Exactement. Comment savez-vous ça ?

— Ça remonte à loin, répondis-je. À demain. »

Je raccrochai et restai un moment où j'étais, regardant les longs rayons obliques du soir allumer les feux d'un coucher de soleil sur le Golfe sans ressentir le besoin de peindre. Elle avait utilisé les mêmes termes avec Gene Hadlock. Et je ne doutais pas un instant que si j'avais posé la question à d'autres personnes, j'aurais eu droit à la même anecdote – deux fois, trois fois, une douzaine de fois. *Elle m'a dit qu'elle n'était même pas fichue de dessiner des personnages bâtons... si tu ne peux pas être un athlète, soutiens les athlètes.* Et pourquoi ? Parce qu'une femme honnête peut faire une entorse à la vérité, parfois, mais qu'un bon menteur ne change jamais d'histoire.

Je n'avais pas interrogé Wireman sur le panier de pique-nique rouge, mais c'était aussi bien ; s'il se trouvait dans le grenier d'*El Palacio*, il y serait encore demain et après-demain. J'avais le temps, me dis-je. Évidemment, c'est toujours ce qu'on se raconte, n'est-ce pas ? Nous n'arrivons pas à imaginer le temps qui fuit, et Dieu nous punit pour ce que nous ne pouvons pas imaginer.

Je regardai *Fille et Bateau n° 8* avec un sentiment proche du dégoût et recouvris le tableau de son drap. Jamais je n'ajouterais le panier de pique-nique au-dessus du beaupré ; jamais je n'ajouterais une seule touche de peinture à ce tableau-ci, dernier descendant délirant de mon premier dessin à Big Pink, celui que j'avais intitulé *Hello, n° 8* était peut-être la meilleure chose que j'aie jamais produite, mais bizarrement, je l'ai presque complètement oubliée. Jusqu'à l'exposition. Après, jamais je n'ai pu l'oublier.

## VI

Le panier de pique-nique.

Le foutu panier de pique-nique rouge rempli des dessins qu'elle avait faits.

Comme il me hante.

Même aujourd'hui, des années plus tard, je me prends à jouer encore au jeu des *si*, me demandant ce qui aurait changé si, laissant tomber tout le reste, j'étais tout de suite parti à sa recherche. Certes, il fut retrouvé – par Jack Cantori – mais à ce moment-là il était trop tard.

Et peut-être (mais je ne puis en être sûr) cela n'aurait-il rien changé du tout parce qu'une force était entrée en action, aussi bien sur Duma Key que chez Edgar Freemantle. Puis-je prétendre que c'est la force qui m'y avait conduit ? Non. Puis-je affirmer le contraire ? Pas davantage. Le temps que mars cède la place à avril, elle n'avait fait que croître et étendre subrepticement son emprise.

Ce panier.

Le foutu panier de pique-nique d'Élizabeth.

Il était *rouge*.

## VII

L'espoir nourri par Wireman de voir Élizabeth émerger à nouveau ne paraissait pas justifié. Elle resta prostrée dans son fauteuil à roulettes, telle un tas marmonnant ; elle sortait juste assez de sa torpeur, de temps en temps, pour réclamer une cigarette de la voix grinçante d'un vieux perroquet. Wireman avait engagé Annmarie Whistler pour l'aider quatre jours par semaine. Ce renfort le déchargeait certainement d'une partie de son travail mais était sans effet sur son moral ; il était meurtri de voir Élizabeth ainsi.

Il s'agit là, cependant, de quelque chose que je n'ai fait qu'entrapercevoir tandis qu'avril défilait, ensoleillé et chaud. Et, question chaleur, il n'y eut pas que la température.

Une fois publiée l'interview de Mary Ire, je devins une célébrité locale. Et pourquoi pas ? Un artiste, ça intéresse, en particulier dans la région de Sarasota. Un artiste jadis entrepreneur de travaux publics ayant renoncé aux joies du capitalisme, c'était encore mieux. Et un artiste (jadis entrepreneur, etc.) manchot, d'un talent exceptionnel, c'était de l'or en barre. Dario et Jimmy programmèrent une série d'autres

interviews, dont une sur Channel 6. J'émergeai de leur studio de Sarasota avec un mal de tête foudroyant et, en guise de cadeau, un autocollant vantant les mérites de la chaîne que je finis par coller non pas sur mon pare-chocs, mais par-dessus l'une des affichettes CHIENS MÉCHANTS de la maison voisine. Ne me demandez pas pourquoi.

Je pris également des dispositions pour le transport et l'accueil de tous ceux qui allaient venir. Wireman, à ce moment-là, était bien trop affairé à tenter de faire ingérer à Élisabeth autre chose que de la fumée de cigarette. Je me retrouvai en train de consulter Pam tous les deux ou trois jours à propos de la liste des invités du Minnesota et des billets d'avion pour ceux qui venaient d'autres États. Ilse appela deux fois. J'eus l'impression qu'elle faisait des efforts pour prendre un ton joyeux, mais je pouvais me tromper. Mes tentatives pour en apprendre un peu plus sur les derniers aléas de sa vie sentimentale se heurtèrent à une fin de non-recevoir courtoise mais ferme. Melinda appela aussi – notamment pour me demander mon tour de tête. Quand je voulus savoir pourquoi, elle refusa de répondre. Un quart d'heure après avoir raccroché, je compris : elle et son *ami*\* français allaient vraiment m'acheter un foutu béret. J'éclatai de rire.

Un journaliste d'Associated Press vint de Tampa à Sarasota – il aurait voulu pousser jusqu'à Duma, mais l'idée d'un reporter reniflant partout dans Big Pink, écoutant ce que j'estimais maintenant être *mes* coquillages –, cette idée me déplaisait. Il m'interrogea donc à la galerie, tandis qu'un photographe prenait des clichés de trois peintures sélectionnées avec le plus grand soin : *Roses poussant des coquillages*, *Coucher de soleil au sophora* et *Duma Road*. Je portais un T-shirt au nom d'un restaurant de poissons de Casey Key et une photo de moi – casquette de baseball à l'envers, une manche d'où ne dépassait qu'un moignon – fut publiée dans la presse nationale. Après quoi mon téléphone ne cessa plus de sonner. Angel Slobotnik, l'un des premiers, tint le crachoir vingt minutes. À un moment donné, il me déclara qu'il avait toujours su que j'avais ça en moi. « Quoi ? » demandai-je. Sa réplique fut : « Toutes ces conneries, patron », et nous nous payâmes

une sacrée tranche de rire. Kathi Green appela ; elle me parla de son nouveau petit ami (pas terrible) et de son nouveau programme de mise en forme (sensationnel). Je lui racontai comment Kamen avait fait son apparition à ma conférence et m'avait sauvé la mise. À la fin, elle pleurait, me disant qu'elle n'avait jamais eu un patient qui avait eu autant de cran ni aussi bien remonté la pente. Elle ajouta que lorsqu'elle me verrait, elle m'obligerait à m'asseoir par terre et me ferait faire cinquante abdominaux. Voilà qui ressemblait davantage à l'ancienne Kathi. Et, pour couronner le tout, Todd Jamieson, le toubib qui m'avait probablement épargné de passer le reste de ma vie sous forme de rutabaga humain, m'envoya une bouteille de champagne accompagnée d'une carte disant : *Suis trop impatient de voir vos œuvres !*

Si Wireman avait parié avec moi que j'en aurais marre et que je finirais par reprendre un pinceau avant l'expo, il aurait perdu. Quand je n'étais pas en train de me préparer pour la grande occasion, je marchais, je lisais ou je dormais. C'est ce que je lui expliquai lors de l'un des rares après-midi où nous nous étions retrouvés, à l'extrémité de l'allée en caillebotis, pour boire du thé vert sous le parasol rafistolé. On était à une semaine du vernissage.

« J'en suis content, me dit-il. Vous aviez besoin de vous reposer.

— Et vous, Wireman, comment vous sentez-vous ?

— Pas génial, mais je survivrai — Gloria Gaynor, 1978. Je suis triste, avant tout (il soupira). Je vais la perdre. J'ai essayé de me persuader qu'elle referait surface, mais... je vais la perdre. Ce n'est pas comme avec Julia et Esmeralda, grâce au ciel, mais c'est tout de même un crève-cœur.

— Je suis désolé, dis-je en posant ma main sur la sienne. Pour elle *et* pour vous.

— Merci, répondit-il, regardant les vagues. Parfois, j'ai l'impression qu'elle ne mourra jamais.

— Non ?

— Non. J'imagine que le Morse et le Charpentier de Lewis Carrol vont venir la chercher. Qu'ils vont juste la conduire



ailleurs, comme ils ont fait avec ces Huîtres naïves. L'entraîner sur la plage. Vous vous souvenez de ce que dit le Morse ? »

Je secouai la tête.

« Cela paraît honteux de leur jouer un tel tour, après les avoir amenées aussi loin et les avoir fait trotter si vite. » Du revers de l'avant-bras, il s'essuya le visage. « Regardez-moi un peu, *muchacho*, qui chiale comme le Morse. Faut vraiment être idiot...

— Mais non.

— J'ai en horreur l'idée qu'elle est définitivement partie, que la meilleure part d'elle-même s'en est allée sur la plage en compagnie du Morse et du Charpentier et qu'il ne reste rien, sinon un vieux rogaton grasseyé qui n'a pas encore tout à fait oublié comment on respirait. »

Je ne répondis rien. Il s'essuya de nouveau les yeux de l'avant-bras et prit une inspiration profonde, la gorge encombrée. « J'ai fait des recherches sur la vie de John Eastlake, reprit-il, ainsi que sur la manière dont ses filles se sont noyées et sur ce qui s'est passé après – vous me l'aviez demandé, vous vous rappelez ? »

Je ne l'avais pas oublié, mais cela me paraissait remonter à loin et être sans importance. Ce que je pense, aujourd'hui, est que quelque chose *voulait* que cela me paraisse ainsi.

« J'ai surfé sur Internet et en ai ramené pas mal d'infos prises dans les journaux locaux et dans deux ou trois mémoires qu'on peut télécharger. L'un d'eux – sans déconner, *muchacho* – s'intitule *Promenade en bateau et cire d'abeille, Enfance d'une fillette à Nokomis*, par une certaine Stephanie Weider Gravel-Miller.

— Rien qu'au titre ça sent son incursion rue des souvenirs.

— C'est exactement cela. Elle y parle des *joyeux gens de couleur qui cueillent des oranges en chantant des hymnes tout simples de leurs voix douces*.

— Je suppose que ça remonte à avant Martin Luther King.

— Tout juste. Mieux encore, j'ai eu un entretien avec Chris Shannington, de Casey Key – vous avez certainement dû l'apercevoir. Un vieux bonhomme pittoresque qui se balade partout avec une canne en racine de bruyère toute tordue et

presque de sa taille, un grand chapeau de paille enfoncé sur la tête. Son père, Ellis Shannington, était le jardinier de John Eastlake. D'après Chris, c'est Ellis qui s'est trouvé chargé de conduire Maria et Hannah, les deux sœurs aînées d'Élizabeth, à l'école Braden, une dizaine de jours après la noyade. Il a dit, *les gamines avaient le cœur brisé pour les petites.*

Wireman avait cité la phrase en prenant un accent du Sud bon à s'y méprendre et, pour je ne sais quelle raison, je repensai au Morse et au Charpentier, marchant sur la plage en compagnie des Petites Huîtres. La seule partie du poème dont je me souvenais quelque peu était celle où le Charpentier leur disait qu'elles avaient fait une agréable balade, mais bien entendu, elles ne pouvaient répondre, vu qu'elles avaient toutes été mangées. Toutes.

« Voulez-vous que nous en parlions maintenant ? me demanda Wireman.

— Vous aurez le temps ?

— Bien sûr. Annmarie est de service jusqu'à sept heures même si, pour des raisons pratiques, on partage le travail la plupart du temps. Nous n'avons qu'à retourner à la maison. Ce n'est pas que le dossier soit très épais, mais il y a au moins une photo qui vaut la peine d'être vue. Chris Shannington l'a retrouvée dans un carton, parmi les affaires de son père. Nous avons été ensemble jusqu'à la bibliothèque publique de Casey Key et j'en ai fait une photocopie... C'est une photo de Heron's Roost.

— Telle que la maison était à l'époque, c'est ça ? »

Nous nous étions mis en route quand Wireman s'arrêta. « Non, *amigo*, vous ne m'avez pas compris. Je parle de la Heron's Roost d'origine. *El Palacio* est le second Heron's Roost, construit presque vingt-cinq ans après la noyade des jumelles. À ce moment-là, les dix ou vingt millions de John Eastlake étaient devenus cent cinquante, ou quelque chose comme ça. *La guerre est une bonne affaire, investissez votre fils.*

— Mouvement de protestation contre la guerre du Vietnam, 1969, dis-je. Souvent cité en même temps que : *Une femme a autant besoin d'un homme qu'un poisson d'une bicyclette.* »

Wireman eut un mouvement de la main en direction de la jungle débridée qui poussait au sud. « Le premier Heron's Roost se trouvait par là-bas, à l'époque où le monde était jeune et où les gamines disaient *poup-oupie-doup*. »

Ce qui me fit penser à Mary Ire, pas simplement grise ou avec un coup dans le nez, mais carrément ivre, disant : *Juste une maison... Située sur une petite élévation du sol, vers le sud de l'île, dans le style colonial de celles qu'on montre aux touristes à Charleston ou à Mobile.*

« Qu'est-ce qui lui est arrivé ? demandai-je.

— Pour autant que je sache, elle est simplement tombée en ruine avec le passage du temps. Lorsque John Eastlake cessa les recherches pour retrouver les corps de ses jumelles, il abandonna aussi Duma Key. Il solda les comptes de tous ses employés, empaqueta ses affaires, fit monter les trois filles qui lui restaient dans sa Rolls – il en avait vraiment une – et ficha le camp. Un roman de Scott Fitzgerald qui n'a jamais été écrit, voilà ce que m'a dit Chris Shannington. Et aussi que Eastlake n'a pu retrouver la paix que lorsque Elizabeth l'eut ramené ici.

— D'après vous, est-ce que c'est quelque chose que Shannington sait vraiment ou une histoire qu'il a fini par croire à force de la raconter ?

— *Quién sabe ?* » dit Wireman. Il s'immobilisa de nouveau, montrant une fois de plus le sud de l'île. « Ce n'était pas la jungle, à l'époque. On pouvait voir la maison depuis le continent, et *vice versa*. Et, pour autant que je sache, elle s'y trouve encore. Ou ce qu'il en reste. Pourrissant sur place. » Il tendit la main vers la poignée de la porte de la cuisine et me regarda sans sourire. « Voilà un truc qui mériterait d'être peint, non ? Un bateau fantôme sur la terre ferme.

— Peut-être, dis-je, peut-être. »

## VIII

Il m'entraîna dans la bibliothèque gardée par l'armure complète, avec les armes de musée accrochées au mur. Là, sur la table proche du téléphone, il y avait un dossier sur lequel était

écrit JOHN EASTLAKE/HERON'S ROOST 1. Il l'ouvrit et en retira une photo sur laquelle on voyait une maison qui présentait une ressemblance indiscutable avec celle dans laquelle nous étions. Du niveau, disons, de celle de deux cousins germains. La seule différence importante (alors qu'on retrouvait le même plan général pour les deux, me semblait-il, et le même toit de tuiles espagnoles orange) ne faisait que souligner cette similitude.

L'actuel *Palacio* s'abritait du monde derrière un haut mur ne comportant qu'un seul portail – il n'y avait même pas d'entrée des fournisseurs. En dehors de Wireman, d'Annmarie, du jardinier qui venait deux fois par semaine et de la pauvre Miss Eastlake, personne ne voyait le superbe jardin que cachaient ces murs ; c'était comme un corps de femme splendide dissimulé par des vêtements informes.

La première Heron's Roost était très différente sur ce point. De même que le manoir d'Elizabeth dans Porcelaine-Ville, elle était précédée d'une douzaine de piliers et d'une véranda vaste et accueillante. L'allée en arc de cercle audacieux qui la desservait s'incurvait au milieu de près d'un hectare de gazon. Non pas une allée en gravier, comme me l'avait décrite Mary Ire, mais en coquillages écrasés qui la rendait sans doute toute rose. La maison d'origine invitait le monde ; celle qui lui avait succédé, *El Palacio*, lui intimait de rester au large. Ilse avait perçu cela tout de suite, et moi aussi, mais ce jour-là nous étions davantage attentifs à la route. Depuis lors, la vue que j'en avais avait changé, et pour une bonne raison : j'avais pris l'habitude d'y arriver par la plage. De l'aborder par son côté non protégé.

La première Heron's Roost avait aussi eu un pignon plus élevé, faisant deux étages en façade et trois à l'arrière, si bien – si elle avait vraiment été bâtie à un endroit surélevé, comme me l'avait dit Mary Ire – que, depuis le dernier étage, on devait avoir eu une vue sensationnelle, à trois cent soixante degrés, comprenant le Golfe, la côte, Casey Key et Don Pedro Island. Pas mal. Mais la pelouse paraissait bizarrement en mauvais état, mal tenue, et il y avait des trous dans l'alignement de palmiers ornementaux qui dansaient comme des Hawaïennes

de chaque côté de la maison. J'examinai le cliché de plus près et me rendis compte que certaines des fenêtres du dernier étage étaient clouées de planches. La ligne formée par le toit était aussi étrangement déséquilibrée et je ne compris pas pourquoi tout de suite. Il y avait une cheminée côté est et il aurait dû y en avoir une seconde côté ouest.

« Cette photo a-t-elle été prise après leur départ ? » demandai-je.

Wireman secoua la tête. « D'après Shannington, elle aurait été faite en mars 1927, avant que les jumelles se noient, quand toute la petite famille était heureuse et bien portante. Ce ne sont pas les outrages du temps que vous voyez, mais du mauvais temps. La faute à une Alice.

— C'est-à-dire ?

— La saison des ouragans commence officiellement le 15 juin, par ici, et dure environ cinq mois. Les tempêtes hors saison, accompagnées de pluies torrentielles et de vents violents – du moins dans le vocabulaire des anciens – sont toutes des Alice. C'est une sorte de plaisanterie.

— Vous avez inventé ce truc.

— Pas du tout. Esther – la grande tempête de 1926 – est passée complètement à côté de Duma, mais l'Alice de mars 1927 l'a frappée de plein fouet. Après quoi, elle est passée sur le continent et a inondé les Everglades. Elle est à l'origine des dégâts que vous voyez ici, qui ne sont pas énormes, en réalité : quelques palmiers arrachés, quelques fenêtres brisées, le gazon malmené. Mais, d'un autre côté, on en ressent encore les effets aujourd'hui. Parce qu'il paraît assez certain que c'est à cause d'Alice que Tessie et Laura se sont noyées et que tout le reste en a découlé. Y compris vous et moi nous retrouvant ici.

— Expliquez-vous.

— Vous souvenez-vous de cela ? »

Il prit une deuxième photo dans le dossier, une photo dont effectivement je me souvenais. En grand format, elle était accrochée, encadrée, sur le palier du premier étage. Il s'agissait d'une copie plus petite. La famille Eastlake, avec John Eastlake portant son maillot de bain à une seule bretelle et l'air d'un acteur hollywoodien de série B qui se serait spécialisé dans les

tarzaneries ou les polars. Il tenait Elizabeth, une main sous son petit derrière rebondi. L'autre tenait le harpon de poche, un masque et un tuba.

« À en juger par l'âge apparent d'Elizabeth, elle a dû être prise vers 1925, reprit Wireman. Elle semble avoir un peu plus de deux ans, pas loin de trois. Et Adriana (il tapota la plus grande) paraît avoir dix-sept ans pas loin de trente-quatre, vous ne trouvez pas ? »

Effectivement. Dix-sept ans et épanouie, même dans son fichu maillot de bain cachant presque tout.

« On lui voit tout le temps cet air boudeur, genre je voudrais être ailleurs, à celle-là, poursuivit Wireman. Je me demande simplement si son père a vraiment été surpris lorsqu'elle a mis les voiles avec l'un de ses contremaîtres. Et je me demande aussi si, tout au fond de lui, il n'était pas soulagé de la voir partir. » Il se remit à parler en imitant l'accent traînant de Chris Shannington : « Foutre le camp à Atlanta avec un mec en remorque et sa trousse à maquillage. » Sur quoi, il arrêta ; je supposai que le sujet des petites filles mortes, même si les choses s'étaient passées quatre-vingts ans auparavant, l'affectait plus ou moins. « Elle et son mari sont revenus, mais c'était juste pour rechercher les corps. »

Je tapotai l'image de la nounou noire qui faisait la gueule. « Qui était-ce ?

— Melda ou Tilda ou peut-être bien, Dieu nous ait en sa sainte garde, Hécuba, d'après Chris Shannington. Son père le savait, mais lui l'a oublié.

— Beaux bracelets. »

Il les regarda, sans beaucoup d'intérêt. « Si vous le dites.

— John Eastlake couchait peut-être avec elle. Ces bracelets étaient peut-être un petit cadeau.

— *Quién sabe ?* Un riche veuf, une jeune femme – on a déjà vu ça. »

Je lui montrai alors le panier de pique-nique que la jeune Noire tenait à deux mains, doigts croisés comme si l'objet était lourd. Plus lourd que s'il n'avait contenu que quelques sandwiches, aurait-on pu penser... mais peut-être y avait-il un poulet entier là-dedans. Et quelques bières pour *ole massa*, le

patron. Une petite récompense après une journée passée à plonger. « De quelle couleur pouvait bien être ce panier ? Brun foncé ? Ou rouge ?

— C'est une photo en noir et blanc – comment voulez-vous que je vous le dise ?

— Racontez-moi pourquoi la noyade des jumelles a été la conséquence de la tempête. »

Il ouvrit de nouveau le dossier et me tendit une ancienne coupure de presse accompagnée d'une photo. « Elle vient du *Venice Gondolier* du 28 mars 1927. J'ai eu l'info par le Net. Jack Cantori a appelé le journal, ils ont tiré une photocopie et me l'ont envoyée par fax. Jack est un type sensationnel, soit dit en passant.

— C'est indiscutable, répondis-je, étudiant la photo. Qui sont ces filles ? Non, ne me dites rien. Celle qui est à la gauche de John est Maria. Hannah est à sa droite.

— Vingt sur vingt. Hannah est celle qui a des seins. Elle avait quatorze ans en 1927. »

Nous étudiâmes le fax en silence pendant encore quelques instants. Un courriel aurait été de meilleure qualité. Le fax était strié de désagréables lignes verticales qui brouillaient une partie du texte mais la manchette était suffisamment explicite. LA TEMPÊTE RÉVÈLE UN TRÉSOR ENFOUI À UN PLONGEUR SOUS-MARIN AMATEUR. Et la photo était aussi suffisamment parlante. Eastlake commençait à perdre ses cheveux. Comme pour compenser, sa moustache de chanteur de charme avait pris l'ampleur de bacchantes de grenadier. Et s'il portait toujours le même maillot à bretelle unique, celui-ci était beaucoup plus tendu sur son ventre que sur la précédente... il avait même cédé sous un bras, je crois, mais la résolution de la photo n'était pas assez bonne pour que j'en sois certain. Papa Eastlake avait apparemment fait du lard entre 1925 et 1927 et l'acteur de série B aurait eu du mal à trouver des rôles sans sauter le dessert et se remettre sérieusement à la gym. Les filles qui le flanquaient n'avaient pas l'expression butée et sexy de leur sœur aînée – on regardait Adriana et on pensait aussitôt à de chauds après-midi estivaux dans le foin, on regardait ces deux gamines et on se demandait si elles avaient fait leurs devoirs – ce qui

n'empêchait pas qu'elles aient été jolies à leur manière discrète ; leur excitation était visible sur la photo. Tout à fait visible.

Parce que, étalé devant le trio sur le sable, il y avait le trésor.

« Je n'arrive pas à distinguer les objets et la légende est floue, me plaignis-je.

— Il y a une loupe dans le tiroir, mais laissez-moi vous éviter une migraine. » Wireman prit un stylo et pointa avec la bille. « Ça c'est un flacon de médicament, et ça une balle de mousquet – d'après ce que prétend Eastlake dans l'article. Maria a la main sur ce qui semble être une botte... ou les restes d'une botte. À côté de la botte...

— Des lunettes, dis-je et... un collier ?

— D'après l'article, ce serait un bracelet. Je ne sais pas. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il s'agit d'une sorte de cercle de métal avec des cochonneries collées dessus. Mais la plus grande des filles tient une boucle d'oreille, c'est certain. »

Je parcourus l'article. Outre les objets qu'on voyait sur la photo, Eastlake avait récupéré différents ustensiles de cuisine... quatre coupes qu'il prétendait de style italien... un trépied... une boîte de pièces métalliques (ce n'était pas plus précis)... et un certain nombre de clous. Il avait aussi trouvé la moitié d'un homme en porcelaine. Il n'apparaissait pas sur la photo, pour autant que j'aie pu en juger. L'article racontait comment John Eastlake, qui explorait depuis quinze ans les récifs érodés à l'ouest de Duma Key, parfois pour pêcher, parfois simplement pour se détendre, avait trouvé, selon ses dires, toutes sortes de débris, mais rien de grand intérêt. Il disait qu'Alice (il l'appelait ainsi) avait engendré plusieurs vagues gigantesques, lesquelles avaient déplacé des masses de sable à l'intérieur du récif, au point de révéler ce qu'il appelait « une décharge sous-marine ».

« Il ne parle pas d'épave, remarquai-je.

— Il n'y en avait pas, dit Wireman. Aucun bateau coulé. Il n'en a pas trouvé, pas plus que les douzaines de personnes venues l'aider à tenter de retrouver les corps de ses filles. Rien que des détritrus. S'il y avait eu une épave, ils auraient fini par tomber dessus ; la profondeur des eaux n'excède jamais cinq mètres tout le long de la côte jusqu'à Kitt Reef, et elles sont



encore très claires. À l'époque, elles devaient être du turquoise le plus cristallin.

— Pas d'hypothèses, sur la raison de la présence de ces détritiques ?

— Bien sûr que si. La plus vraisemblable serait qu'un bateau sur le point de s'échouer, il y a un, ou deux, ou trois siècles, se serait délesté d'un tas de choses dans la tempête. À moins que l'équipage n'ait lui-même jeté tous ces objets pour ne pas sombrer ; ils auraient réparé après la tempête et seraient repartis. Voilà qui expliquerait pourquoi Eastlake n'a découvert que des pièces de rebut, rien de grande valeur. Si le bateau transportait un trésor, il est resté à bord.

— Et le récif n'aurait pas arraché la quille d'un bateau poussé ici par la tempête, au dix-septième ou au dix-huitième siècle ? »

Wireman haussa les épaules. « D'après Chris Shannington, personne ne sait à quoi ressemblait la côte, ici, il y a seulement cent cinquante ans. »

J'étudiai le maigre butin. Les deux filles souriantes. Le papa souriant, qui n'allait pas tarder à devoir se procurer un autre maillot de bain. Et je fus tout d'un coup convaincu qu'il n'avait pas couché avec la nounou. Non. Même une maîtresse lui aurait fait remarquer qu'il ne pouvait avoir sa photo publiée dans le journal avec un tel maillot. Elle aurait trouvé un prétexte diplomatique, mais la vraie raison s'étalait devant moi, après toutes ces années : car même avec ma vision diminuée à l'œil droit, je la voyais parfaitement. Il était trop gros. Sauf qu'il ne s'en rendait pas compte et que ses filles ne s'en rendaient pas compte non plus. Des yeux aimants ne voient pas ces choses-là.

Trop gros. Il y avait quelque chose à creuser ici, non ? Un A exigeant un B.

« Je suis surpris qu'il ait fait état de ses trouvailles, dis-je. Si jamais quelqu'un tombait aujourd'hui sur ce genre de choses et allait s'en vanter sur Channel 6, la moitié de la Floride débarquerait le lendemain sur la moindre coque de noix pour retrouver doublons et pièces de huit avec des détecteurs à métaux.

— Ah, mais c'était une autre Floride », me fit observer Wireman, employant la même formule que Mary Ire. « John Eastlake était riche et Duma Key était sa propriété privée. Sans compter qu'il n'y avait ni doublons ni pièces de huit : rien que des choses ayant tout au plus une valeur de curiosité révélées par une violente tempête. Pendant des semaines, il a plongé dans la zone où étaient éparpillés ces débris, sur le fond du Golfe – très près de la côte, d'après Shannington ; à marée basse, on pouvait pratiquement s'y rendre sans nager. Et, bien entendu, il espérait trouver quelque chose de valeur. Il était riche, mais je ne crois pas que cela vaccine contre le virus de la trésorite.

— Je ne le crois pas non plus.

— La nounou a dû l'accompagner pendant ses chasses au trésor. Les trois filles qu'il avait encore à la maison aussi, sans doute : les jumelles et Elizabeth. Maria et Hannah étaient reparties pour leur pensionnat de Bradenton, et la grande sœur avait fichu le camp à Atlanta. J'imagine qu'Eastlake et les trois petites pique-niquaient sur la plage.

— Le faisaient-ils souvent ? »

Je commençais à voir où tout ceci conduisait.

« Souvent, sans doute ; peut-être tous les jours, pendant la période où la zone produisait le plus de débris. C'était un vrai sentier qu'ils avaient fini par créer entre la maison et ce qui s'appelait alors Shade Beach. Un sentier d'environ huit cents mètres.

— Un sentier que deux petites filles aventureuses auraient pu emprunter toutes seules.

— Ce qu'elles ont fait un jour. Au grand chagrin de tous », répondit-il en remettant la photo dans le dossier. « C'est une histoire terrible, *muchacho*, et elle est peut-être plus spectaculaire que celle d'une petite fille qui avale une bille de travers, mais une tragédie est une tragédie et, en dernière analyse, toutes les tragédies sont stupides. Donnez-moi le choix et je préférerai toujours *Le Songe d'une nuit d'été* à *Hamlet*. Le premier venu ayant la main sûre et des poumons en état de marche est capable de bâtir un château de cartes et de l'abattre d'un souffle, mais il faut du génie pour faire rire les gens. »

Il resta un moment songeur.

« Voilà ce qui a dû probablement arriver ce jour d'avril 1927 : Tessie et Laura, au lieu de faire la sieste, ont dû se lever en catimini, se faufiler jusqu'au sentier et vouloir aller elles aussi à la chasse au trésor, sur Shade Beach. J'imagine qu'elles n'avaient pas prévu de s'avancer dans l'eau plus haut que leurs genoux, seule chose qui leur était permise — John Eastlake l'aurait déclaré lui-même, d'après Shannington, et le détail a été confirmé par Adriana.

— La fille mariée à Atlanta qui était revenue.

— Exact. Elle et son mari sont arrivés un jour ou deux avant que les recherches soient officiellement abandonnées. Toujours d'après Shannington. Bref, l'une des deux petites a dû voir quelque chose qui brillait un peu plus loin et a commencé à perdre pied. Alors...

— L'autre a essayé de la sauver. »

Oui, je voyais le tableau. Sauf qu'à leur place, il y avait Ilse et Melinda quand elles étaient petites. Pas des jumelles, mais deux sœurs presque inséparables pendant trois ou quatre années en or.

Wireman acquiesça. « Puis elles ont été entraînées par un courant de reflux. Cela n'a pas pu se passer autrement, *amigo*, et explique pourquoi on n'a pas retrouvé les corps. Elles sont parties vers le large, dans l'immensité du *caldo largo*. »

J'ouvris la bouche pour lui demander ce qu'il entendait exactement par courant de reflux, puis je me souvins d'un tableau de Winslow Homer, romantique mais chargé d'une indéniable puissance : *Courant de fond*.

L'interphone installé sur le mur se mit à sonner, nous faisant sursauter tous les deux. Wireman heurta le classeur du coude en se tournant et fax et photocopies se répandirent partout.

« Mr. Wireman ? fit la voix d'Annmarie Whistler. Vous êtes là, Mr. Wireman ?

— Oui, je suis là, dit-il.

— Mr. Wireman ? » Elle paraissait agitée. « Bon Dieu, où êtes-vous ? » ajouta-t-elle comme si elle se parlait à elle-même.

« Ce putain de bouton », marmonna Wireman, en se précipitant vers le mur, courant presque. Il appuya dessus. « Je suis là. Qu'est-ce qui se passe ? Elle est tombée ? »

— Non ! Elle s'est réveillée ! Elle est réveillée et consciente ! Elle vous réclame ! Pouvez-vous venir ? »

— Tout de suite », répondit-il en se tournant vers moi, un grand sourire sur le visage. « Vous avez entendu ça, Edgar ? Venez – qu'est-ce que vous regardez ? »

— Ces photos », dis-je en lui tendant les deux où l'on voyait Eastlake dans son maillot de bain : celle où il était entouré par ses filles, et celle prise deux ans plus tard, où il n'était flanqué que de Maria et Hannah.

« Ce n'est pas le moment ! Vous n'avez pas entendu ce qu'a dit Annmarie ? Miss Eastlake est *de retour* ! »

Il prit la direction de la porte. Je laissai tomber le classeur sur la table de la bibliothèque et lui emboîtai le pas. J'avais vu le rapport, mais seulement parce que j'avais passé les quelques derniers mois à cultiver l'art de voir ce genre de choses. À le cultiver intensément.

« Wireman ! » Il avait déjà parcouru toute la longueur de la verrière et escaladé la moitié de l'escalier. Je boitai derrière lui du mieux que je pouvais et il m'attendit, mais il bouillait d'impatience. « Qui lui a dit qu'il y avait tous ces débris éparpillés sous l'eau ? »

— À Eastlake ? Je suppose qu'il est tombé dessus parce que la plongée sous-marine était son passe-temps favori.

— Je ne crois pas. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas enfilé ce maillot de bain. La plongée était peut-être son passe-temps favori au début des années vingt, mais vers 1925, faire de bons repas était devenu sa grande distraction. Alors, *qui* le lui a dit ? »

Annmarie sortit d'une porte près de l'autre bout du palier. Elle arborait un sourire d'incrédulité béate qui lui donnait l'air d'avoir la moitié de son âge.

« Venez, c'est merveilleux ! »

— Est-ce qu'elle... »

La voix rauque et inimitable d'Elizabeth nous parvint.

« Oui, ça va. Venez un peu par ici, Wireman, que je voies votre tête pendant que je suis encore capable de la reconnaître. »

## IX

J'attendis dans le couloir en compagnie d'Annmarie, ne sachant trop ce que je devais faire, regardant les bibelots et admirant le grand tableau de Frederic Remington, à l'autre bout (des Indiens sur des chevaux). Puis Wireman m'appela. Il y avait de l'impatience dans sa voix étranglée de sanglots.

La pièce était plongée dans la pénombre. Tous les stores étaient baissés. La bouche de la climatisation murmurait quelque part au-dessus de nous. Une lampe à abat-jour en verre vert était posée sur la table de nuit, à côté d'un lit modèle hôpital redressé pour qu'elle puisse être en position presque assise. Elle était dans le rond de lumière douce, les cheveux retombant librement sur ses épaules, en robe de chambre rose. Wireman était assis à côté d'elle et lui tenait la main. Le seul tableau à orner la chambre, au-dessus de son lit, était une remarquable gravure d'Edward Hopper, *Eleven AM*, archétype de la solitude attendant patiemment devant une fenêtre qu'intervienne un changement, n'importe quel changement.

J'entendais le tic-tac d'une horloge.

Elle me regarda et sourit. Je lus trois choses sur son visage, trois choses qui furent un choc, chacun plus fort que le précédent. Le premier fut de constater à quel point elle avait maigri. Le deuxième, qu'elle paraissait terriblement fatiguée. Le troisième, la certitude qu'elle n'avait plus longtemps à vivre.

« Edward, dit-elle.

— Non... », commençai-je, mais elle leva une main (sa chair pendait dans un sac d'un blanc neigeux, à partir du coude) et je me tus aussitôt.

Il y avait une quatrième chose à décrypter et le choc fut encore plus violent que pour les autres. Je me voyais moi-même. Je voyais ce qu'avaient vu les gens après mon accident, quand j'essayais de rassembler les pauvres débris épars de ma

mémoire – tout ce trésor qui paraissait n’être fait que de rebuts nus et laids, quand il se trouvait ainsi éparpillé. Je me souvins d’avoir oublié le nom de ma poupée et je savais ce qui allait arriver après.

« Je peux le faire, dit-elle.

— Je sais que vous le pouvez.

— Vous avez ramené Wireman de l’hôpital.

— Oui.

— J’avais tellement peur qu’ils le gardent ! Et j’aurais été seule. »

À cela, je ne répondis rien.

« Vous êtes Edmund ? demanda-t-elle d’une voix timide.

— Ne vous fatiguez pas, Miss Eastlake, intervint Wireman.

C’est...

— Taisez-vous, Wireman, dis-je. Elle peut le faire.

— Vous peignez, dit-elle.

— Oui.

— Avez-vous déjà peint le bateau ? »

Il m’arriva une chose curieuse. Je ne sentis pas tant mon estomac se creuser que je n’eus l’impression qu’il disparaissait, laissant un vide entre mon cœur et le reste de mon système digestif. Mes genoux avaient envie de se dérober. La broche d’acier de ma hanche devint brûlante. Ma nuque devint glacée. Et une langue de feu, chaude et piquante, se mit à remonter le bras que je n’avais plus.

« Oui, dis-je. Encore et encore.

— Vous êtes Edgar.

— Oui, Elizabeth, je suis Edgar. Excellent, mon chou. »

Elle sourit. Cela devait faire bien longtemps qu’on ne lui avait pas donné du *mon chou*. « Mon esprit est comme une nappe avec un grand trou de brûlure en son centre (elle se tourna vers Wireman). *Muy divertido, sí ?*

— Il faut vous reposer, dit-il. En fait, vous devriez dormir *como un tronco*.

— Comme une bûche, répéta-t-elle avec une esquisse de sourire. Oui. Et je crois que lorsque je me réveillerai, je serai encore ici. Pour un petit moment. » Elle porta les deux mains de mon ami à son visage et les embrassa. « Je vous aime, Wireman.

— Je vous aime aussi, Miss Eastlake », répondit Wireman. Tant mieux pour lui.

« Edgar ? C'est bien Edgar ?

— Qu'est-ce que vous en pensez, Elizabeth ?

— Oui, bien entendu, Edgar. Vous ne deviez pas faire une exposition ? On n'en était pas là, avant mon dernier... »

Elle ferma les yeux, comme pour mimer le sommeil.

« Si, à la galerie Scoto. Vous avez vraiment besoin de vous reposer.

— C'est pour bientôt ? Votre exposition ?

— Dans moins d'une semaine.

— Vos peintures... les peintures de bateau... elles sont sur le continent ? Dans la galerie ? »

J'échangeai un regard avec Wireman. Il haussa les épaules.

« Oui, dis-je.

— Bien. (Elle sourit.) Je vais me reposer, alors. Tout le reste peut attendre... jusqu'à la fin de votre exposition. Votre heure en plein soleil. Allez-vous les vendre ? Vos toiles de bateaux ? »

Nous échangeâmes de nouveau un regard, Wireman et moi, et le message que je lus dans ses yeux était très clair : *Ne faites rien qui puisse la bouleverser.*

« Elle sont marquées NSF, Elizabeth. Ça veut dire...

— Je sais ce que ça veut dire, Edgar. Je ne suis pas née de la dernière pluie. » Tout au fond de leur profond sac de rides, prisonniers d'un visage qui s'enfonçait vers la mort, ses yeux brillèrent d'un éclair. « Vendez-les. Peu importe leur nombre, *vous devez toutes les vendre.* Aussi dur que cela soit pour vous. Vous devez rompre la série, la disperser aux quatre vents. Vous me comprenez ?

— Oui.

— Le ferez-vous ? »

J'ignorais si je le ferais ou non, mais je reconnus des signes d'agitation qui avaient été les miens il n'y avait pas encore si longtemps. « Oui. » À ce stade, je lui aurais promis de chausser les bottes de sept lieues pour aller lui décrocher la lune si cela avait dû lui donner le repos de l'esprit.

« Même dans ce cas, elles ne seront peut-être pas en sécurité, murmura-t-elle d'une voix horrifiée.

— Cela suffit, maintenant, dis-je en lui tapotant la main. Arrêtez d'y penser.

— Très bien. Nous en reparlerons après votre exposition. Tous les trois. Je serai plus forte... j'aurai l'esprit plus clair... et vous Edgar, vous serez capable de faire attention. Avez-vous des filles ? Il me semble me souvenir que oui.

— En effet, et elles logeront sur le continent avec leur mère. Au Ritz. Tout est déjà prévu. »

Elle sourit, mais les commissures de ses lèvres retombèrent presque tout de suite. Comme si sa bouche fondait. « Redescendez-moi, Wireman. Je suis restée dans le marécage... quarante jours et quarante nuits... c'est l'impression que ça donne... et je suis fatiguée. »

Il abaissa le haut du lit au moment où Annmarie entra dans la chambre avec un verre sur un plateau. Aucune chance qu'Elizabeth le boive : elle roupillait déjà. Au-dessus de sa tête, la fille la plus seule au monde, assise sur une chaise, regardait pour l'éternité par la fenêtre, visage caché par ses cheveux qui retombaient, nue, mis à part les chaussures qu'elle portait.

## X

Quant à moi, j'eus du mal à m'endormir ce soir-là. Il était minuit passé lorsque je sombrai enfin. La mer s'était retirée et sous la maison la conversation à voix basse des coquillages avait cessé. Pas celle des voix qui murmuraient dans ma tête, cependant.

*Une autre Floride, murmurait Mary Ire. C'était une autre Floride.*

*Vendez-les. Peu importe leur nombre, vous devez toutes les vendre.* Cette voix, c'était celle d'Elizabeth, bien entendu.

Une Elizabeth adulte. Mais j'entendais aussi une autre version d'elle, toutefois et, comme il fallait que je fabrique cette autre voix, ce que j'entendis fut celle d'Ilse enfant.



*Il y a un trésor, papa, disait-elle. Tu peux le trouver si tu prends ton masque et ton tuba. Je peux te montrer où il faut chercher.*

*J'ai fait un dessin.*

## XI

Je fus debout à l'aube. Je crus pouvoir me rendormir, mais n'y parvins qu'après avoir pris l'une des pilules d'antalgique que j'avais toujours de côté – et avoir donné un coup de téléphone. J'avalai la pilule et composai le numéro de la galerie Scoto, où je tombai sur le répondeur : il n'y aurait pas âme qui vive sur les lieux avant plusieurs heures. Le monde de l'art n'est pas spécialement matinal.

Je composai le 11 pour avoir l'extension de Nannuzzi et attendis le bip. « Dario ? c'est Edgar. J'ai changé d'avis, concernant la série de *Fille et Bateau*. Je suis d'accord pour les vendre, en fin de compte. OK ? La seule condition est que les tableaux soient tous achetés par des personnes différentes, si possible. Merci. »

Je raccrochai et me recouchai. Je restai allongé un quart d'heure, regardant les pales du ventilateur tourner paresseusement et écoutant les coquillages murmurer à nouveau sous moi. La pilule faisait son effet, mais le sommeil ne venait pas. Et je savais pourquoi.

Exactement pourquoi.

Je me relevai, appuyai sur la touche de rappel du dernier numéro, écoutai le message d'accueil, composai une fois de plus la ligne de Dario. Sa voix enregistrée m'invita à laisser un message après le bip. « Sauf pour le numéro 8, dis-je. Celui-ci est toujours NFS. »

Et pourquoi n'était-il pas à vendre ?

Non pas parce qu'il s'agissait d'une œuvre de génie, même si c'était ce que j'en pensais. Pas même parce que lorsque je le regardais, c'était (pour moi) comme écouter la partie la plus noire de mon cœur raconter son histoire. Mais parce que j'avais le sentiment que quelque chose m'avait laissé vivre uniquement

pour le peindre, et que le vendre serait renier ma propre vie et toutes les souffrances que j'avais endurées pour la retrouver.

Ouais, exactement ça.

« Celui-ci m'appartient, Dario. »

Puis je me remis encore au lit et dormis, cette fois.

## **Exécuter un dessin (VII)**

*N'oubliez pas que « voir c'est croire » revient à mettre la charrue avant les bœufs. L'art est la concrétisation de la foi et de l'attente, la réalisation d'un monde qui ne serait autrement pas grand-chose de plus qu'un voile de conscience sans objet tendu sur un gouffre de mystère. Et, en outre, si vous ne croyez pas ce que vous voyez, qui croira votre art ?*

*La difficulté, après la découverte du trésor, fut que tout devint affaire de croyance. Elizabeth possédait un redoutable talent mais n'était qu'une enfant et, pour les enfants, la foi est une évidence. Elle fait partie de l'équipement standard. De plus les enfants (et en particulier les enfants doués) ne sont pas en pleine possession de toutes leurs facultés. Leur raison est encore en sommeil, et le sommeil de la raison produit des monstres.*

*Voici un tableau que je n'ai jamais peint :*

*Deux jumelles identiques dans des jumpers identiques, si ce n'est que l'un est rouge, avec un L inscrit devant, et l'autre bleu, avec un T. Elles se tiennent par la main et courent sur le sentier qui conduit à Shade Beach. La plage tire son nom du fait qu'elle se trouve une bonne partie de la journée dans l'ombre d'un haut rocher, le Hag's Rock. On voit des traces de larmes sur leurs visages ronds et pâles, mais les larmes vont bientôt disparaître parce qu'elles sont maintenant trop terrorisées pour pleurer.*

*Si vous pouvez croire cela, vous pouvez voir la suite.*

*Un corbeau géant vole lentement au-dessus d'elles, sur le dos, ses vastes ailes étendues. Il leur parle avec la voix de leur Papa.*

*Lolo tombe et s'entaille les genoux sur les coquillages. Tessie l'aide à se relever. Elles continuent de courir. Ce n'est pas du corbeau qui vole à l'envers qu'elles ont peur, ni du ciel*

qui passe parfois du bleu à un rouge de coucher de soleil avant de redevenir bleu ; c'est de la chose qui est derrière elle.

*Le gros garçon.*

*Même avec ses grands crocs, il ressemble encore un peu à ces grenouilles rigolotes que Libbit dessinait autrefois, mais celle-ci est bien plus grosse et a suffisamment de réalité pour projeter une ombre. Suffisamment de réalité pour puer et ébranler le sol à chacun de ses bonds. Elles ont été effrayées par toutes sortes de choses depuis que Papa a découvert le trésor, et Libbit leur a dit de pas sortir de leur chambre la nuit, de ne même pas regarder par les fenêtres, mais on est le jour, et la chose derrière elles est bien trop réelle pour qu'on n'y croie pas, et elle gagne du terrain.*

*La fois suivante, c'est Tessie qui tombe et Lolo qui l'aide à se relever, non sans jeter un regard terrifié à la chose qui les poursuit. Le gros garçon est entouré d'insectes virevoltants qu'il gobe de temps en temps. Lolo voit Tessie dans l'un des yeux globuleux stupides. Elle se voit dans l'autre.*

*Elles débouchent sur la plage, hors d'haleine, haletantes, et n'ont plus nulle part où aller, sinon dans l'eau. Sauf que peut-être si, car le bateau est de nouveau là, le bateau qu'elles ont vu de plus en plus souvent ces dernières semaines. Libbit dit que le bateau n'est pas ce qu'il a l'air d'être, mais en cet instant, il est un rêve blanc de sécurité flottant – sans compter qu'elles n'ont pas le choix. Le gros garçon est sur leurs talons.*

*Il est sorti de la piscine, juste après qu'elles ont joué au mariage d'Adie à Rampopo dans la maisonnette d'enfants, sur le côté de la pelouse (aujourd'hui c'est Lolo qui a tenu le rôle d'Adie). Parfois, Libbit arrive à chasser ces choses horribles en griffonnant sur son carnet de croquis, mais Libbit dort, en ce moment – elle a eu beaucoup de nuits difficiles ces temps derniers.*

*Le gros garçon bondit sur la plage à son tour, projetant du sable tout autour de lui. Ses yeux globuleux sont fixes. Son ventre blanc fragile, rempli de tripes bruyantes, est énorme. Sa gorge palpite.*

*Les deux fillettes, se tenant par la main, courent dans ce que Papa appelle le petit ressac et se regardent. Puis elles se*

*tournent vers le bateau qui pivote autour de son ancre, voiles ferlées, éblouissant. Il paraît encore plus près, comme s'il s'était approché pour les sauver.*

*Lolo dit, Il le faut.*

*Tessie dit, Mais je sais pas nager !*

*T'as qu'à faire la nage du chien !*

*Le gros garçon bondit à nouveau. Elle entendent ses entrailles clapoter quand il atterrit. On dirait des détritrus flottant dans un tonneau d'eau. Le bleu disparaît du ciel qui devient un saignement rouge. Puis, lentement, il redevient bleu. Voilà la journée qu'il fait. Et n'avaient-elles pas su qu'allait arriver ce genre de journée ? Ne l'avait-elle pas vu dans les yeux hantés de Libbit ? Nan Melda le sait ; même Papa le sait, mais il n'est pas ici tout le temps. Aujourd'hui, il est à Tampa et quand elles voient l'horreur verdâtre qui est presque sur elles, elles savent que Tampa pourrait se trouver sur la face cachée de la lune. Elles doivent se débrouiller toutes seules.*

*Tessie agrippe Lolo par l'épaule avec des doigts glacés. Et le courant de reflux ?*

*Mais Lolo secoue la tête. Ce courant est bon ! C'est lui qui nous amènera au bateau !*

*Il n'est plus temps de discuter. L'espèce de grenouille est de nouveau prête à bondir. Et elles comprennent que bien qu'elle ne puisse être réelle, elle l'est d'une certaine manière. Qu'elle peut les tuer. Mieux vaut courir le risque de l'eau. Elles se tournent, se tenant toujours par la main, et se jettent ensemble dans le caldo. Elles ne quittent pas des yeux la mince hirondelle blanche qui se balance à l'ancre, si près d'elles. On va certainement les aider à monter à bord, on va certainement utiliser le système de communication des bateaux pour appeler la maison. « Nous avons repêché deux sirènes, dira-t-on. Vous ne connaissez pas quelqu'un qui en voudrait ? »*

*Le courant détache leurs mains. Il est sans pitié et Lolo meurt en fait la première parce qu'elle se débat plus fort. Tessie l'entend crier deux fois. La première pour demander de l'aide puis, résignée, lancer le nom de sa sœur la seconde. Pendant ce temps, un caprice du courant de reflux pousse Tessie droit sur le bateau, la maintenant à flots en même temps. Pendant*

*quelques instants magiques, c'est comme si elle était sur une planche de surf, et ses faibles mouvements de chiot lui donnent l'impression de la propulser comme avec un moteur hors-bord. Puis, juste avant qu'un courant plus froid ne l'atteigne et ne s'enroule autour de ses chevilles, elle voit le bateau se transformer en...*

*Et voilà un tableau que j'ai peint, non pas une fois, mais encore et encore et encore :*

*La blancheur de la coque ne disparaît pas, pas exactement ; elle est comme aspirée de l'intérieur, tel le sang d'un visage envahi par la peur. Les cordages s'éliment. L'éclat s'évanouit. Le vitrage des hublots, aux cabines de la poupe, explose. Un tas de débris apparaît sur le pont, roulant de la proue à la poupe – en fait ils ont toujours été là. Tessie ne les voyait pas, tout simplement. À présent, elle voit.*

*À présent, elle croit.*

*Une créature surgit des ponts inférieurs. Elle se traîne jusqu'au bastingage d'où elle regarde la fillette. C'est une forme affaissée dans une tunique rouge à capuche. Des cheveux qui ne sont peut-être pas du tout des cheveux flottent mollement autour d'un visage aux traits fondus. Des mains jaunâtres s'agrippent au bois pourri hérissé d'échardes. L'une d'elles se lève alors lentement.*

*Et salue la fillette qui sera bientôt DISPARUE.*

*La chose dit, Viens à moi, mon enfant.*

*Et, tandis qu'elle se noie, Tessie Eastlake pense C'EST UNE FEMME !*

*Elle coule. Et est-ce qu'elle sent des mains encore tièdes, celles de sa sœur qui vient juste de mourir, l'agrippant par les chevilles et l'entraînant vers le bas ?*

*Oui, bien entendu. Oui, elle les sent.*

*Croire, c'est aussi sentir.*

*N'importe quel artiste vous le dira.*

## L'exposition

### I

Un jour, si vous vivez assez longtemps et que vos neurones ne se détériorent pas trop, vous vous souviendrez au moins de la dernière bonne chose qui vous sera arrivée. Ce n'est pas du pessimisme, mais juste de la logique. J'espère ne pas avoir encore épuisé les bonnes choses – je n'aurais aucune raison de vivre si je le croyais – mais la dernière commence à remonter à pas mal de temps. Je m'en souviens très clairement. Cela s'est passé il y a un peu plus de quatre ans, le soir du 15 avril, à la galerie Scotto, entre dix-neuf heures quarante-cinq et vingt heures, au moment où les ombres, sur Palm Avenue, commençaient à prendre leurs premières et presque imperceptibles nuances de bleu. Si je suis aussi sûr de l'heure, c'est que je ne cessais de consulter ma montre. La galerie était déjà pleine à craquer (sans doute avait-on même franchi un peu la limite légale du nombre de personnes), mais ma famille n'était pas encore arrivée. J'avais vu Pam et Ilse un peu plus tôt dans la journée et Wireman m'avait assuré que le vol de Melinda n'avait pas de retard ; mais jusqu'ici, je n'avais eu aucun signe d'elles. Même pas un coup de fil.

Dans la pièce en retrait à ma gauche, où le bar et huit des *Couchers de soleil au...* avaient attiré une foule considérable, un trio du conservatoire local nous assénait une version funèbre de « My Funny Valentine ». Mary Ire (un verre de champagne à la main mais encore sobre) discourait sur un thème artistique devant un petit groupe attentif. Sur ma droite, dans une salle plus grande, se trouvait le buffet. Sur l'un des murs étaient accrochées *Roses poussant des coquillages* et une autre toile

intitulée *Je vois la lune* ; sur un autre, trois vues de Duma Road. J'avais déjà surpris plusieurs personnes prenant des photos de ces toiles avec leur portable, en dépit de l'affichette, bien en vue à l'entrée, précisant que les photographies étaient strictement *verboden*.

Je le mentionnai à Yoshida en passant, et celui-ci me répondit d'un signe de tête, ne paraissant ni en colère ni même irrité, mais plutôt amusé. « Il y a des tas de gens ici, dont beaucoup que je n'associe pas au petit monde de l'art et d'autres que je ne reconnais pas du tout, me dit-il. Cette foule dépasse tout ce que j'ai vu.

— Et ce n'est pas bien ?

— Seigneur, si ! Mais après des années passées à se battre pour garder la tête hors de l'eau, cela fait drôle d'être porté ainsi par le courant. »

La salle principale de la galerie Scotto était vaste, ce qui n'était pas plus mal ce soir. En dépit des buffets, de la boisson et de la musique dans les salles plus petites, celle-ci restait apparemment le centre de gravitation des visiteurs. C'était là qu'avait été accrochée la série des *Fille et Bateau*, grâce à des fils pratiquement invisibles, directement au milieu de l'espace. *Wireman regarde à l'ouest* se trouvait sur le mur opposé. Ce tableau et *Fille et Bateau n° 8* étaient les seules toiles de l'exposition à porter la mention NFS, la première parce qu'elle appartenait à Wireman, la seconde parce que je ne pouvais tout simplement pas me résoudre à la vendre.

« Alors, on rêve, patron ? » me lança Angel Slobotnik sur ma gauche. Comme d'habitude, il oubliait sa femme, juste à côté de lui.

« Non, répondis-je, je n'ai jamais été autant réveillé de ma vie. C'est simplement que... »

Un homme portant un costume qui avait dû coûter au moins deux mille billets me tendit la main. « Henry Vestick, Mr. Freemantle, de la First Sarasota Bank Trust. Comptes privés. Elles sont fabuleuses. Je suis époustouflé. Émerveillé.

— Je vous remercie, le coupai-je, craignant une nouvelle rafale d'adjectifs. C'est très aimable à vous. »



Une carte de visite apparut entre ses doigts. Avec la même dextérité qu'un joueur de bonneteau. À condition que le joueur de bonneteau ait porté un costard Armani. « Si je peux faire quoi que ce soit... mes numéros de téléphone sont au dos. Bureau, domicile, portable.

— Très aimable à vous », répétais-je.

Je ne trouvais rien d'autre à dire, et au fait, qu'est-ce que Mr. Vestrick s'imaginait que j'allais faire ? L'appeler chez lui et le remercier une fois de plus ? Lui demander un prêt et lui proposer une toile en garantie ?

« Puis-je revenir un peu plus tard vous présenter ma femme ? » me demanda-t-il. Je vis alors quelque chose dans ses yeux. Pas exactement ce que j'avais vu dans ceux de Wireman quand il avait pris conscience que j'avais liquidé Candy Brown, mais pas loin. Comme si le banquier avait eu un peu peur de moi.

« Volontiers », dis-je et il s'éclipsa.

« Dire que vous avez construit des agences pour des types comme ça et que vous avez dû vous bagarrer avec eux quand ils ne voulaient pas payer le dépassement », observa Angel. Il était engoncé dans un costume de confection bleu et paraissait sur le point de le faire exploser dans plusieurs directions, comme l'Incroyable Hulk. « À l'époque, il vous aurait pris pour un branleur essayant de lui gâcher sa journée. Mais aujourd'hui, il vous regarde comme si vous pouviez chier des boucles de ceinture en or.

— Angel ! Veux-tu arrêter ! » s'écria Helen Slobotnik.

Elle lui donna un coup de coude tout en tâchant de lui subtiliser son verre de champagne. Serein, il le tint hors de sa portée.

« Dites-lui que c'est la vérité, patron !

— C'est plus ou moins ça, oui. »

Et ce ne fut pas seulement le banquier qui m'adressa ce regard. Les femmes... nom d'un chien ! Quand mon regard croisait le leur, je surprenais un tressaillement, une spéculation, comme si elles s'étaient demandé comment je pourrais les tenir avec un seul bras. C'était probablement du délire, mais...

On m'attrapa par-derrière, et c'est tout juste si je ne décollai pas du sol. Mon champagne se serait renversé si Angel n'avait pas habilement récupéré mon verre. Je me retournai et me trouvai face à une Kathi Green toute souriante. Elle avait laissé loin derrière elle la tenue gestapiste de la rééducation, au moins pour la soirée ; elle portait une robe verte courte, étincelant de mille feux, qui collait étroitement au moindre centimètre carré de son corps parfaitement entretenu ; avec ses talons hauts, elle était presque aussi grande que moi. À côté d'elle, la dépassant d'une bonne tête, je vis Kamen. Ses yeux gigantesques nageaient avec bienveillance derrière ses lunettes à monture d'écaille.

« Bon Dieu, Kathi ! m'écriai-je. Qu'est-ce que vous auriez fait si vous m'aviez flanqué par terre ?

— Donné cinquante pompes à faire », répondit-elle, souriant plus que jamais. Elle avait les yeux pleins de larmes. « Je vous l'avais déjà dit au téléphone. Regardez-moi un peu ce bronzage, vous êtes superbe ! »

Ses larmes débordèrent et elle me serra dans ses bras.

Je lui rendis son étreinte et Kamen me serra ensuite la main, l'enfouissant dans son énorme paluche.

« Votre avion a les places qui conviennent pour un homme comme moi », dit-il. Des gens se retournèrent. Il avait une de ces voix profondes à la James Earl Jones, de ces voix capables de faire sonner des annonces de supermarché comme les prophéties d'Isaïe. « Je me suis pris un pied maximum, Edgar.

— Il n'est pas vraiment à moi, mais merci tout de même, dis-je. Est-ce que l'un de vous...

— Mr. Freemantle ? »

J'avais devant moi une rouquine ravissante dont la poitrine, généreusement pourvue de taches de rousseur, menaçait de déborder à tout instant d'une petite robe rose d'aspect fragile. Elle avait de grands yeux verts. Elle me paraissait être de l'âge de ma fille Melinda. Avant que j'aie pu répondre quoi que ce soit, elle m'avait pris délicatement par les doigts.

« Je voulais juste toucher la main qui a exécuté ces toiles, dit-elle. Ces toiles merveilleuses et *délirantes*. Seigneur, vous

êtes stupéfiant. » Elle souleva alors ma main et l'embrassa. Elle la pressa ensuite contre un de ses seins, et je sentis le caillou dur de la pointe, à travers le tissu vapoureux. Puis elle se fondit dans la foule.

« Cela vous arrive souvent ? » voulut savoir Kamen en même temps que Kathi me demandait comment je supportais le divorce. Ils se regardèrent un instant, puis éclatèrent de rire.

Je comprenais les raisons de leur hilarité – le moment « elvisien » d'Edgar – mais moi, je trouvais seulement cela bizarre. Les salles de la galerie commençaient à ressembler un peu à des grottes sous-marines et je me rendis compte que j'aurais pu les peindre ainsi ; des pièces envahies par la mer avec des peintures sur les murs, des peintures qu'auraient regardées des bancs d'hommes-poissons tandis que le Trio Neptune leur aurait seriné « Octopus's Garden ».

Les Beatles, *Abbey Road*, 1968, aurait dit Wireman.

Bien trop bizarre. J'avais envie d'avoir Wireman et Jack avec moi – ils n'étaient pas encore arrivés – mais plus encore, les miens. Ilse plus que tout. Peut-être les choses commenceraient-elles à retrouver leur réalité quand les femmes seraient là. Je jetai un coup d'œil vers la porte.

« Si ce sont Pam et les filles que vous cherchez, elles ne devraient pas tarder, me dit Kamen. Melinda a eu un problème avec sa robe et est retournée se changer au dernier moment. »

Melinda, bien sûr, ça ne pouvait être que Mel...

Et c'est à ce moment-là que je les vis, s'ouvrant un chemin au milieu des amateurs d'art, l'air vraiment de débarquer du Grand Nord et complètement déplacées au milieu de tous ces gens bronzés. Tom Riley et William Bozeman III, alias Bozie, l'immortel Bozie, tous deux en costume sombre, les escortaient. Ils s'arrêtèrent pour regarder trois des premiers dessins que Dario avait installés en triptyque près de l'entrée. C'est Ilse qui me vit la première. « PAPA ! » s'écria-t-elle avant de fendre la foule, tel un bateau de débarquement, sa sœur juste derrière elle. Melinda avait un grand jeune homme dans son sillage. Pam agita la main et vint aussi dans ma direction.

J'abandonnai Kamen, Kathi et les Slobotnik, Angel tenant toujours mon verre. « Pardon, Mr. Freemantle, me dit

quelqu'un, j'aurais aimé vous... », mais je n'y fis pas attention. À ce moment-là, je ne voyais plus qu'une chose, le visage rayonnant de joie de ma fille cadette.

Nous nous retrouvâmes sous l'affiche proclamant LA GALERIE SCOTO PRÉSENTE VUES DE DUMA, PEINTURES ET DESSINS D'EDGAR FREEMANTLE. Elle portait une robe d'un bleu poudreux que je ne lui avais jamais vue et cela, s'ajoutant à des cheveux relevés qui mettaient en valeur son long cou de cygne, lui donnait un air étonnamment adulte. J'éprouvai pour elle un amour immense, quelque chose qui me submergeait presque, et de la gratitude à l'idée qu'elle ressentait la même chose pour moi – on le lisait dans ses yeux. Puis je la tins contre moi.

Un instant plus tard, Melinda arriva à son tour, le jeune homme se tenant toujours derrière elle (et au-dessus d'elle, c'était un sacré échassier). Il me manquait un bras pour les tenir toutes les deux, mais Melinda en avait un pour moi ; elle me serra et m'embrassa sur la joue. « *Bonsoir\**, papa, félicitations ! »

Puis Pam se trouva en face de moi. Pam, la femme que j'avais traitée de lâcheuse et de salope il n'y avait pas si longtemps. Elle portait un costume-pantalon bleu foncé, un chemisier de soie bleu clair et une rangée de perles. Des boucles d'oreilles élégantes. Des chaussures également élégantes mais à talons plats. Minnesota pur jus, tout ça. Elle était de toute évidence terrifiée à mort de se retrouver dans un environnement aussi étrange, au milieu de tous ces inconnus, mais elle n'en arborait pas moins un sourire plein d'espoir. Pam avait été bien des choses au cours de notre mariage, mais jamais désespérée.

« Edgar, me demanda-t-elle d'une petite voix, sommes-nous toujours amis ?

— T'as intérêt à le croire », répondis-je.

Je ne l'embrassai que brièvement, mais la serrai contre moi aussi bien qu'on pouvait le faire avec un seul bras. Il se me tenait toujours d'un côté ; Melinda contrôlait l'autre, me serrant si fort qu'elle me faisait mal aux côtes, mais je m'en fichais. C'est

alors que j'entendis un bruit me paraissant venir de très loin : la foule qui, spontanément, applaudissait.

« Tu as l'air en forme, me glissa Pam à l'oreille. Non, tu as l'air sensationnel. Je ne suis même pas sûre que je t'aurais reconnu dans la rue. »

Je reculai d'un pas pour la regarder. « Tu as l'air pas mal du tout toi-même. »

Elle rit, rougit, cette étrangère auprès de qui j'avais passé toutes mes nuits. « Un bon maquillage fait disparaître une multitude de péchés.

— Papa ? Je te présente Ric Doussault, dit Melinda.

— *Bonsoir\** et félicitations, *monsieur\** Freemantle », dit Ric. Il tenait à la main un paquet dans un emballage blanc. Il me le tendit. « De la part de Linnie et de moi. Un *cadeau\** », ajouta-t-il, avant de répéter le mot en anglais.

Je savais ce que voulait dire le mot *cadeau\**, bien entendu ; la révélation fut en fait la tonalité exotique que son accent donnait au surnom de ma fille. Cela me fit comprendre mieux que n'importe quoi qu'elle était à présent davantage sienne que mienne.

J'eus l'impression que toute la galerie s'était rassemblée autour de moi pour me regarder ouvrir mon cadeau. Tom Riley avait réussi à se glisser presque jusqu'à la hauteur de l'épaule de Pam. Bozie se tenait à côté de lui. Juste derrière, Margaret Bozeman me souffla un baiser de la main. Il y avait également Todd Jamieson, le médecin qui m'avait sauvé la vie... deux jeux complets d'oncles et de tantes... Rudy Rudnick, mon ancien secrétaire... Kamen, bien entendu – impossible à rater – en compagnie de Kathi Green. Ils étaient tous là, tous sauf Wireman et Jack Cantori et je commençais à me demander s'il ne leur était pas arrivé quelque chose en chemin. Pour le moment, cela paraissait secondaire. Je me revis un instant, à mon réveil dans un lit l'hôpital, confus, tenu à l'écart de tout par une douleur qui ne me lâchait jamais ; puis je regardai autour de moi et me demandai comment les choses pouvaient avoir changé aussi complètement. Toutes ces personnes étaient revenues dans ma vie pour une soirée. J'aurais bien aimé ne pas pleurer, mais j'étais à peu près sûr que j'allais fondre en larmes ;

je sentais que je commençais à me dissoudre comme un sucre dans une tasse.

« Ouvre-le, papa ! » me lança Ilse. Je sentais son parfum, une fragrance douce et fraîche.

« Ouvrez-le ! Ouvrez-le ! » m'encouragèrent les voix amicales de ceux qui m'entouraient.

J'ouvris donc le cadeau. Dépliai le papier de soie et découvris ce que je savais déjà que je trouverais... mais pas tout à fait : je m'étais attendu à un simple clin d'œil humoristique, mais ceci était plus qu'un clin d'œil. Le béret que Melinda et Ric m'avaient apporté de France était en velours rouge sombre et aussi doux que de la soie au toucher. Il devait avoir coûté cher.

« C'est trop beau, dis-je.

— Non, papa, me corrigea Melinda. Pas assez beau. On espère seulement qu'il t'ira bien. »

Je le sortis de la boîte et le tins. La foule émit un murmure approbateur. Melinda et Ric se regardèrent, heureux, et Pam – qui trouvait que Linnie ne recevait pas toujours son compte d'affection et d'approbation de ma part, en quoi elle avait peut-être raison – m'adressa un sourire quasiment rayonnant. Je mis alors le béret sur ma tête. Il m'allait parfaitement bien. Melinda l'ajusta légèrement, se tourna vers la foule et, me montrant, déclara : « *Voici mon père, ce magnifique artiste !\** » provoquant un tonnerre d'applaudissements et de *Bravos\**. Ilse m'embrassa. Elle pleurait et riait. Je me souviens de la blanche vulnérabilité de sa nuque et de la sensation de ses lèvres, juste au-dessus de ma mâchoire.

C'était moi la reine du bal et j'avais toute ma famille autour de moi. Il y avait de la lumière, du champagne, de la musique. L'évènement s'est produit il y a quatre ans, le soir du 15 avril, entre dix-neuf heures quarante-cinq et vingt heures, alors que les ombres, sur Palm Avenue, commençaient à prendre leurs premières et presque imperceptibles nuances de bleu. C'est un souvenir que je chéris.

## II

Je leur fis faire le tour de l'exposition, Tom, Bozie et le reste du groupe du Minnesota en remorque. Nombre des personnes présentes mettaient peut-être pour la première fois les pieds dans une galerie d'art, mais elles se montrèrent suffisamment bien élevées pour nous faire de la place.

Melinda s'arrêta une bonne minute devant *Coucher de soleil au sophora*, puis se tourna vers moi, l'air presque accusateur. « Si tu as été capable de faire ça depuis toujours, papa, comment se fait-il que tu aies gaspillé presque trente ans de ta vie à construire des bâtiments administratifs pour le comté, au nom du ciel ?

— Melinda ! » protesta Pam, mais sans grande conviction.

Elle regardait vers le centre de la salle où étaient suspendus les *Fille et Bateau*.

« C'est pourtant vrai, non ? insista Melinda.

— Je n'en savais rien, ma chérie.

— Mais comment peut-on avoir quelque chose d'aussi grand en soi sans s'en rendre compte ? » insista-t-elle.

Je n'avais rien à lui répondre ; c'est Alice Aucoin qui vola à mon secours. « Edgar ? Dario aimerait que vous passiez le voir une minute ou deux dans le bureau de Jimmy. Je me ferai un plaisir de conduire votre famille dans la salle principale où vous nous rejoindrez.

— D'accord... qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Ne vous inquiétez pas, ils sourient d'une oreille à l'autre, me dit-elle, souriant elle-même.

— Vas-y, Edgar, dit Pam, avant de se tourner vers Alice : J'ai l'habitude qu'on le dérange. Quand nous étions mariés, c'était notre mode de vie.

— Papa ? demanda Ilse. Qu'est-ce que ces petits ronds rouges veulent dire, sur les tableaux ?

— Qu'ils sont vendus, ma chère », répondit Alice.

Je pris le temps de jeter un coup d'œil à *Coucher de soleil au sophora* avant de partir et... bien entendu, il y avait un petit rond rouge dans le coin supérieur droit du cadre. Voilà qui était

bien – et il était agréable de savoir que les personnes présentes n'étaient pas simplement des curieux attirés par la nouveauté d'un barbouilleur manchot – mais je n'en ressentis pas moins un pincement au cœur, me demandant si c'était normal de réagir ainsi. Je n'aurais su dire. Je ne connaissais aucun autre artiste à qui poser la question.

### III

Dario et Jimmy Yoshida m'attendaient dans le bureau, ainsi qu'un homme que je n'avais jamais vu. Dario me présenta. Il s'agissait de Jacob Rosenblatt, la personne chargée de tenir la comptabilité de la galerie. Mon cœur accéléra un peu quand je lui serrai la main car, comme le font beaucoup de gens, il me tendit la droite, m'obligeant à retourner la mienne. Mais que voulez-vous, c'est un monde de droitiers.

« Il y a un problème, Dario ? » demandai-je.

Dario posa un seau à champagne argenté sur le bureau de Jimmy. Dedans, incliné sur son lit de glace, je vis une bouteille de Perrier-Jouët. Le champagne qu'on servait au buffet était bon, mais ne valait pas celui-ci. La bouteille venait d'être débouchée et un reste de son souffle sortait encore de son col vert. « Vous trouvez que cela évoque un problème, Edgar ? » demanda Dario. J'aurais bien dit à Alice de faire venir votre famille, mais ce bureau est bougrement trop petit. Il y a cependant deux personnes qui devraient être ici, Wireman et Jack Cantori. Où sont-ils passés ? Je croyais qu'ils devaient venir ensemble.

— Moi aussi. Avez-vous essayé de téléphoner chez Elizabeth Eastlake ? À Heron's Roost ?

— Bien sûr, répondit Dario. Nous sommes tombés sur le répondeur.

— Même pas l'infirmière ? Annmarie ? »

Il secoua la tête. « Non, juste le répondeur. »

Je me mis à avoir des visions du funérarium de Sarasota.  
« Voilà qui ne me plaît pas trop.



— Ils sont peut-être tous les trois en route en ce moment, suggéra Rosenblatt.

— Cela me paraît peu vraisemblable. Elle est devenue très fragile et elle s'essouffle tout de suite. Elle ne peut même plus marcher avec son déambulateur.

— Je suis sûr que nous allons bientôt savoir ce qu'il en est, dit Jimmy. En attendant, nous devrions lever notre verre.

— Nous *devons* le lever, Edgar, ajouta Dario.

— Merci à tous, c'est très gentil et je serais heureux de prendre un verre avec vous, mais les miens sont là et j'aimerais bien faire le tour de l'exposition avec eux, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Je comprends bien, dit Jimmy, mais... »

Dario l'interrompit, d'un ton calme : « Cette expo cartonne, Edgar. »

Je le regardai. « Pardon ?

— Vous n'avez pas eu la possibilité de faire le tour et de voir tous les ronds rouges, Edgar », reprit Jimmy. Il sourit, le visage tellement coloré qu'on aurait pu croire qu'il rougissait. « Toutes les peintures et tous les dessins qui étaient en vente ont été vendus.

— Trente toiles et quatorze dessins, ajouta Jacob Rosenblatt, le comptable. Du jamais-vu.

— Mais... » Je ne sentais plus mes lèvres. Je vis Dario se tourner et prendre un plateau de verres posé sur une étagère, derrière lui. Les flûtes présentaient le même décor floral que la bouteille de Perrier-Jouët. « Mais rien que le prix de *Fille et Bateau n° 7* était de quarante mille dollars ! »

De la poche de son costume noir, Rosenblatt tira une feuille de papier enroulée qui devait provenir d'une machine à calculer. « Les peintures ont été vendues pour un total de quatre cents quatre-vingt-sept mille dollars, à quoi il faut ajouter dix-neuf mille dollars pour les dessins. C'est la somme la plus forte jamais atteinte durant l'exposition d'un seul peintre, chez Scoto. Un coup fabuleux. Félicitations.

— Toutes ? » dis-je d'un souffle tellement faible que c'est à peine si je l'entendis moi-même.

Je regardai Dario remplir ma flûte de champagne.

Il acquiesça. « Si vous aviez décidé de vendre *Fille et Bateau n° 8*, je crois que rien que celui-ci serait parti pour cent mille dollars.

— Deux fois ça, dit Jimmy.

— À Edgar Freemantle, pour ses débuts dans une brillante carrière ! » dit Rosenblatt en levant son verre.

Nous en fîmes tous autant et bûmes sans savoir que la brillante carrière en question, à toute fin pratique, avait atteint son terme.

Mais nous n'en étions pas encore là, *muchacho*.

## IV

Tom Riley se retrouva à mes côtés pendant que je me frayais un chemin au milieu de la foule pour rejoindre les miens, souriant et échangeant des bribes de conversations aussi concises que je pouvais. « Ces trucs sont incroyables, patron, me dit-il. Mais ils fichent aussi un peu les boules.

— Je prends ça pour un compliment. »

À la vérité, c'était de parler à Tom qui me fichait les boules, sachant ce que je savais de lui.

« C'est incontestablement un compliment... Heu, je vois que vous voulez rejoindre votre famille. Je vais faire un tour. » Et, comme il prenait déjà la tangente, je l'attrapai par le coude.

« Reste avec moi, Tom. Ensemble on aura moins de mal à repousser ces braves gens. Seul, je risque ne pas revoir Pam et les filles avant neuf heures. »

Il se mit à rire. Ce bon vieux Tommy avait l'air d'aller bien. Il avait pris deux ou trois kilos depuis le lac Phalen, mais j'avais lu quelque part que c'était un effet secondaire des antidépresseurs, en particulier chez les hommes. Avoir repris un peu de poids ne lui faisait pas de mal, cependant ; les creux, sous ses yeux, s'étaient comblés.

« Comment vas-tu, Tom ?

— Heu... en vérité.... je suis un peu déprimé. » Il leva une main en l'air comme pour repousser toute éventuelle manifestation de commisération. « C'est une histoire de

dérèglement chimique – mais ces pilules, c'est la plaie. On commence par se retrouver dans le coaltar – moi, en tout cas, c'est l'effet que ça m'a fait. J'ai un peu déconné, mais ça va mieux et la vie me paraît plus intéressante. Ou bien c'est l'effet des fausses endorphines, ou bien celui du printemps au pays d'un milliard de lacs.

— Et la Freemantle Company ?

— Les comptes sont équilibrés, mais ce n'est pas la même chose sans vous. Je suis venu ici en me disant que je pourrais peut-être vous convaincre de revenir. Puis j'ai jeté un coup d'œil à vos peintures et j'ai compris qu'il y avait des chances pour que votre vie d'entrepreneur soit bel et bien terminée.

— C'est aussi ce que je pense. »

Il montra les toiles de la salle principale. « Qu'est-ce qu'elles veulent dire ? Vraiment ? Sans baratin. Parce que – il n'y a pas beaucoup de gens à qui je le dirais – elles me rappellent comment c'était dans ma tête quand je ne prenais pas mes pilules.

— Ce sont juste des représentations imaginaires, Tom. Des ombres.

— Les ombres, je connais. Faut juste faire attention à ne pas leur laisser pousser des dents. Parce qu'elles peuvent. Et des fois, quand on tend la main pour remettre la lumière, on se rend compte qu'il n'y a plus de courant.

— Mais tu vas mieux, à présent.

— Oui. Pam y est pour beaucoup. Est-ce que je peux vous dire un truc que vous savez déjà peut-être ?

— Bien sûr », répondis-je, espérant seulement qu'il n'allait pas me raconter qu'elle riait parfois aux éclats quand elle jouissait.

« Elle a une grande capacité à deviner les choses, mais peu d'empathie. C'est un mélange bizarrement cruel. »

Je ne répondis rien... mais pas forcément parce que je pensais qu'il se trompait.

« Elle m'a drôlement remonté les bretelles pour que je m'occupe de moi, il n'y a pas longtemps, et ça a marché.

— Vraiment ?

— Ouais. Et à la voir, vous êtes peut-être parti vous aussi pour une séance de remontage de bretelles, Edgar. Bon, je crois que je vais aller retrouver votre ami Kamen et avoir une petite discussion avec lui. Excusez-moi. »

En compagnie de Ric, mes deux filles étudiaient *Wireman regarde à l'ouest* et parlaient avec animation. Pam, qui se trouvait dans la file qui passait devant la série des *Fille et Bateau*, accrochée comme des affiches de cinéma, avait une expression perturbée. Non pas en colère, mais mal à l'aise. Incertaine. Elle me fit signe et m'attaqua dès que je fus près d'elle.

« La petite fille de ces tableaux, dit-elle en montrant le premier, c'est bien Ilse, non ? J'ai tout d'abord pensé qu'à cause de ses cheveux roux il s'agissait de la poupée que t'avait donnée le Dr Kamen, mais Ilse avait une robe semblable à celle-ci quand elle était petite. Je l'avais achetée chez Romper's. Et celle-ci... », ajouta-t-elle, montrant le troisième tableau, « je parie que c'est la robe de l'époque où elle est entrée en maternelle – celle qu'elle avait le soir où elle s'est cassée le bras, après la course de stock-cars ! »

On y était. Je croyais me rappeler qu'elle s'était cassé le bras après avoir été à l'église, mais ce n'était qu'un faux pas mineur dans la grande valse des souvenirs. Il y avait des choses plus importantes. L'une était que Pam occupait une position unique pour ce qui était de voir à travers les écrans de fumée et les miroirs que les critiques aiment à appeler de l'art – dans mon cas, au moins. À ce titre, et probablement à de nombreux autres, elle était toujours ma femme. En fin de compte, semblait-il, seul le temps arrivait à valider un divorce. Et dans le meilleur des cas, la validation serait partielle.

Je la fis pivoter vers moi. Des tas de gens nous regardaient et je suppose qu'ils crurent que je la prenais dans mon bras. D'une certaine manière, c'était vrai. Je vis un instant ses grands yeux écarquillés par l'étonnement, puis lui murmurai à l'oreille.

« Oui, la fillette dans le bateau, c'est Ilse. Ce n'était absolument pas intentionnel, pour la bonne raison que je n'ai jamais voulu *signifier* quoi que ce soit. Je ne savais même pas que j'allais peindre ces tableaux jusqu'au moment où je m'y

mettais. Et, comme on la voit de dos, personne d'autre ne s'en rendra compte, sauf si toi ou moi nous vendons la mèche. Moi, je ne le ferai pas. Cependant... » Je me reculai. Elle ouvrait toujours de grands yeux, les lèvres légèrement écartées comme pour recevoir un baiser. « Quelle a été la réaction d'Ilse ?

— Des plus bizarres. »

Elle me prit par la manche et m'entraîna jusqu'aux numéros 7 et 8. Sur ces deux toiles, Ilse portait une robe verte dont les bretelles se croisaient dans le dos. « Elle a dit que tu devais lire dans son esprit, car elle a commandé une robe exactement comme celle-ci dans le catalogue de printemps de Newport News. »

Elle regarda les tableaux. Je restai à côté d'elle, silencieux, la laissant prendre son temps.

« Elles ne me plaisent pas, Edgar. Ces toiles ne sont pas comme les autres, et elles ne me plaisent pas. »

Je pensai à Tom Riley me disant, *Elle a une grande capacité à deviner les choses, mais peu d'empathie.*

Pam baissa la voix : « Tu ne saurais pas quelque chose concernant Ilse que tu ne devrais pas, n'est-ce pas ? La manière dont tu as su...

— Non », dis-je.

Mais j'étais néanmoins plus troublé que jamais par la série des *Fille et Bateau*. Cela tenait aussi au fait que les toiles étaient toutes dans le même alignement ; le choc de cette accumulation de bizarreries était d'autant plus fort.

*Vendez-les*, m'avait dit Elizabeth. *Quel que soit leur nombre, vendez-les.*

Et je commençais à comprendre pourquoi elle me l'avait dit. Il me déplaisait de voir ma fille, même sous l'aspect d'une fillette qu'elle n'était plus depuis longtemps, à proximité d'une coque pourrie comme celle-ci. J'étais même presque surpris que Pam ne ressente que de la perplexité et une légère impression de malaise. Mais évidemment, les peintures n'avaient pas encore eu l'occasion de faire tout leur effet sur elle.

Et elles ne se trouvaient plus sur Duma Key.

Les jeunes nous rejoignirent, Ric et Melinda bras dessus, bras dessous. « Papa, tu es un génie, me dit Melinda. C'est aussi ce que pense Ric. N'est-ce pas, Ric ?

— C'est exact, admit le jeune Français. Quand je suis venu, j'avais l'intention de me montrer... disons, poli. Au lieu de cela, je cherche des mots pour exprimer mon émerveillement.

— C'est très gentil, *merci\**.

— Si tu savais comme je suis fière de toi, papa », dit alors Ilse en me prenant dans ses bras.

Pam leva les yeux au ciel et, sur le coup, je l'aurais volontiers giflée. Au lieu de cela, je serrai ma fille contre moi et l'embrassai sur les cheveux. À ce moment-là, s'éleva la voix de Mary Ire, qui se tenait près de l'entrée de la galerie ; une voix à la raucité tabagique qui exprimait une incrédulité pleine de stupéfaction : « Libby Eastlake, par tous les saints ! Je n'en crois pas mes yeux ! » s'exclama-t-elle.

Moi, ce furent mes oreilles que je ne crus pas, mais lorsque des applaudissements spontanés montèrent, du côté de l'entrée – là où les vrais *aficionados* s'étaient réunis pour bavarder et prendre un peu le frais dans l'air du soir –, je compris pour quelle raison Wireman et Jack avaient du retard.

## V

« Quoi ? demanda Pam, qu'est-ce qui se passe ? » Je la tenais par la main tout en me dirigeant vers la porte, Ilse me serrant du côté droit, tandis que Linnie et Ric surfaient comme ils pouvaient dans notre sillage. Les applaudissements devinrent plus forts. Les gens se tournaient vers la porte d'entrée et se démanchaient le cou pour voir quelque chose. « Qui est-ce, Edgar ?

— Ce sont mes meilleurs amis sur l'île. Il y a parmi eux, ajoutai-je à l'intention d'Ilse, la vieille dame du bout de la route – tu te rappelles ? Il se trouve finalement qu'elle est la Fille du Parrain et non sa Fiancée. Elle s'appelle Elizabeth Eastlake et elle est adorable. »

L'excitation faisait briller les yeux de ma fille. « La vieille bonne femme avec les énormes chaussures bleues ! »

La foule – beaucoup applaudissaient toujours – s'écarta devant nous et je vis le trio dans la partie réservée à l'accueil où étaient dressées deux tables sur lesquelles attendaient des bols de punch. Mes yeux commençaient à me picoter et ma gorge à s'étrangler. Jack avait enfilé un costume gris ardoise ; avec sa tignasse blonde de surfeur pour une fois bien peignée, il avait l'air d'un jeune cadre dynamique ou d'un étudiant fraîchement diplômé arrivant sur le campus pour la Journée de l'Emploi. Wireman, qui poussait le fauteuil d'Elizabeth, portait des jeans délavés sans ceinture et une chemise en lin blanc à col rond qui faisait ressortir son profond bronzage. Il avait les cheveux ramenés en arrière et, pour la première fois, je pris conscience qu'il avait belle allure, me rappelant un peu Harrison Ford quand celui-ci approchait la cinquantaine.

Elizabeth, cependant, volait la vedette à tout le monde : c'était elle qui avait provoqué les applaudissements, même de la part de ceux qui n'avaient pas la moindre idée de qui elle était. Elle portait un pantalon noir en soie sauvage, lâche mais élégant. Elle avait les cheveux relevés et retenus par un serre-tête vaporeux qui renvoyait des reflets adamantins sous les lumières de la galerie. Elle avait au cou un pendentif fantaisie en ivoire accroché à une chaîne en or, et portait, non pas ses énormes pompes bleues à la Frankenstein, mais d'élégantes chaussures du pourpre le plus foncé. Entre l'index et le majeur de sa main droite toute déformée, elle tenait un porte-cigarette en or sur lequel attendait une cigarette non allumée.

Elle regardait à droite et à gauche, souriante. Lorsque Mary s'approcha de son fauteuil, Wireman immobilisa celui-ci le temps que la critique d'art embrasse la vieille dame et lui murmure quelque chose à l'oreille. Elizabeth écouta, acquiesça et murmura quelque chose à son tour. Mary éclata de rire et lui caressa le bras.

Un homme me frôla au passage. C'était Jacob Rosenblatt, le comptable, l'œil humide et le nez rouge. Dario et Jimmy le suivaient de près. Rosenblatt s'agenouilla à côté du fauteuil, ses genoux osseux craquant comme des pétards et s'écria : « Miss

Eastlake ! Oh, Miss Eastlake, cela fait si longtemps que nous ne vous avons pas vue, et aujourd'hui... oh, quelle merveilleuse surprise !

— Et toi, Jake », répondit-elle en attirant le crâne chauve du comptable contre son sein. On aurait dit qu'un très gros œuf venait d'y être pondue. « Toujours aussi beau, mon petit Bogart ! »

Elle me vit alors... et m'adressa un clin d'œil. Je le lui rendis, mais il n'était pas facile de garder une expression joviale. Elle était hagarde et paraissait terriblement fatiguée, en dépit de son sourire.

Je cherchai les yeux de Wireman et celui-ci m'adressa un discret haussement d'épaules. *Elle a insisté*, articula-t-il en silence. Je me tournai vers Jack et obtins la même réaction.

Rosenblatt, pendant ce temps, fouillait dans ses poches. Il en sortit finalement une pochette d'allumettes tellement cabossée qu'elle avait l'air d'être entrée aux États-Unis par Ellis Island sans passeport. Il l'ouvrit et détacha une allumette.

« Je croyais qu'il était interdit de fumer dans les bâtiments publics, de nos jours », dit Elizabeth.

Rosenblatt hésita. Une rougeur monta de son cou. Je m'attendais presque à voir sa tête exploser. Finalement, il s'exclama : « Qu'ils aillent se faire foutre, les règlements, Miss Eastlake !

— *BRAVISSIMO!* » s'écria Mary Ire, levant les mains en l'air.

Il y eut une nouvelle salve d'applaudissements. Puis une plus intense encore lorsque Rosenblatt réussit finalement à enflammer l'antique allumette et à la tendre à Elizabeth qui glissa le fume-cigarette entre ses lèvres.

« Qui est-elle au juste, papa ? me demanda doucement Ilse. En dehors d'être la vieille dame qui habite au bout de la route ?

— D'après ce que j'ai compris, à une époque, elle était *la* scène artistique de Sarasota à elle toute seule.

— Je ne vois pas ce qui lui donne le droit de saloper nos poumons avec sa fumée », gronda Linnie dont les sourcils étaient de nouveau partagés par un pli vertical.



Ric sourit. « Voyons, *chérie\**, quand je pense à tous les bars dans lesquels...

— Justement, on n'y est pas », le coupa-t-elle, le pli se creusant un peu plus à son front.

*Ric, pensai-je, tu as beau être français, tu as encore des choses à apprendre sur cette petite Américaine.*

Alice Aucoin murmura quelque chose à l'oreille de Dario qui, de sa poche, retira une petite boîte d'Altoid. Il vida les bonbons à la menthe dans sa main et donna la boîte à Alice. Celle-ci la donna à Elizabeth qui la remercia et fit tomber la cendre de sa cigarette dedans.

Pam avait suivi la scène, fascinée. Elle se tourna vers moi. « Et qu'est-ce qu'elle pense de tes toiles ?

— Je ne sais pas. Elle ne les a pas vues. »

Elizabeth me fit signe. « Allez-vous me présenter à votre famille, Edgar ? »

Ce que je fis, commençant par Pam et terminant avec Ric. Jack et Wireman échangèrent également une poignée de main avec Pam et les filles.

« Après tous ces coups de téléphone, je suis heureux de vous rencontrer en personne, dit Wireman à Pam.

— Moi de même », dit-elle, l'évaluant du regard. Sans doute ce qu'elle vit lui plut-il parce qu'elle lui sourit – de son véritable sourire, celui qui illuminait tout son visage. « On y est arrivés, ajouta-t-elle. Ça n'a pas été facile, mais on y est arrivés.

— L'art n'est jamais facile, jeune dame », intervint Elizabeth.

Pam baissa les yeux vers elle, affichant toujours son sourire authentique, celui dont j'étais tombé amoureux. « Savez-vous depuis combien de temps on ne m'a pas appelée jeune dame ?

— Ah, mais à mes yeux, vous êtes très jeune et très belle », répondit Elizabeth.

Je n'en revenais pas. Avais-je bien affaire à la même femme, à celle qui n'était rien de plus qu'un vieux fromage marmonnant recroquevillé dans son fauteuil roulant, il y avait à peine une semaine ? Voilà qui, ce soir, semblait difficile à croire. Impossible même, à voir son air épuisé. « Même si vous n'êtes

pas aussi jeune et belle que vos filles. Mesdemoiselles, votre père est – à tous points de vue – un homme bourré de talent.

— Nous sommes très fières de lui », répondit Melinda en tortillant son collier.

Elizabeth lui sourit et se tourna vers moi. « J'aimerais voir vos œuvres et en juger par moi-même. Me servirez-vous de guide, Edgar ?

— Avec le plus grand plaisir. »

J'avais répondu avec sincérité mais j'étais aussi fichtrement nerveux. Une partie de moi-même redoutait son opinion. Cette partie-là craignait de la voir secouer la tête et livrer son verdict avec la brutalité à laquelle son âge lui donnait droit : *Facile... coloré... beaucoup d'énergie, certes... mais peut-être pas à la hauteur, en fin de compte.*

Wireman voulut prendre les poignées du fauteuil, mais elle secoua la tête. « Non, laissez Edgar me pousser, Wireman. C'est lui qui doit me faire faire le tour. » Elle retira la cigarette à demi consumée du porte-cigarette, ses doigts déformés faisant preuve d'une étonnante dextérité, et l'écrasa dans la petite boîte métallique. « La jeune demoiselle a raison ; je crois qu'on en a tous largement assez de cette puanteur. »

Melinda eut la bonne grâce de rougir. Elizabeth tendit la boîte à Rosenblatt qui la prit, acquiesça, sourit. Je me suis demandé depuis – je sais, c'est morbide, mais je me le suis demandé – si elle l'aurait fumée jusqu'au bout, sachant que ce serait la dernière.

## VI

Même ceux qui ignoraient tout de la dernière fille vivante de John Eastlake avaient compris qu'un personnage hors du commun venait d'arriver parmi eux, et la marée humaine qui s'était portée vers l'accueil au cri de ralliement exubérant de Mary Ire s'inversa, tandis que je poussai le fauteuil vers la salle latérale, où avaient été accrochés la plupart des *Coucher de soleil au...*, Wireman et Pam marchaient à ma gauche ; Ilse et Jack s'étaient postés à ma droite. Ilse tenait discrètement la

poignée de ce côté-là pour m'aider à maintenir le fauteuil dans une trajectoire rectiligne. Melinda et Ric venaient tout de suite après, suivis de Kamen, Tom Riley et Bozie. Et, derrière ce trio il y avait à peu près tous les visiteurs de l'exposition, du moins l'aurait-on dit.

Je craignais qu'il n'y ait pas assez de place pour faire passer le fauteuil roulant entre le bar dressé temporairement et le mur, mais je m'étais inquiété à tort, même si c'était juste. Je m'engageai donc dans l'étroit passage, soulagé de me dire que les gens n'allaient pas pouvoir nous suivre, lorsque Elizabeth s'écria : « Stop ! »

Je m'arrêtai aussitôt. « Ça ne va pas, Elizabeth ?

— Juste une minute, mon chou. Tais-toi. »

Nous restâmes où nous étions, regardant les toiles accrochées au mur. Au bout d'un moment, elle poussa un soupir et demanda à Wireman s'il n'avait pas un Kleenex.

Il sortit un vrai mouchoir qu'il déplia avant de le lui tendre.

« Venez par ici, Edgar. Venez que je puisse vous voir. »

Je m'arrangeai pour me couler entre le fauteuil et le bar, le barman s'agrippant à la table pour m'empêcher de la renverser.

« Pouvez-vous vous agenouiller, que je vous voie bien en face ? »

Je le pouvais. Les dividendes de mes Grandes Marches sur la Plage. Elle agrippait toujours son porte-cigarette – objet à la fois délirant et magnifique – d'une main, tenant le mouchoir de Wireman de l'autre. Elle avait les yeux humides.

« Vous m'avez lu des poèmes parce que Wireman ne le pouvait pas. Vous vous en souvenez ?

— Oui, madame. »

Certes, je m'en souvenais. Je m'en souvenais comme de doux interludes.

« Si je vous disais, *Parlez, souvenirs*, vous penseriez à l'auteur – son nom m'échappe – qui a écrit *Lolita*, n'est-ce pas ? »

Je n'avais aucune idée de qui elle parlait mais acquiesçai tout de même.

« Mais il y a aussi un poème. Je ne me rappelle plus qui l'a écrit, mais il commence ainsi : *Parlez, souvenirs, que je ne*

*puisse pas oublier le goût des roses ni le bruit des cendres dans le vent ; Que je puisse une fois de plus boire à la coupe verte de la mer... Cela ne vous émeut-il pas ? Si, je le vois bien. »*

La main qui tenait le porte-cigarette s'ouvrit. S'avança vers moi et me caressa les cheveux. L'idée me vint alors (et m'est revenue à plusieurs reprises) que tout mon combat pour vivre et reconstruire quelque chose qui fût à peu près moi-même à nouveau m'a été remboursé par rien de plus que le contact de la main de cette vieille femme. La douceur usée de sa paume. La force déformée de ses doigts.

« L'art, c'est le souvenir, Edgar. Il n'y a pas de manière plus simple de l'exprimer. Plus le souvenir est limpide, plus l'œuvre est belle. Plus pure. Ces peintures... elles me brisent le cœur et me le rendent neuf. Comme je suis heureuse qu'elles aient été exécutées à Salmon Point ! Peu importe le reste. » Sa main quitta mes cheveux. « Comment avez-vous intitulé celle-ci ?

— *Coucher de soleil au sophora.*

— Et celles-ci sont... quoi ? *Coucher de soleil au coquillage, numéros 1 à 4 ? »*

Je souris. « En réalité la série est de seize, si l'on compte les dessins aux crayons de couleur. Certaines sont ailleurs. J'ai sélectionné les meilleures pour cette salle. Elles sont surréalistes, je sais, mais...

— Elles ne sont pas surréalistes, mais classiques. Le premier venu peut s'en rendre compte. Elles contiennent tous les éléments, la terre... l'air... l'eau... le feu. »

Je vis Wireman articuler : *Ne la fatiguez pas.*

« Si on faisait un tour rapide du reste, après quoi nous pourrions prendre un rafraîchissement ? » lui demandai-je. Wireman hochait maintenant la tête, approbateur, pouce et index formant un cercle. « Il fait chaud ici, même avec la climatisation.

— Très bien, dit-elle. Je suis un peu fatiguée. Mais dites-moi, Edgar...

— Oui ?

— Gardez le bateau pour la fin. Ensuite, j'aurai *besoin* de prendre un verre. Dans le bureau, peut-être. Rien qu'un, mais quelque chose d'un peu plus fort que du Coca-Cola.

— Vendu », dis-je, retournant à l'arrière du fauteuil.

« Dix minutes, me souffla Wireman à l'oreille. Pas davantage. Je voudrais bien repartir avant l'arrivée de Gene Hadlock, si possible. S'il la voit, il va nous chier une brique. Et vous savez à la tête de qui il va la lancer.

— Dix, d'accord. »

Je fis rouler le fauteuil d'Elizabeth dans la salle où était dressé le buffet pour qu'elle y voie les peintures. Les gens nous suivaient de nouveau. Mary Ire s'était mise à prendre des notes. Ilse passa un bras autour de ma taille et me sourit. Je lui rendis son sourire, mais j'étais une fois de plus victime de l'impression d'avancer dans un rêve. Du genre de ceux qui peuvent se transformer à tout moment en cauchemar.

Elizabeth s'exclama sur *Je vois la lune* et la série des *Duma Road*, mais ce fut la manière dont elle tendit les mains vers *Roses poussant des coquillages*, comme si elle voulait l'étreindre, qui me donna la chair de poule. Elle abaissa les bras et se tourna pour me regarder. « Vous en avez saisi l'essence, dit-elle. L'essence de Duma Key. La raison pour laquelle ceux qui y ont habité un temps ne peuvent jamais réellement en partir. Leur tête a beau entraîner leur corps ailleurs, leur cœur y reste toujours. » Elle regarda à nouveau la peinture et hocha la tête. « *Roses poussant des coquillages*. C'est bien cela.

— Merci, Elizabeth.

— Non, Edgar, c'est moi qui vous dis merci. »

Je jetai un coup d'œil en direction de Wireman et le vit qui parlait avec celui qui avait été l'avocat de mon autre vie. Les deux hommes paraissaient s'entendre comme larrons en foire. Je priai pour que Wireman ne commette pas d'impair en l'appelant Bozie. Puis je me tournai de nouveau vers Elizabeth. Elle regardait toujours *Roses poussant des coquillages* et s'essuyait les yeux.

« J'adore celui-ci, dit-elle, mais nous devons continuer. »

Une fois qu'elle eut vu les autres peintures et dessins de la salle, elle murmura, comme si elle se parlait à elle-même : « Je savais que quelqu'un viendrait, bien entendu. Mais je n'aurais jamais pensé que ce serait un artiste capable de produire des œuvres d'une telle force et d'une telle douceur. »

Jack me donna une tape sur l'épaule, puis se pencha vers mon oreille. « Le Dr Hadlock vient d'arriver, dit-il à voix basse. Wireman voudrait que vous accélériez un peu, si c'est possible. »

La grande salle – celle où était accrochée la série des *Fille et Bateau* – se trouvait sur le chemin du bureau et on avait la possibilité d'évacuer Elizabeth par l'entrée de service, à l'arrière, une fois qu'elle aurait pris son verre ; ce serait d'ailleurs plus pratique pour elle, avec le fauteuil roulant. Hadlock pourrait même l'accompagner, s'il le désirait. Je redoutais cependant de la faire passer devant la série des *Bateau* – et ce n'était plus son opinion critique qui m'inquiétait.

« Allez, dit-elle, faisant tinter sa bague, celle avec une améthyste, contre le bras du fauteuil. Allons les voir. Pas d'hésitation.

— Entendu », dis-je commençant à la pousser en direction de la grande salle.

« Tu te sens bien, Eddie ? me demanda Pam à voix basse.

— Très bien.

— Ce n'est pas vrai. Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Je me contentai de secouer la tête. Nous étions à présent dans la grande salle. Les toiles étaient suspendues à environ un mètre quatre-vingts du sol et le reste de la salle était dégagé. Les murs, couverts d'un revêtement grossier brun, faisant penser à de la toile à bâche, étaient nus à l'exception d'un seul où était accroché un tableau : *Wireman regarde à l'ouest*. Je fis rouler lentement le fauteuil d'Elizabeth. La moquette bleu clair étouffait le bruit des roues. Le murmure des gens, derrière nous, s'était arrêté, ou alors mes oreilles filtraient les bruits. J'avais l'impression de voir ces toiles pour la première fois et elles me faisaient l'effet d'images fixes prélevées dans un film. Chacune était un peu plus claire, un peu mieux cadrée que la précédente, mais elles représentaient toutes la même chose, fondamentalement : le bateau que j'avais vu pour la première fois dans un rêve. C'était toujours le coucher de soleil et la lumière qui remplissait l'occident était toujours cette enclume rouge titanesque qui couvrait l'eau de sang et contaminait le ciel. Le bateau, un cadavre de trois-mâts, venait de la léproserie

des morts. Ses voiles étaient en lambeaux. Son pont était désert. Chacune de ses lignes angulaires avait quelque chose d'horrible et, bien qu'il fût impossible de dire pour quelle raison, on avait peur pour la fillette seule dans le petit canot à rames, la petite fille qu'on avait tout d'abord vue dans sa robe à fronces, la petite fille perdue sur le Golfe d'un noir vineux.

Dans cette première version, l'angle sous lequel se présentait le bateau de mort ne permettait pas d'en distinguer le nom. Dans *Fille et Bateau n° 2*, l'angle était meilleur mais la petite fille (toujours en cheveux roux synthétiques et portant maintenant la robe à pois de Reba) masquait tout, sauf la lettre P. Dans *N° 3*, P était devenu PER et Reba était assez nettement devenue Ilse, même vue de dos. Le pistolet-harpon de John Eastlake était posé dans le fond de la barque.

Elizabeth le reconnut-elle ou non, toujours est-il qu'elle n'en laissa rien paraître. Je la poussai lentement le long des toiles, la coque du bateau devenant plus grande et se rapprochant, ses mâts noirs dominant la scène comme des doigts, ses voiles affaissées évoquant des chairs mortes. La fournaise du ciel brillait par les trous de la toile, aveuglante. À présent, le nom qu'on lisait sur le tableau arrière était PERSE ; il y avait, cependant la place pour d'autres lettres, mais, s'il y en avait, l'obscurité les dissimulait. Dans *Fille et Bateau n° 6* (où le trois-mâts surplombait la barque), la petite fille portait ce qui semblait être un maillot une pièce bleu avec une bande jaune autour du cou. Ses cheveux roux tiraient sur l'orange ; c'était la seule de la série sur l'identité de laquelle j'avais des doutes. C'était peut-être Ilse, puisque les autres l'étaient... sans que je puisse en être entièrement convaincu, toutefois. Dans celui-ci, apparaissaient les quelques premiers pétales de rose sur l'eau (plus une balle de tennis d'un jaune tirant sur le vert, sur laquelle les lettres DUNL étaient visibles) et un bric-à-brac, sur le pont, comprenant une psyché (qui, reflétant le soleil, paraissait ensanglantée), un cheval à bascule, une malle-cabine et un tas de chaussures. Ces mêmes objets figuraient dans *Fille et Bateau n° 7* et *n° 8*, où plusieurs autres les avaient rejoints : une bicyclette de petite fille appuyée sur le grand mât, des pneus empilés sur la poupe, un énorme sablier au milieu du bâtiment.

Le sablier reflétait aussi le soleil et paraissait rempli de sang et non de sable. Dans *Fille et Bateau n° 8*, on voyait davantage de pétales de rose flottant entre le canot et le *Perse*. Davantage de balles de tennis, aussi, au moins une demi-douzaine. De plus, une guirlande de fleurs en décomposition était accrochée au cou du cheval à bascule. Je croyais presque sentir leur puanteur dans l'air immobile.

« Mon Dieu, murmura Elizabeth. Elle est devenue tellement forte... » Les couleurs qu'elle avait sur le visage en arrivant avaient à présent complètement disparu. Elle n'avait pas l'air d'avoir quatre-vingt-cinq ans, mais deux cents.

Je voulus demander *Qui ?* mais pas un son ne sortit de ma gorge.

« Madame... Miss Eastlake... vous ne devriez pas vous donner autant », dit Pam.

Je m'éclaircis la gorge : « Peux-tu aller lui chercher un verre d'eau ?

— Je m'en charge, papa », dit Ilse.

Elizabeth étudiait toujours *Fille et Bateau n° 8*. « Combien de ce... de ces *souvenirs*... identifiez-vous ? me demanda-t-elle.

— Je ne... mon imagination... »

Je me tus. La fille dans la barque n'était pas un souvenir, mais c'était néanmoins Ilse. La robe verte, ses bretelles qui se croisaient dans le dos m'avaient paru sexy de façon choquante pour une fillette, mais je savais à présent pourquoi : c'était une robe qu'Ilse venait d'acheter sur catalogue, et Ilse n'était plus une petite fille. En dehors de ça, les balles de tennis restaient toujours un mystère, le grand miroir ne signifiait rien, pas plus que le tas de pneus. Et je ne savais pas avec certitude si la bicyclette appuyée au grand-mât était celle de Tina Garibaldi, mais je le craignais... et mon cœur, lui, en était sûr.

La main d'Elizabeth, horriblement froide, se posa sur mon poignet. « Il n'y a pas de petit rond collé au cadre de celle-ci.

— Je ne vois pas ce que vous...

— Vous le voyez très bien, me coupa-t-elle en accentuant sa prise. L'expo est un succès total en termes de vente, Edgar, vous croyez que je suis aveugle ? J'ai vu un rond rouge sur tous les tableaux devant lesquels nous sommes passés, y compris *Fille et*



*Bateau n° 6*, celui où ma sœur Adie est dans le canot à rames – mais pas celui-ci ! »

Je me tournai vers le *N° 6*, là où la fillette de la barque avait des cheveux orange. « C'est votre sœur ? »

Mais elle ne me prêtait plus attention. Je crois qu'elle ne m'avait même pas entendu. Elle était entièrement concentrée sur *Fille et Bateau n° 8*. « Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ? Le ramener ? Vous voulez le ramener sur Duma ? » Sa voix résonnait dans le calme de la galerie.

« Madame... Miss Eastlake... vous ne devriez pas vous exciter autant », dit Pam.

Les yeux d'Elizabeth brillèrent d'un feu intense au milieu des replis affaissés de son visage. Ses ongles s'enfoncèrent dans le peu de chair que j'avais au poignet. « Et ensuite ? Le mettre à côté de celui que vous avez déjà commencé ?

— Je n'ai pas commencé de nouvel... »

Était-ce si sûr ? Ma mémoire me jouait à nouveau des tours, comme souvent dans les moments de grande tension. Si on m'avait demandé à cet instant-là le nom du petit ami français de ma fille aînée, j'aurais probablement répondu René. Comme dans René Magritte. Le rêve venait de basculer, c'était clair ; on était passé dans le cauchemar, pile à l'heure.

« Celui où le canot à rames est vide ? »

Avant que je puisse répondre quoi que ce soit, Gene Hadlock fendit la foule, suivi de Wireman, suivi d'Ilse un verre à la main.

« Vous devriez rentrer, Elizabeth », dit-il.

Il voulut la prendre par le bras. Elizabeth chassa sa main, mais, dans son mouvement, elle heurta le verre que ma fille lui tendait déjà et celui-ci alla heurter un des murs vides contre lequel il explosa. Quelqu'un poussa un cri et une femme trouva le moyen de rire.

« Voyez-vous le cheval à bascule, Edgar ? » demanda-t-elle en tendant une main qui tremblait violemment. C'est Annmarie, probablement, qui avait passé le vernis à ongle rose corail sur ses ongles. « Il appartenait à mes sœurs, Tessie et Laura. Elles l'adoraient. Elles trimbalent ce machin partout. Il était devant Rampopo – la petite maison-jouet, sur la pelouse latérale – au

moment où elles se sont noyées. Mon père ne le supportait plus. Il l'a fait jeter à l'eau pendant le service religieux. Avec la couronne de fleurs, bien entendu. Celle qui est autour du cou du cheval. »

Dans le grand silence qui suivit, on n'entendit plus que les halètements lourds de sanglots de sa respiration. Mary Ire la regardait, ouvrant de grands yeux, ayant oublié son obsession de prendre des notes, le carnet pendant au bout d'une de ses mains, oublié, tandis qu'elle portait l'autre à sa bouche. Puis Wireman montra une porte très habilement dissimulée dans l'espèce de toile de bâche qui couvrait les murs. Hadlock répondit d'un hochement de tête. Et soudain Jack fut là, et ce fut lui qui, en fait, pris les choses en main. « On sera dehors le temps de le dire, Miss Eastlake, lança-t-il, pas de problème. » Il prit les poignées du fauteuil.

« *Regardez donc le sillage du bateau !* cria Elizabeth pendant qu'elle quittait la scène où on allait savoir bientôt qu'elle avait fait sa dernière apparition publique. *Pour l'amour du Ciel, ne voyez-vous pas ce que vous avez peint ?* »

Je regardai. Ma famille aussi regarda.

« Je ne vois rien de spécial, dit Melinda. » Elle se tourna, l'expression soupçonneuse, vers la porte dérobée qui se refermait à ce moment-là sur Jack et Elizabeth. « Elle n'est pas un peu timbrée ? »

Ilse s'était mise sur la pointe des pieds pour examiner la toile de plus près. « Papa ? demanda-t-elle, le ton hésitant. Ce ne sont pas des visages ? Des visages dans l'eau ?

— Non, dis-je, surpris par le sang-froid avec lequel je répondais. Tout ce que tu vois, ce sont des idées qu'elle t'a fourrées dans la tête. Vous voulez bien m'excuser une minute ?

— Bien sûr, répondit Pam.

— Puis-je vous aider en quelque chose, Edgar ? » demanda Kamen de sa voix de basse retentissante.

Je souris. Je fus également surpris de la facilité avec laquelle cela me vint. Le choc a ses modes de fonctionnement, il faut croire. « Merci, mais non. Son médecin est avec elle. »

Je pressai le pas vers la porte dérobée, résistant à l'envie de me retourner. Melinda ne l'avait pas vu ; mais Ilse, si. Mon

impression était que peu de gens le verraient, même si on le leur montrait... et même là, la plupart d'entre eux n'y verraient qu'une coïncidence ou, tout au plus, un clin d'œil de l'artiste.

Ces visages.

Ces visages hurlant, en train de se noyer dans le sillage du bateau au couchant.

Tessie et Laura étaient là, très certainement, mais d'autres aussi, sous elles, là où le rouge vire au vert et le vert au noir.

L'une d'elles était peut-être une fille à tignasse rousse, habillée d'un maillot une pièce démodé : la sœur aînée d'Elizabeth, Adriana.

## VII

Wireman lui donnait des gorgées de ce qui semblait être du Perrier tandis que Rosenblatt s'agitait à son côté, se tordant littéralement les mains. Le bureau grouillait de monde, il y faisait plus chaud que dans la galerie et la température ne cessait que monter.

« Dehors tout le monde ! cria Hadlock. Tout le monde sauf Wireman ! Tout de suite ! »

Elizabeth repoussa le verre du revers de la main. « Edgar, dit-elle d'une voix rauque, Edgar reste.

— Non, Edgar sort aussi, dit Hadlock. Vous êtes bien assez énervée comme... »

Il agitait la main devant elle. Elle la saisit et la serra. Avec une certaine force, sans doute, car les yeux du médecin s'agrandirent.

« Il reste. » Ce n'était qu'un murmure, mais plein de détermination.

Les gens commencèrent à évacuer la pièce. J'entendis Dario dire à la petite foule rassemblée de l'autre côté de la porte que tout allait bien, que Miss Eastlake avait eu un léger malaise mais que son médecin était sur place et qu'elle se remettait. Jack se dirigeait vers la porte lorsque Elizabeth l'interpella. Il se retourna.

« N'oubliez pas, jeune homme », lui dit-elle.

Il lui adressa un bref sourire et un petit salut de la main.  
« Non, Madame, je n'oublierai sûrement pas.

— C'est à vous que j'aurais dû faire tout de suite confiance », murmura-t-elle tandis que Jack sortait. Puis d'une voix qui s'affaiblissait encore, elle ajouta : « C'est un bon garçon.

— Lui faire confiance pour quoi ? voulut savoir Wireman.

— Pour aller dans le grenier chercher un certain panier de pique-nique, répondit-elle. Sur la photo du palier, on voit Nan Melda qui le tient. »

Elle m'adressa un regard de reproche.

« Je suis désolé, dis-je. Je me rappelle que vous m'en avez parlé, mais... je peignais beaucoup et...

— Je ne vous en veux pas », dit-elle. Ses yeux étaient plus profondément enfoncés que jamais dans leur orbite. « J'aurais dû savoir. Tel est son pouvoir... Le même pouvoir qui vous a attiré ici, pour commencer. (Elle se tourna vers Wireman.) Et vous aussi.

— Elizabeth, cela suffit, dit Hadlock. Je tiens à vous conduire à l'hôpital pour procéder à des examens. Et vous faire faire une petite perfusion, tant qu'on y est. Pour que vous preniez un peu de repos...

— Je vais avoir tout le repos dont j'ai besoin dans très peu de temps », lui rétorqua-t-elle, mais avec le sourire. Sourire qui exhiba un dentier trop grand qui avait quelque chose de macabre. Elle se tourna vers moi. « Trixie, pixie, nixie, dit-elle sur un ton de comptine. Pour elle, ce n'est qu'un jeu. À notre grand chagrin. Et elle est de nouveau en phase d'éveil. » Elle posa sa main, très froide, sur mon avant-bras. « Elle est *réveillée*, Edgar !

— Qui, Elizabeth, qui ? Perse ? »

Elle fut prise d'un frisson qui la renversa dans son siège. On aurait dit qu'un courant électrique la traversait. Sa main se crispa sur mon avant-bras. Ses ongles couleur corail s'imprimèrent dans ma peau, où ils laissèrent quatre croissants rouges. Sa bouche s'ouvrit, découvrant des dents menaçantes et non pas un sourire. Sa tête partit violemment en arrière et j'entendis un craquement.

« Attrapez le fauteuil ! Il va basculer ! » rugit Wireman. Sauf que je ne pouvais pas. Je n'avais qu'un bras, et Elizabeth y était agrippée.

Hadlock attrapa l'une des poignées et le fauteuil s'inclina de côté au lieu de se renverser. Il alla heurter le bureau de Yoshida. Elizabeth était à présent en pleine crise, gigotant dans son fauteuil comme un pantin. Son serre-tête se détacha et voltigea, étincelant, sous la lumière des néons. L'une de ses chaussures écarlates se détacha de son pied. *Les anges veulent porter mes chaussures rouges*, pensai-je, et comme si le vers d'Elvis Costello l'avait provoqué, du sang se mit à jaillir de son nez et de sa bouche.

« Tenez-la ! » cria Hadlock et Wireman, sans hésiter, se jeta entre les bras du fauteuil.

*Elle a fait ça*, me dis-je froidement. *Perse, ou quoi que ce soit qui se cache derrière ce nom.*

« Je la tiens, dit Wireman. Appelez le 911, Doc, pour l'amour du Ciel ! »

Hadlock fit rapidement le tour du bureau, décrocha, composa le numéro, écouta, jura. « Merde, je n'ai que la tonalité ! »

Je lui arrachai l'appareil. « Il faut composer le 9 pour les lignes extérieures », dis-je, ce que je fis, le combiné coincé entre l'oreille et l'épaule. Et quand la voix calme de la femme, à l'autre bout de la ligne, me demanda quelle était la nature de l'urgence, je fus capable de le lui dire. C'était l'adresse dont je ne me souvenais plus. Je m'arrivais même pas à me rappeler le nom de la galerie.

Je tendis le téléphone à Hadlock et allai retrouver Wireman, de l'autre côté du bureau.

« Sainte bon Dieu de merde ! grommela-t-il. Je savais bien que jamais je n'aurais dû accepter de l'amener ici, je le savais bien... mais fallait voir comment elle insistait.

— Elle s'est évanouie ? » Je la voyais, effondrée dans son fauteuil, les yeux ouverts mais le regard vacant, perdu dans un coin de la pièce. « Elizabeth ? » Elle ne répondit pas.

« C'était une attaque ? demanda Wireman. Je n'aurais jamais cru que cela pouvait être aussi violent.

— Non, pas une attaque. Quelque chose l'a neutralisée. Accompagnez-la à l'hôpital...

— Bien entendu.

— ... et si elle dit quoi que ce soit, écoutez bien. »

Hadlock nous rejoignit. « On l'attend à l'hôpital. Une ambulance va arriver d'une minute à l'autre. » Il regarda Wireman, sourcils sévèrement froncés, puis son expression s'adoucit. « Oh, très bien, dit-il.

— Oh, très bien ? répéta Wireman. Qu'est-ce que ça veut dire, oh, très bien ?

— Cela veut dire que si une crise comme celle-ci devait se produire, répondit le médecin, où pensez-vous qu'elle aurait préféré que cela se passe ? Chez elle, dans son lit, où dans l'une des galeries où elle a passé tant de moments heureux ? »

Wireman prit une profonde inspiration chevrotante, expira, hocha la tête, puis s'agenouilla à côté d'Elizabeth et entreprit de lui brosser les cheveux.

Hadlock lui manipula la tête d'avant en arrière, s'efforçant de calmer ses affreux halètements. Peu après, nous entendîmes la sirène d'une ambulance qui arrivait.

## VIII

La réception du vernissage s'éternisait mais je jouai le jeu jusqu'au bout, en partie à cause de toute l'énergie dépensée par Dario, Jimmy et Alice pour monter l'exposition, mais surtout pour Elizabeth. C'était ce qu'elle aurait voulu, croyais-je. Mon quart d'heure de gloire, comme elle l'avait dit.

Cependant, je ne me rendis pas au dîner qui suivit. Je m'en excusai auprès de Dario, mais envoyai Pam, les filles et tous les amis de Minneapolis en délégation. En voyant les véhicules s'éloigner, je me rendis compte que je n'avais rien prévu pour me rendre à l'hôpital. Tandis que j'hésitais sur le pas de porte de la galerie, me demandant si Alice Aucoin était déjà partie, une vieille Mercedes dans un état pitoyable s'arrêta à ma hauteur ; la vitre côté passager descendit.

« Montez, me dit Mary Ire. Je suppose que vous allez à l'hôpital. Je vous déposerai au passage. » Elle vit mon hésitation et eut un sourire ironique. « Mary n'a pas bu grand-chose ce soir, je vous assure... et de toute façon, la circulation passe de l'embouteillage total à zéro bagnole à partir de dix heures ; tous nos petits vieux prennent leur scotch et leur Prozac et vont s'endormir sur leur canapé en regardant la télé... »

Je montai. La portière fit un bruit de ferraille en se refermant et, pendant un instant angoissant, je crus que mes fesses allaient se retrouver sur le macadam de Palm Avenue. Finalement, le mouvement descendant s'arrêta. « Écoutez, Edgar... », dit-elle. Elle s'interrompit, incertaine. « Je peux toujours vous appeler Edgar ?

— Bien sûr. »

Elle hocha la tête. « Génial. Je ne me rappelais pas très clairement en quels termes nous nous étions séparés. Parfois, quand je bois trop... » Elle haussa ses épaules osseuses.

« En excellents termes, la rassurai-je.

— Bien. Pour ce qui est d'Elizabeth, tout ne va pas si bien, en revanche. N'est-ce pas ? »

Je fis « non » de la tête, ne me sentant pas trop de répondre quelque chose. Les rues étaient pratiquement désertes, comme elle l'avait promis. Il n'y avait pas un chat sur les trottoirs.

« Elle a eu une liaison pendant un temps avec Jake Rosenblatt. C'était sérieux.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Mary haussa à nouveau les épaules. « On ne peut pas l'affirmer avec certitude. Si on m'obligeait à répondre, je dirais qu'au bout du compte, elle était trop habituée à être sa propre maîtresse pour être celle de quelqu'un d'autre. Ou alors, à temps partiel. Mais Jake ne s'en est jamais remis. »

Je me souvins de lui s'écriant, *Qu'ils aillent se faire foutre, les règlements, Miss Eastlake !* et me demandai comment il l'appelait au lit. Certainement pas Miss Eastlake. Spéculation bien triste et inutile.

« C'est peut-être mieux comme ça, reprit Mary. Elle a beaucoup décliné. Vous l'auriez connue à sa grande époque,

Edgar, vous auriez su qu'elle n'était pas le genre de femme à prendre ce chemin.

— J'aurais bien aimé la connaître à cette époque, oui.

— Puis-je faire quelque chose pour votre famille ?

— Non, merci. Ils dînent avec Dario, Jimmy et tout l'État du Minnesota. Je les rejoindrai un peu plus tard si je peux, pour le dessert – et j'ai réservé une chambre au Ritz où ils sont tous descendus. Je pourrais toujours les voir demain matin.

— Parfait. Ils m'ont paru tous sympathiques. Et pleins de compréhension. »

Pam paraissait effectivement faire preuve de plus de compréhension qu'avant notre divorce. Certes, j'étais maintenant en Floride occupé à peindre et non là-haut à lui gueuler après. Ou à essayer de la poignarder avec un couteau à beurre.

« Je vais chanter vos louanges sans retenue dans le papier que je vais pondre, Edgar. Ça ne vous excite peut-être pas en ce moment, mais plus tard, qui sait ? Vos toiles sont tout simplement extraordinaires.

— Merci. »

Devant nous, les lumières de l'hôpital clignotaient dans l'obscurité. Il y avait un restaurant – un Waffle House – juste à côté. Bonne affaire, sans doute, pour le service de cardio.

« Transmettez mes amitiés à Elizabeth, si par hasard elle est en état de comprendre, d'accord ?

— Je n'y manquerai pas.

— J'ai aussi quelque chose pour vous. C'est dans la boîte à gants. L'enveloppe en papier Kraft. Je voulais l'utiliser comme appât pour une interview, mais au diable... »

J'eus quelques difficultés avec le système d'ouverture de la boîte à gants, mais la petite porte finit par tomber, telle la mâchoire d'un cadavre. Il n'y avait pas que l'enveloppe en papier kraft là-dedans – un géologue aurait pu y prélever des échantillons remontant probablement jusqu'en 1965 –, mais celle-ci était sur le haut de la pile, mon nom écrit dessus en grands caractères.

Une fois garée dans un emplacement « arrêt-minute » devant l'hôpital, Mary se tourna vers moi. « Préparez-vous à en



rester comme deux ronds de flanc. Comme moi. Une vieille amie journaliste a fait des recherches pour mon compte – elle est plus âgée qu'Elizabeth, mais encore en pleine forme. »

J'ouvris les fermoirs de l'enveloppe et en retirai deux photocopies d'anciennes coupures de presse. « Cela, reprit Mary, provient du *Weekly Echo* de Port Charlotte. Juin 1925. C'est sans doute l'article dont parlait mon amie Aggie ; et si je ne l'ai jamais trouvé, c'est que je n'ai pas poussé mes recherches aussi loin au sud que Port Charlotte. Sans compter que le *Weekly Echo* a disparu en 1931. »

Le lampadaire sous lequel nous étions garés ne diffusait pas assez de lumière pour que je puisse déchiffrer les petits caractères, mais je pouvais lire la manchette et voir la photo. Je regardai longtemps.

« Cela vous dit quelque chose, n'est-ce pas ?

— Oui, mais quoi exactement, je n'en sais rien.

— Si vous le découvrez, vous me le direz ?

— Entendu. Et peut-être même le croirez-vous. Cependant... c'est un article que vous ne publierez jamais, Mary. Merci de m'avoir amené à l'hôpital. Et merci d'être venue à mon vernissage.

— Avec plaisir dans les deux cas. N'oubliez pas de transmettre mes amitiés à Libby.

— Je le ferai. »

Mais je ne pus tenir ma promesse. J'avais vu Elizabeth Eastlake vivante pour la dernière fois, ce soir.

## IX

L'infirmière de garde en soins intensifs m'apprit qu'Elizabeth était en salle d'opération ; quand je lui demandai pourquoi, elle me répondit qu'elle ne savait pas trop. Je regardai autour de moi dans la salle d'attente.

« Si vous cherchez Mr. Wireman, me dit-elle, je crois qu'il est allé à la cafétéria, au troisième.

— Merci. » Je commençai à m'éloigner, puis me retournai.  
« Le Dr Hadlock fait-il partie de l'équipe chirurgicale ?

— Je ne crois pas, il doit y être en observateur. »

Je la remerciai de nouveau et partis à la recherche de Wireman. Je le trouvai en effet dans un coin de la cafétéria, assis devant un gobelet en carton qui devait faire la taille d'un cornet à pop-corn modèle familial. Il n'y avait que quelques infirmiers et infirmières installés ici et là et une famille dont les membres, regroupés dans un autre coin de la salle, affichaient un air tendu. La plupart des chaises étaient posées à l'envers sur les tables et une dame à la mine fatiguée, en blouse de travail, passait une serpillière sur le sol. Elle avait autour du cou un iPod qui retombait entre ses seins.

« *Hola, mi vato* », me lança Wireman, esquissant un vague sourire. Ses cheveux, soigneusement repoussés en arrière quand il avait fait son entrée avec Elizabeth et Jack, lui retombaient à présent sur les oreilles et il avait des cernes noirs autour des yeux. « Vous devriez aller vous chercher une tasse de café. Il a un goût de merde industrielle, mais il vous tiendra les yeux ouverts.

— Non, merci. Je vais juste prendre une gorgée du vôtre, si vous permettez. »

J'avais de l'aspirine dans une poche. J'en pris trois et les avalai avec un peu du café de Wireman.

Il plissa le nez. « Et comme ça, vous attrapez tous les microbes que vous voulez.

— J'ai un excellent système immunitaire. Comment est-elle ?

— Pas très bien, répondit-il, l'air affligé.

— Est-ce qu'elle a repris connaissance, dans l'ambulance ? A-t-elle dit quelque chose ?

— Oui.

— Quoi ? »

De la pochette de sa chemise en lin, Wireman retira un carton d'invitation au vernissage. Il y avait VUES DE DUMA KEY imprimé d'un côté. Sur l'autre, il avait pris des notes. L'écriture était erratique – les mouvements de l'ambulance, sans doute – mais lisible :

*La table fuit.*

*Vous allez vouloir, mais il faudra pas.*

*Noyez-la dans son sommeil.*

Trois messages inquiétants, mais le dernier me donna la chair de poule.

« Rien d'autre ? demandai-je en lui rendant l'invitation.

— Elle a prononcé mon nom deux ou trois fois. Elle me reconnaissait. Et elle a aussi prononcé le vôtre, Edgar.

— Jetez un coup d'œil là-dessus », lui dis-je en posant l'enveloppe de papier kraft sur la table.

Il me demanda où j'avais trouvé ce document et je le lui expliquai. Il estima que tout cela tombait un peu trop bien et je haussai les épaules. Je venais de me souvenir de quelque chose que m'avait dit Elizabeth. *L'eau court plus vite à présent. Bientôt viendront les rapides.* Eh bien, les rapides étaient là. Et j'avais l'impression que ce n'était que le commencement.

Ma hanche me faisait un peu moins mal, ses gros sanglots réduits à de petits reniflements. La sagesse populaire veut que le chien soit le meilleur ami de l'homme ; pour ma part, je voterais plutôt pour l'aspirine. Je tirai ma chaise de l'autre côté de la table pour m'asseoir à côté de Wireman. La manchette disait : UN ENFANT DEVENU PRODIGE APRÈS UNE CHUTE SUR DUMA KEY ? Dessous, il y avait la photo. Celle d'un homme en maillot de bain que je connaissais bien : John Eastlake à l'époque où il était plus mince et athlétique. Il souriait et tenait une petite fille souriante dans ses bras : Elizabeth, l'air d'avoir le même âge que sur le portrait de famille – papa et ses filles – si ce n'est qu'elle tendait un dessin à l'objectif, à deux mains, et portait un bandage autour de la tête. Il y avait une autre fille beaucoup plus grande sur la photo, sa sœur aînée Adriana – et oui, elle aurait très bien être rouquine – mais à vrai dire, ni Wireman ni moi nous n'y prêtâmes beaucoup d'attention. Pas plus qu'à John Eastlake. Ni même qu'à la petite avec le bandage autour de la tête.

« Bon Dieu », marmonna Wireman.

Le dessin représentait un cheval regardant par-dessus une barrière. Il arborait un sourire invraisemblable (et nullement chevalin). Au premier plan, de dos, on voyait une fillette avec beaucoup de boucles (dorées ?) tendant une carotte d'une taille monstrueuse au cheval souriant. Des deux côtés, entourant la

scène presque comme des rideaux de théâtre, se dressaient des palmiers. Et au-dessus, il y avait des nuages blancs rebondis et un grand soleil lançant ses joyeux rayons.

Un dessin d'enfant, certes, mais le talent qui s'y manifestait ne faisait aucun doute. Le cheval incarnait la *joie de vivre\**, celle de la réplique finale d'une joyeuse plaisanterie. On aurait pu rassembler douze étudiants des Beaux-Arts, leur demander de dessiner un cheval joyeux et j'étais prêt à parier qu'aucun n'aurait atteint une telle réussite. Même la carotte surdimensionnée faisait l'effet non pas d'une erreur, mais d'être partie intégrante de la blague, de l'intensifier, d'être un adjuvant artistique.

« Ce n'est pas une plaisanterie », murmurai-je, me penchant sur le cliché. Mais cela n'améliora rien. Cette image nous parvenait après avoir subi quatre reproductions l'ayant dégradée : la photo, la photo reproduite dans le journal, la photocopie de la page de journal et... le temps lui-même. Plus de quatre-vingts ans, si j'avais bien calculé.

« Qu'est-ce qui n'est pas une plaisanterie ? demanda Wireman.

— La taille exagérée du cheval, comme celle de la carotte. Même celle des rayons du soleil. Il s'agit d'un cri de jubilation lancé par un enfant, Wireman !

— C'est un canular, voilà ce que c'est. Forcément. Elle aurait eu deux ans ! Un enfant de deux ans n'est même pas capable d'esquisser des personnages bâtons et de les appeler maman et papa, comment aurait-elle pu... ?

— Et ce qui est arrivé à Candy Brown, c'était un canular ? Et la balle qui se promenait sous votre crâne et qui a disparu... c'était un canular ? »

Il garda le silence.

Je tapotai ENFANT PRODIGE. « Regardez, ils ont même employé le terme qui fait chic. Croyez-vous que si elle avait été pauvre et noire, ils ne l'auraient pas appelée la NÉGRILLONNE TIMBRÉE pour l'exhiber ensuite dans les foires ? Moi, si.

— Si elle avait été pauvre et noire, elle ne se serait jamais retrouvée dans le journal. Et, de toute façon, elle ne serait

jamais tombée d'une carriole attelée à un poney, pour commencer.

— Est-ce que c'est ce... »

Je m'arrêtai, venant soudain de noter un détail sur la photo. C'était la grande sœur que j'étudiais, à présent. Adriana.

« Quoi ? » demanda Wireman d'un ton qui voulait dire en réalité, *quoi encore ?*

« Son maillot de bain... Il ne vous dit rien ?

— On ne voit pas grand-chose... seulement le haut. Le dessin que tient Elizabeth cache le reste.

— Mais dans la partie qu'on voit ? »

Il étudia plus longtemps la mauvaise reproduction. « Dommage que nous n'ayons pas une loupe.

— Ce serait encore pire.

— Très bien, *muchacho*, ça me dit vaguement quelque chose... même si c'est juste une idée que vous m'avez fourrée dans la tête.

— Dans toute la série *Fille et Bateau*, il n'y a qu'une des filles dont l'identité est toujours restée problématique pour moi : celle du N° 6. La fille aux cheveux orange qui portait le maillot une pièce avec la bande jaune autour du cou. » Je tapotai l'image brouillée d'Adriana sur la photocopie que m'avait procurée Mary Ire. « C'est elle. C'est le maillot de bain. J'en suis certain. Comme l'était Elizabeth.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire au juste ? » demanda Wireman.

Il étudiait la photo tout en se massant les tempes. Je lui demandai s'il avait des problèmes de vue.

« Non... c'est simplement que c'est trop... trop foutrement... » Il me regarda, les yeux écarquillés, se frottant toujours les tempes. « Elle est tombée d'une carriole tirée par un poney et a atterri sur un rocher, d'après ce qu'ils racontent ici. Elle s'est réveillée chez le médecin au moment où ils s'apprêtaient à la conduire à l'hôpital de St. Petersburg. Ensuite... *les crises d'épilepsies de la petite Elizabeth ont continué, mais elles vont en diminuant et ne semblent pas devoir l'affecter durablement.* Et elle s'est mise à peindre !

— L'accident a dû se produire tout de suite après la prise de la photo de groupe, dis-je, parce qu'elle est exactement la même et qu'ils changent vite, à cet âge. »

Wireman ne parut pas faire attention. « Nous sommes tous dans le même bateau », murmura-t-il.

J'étais sur le point de lui demander ce qu'il voulait dire lorsque je me rendis compte que c'était inutile. « *Si, señor.*

— Elle est tombée sur la tête. Je me suis tiré une balle dans la tête. Vous avez eu la tête écrasée par un engin de chantier.

— Non, par une grue mobile. »

Il eut un mouvement de la main pour indiquer que c'était sans importance. Puis il me prit par mon seul et unique poignet. Ses doigts étaient froids. « Des questions me viennent à l'esprit, *muchacho*. Pourquoi a-t-elle arrêté de peindre ? Et comment se fait-il que moi, je n'aie jamais commencé ?

— Elle pourrait avoir arrêté pour plusieurs raisons. Peut-être a-t-elle oublié – par blocage, par exemple – ou bien s'est-elle mentie délibérément, a-t-elle pris une attitude de déni. Quant à vous, votre talent est l'empathie. Et sur Duma Key, l'empathie devient de la télépathie.

— C'est des conn... », mais il n'acheva pas sa phrase.

J'attendis.

« Non, reprit-il, ce n'en est pas. De toute façon, ce truc a complètement disparu. Et vous voulez que je vous dise quelque chose, *amigo* ?

— Je vous écoute. »

Il montra du pouce la famille aux prises avec l'angoisse, à l'autre bout de la cafétéria. Ils avaient repris leur discussion. Papa agitait un doigt morigénéateur sous le nez de Maman. Ou peut-être de Frangine. « Il y a deux mois, j'aurais pu vous dire ce qui taraude ces gens. Aujourd'hui, tout ce que je peux faire, c'est formuler une hypothèse argumentée.

— Et arriver probablement au même résultat ou presque, dis-je. La question est de savoir si vous échangeriez l'un pour l'autre : votre vision restaurée contre une bouffée occasionnelle de télépathie ?

— Seigneur, non ! » s'exclama-t-il. Il regarda autour de lui, la tête incliné. « J'ai du mal à croire que nous avons cette

conversation – vous savez ? Je n’arrête pas de me dire que je vais me réveiller et que tout sera comme avant – soldat Wireman, tenez bon votre position. »

Je le regardai dans les yeux. « Voilà qui n’arrivera pas. »

## X

D’après le *Weekly Echo*, « Baby Elizabeth » (comme on l’appelait dans presque tout l’article) se lança dans son entreprise artistique dès le premier jour de son retour à la maison comme convalescente. Elle s’affirma rapidement, « gagnant en habileté et en invention avec chaque heure qui passait, son père en était émerveillé ». Elle avait commencé avec des crayons de couleur (« Ça ne vous rappelle rien » ? me demanda Wireman) avant de se servir d’une boîte d’aquarelles que John Eastlake, amusé, était allé lui acheter à Venice.

Au cours des trois mois suivant l’accident, période qu’elle avait passée la plupart du temps couchée, elle avait exécuté des centaines d’aquarelles, travaillant à un rythme que son père et ses sœurs trouvaient un peu inquiétant (si la nounou avait eu une opinion, celle-ci n’était pas mentionnée dans le papier). Eastlake essaya de la faire ralentir – à l’instigation des médecins –, ce qui fut contre-productif. L’initiative provoqua de l’agitation, des crises de larmes, de l’insomnie, des accès de fièvre. Quand elle ne pouvait dessiner ou peindre, Baby Elizabeth disait que ça lui faisait « mal dans la tête ». Son père confiait que lorsqu’elle peignait, « elle dévorait comme l’un des chevaux qu’elle aimait à dessiner ». L’auteur de l’article, un certain Mr. Rickert, paraissait trouver ce trait touchant. Me rappelant mes descentes dans le frigo, je le trouvai on ne peut plus familier.

J’en étais à la troisième relecture de l’article, Wireman se tenant à l’emplacement qui aurait dû être celui de mon bras droit si j’en avais eu un, lorsque la porte s’ouvrit et que Gene Hadlock entra. Il portait toujours la cravate noire et la chemise rose qu’il avait mises pour le vernissage, à ceci près que la cravate était détendue et le col déboutonné. Pour le reste, il

avait encore la tenue verte de salle d'op et les surbottes vertes sur ses chaussures. Il faisait une tête aussi longue et triste que celle d'un vieux chien de meute.

« Vingt-trois heures dix-neuf, dit-il. Il n'y avait aucune chance. »

Wireman se prit la figure dans les mains.

## XI

J'arrivai au Ritz à une heure moins le quart du matin, boitant bas tant j'étais fatigué et n'ayant aucune envie de me trouver là. C'était de ma chambre à Big Pink que j'avais envie. J'aurais voulu m'allonger au milieu de mon lit, laisser la nouvelle poupée par terre, avec les coussins décoratifs, et serrer Reba contre moi. J'aurais mieux aimé rester là-bas, à regarder tourner le ventilateur au plafond. Et, plus que tout, j'aurais aimé écouter la conversation murmurée des coquillages sous la maison pendant que le sommeil me gagnait.

Au lieu de cela, il me fallut négocier la traversée du hall d'entrée de l'hôtel : décoration trop chargée, trop de gens, trop de musique (un piano-bar, même à cette heure tardive) et, plus que tout, trop de lumières. Les miens étaient là, cependant. J'avais manqué le dîner de fête. Je ne voulais pas manquer le petit déjeuner de fête.

Je demandai ma clef. Le réceptionniste me la donna, ainsi qu'une pile de messages. Je les ouvris l'un après l'autre. La plupart étaient des félicitations. Celui d'Ilse était différent : *Tu vas bien ? Si je ne te vois pas arriver à huit heures, je viens te chercher. Tu es averti.*

Dernier de la pile, celui de Pam. *Je sais qu'elle est morte.* Tout le reste de ce qu'elle avait à dire était résumé par la présence de la clef de sa chambre dans l'enveloppe.



## XII

Je me retrouvai cinq minutes plus tard devant la chambre 847, la clef à la main. Je l'avais avancée vers la fente, puis avais approché un doigt de la sonnette, puis regardé vers les ascenseurs. J'avais dû rester planté là cinq bonnes minutes, trop épuisé pour prendre une décision, et j'y serais peut-être resté plus longtemps encore si je n'avais pas entendu des portes d'ascenseur qui s'ouvraient, bruit qui fut suivi de rires conviviaux et éméchés. J'avais peur de rencontrer des personnes que je connaissais — Tom et Bozie, ou Big Ainge et sa femme. Voire même Ric et Linnie. Je n'avais pas réservé tout l'étage, en fin de compte, mais tout de même une bonne partie.

J'enfonçai finalement la carte dans son logement — car ce n'était pas une vraie clef et il n'y avait pas à la tourner. Une lumière verte s'alluma et, comme les rires se rapprochaient, je me glissai à l'intérieur.

J'avais réservé une suite pour Pam et le salon était vaste. Apparemment, il y avait eu une petite réception avant le vernissage, car on voyait encore deux chariots de service et un tas d'assiettes avec des restes de canapés. Je repérai deux — non trois — seaux à champagne. Deux des bouteilles étaient le cul en l'air, mortes au champ d'honneur. Si la troisième paraissait encore en vie, une bonne perfusion ne lui aurait pas fait de mal.

Ce qui me refit penser à Elizabeth. Je la revis assise à côté de son village de porcelaines, faisant penser à Katharine Hepburn dans *La Femme de l'année*, disant, *Viens voir comment j'ai installé les enfants devant l'école ! Viens donc voir !*

La souffrance est la plus grande force de l'amour. C'est ce que prétend Wireman.

Je me faufilai entre des sièges où s'était assise mon ex-très-chère-moitié, parlant et riant et — j'en étais certain — célébrant le fruit de mon travail et ma bonne fortune. Je pris, dans la flaque où elle baignait, la dernière bouteille de champagne et la tendit vers la grande baie vitrée qui encadrait la vue de Sarasota. « À vous, Elizabeth, *Hasta la vista, mi amada*.

— Ça veut dire quoi, *amada* ? »

Je me tournai. Pam se tenait dans l'encadrement de la porte donnant sur la chambre. Ses cheveux, qu'elle n'avait jamais eu aussi longs depuis ses dix-huit ans, retombaient librement jusqu'à ses épaules.

— Ça veut dire ma chérie, répondis-je. C'est Wireman qui m'a appris ce mot. Il était marié à une Mexicaine.

— Était ?

— Elle est morte. Qui t'a avertie, pour Elizabeth ?

— Le jeune homme qui travaille pour toi. Je lui ai demandé de m'appeler s'il y avait du nouveau. Je suis vraiment désolée. »

Je souris. Je voulus remettre la bouteille de champagne dans son seau et ratai celui-ci. En fait, je ratai même la table. La bouteille heurta la moquette et roula. Jadis, la Fille du Parrain avait été une enfant tendant le dessin d'un cheval souriant à l'objectif d'un photographe, un photographe du genre décontracté, avec un chapeau de paille et des élastiques pour retenir ses manches de chemise. Puis elle était devenue cette vieille femme que j'avais vue livrer son dernier combat du fond de son fauteuil roulant, agitée de soubresauts tandis que son serre-tête, délivré d'une dernière barrette, se détachait et volait sous les néons dans le bureau d'une galerie d'art. Et entre-temps ? Cela devait n'avoir été rien de plus qu'une main saluant dans le ciel bleu et clair. À la fin, nous nous écrasons tous au sol.

Pam me tendit les bras. La lune était pleine et sa lumière entraînait à flots par la grande baie vitrée ; je vis la rose tatouée sur le renflement de son sein. Encore quelque chose de nouveau et de différent... mais le sein, lui, m'était familier. Je le connaissais bien. « Viens par ici », me dit-elle.

Je m'approchai d'elle. Je heurtai au passage l'une des tables roulantes avec ma mauvaise hanche, étouffai un cri, fis deux pas en déséquilibre et tombai dans ses bras, me disant que comme retrouvailles, c'était pas mal, on allait dégringoler ensemble par terre, moi sur elle. Je risquais même de lui casser une ou deux côtes. C'était d'autant plus possible que j'avais pris huit kilos depuis que j'étais arrivé à Duma Key.

Mais elle était solide. Je l'avais oublié. Elle me retint, tout d'abord en prenant appui au chambranle de la porte puis en se

tenant bien droite avec moi dans les bras. Je passai mon unique bras autour d'elle et m'appuyai de la joue à son épaule, me contentant de respirer son parfum intime.

*Wireman ! Je me suis levée de bonne heure et j'ai passé un merveilleux moment avec mes porcelaines !*

« Viens, Eddie, tu es fatigué. Viens te coucher. »

Elle m'entraîna dans la chambre. La fenêtre y était plus petite et la lumière de la lune moins présente, mais les battants ouverts laissaient passer les soupirs réguliers de l'eau.

« Est-ce que tu es sûre... »

— Chut. »

*Je suis certain qu'on m'a dit ton nom mais il m'échappe, comme tant de choses à présent.*

« Je n'ai jamais voulu te faire de mal. Je suis tellement désolé... »

Elle porta un doigt à mes lèvres. « Je ne veux pas de tes désolé. »

Nous étions assis côte à côte sur le bord du lit, dans la pénombre. « Qu'est-ce que tu veux, *toi*? »

Elle me le montra avec un baiser. Son haleine était chaude et avait le goût du champagne. Pendant un petit moment j'oubliai Elizabeth et Wireman, les paniers de pique-nique, Duma Key. Pendant un petit moment, il n'y eut qu'elle et moi, comme autrefois. À l'époque où j'avais deux bras. Et un petit moment après cela je m'endormis, jusqu'à ce que les premières lueurs de l'aube se faufilent dans la chambre. La perte de la mémoire n'est pas toujours le problème ; parfois – et même souvent – c'est la solution.

## **Exécuter un dessin (VIII)**

*Soyez courageux. N'ayez pas peur de dessiner les choses secrètes. Jamais personne n'a prétendu que l'art n'était que doux zéphyr ; il est parfois ouragan. Même alors il ne faut ni hésiter, ni changer de cap. Parce que, si vous vous racontez le mensonge des artistes médiocres – que vous savez ce que vous faites –, vos chances d'accéder à la vérité seront anéanties. La vérité n'est pas toujours belle. Parfois, la vérité, c'est le gros garçon.*

*Les petites disent, C'est la frenouille de Libbit. Une frenouille avec des dents.*

*Et parfois, c'est encore pire. Parfois, c'est quelque chose comme Charley, avec sa culotte courte bleue brillante.*

*Ou ELLE.*

*Voici une représentation de la petite Libbit portant un doigt à ses lèvres. Chuuuut. Elle dit, Si vous parlez, elle entendra, alors chuuuut. Elle dit, Des choses mauvaises peuvent arriver, et des oiseaux qui parlent et qui volent à l'envers, ce n'est que le commencement et le plus inoffensif, alors chuuuut. Si vous vous mettez à courir, quelque chose de terrible risque de sortir d'entre les cyprès et des gumbos limbos et de vous attraper sur la route. Il y a même des choses encore pires dans l'eau, sur Shade Beach. Pires que le gros garçon, pires que Charley qui se déplace si vite. Elles sont dans l'eau, attendant de vous noyer. Et pas seulement de vous noyer, à la fin, non, pas seulement de vous noyer. Alors chuuuut.*

*Mais pour l'artiste authentique, la vérité est insistante. Libbit Eastlake peut bien garder le silence, crayons et pinceaux parlent pour elle.*

*Il n'y a qu'une personne à qui elle ose parler et un seul endroit où elle peut le faire – un seul endroit, à Heron's Roost, où l'emprise de la chose semble faiblir. Nan Melda y va avec elle. Elle essaie d'expliquer à Nan comment cela est arrivé,*

*comment le talent exige la vérité et comment la vérité échappe à toute prise. Elle essaie d'expliquer comment les dessins ont pris le dessus sur sa vie et comment elle en est venue à haïr la petite poupée de porcelaine que son père a trouvée au milieu du reste du trésor – la petite poupée en porcelaine qui était la part légitime de butin de Libbit. Elle essaie d'expliquer sa peur la plus profonde : si on ne fait pas quelque chose, les jumelles ne seront peut-être pas les seules à mourir, seulement les premières. Et les morts n'en termineront jamais sur Duma Key.*

*Elle rassemble tout son courage (et pour une fillette qui est à peine plus âgée qu'un bébé, elle devait en avoir beaucoup) et raconte la vérité, aussi démente qu'elle soit. Et tout d'abord comment elle a fait l'ouragan, ce qui n'était pas son idée, mais celle de la Chose.*

*Je crois que Nan Melda l'a crue. Parce qu'elle a vu le gros garçon ? Parce qu'elle a vu Charley ?*

*Je crois qu'elle a vu les deux.*

*Nan Melda demande Où est la poupée, maintenant ? La poupée en porcelaine ?*

*Libbit répond Dans mon coffre spécial au trésor. Mon coffre de cœur.*

*Nan Melda demande Et comment elle s'appelle ?*

*Libbit répond Son nom est Perse.*

*Nan Melda dit Perse est un nom de garçon.*

*Et Libbit dit Je n'y peux rien. Elle s'appelle Perse. C'est la vérité. Et elle dit, Perse a un bateau. Il a l'air d'un bon bateau, mais il n'est pas si bon. Il est mauvais. Qu'est-ce que nous allons faire, Nanny ?*

*Nan Melda réfléchit pendant qu'elles sont en sécurité dans l'endroit sûr. Et je crois qu'elle a su ce qu'il fallait faire. Elle n'avait peut-être rien d'une critique d'art – rien d'une Mary Ire – mais je crois qu'elle l'a su. Le courage consiste à faire, non à dire. On peut cacher à nouveau la vérité, si elle est trop terrible pour la donner à contempler au monde. Et cela arrive. Je suis sûr que cela arrive tout le temps.*

*Je suis certain que tout artiste digne de ce nom possède son fichu panier de pique-nique rouge.*

## Le panier rouge

### I

« Vous me prêtez la piscine, m'sieur ? »

C'était Ilse, en short vert et débardeur assorti. Elle était pieds nus, sans maquillage et encore un peu bouffie de sommeil. Elle avait ramené ses cheveux en queue-de-cheval, comme quand elle avait onze ans et, si elle n'avait eu une poitrine pleinement développée, elle aurait pu passer pour avoir cet âge.

« Quand tu voudras. »

Elle s'assit à côté de moi sur le carrelage, au bord de la piscine. Nous étions à peu près au milieu, moi les fesses sur 1,5 et les siennes sur M.

« Tu es debout de bonne heure », dis-je, même si je n'étais pas particulièrement surpris. Ilse avait toujours été la plus agitée.

« J'étais inquiète pour toi. En particulier depuis que Mr. Wireman a appelé Jack pour lui dire que la gentille vieille dame était morte. C'est Jack qui nous a prévenus. On était encore à table.

— Je sais.

— Je suis désolée (elle posa la tête sur mon épaule). Et le soir du grand jour pour toi, en plus. »

Je passai mon bras autour de ses épaules.

« Bref, je n'ai pas dormi longtemps et je me suis levée quand j'ai vu qu'il faisait jour. Et lorsque j'ai regardé par la fenêtre, qui ai-je vu assis tout seul au bord de la piscine ? Mon papa...

— Moi non plus je ne pouvais pas dormir. J'espère simplement que je n'ai pas réveillé ta m... » Je m'interrompis,

conscient que ma fille ouvrait de grands yeux ronds. « Ne te mets pas à te faire des idées, Miss Cookie. C'était strictement du réconfort. »

Ce qui n'était pas vrai, mais ce qui s'était passé au juste, voilà un évènement que je n'étais pas prêt à explorer avec ma fille. Ou avec moi-même, pour tout dire.

Elle se laissa aller un instant puis se redressa et me regarda, tête inclinée, l'esquisse d'un sourire retroussant le coin de ses lèvres.

« Si tu nourris des espérances, dis-je, c'est ton affaire. Mais je te conseillerais de ne pas trop te faire d'illusions. Je continuerai à veiller sur elle, mais il arrive que les gens aillent trop loin pour qu'il soit possible de revenir en arrière. Je crois... je suis même certain que c'est le cas pour nous deux. »

Elle reporta son regard sur l'eau calme de la piscine et le petit sourire mourut au coin de ses lèvres. Cela me faisait mal au cœur, mais c'était peut-être mieux ainsi. « Très bien, alors. »

Ce qui me laissait libre d'aborder d'autres questions. Non que j'en avais envie, mais j'étais toujours son père, et elle encore une enfant à de nombreux égards. Ce qui signifiait que quel qu'ait été mon chagrin à cause de la mort d'Elizabeth Eastlake, ce matin, ou quelle qu'ait été ma confusion à propos de ma propre situation, j'avais certains devoirs à remplir.

« Il faut que je te demande quelque chose, Ilse.

— Oui, bien sûr.

— Est-ce que tu ne portes pas ta bague de fiançailles parce que tu ne veux pas que ta mère la voie et pique une crise – ce que je comprendrais parfaitement... – ou parce que toi et Carson...

— Je la lui ai renvoyée », dit-elle ton uni et sans timbre. Puis elle pouffa, et un poids cessa de peser sur ma poitrine. « Mais par UPS, et assurée.

— Alors, c'est terminé ?

— Eh bien... il ne faut jamais dire jamais. » Elle avait les pieds dans l'eau et les faisait jouer lentement. « Carson ne veut pas en entendre parler, c'est du moins ce qu'il dit. Je ne suis pas très sûre de vouloir rompre, moi non plus. En tout cas, pas sans avoir vu comment il se comportera quand on se retrouvera face

à face. Le téléphone ou les courriels, ce n'est pas la bonne façon de régler ce genre de problème. Sans compter que je tiens à vérifier si notre attirance mutuelle est toujours là. Et toujours aussi forte. » Elle me jeta un regard de côté, un peu inquiète. « Cela ne te paraît pas trop simplet, au moins ?

— Non, ma chérie.

— Je peux te demander quelque chose ?

— Oui.

— Combien de fois as-tu donné une seconde chance à maman ? »

Je souris. « Au cours de notre mariage ? Je dirais deux cents, à vue de nez.

— Et combien t'en a-t-elle données ?

— À peu près pareil.

— Et est-ce que tu as jamais... Non, je ne peux pas te demander ça. »

Moi aussi je regardais l'eau, sentant mes joues qui s'empourpraient d'une rougeur très classe moyenne. « Étant donné que cette discussion a lieu à six heures du matin et qu'il n'y a personne ici, même pas le maître nageur, et étant donné le problème qu'il y a avec Carson, si j'ai bien compris, tu peux me poser la question. La réponse est non. Pas même une fois. Mais si je veux être tout à fait honnête, je dirais que cela a davantage tenu à la chance qu'à de la probité morale pure et dure. J'ai bien failli succomber plusieurs fois, dont une où il y a toutes les chances pour que ce soit le hasard, ou la providence, qui m'en ait empêché. Je ne pense pas que notre union aurait pris fin... si l'accident était arrivé, et je crois qu'on peut se faire de pires affronts dans un couple, mais ce n'est pas pour rien que l'on parle de trahison. On peut excuser un faux pas au nom de l'humaine faiblesse. Deux au nom de notre fragilité. Après cela... » Je haussai les épaules.

« Il dit que ce n'est arrivé qu'une fois. » Elle avait parlé d'une voix qui était presque un murmure. Le mouvement de ses pieds avait ralenti, réduit à un pédalage rêveur. « Il dit que c'est elle qui lui a fait des avances. Et que finalement... »

Tiens pardi. C'est tout le temps ainsi que cela se passe. Dans les livres et au cinéma, sans doute. Et parfois aussi dans la



vie. Ce n'était pas parce qu'il s'agissait d'une explication qui l'exonérait un peu qu'elle était fausse.

« La fille avec laquelle il chante ? »

Ilse acquiesça. « Bridget Andreisson.

— Celle qui a mauvaise haleine. »

Faible sourire.

« Je crois me souvenir que tu m'as dit, il n'y a pas si longtemps, qu'il faudrait qu'il choisisse. »

Il y eut un long silence. « C'est compliqué », dit-elle enfin.

C'est toujours compliqué. Demandez au premier poivrot venu, dans un bar, qui vient de se faire jeter par sa femme. Je ne dis rien.

« Il m'a affirmé qu'il ne voulait plus la voir. Et que les duos, c'était terminé. Je sais que c'est vrai : j'ai vérifié en lisant les derniers comptes rendus, sur Internet. » Elle rougit légèrement, même si cette vérification me paraissait tout à fait légitime. J'aurais vérifié, moi aussi. « Quand Mr. Fredericks – leur imprésario – a menacé de le renvoyer chez lui, Carson lui a dit qu'il pouvait le faire, mais qu'il ne voulait plus chanter en duo avec cette salope de blonde.

— Ce sont les termes exacts qu'il a employés ? »

Elle eut un grand sourire. « Il est *baptiste*, papa, j'interprète un peu. Bref, Carson a tenu bon et Mr. Fredericks a cédé. Pour moi, c'est un bon point pour lui. »

*Ouais, pensai-je, n'empêche que c'est un coureur qui se fait appeler Smiley.*

Je lui pris la main. « C'est quoi, ta prochaine initiative ? »

Elle soupira. La queue-de-cheval lui donnait l'air d'avoir onze ans ; le soupir, d'en avoir quarante. « Je ne sais pas. Je n'en ai pas la moindre idée.

— Alors laisse-moi t'aider. Es-tu d'accord ?

— Si tu veux.

— Pour le moment, reste loin de lui », dis-je, découvrant que je désirais cela de tout mon cœur.

Mais il y avait plus. Quand je pensais à la série des *Fille et Bateau* – et en particulier à la fille dans la barque –, j'avais envie de lui dire de ne pas parler à des étrangers, de ne pas approcher de la baignoire avec le sèche-cheveux, et de ne faire

du jogging que sur la piste de la fac, pas en traversant Roger Williams Park au crépuscule.

Elle me regardait d'un air intrigué et je m'arrangeai pour me remettre en selle. « Retourne tout droit à la fac...

— Je voulais justement t'en parler. »

J'acquiesçai, mais lui serrai le bras pour lui montrer que je n'en avais pas tout à fait terminé. « Achève ton semestre. Passe tes examens. Laisse Carson finir sa tournée. Prends du champ, puis va le voir... tu comprends ce que je te dis ?

— Oui... »

Elle comprenait mais n'était pas convaincue.

« Lorsque vous vous retrouverez, que ce soit en terrain neutre. Et bien que je ne tiens pas à te faire rougir, et vu que nous sommes toujours tout seuls ici, je vais te le dire tout de même. Le lit n'est pas un terrain neutre. »

Elle regardait ses pieds qui agitaient paresseusement l'eau. Je lui lâchai l'épaule, pris son menton et tournai son visage vers moi.

« Quand des questions comme celles-ci ne sont pas réglées, le lit est un champ de bataille. À ta place, je ne partagerais même pas un repas avec lui sans savoir où vous en êtes exactement tous les deux. Rencontre-le... je ne sais pas, moi... à Boston. Asseyez-vous sur un banc dans un parc et mettez tout à plat. Que les choses soient claires dans ton esprit et qu'elles soient claires dans le sien. Après, allez dîner. Allez voir jouer les Red Sox. Ou allez au lit, si vous pensez que c'est la chose à faire. Ce n'est pas parce que je ne tiens pas à savoir que tu as une vie sexuelle que je ne veux pas que tu en aies une. »

Elle éclata bruyamment de rire et je fus extrêmement soulagé. L'ayant sans doute entendue, un serveur qui avait l'air encore à moitié endormi, sortit nous demander si nous voulions du café. Nous répondîmes que oui. Quand il alla le chercher, Ilse reprit la parole : « Très bien, papa. J'ai bien compris. De toute façon, je voulais te dire que j'allais repartir dès cet après-midi. J'ai un examen blanc d'anthropologie à la fin de la semaine, et je fais partie d'un petit groupe qui planche ensemble. Nous nous sommes baptisés le Club des Survivants. » Elle me regarda avec inquiétude. « Tu veux bien ? Je sais que tu espérais que je

resterais un ou deux jours de plus, mais il y a en plus ce qui est arrivé à ta vieille amie...

— Non, ma chérie, c'est très bien. »

Je l'embrassai sur le bout du nez, me disant que si elle me voyait de très près, elle ne se rendrait pas compte du plaisir qu'elle me faisait – plaisir qu'elle soit venue pour le vernissage, plaisir que nous ayons pu passer un moment seuls ensemble ce matin, plaisir, plus que tout, à l'idée qu'elle serait à près de deux mille kilomètres de Duma Key avant que le soleil ne soit couché. En supposant qu'elle trouve une place sur un vol, bien sûr. « Et en ce qui concerne Carson ? »

Elle resta peut-être une minute complète sans répondre, balançant ses pieds dans l'eau. Puis elle se leva et me prit par le bras pour m'aider à me lever aussi. « Je crois que tu as raison. Je lui dirai que s'il est vraiment sérieux, il devra attendre jusqu'au 4 juillet. »

Ses yeux brillaient à nouveau, maintenant que sa décision était prise.

« Cela nous mène à la fin du semestre, plus un mois de vacances. J'irai le rejoindre pour leur dernière représentation, au Cow Palace, et il aura tout le temps nécessaire pour savoir s'il en a bien terminé avec la blondasse, comme il le prétend. Cela te va, mon cher papa ?

— C'est parfait.

— Tiens, voilà le café, dit-elle. La question est de savoir combien de temps nous allons attendre pour le petit déjeuner. »

## II

Wireman ne vint pas au petit déjeuner du lendemain matin, mais il avait réservé la salle Bay Island pour nous entre huit et dix heures. Je présidai une table d'une douzaine de personnes, parents et amis, la plupart venus du Minnesota. Le genre d'événement dont on se souvient pendant des dizaines d'années, en partie parce qu'on retrouve des visages familiers dans un cadre exotique, en partie à cause d'une atmosphère affective exacerbée.

Il y avait, d'un côté, l'impression palpable d'entourer le Fils du Pays Qui A Réussi. Ils l'avaient ressentie pendant le vernissage et les journaux du matin confirmaient cette impression. Les articles du *Sarasota Herald* comme du *Venice Gondolier* étaient brefs, mais élogieux. Le papier de Mary Ire dans le *Tampa Tribune*, en revanche, occupait presque la totalité d'une page et donnait dans le lyrique. Elle devait l'avoir préparé d'avance. Elle parlait de moi comme d'un « nouveau talent américain d'importance majeure ». Ma mère, pour qui l'adjectif *sardonique* avait dû être inventé, aurait dit *Prends ça avec un dime et torche-toi à l'aise avec*. Évidemment, l'adage remontait à quarante ans, à une époque où un *dime*<sup>23</sup> représentait une certaine somme.

Et, bien entendu, de l'autre côté, il y avait Elizabeth. Il n'y avait pas de notice nécrologique, seulement un encadré ajouté à l'article de Mary du *Tampa Tribune* : UNE MÉCÈNE DES ARTS BIEN CONNUE VICTIME D'UN MALAISE AU VERNISSAGE DE L'EXPO FREEMANTLE. Long de deux paragraphes, l'article expliquait comment Elizabeth Eastlake, grand personnage, depuis toujours, de la scène des arts en Floride et résidente de Duma Key, apparemment victime d'une attaque peu de temps après son arrivée à la galerie Scotto, avait été transportée d'urgence à l'hôpital de Sarasota. On ignorait quel était son état au moment de mettre sous presse.

Mes amis du Minnesota savaient tous que le soir de mon triomphe, une amie chère était morte. Il y avait des éclats de rire et des réparties railleuses, suivis de coups d'œil dans ma direction pour voir si je ne m'offusquais pas. À neuf heures et demie, les œufs brouillés que j'avais mangés me pesaient sur l'estomac et la migraine commençait à me gagner – la première depuis presque un mois.

Je m'excusai et montai dans la chambre où je n'avais pas dormi mais où j'avais laissé un petit sac. La trousse de toilette contenait plusieurs paquets de Zomig, un médicament contre la migraine. Il n'était pas capable d'en arrêter une de Force 5, mais faisait en général effet si j'en prenais dès les premiers signes.

---

<sup>23</sup> Dix centimes de dollar.

J'avalai un cachet avec un Coke pris dans le frigo du bar et je me préparais à redescendre, quand je vis clignoter la lumière du téléphone. Je faillis l'ignorer, puis me dit que le message provenait peut-être de Wireman.

En réalité, j'avais une demi-douzaine de messages. Les quatre premiers étaient des félicitations qui tombèrent sur ma tête douloureuse comme de la grêle sur un toit de tôle. Le temps que j'arrive à celui de Jimmy – le quatrième – j'avais déjà commencé à enfoncer le bouton *effacer* pour passer au suivant. Je n'étais pas d'humeur à être caressé.

Effectivement, le cinquième était de Jérôme Wireman. Il paraissait à la fois fatigué et abasourdi. « Edgar ? Je sais bien que vous avez prévu de consacrer ces deux journées à votre famille et à vos amis et ça me déplaît souverainement de vous le demander, mais pourrions-nous nous voir tout de même chez vous, cet après-midi ? Nous devons parler – c'est sérieux. Jack a passé la nuit ici, au *Palacio*, il ne voulait pas me laisser seul – c'est vraiment un gosse en or – et nous nous sommes réveillés de bonne heure. Nous avons cherché ce fameux panier rouge dont elle a parlé et... nous l'avons trouvé. Mieux vaut tard que jamais, n'est-ce pas ? Elle voulait que vous l'ayez et Jack l'a donc apporté à Big Pink. La maison n'était pas fermée à clef et – écoutez bien Edgar : il y avait eu un visiteur. »

Silence sur la ligne, mais j'entendais sa respiration.

« Jack a sérieusement paniqué, reprit-il, et ça va être un choc pour vous, *muchacho*. Bien que vous ayez peut-être déjà une idée... »

Il y eut un bip, puis le sixième message commença. De nouveau Wireman, cette fois de méchante humeur et donc plus semblable à lui-même.

« Ces putains d'enregistrements qui vous coupent tout de suite la chique ! *Chinche pedorra ! Ay !* Edgar ? Je vais avec Jack chez Abbot-Wexler. C'est... (il s'interrompit un instant, le temps de se reprendre) : C'est le salon funéraire qu'elle avait choisi. Je serai de retour à treize heures. Je vous incite vivement à nous attendre avant de rentrer chez vous. La maison n'a pas été mise sens dessus dessous ni rien de tel, mais je tiens à être présent quand vous regarderez dans le panier et quand vous

verrez ce qui a été laissé dans votre atelier, au premier. Wireman n'aime pas jouer les mystérieux, mais il préfère ne pas laisser ces conneries sur un répondeur que n'importe qui pourrait écouter. Et il y a encore une chose. L'un des avocats a appelé. Il a laissé lui aussi un message — Jack et moi étions encore dans le foutu grenier à ce moment-là. Il affirme que je suis son légataire universel (un silence). *La lotería* (un silence). Elle me laisse tout (un silence). Que j'aille me faire foutre. »

C'était tout.

### III

J'appelai la réception de l'hôtel qui, après une brève attente, me donna le numéro du salon funéraire Abbot-Wexler. Je le composai aussitôt. J'eus droit à une boîte vocale qui m'énuméra une quantité vraiment stupéfiante de services liés à la mort (« pour la salle d'exposition des cercueils, faites le 5 »). J'attendis donc — les offres concernant les êtres humains en chair et en os passent en dernier, de nos jours, lot de consolation pour les tarés incapables de rester dans le coup au vingt et unième siècle — et, pendant ce temps, je réfléchis au message laissé par Wireman. La maison pas fermée à clef ? Ah bon ? Je ne pouvais certes trop me fier à ma mémoire, depuis l'accident, mais il y avait la force de l'habitude. Big Pink ne m'appartenait pas et on m'avait inculqué depuis l'enfance qu'on doit prendre particulièrement soin de ce qui ne vous appartient pas. J'étais à peu près certain d'avoir fermé la maison à clef. Si donc quelqu'un était entré, comment se faisait-il que la porte n'ait pas été forcée ?

J'évoquai un bref instant deux petites filles en robes mouillées — deux petites filles au visage en putréfaction qui parlaient avec la voix graveleuse des coquillages sous la maison — puis repoussai cette image avec un frisson. Il n'avait pu s'agir que de mon imagination, bien sûr, de la vision créée par un esprit soumis à trop de tension. Et même s'il s'était agi de quelque chose de plus... les fantômes n'ont pas besoin de clef

pour entrer, n'est-ce pas ? Ils passent carrément au travers des portes ou montent carrément à travers les planchers.

« ... ou le zéro si vous avez besoin d'aide. »

Fichtre, j'avais failli rater le truc. J'appuyai sur le zéro et, après trois ou quatre mesures d'un hymne que je crus vaguement reconnaître, une voix professionnellement apaisante me proposa ses services. Je dus contenir une très puissante et très irrationnelle envie de lui répondre : *C'est mon bras ! Il n'a jamais eu d'enterrement digne de ce nom !* puis de raccrocher. Je n'en fis rien, bien sûr et, le combiné coincé entre l'oreille et l'épaule pour me gratter au-dessus de l'œil droit, je demandai si Mr. Wireman était là.

« Puis-je savoir quelle personne défunte il représente ? »

Une image de cauchemar me vint à l'esprit : un tribunal des morts plongé dans le silence et la voix de Wireman s'élevant, *Objection, Votre Honneur.*

« Elizabeth Eastlake, répondis-je.

— Ah, oui, bien sûr. » La voix devint plus chaude, se fit provisoirement humaine. « Lui et son jeune ami viennent de sortir – je crois qu'ils s'apprêtaient à travailler sur l'éloge funèbre de la défunte. Il se peut que j'aie un message pour vous. Restez en ligne, s'il vous plaît. »

J'y restai. Le cantique reprit. Croque-note le Croquemort reprit la ligne. « Mr. Wireman vous fait demander de le rejoindre lui et... euh... Mr. Candouri, chez vous à Duma Key à quatorze heures, si possible. Il a écrit que si vous arriviez le premier, de bien vouloir les attendre à l'extérieur. Cela vous est-il compréhensible ?

— Oui. Vous ne savez pas s'il doit revenir au salon ?

— Non, il n'a rien dit. »

Je remerciai et raccrochai. Wireman avait peut-être un téléphone portable, mais je ne lui en avais jamais vu et, de toute façon, je n'en connaissais pas le numéro ; mais Jack en avait un. Je retrouvai le numéro dans mon portefeuille et le composai. Je tombai sur la messagerie dès la première sonnerie, ce qui voulait dire que soit l'appareil était coupé, soit il était déchargé. L'un et l'autre étaient possibles.

*Jack a sérieusement paniqué et ça va être un choc pour vous, muchacho.*

*Je tiens à être présent quand vous regarderez dans le panier.*

Mais j'avais déjà une idée assez précise de ce qui se trouvait dans le panier et je doutais que Wireman ait été lui-même surpris.

Pas vraiment.

## IV

La mafia du Minnesota réunie autour de la grande table du petit déjeuner était silencieuse, à mon retour, et même avant que Pam se lève, j'avais compris qu'ils avaient fait plus que parler de moi en mon absence. Ils avaient tenu une réunion.

« Nous allons repartir, me dit Pam. La plupart d'entre nous, du moins. Les Slobotnik veulent profiter du voyage pour aller visiter Disney World et les Jamieson vont à Miami...

— Et nous allons les accompagner, papa, intervint Melinda, qui tenait Ric par le bras. De là, on pourra avoir un vol pour Orly qui sera en fait moins cher que celui que tu as réservé.

— Je crois que la dépense n'aurait pas été insupportable », dis-je, mais avec le sourire.

J'éprouvais un mélange de sentiments des plus étranges : soulagement, déception et peur. En même temps, je sentais les bandes qui m'encerclaient la tête se détendre et commencer à se défaire. Le début de migraine s'était évanoui, juste comme ça. L'effet du Zomig, peut-être, mais le médicament ne réagit pas aussi vite, en général, même accompagné d'un café pour renforcer son action.

« Avez-vous eu des nouvelles de votre ami Wireman, ce matin ? demanda Kamen de sa voix tonnante.

— Oui. Il a laissé un message sur mon répondeur.

— Et comment va-t-il ? »

Ouais. C'était une longue histoire, non ? « Il tient le coup, il s'occupe des formalités au salon funéraire... et Jack est là pour l'aider... mais il est secoué.



— Allez le seconder, intervint Tom Riley. C'est votre boulot, aujourd'hui.

— Oui, c'est vrai, ajouta Bozie. Vous êtes vous-même en deuil, Edgar. Ce n'est pas le moment de jouer les hôtes accueillants, en ce moment.

— J'ai appelé l'aéroport, intervint alors Pam, comme si j'avais protesté – mais je m'étais tu. Le Gulfstream est en attente, prêt à décoller. Et la réception nous aide à prendre les autres dispositions. En attendant, il nous reste la matinée. La question est, qu'est-ce que nous en faisons ? »

En fin de compte, nous l'employâmes à faire ce que j'avais prévu : la visite du John et Mable Ringling Museum of Art.

Et je portai mon béret.

## V

En début d'après-midi, je me retrouvai dans l'aire d'embarquement de Dolphin Aviation pour faire mes adieux à mes parents et amis, embrassant les uns, serrant la main aux autres, ou les prenant contre moi – ou les trois. Melinda, Ric et les Jamieson étaient déjà partis.

Kathi Green – la Reine de la Rééduc – m'embrassa avec sa férocité habituelle. « Prenez soin de vous, Edgar, dit-elle. J'adore vos peintures mais je suis encore plus fière de vous voir marcher aussi bien. Vous avez fait des progrès stupéfiants. J'aimerais bien vous vous faire parader devant ma dernière génération de chochottes.

— Vous êtes une coriace, Kathi.

— Pas si coriace que ça, dit-elle en s'essuyant les yeux. En réalité, je suis de la foutue guimauve. »

Sur quoi arriva Kamen, me dominant de toute une tête. « Si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez tout de suite.

— Sûr, dis-je. On n'a qu'un Doc Kamen. »

Le géant sourit. Impression que Dieu lui-même vous sourit. « Je ne pense pas que vous allez tout à fait bien, Edgar. Je ne peux qu'espérer que vous finirez par aller bien. Personne

ne mérite mieux que vous de retomber du bon côté – le brillant dessus, le rugueux dessous. »

Je le serrai contre moi. Un *abrasso* à un bras, aurait dit Wireman, mais Kamen avait de quoi compenser.

J'allai jusqu'à l'avion en compagnie de Pam. Nous nous arrê tâmes au pied des marches pendant que les autres montaient. Elle me tenait la main dans les deux siennes et me regardait.

« Je vais me contenter de te faire une bise sur la joue, Edgar. Ilse nous regarde et je ne veux pas qu'elle s'imagine des choses. »

Ce qu'elle fit, avant de reprendre la parole : « Tu m'inquiètes, Edgar. Tu as cette expression blanche dans les yeux que je n'aime pas beaucoup.

— Elizabeth... »

Elle fit un simple petit « non » de la tête. « Cela remonte à hier au soir, avant même qu'elle débarque dans la galerie. Alors que tu étais le plus heureux homme du monde. Un regard blanc. Je ne sais pas comment mieux le décrire. Je ne te l'ai vu qu'une fois, en 1992, pendant la période où tu as pu croire que tu ne pourrais pas faire ce remboursement d'emprunt et que tu étais sur le point de faire faillite. »

Les moteurs du jet tournaient et une brise chaude soulevait ses cheveux autour de son visage, transformant les boucles du salon de coiffure en quelque chose de plus naturel qui la rajeunissait. « Je peux te demander quelque chose, Eddie ?

— Bien sûr.

— Pourrais-tu peindre n'importe où ? Ou bien faut-il que ce soit ici ?

— N'importe où, je crois. Mais ailleurs, ce serait différent. »

Elle m'étudiait attentivement, son expression était presque suppliante. « Un changement ne te ferait peut-être pas de mal, de toute façon. Je voudrais que tu perdes ce regard blanc. Je ne te parle pas de revenir au Minnesota, pas nécessairement, simplement d'aller... quelque part ailleurs. Tu y réfléchiras ?

— Oui. »

Mais pas avant d'avoir vu ce qu'il y avait dans le panier de pique-nique rouge. Et pas avant d'avoir fait une incursion

jusque dans le sud de l'île. Je pensais en être capable. Car c'était Ilse qui avait été prise de nausées, pas moi. Je n'avais eu qu'un de mes flash-backs de l'accident coloré en rouge. Et ma démangeaison fantôme.

« Porte-toi bien, Edgar. Je ne sais pas exactement qui tu es à présent, mais il reste suffisamment de l'ancien toi à aimer. » Elle se mit sur la pointe des pieds – elle portait des sandales blanches qu'elle avait certainement dû acheter pour ce voyage – et planta un deuxième et doux baiser sur ma joue mal rasée.

« Merci, dis-je, et merci pour la nuit dernière.

— Aucune raison de me remercier, Edgar. C'était délicieux. »

Elle me serra la main. Puis elle monta vivement les marches et la porte se referma sur elle.

## VI

Et de nouveau le hall des départs de Delta. Sans Jack, cette fois.

« Rien que toi et moi, Cookie. On dirait bien que c'est nous qui faisons la fermeture. »

Sur quoi je vis qu'elle pleurait et passai mon bras autour de ses épaules.

« Je voudrais bien rester avec toi, papa.

— Retourne à tes études, ma chérie. Prépare tes examens à fond et casse la baraque. On se reverra bientôt.

— Oui. Et fais attention à toi, hein ?

— Promis. Promis. »

Je la serrai encore. « Vas-y. Va à l'enregistrement. Achète des revues. Regarde CNN. Et bon voyage.

— Très bien, papa. C'était sensationnel, tu sais.

— C'est *toi* qui es sensationnelle. »

Elle me colla un bon gros bécot sur la bouche – peut-être pour compenser celui que sa mère s'était interdite de me donner – et s'engagea entre les portes coulissantes. Elle se tourna une fois et agita la main, réduite à une simple forme féminine à travers la vitre dépolie. Je regrette de tout mon cœur

de n'avoir distingué qu'une vague silhouette, car c'était la dernière fois que je la voyais.

## VII

J'avais laissé, pendant la visite du musée, deux messages à Wireman – l'un au salon funéraire, l'autre sur le répondeur d'*El Palacio* – l'avertissant que je serais de retour sur Duma Key vers quinze heures et lui proposant de me retrouver à ce moment-là. Je lui demandais aussi de dire à Jack que, puisqu'il était en âge de voter et de sauter les pom-pom girls, il était aussi en âge de s'occuper de son foutu téléphone portable.

Il était en réalité presque trois heures et demie quand je revins à Duma Key ; j'aperçus la voiture de Jack et la Mercedes de collection d'Elizabeth garés dans l'espace au sol inégal, à côté de Big Pink. Les deux hommes étaient assis sur les marches de la maison et buvaient du thé glacé. Jack portait encore son costume gris, mais ses cheveux avaient retrouvé leur désordre habituel et il avait un T-shirt des Devil Rays sous son veston. Wireman était en jean et chemisette blanche à col ouvert ; une casquette publicitaire des Nebraska Cornhuskers était inclinée de travers sur sa tête.

Je me garai, descendis de voiture et m'étirai, tâchant d'assouplir ma mauvaise hanche. Ils se levèrent et vinrent à ma rencontre, mais aucun des deux ne souriait.

« Tout le monde est parti, *amigo* ? demanda Wireman.

— Tout le monde, sauf Tante Jean et oncle Ben. Ce sont des pique-assiettes professionnels et ils sont bien décidés à en profiter jusqu'à la dernière miette. »

Jack sourit, mais sans humour. « Chaque famille a les siens, observa-t-il.

— Et vous, demandai-je à Wireman, comment ça va ?

— Pour ce qui est d'Elizabeth, ça va. D'après Hadlock, c'était probablement mieux qu'elle parte ainsi, et j'ai tendance à le croire. Quant à me retrouver avec ce qui doit faire un total de cent soixante millions en liquide, propriétés et placements... (il secoua la tête), c'est une autre histoire. Je pourrais peut-être me

payer un jour le luxe d'aller voir ça de près, mais pour le moment...

— Pour le moment, il se passe quelque chose.

— *Si señor*. Et quelque chose de très bizarre.

— Qu'est-ce que vous avez dit à Jack, au juste ? »

Wireman parut un peu mal à l'aise. « Eh bien, pour tout vous avouer, *amigo*, une fois que j'avais commencé, c'était drôlement difficile de trouver où m'arrêter de manière rationnelle.

— Il m'a tout raconté, intervint Jack. C'est du moins ce qu'il prétend. Y compris ce qu'il croit que vous avez fait pour lui rendre la vue, et ce que vous pensez avoir fait pour Candy Brown... et les deux petites filles que vous avez vues.

— Tu n'es pas trop choqué par l'affaire Candy Brown ?

— Si ça ne tenait qu'à moi, vous auriez une médaille. Et les gens de Sarasota décoreraient un bateau juste pour vous, le jour de la parade du Memorial Day. » Il fourra les mains dans ses poches. « Mais si vous m'aviez dit l'automne dernier qu'un truc pareil pouvait arriver en dehors des films de Shyamalan, j'aurais rigolé.

— Et la semaine dernière ? »

Jack réfléchit. De l'autre côté de Big Pink, les vagues venaient briser régulièrement. Les coquillages, sous ma salle de séjour, devaient bavarder. « Non, répondit-il finalement. Je n'aurais probablement pas rigolé. J'ai tout de suite vu qu'il se passait quelque chose de spécial avec vous, Edgar. Vous êtes arrivé ici, et... »

Il joignit les mains et croisa les doigts. Et je pensai qu'il avait raison. Que c'était ainsi que cela s'était passé. Comme quand on se croise les doigts. Et le fait que je n'aie eu qu'une main n'avait jamais compté.

Pas ici.

« Que veux-tu dire, *hermano* ? » demanda Wireman.

Jack haussa les épaules. « Edgar et Duma. Duma et Edgar. Comme s'ils s'attendaient l'un l'autre. » Il paraissait embarrassé, mais nullement hésitant.

Du pouce, je montrai la maison.

« Entrons.

— Raconte-lui d'abord comment nous avons trouvé le panier, Jack », dit Wireman.

Le jeune homme haussa les épaules. « Il n'y a rien de spécial à dire ; nous n'avons même pas mis vingt minutes. Il était posé sur une vieille commode au fond du grenier. La lumière qui passait par l'une des fentes de ventilation lui tombait dessus. Comme s'il avait voulu être trouvé (il jeta un coup d'œil à Wireman, qui hocha affirmativement la tête). Bref, nous l'avons descendu à la cuisine et nous avons regardé ce qu'il contenait. C'est fou ce qu'il pesait. »

Cela me fit penser à la façon dont Melda, la gouvernante, le tenait dans le portrait de famille : à pleins bras. Apparemment, il était déjà lourd, à l'époque.

« Wireman m'a demandé d'apporter le panier chez vous et de vous le laisser, puisque j'avais une clef... sauf que je n'ai pas eu besoin de clef. Je vous dis pas la surprise.

— Allons-y, dit Wireman, ouvrant la marche. Il est temps de voir ça. »

Une partie non négligeable de la côte du golfe de Floride était éparpillée sur le plancher de l'entrée : du sable, des petits coquillages, des bogues de sophora et des débris végétaux séchés. Il y avait aussi des empreintes. Celles laissées par des chaussures de sport appartenaient à Jack. Ce furent les autres qui me donnèrent la chair de poule. J'en distinguai trois de tailles différentes, une grande et deux plus petites. Les petites étaient des empreintes d'enfants. Les trois étaient celles de pieds nus.

« Voyez-vous comment elles disparaissent peu à peu en montant l'escalier ? demanda Jack.

— Oui, répondis-je d'une voix qui paraissait faible et venir de loin, même à mes propres oreilles.

— J'ai marché à côté, pour ne pas les brouiller. Si Wireman ne m'avait pas mis au courant pendant que nous vous attendions, je crois que je ne serais même pas monté.

— Je te comprends, dis-je.

— Il n'y avait personne. Simplement... vous verrez vous-même. Et tenez, regardez. »

Il me conduisit sur le côté de l'escalier. Nous avions les yeux à la hauteur de la neuvième marche et, grâce à la lumière oblique qui frappait l'endroit, on distinguait, à peine visible, des traces de petits pieds nus se dirigeant vers le bas.

« *À priori*, c'est simple, reprit Jack. Des gosses sont montés dans votre atelier et en sont redescendus. L'adulte est resté à hauteur de la porte d'entrée, probablement pour faire le guet... sauf que si ça se passait au milieu de la nuit, il n'y avait pas grand-chose à guetter. Aviez-vous mis l'alarme-intrusion ?

— Non, dis-je en détournant un peu les yeux. Je n'arrive pas à me rappeler le code. J'ai bien noté les chiffres sur un bout de papier qui est dans mon portefeuille, mais à chaque fois que je franchissais la porte, c'était la course contre la montre – moi contre les foutus bips, le temps que j'atteigne l'appareil sur le mur...

— Vous ne croyez tout de même pas que les sœurs mortes de Miss Eastlake sont encore venues vous rendre visite – honnêtement ? demanda Jack.

— Honnêtement ? Si, je le crois. »

Réponse qui aurait sans doute dû paraître ridicule par cette superbe journée d'avril inondée d'un soleil aveuglant dont les rayons se reflétaient sur le Golfe. Eh bien, non.

« Dans *Scooby Doo*, on finirait par apprendre que c'est le bibliothécaire fou, dit Jack. Vous savez, le type qui essaie de vous ficher la frousse pour vous faire décamper et garder le trésor pour lui tout seul.

— Si seulement ce n'était que ça, dis-je.

— Supposons que les petites empreintes soient celles de Tessie et Laura Eastlake, intervint Wireman. Qui a laissé les grandes ? »

Ni Jack ni moi ne répondîmes.

« Allons au premier, dis-je finalement. Je veux voir ce panier. »

Nous montâmes jusqu'à Little Pink en évitant les empreintes, non pas pour les préserver, mais simplement parce qu'aucun de nous n'avait envie de poser le pied dessus. Le panier de pique-nique posé sur la moquette était exactement comme je l'avais dessiné avec le stylo à bille rouge que j'avais

subtilisé dans le cabinet de Gene Hadlock, mais mes yeux furent d'abord attirés par le chevalet.

« Vous imaginerez sans peine que j'ai rapidement battu en retraite lorsque j'ai vu ça », dit Jack.

Je n'eus aucun mal à l'imaginer, en effet, sans pour autant ressentir la même envie. Tout au contraire. J'étais attiré par ce que je voyais comme un clou par un aimant. Une toile neuve avait été posée sur le chevalet et quelqu'un, au cœur de la nuit – peut-être au moment où mourait Elizabeth, peut-être pendant que je faisais l'amour avec Pam, peut-être pendant que je dormais à côté d'elle – avait plongé un doigt dans un pot de peinture. À qui appartenait ce doigt ? Aucune idée. Et quelle couleur ? Rouge, bien sûr. Les lettres qui titubaient et souillaient la toile de leurs traînées dégoulinantes étaient *rouges*. Et accusatrices. Elles paraissaient presque crier.

Où notre sœur.

## VIII

« Art brut, dis-je d'une voix sèche de crécelle qui ne ressemblait guère à la mienne.

— De l'art brut ? demanda Wireman.

— Bien sûr. » Les lettres paraissaient danser devant moi et je m'essuyai les yeux. « Des graffitis. Ils devraient adorer ça, chez Scoto.

— Peut-être, mais ça fout les boules, cette connerie, dit Jack. Je déteste. »

Moi aussi, je détestais. Et dans mon atelier, en plus, dans mon bon Dieu d'atelier ! J'avais un bail. J'enlevai d'un geste brutal la toile du chevalet, m'attendant un instant à me brûler les doigts. Il n'en fut rien. C'était une toile ordinaire, après tout, une toile que j'avais tendue moi-même sur son châssis. Je la posai à l'envers contre le mur. « C'est mieux comme ça ?

— Beaucoup mieux », répondit Jack, tandis que Wireman acquiesçait. « Edgar ? si ces petites filles sont venues ici... les fantômes sont-ils capables d'écrire sur une toile ?



— S'ils sont capables de faire déplacer les pièces d'un Ouija et d'écrire dans le givre des fenêtres, pourquoi ne pourraient-ils pas écrire sur une toile ? » Puis, à contrecœur, j'ajoutai : « Mais je ne vois pas un fantôme déverrouillant la porte d'entrée. Ni même posant une toile neuve sur le chevalet.

— La toile n'était pas sur le chevalet ? demanda Wireman.

— Je suis à peu près sûr que non. Toutes les toiles neuves sont rangées dans le coin.

— Qui est cette sœur dont il est question ? voulut savoir Jack.

— Très certainement Elizabeth. C'était la seule restante.

— M'étonnerait, dit Wireman. Si Tessie et Laura étaient bien de l'autre côté du si populaire miroir, elles n'auraient dû avoir aucun mal à retrouver leur sœur Elizabeth : elle est restée ici, à Duma Key, pendant cinquante-cinq ans. Duma Key étant, en outre, le seul endroit que les jumelles aient jamais connu.

— Et les autres ? demandai-je.

— Maria et Hannah sont mortes toutes les deux, répondit Wireman. Hannah dans les années soixante-dix, à New York – à Ossining, exactement, il me semble – et Maria au début des années quatre-vingts, quelque part dans l'Ouest. Mariées toutes les deux, Maria deux fois. Je tiens ces détails de Chris Shannington, pas de Miss Eastlake. Elle parlait parfois de son père, mais pratiquement jamais de ses sœurs. Elle s'est coupée du reste de sa famille quand elle et John sont revenus habiter sur Duma, en 1951. *où notre sœur ?*

« Et Adriana, qu'est-ce qu'elle est devenue ? »

Il haussa les épaules. « *Quién sabe ?* Engloutie par l'histoire. Shannington suppose qu'elle et son mari sont sans doute repartis pour Atlanta lorsqu'on a abandonné la recherche des jumelles ; ils n'étaient pas là pour le service religieux tenu plus tard.

— Elle a peut-être reproché à son père ce qui s'était passé », dit Jack.

Wireman acquiesça. « Ou peut-être n'a-t-elle pas supporté de rester plus longtemps ici. »

Je me rappelai l'air boudeur, cet air de vouloir être ailleurs qu'elle arborait sur le portrait de famille et pensai que Wireman avait peut-être vu juste.

« Toujours est-il, enchaîna Wireman, qu'elle est certainement morte, elle aussi. Elle aurait cent ans ou presque, sinon. Les chances qu'elle soit en vie sont minces. » *où notre sœur ?*

Wireman m'agrippa par le bras et m'obligea à me tourner vers lui. Il avait les traits tirés, l'air vieux. « *Muchacho*, si une force surnaturelle a tué Miss Eastlake pour l'empêcher de parler, nous devrions peut-être en tenir compte et ficher le camp de Duma Key.

— Je crois que c'est de toute façon trop tard.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est de nouveau réveillée. C'est ce qu'a dit Elizabeth avant de mourir.

— Qui est réveillé ?

— Perse.

— Perse ? C'est qui, c'est quoi ?

— Je ne sais pas, avouai-je. Mais je crois que nous sommes supposés la rendre à son sommeil par noyade. »

## IX

Neuf, le panier de pique-nique avait été d'un rouge écarlate et sa couleur n'avait que peu fané au cours de sa longue existence, peut-être parce qu'il en avait passé l'essentiel abandonné dans un coin du grenier. Je voulus le soulever par une des poignées. Ce foutu machin était fichtrement lourd, en effet ; il devait peser sept ou huit kilos. L'osier du fond, bien que tressé serré, ployait un peu. Je le reposai sur la moquette, rabattis les fines poignées sur les côtés et levai le couvercle. Les gonds grincèrent légèrement.

Il contenait des crayons de couleur, presque tous réduits à des chicots à force d'être taillés. Ainsi que des dessins exécutés par une certaine enfant prodige plus de quatre-vingts ans auparavant. Une petite fille tombée d'une carriole tirée par un

poney à l'âge de deux ans, qui s'était blessée à la tête et réveillée avec des crises d'épilepsie et un talent sidérant de dessinatrice. Je le savais même si le dessin de la première page n'était pas du tout un dessin – pas vraiment, mais une simple ligne sans signification :



Je passai au dessin suivant :



Après quoi, les dessins devenaient de vrais dessins ; ils s'améliorèrent techniquement et devenaient de plus en plus complexes, tout cela à une vitesse qui paraissait impossible à croire. Sauf, bien évidemment, si vous vous trouviez être un type comme Edgar Freemantle qui n'avait fait que des petits gribouillis en téléphonant jusqu'à ce qu'il perde un bras, se fasse défoncer le crâne et manque de peu laisser la vie dans un accident de chantier.

Elle avait dessiné des paysages. Des palmiers, la plage. Un visage noir gigantesque, rond comme un ballon, avec une bouche rouge souriante – probablement Melda, la gouvernante, bien que cette Melda-ci eût l'air d'une enfant démesurée vue en très gros plan. Puis des animaux, des rats-laveurs, une tortue, un cerf, un puma, tous de proportions normales mais qui marchaient sur le Golfe ou volaient dans les airs. Il y avait un héron exécuté au détail près, perché sur le garde-fou du balcon, celui de la maison où elle était née. Venait tout de suite après une aquarelle du même oiseau, si ce n'est qu'il volait à l'envers au-dessus de la piscine. Les yeux en boutons de bottine qui me fixaient depuis le dessin étaient de la même nuance que l'eau.

*Elle a fait ce que j'ai fait*, pensai-je, et je sentis ma peau se hérissier à nouveau. *Essayer de réinventer le banal, le rendre neuf en le transformant en rêve.*

Dario, Jimmy et Alice allaient-ils se pisser dessus, en voyant ça ? Je me dis qu'il n'y avait aucun doute.

Je découvris ensuite deux petites filles — Tessie et Laura, très certainement — arborant de grands sourires de citrouille découpée qui dépassaient intentionnellement les limites de leurs visages.

Puis Papa, un Papa plus grand que la maison à côté de laquelle il se tenait — forcément la première, Heron's Roost — qui fumait un cigare de la taille d'une fusée. Un rond de fumée entourait la lune, au-dessus de sa tête.

Puis deux petites filles en jumpers verts sur une route de terre, des livres de classe en équilibre sur la tête comme des Africaines portant un récipient : Maria et Hannah, sans aucun doute. Elles étaient suivies par toute une file de grenouilles. En contradiction avec les lois de la perspective, les grenouilles devenaient de plus en plus grandes en s'éloignant.

Puis venait la période *Cheval souriant* de la petite Elizabeth. Il y en avait une douzaine, sinon davantage. Je les feuilletai puis revint à l'un d'eux et le montrai du doigt. « C'est celui qui était sur la photo du journal, dis-je.

— Allez un peu plus loin, répondit Wireman, vous n'avez encore rien vu. »

Encore des chevaux... les membres de la famille, se tenant presque tout le temps par la main comme dans une guirlande de poupées en papier... puis une tempête, l'eau de la piscine soulevée par des vagues, les frondes de palmiers réduites en lambeaux par le vent.

Il y avait largement plus de cent dessins. Elle n'avait peut-être été qu'une enfant, mais une enfant déchaînée. Deux ou trois autres tempêtes... peut-être l'ouragan Alice, celui qui avait mis au jour le trésor d'Eastlake, impossible à dire... le Golfe... le Golfe encore, cette fois avec des poissons volants de la taille de dauphins... le Golfe avec des pélicans qui paraissaient tenir un arc-en-ciel dans le bec... le Golfe au coucher du soleil... et...

Je restai paralysé, le souffle coupé.

Comparé à la plupart des autres, ce dessin était d'une totale simplicité : une silhouette de bateau se découpant dans la lumière mourante, la lumière à l'instant où elle bascule du jour à la nuit, mais sa simplicité était ce qui lui donnait sa puissance. J'avais certainement vu les choses ainsi, lorsque j'avais dessiné la même chose, lors de mon premier soir à Big Pink. On voyait le même câble, tendu entre la proue et ce qu'on aurait appelé la pointe d'un grément Marconi du temps d'Elizabeth, formant un triangle orange brillant. Un dégradé identique de nuances, le ciel passant de l'orange au bleu. Et même un gribouillage identique de couleur apparemment désordonné qui donnait au navire – plus élancé que le mien – une allure de bateau fantôme faisant route vers le nord.

« J'ai fait le même dessin, murmurai-je d'une voix blanche.

— Je sais, dit Wireman. Je l'ai vu. Vous l'avez appelé *Hello*. »

Je continuai à parcourir de plus en plus fébrilement la pile d'aquarelles et de dessins aux crayons de couleur, sachant ce que je finirais par découvrir. Et, en effet, parmi les derniers, je tombai sur la première représentation du *Perse* exécutée par Elizabeth. Si ce n'est qu'elle avait dessiné un bateau flambant neuf, un élégant trois-mâts aux voiles ferlées, flottant sur les eaux bleu-vert du Golfe sous un soleil très élizabéthain, avec ses longs et joyeux rayons de soleil. C'était un magnifique travail et on s'attendait presque à entendre monter un air de calypso.

Mais contrairement aux autres œuvres, celle-ci sonnait faux.

« Continuez, *muchacho*. »

Le bateau... le bateau... la famille, quatre de ses membres, en tout cas, debout sur la plage, se tenant par la main comme une guirlande de poupées et arborant un grand sourire signé Elizabeth... le bateau... la maison, avec ce qui paraissait être un classique du nain de jardin, un Noir, qui se tenait sur la tête... le bateau, ce splendide oiseau blanc... John Eastlake...

John Eastlake hurlant, du sang coulant de son nez et de l'un de ses yeux...

Je contemplai le dessin, fasciné. C'était une aquarelle d'enfant, d'accord, mais exécutée avec une habileté diabolique.

On voyait un homme rendu fou de terreur, ou de chagrin, ou des deux.

« Mon Dieu, marmonnai-je.

— Encore un, *muchacho*. Un dernier. »

Je tournai le portrait de l'homme hurlant. Les anciennes aquarelles desséchées craquaient comme des osselets. Ce fut de nouveau le bateau, sauf que c'était cette fois mon bateau, mon *Perse*. Elizabeth l'avait représenté de nuit, sans utiliser de pinceau : on devinait la trace ancienne de ses doigts d'enfant dans les tourbillons de gris et de noir. Cette fois, c'était comme si elle avait enfin vu sous le travestissement du *Perse*. Les bordages étaient craquelés, les voiles affaissées et pleines de trous. Tout autour, bleus dans la lumière d'une lune qui ne souriait pas et n'envoyait pas de joyeux rayons, des centaines de bras squelettiques s'élevaient de l'eau, dégoulinants, et saluaient. Et, debout sur le gaillard d'avant, se tenait une silhouette aux formes molles, vaguement féminine, portant un truc miteux qui avait pu être jadis un manteau et qui s'enroulait autour d'elle comme un linceul... ou une robe. C'était la robe rouge, ma robe rouge, simplement vue de face. Trois orbites vides trouaient cette tête qui regardait et dont le sourire débordait du visage dans un fouillis dément de lèvres et de dents. Travail bien plus horrible que ma série des *Fille et Bateau*, parce qu'il allait droit au but sans laisser le temps de l'analyse à l'esprit. *C'est tout ce qui est horrible*, disait-il. *C'est tout ce que vous avez toujours redouté de trouver tapi dans le noir. Voyez comment son sourire fuit son visage dans le clair de lune. Voyez comment les noyés saluent la chose.*

« Bon Dieu, dis-je, me tournant vers Wireman. Quand, d'après vous ? Après que ses sœurs... ?

— Cela paraît logique. Sans doute sa façon de tenir le coup face au drame, vous ne croyez pas ?

— Je ne sais pas. » Une partie de moi-même essayait de penser à mes propres filles, une autre partie essayait de m'en empêcher. « Je ne sais pas comment un enfant – quel qu'il soit – peut faire face à un truc pareil.

— La mémoire collective. C'est l'explication que donnerait un adepte de Jung.

— Et comment se fait-il que je me sois retrouvé en train de peindre le même putain de bateau ? Et peut-être aussi cette même putain de *créature*, mais de dos ? Les adeptes de Jung ont-ils une théorie à me proposer ?

— Il n'y a pas écrit *Perse* sur celui d'Elizabeth, nous fit remarquer Jack.

— Elle devait avoir quatre ans, à ce moment-là. Je doute qu'elle ait eu la capacité de remarquer le nom, à cet âge. » Je pensai aux dessins plus anciens, ceux dans lesquels le bateau avait été ce superbe mensonge blanc auquel elle avait cru pendant un petit moment. « En particulier quand elle a vu ce qu'il était vraiment.

— Vous en parlez comme s'il existait dans la réalité », dit Wireman.

J'avais la bouche très sèche. J'allai dans les toilettes du premier, pris un verre d'eau et le vidai. « Je ne sais pas ce que je dois croire ou pas dans cette affaire, mais il y a un principe général, dans la vie, que j'essaie d'appliquer, Wireman. Si une personne voit quelque chose, il se peut que ce soit une hallucination. Si deux personnes la voient, ses chances qu'elle soit réelle augmentent de manière exponentielle. Elizabeth et moi avons tous les deux vu le *Perse*.

— Oui, mais dans votre *imagination* », objecta Wireman.

Je tendis l'index vers sa tempe. « Vous avez vu vous-même ce qu'elle peut faire, mon imagination. »

Il ne répondit pas mais hocha la tête. Il était très pâle.

« Vous venez de dire, intervint à nouveau Jack, *en particulier quand elle a vu ce qu'il était vraiment*. Si le bateau que représente ce dessin est réel, de quoi s'agit-il, exactement ?

— Je crois que tu le sais, dit Wireman. Je crois que nous le savons tous ; c'est fichtrement difficile de l'ignorer. Nous avons juste la frousse de le dire à haute voix. Vas-y, Jack. Dieu déteste les froussards.

— Très bien. C'est le bateau des morts », dit Jack d'une voix sans timbre, dans mon atelier impeccable et inondé de lumière. Il se passa les deux mains dans les cheveux, ne faisant qu'aggraver le désordre de ses mèches. « Mais je vais vous dire

un truc, les gars : si c'est ça qui m'attend, à la fin, je préférerais peut-être ne pas être né. »

## X

Je repoussai la pile d'aquarelles et de dessins sur la moquette, trop heureux d'éloigner les deux derniers de ma vue. Puis je regardai ce qu'il y avait sous les dessins, la chose qui rendait le panier si pesant.

Des munitions pour le pistolet sous-marin. Je pris l'un des harpons trapus pour l'étudier. Il mesurait un peu moins de quarante centimètres de long et était étonnamment lourd. Il était en acier et non en aluminium – je me demandai d'ailleurs si l'on utilisait déjà l'alu dans les années vingt. Il avait une tête à trois pointes et si le métal était terni, celles-ci paraissaient effilées. Je touchai l'extrémité de l'une du bout du doigt et une petite goutte de sang perla tout de suite.

« Vous devriez vous désinfecter, dit Jack.

— Oui, en effet. »

Je tournai et retournai le harpon dans le soleil de l'après-midi, envoyant des reflets sur les murs. L'objet avait sa propre et horrible beauté, paradoxe peut-être exclusivement réservé à certaines armes redoutables.

« Elle ne devait pas aller très loin dans l'eau, remarquai-je. Pas avec un tel poids.

— Vous seriez étonné, dit Wireman. L'engin comporte non seulement un ressort, mais une cartouche de CO<sub>2</sub>. Ça dépote pas mal. Et à cette époque, même une courte portée suffisait. Le Golfe grouillait de poissons et on les approchait facilement. Quand John Eastlake tirait, ce devait être souvent à bout portant, j'en suis sûr.

— Ce sont les pointes qui m'étonnent.

— Moi aussi. Elizabeth avait au moins une douzaine de harpons, en comptant les quatre sur le mur de la bibliothèque, et aucun d'eux ne ressemble à ceux-ci. »

Jack était allé dans la salle de bains et en avait rapporté une bouteille d'eau oxygénée. Il me prit le harpon de la main



pour me donner le flacon et examina à son tour l'extrémité à triple pointe. « Qu'est-ce que c'est ? De l'argent ? »

Wireman mimait un pistolet avec son index et son pouce levé et le pointa sur le jeune homme. « Bonne pioche, mon garçon. Wireman pense que tu viens de décrocher la timbale.

— Et vous ne voyez pas ce que ça veut dire ? » demanda Jack.

Nous échangeâmes un regard, Wireman et moi, puis revînmes à Jack.

« Vous n'avez pas vu les bons films, reprit ce dernier. C'est avec une balle d'argent qu'on peut tuer un loup-garou. Je ne sais pas si l'argent est efficace ou non contre les vampires, mais il est évident que quelqu'un a cru qu'il l'était. Ou qu'il pouvait l'être.

— Si tu veux dire par là que Tessie et Laura Eastlake étaient des vampires, lui fit remarquer Wireman, elles doivent avoir sacrément soif, depuis 1927. »

Il se tourna vers moi pour que je confirme.

« Je crois que Jack tient quelque chose. » Je pris l'eau oxygénée, enfonçai mon doigt piqué dans le goulot et secouai deux ou trois fois le flacon.

Jack fit la grimace. « C'est pas vraiment une façon de faire.

— À moins que tu veuilles la boire ensuite », dis-je et, après un instant de silence, nous éclatâmes tous deux de rire.

« Quoi ? demanda Wireman. Je ne pige pas.

— C'est sans intérêt », lui dit Jack avec un sourire. Puis il redevint sérieux. « Mais les vampires, ça n'existe pas, Edgar. Des fantômes à la rigueur, je veux bien – et je pense que tout le monde croit plus ou moins aux fantômes – mais les vampires, non. » Puis son visage s'éclaira à nouveau. « Sans compter qu'il faut un vampire pour faire un autre vampire. Et les jumelles Eastlake se sont noyées. »

Je repris le court harpon, le tournant d'un côté et de l'autre, les reflets atténués des trois pointes ternies se remettant à jouer sur les murs. « N'empêche, c'est suggestif.

— Tout à fait, ajouta Jack.

— Tout comme la porte non verrouillée quand tu as apporté le panier de pique-nique, dis-je. Et les empreintes. Et la toile venue se poser toute seule sur le chevalet.

— Vous êtes en train de dire que finalement, c'est bien le bibliothécaire fou, *amigo* ?

— Non. Simplement que... » Ma voix s'étrangla. Je pris une nouvelle gorgée d'eau avant de dire ce que j'avais à dire : « Simplement que les vampires ne sont peut-être pas les seules choses qui reviennent d'entre les morts.

— À quoi faites-vous allusion ? demanda Jack. Aux zombies ? »

Je pensai au *Perse* et à ses voiles en lambeaux. « À des déserteurs, disons. »

## XI

« Vous êtes sûr de vouloir passer la nuit ici tout seul, Edgar ? me demanda Wireman. Je ne suis pas convaincu que ce soit une très bonne idée. En particulier avec cette pile de dessins en guise de compagnie (il soupira). Vous avez réussi, en tout cas, à refiler une frousse de première catégorie à l'ami Wireman. »

Nous étions assis dans la Salle Floride et regardions le soleil entamer son long et lent déclin vers l'horizon. Nous nous partageons du fromage et des crackers.

« Je ne suis pas certain que ça marcherait autrement, dis-je. Voyez-moi comme un loup solitaire du monde de l'art. Je peins seul, collègue. »

Jack me regarda par-dessus son verre de thé glacé. « Vous avez prévu de peindre ? »

— Eh bien, de dessiner. C'est ce que je sais faire le mieux. »

Et lorsque je repensais à une certaine paire de gants de jardinage avec BAS LES écrit sur l'un et PATTES sur l'autre, je me disais que dessiner suffirait, en particulier si j'utilisais les crayons de couleur de la petite Elizabeth Eastlake. Je me tournai vers Wireman. « Vous vous rendez au salon funéraire ce soir, n'est-ce pas ? »

Il consulta sa montre et poussa un gros soupir. « Exact. De dix-huit à vingt heures. Et on recommence l'accueil demain entre midi et deux heures. Les parents de Pétaouchnoq vont

rappliquer pour montrer les dents à l'usurpateur. Moi. Puis le dernier acte après-demain. Funérailles célébrées à l'Unitarian Universalist Church d'Osprey. À dix heures. Suivies par la crémation à Abbot-Wexler. Ça va chauffer... »

Jack fit la grimace. « C'est de mauvais goût. »

Wireman acquiesça. « La mort est de mauvais goût, fiston. Rappelle-toi la comptine que nous chantions enfants : *L'asticot sort, l'asticot rentre et le pus coule comme de la crème à raser.*

— Très classe, dis-je.

— Ouais. » Wireman choisit un cracker, l'étudia et le rejeta violemment sur le plateau, si bien qu'il rebondit et tomba au sol. « C'est un délire ! s'exclama-t-il. Tout ce bazar ! »

Jack ramassa le cracker, parut envisager de le manger, puis le mit de côté. Peut-être venait-il de décider que manger des crackers à même le sol de la Salle Floride contrevenait aussi aux bonnes façons de faire. Il avait probablement raison. Les bonnes manières sont inépuisables.

Je m'adressai à Wireman : « Lorsque vous reviendrez du salon funéraire, ce soir, pouvez-vous passer me voir ?

— Entendu.

— Si je vous dis que tout va bien, vous rentrez chez vous, c'est tout.

— Pour ne pas vous interrompre si jamais vous êtes en communion avec votre muse. Ou avec les esprits. »

Je répondis d'un hochement de tête parce qu'il avait vu assez juste. Puis je me tournai vers Jack. « Et toi, tu resteras au *Palacio* pendant que Wireman sera au salon funéraire, d'accord ?

— D'accord, si c'est ce que vous voulez, tous les deux. »

L'idée semblait le mettre un peu mal à l'aise, et on pouvait le comprendre. La maison était vaste, Elizabeth y avait habité une éternité et c'était là que son souvenir était le plus présent. J'aurais été mal à l'aise, moi aussi, si je n'avais pas été sûr que les esprits de Duma Key se trouvaient ailleurs.

« Si je t'appelle, rapplique.

— Entendu. Appelez-moi sur la ligne de la maison ou sur mon portable.

— Il est en état de marche, ton portable ? »

Il prit un petit air gêné. « La batterie était un peu à plat, c'est tout. Je l'ai rechargée dans la voiture.

— J'aimerais mieux comprendre, dit alors Wireman, pourquoi vous avez envie de continuer à jouer à ce petit jeu, Edgar.

— Pourquoi ? Parce que ce n'est pas fini. Pendant des années, il ne s'est rien passé. Elizabeth a vécu ici très paisiblement, tout d'abord en compagnie de son père, puis seule. Elle avait ses organisations charitables et ses amis, elle jouait au tennis, elle jouait au bridge – d'après Mary Ire – mais avant tout, elle s'occupait des arts sur la côte du Soleil. La vie paisible et gratifiante d'une vieille dame avec beaucoup d'argent et très peu de mauvaises habitudes en dehors de la cigarette. Puis les choses ont commencé à changer. *La lotería*. Vous l'avez dit vous-même, Wireman.

— Vous pensez sérieusement qu'il y a quelque chose qui engendre tout cela ? »

Il avait parlé non pas avec incrédulité, mais avec un mélange de stupéfaction admirative et d'angoisse.

« C'est ce que vous croyez, vous.

— Parfois, oui, admit-il. Ce n'est pas ce que je *voudrais* croire. Qu'il existe une chose possédant un bras aussi long... des yeux si perçants qu'ils peuvent tout voir... vous... moi... et Dieu sait qui d'autre ou quoi...

— Ce truc ne me plaît pas plus qu'à vous », dis-je, mais ce n'était pas la vérité. La vérité était que je le haïssais. « Je n'aime pas l'idée que quelque chose a pu surgir et tuer Elizabeth – peut-être en la terrorisant à mort – juste pour l'empêcher de parler.

— Et vous pensez pouvoir comprendre ce qui se passe par le biais de ces peintures ?

— En partie, oui. Quoi exactement, je ne le saurai que si j'essaie.

— Et ensuite ?

— Ça dépend. Une petite expédition à la pointe sud de Duma, presque certainement. Il y a un boulot qui n'a pas été fini, là-bas. »

Jack reposa sa tasse. « Quel boulot ? »

Je secouai la tête. « Je ne sais pas. Ses dessins me le diront peut-être.

— Tant que ça ne vous passera pas par-dessus la tête avec le risque de découvrir que vous ne pouvez plus retourner à la plage, intervint Wireman. Comme pour les deux petites filles.

— Je sais. »

Jack tendit le doigt vers moi. « Faites gaffe à vous, Mister Redresseur de Torts. »

J'acquiesçai et lui adressai le même geste. « Redresseur de Torts, oui. »

## Intrus

### I

Vingt minutes plus tard, j'étais assis dans Little Pink, mon carnet d'esquisses sur les genoux, le panier de pique-nique posé à côté. Droit devant moi, remplissant de lumière la baie vitrée orientée à l'ouest, le Golfe. De loin en dessous, montait le murmure des coquillages. J'avais déplacé le chevalet et recouvert ma table de travail constellée de peinture d'un vieux morceau de tissu. Je déposai dessus ce qui restait des crayons de couleur d'Élizabeth, après les avoir aiguisés. Des bouts de crayons minuscules, en vérité, gras, des antiquités, mais je pensais que cela suffirait. J'étais prêt.

« Tu parles, que t'es prêt », dis-je à voix haute. Jamais je ne pourrais être prêt pour cela, et une partie de moi-même espérait qu'il ne se passerait rien. Je pensais cependant le contraire. Je pensais que c'était pour cette raison qu'Élizabeth avait voulu que je retrouve ses dessins. Mais dans quelle mesure se souvenait-elle du contenu du panier rouge ? Mon hypothèse était qu'elle avait oublié l'essentiel de ce qui lui était arrivé quand elle était enfant, même avant que la maladie d'Alzheimer ne vienne compliquer les choses. Parce que l'oubli n'est pas toujours involontaire. Parfois, on se force à oublier.

Qui voudrait se souvenir de quelque chose de si épouvantable que votre père en a hurlé au point de se faire saigner ? Autant arrêter complètement de dessiner. Autant jouer les cruches. Autant dire aux gens qu'on n'est même pas capable de faire le moindre petit dessin ; que, question art, on est comme les riches étudiants qui soutiennent leur équipe de sport : *quand on ne peut être un athlète, on soutient les*

*athlètes*. Mieux vaut se sortir tout cela de la tête et, l'âge venant, la sénilité se chargera d'évacuer ce qu'il en reste.

Certes, une partie des anciennes aptitudes peuvent vous rester – comme le tissu cicatriciel d'une vieille blessure sur la *dure-mère* du cerveau (blessure faite lors d'une chute depuis une carriole tirée par un poney, disons) et on peut trouver des moyens de les laisser s'exprimer une fois de temps en temps, comme on exprime une accumulation de pus dans un endroit infecté qui ne guérira jamais complètement. Alors on s'intéresse aux productions artistiques des autres. On devient de fait mécène. Et si cela ne suffit pas ? Eh bien, on collectionne des porcelaines. Des personnages, des maisons en porcelaine. On se construit une ville de porcelaines. Personne ne viendra parler d'art pour les tableaux que vous créez, mais l'imagination y trouve certainement son compte et l'exercice régulier de l'imagination – son aspect visuel, en particulier – suffit à l'arrêter.

À arrêter quoi ?

La démangeaison, bien sûr.

Cette satanée démangeaison.

Je me grattai le bras droit, passai à travers et, pour la dix-millième fois, tombai sur mes côtes. J'ouvris le carnet sur la première page.

*Commencer par une surface vierge.*

J'en sentais l'appel et j'étais sûr que ces pages blanches l'avaient appelée, elle aussi.

*Remplis-moi. Parce que le blanc est l'absence de mémoire, la couleur de l'impossibilité de se souvenir. Faire. Montrer. Dessiner. Et quand cela sera fait, la démangeaison disparaîtra. Pendant un certain temps, l'état confusionnel s'atténuera.*

*Je vous en prie, restez sur Duma, avait-elle dit. Quoi qu'il arrive. Nous avons besoin de vous.*

J'estimais que cela pouvait être vrai.

Je dessinai rapidement. Seulement quelques coups de crayon. Une chose qui aurait pu être une carriole ? Peut-être même une carriole à poney à l'arrêt, attendant le poney.

« Ils vivaient ici très heureux, déclarai-je à l'atelier vide. Le père et ses filles. Puis Élizabeth est tombée du petit attelage et a commencé à dessiner ; l'ouragan hors saison a révélé le champ de débris, les petites filles se sont noyées. Le reste de la famille est parti pour Miami, et les ennuis se sont arrêtés. Puis, lorsqu'ils sont revenus, vingt-cinq ans plus tard... »

Sous la carriole, j'inscrivis À NOUVEAU en majuscules. Hésitai un instant. Ajoutai BIEN. À NOUVEAU BIEN.

*À nouveau, murmurèrent les coquillages loin en dessous. À nouveau bien.*

Oui, ils avaient été bien, John et Élizabeth avaient été bien. Et après la mort de John, Élizabeth avait continué à être bien. Bien, les expositions. Bien, les porcelaines. Puis, pour quelque raison, les choses s'étaient remises à changer. J'ignorais si la mort de la femme et de la fille de Wireman avait fait partie de ce changement, mais quelque chose me disait que oui. Quant à son arrivée et à la mienne sur Duma Key, la question ne se posait même pas. Je n'avais aucun élément rationnel à avancer, mais je le croyais.

Les choses sur Duma Key avaient été normales... puis étranges... puis, pendant un long moment, à nouveau normales. Et à présent...

*Elle est réveillée.*

*La table fuit.*

Si je voulais savoir ce qui se passait maintenant, je devais apprendre ce qui s'était passé alors. Dangereux ou pas, il le fallait.

## II

Je pris son premier dessin, qui n'était même pas un dessin, mais une ligne incertaine courant au milieu de la feuille. Je le tins dans ma main gauche, les yeux fermés, et fis semblant de le toucher de la droite, exactement comme j'avais fait avec les gants de jardinage de Pam. Je m'efforçai de me représenter mes doigts en train de suivre la ligne hésitante. J'y arrivai plus ou moins, mais éprouvai quelque chose comme du désespoir.



Avais-je l'intention de recommencer avec tous les dessins ? Il devait y en avoir douze douzaines, au minimum. De plus, je n'étais pas exactement submergé d'informations d'origine psychique.

*Calme-toi. Rome ne s'est pas bâtie en une heure.*

Je décidai qu'écouter un peu de musique à la radio ne pourrait pas me faire de mal et m'aiderait même peut-être un peu. Je me levai, tenant les anciennes feuilles de papier dans ma main droite et, bien entendu, elles s'éparpillèrent sur le sol, puisque je n'avais pas de main droite. Je me penchai pour les ramasser, pensant que je m'étais trompé : le dicton ne disait pas *Rome ne s'est pas bâtie en une heure*, mais *en un jour*.

*Mais Melda prononçait 'ome et non Rome.*

Je m'arrêtai, les feuilles dans la main gauche. La main que l'engin de chantier n'avait pu avoir. S'agissait-il d'un véritable souvenir, quelque chose qui avait émané du dessin, ou juste une invention de ma part ? Seulement mon esprit, essayant d'être obligeant ?

« Ce n'est pas un dessin », dis-je en regardant la ligne hésitante.

Non, mais c'est une tentative pour dessiner une image.

Mon cul retomba lourdement sur la chaise qu'il venait de quitter. Le mouvement n'avait pas été volontaire ; j'avais été plutôt trahi par mes genoux. Je regardai la ligne incertaine, puis par la fenêtre. Du Golfe à la ligne. De la ligne au Golfe.

Elle avait essayé de dessiner l'horizon. L'horizon avait été son premier sujet.

*Oui.*

Je m'emparai de mon carnet d'esquisses et de l'un des crayons d'Élizabeth. Peu importait lequel : il suffisait que ce soit l'un des siens. Je le trouvai trop gros, trop gras entre mes doigts. Mais parfait. Je commençai à dessiner.

Sur Duma Key, c'était ce que je faisais de mieux.

### III

Je dessinaï une enfant assise sur une chaise haute. Elle avait un bandage autour de la tête. Elle tenait un verre à la main. Son autre bras était passé autour du cou de son père. Il était en marcel et avait de la crème à raser sur les joues. À l'arrière-plan, réduite à une ombre, se tenait la gouvernante. Pas de bracelets dans ce dessin, car elle ne les portait pas tout le temps, mais le foulard était noué autour de sa tête, le nœud devant. Nan Melda, ce que la petite Libbit avait connu de plus approchant en fait de mère.

Libbit ?

Oui, c'était ainsi qu'on l'appelait. Ainsi qu'elle s'appelait elle-même. Libbit, la petite Libbit.

« La plus petite de toutes », murmurai-je en retournant la première page du carnet. Le crayon – trop court, trop gras, inutilisé pendant plus de trois quarts de siècle – était l'outil parfait, le *canal* parfait. Il se remit au travail.

Je dessinaï la petite fille dans une pièce. Les livres, derrière elle, indiquaient que la pièce était un bureau. Le bureau de Papa. Elle avait toujours son bandage autour de la tête. Elle était installée à une table. Elle portait ce qui paraissait être une blouse d'intérieur. Elle tenait un

(*ca-yon*)

crayon à la main. L'un des crayons de couleur ? Probablement pas, pas encore, mais c'était sans importance. Elle avait trouvé son truc, sa raison d'être, son *métier*\*. Et comme elle avait faim de s'y exercer, comme elle était affamée de dessins !

Elle pense *je veux d'autre papier, je vous prie.*

Elle pense *je suis ÉLIZABETH.*

« Elle est littéralement revenue au monde par le dessin », dis-je, et je fus envahi de chair de poule de la tête aux orteils : car n'avais-je pas fait la même chose ? Exactement la même chose, ici, sur Duma Key ?

J'étais loin d'en avoir terminé. Je soupçonnai que la soirée allait être longue et épuisante, mais je me sentais sur le point de

faire de grandes découvertes et ce que j'éprouvais, à ce moment-là, n'était pas de la peur – pas encore – mais une sorte d'excitation au goût cuivré.

Je me penchai et ramassai le troisième dessin d'Élizabeth. Le quatrième. Le cinquième. Le sixième. J'allais de plus en plus vite. Je m'arrêtais parfois pour dessiner, mais, la plupart du temps, je n'en avais pas besoin. Les images se formaient directement dans ma tête, à présent, et la raison pour laquelle je n'avais pas besoin de les dessiner me paraissait évidente : Élizabeth avait déjà fait ce travail, il y avait longtemps, pendant qu'elle se remettait de l'accident qui avait failli la tuer.

Au cours des jours heureux avant que Noveen ne commence à parler.

#### IV

À un moment donné, au cours de mon interview par Mary Ire, celle-ci m'avait demandé si le fait de découvrir, alors que j'étais dans la force de l'âge, que j'étais capable de peindre comme les plus grands artistes ne m'avait pas fait le même effet que si l'on m'avait donné les clés d'une voiture de sport haut de gamme – genre Corvette ou Ferrari. J'avais répondu oui, quelque chose comme ça. À un autre moment, elle avait utilisé une autre comparaison : se voir donner les clés d'une maison entièrement meublée. Un manoir, même. Oui, avais-je dit, comme ça aussi. Et si elle avait continué ? Si elle m'avait dit que c'était comme hériter d'un million d'actions de Microsoft ou se retrouver sur le trône de quelque émirat débordant de pétrole (et pacifique) au Moyen-Orient ? J'aurais répondu, oui, pardi. Pour la calmer. Parce que ces questions la concernaient, elle. Je lisais le désir dans ses yeux quand elle me les posait. Les yeux d'une gamine qui rêve d'être là-haut, sur le trapèze volant, et qui sait qu'elle ne l'approchera jamais de plus près que depuis les bancs du cirque, pendant la représentation en matinée du samedi. Elle était critique d'art, et beaucoup de critiques, qui sont des incapables dans la matière sur laquelle ils écrivent, déçus, finissent par devenir jaloux, méchants et mesquins. Mary

n'était pas comme ça. Mary n'avait qu'amour pour l'art. Elle descendait son whisky dans des verres à eau et avait une envie folle de savoir l'effet que ça faisait, quand la fée Clochette surgissait de nulle part et vous tapait sur l'épaule et que vous découvriez, alors même que vous étiez sur le versant cou-de-poulet de la cinquantaine, que vous veniez de recevoir soudain le don de voler jusqu'à la lune. C'est pourquoi, même si cela n'avait rien à voir avec se retrouver propriétaire d'une Ferrari ou d'un manoir meublé, je lui avais répondu que oui, c'était cela. Car on ne peut expliquer à quoi ressemble une chose pareille. On ne peut que tourner, tourner autour du pot jusqu'à ce que tout le monde soit épuisé et qu'il soit temps d'aller se coucher.

Elizabeth, elle, avait su ce que c'était.

Cela apparaissait dans ses dessins, puis dans ses aquarelles.

C'était comme retrouver la parole pour un muet. Et plus. Et mieux. Comme retrouver sa mémoire et la mémoire est tout, en réalité, pour une personne. Notre mémoire, c'est notre identité. C'est *nous*. Dès cette première ligne hésitante – cette ligne d'un incroyable courage chargée de montrer comment le Golfe rejoignait le ciel – elle avait compris que vue et mémoire étaient interchangeable et entrepris de se réparer elle-même.

Perse ne figurait pas dans le tableau. Pas au début.

De cela j'étais certain.

## V

Au cours des quatre heures suivantes, je ne cessai d'entrer dans le monde de Libbit et d'en sortir. C'était un endroit merveilleux et effrayant. Je griffonnai parfois quelques mots – *Le don est toujours affamé, commence par ce que tu sais* – mais, surtout, je dessinais. Dessiner, peindre, voilà le véritable langage que nous partageons.

Je comprenais comment la famille avait pu passer si vite de l'émerveillement à l'acceptation puis à la saturation et à l'ennui. Cela en partie parce que l'enfant était si prolifique, ce qu'amplifiait peut-être le fait qu'elle soit des leurs, qu'elle soit

leur petite Libbit, et il y a toujours cette impression que nul ne peut être prophète en son pays, n'est-ce pas ? Mais leur satiété ne fit que la rendre plus affamée. Elle chercha de nouveaux moyens de les épater, une nouvelle manière de voir.

Et elle les avait trouvés, Dieu lui pardonne.

Je dessinai des oiseaux volant sur le dos, des animaux marchant sur la piscine.

Je dessinai un cheval affublé d'un sourire si vaste qu'il dépassait les limites de sa bouche. Je pense que c'est à ce moment-là que Perse était entrée dans le tableau. Sauf que...

« Sauf que Libbit *ignorait* que c'était Perse, dis-je. Elle pensait... »

Je feuilletai à nouveau ses dessins et remontai presque aux premiers. Jusqu'à la tête noire et ronde avec la bouche souriante. Au premier abord, je n'y avais vu que le portrait de Nan Melda par Elizabeth, mais j'aurais dû mieux regarder : il s'agissait d'un visage d'enfant, pas d'adulte. Un visage de *poupée*. Soudain, ma main se mit à écrire NOVEEN en écrasant tellement le trait que le vieux bout de crayon jaune canari d'Elizabeth cassa sur le dernier N. Je le jetai au sol et en pris un autre.

C'est par Noveen que Perse s'était exprimée la première fois, de manière à ne pas effrayer son petit génie. Quoi de moins menaçant, en effet, qu'une petite poupée noire, souriante, portant un foulard rouge autour de la tête comme sa bien-aimée Melda ?

Et Elizabeth fut-elle choquée ou effrayée, lorsque la poupée se mit à parler toute seule ? Je ne crois pas. Elle était peut-être extraordinairement douée, dans un champ très étroit, mais elle n'en était pas moins une enfant de trois ans.

Noveen lui disait ce qu'elle devait dessiner et Elizabeth...

Je repris mon carnet d'esquisses. Dessinai un gâteau posé sur le sol. *Écrasé* sur le sol. La petite Libbit pensait que cette plaisanterie était une idée de Noveen, mais elle venait de Perse, mettant à l'épreuve le pouvoir d'Elizabeth. Perse faisant des expériences comme j'en avais fait, essayant d'évaluer la puissance de ce nouvel instrument.

Puis il y avait eu Alice.

Parce que, lui avait murmuré la poupée, il y avait un trésor et la tempête allait le révéler.

Donc, nullement une Alice, cette tempête, pas du tout. Et pas une Elizabeth non plus, parce qu'il n'y avait pas encore d'Elizabeth – pas pour sa famille, pas pour elle-même. La grande tempête de 27 avait été l'ouragan Libbit.

Parce que Papa aurait plaisir à découvrir un trésor. Et parce qu'il fallait que Papa pense à autre chose qu'à...

« Elle a fait son lit, dis-je d'une voix rauque que je ne reconnaissais pas. Et comme on fait son lit, on se couche. »

... qu'à la colère qu'il ressentait à l'idée qu'Adie avait fichu le camp avec Emery, ce sous-fifre.

Oui. Voilà comment les choses s'étaient passées sur la pointe sud de Duma Key, en cette année 1927. Je dessinaï John Eastlake, en fait seulement ses palmes se détachant sur le ciel et l'extrémité de son tuba, lui-même n'étant qu'une ombre en dessous. John Eastlake plongeant pour chercher le trésor.

Plongeant pour récupérer la nouvelle poupée de sa plus jeune fille, alors même qu'il n'y croyait probablement pas.

À côté de l'une des palmes, j'écrivis : MA PART DE BUTIN.

Les images se formaient dans mon esprit, de plus en plus claires, comme si, pendant toutes ces années, elles avaient attendu d'être libérées, et je me demandai brièvement si chaque œuvre (et tous les outils utilisés pour les créer), de celles peintes sur les parois de Lascaux à la Joconde, contenait un semblable souvenir de son exécution et de son artiste, prisonnier des coups de pinceau comme l'ADN des os.

Fouille partout jusqu'à ce que je te dise d'arrêter.

J'ajoutai Elizabeth au dessin de Papa en plongée, debout dans l'eau jusqu'aux genoux, Noveen sous un bras. Libbit aurait presque pu être la fillette-poupée dans le dessin qu'Ilse avait exigé que je lui offre, celui que j'avais intitulé *Fin de partie*.

*Et, après avoir vu toutes ces choses, il m'a embrassée, embrassée, embrassée.*

J'exécutai un rapide petit dessin représentant John Eastlake faisant précisément cela, le masque de plongée remonté sur sa tête. Le panier de pique-nique était juste à côté, sur une couverture, avec le harpon.

*Il m'a embrassée, embrassée, embrassée.*

*Dessine-la, murmura une voix. Dessine la part de butin d'Elizabeth. Dessine Perse.*

Mais je m'y refusais. Je redoutais ce que je pouvais voir. Et ce que cela pourrait me faire.

Et Papa ? Et John ? Qu'est-ce qu'il avait su, *lui* ?

Je parcourus les dessins pour retrouver le John hurlant avec du sang qui lui coulait du nez et d'un œil. Il avait su beaucoup de choses. Probablement trop tard, mais il avait su.

Qu'était-il arrivé exactement à Tessie et à Lolo ?

Et à Perse, pour qu'elle soit réduite au silence pendant toutes ces années ?

Qu'était-elle au juste ? Pas une poupée, cela au moins était certain.

J'aurais pu continuer ainsi — Tessie et Lolo courant sur un sentier, un certain sentier, main dans la main, exigeaient déjà d'être dessinées —, mais je commençais à sortir de l'état proche de la transe dans lequel je m'étais enfoncé et je me sentais mortellement effrayé. Sans compter que j'en savais déjà assez pour agir ; Wireman pourrait au besoin m'aider à reconstituer le reste, j'en étais pratiquement sûr. Je refermai mon carnet à esquisses. Je posai le crayon marron, réduit à un chicot, de la petite fille qui n'existait plus depuis longtemps, et me rendis compte que j'avais faim. Que je mourais de faim, même. Mais ce genre de réaction n'avait rien de nouveau pour moi et le frigo était plein.

## VI

Je descendis d'un pas lent au rez-de-chaussée, un tourbillon d'images dans la tête (un héron avec des yeux en boutons de bottine volant à l'envers, des chevaux souriant, des palmes de la taille d'un youyou aux pieds de Papa) et ne pris même pas la peine d'allumer dans le séjour. C'était inutile ; j'étais capable, depuis le mois d'avril, de négocier dans le noir le plus complet l'itinéraire entre le pied de l'escalier et la cuisine. J'avais fait mienne cette maison solitaire, avec son menton en

surplomb sur l'eau ; et, en dépit de tout, je ne pouvais m'imaginer la quitter. Je m'immobilisai soudain au milieu de la pièce, regardant le Golfe à travers la baie vitrée de la Salle Floride.

Là, à l'ancre, à moins de cent mètres de la plage, se détachant clairement sur le ciel nocturne et parfaitement reconnaissable à la lumière du croissant de lune et des millions d'étoiles, je vis le *Perse*. Il avait les voiles ferlées, mais des réseaux de cordages pendaient de ses antiques mâts comme des restes de toiles d'araignées. *Des linceuls*, pensai-je. Ce sont des linceuls. Le voilier oscillait sur place, tel le jouet en décomposition d'un enfant mort depuis longtemps. Les ponts étaient déserts, pour autant que je pouvais en juger – vides de vies comme de souvenirs – mais qui sait ce qui pouvait se trouver en dessous ?

J'étais sur le point de m'évanouir. À l'instant où j'en pris conscience, je compris pourquoi : j'avais arrêté de respirer. Je voulus le faire mais, pendant une effrayante seconde, rien ne se passa. Ma poitrine resta aussi plate qu'une page dans un livre fermé. Quand elle se souleva enfin, elle produisit un son sibilant. C'était moi qui émettais ce bruit en me débattant pour continuer à vivre à l'état conscient. J'expirai aussitôt l'air que je venais d'inhaler pour respirer à nouveau, un peu moins bruyamment cette fois. Les petites taches noires qui s'étaient rassemblées devant mes yeux, dans la pénombre, se mirent à se dissoudre. Je m'attendais à ce que le bateau, dehors, en fasse autant – voyons, il ne pouvait s'agir que d'une hallucination – mais il n'avait pas bougé. Il mesurait environ quarante mètres de long et un peu moins de la moitié en son milieu. Un léger mouvement de tangage l'animait. Et aussi un peu de roulis. Le beaupré s'agitait comme un doigt, paraissant vouloir dire, *Houuuu, vilain monsieur, vous êtes bien parti pour...*

Je me giflai si brutalement que j'en pleurai de l'œil gauche, mais le bateau était toujours là. Je me dis brusquement que s'il était là, vraiment là, Jack pourrait le voir d'*El Palacio*. Il y avait un téléphone de l'autre côté du séjour, mais de là où je me tenais, le plus proche était posé sur le comptoir de la cuisine. Avec l'avantage d'être situé juste sous les interrupteurs. J'avais



une folle envie de lumière, en particulier de l'éclairage au néon violent et cru de la cuisine. Je battis en retraite sans quitter le bateau des yeux et abaissai les trois interrupteurs du revers de la main. Le flot aveuglant et impitoyable de lumière me fit perdre le *Perse* de vue – ainsi que tout ce qui se trouvait au-delà de la Salle Floride. Je tendis la main vers le téléphone, puis interrompis mon geste.

Il y avait un homme dans ma cuisine. Il se tenait près du réfrigérateur. Il portait des vêtements mouillés qui avaient pu être autrefois des jeans et une chemise à col arrondi. Sur sa gorge, ses joues, son front et ses avant-bras poussait ce qui ressemblait à de la mousse. Il avait le côté droit du crâne enfoncé. Des pétales d'os dépassaient du feuillage plat de ses cheveux sombres. Un de ses yeux, le droit, avait disparu. Il ne restait plus à la place qu'une orbite spongieuse. L'autre était une pièce d'argent exotique, désespérante, n'ayant rien d'humain. Ses pieds nus, enflés, violacés, avaient éclaté jusqu'à l'os à la hauteur des chevilles.

Il me souriait, ses lèvres se fendillant au fur et à mesure qu'elles s'écartaient, révélant deux rangées de dents jaunâtres plantées dans de vieilles gencives noircies. Il leva le bras droit, et je vis alors ce qui devait être quelque relique du *Perse*. Une menotte. Un vieux cercle de fer rouillé entourait le poignet de la chose. L'autre partie pendait comme une mâchoire ouverte.

L'autre partie était pour moi.

Il émit un son sifflant inégal, peut-être le seul que ses cordes vocales pourries pouvaient produire, et commença à marcher vers moi sous les néons crus et impitoyables. Il laissait une empreinte sur le plancher à chaque pas. Il projetait une ombre. J'entendis un faible craquement et vis qu'il portait une ceinture en cuir, mouillée elle aussi et pourrie, mais qui tenait – pour le moment.

Une étrange et douce paralysie s'était emparée de moi. J'étais conscient mais incapable de prendre la fuite, alors même que j'avais compris ce que signifiait la menotte et ce qu'était

cette chose : une équipe de presse<sup>24</sup> à lui tout seul. Il allait me passer la menotte et me traîner à bord de la frégate, ou du schooner, ou de la brigantine ou du diable si je savais ce qu'était ce rafiote. Pour que je fasse partie de l'équipage. Et il n'y avait peut-être pas de garçons de cabine sur le *Perse*, mais je soupçonnais qu'on y trouvait au moins deux *filles* de cabine, l'une appelée Tessie et l'autre Lolo.

*Faut que tu coures ! Assomme-le au moins avec le téléphone, bordel !*

Mais j'en étais incapable. J'étais un oiseau hypnotisé par un serpent. Tout ce que je pus faire fut de reculer d'un pas incertain dans le séjour... puis d'un autre... puis d'un troisième. J'étais de nouveau dans l'ombre. La chose se tenait dans l'encadrement de la porte, la lumière blanche des néons tombant sur son visage détrempe et putréfié et projetant son ombre sur la moquette du séjour. Souriant toujours. J'envisageai un instant de fermer les yeux et de le chasser mentalement, mais ça n'allait pas marcher ; je pouvais *sentir* son odeur, l'odeur d'une benne à ordures derrière un restaurant de fruits de mer. Et...

« Il est temps d'y aller, Edgar. »

Il pouvait donc parler, en fin de compte. D'une voix pâteuse, mais les mots étaient compréhensibles.

Il avança d'un pas dans le séjour. Je reculai d'un autre, toujours aussi hésitant, sachant au fond de moi que ça ne servirait à rien, que cela ne suffirait pas, que lorsqu'il en aurait assez de faire joujou, il se jetterait simplement sur moi, refermerait la menotte sur mon unique poignet et m'entraînerait, hurlant, jusque dans l'eau, au fond du *caldo largo*, et que le dernier son qui me parviendrait de ce côté-ci de la vie serait la conversation rocailleuse des coquillages sous la maison. Puis l'eau remplirait mes oreilles.

Je n'en fis pas moins encore un pas en arrière, ne sachant même pas si je me dirigeais vers la porte, l'espérant seulement, puis un autre... et une main tomba sur mon épaule.

---

<sup>24</sup> Équipes procédant au recrutement forcé de matelots, sous l'Ancien Régime.

Je poussai un hurlement.

## VII

« Qu'est-ce que c'est que cette saloperie de truc ? murmura Wireman dans mon oreille.

— Je sais pas », dis-je secoué de sanglots. Sanglotant de peur. « Si, je sais. Je sais. Regardez vers le Golfe, Wireman.

— Peux pas. J'ose pas le quitter des yeux. »

Mais la chose dans l'embrasure de la porte avait aussi vu Wireman — Wireman qui venait de passer par l'entrée ouverte comme l'avait fait la chose elle-même, Wireman qui venait de débarquer comme la cavalerie dans un western avec John Wayne — et la chose s'était arrêtée dans le séjour au bout de trois pas, tête légèrement inclinée, la menotte se balançant au bout de son bras tendu.

« Bordel, dit Wireman. Ce bateau ! Celui des peintures !

— Partez, dit la chose. Vous n'êtes pas concerné par cette affaire. Partez, et vous vivrez peut-être.

— Il ment, dis-je.

— Si vous croyez que vous m'apprenez quelque chose », répliqua Wireman avant d'élever la voix. Il se tenait juste derrière moi et faillit me crever le tympan. « *Foutez le camp ! C'est une intrusion !* »

Le jeune noyé ne répondit rien, mais il se montra aussi rapide que je l'avais craint. À un moment donné, il se tenait à trois pas de la porte de la cuisine, l'instant suivant il était devant moi ; je n'avais que le plus vague et fugitif souvenir de l'avoir vu traverser l'espace qui nous séparait. Son odeur, pourriture, algues, poissons morts se décomposant au soleil, se déploya avec toute sa force et devint insupportable. Je sentis ses mains glaciales se refermer sur mon avant-bras et poussai un cri d'horreur. Non pas tellement à cause du froid, mais de leur mollesse. Des mains flasques. Son unique œil d'argent me scrutait, donnant l'impression de s'enfoncer comme une vrille dans mon cerveau et j'eus un instant la sensation d'être envahi

par de pures ténèbres. Puis la menotte se referma sur mon poignet avec un claquement sec et bref.

« *Wireman !* » hurlai-je. Mais Wireman n'était plus là. Il s'éloignait, courant aussi vite qu'il pouvait.

La chose noyée et moi étions enchaînés. Elle m'entraîna vers la porte.

## VIII

Wireman fut de retour juste avant que le mort ait pu me faire franchir le seuil. Il tenait à la main un objet qui me fit penser à une dague à la lame cassée. Je crus un instant que c'était l'un des harpons à pointe d'argent, mais c'était prendre un puissant fantôme pour la réalité ; les harpons à pointe d'argent étaient en haut, dans le panier de pique-nique. « Hé ! cria-t-il, Hé toi ! Ouais, c'est à toi que je parle, *cojudo de puta madre !* »

La tête de la chose tourna à la vitesse de celle d'un serpent sur le point de frapper. Wireman fut presque aussi rapide. Brandissant l'objet contondant à deux mains, il l'abattit dans la figure de la chose, l'atteignant juste au-dessus de son orbite droite. Elle hurla, un bruit qui me transperça le crâne comme des éclats de verre. Je vis Wireman grimacer et partir à reculons en chancelant ; le vis lutter pour agripper son arme et finalement la laisser tomber sur le sol sablonneux, devant l'entrée. Ça n'avait plus d'importance. La chose humaine qui avait paru si solide devint insubstantielle, vêtements compris. Je sentis la menotte, à mon poignet, perdre aussi sa solidité. Je distinguai une forme arrondie, encore un instant, puis il n'y eut plus que de l'eau dégoulinant sur mes chaussures et la moquette. Il y avait une flaque mouillée plus grande à l'endroit où le matelot démoniaque s'était tenu quelques secondes auparavant.

Je sentis alors quelque chose d'épais et chaud sur ma figure, du sang qui coulait de mon nez sur ma lèvre supérieure. Wireman était tombé sur une touffe d'herbe. Je l'aidai à se relever et vis que comme moi, il saignait du nez. Un filet de sang

coulait également de son oreille gauche jusqu'à son cou ; il se soulevait et retombait au rythme de ses battements de cœur.

« Bordel, ce hurlement, dit-il. J'ai les yeux qui pleurent et un vrai carillon dans les oreilles. Vous m'entendez, Edgar ?

— Oui. Sinon, ça va ?

— En dehors du fait que je viens juste de voir un macchab disparaître devant moi, je crois que oui. » Il se pencha et ramassa le cylindre métallique tombé sur le sol et l'embrassa. « Remercions Dieu pour ses cadeaux à pois. Même quand ils n'ont pas de pois. »

C'était un chandelier. L'extrémité, là où en principe on enfonce la bougie, était noircie, comme si elle avait contenu quelque chose de brûlant et non de froid et humide.

« On a mis des bougies dans toutes les maisons de locations de Miss Eastlake, m'expliqua Wireman, à cause des coupures de courant qui sont nombreuses ici. Il y a un générateur dans la grande maison, mais pas dans les autres, même pas dans celle-ci. Contrairement aux petites maisons, celle-ci a des chandeliers qui proviennent du *Palacio*, et il se trouve qu'ils sont en argent.

— Et que vous vous en êtes souvenu », dis-je, ou plutôt m'émerveillai-je.

Il haussa les épaules, puis regarda vers le Golfe. Je l'imitai. Il n'y avait rien, sinon le clair de lune et la lumière des étoiles se reflétant sur l'eau. Pour l'instant, du moins.

Wireman me prit par le poignet. Ses doigts se refermèrent là où s'était trouvée la menotte et mon cœur bondit. « Quoi ? demandai-je, n'aimant pas du tout la peur nouvelle que je lisais sur son visage.

— Jack... Jack est seul à *El Palacio*. »

Nous prîmes la voiture de Wireman. Dans ma terreur, je n'avais pas vu ses phares ni entendu claquer la portière quand il s'était garé à côté de la mienne.

## IX

Jack allait très bien. Il avait reçu quelques coups de téléphone de vieux amis d'Elizabeth ; le dernier lui était parvenu un peu avant vingt et une heures, soit une heure et demie avant que nous fassions tous les deux notre entrée spectaculaire, ensanglantés et l'œil fou, Wireman brandissant son chandelier d'argent. Il n'y avait eu aucune intrusion à *El Palacio* et Jack n'avait pas vu le moindre bateau à l'ancre au large de Big Pink. Il s'était préparé du popcorn au micro-ondes et avait regardé un des premiers épisodes du *Flic de Beverly Hills* grâce au magnétoscope.

Il écouta notre récit avec une stupéfaction grandissante, mais sans incrédulité ; il s'agissait d'un jeune homme, devais-je me rappeler, qui avait grandi en regardant des séries télévisées comme *X-Files* et *Lost*. Sans compter que tout cela cadrerait avec ce que nous lui avons dit plus tôt. Quand nous nous tûmes, il prit le chandelier des mains de Wireman et en examina l'extrémité qui rappelait les filaments calcinés d'une ampoule morte. « Pourquoi ne s'en est-il pas pris à moi ? demanda-t-il. J'étais seul et sans méfiance.

— Je ne voudrais pas blesser ton amour-propre, lui répondis-je, mais tu n'étais sans doute pas une priorité pour le truc qui mène la danse. »

Jack étudia la marque mince rouge à mon poignet. « Est-ce que c'est là... ? »

Je hochai affirmativement la tête.

« Merde, marmonna-t-il à voix basse.

— Est-ce que vous commencez à comprendre ce qui se passe ? me demanda alors Wireman. Si elle vous a envoyé ce... cette chose, c'est qu'elle doit penser que vous touchez au but, ou presque.

— Personne ne pourra jamais savoir exactement ce qu'il en est, à mon avis, mais je sais qui était la chose en question quand elle était vivante.

— Qui ? » s'exclama Jack, me regardant les yeux écarquillés.

Nous nous tenions dans la cuisine et le jeune homme tenait toujours le chandelier. Il le posa sur le comptoir.

« Emery Paulson, le mari d'Adriana Eastlake. Ils sont revenus d'Atlanta pour aider aux recherches des jumelles, cela est exact, mais ils ne sont jamais repartis de Duma Key. Perse y a veillé. »

## X

Nous nous rendîmes dans le salon où j'avais rencontré Elizabeth Eastlake pour la première fois. La longue table basse était toujours à sa place, mais vide. Sa surface polie était une parfaite parodie de la vie, voilà l'idée qui me frappa en la voyant.

« Où sont-elles ? demandai-je à Wireman. Les porcelaines ? Le village ?

— J'ai tout mis dans des cartons que j'ai rangés dans la cuisine d'été, répondit-il avec un geste vague. Sans véritable raison. C'est simplement que... je ne pouvais pas... un peu de thé vert, *muchacho* ? Une bière ? »

Je lui demandai de l'eau. Jack déclara qu'il prendrait bien une bière, si personne n'y voyait d'inconvénient. Wireman se chargea d'aller chercher les boissons. Il réussit à aller jusqu'au couloir avant de se mettre à pleurer. De gros sanglots bruyants, de ceux qu'on est incapable d'étouffer, quels que soient les efforts qu'on fasse.

Nous échangeâmes un regard, Jack et moi, puis regardâmes ailleurs. Sans rien dire.

## XI

Il lui fallut un temps anormalement long, pour aller chercher les deux canettes de bière et le verre d'eau ; mais quand il revint, il avait retrouvé son calme.

« Désolé, dit-il, Il est rare que je perde un être cher et colle un chandelier dans la tête d'un vampire la même semaine.

D'habitude, c'est l'un ou l'autre. » Il haussa les épaules dans un effort pour montrer son insouciance. Raté. Mais au moins, il avait essayé.

« Ce ne sont pas des vampires, dis-je.

— Quoi, dans ce cas ? voulut-il savoir. Expliquez-vous.

— Je peux seulement vous parler de ce que j'ai appris par les dessins d'Elizabeth. Vous ne devez pas oublier que, aussi talentueuse qu'elle ait pu être, elle n'était encore qu'une petite fille. » J'hésitai, puis secouai la tête. « Même pas. À peine plus qu'un bébé. Perse était... son guide spirituel. »

Wireman déboucha sa bière, en prit une gorgée, puis se pencha vers moi. « Et vous ? Perse est-elle aussi votre guide spirituel ? Est-ce qu'elle a donné plus d'intensité à ce que vous faites, *vous* ?

— Bien entendu. Elle a évalué mes capacités et les a étendues – je suis certain que cela a été la raison d'être de Candy Brown. Et elle s'est mise à piocher dans mes matériaux. Raison d'être de la série des *Fille et Bateau*.

— Et le reste ? demanda Jack.

— Le reste m'appartient pour l'essentiel. » Je m'interrompis, soudain saisi par une idée terrible. Je reposai mon verre et faillis le renverser. « Oh, bordel...

— Quoi ? demanda Wireman, pour l'amour du ciel, quoi ?

— Allez chercher votre carnet rouge. Celui avec les numéros de téléphone. Vite ! »

Il y alla aussitôt et me tendit le téléphone sans fil quand il revint avec le carnet. Je restai quelques secondes, tenant l'appareil sur les genoux, me demandant qui appeler en premier. Puis je le sus. Mais il y a une loi de la vie moderne encore plus gravée dans l'airain que celle qui veut qu'il n'y ait jamais un flic dans le secteur quand on en a besoin : quand on doit impérativement joindre quelqu'un d'urgence, on tombe toujours sur le répondeur.

C'est ce qui m'arriva lorsque j'appelai aux domiciles de Dario Nannuzzi, de Jimmy Yoshida et d'Alice Aucoin.

« Et merde ! » m'exclamai-je en coupant la communication du pouce quand j'entendis la voix d'Alice commencer par *Je suis désolée, mais je ne suis pas là, mais vous pouvez...*



« Ils doivent encore faire la fête, suggéra Wireman. Laissez-leur un peu de temps, *amigo*, et ça va se calmer.

— Mais je n'ai pas le temps, justement ! Merde ! Bordel ! Merde ! »

Il posa une main sur la mienne et prit un ton apaisant. « Qu'est-ce qui se passe, Edgar ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ces tableaux sont dangereux ! Peut-être pas tous, mais quelques-uns le sont certainement. »

Il réfléchit un instant, puis hocha la tête. « D'accord. Voyons ça un peu. Les plus dangereux sont sans aucun doute ceux de la série *Fille et Bateau*, n'est-ce pas ?

— Oui. Sûrement.

— Ils se trouvent certainement encore dans la galerie, attendant d'être emballés et expédiés. »

*Expédiés !* Seigneur Dieu, expédiés ! Le mot lui-même me fichait la frousse. « Je ne peux pas laisser faire ça.

— *Muchacho*, vous retrouver sur la touche, voilà ce que vous ne pouvez laisser faire. »

Il ne comprenait pas qu'il s'agissait de bien autre chose que d'être mis à l'écart. Perse pouvait faire souffler de sacrées tempêtes quand la fantaisie lui en prenait.

Mais elle avait besoin d'aide.

Je trouvai le numéro de la galerie et le composai. Je me disais qu'il n'était pas impossible que quelqu'un soit encore sur place à une heure aussi indue, après la grande fiesta. Mais la loi gravée dans l'airain s'imposa une fois de plus et je tombai sur le répondeur. J'attendis impatiemment, puis appuyai sur le 9 pour laisser un message général.

« Écoutez tous. C'est Edgar. Il n'est pas question que vous fassiez partir un seul des dessins ou une seule des peintures tant que je ne vous aurai pas donné mon feu vert, d'accord ? *Pas un seul tableau*. Mettez tout en attente pendant quelques jours. Inventez n'importe quelle explication, mais faites ce que je vous dis. S'il vous plaît. C'est très important. »

Je coupai la communication et regardai Wireman. « Vous croyez qu'ils vont le faire ?

— Au vu de la démonstration que vous avez faite en termes de rendement financier, je dirais que oui. Et vous venez de vous

épargner des explications longues et alambiquées. Est-ce qu'on peut revenir maintenant à...

— Non, pas encore. »

Ma famille et mes amis seraient les plus vulnérables, et qu'ils soient repartis chacun de leur côté n'était pas un réconfort. Perse avait déjà fait la démonstration que ses pouvoirs portaient loin. Et j'avais commencé à me mettre en travers de son chemin. Tout me laissait à penser qu'elle était en colère contre moi, ou qu'elle avait peur de moi. Ou les deux.

Mon premier mouvement fut de vouloir appeler Pam, puis je me souvins de ce que Wireman venait de me dire : que je m'étais épargné des explications longues et alambiquées. Je consultai alors ma mémoire, en dépit de ses infidélités, au lieu du carnet rouge de Wireman... et pour une fois, sous la pression, il me revint.

*Mais je vais tomber sur son répondeur*, me dis-je. Et c'est ce qui arriva, même si je ne m'en rendis pas compte tout de suite.

« Salut, Edgar », fit la voix de Tom Riley, mais pas sa voix habituelle. Elle était complètement dépourvue d'émotion. *C'est son traitement*, me dis-je... Pourtant, il n'avait jamais eu ce timbre atone chez Scoto.

« Écoute, Tom et ne dis r... »

Mais la voix continua. La voix sans timbre : « Elle va te tuer, tu sais. Toi, et tous tes amis. De la même manière qu'elle m'a tué. Même si je suis encore en vie. »

Je me levai maladroitement.

« *Edgar* ! s'écria Wireman, Qu'est-ce qui se passe ?

— La ferme, j'écoute ! »

Le message me parut d'abord terminé, puis j'entendis Tom qui respirait. Une respiration lente et superficielle en provenance du Minnesota. Finalement, il reprit la parole : « C'est mieux d'être mort. Il ne me reste plus qu'à aller chez Pam et à la tuer.

— *Tom* ! hurlai-je au répondeur. *Tom ! Réveille-toi !*

— Quand on sera mort, on pourra se marier. Ce sera un mariage en mer. Elle me l'a promis.

— *Tom* ! »

Wireman et Jack me serraient de près, l'un me tenant par le bras, l'autre par le moignon. J'y fis à peine attention.

Puis :

« Laissez un message après le bip. »

Il y eut le bip, puis plus rien.

Je ne coupai pas la communication : je laissai tomber le téléphone. Je me tournai vers Wireman. « Tom Riley est parti tuer ma femme », dis-je. Et j'ajoutai, même si les mots me paraissaient tout à fait étrangers : « Il l'a peut-être déjà fait. »

## XII

Wireman ne me demanda pas d'explications : il se contenta de me dire d'appeler Pam. Je ramassai le téléphone, le portai à mon oreille, n'entendis rien, me rendis compte que je n'avais pas coupé, appuyai sur le bouton mais, quand la tonalité revint, je ne me rappelais plus le numéro. Wireman me le lut, mais je fus incapable de le composer sur le petit cadran du combiné. Le rouge venait d'envahir de nouveau mon œil droit, pour la première fois depuis des semaines.

Jack le fit pour moi.

J'entendais le téléphone sonner à Mendota Heights, m'attendant à tomber sur la voix lumineuse mais impersonnelle de Pam – un message disant qu'elle était en Floride et qu'elle rappellerait bientôt. Pam qui n'était plus en Floride, qui gisait peut-être sur le sol de la cuisine, morte, Tom Riley tout aussi mort à côté d'elle. Vision si claire que je voyais même le sang sur les placards, le couteau dans la main raidie de Tom.

Une sonnerie... deux... trois... la suivante allait déclencher le répondeur...

« Allô ? » C'était Pam. Elle paraissait hors d'haleine.

« Pam ! hurlai-je. Bon Dieu, c'est vraiment toi ? Réponds-moi !

— Edgar ? Qui te l'a dit ? »

Elle avait l'air complètement éberluée. Et toujours autant hors d'haleine. Ou peut-être pas. C'était une voix de Pam que je

connaissais : légèrement enrouée, comme quand elle avait un rhume, ou quand elle...

« Pam, tu pleures ? » Puis j'ajoutai à retardement : « On m'a dit quoi ? »

— À propos de Tom Riley. Je croyais que c'était son frère qui appelait. Ou — Seigneur, non, je vous en prie — sa mère.

— Mais quoi, Tom ?

— Il était très bien, pendant le voyage de retour, répondit-elle. Il riait et montrait son dessin, il jouait aux cartes à l'arrière de l'avion avec Kamen et quelques autres. » Cette fois, elle se mit à pleurer vraiment, de gros sanglots comme un bruit de fond au milieu duquel se glissaient ses paroles. Un bruit affreux, un bruit aussi très beau. Parce qu'elle était vivante. « Il était bien, très bien. Il vient de se suicider. On parlera sans doute d'un accident dans le journal, mais c'est un suicide. C'est ce que dit Bozie. Bozie a un ami flic qui l'a appelé et qui lui a dit, et Bozie m'a appelée. Tom est rentré dans un mur à plus de cent vingt à l'heure. Aucune trace de freinage. Sur la route 23. Ce qui signifie qu'il était probablement en route pour venir ici. »

Je comprenais tout, sans même avoir besoin d'un bras fantôme pour cela. Il y avait quelque chose que Perse voulait parce qu'elle était en colère contre moi. En colère ? Folle de rage, oui. Seulement voilà, Tom avait eu un moment de lucidité — un moment de *courage* — et avait obliqué vers un mur en béton.

Wireman gesticulait bêtement devant moi, voulant savoir ce qui se passait. Je lui tournai le dos.

« Panda ? Il t'a sauvée la vie.

— Quoi ?

— Je sais de quoi je parle. Le dessin qu'il exhibait dans l'avion... c'était bien l'un des miens, n'est-ce pas ?

— Oui... il en était tellement fier... Edgar qu'est-ce que tu...

— Avait-il un titre ? Le dessin, avait-il un titre ? Le connais-tu ?

— Oui. Il s'appelait *Hello*. Il disait, *Ça ressemble pas trop au Minnesota, ce truc...* faisant son numéro du type qui sort de la cambrousse... » Il y eut un silence que je ne rompis pas parce

que j'essayais de réfléchir. Puis elle ajouta : « C'est ton truc spécial, n'est-ce pas ? »

*Hello...* Oui, évidemment. Le premier dessin que j'avais exécuté à Big Pink était aussi l'un des plus puissants. Et Tom l'avait acheté.

Foutue connerie d'*Hello*.

Wireman me prit le téléphone, avec douceur mais fermement.

« Pam ? C'est Wireman. Est-ce que Tom Riley est... » Il écouta, hocha la tête. Sa voix était très calme, très apaisante. La même voix que celle qu'il employait pour parler à Elizabeth. « Très bien... oui... oui, Edgar va bien, je vais bien, nous allons tous bien ici. Je suis désolé pour Mr. Riley, bien sûr. Ce qu'il y a c'est que vous devez faire quelque chose pour nous, quelque chose qui est extrêmement important. Je vais mettre la fonction haut-parleur ». Il appuya sur un bouton que je n'avais pas remarqué jusqu'ici. « Toujours en ligne ?

— Oui. » La voix était lointaine, mais claire. Et elle reprenait le contrôle d'elle-même.

« Combien de personnes, parmi les parents et les amis d'Edgar, ont acheté une de ses œuvres ? »

Elle réfléchit. « Personne de la famille n'a acheté une seule des peintures, j'en suis certaine. »

Je poussai un soupir de soulagement.

« Je crois qu'ils se sont plus ou moins dit... ou peut-être attendaient-ils qu'on leur donne le mot... qu'un jour ou l'autre, à l'occasion d'un anniversaire, ou à Noël...

— Je comprends. C'est pourquoi ils n'ont rien pris.

— Je n'ai pas dit ça. Le petit ami de Melinda a acheté l'un de tes dessins. Mais qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui ne colle pas dans tes tableaux ? »

Ric. Mon cœur fit un bond. « Pam ? C'est Edgar. Melinda et Ric ont-ils pris le dessin avec eux ?

— Avec tous ces avions ? Dont un vol transatlantique ? Il a demandé à ce qu'il soit encadré et expédié. Je crois qu'il veut lui faire la surprise. C'étaient des fleurs, aux crayons de couleur.

— Le dessin est donc encore chez Scoto.

— Oui.

— Et tu es sûre que personne d'autre, dans la famille, n'a acheté quelque chose ? »

Elle prit peut-être dix secondes avant de me répondre. « Oui, j'en suis sûre. » *T'as intérêt, Panda*, pensai-je. « Mais Angel et Helen Slobotnik en ont aussi acheté un. *Boîte aux lettres avec fleurs*, je crois. »

Je savais duquel elle parlait. Son titre exact était *Boîte aux lettres avec grandes marguerites*. Et je l'estimais inoffensif, comme étant probablement de moi, mais néanmoins...

« Ils ne l'ont pas emporté, au moins ? »

— Non, parce qu'ils allaient à Orlando avant de rentrer. Eux aussi ont demandé qu'il soit encadré et expédié. » Aucune question, à présent, seulement des réponses. Elle me faisait l'effet d'être plus jeune ; j'avais l'impression de retrouver la Pam que j'avais épousée, celle qui avait tenu ma comptabilité avant que je puisse engager Tom. « Ton chirurgien – je n'arrive pas à me rappeler son nom...

— Todd Jamieson », dis-je automatiquement.

Si j'avais réfléchi avant de répondre, je ne m'en serais pas souvenu non plus.

« Oui, c'est ça. Il a acheté une peinture et a préféré lui aussi la faire expédier. Il aurait bien aimé prendre une de tes inquiétantes *Fille et Bateau*, mais elles n'étaient pas à vendre. Il s'est rabattu sur une conque flottant sur l'eau. »

Qui pouvait être synonyme d'ennuis. Toutes les toiles surréalistes pouvaient être synonymes d'ennuis.

« Bozie a acheté deux dessins et Kamen, un. Kathi Green en aurait bien pris un, mais elle a dit qu'elle n'en avait pas les moyens. J'ai bien peur que son mari ne soit un peu crétin », ajouta-t-elle après un silence.

*Je lui en aurais donné un si elle me l'avait demandé*, pensai-je.

Wireman reprit la parole : « Vous avez un petit boulot à faire, Pam.

— Je vous écoute. »

Sa voix était encore un peu basse, mais le ton était décidé. Elle était maîtresse d'elle-même.

« Il faut appeler Bozeman et Kamen. Tout de suite.

— D'accord.

— Dites-leur de brûler ces dessins. »

Il y eut un bref silence, puis : « Qu'ils brûlent les dessins, d'accord, bien compris.

— Dès qu'ils auront raccroché, ajoutai-je.

— J'ai dit que j'avais compris, Eddie, répliqua-t-elle avec un léger agacement.

— Dis-leur que je leur rembourserai deux fois le prix, ou que je leur donnerai d'autres dessins, ceux qu'ils voudront, mais ceux-ci sont dangereux. *Ils sont dangereux.* Tu as bien compris ?

— Oui, et je vais le faire tout de suite. » Sur quoi elle posa finalement une question. La question : « Eddie ? Est-ce que c'est *Hello* qui a tué Tom ?

— Oui. Il faudra que tu me rappelles quand ce sera fait, Pam. »

Je lui donnai le numéro. J'eus l'impression qu'elle s'était remise à pleurer, mais elle le répéta sans se tromper.

« Merci, Pam, lui dit Wireman.

— Ouais, ajouta Jack, merci, Mrs Freemantle. »

Je m'attendais à ce qu'elle demande qui avait parlé, mais elle n'en fit rien. « Tu me promets que les filles ne risquent rien, Edgar ?

— Si elles n'ont pas une de mes œuvres avec elles, elles ne risquent rien.

— Oui, dit-elle, l'une de tes foutues peintures. Je te rappelle sans faute. »

Elle raccrocha sans même un au revoir.

« Ça va mieux ? me demanda Wireman.

— Je ne sais pas. J'espère de tout mon cœur que oui. » Je pressai la paume de ma main contre mon œil gauche, puis contre mon œil droit. « Mais il y a quelque chose qui cloche. Il y a quelque chose qui ne colle pas. »

### XIII

Nous gardâmes le silence pendant une minute. C'est Wireman qui le rompit : « Est-ce que la chute de carriole faite par Elizabeth, quand elle était enfant, a vraiment été un accident ? Quel est votre avis ? »

J'essayai de m'éclaircir l'esprit. Ce détail était important, lui aussi.

« Mon avis est que c'en était un. À son réveil, elle souffrait d'amnésie, d'aphasie et de Dieu sait quoi d'autre encore, à la suite d'un traumatisme crânien qui dépassait les capacités de diagnostic de l'époque. La peinture a été plus qu'une thérapie pour elle ; elle était un authentique prodige et sa résurrection a été sa première grande œuvre d'art. La gouvernante — Nan Melda — en a été la première émerveillée. Il y a eu cet article dans le journal et je suppose que tous ceux qui l'ont lu en prenant leur petit déjeuner ont été aussi émerveillés... mais vous savez comment sont les gens.

— Émerveillés au petit déjeuner, ayant tout oublié au déjeuner.

— Bon Dieu, dit Jack, si je suis aussi cynique que vous quand je serai vieux, je préfère rendre mon tablier.

— Ton juron, c'est *Jesus-Krispies* et pas *bon Dieu* », lui lança Wireman en se mettant à rire.

Un rire chargé de stupéfaction, mais un vrai rire.

« Au bout d'un moment, la curiosité des gens tend à retomber, repris-je. C'est ce qui a dû se passer avec Elizabeth. Parce qu'enfin, qui s'ennuie plus vite qu'un gosse de trois ans ?

— Seulement les chiots et les perroquets, dit Wireman.

— Une poussée créative à trois ans, voilà un concept foutrement impressionnant, remarqua Jack.

— Si bien qu'elle a commencé à... à... », je m'interrompis, incapable d'aller plus loin sur le moment.

« Edgar ? me demanda calmement Wireman. Ça va ? »

Non, ça n'allait pas, mais je devais faire aller. Sans quoi, Tom ne serait que le premier. « C'est simplement qu'il paraissait bien, à la galerie. Bien, vous comprenez ? Comme s'il



avait tout remis en place dans sa tête. Si *elle* ne s'en était pas mêlée...

— Je sais, dit Wireman. Buvez un peu d'eau, *muchacho*. »

Je bus un peu et dus faire un effort pour revenir au problème qu'il nous fallait régler. « Elle s'est mise à faire des expériences. Elle est passée des crayons de couleur à la peinture avec les doigts et aux aquarelles. En l'espace – à mon avis – de *quelques semaines*. Il y a aussi des dessins, dans le panier de pique-nique, qui ont été faits au stylo à plume ; je suis à peu près sûr, de plus, qu'elle a utilisé des couleurs de peintre en bâtiment, ce que j'avais prévu de faire moi-même. Elles présentent un aspect, quand elles sèchent...

— Gardez ça pour vos classes d'art, *muchacho*.

— Ouais, ouais. » Je bus encore une gorgée d'eau. Je commençais à retrouver mes marques. « Elle a aussi fait des expériences avec des médias différents – si c'est le mot juste, mais je crois que oui. De la craie sur de la brique. Des dessins avec du sable sur la plage. Un jour, elle a peint le visage de Tessie sur le comptoir de la cuisine avec de la crème glacée fondue. »

Jack se tenait penché en avant, les mains serrées entre ses cuisses musclées, et fronçait les sourcils. « Edgar... vous l'imaginez... ou vous l'avez vue ?

— D'une certaine manière, je l'ai vue. Parfois, c'était vraiment comme si je la voyais. D'autres fois, c'était davantage comme... une vague qui provenait de ses dessins ou du fait d'utiliser ses crayons.

— Vous savez cependant que c'est vrai.

— Je le sais.

— Elle se moquait que ses œuvres durent ? demanda Wireman.

— Exact. *Faire* était ce qui comptait pour elle. Après avoir expérimenté avec des médias différents, elle s'est mise à expérimenter avec la réalité. Pour la transformer. Et c'est à ce moment-là que Perse a été alertée, je crois, quand Elizabeth a voulu interférer avec la réalité. Elle l'a entendue et s'est réveillée. Elle s'est réveillée et a commencé à appeler.

— Perse était au milieu de tout ce bazar trouvé sous l'eau par Eastlake, c'est ça ? demanda Wireman.

— Elizabeth croyait que c'était une poupée. La plus belle poupée du monde. Mais elles ne pouvaient être ensemble tant qu'elle ne serait pas plus forte.

— Qui ça exactement, *elle* ? demanda Jack. Perse, ou la petite fille ?

— Probablement les deux. Elizabeth n'était qu'une enfant. Et Perse... Perse était restée endormie pendant très longtemps. Endormie sous le sable. Sous cinq pieds de sable.

— Très poétique, dit Jack, mais je ne vois pas très bien de quoi vous parlez.

— Moi non plus, avouai-je. Parce qu'*elle*, je ne la vois pas. Si Elizabeth a jamais dessiné Perse, elle a détruit son travail. Je trouve intéressant qu'elle se soit mise à collectionner des porcelaines en vieillissant, mais ce n'est peut-être qu'une coïncidence. Ce que je sais, c'est que Perse a établi un contact avec la fillette, par le biais de ses dessins puis par l'entremise de celle qui était jusque-là sa poupée favorite, Noveen. Et Perse a mis en place une sorte de... de programme d'exercices. Je ne vois pas comment on pourrait appeler cela autrement. Elle persuadait Elizabeth de dessiner des choses, et ces choses se manifestaient dans le monde réel.

— Elle a joué au même jeu avec vous, remarqua Jack. Candy Brown.

— J'aimerais penser que cela ne venait que de moi, mais... la question reste ouverte. Il y a eu d'autres choses, cependant. Des détails, pour l'essentiel... l'utilisation de mes toiles comme des boules de cristal... »

Je n'avais pas trop envie de m'aventurer par là, car ce chemin me ramènerait inmanquablement à Tom. Tom, qui aurait dû aller bien.

« Dites-nous le reste de ce que vous avez découvert en examinant les dessins, m'encouragea Wireman.

— Très bien. Commençons par cet ouragan hors saison. C'est Elizabeth qui l'a provoqué, sans doute avec l'aide de Perse.

— Sans rire ! Vous vous foutez de moi, dit Jack.

— Perse a dit à Elizabeth où se trouvaient les débris et Elizabeth l'a dit à son père. Parmi eux, il y avait une... disons qu'il s'agissait d'un personnage en porcelaine, d'une hauteur d'une trentaine de centimètres, représentant une femme très belle. » Oui, je pouvais voir cela. Pas les détails, mais le personnage. Si, un détail : les perles vides et sans pupilles qui lui tenaient lieu d'yeux. « C'était la récompense d'Elizabeth, sa part du butin, et une fois que la poupée a été hors de l'eau, ça s'est *vraiment* mis au travail. »

C'est d'une voix très douce que Jack parla, cette fois : « Mais d'abord, Edgar, d'où un truc pareil pouvait-il bien sortir ? »

Une réponse me vint aux lèvres, d'où, je n'en sais rien, mais elle n'était pas de moi : *Il y avait d'anciens dieux, en ces temps ; de rois et de reines ils avaient le rang.* Je ne la prononçai pas. Je ne voulais pas l'entendre, pas même dans cette salle bien éclairée. Je me contentai de secouer la tête.

« Aucune idée. Pas plus que je n'en ai sur le pavillon que battait ce bateau quand il a été drossé sur la côte, brisant peut-être sa quille sur Kitt Reef et perdant une partie de son chargement. Je ne sais pas grand-chose avec certitude... mais je pense que Perse possède un bateau en propre et qu'une fois libérée des eaux et complètement soudée à l'esprit puissant de la petite Elizabeth Eastlake, elle a pu l'appeler.

— Un bateau des morts », dit Wireman. On lisait, sur son visage, un mélange enfantin de peur et d'émerveillement. Dehors, une rafale de vent secoua la masse de feuillage du parc ; les rhododendrons inclinèrent la tête. On entendait la rumeur régulière et somnolente des vagues brisant sur la rive. J'avais aimé ce bruit dès mon arrivée sur Duma Key, je l'aimais toujours, mais aujourd'hui il me faisait également peur. « Un bateau qui se serait appelé... comment ? Le *Perséphone* ?

— Si vous voulez. Il m'est, en effet, arrivé de penser que c'était ainsi qu'Elizabeth avait essayé de le prononcer. C'est sans importance, car nous ne parlons pas de mythologie grecque dans cette affaire. Nous parlons de quelque chose d'infiniment plus ancien et monstrueux. Et d'affamé. Non pas de sang, mais d'âmes. C'est du moins ce que je crois. Elizabeth n'a eu sa

nouvelle “poupée” entre les mains que pendant un mois, et Dieu sait ce qu’a pu être la vie à l’ancienne Heron’s Roost – certainement pas agréable, en tout cas.

— C’est à ce moment-là qu’Eastlake aurait fait fabriquer ses harpons d’argent ? demanda Wireman.

— Je ne peux pas le dire. Il y a beaucoup d’éléments que j’ignore, car tout ce que je sais provient d’Elizabeth, qui sortait alors à peine de la première enfance. Je n’ai aucune idée de ce qu’a été sa vie par la suite, car elle avait arrêté de dessiner. Et si elle avait des souvenirs de l’époque où elle dessinait...

— Elle faisait de son mieux pour les oublier », acheva Jack.

Wireman avait pris une expression morose. « À la fin, elle était en bonne voie de tout oublier.

— Pensez à ces dessins où tous les personnages arborent ces grands sourires stupides de drogué : elle essayait de recréer le monde dont elle se souvenait. Le monde d’avant Perse. Un monde plus heureux. Au moment où ses sœurs jumelles se sont noyées, elle n’était qu’une enfant terrifiée, mais elle avait aussi peur de parler ; elle avait l’impression que tout était sa faute.

— Quoi, tout ? demanda Jack.

— Je ne sais pas exactement, mais elle a représenté un nain de jardin à l’ancienne – un Nègre – debout sur la tête, et je crois qu’il explique tout. Pour Elizabeth, à cette époque, tout paraissait se tenir sur la tête. » Il y avait autre chose que le nain de jardin, j’en étais pratiquement sûr, mais j’ignorais quoi et ce n’était probablement pas le moment de courir après. « Mon sentiment est que dans les jours qui ont précédé et suivi la noyade de Tessie et Laura, la famille s’est trouvée plus ou moins prisonnière à Heron’s Roost.

— Et seule Elizabeth aurait su pourquoi ? demanda Wireman.

— Aucune idée, dis-je en haussant les épaules. Nan Melda savait peut-être quelque chose. Elle en avait probablement compris une partie.

— Qui était dans la maison pendant la période qui a suivi la découverte du trésor, mais avant la double noyade ? » voulut savoir Jack.

Je réfléchis quelques instants. « J'imagine que Maria et Hannah venaient de leur école pour les week-ends ; Eastlake aurait pu aussi s'absenter pour affaires, en mars et avril. Les personnes toujours sur place devaient être Elizabeth, Tessie, Laura et Nan Melda. Elizabeth a alors essayé d'anéantir sa nouvelle "amie" à coups de dessins. » Je me passai la langue sur les lèvres. Elles étaient sèches. « Elle s'y est prise avec ses crayons de couleur, ceux du panier. Juste avant que les jumelles se noient. Peut-être même la veille. Parce que leur noyade était une punition, n'est-ce pas ? De la même manière que Tom tuant Pam devait être *ma* punition pour avoir fouiné. Vous... vous comprenez ?

— Dieu tout-puissant », murmura Jack.

Wireman était très pâle.

« Jusque-là, je crois qu'Elizabeth n'avait pas compris. » Je réfléchis un instant et haussai les épaules. « Fichtre, je n'ai aucune idée de ce que je comprenais, *moi*, quand j'avais quatre ans. Mais jusqu'à cette période, le pire qui avait dû lui arriver dans la vie – en dehors de sa chute de carriole, dont je suis prêt à parier qu'elle n'avait aucun souvenir – avait été de recevoir une fessée de son père ou une tape sur les mains de la part de Nan Melda pour avoir voulu mettre un doigt dans les confitures. Que pouvait-elle savoir de la nature du mal ? Tout ce qu'elle comprenait, c'était que cette Perse était méchante, Perse était une méchante poupée et pas une gentille poupée, elle était hors de contrôle et devenait de plus en plus incontrôlable, il fallait la chasser. Si bien que la petite Libbit s'est installée avec ses crayons de couleur et du papier à dessin et qu'elle s'est dit, *Je peux le faire. Si je vais lentement et que je m'applique, je peux le faire.* » Je m'interrompis et passai ma main sur mes yeux. « Je ne pense pas me tromper, mais cette explication est tout de même à prendre avec des pincettes. Je confonds peut-être avec mes propres souvenirs – mon esprit me joue encore un de ses tours. Encore un de ses crétins de tours préférés.

— Calmez-vous, *muchacho*, dit Wireman. Procédez lentement. Elle a essayé de faire disparaître Perse à coups de dessins : d'accord. Mais comment s'y prend-on, pour faire un truc pareil ?

— On dessine et on gomme.

— Et Perse ne l'aurait pas laissée faire ?

— Perse ne le savait pas, j'en suis presque sûr. Elizabeth était capable de lui cacher ce qu'elle avait l'intention de faire. Ne me demandez pas comment elle a fait, je ne pourrais pas vous le dire. Et si vous voulez savoir si l'idée venait d'elle – si c'était une stratégie qu'elle avait mise au point à l'âge de quatre ans...

— Ce n'est pas si incroyable que ça, remarqua Wireman. D'une certaine manière, c'est un raisonnement assez logique quand on a quatre ans.

— Ce que je ne comprends pas, c'est comment elle a pu le cacher à Perse, dit Jack. Parce qu'enfin, à quatre ans...

— Moi non plus, je ne le comprends pas.

— De toute façon, observa Wireman, ça n'a pas marché.

— En effet, ça n'a pas marché. Je crois qu'elle a exécuté le dessin, et je suis certain qu'elle a travaillé au crayon. Quand il a été terminé, elle a pris sa gomme et tout effacé. Cela aurait tué un être humain, tout comme j'ai tué Candy Brown ; mais Perse n'était pas humaine. Elizabeth n'avait réussi qu'à la mettre en colère. Perse s'est vengée en lui volant ses sœurs jumelles qu'elle idolâtrait. Tessie et Laura n'ont pas pris le chemin de la plage pour aller chercher d'autres vestiges du trésor. Elles étaient entraînées. Elles sont entrées dans l'eau et elles ont disparu.

— Mais pas complètement », ajouta Wireman qui, je le savais, pensait à certaines petites empreintes de pas. Sans parler de la chose qui s'était trouvée dans ma cuisine.

« Non, dis-je, pas complètement. »

Il y eut une nouvelle rafale de vent, assez violente, cette fois, pour expédier quelque chose contre le mur extérieur, côté Golfe. Nous sursautâmes tous les trois.

« Comment la chose s'y est-elle prise pour avoir cet Emery Paulson ? demanda Jack.

— Je ne sais pas.

— Et Adriana ? demanda à son tour Wireman. Perse l'a-t-elle eue, elle aussi ?

— Je ne sais pas non plus, avouai-je. C'est possible.... probable, même, ajoutai-je à contrecœur.

— Nous n'avons pas vu Adriana, n'est-ce pas, observa Wireman.

— Pas encore.

— Mais les petites filles noyées, si, dit Jack, comme s'il essayait de mettre un peu d'ordre dans les événements. Ce machin que vous appelez Perse les a attirées dans l'eau. Ça ou autre chose.

— Oui, dis-je, ou autre chose.

— N'oublions pas qu'il y a eu des recherches, dit Jack. Par des étrangers à la famille.

— C'était inévitable, lui fit remarquer Wireman. Les gens étaient au courant de leur disparition, à commencer par Shannington.

— Je le sais bien, dit Jack. C'est justement ce que je dis. Si je comprends bien, Elizabeth, son père et la nounou ont juste fait profil bas ?

— Que pouvaient-ils faire d'autre ? Crois-tu que John Eastlake aurait pu dire à quarante ou cinquante volontaires, vous savez, c'est la mère Fouettard qui a emporté mes filles, cherchez la mère Fouettard ? Il ne le savait peut-être même pas. Bien qu'il ait dû finir par comprendre, à un moment donné. »

Je pensai au dessin sur lequel on le voyait crier. Crier et pisser le sang.

« D'accord pour dire qu'ils n'avaient pas tellement le choix, admit Wireman. Ce que j'aimerais savoir, c'est ce qui est arrivé une fois que les recherches ont été abandonnées. Juste avant de mourir, Miss Eastlake a parlé de *la noyer dans son sommeil*. Faisait-elle allusion à Perse ? Et si c'était le cas, comment une chose pareille fonctionne-t-elle ? »

Je secouai la tête. « Je l'ignore.

— Et comment se fait-il que vous l'ignoriez ?

— Parce que le reste des réponses se trouve à la pointe sud de l'île. Dans les ruines de ce qui a été la Heron's Roost originale. Et je pense que Perse s'y trouve aussi.

— Très bien, alors, dit Wireman. Soit nous fichons le camp d'ici en quatrième vitesse, soit nous nous rendons là-bas.

— Si je pense à ce qui est arrivé à Tom, je crois que nous n'avons pas tellement le choix, dis-je. J'ai vendu beaucoup de

peintures et les gens de Scoto ne vont pas les retenir éternellement.

— Rachetez-les, » suggéra Jack.

J'y avais moi-même déjà pensé.

Wireman secoua la tête. « La plupart des gens refuseront de les revendre, même deux fois leur prix. Et ce n'est pas une histoire pareille qui les convaincra. »

Cette remarque ne suscita aucun commentaire.

« Elle a moins de force à la lumière du jour, dis-je. Je propose neuf heures du matin.

— Ça me va, dit Jack en se levant. Je serai ici à moins le quart. Pour le moment, je vais traverser le pont pour retourner à Sarasota. »

Le pont... une vague idée commença à tourner dans ma tête.

« Si tu veux passer la nuit ici, jeune homme, lui proposa Wireman.

— Après une telle conversation ? répondit Jack, sourcils levés. Avec tout le respect que je vous dois, les gars, sûrement pas. Mais je serai là demain matin.

— Pantalons longs et bottes seront de rigueur, dit Wireman. La végétation est très touffue, par là-bas, et il pourrait y avoir des serpents. » De la paume de la main, il se frotta le côté du visage. « On dirait bien que je ne serai pas à l'exposition du corps demain, chez Abbot-Wexler. Les parents de Miss Eastlake en seront réduits à se montrer mutuellement les dents. Quel dommage... hé, Jack. »

Jack avait déjà pris la direction de la porte. Il se tourna.

« Tu ne posséderais pas un petit quelque chose d'Edgar, par hasard ?

— Heu... eh bien...

— Déballe tout. La confession, c'est bon pour l'âme, *compañero*.

— Un dessin », reconnut Jack en se dandinant sur place. J'eus l'impression qu'il rougit un peu. « À la plume et encre, au dos d'une enveloppe. Un palmier. Je, euh... je l'ai récupéré dans la corbeille à papier, un jour. Désolé, Edgar. J'aurais pas dû.



— C'est rien, Jack, mais brûle-le, dis-je. Je t'en donnerai peut-être un autre quand tout ça sera fini. »

Si jamais cela arrive, pensai-je, mais sans le dire à voix haute.

Jack acquiesça. « D'accord. Je vous ramène à Big Pink ?

— Je vais passer la nuit ici avec Wireman, mais il faut que je repasse d'abord par Big Pink.

— Oui, la brosse à dents, le pyjama, évidemment.

— Non. Le panier de pique-nique et ces trucs en ar... »

Le téléphone sonna et nous nous regardâmes, tous les trois. Je crois avoir tout de suite compris que ce serait de mauvaises nouvelles lorsque je sentis une impression de creux, l'estomac transformé en ascenseur. Deuxième sonnerie. Je regardai Wireman, mais Wireman ne faisait que me regarder. Lui aussi savait. Je décrochai.

« C'est moi. » Pam, quelque chose de pesant dans la voix. « Prépare-toi au pire, Edgar. »

Quand on vous donne un tel avertissement, on essaie toujours de boucler une sorte de ceinture de sécurité mentale. Cela ne marche que rarement. La plupart des gens n'en ont pas.

« Je t'écoute.

— J'ai eu Bozie chez lui et je lui ai répété ce que tu m'as dit. Il a commencé à poser des questions, ce qui n'a rien d'étonnant, mais je lui ai dit que j'étais pressée et ne pouvais pas lui répondre pour le moment. Et donc – pour la faire courte – il a accepté de faire ce que tu lui demandais. En souvenir du bon vieux temps, il m'a dit. »

Le creux à l'estomac devint plus profond.

« Après, j'ai essayé Ilse. Je craignais de ne pas la joindre, mais elle venait d'arriver. Elle paraissait fatiguée mais elle est rentrée et tout va bien. J'appellerai Linnie demain, quand...

— Pam...

— J'y viens. Après Ilse, j'ai appelé Kamen. Quelqu'un a décroché à la deuxième ou troisième sonnerie, et j'ai commencé mon numéro. Je croyais que je lui parlais... mais c'était son frère. Il m'a dit que Kamen s'était arrêté pour prendre un café au Starbuck en revenant de l'aéroport. Crise cardiaque pendant qu'il attendait son tour. Il a été transféré d'urgence en

ambulance à l'hôpital, mais ce n'était qu'une formalité. D'après le frère, il serait mort sur le coup. Il m'a demandé pourquoi j'appelai, et je lui ai dit que ça n'avait plus d'importance, à présent. J'ai bien fait ?

— Oui. » J'étais certain que le dessin de Kamen n'aurait aucun effet sur son frère ou sur n'importe qui d'autre ; je pensais qu'il avait accompli sa tâche. « Merci.

— Je ne sais pas si c'est une consolation, mais il s'agit peut-être d'une coïncidence – c'était un type sensationnel, mais il avait pas mal de kilos en trop. Il suffisait de le voir...

— Tu as peut-être raison. » Je savais cependant que non. « Je te rappelle bientôt.

— Bien... Fais attention à toi, Edgar, dit-elle après avoir hésité.

— Toi aussi. Ferme les portes et mets l'alarme.

— Je le fais toujours. »

Elle raccrocha. De l'autre côté de la maison, le ressac se disputait avec la nuit. Mon bras droit me démangeait. Je pensai : *Si je pouvais t'atteindre, je crois que je te couperais moi-même une seconde fois. En partie à cause des dégâts que tu peux commettre, mais surtout pour que tu la fermes.*

Seulement voilà, ce n'était pas mon bras droit, pas plus que la main qu'il avait au bout, qui était le problème ; le problème était la chose travestie en femme en tunique rouge qui se servait de moi comme d'un instrument de divination.

« Quoi ? demanda Wireman. Ne me faites pas attendre, *muchacho*... quoi ?

— Kamen. Crise cardiaque. Mort. »

Je pensai à tous les tableaux accumulés chez Scoto, des tableaux qui étaient vendus. Ils seraient sans danger pendant un moment, là où ils étaient, mais à la fin quand le fric parle, les cris se taisent. Ce n'était même pas faiblesse humaine, simplement la putain de façon de faire américaine.

« Venez, Edgar, dit alors Jack. Je vous conduis chez vous et je vous ramènerai ici. »

## XIV

Je n'irais pas jusqu'à dire que notre petite expédition jusqu'à Little Pink fut tout à fait sereine (je tenais mon chandelier brandi tout le temps que nous passâmes à l'intérieur), mais rien ne vint nous déranger. Les seuls esprits à animer les lieux étaient les murmures agités des coquillages. Je remis les dessins dans le panier de pique-nique. Jack le referma et le porta au rez-de-chaussée. Je restai tout le temps dans son dos et fermai Big Pink à clef derrière nous. Grand bien nous fasse !

Pendant que nous roulions vers *El Palacio*, une pensée me vint à l'esprit... ou y revint. J'avais laissé mon Nikon numérique à Big Pink et n'avais aucune envie d'y retourner, mais...

« Jack ? Aurais-tu un appareil photo Polaroid, par hasard ?

— Oui, un de ces modèles qu'il faut recharger à chaque fois. Un vieux machin, mais costaud, aurait dit mon père. Pourquoi ?

— Quand tu viendras, demain, tu t'arrêteras au pont mobile, côté Casey Key, et tu prendras quelques photos des oiseaux et des bateaux, d'accord ?

— D'accord.

— Et tant que tu y es, prends-en une ou deux du pont lui-même, en particulier du mécanisme de levage.

— Pourquoi ? À quoi ça va vous servir ?

— Je vais dessiner le pont, le mécanisme en moins. Et je vais faire ça quand j'entendrai la sirène qui avertit que le pont va se lever pour laisser passer un bateau. Je ne pense pas que ni le moteur ni le système hydraulique vont disparaître mais, avec un peu de chance, je les bousillerais assez pour empêcher tout passage pendant un bon moment. Celui des voitures, en tout cas.

— Vous parlez sérieusement ? Vous pensez pouvoir saboter ce pont ?

— Vu le nombre de fois où il tombe en rade de lui-même, ça ne devrait pas être difficile. » Je regardai de nouveau vers les eaux noires et pensai à Tom Riley, Tom qui aurait dû aller très bien. Qui *allait très bien*, bon sang ! « Je regrette seulement de

ne pas être capable de me dessiner une bonne nuit de sommeil. »

## **Exécuter un dessin (IX)**

*Cherche l'image dans l'image. Elle n'est pas toujours facile à voir, mais elle est toujours là. Si elle t'échappe, le monde peut t'échapper. Je le sais mieux que n'importe qui, car lorsque j'ai regardé celle de Carson Jones et de ma fille – de Smiley et Punkin –, je pensais savoir ce que je voyais alors que la vérité m'échappait. Parce que je ne lui faisais pas confiance, à ce type ? Oui, mais c'est presque drôle. La vérité était que, de toute façon, je n'aurais jamais fait confiance à un homme, n'importe quel homme, prétendant m'enlever ma fille chérie, ma préférée, mon Ilse.*

*Je trouvai une photo de lui, seul, avant de trouver celle où ils étaient ensemble, mais je m'étais dit que je ne voulais pas la première, que celle-ci ne me servirait à rien, que si je voulais connaître ses intentions vis-à-vis de ma fille, je devais les toucher en tant que couple avec ma baguette magique.*

*Je faisais déjà des suppositions, voyez-vous. Des mauvaises.*

*Si je m'étais contenté de toucher la première, d'approfondir vraiment la première – Carson Jones en chemise Twins, Carson seul –, les choses auraient pu être différentes. J'aurais pu prendre conscience qu'il était fondamentalement inoffensif. J'en ai la quasi-certitude. Mais je l'ai ignorée, celle-là. Et je ne me suis jamais demandé pourquoi, s'il représentait un danger pour elle, je l'avais dessinée seule, occupée à regarder toutes ces balles de tennis flottant sur l'eau.*

*Parce que la petite fille en jupette de joueuse de tennis, c'était elle, évidemment. Presque toutes les filles que j'ai dessinées et peintes durant mon séjour à Duma Key – y compris celles qui se présentaient sous les déguisements de Reba ou de Libbit ou même, dans un cas, d'Adriana – c'étaient elle.*

*Il n'y avait qu'une seule exception féminine : la tunique rouge.*

*Elle.*

*Lorsque j'avais touché la photo d'Ilse et de son petit ami, j'avais à juste titre senti la mort – ce que je n'avais pas voulu reconnaître, alors. Ma main manquante avait senti la mort, aussi menaçante que la pluie dans les nuages.*

*J'avais supposé que Carson Jones voulait du mal à ma fille, et c'est pour cette raison que j'avais tout fait pour l'éloigner de lui. Mais le garçon n'avait jamais été le problème. Perse voulait m'arrêter, tenait désespérément à m'arrêter avant que je ne retrouve les dessins et les crayons de Libbit – mais jamais Carson Jones n'avait été l'arme de Perse. Même le pauvre Tom Riley n'avait été qu'un élément retardateur, un paravent.*

*L'image était là, mais j'avais fait une fausse supposition et la vérité m'avait échappé : la mort que j'avais sentie ne venait pas de lui. Elle planait au-dessus d'elle.*

*Et une partie de moi-même devait savoir que je m'étais trompé.*

*Sinon, pourquoi aurais-je dessiné toutes ces foutues balles de tennis ?*

## Fin de partie

### I

Wireman me proposa un cachet pour m'aider à dormir. Je fus terriblement tenté mais en fin de compte je refusai. J'allai me coucher en emportant l'un des harpons d'argent, cependant, et Wireman en fit autant. Avec la toison qui lui descendait jusque sur la bedaine, laquelle débordait légèrement de son boxer-short, il avait tout d'une version, disons réaliste, de Cupidon. Le vent soufflait de plus en plus fort ; il rugissait le long de la maison et sifflait dans les chéneaux.

« On laisse la porte des chambres ouverte, OK ?

— OK.

— Et s'il se passe quelque chose pendant la nuit, gueulez tant que vous pouvez.

— *Roger à ça, Houston. Vous de même.*

— Jack ne va pas avoir de problème, Edgar ?

— Pas s'il brûle le dessin.

— Et en ce qui concerne vos amis... ça va ? »

Kamen, l'homme qui m'avait appris à penser en crabe. Tom, qui m'avait déconseillé de laisser l'avantage du terrain. Comment pouvais-je bien prendre ce qui était arrivé à mes amis ?

Pas si simple. J'étais triste et consterné, mais ce serait mentir de ne pas admettre que je ressentais aussi un certain et hypocrite soulagement ; à bien des titres, les êtres humains sont de parfaits salauds. Parce que Kamen et Tom, même s'ils avaient été des amis proches, se tenaient juste à l'extérieur du cercle magique de ceux qui comptaient réellement pour moi. Ces personnes que Perse n'avait pas été capable d'atteindre. Et

si nous agissions sans tarder, Kamen et Tom seraient les seules victimes.

« *Muchacho* ?

— Ouais, dis-je, et j'avais l'impression de revenir de très loin. Ouais, ça ira. Appelez-moi en cas de besoin, Wireman, et pas d'hésitation. Je ne m'attends pas à très bien dormir. »

## II

Le harpon d'argent sur la table de nuit, à côté de moi, je restai allongé à contempler le plafond. J'écoutais le grondement régulier du vent et le tumulte régulier du ressac. Je me rappelle avoir pensé, *La nuit va être longue*. Puis le sommeil s'empara de moi.

Je rêvai des petites sœurs de Libbit. Pas des grandes Méchantes, des jumelles.

Les jumelles couraient.

Le gros garçon les pourchassait.

Une *frenouille* avec des DENTS.

## III

Je m'éveillai couché par terre, une seule jambe (la gauche) encore sur le lit et complètement endormie, elle. Dehors, vent et ressac continuaient à gronder. Dedans, mon cœur cognait presque aussi fort que les vagues qui brisaient sur la plage. Je revoyais encore Tessie s'enfoncer dans l'eau, se noyant pendant que des mains molles mais implacables la saisissaient par les mollets. C'était parfaitement clair, une peinture infernale dans ma tête.

Mais ce n'était pas le rêve des jumelles poursuivies par la créature-grenouille qui faisait battre mon cœur, ni le rêve qui m'avait fait me réveiller sur le plancher, un goût de cuivre dans la bouche et tous mes nerfs apparemment à vif. C'était la manière dont on se réveille d'un cauchemar avec la certitude



que l'on a oublié quelque chose d'important : éteindre le gaz, par exemple, et maintenant son odeur empeste dans toute la maison.

Je tirai mon pied hors du lit et ce fut une explosion de piqûres d'aiguille quand il heurta le plancher. Je le frottai en grimaçant. J'eus tout d'abord l'impression de frotter un morceau de bois, puis la sensation d'engourdissement commença à disparaître. La sensation d'avoir oublié quelque chose de vital, elle, persista.

Oui, mais quoi ? Je nourrissais quelque espoir que notre expédition à la pointe sud de Duma Key pourrait mettre un terme à toute cette histoire horrible et répugnante. Le plus grand obstacle à franchir, après tout, était celui de la croyance elle-même et, tant que nous n'aurions pas retrouvé la lumière éclatante de Floride, demain matin, celui-ci resterait debout. Il était possible que nous voyions des oiseaux volant sur le dos, ou que je ne sais quelle monstruosité batracienne comme celle de mon cauchemar tente de nous barrer la route, mais quelque chose me disait qu'il s'agissait fondamentalement d'apparitions – bonnes à effrayer des enfants de six ans, moins efficaces contre des adultes, en particulier équipés de harpons à pointe d'argent.

Et, bien entendu, nous aurions mon carnet de croquis et mes crayons.

Je pensais que Perse avait à présent peur de moi et du talent que je m'étais récemment découvert. Seul, loin d'avoir encore récupéré de l'accident où j'avais failli de peu perdre la vie, j'aurais pu être pour elle un atout au lieu d'un problème. Car en dépit de tous ses grands discours, cet Edgar Freemantle n'avait pas vraiment eu une autre vie ; cet Edgar-là avait juste changé l'environnement de sa vie d'invalidé, avait échangé les pins contre des palmiers. Mais une fois que j'avais eu de nouveau des amis autour de moi... vu tout ce qu'il y avait autour de moi et tenté d'en approcher la main...

« T'es un peu en retard, salope », murmurai-je.

Mais pourquoi sentais-je toujours le gaz ?

Les peintures – en particulier les plus dangereuses, celles de la série *Fille et Bateau* – étaient à l'abri, sous clef, et hors de

l'île, comme Elizabeth l'avait souhaité. D'après Pam personne, parmi mes proches, n'était reparti avec des dessins sinon Tom et Kamen, et j'avais remué ciel et terre pour régler cela ; Bozie avait promis de brûler le sien, donc tout allait bien. Même Jack était couvert, ayant reconnu son petit chapardage. Brillant de la part de Wireman d'y avoir pensé. J'étais seulement surpris qu'il ne m'ait pas plutôt demandé si je n'avais pas donné moi-même quelque chose à J...

Mon souffle se transforma en glace dans ma gorge. À présent, je savais ce que j'avais oublié. À présent, au creux de ce repli profond de la nuit, avec le vent qui hurlait dehors. J'avais été tellement obnubilé par la foutue exposition que je n'avais pas pensé un instant que j'avais pu donner une œuvre *avant* celle-ci.

*Tu me le donnes ?*

Ma mémoire, pouvant être encore facilement rétive, me surprenait parfois par ses explosions en Technicolor. Comme maintenant. Je vis Ilse se tenant dans Little Pink, pieds nus, en short et débardeur, à côté de mon chevalet. Je lui avais demandé de s'écarter pour que je puisse voir le tableau qui la fascinait tellement. Le tableau que je ne me souvenais même pas d'avoir peint.

*Tu me le donnes ?*

Quand elle s'était écartée, j'avais vu une petite fille en jupette de joueuse de tennis. Elle tournait le dos mais était le point d'attraction du tableau. Ses cheveux roux en faisaient une Reba, mon petit amour, cette petite amie de mon autre vie. Elle était cependant aussi Ilse — Ilse de la Barque — ainsi que la grande sœur d'Elizabeth, Adriana, car c'était la jupette de tennis d'Adriana qu'elle portait, celle avec les fines volutes bleues à hauteur de l'ourlet (je n'aurai pas dû savoir cela, mais je le savais ; c'étaient des détails montés du murmure des dessins d'Elizabeth, des dessins faits à l'époque où tout le monde l'appelait Libbit).

*Tu me le donnes ?... Non, c'est celui-ci que je veux.*

*Ou celui que quelque chose voulait qu'elle veuille.*

*J'ai essayé Ilse, avait dit Pam. Je craignais de ne pas la joindre, mais elle venait d'arriver.*

Tout autour des pieds de la fillette-poupée, il y avait des balles de tennis, tandis que d'autres flottaient vers la rive, portées par des vaguelettes.

*Elle paraissait fatiguée mais elle est rentrée et tout va bien.*

Allait-elle bien ? Vraiment bien ? Je lui avais donné ce foutu tableau. Elle était ma Miss Cookie, et je ne pouvais rien lui refuser. Je lui avais même donné un titre, j'avais fait ça pour elle, car d'après elle, les artistes devaient donner des titres à leur tableau. *Fin de partie*, lui avais-je dit. Et ce titre résonnait maintenant dans ma tête comme un glas.

## IV

Il n'y avait pas de poste secondaire dans la chambre d'amis et je me glissai donc dans le couloir, serrant le harpon en argent dans ma main. En dépit de mon envie de joindre Ilse le plus vite possible, je pris le temps de jeter un coup d'œil par la porte ouverte, de l'autre côté du couloir. Allongé sur le dos, tel une baleine échouée, Wireman ronflait paisiblement. Son harpon d'argent était posé près de lui, ainsi qu'un verre d'eau.

Je passai devant la photo de famille, descendis l'escalier, arrivai dans la cuisine. D'ici, le sifflement du vent et le rugissement du ressac étaient plus bruyants que jamais. Je décrochai le téléphone et... rien.

*Bien sûr. Comment as-tu pu croire que Perse négligerait le téléphone ?*

Puis je regardai l'appareil et vis deux boutons, indiquant la présence de deux lignes. Depuis la cuisine, il ne suffisait pas de soulever le combiné. Je récitai une petite prière presque silencieuse, appuyai sur le bouton LIGNE 1 et fus récompensé par une tonalité. Mais quand je voulus composer le numéro d'Ilse, je ne m'en souvenais plus. Mon carnet d'adresses était à Big Pink et le numéro de ma fille s'était complètement effacé de mon esprit.

## V

Le téléphone se mit à émettre un bruit de sirène. Bruit menu (j'avais posé le combiné sur le comptoir) mais qui paraissait fort dans la pénombre de la cuisine et me fit penser à des choses malsaines. Voitures de police impliquées dans des scènes de violence. Ambulance fonçant sur des scènes d'accident.

Je coupai la ligne puis m'appuyai de la tête contre l'acier brossé froid du grand réfrigérateur. Sous mon nez, il y avait un aimant proclamant LES GROS SONT LES NOUVEAUX MAIGRES. Ouais, et les morts sont les nouveaux vivants. À côté, il y avait un petit carnet à support aimanté et un bout de crayon retenu par une ficelle.

J'enfonçai de nouveau la touche 1 et composai le 411. La voix enregistrée m'accueillit sur l'annuaire Verizon et me demanda la ville et l'État. « Providence, Rhode Island », articulai-je comme un acteur déclamant. Jusque-là, tout se passa bien, mais le robot cala sur *Ilse*, en dépit de mes efforts pour articuler. Il finit par me transférer vers un standardiste humain qui vérifia et m'apprit ce que je soupçonnais déjà : le numéro d'Ilse était en liste rouge. Je dis au standardiste que j'appelais ma fille et que c'était important. L'homme me répondit que je pouvais passer par son supérieur hiérarchique, lequel accepterait probablement d'appeler de ma part, mais pas avant huit heures du matin, heure de l'Est. Je jetai un coup d'œil sur l'horloge du micro-ondes : 02.04.

Je raccrochai et fermai les yeux. J'aurais pu réveiller Wireman, voir s'il n'aurait pas eu le numéro d'Ilse dans son petit carnet, mais j'avais l'intuition tenace que même cela prendrait trop de temps.

« Je peux le faire », dis-je, mais sans y croire vraiment.

*Bien sûr, vous pouvez*, fit la voix de Kamen. *Quel est votre poids ?*

Cent soixante-quatorze livres, soit vingt-quatre de plus que mon poids de forme. Je vis les chiffres en esprit : 174150. Ces chiffres étaient *rouges*. Cinq d'entre eux devinrent verts, l'un

après l'autre. Sans ouvrir les yeux, je m'emparai du bout de crayon et écrivit sur le carnet : 40175.

*Et quel est votre numéro de Sécurité sociale ?* demanda alors Kamen.

Il apparut dans le noir en chiffres rouges lumineux. Quatre d'entre eux devinrent verts, et je les ajoutai à ceux que j'avais déjà griffonnés. Quand je rouvris les yeux, j'avais écrit 401759082 d'une écriture zigzagante d'ivrogne qui descendait vers le bas de la feuille.

C'étaient les bons chiffres, mais il en manquait toujours un.

*Ça n'a pas d'importance,* dit le Kamen dans ma tête. *Les téléphones à clavier sont un don du ciel pour ceux qui ont des troubles de mémoire. Si vous vous éclairez l'esprit et composez ceux que vous avez déjà, vous formerez le dernier sans problème. Mémoire musculaire.*

Espérant qu'il avait raison, j'ouvris de nouveau la ligne 1, composai le code du secteur de Rhode Island, puis 759-082. Mon doigt n'hésita pas un instant. Il enfonça une dernière touche et quelque part, à Providence, un téléphone se mit à sonner.

## VI

« A...llô ? Qui... c'est ? »

Pendant un instant, je crus bien m'être trompé de numéro, en fin de compte. La voix était féminine, mais paraissait plus âgée que celle de ma fille. Beaucoup plus. Et pâteuse, comme sous l'effet d'un somnifère. Je résistai à mon premier mouvement qui avait été de dire : « Désolé, je me suis trompé de numéro », et de raccrocher. Elle paraissait fatiguée, m'avait dit Pam, mais si c'était bien Ilse, elle était plus que fatiguée : épuisée, presque moribonde.

« Ilse ? »

Elle resta un long moment sans répondre. Je commençai à me dire que la voix désincarnée de Providence avait dû raccrocher. Je me rendis compte que je transpirais au point que

je sentais ma propre odeur – celle de la cage à singes. Puis arriva le même refrain : « A...llô ? Qui... c'est ? »

— Ilse ! »

Rien. Je la sentais prête à raccrocher. Dehors, le vent hurlait, le ressac martelait la grève.

« Miss Cookie ! criai-je. Ne t'avise pas de raccrocher ce téléphone, Miss Cookie ! »

Le message passa. « Pa...pa ? » Il y avait tout un monde émerveillé dans ce mot coupé en deux.

« Oui, ma chérie, c'est papa.

— Si t'es vraiment papa... » Long silence. Je l'imaginai dans sa cuisine, pieds nus (comme ce jour dans Little Pink, lorsqu'elle avait regardé la toile avec la petite fille aux balles de tennis), la tête inclinée, les cheveux lui retombant devant les yeux. Désespérée au point d'en être presque folle. Et, pour la première fois, j'en vins à haïr Perse autant que je la redoutais.

« Ilse... Miss Cookie... il faut que tu m'écoutes...

— Dites-moi mon nom de code. » Il y avait maintenant une note rusée et choquée dans sa voix. « Si vous êtes vraiment mon papa, dites-moi mon nom de code. »

Et si je ne le lui donnais pas, compris-je, elle allait raccrocher. Car elle était sous l'emprise de quelque chose ; quelque chose l'avait déroutée, l'avait manipulée, avait tissé sa toile autour d'elle. Et ce quelque chose n'était pas neutre. Ce quelque chose était une *elle*.

Le nom de code d'Ilse.

Je ne m'en souvenais pas, non plus.

*Vous pouvez le faire*, dit Kamen. Mais Kamen était mort.

« Vous n'êtes pas... mon papa », dit la voix de la fille désespérée, à l'autre bout du fil, de nouveau sur le point de raccrocher.

*Pensez en crabe*, me conseilla calmement Kamen.

*Six, sept* pensai-je, sans savoir pourquoi cela me venait à l'esprit. *Six, sept, un... six...*

« Vous n'êtes pas mon Papa, vous êtes *elle* », dit Ilse de cette voix droguée et traînante qui lui ressemblait si peu. « Mon papa est mort. Je l'ai vu dans un rêve. Au rev...

— Si-C'est-Ainsi ! » hurlai-je, ne me souciant pas de réveiller Wireman. À vrai dire, je ne pensai même pas à Wireman. « Tu es Miss Si-C'est-Ainsi ! »

De nouveau un long silence à l'autre bout. Puis : « Et le reste ? »

J'eus encore un instant horrible dans le noir puis je pensai à deux infinis, deux infinis verticaux et...

« Quatre-vingt-huit, dis-je. Tu es Miss Six Sept Un Six, Si-C'est-Ainsi quatre-vingt-huit ! »

Il y eut un dernier long, long silence. Il parut ne jamais vouloir finir. Puis elle se mit à pleurer.

## VII

« Elle a dit que tu étais mort, papa. C'est ça que je croyais. Pas seulement parce que je l'ai rêvé mais parce que maman a appelé pour me dire que Tom était mort. J'ai rêvé que tu étais triste et que tu marchais dans l'eau. Que tu t'avançais dans le Golfe et qu'un courant de reflux t'emportait et que tu te noyais.

— Je ne me suis pas noyé, Ilse. Je vais très bien, je te promets. »

Son récit fut fragmentaire et anarchique, souvent interrompu par des larmes et des digressions. Il était clair pour moi que si m'entendre lui faisait du bien, elle n'était pas guérie. Elle divaguait, étrangement inconsciente du temps ; elle parlait de l'exposition chez Scoto comme si elle remontait à au moins une semaine et interrompit son récit, à un moment donné, pour me dire qu'une de ses amies avait été arrêtée pour « cropping ». Cela la fit follement rire, comme si elle avait été ivre ou droguée. Quand je lui demandai ce que voulait dire « cropping » elle me répondit que ça n'avait aucune importance. Que cela avait peut-être même fait partie de son rêve. Elle paraissait avoir repris ses esprits, à présent. Mais il y avait quelque chose qui n'allait toujours pas. Elle me dit qu'*elle* était une voix dans sa tête, mais que la voix provenait aussi de l'évacuation des toilettes.

Wireman fit son apparition à un moment donné, pendant notre conversation ; il alluma les néons de la cuisine et s'assit à

la table, posant le harpon devant lui. Il ne dit rien, se contentant de suivre la fin du coup de téléphone.

Ilse me dit qu'elle avait commencé à se sentir bizarre – une « sorte d'angoisse surnaturelle » fut l'expression qu'elle employa – dès l'instant où elle était entrée dans son appartement. Cela s'était tout d'abord traduit par une impression de décalage mais elle avait bientôt ressenti des nausées – du même genre que le jour où nous avons exploré la seule route de Duma Key en direction du sud. L'impression était allée en empirant. Puis une voix de femme s'était adressée à elle depuis l'évier et lui avait dit que son père était mort. Ilse me dit qu'ensuite elle était sortie marcher pour s'éclaircir les idées, mais qu'elle était tout de suite rentrée.

« Je me demande si cela ne vient pas de ces histoires de Lovecraft que j'ai lues en terminale, dit-elle. J'avais constamment l'impression que quelqu'un me suivait. Cette femme. »

De retour à l'appartement, elle s'était préparée une bouillie de flocons d'avoine, dans l'espoir de se remettre l'estomac en place, mais la seule vue du gruau en train de gonfler ne fit que lui donner un peu plus l'envie de vomir ; à chaque fois qu'elle le remuait, elle croyait voir des choses dedans. Des crânes. Des visages d'enfants hurlant. Puis une tête de femme. La femme avait trop d'yeux, dit Ilse. La femme dans les flocons d'avoine lui répéta que son père était mort, et que sa mère ne le savait pas encore, mais que quand elle le saurait, elle ferait la fête.

« J'ai alors été me mettre au lit, dit-elle en retournant inconsciemment à une diction enfantine, et c'est là que j'ai rêvé que c'était la femme qui disait vrai et que tu étais mort, papa. »

Je faillis lui demander quand sa mère l'avait appelée, mais il était peu probable qu'elle s'en souviendrait et c'était de toute façon sans importance. Mais, bon Dieu, comment Pam n'avait-elle pas senti qu'il y avait autre chose que de la fatigue, surtout après le coup de fil que je lui avais donné ? Était-elle sourde ? Je n'étais tout de même pas le seul capable de détecter cette confusion, cet épuisement, dans la voix de notre fille ! Ou alors peut-être avait-elle été moins mal quand Pam avait appelé. Perse était puissante, mais il lui fallait peut-être un certain



temps avant que son influence agisse. En particulier à une telle distance.

« Ilse ? As-tu toujours le tableau que je t'ai donné ? Celui avec la petite fille et les balles de tennis ? Je l'avais intitulé *Fin de partie*.

— Tiens, encore quelque chose de drôle. » J'avais l'impression qu'elle s'efforçait d'être cohérente, de la même manière qu'un conducteur ivre arrêté par un flic s'efforcerait d'avoir l'air d'être à jeun. « Je voulais le faire encadrer, mais je n'ai jamais trouvé le bon moment, si bien que je l'ai accroché au mur de la grande pièce, avec l'agrafeuse. Tu sais, la cuisine/séjour. On y a pris le thé ensemble.

— Oui, dis-je, bien que n'ayant jamais mis les pieds dans son appartement de Providence.

— Comme ça je pouvais... le regarder... puis quand je suis revenue... euh...

— Es-tu en train de t'endormir ? C'est pas le moment de t'endormir, Miss Cookie.

— Non, je m'endors pas, répondit-elle d'une voix gagnée par la somnolence.

— Ilse ! Réveille-toi ! *Réveille-toi, bordel de Dieu !*

— Papa ! »

Elle paraissait choquée, mais également bien réveillée.

« Qu'est-ce qui est arrivé au tableau ? Qu'est-ce qu'il avait de différent quand tu es revenue ?

— Il était dans la chambre. Je me dis que c'est moi qui dois l'avoir déplacé, ce sont les mêmes agrafes, mais je ne me rappelle pas l'avoir fait. C'est marrant, non ? »

Non, je ne trouvais pas ça marrant du tout.

« Je ne voudrais plus vivre si tu étais mort, papa, dit-elle. Je voudrais être morte aussi. Aussi morte que... que... qu'une bille ! » Sur quoi elle éclata de rire. Je pensai à la fille de Wireman et ne me joignis pas à elle.

« Écoute-moi bien, Ilse. Il est important que tu fasses ce que je vais te dire de faire. Tu voudras bien ?

— Oui, papa. Pourvu que ça ne prenne pas trop de temps. Je suis... (je l'entendis bâiller)... fatiguée. Je vais peut-être pouvoir dormir, maintenant que je sais que tu es vivant. »

Ouais, sûr qu'elle pourrait dormir, juste en dessous de *Fin de partie*, accroché avec les agrafes rouges. Et elle se réveillerait en croyant que cette conversation avait été le rêve, la réalité étant que son père s'était suicidé à Duma Key.

C'était l'œuvre de Perse. Cette salope. Cette pute.

La rage m'envahit brusquement, comme ça. Comme si elle n'avait jamais été bien loin. Je ne pouvais cependant pas la laisser m'embrouiller la tête ; je ne pouvais même pas la laisser transparaître dans ma voix, sans quoi Ilse pourrait penser qu'elle était dirigée contre elle. Je coinçai le téléphone entre mon épaule et mon oreille. Puis je tendis la main et agrippai le tuyau nickelé du robinet, au-dessus de l'évier, refermant le poing dessus.

« Cela ne prendra pas longtemps, ma chérie. Mais il faut absolument que tu le fasses. Après, tu pourras aller dormir. »

Wireman restait parfaitement immobile et me regardait, toujours assis à la table. Le ressac martelait toujours la plage, dehors.

« Quel genre de poêle as-tu, Miss Cookie ?

— Au gaz. Un poêle à gaz. »

Elle rit de nouveau.

« Bien. Prends le tableau et jette-le dedans. Puis referme la petite porte et branche-le. Au maximum. Il faut brûler ce truc.

— Non papa ! » protesta-t-elle, parfaitement réveillée à présent et aussi choquée que lorsque j'avais juré, sinon davantage. « J'adore ce tableau !

— Je sais, ma chérie, mais c'est ce tableau qui te fait sentir comme tu te sens. » Je m'apprêtais à ajouter autre chose mais m'arrêtai avant. Si c'était ce dessin – et c'était lui, bien sûr, c'était lui – je n'aurais nul besoin de la convaincre. Elle l'aurait su aussi bien que moi. Au lieu de parler, je me mis à manipuler le robinet, le triturant de toutes mes forces et regrettant seulement que ce ne soit pas la gorge de cette salope de pute.

« Papa ? Tu crois vraiment...

— Je ne crois pas, je sais. Décroche ce tableau, Ilse. Je reste en ligne. Décroche-le, colle-le dans le poêle et brûle-le. Tout de suite.

— Je... D'accord. Ne bouge pas. »

Elle reposa bruyamment le téléphone.

« Elle le fait ? » demanda Wireman.

Je n'eus pas le temps de répondre ; il y eut le bruit de quelque chose qui casse, suivi d'un jet d'eau qui m'inonda jusqu'à l'épaule. Je regardai le robinet, resté dans ma main, puis la partie déchiquetée à laquelle je venais de l'arracher. Je le laissai tomber dans l'évier. L'eau coulait du tuyau cassé.

« Je crois, répondis-je. Désolé.

— De *nada*. » Il se mit à genoux, ouvrit le placard situé sous l'évier, passa une main entre la poubelle et les produits d'entretien, tourna quelque chose ; le jet commença à mourir au bout du tuyau brisé. « Vous ne connaissez pas votre force, *muchacho*. Ou peut-être que si.

— Désolé », répétai-je. Je ne l'étais pas, en fait.

J'avais une petite coupure à la paume qui saignait un peu, mais je me sentais mieux. La tête plus claire. Il me vint un instant à l'esprit que ce robinet, naguère, aurait très bien pu être le cou de ma femme. Pas étonnant qu'elle ait voulu divorcer.

Assis dans la cuisine, nous attendîmes. L'aiguille des secondes, sur l'horloge murale, fit un tour d'une désespérante lenteur, en entama un deuxième. Un mince filet d'eau coulait encore du robinet cassé. Puis, très loin, j'entendis la voix d'Ilse : « Je reviens... je l'ai. Je... » Puis elle cria. Je n'aurais su dire si c'était de la surprise, de la douleur ou les deux.

« Ilse ! hurlai-je, Ilse ! »

Wireman bondit sur ses pieds, heurtant le bord de l'évier avec sa hanche. Il tendit ses mains vers moi, paumes ouvertes. Je secouai la tête, ne pouvant rien lui dire. Je sentais la sueur me couler le long des joues, alors qu'il ne faisait pas particulièrement chaud dans la cuisine.

Je me demandai ce que je pouvais faire – qui appeler – lorsqu'elle vint reprendre le téléphone. Elle paraissait épuisée. Mais aussi être de nouveau elle-même. Finalement de nouveau elle-même. « Bon Dieu de bon Dieu ! s'exclama-t-elle.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? dis-je, faisant un gros effort pour ne pas crier. Qu'est-ce qui est arrivé, Illy ?

— Il n'y a plus de tableau. Il a pris feu et s'est consumé. Je l'ai vu par la petite fenêtre : rien que des cendres. Mais il faut

que j'aïlle me mettre un pansement à la main, papa. Tu avais raison. Il y avait quelque chose de vraiment malfaisant là-dedans. » Elle eut un rire mal assuré. « Imagine que ce foutu machin ne voulait pas entrer dans le poêle ! Il s'est replié sur lui-même et... (elle eut de nouveau son rire mal assuré) on pourrait parler d'une coupure faite avec du papier, mais ça n'y ressemble pas du tout, et ça ne m'a pas fait une impression de papier. J'ai eu l'impression d'être mordue. Ce truc m'a mordue ! »

## VIII

Ce qui m'importait, c'était qu'elle allait bien. Ce qui importait pour elle, c'était que j'allais bien. Nous allions très bien tous les deux. C'est du moins ce que ce fou d'artiste pensait. Je lui dis que je la rappellerais demain.

« Illy ? Une dernière chose.

— Oui, papa. »

Parfaitement réveillée, parfaitement maîtresse d'elle-même.

« Retourne au poêle, éclaire-le bien, et dis-moi ce que tu vois.

— Il va falloir que tu attendes. Le sans-fil est dans la chambre. »

Je dus patienter à nouveau, mais moins longtemps.

« Des cendres, dit-elle quand elle revint.

— Parfait.

— Papa ? Et tes autres toiles ? Elles sont toutes comme celle-là ?

— Je m'en occupe, ma chérie. Je te raconterai ça un autre jour.

— Très bien. Merci, papa. Tu es toujours mon héros. Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime. »

Ce fut notre dernier échange, mais ni elle ni moi nous ne nous en doutions. On ne sait jamais, n'est-ce pas ? Au moins, ces ultimes paroles furent-elles des paroles d'amour. Ce n'est

pas grand-chose, mais c'est quelque chose. Pour d'autres, c'est souvent pire. C'est ce que je me dis, pendant ces longues nuits où je n'arrive pas à trouver le sommeil.

Pour d'autres, c'est souvent pire.

## IX

Affaissé sur ma chaise, en face de Wireman, je mis le menton dans la paume de ma main. « Je sue comme un cochon.

— La démolition de l'évier de Miss Eastlake y est peut-être pour quelque chose.

— Je suis dés...

— Redites-le et je vous flanque une tarte, *muchacho*. Vous avez été sensationnel. Ce n'est pas tous les jours qu'on sauve la vie de sa fille. Croyez-moi, si je vous dis que je vous envie. Une bière ?

— Non, je dégueulerais tout. Vous n'auriez pas du lait ? »

Il ouvrit le frigo. « Non, je n'ai que de la crème liquide.

— Donnez-m'en un coup.

— Dans le genre chiot malade, vous êtes gratiné, Edgar. »

Il me donna néanmoins un peu de crème liquide dans un verre à jus de fruits, et je la descendis. Puis nous remontâmes au premier, lentement, brandissant nos flèches à pointe d'argent tels deux guerriers vieillissants dans la jungle.

Je retournai dans la chambre d'amis, m'allongeai et repris ma contemplation du plafond. Ma main me faisait mal, mais ce n'était rien. Elle s'était coupé la sienne, je m'étais coupé la mienne. Voilà qui s'équilibrait, d'une certaine manière.

*La table fuit...*

*Noyez-la de sommeil...*

Et quelque chose d'autre ; Elizabeth avait dit autre chose. Mais avant que le souvenir m'en revienne, un autre bien plus important me vint à l'esprit : Ilse avait certes brûlé *Fin de partie* dans son poêle à gaz et s'en était tirée avec une simple coupure – ou peut-être une morsure – à la main.

*J'aurais dû lui dire de la désinfecter, pensai-je. Je devrais aussi désinfecter la mienne.*

Je dormis. Et cette fois, il n'y eut pas de grenouille géante pour m'avertir.

## X

Un coup sourd me réveilla alors que le soleil se levait. Le vent soufflait toujours aussi fort, plus fort que jamais, même, et venait d'expédier une des chaises longues de Wireman contre le mur de la maison. À moins que ce fût le joyeux parasol sous lequel nous avons pris notre premier verre ensemble. Du thé vert, très rafraîchissant.

J'enfilai mon jean et laissai tout le reste sur le plancher, y compris le harpon à pointe d'argent. Je ne pensais pas qu'Emery Paulson reviendrait me rendre visite, pas à la lumière du jour. Je jetai un coup d'œil dans la chambre de Wireman, mais uniquement par acquis de conscience : j'entendais ses ronflements et ses expirations sibilantes. Il était une fois de plus sur le dos, bras écartés.

Je descendis dans la cuisine, secouant la tête à la vue du robinet détruit et du verre de crème liquide bordé d'une écume blanchâtre. Je trouvai un verre plus grand dans le placard, le remplis de jus d'orange et l'emportai sur le porche, à l'arrière de la maison. Le vent qui soufflait du Golfe, s'il était violent, était également chaud et soulevait mes cheveux collés en mèches par la sueur. Ça faisait du bien. C'était apaisant. Je décidai de pousser jusque sur la plage et d'y boire mon jus d'orange.

Je m'arrêtai aux trois quarts du chemin en caillebotis, alors que je m'apprêtais à boire une gorgée. Le verre était incliné et un peu de jus tomba sur mon pied nu. C'est à peine si j'y fis attention.

Sur le Golfe, cap sur la côte, voguait une balle de tennis d'un vert éclatant, portée par les grosses vagues soulevées par le vent.

*Ça ne veut rien dire*, me dis-je. Ce qui ne tenait pas la route. Cela voulait tout dire, et je le sus dès l'instant où je la vis. Je jetai le verre dans les avoines de mer et m'élançai de mon pas

de gymnastique à trois temps – version personnelle de la course à pied pratiquée par Edgar Freemantle cette saison-là.

Il me fallut quinze secondes pour arriver au bout de l'allée, peut-être même moins, mais pendant ce temps-là je vis trois autres balles de tennis voguant vers la terre avec la marée. Puis six, puis huit. La plupart étaient sur ma droite, c'est-à-dire vers le nord.

Je ne faisais pas attention où j'allais et je mis un pied dans le vide à l'extrémité du plancher de caillebotis. Moulinant des bras, je tombai sur le sable alors que je courais toujours et j'aurais peut-être réussi à garder l'équilibre si ma jambe d'appui avait été la bonne. Pas de chance. Un éclair de douleur tirebouchonna dans la mauvaise, du tibia au genou et à la hanche, et je m'étais sur le sable. À vingt centimètres de mon nez, il y avait une de ces foutues balles de tennis, son duvet aplati par l'eau.

On lisait *DUNLOP* sur un côté, en lettres aussi noires que l'enfer.

Je me remis pesamment sur pied, jetant des regards éperdus vers le Golfe, dans toutes les directions. Il n'y avait que quelques balles arrivant à hauteur d'*El Palacio* mais plus au nord, près de Big Pink, c'était une flottille verte d'une centaine de balles que je vis. Sinon davantage.

*Cela ne signifie rien. Elle est en sécurité. Elle a brûlé le tableau et elle dort dans son appartement, à deux mille kilomètres d'ici, en sécurité et en bonne santé.*

« Cela ne signifie rien ! » dis-je, mais à présent le vent qui soulevait mes cheveux me paraissait froid et non tiède. Je partis en boitant vers Big Pink, marchant là où le sable humide était plus compact et brillait. Les oiseaux s'envolaient en nuages devant moi. De temps en temps, une vague lançait une balle jusqu'à mes pieds. Il y en avait des tas, maintenant, éparpillées sur le sable mouillé et dur. Puis je tombai sur une caisse démolie sur laquelle on lisait *Dunlop Tennis Balls* et DÉCHETS D'USINE. Elle était entourée de balles de tennis flottant et oscillant sur l'eau.

Je me mis à courir.

## XI

J'ouvris la porte et laissai les clefs dans la serrure. Me précipitai vers le téléphone et vis clignoter la lumière du répondeur. J'appuyai sur LECTURE. La voix dépourvue d'expression m'apprit que le message était arrivé à 06 heures 48, ce qui signifiait que je l'avais manqué de moins d'une demi-heure. Puis la voix de Pam jaillit de l'appareil. J'inclinai la tête comme je l'aurais fait pour me protéger d'une poignée d'éclats de verre qu'on m'aurait lancés au visage.

« Edgar ! La police vient d'appeler ! Ilse est morte ! Une femme est venue à son appartement et l'a tuée ! Ils disent qu'elle s'appelle Mary Ire ! Une de tes amies ! C'est une de tes *amies* de Floride qui a tué notre fille ! » Elle fut interrompue par une tempête de sanglots violents et hideux... puis se mit à rire. C'était horrible, ce rire – comme si l'un des éclats de verre venait de m'entailler la figure. « Appelle-moi, salopard ! Appelle-moi et explique-toi ! Tu m'avais dit toi-même qu'elle était *en sécurité* ! »

Puis elle se remit à pleurer. Ses sanglots furent coupés par un clic. Suivi du bourdonnement de la ligne.

J'appuyai sur ARRÊT pour le faire taire.

Je m'avançai jusque dans la Salle Floride et regardai les balles de tennis qui bouchonnaient toujours sur l'eau. J'avais une impression de dédoublement, un homme qui surveille un homme.

Les jumelles mortes avaient laissé un message dans mon atelier — *Où notre sœur ?* Ilse avait-elle été la sœur à laquelle elles avaient fait allusion ?

Je croyais entendre la salope ricaner, la voir hocher la tête.

« Tu es ici, Perse ? »

Le vent sifflait dans les moustiquaires. Les vagues s'écrasaient sur la grève avec une régularité de métronome. Des oiseaux volaient au-dessus de l'eau en poussant des cris. Sur la plage, je vis une deuxième caisse de balles de tennis défoncée, déjà à moitié enterrée par le sable. Trésor au fond de la mer ; part de butin livrée par le *caldo*. Elle était là, pas de doute.



Attendant de me voir m'effondrer. J'en étais convaincu. Ses... comment dire ? Ses gardes ? dormaient peut-être pendant la journée, mais pas elle.

« Je gagne, tu gagnes, dis-je. Mais tu penses que tu auras le dernier mot, hein ? Futée de Perse... »

Bien sûr, qu'elle était futée. Cela faisait longtemps qu'elle pratiquait ce petit jeu. Quelque chose me disait qu'elle y jouait déjà quand les Enfants d'Israël galéraient encore dans les palmeraies d'Égypte. Parfois, elle dormait mais, en ce moment, elle était réveillée.

Et son bras portait loin.

Mon téléphone se mit à sonner. Je retournai dans le séjour, deux Edgar, l'un planté sur le sol, l'autre planant au-dessus de la tête du premier. Je décrochai. C'était Dario, qui paraissait dans tous ses états.

« Edgar ? C'est quoi ces conneries de ne pas livrer les toiles à nos...

— Pas maintenant, Dario. Chut. »

Je coupai la communication et appelai Pam. À présent que je n'avais pas à y penser, les numéros me revenaient sans problème ; la merveilleuse mémoire musculaire prenait complètement le relais. Je me dis que les êtres humains ne s'en porteraient peut-être pas plus mal, si c'était la seule mémoire qu'ils avaient.

Pam s'était un peu calmée. J'ignorais ce qu'elle avait pris, mais l'effet se faisait déjà sentir. Nous avons parlé pendant vingt minutes. Elle pleura presque tout le temps, renouvelant parfois ses accusations ; mais comme je ne fis aucun effort pour me défendre, sa colère se mua en un chagrin effaré. Elle m'apprit les points essentiels, ou du moins ceux qui me paraissaient tels. Il y en avait toutefois un des plus essentiels qui nous échappaient à tous les deux, mais comme l'a dit un jour un petit malin, on peut pas toucher la cible si on ne la voit pas. Et le représentant de la police qui avait appelé Pam n'avait pas pensé à lui parler de ce que Mary Ire avait apporté dans l'appartement de notre fille à Providence.

En dehors du pistolet, c'est-à-dire. Le Beretta.

« D'après la police, elle est venue en voiture et aurait roulé sans pratiquement s'arrêter, continua Pam d'une voix lugubre. Elle n'aurait jamais pu voyager en avion avec une telle arme. Pourquoi a-t-elle fait ça ? Encore la faute à une de ces foutues peintures ?

— Bien sûr. Elle en achetée une. Pas un instant, je n'y ai pensé. Pas un instant, je n'ai pensé à elle. Pas un instant... C'était ce con de petit ami d'Ilse que je craignais. »

Parlant très calmement, mon ex-femme – ce qu'elle était incontestablement en ce moment – dit : « C'est ta faute. »

Exact. C'était ma faute. J'aurais dû me douter que Mary Ire allait acheter au moins une de mes toiles et qu'elle en voudrait une de la série des *Fille et Bateau* – les plus toxiques de toutes. Et elle n'aurait pas demandé à Scoto de la lui garder, alors qu'elle habitait à Tampa, la ville voisine. Pour ce que j'en savais, la toile était peut-être dans le coffre de sa Mercedes pourrie lorsqu'elle m'avait conduit à l'hôpital. De là, elle avait très bien pu se rendre dans son appartement pour y prendre son automatique d'autodéfense. C'était même sur son chemin, vers le nord.

Voilà ce que j'aurais dû au moins soupçonner. Je l'avais rencontrée et je savais ce qu'elle pensait de mon travail.

« Pam ? Il se passe quelque chose de très malsain sur cette île. Je...

— Et tu crois que ça m'intéresse, Edgar ? Ou que je m'intéresse à cette femme ? Tu es responsable de la mort de notre fille. Je ne veux plus jamais te reparler, je ne veux plus jamais te revoir et je préférerais me crever les yeux plutôt que de regarder une de tes toiles. Tu aurais dû mourir écrasé par la grue. » Il y avait un jugement terrible dans la manière dont elle dit cela : « Voilà qui aurait été une fin heureuse, en comparaison. »

Il y eut un moment de silence, suivi d'un autre rempli du bourdonnement de la ligne coupée. J'envisageai de tout balancer contre le mur, mais l'Edgar qui flottait au-dessus de ma tête refusa. L'Edgar flottant au-dessus de ma tête dit que cela ferait peut-être trop plaisir à Perse. Si bien que je raccrochai doucement et restai planté où j'étais, oscillant sur

place, pendant une bonne minute. Vivant, alors que ma fille de dix-neuf ans était morte, non pas abattue d'une balle, mais noyée dans sa baignoire par une critique d'art devenue folle.

Puis, lentement, je me dirigeai vers la porte que je laissai ouverte en sortant. Je ne voyais plus aucune raison de fermer à clef. Il y avait dehors un balai, appuyé contre le mur, destiné à balayer le sable de l'allée. Je le regardai et mon bras droit se mit à me démanger. Je levai la main droite et la tins en face de mes yeux. Je ne vis rien, mais je sentis fléchir mes doigts quand je la fermai et l'ouvris. Je sentis deux ongles longs s'enfoncer dans ma paume. Les autres donnaient l'impression d'être courts et déchiquetés. Ils avaient dû être cassés. Quelque part – peut-être au premier, sur la moquette de Little Pink – devaient traîner quelques rognures d'ongles fantômes.

« Va-t'en, lui dis-je. Je ne veux plus jamais de toi. Fiche le camp et crève. »

Il n'en fit rien. Pas question. Comme le bras auquel elle avait été reliée, ma main droite se mit à me démanger, à m'élancer, à me faire mal et refusa de disparaître.

« Alors va chercher ma fille, dis-je et mes larmes commencèrent à couler. Ramène-la-moi ! Tu pourrais au moins faire ça ! Ramène-la moi. Je peindrai tout ce que tu voudras si tu me la rends... »

Rien. Je n'étais qu'un manchot en proie à une démangeaison fantôme. Mais le seul vrai fantôme était le mien, planant juste au-dessus de ma tête, observant la scène.

La sensation irritante dans ma chair ne fit qu'empirer. Je m'emparai du balai, pleurant à présent, non seulement de chagrin mais aussi à cause de l'atroce inconfort de cette inaccessible démangeaison, puis pris conscience que je ne pouvais faire ce que j'avais l'intention de faire : avec un seul bras, impossible de casser un balais sur son genou. Je l'appuyai de nouveau contre le mur et lui donnai un coup de pied en utilisant ma bonne jambe. Il y eut un craquement et la partie inférieure vola. Je brandis le tronçon de manche déchiqueté, le tenant devant mes yeux pleins de larmes et hochai la tête. Il ferait l'affaire.

Je contournai la maison pour rejoindre la plage, un recoin de mon esprit enregistrant au passage la bruyante conversation des coquillages sous Big Pink avec chacune des vagues qui se précipitaient dessous, dans l'obscurité, puis se retiraient.

Je vécus un étrange moment de flottement, lorsque j'atteignis la partie dure et brillante, constellée, ici et là, de balles de tennis : La troisième chose qu'Elizabeth avait dite à Wireman était : *Vous allez vouloir, mais il faudra pas.*

« Trop tard », dis-je. Et le fil qui me reliait à l'Edgar au-dessus de ma tête se rompit. Il s'éloigna, tel un ballon lâché par un enfant et, pendant quelques instants, je ne sus plus rien.

## La pointe sud de l'île

### I

Je me souviens qu'ensuite, Wireman était arrivé pour me relever. Je me rappelle avoir fait quelques pas, puis m'être rappelé qu'Ilse était morte, puis être tombé à genoux. Et, ce qui me fait le plus honte est qu'en dépit de mon cœur brisé, j'avais aussi faim. J'étais *affamé*.

Wireman m'aida à franchir la porte ouverte, me disant que j'avais fait un cauchemar, que je sortais d'une plongée dans l'horreur, et quand je lui dis, non, c'est vrai, c'est Mary Ire qui l'a fait, Mary Ire a noyé ma fille dans sa baignoire, il a éclaté de rire et a dit que maintenant il le savait. Et, pendant un instant horrible, je le crus.

Je lui montrai le répondeur. « Faites repasser le message », dis-je, me précipitant dans la cuisine. Lorsque la voix de Pam s'éleva de nouveau — *Edgar ! La police vient d'appeler ! Ilse est morte !* — je mangeais des céréales (Frosted Mini-Wheats) à pleines poignées, directement dans la boîte. J'avais l'impression bizarre d'être pris entre plaque et plaquette et que j'allais bientôt me retrouver sous l'objectif d'un microscope pour être étudié. Dans l'autre pièce, le message s'acheva. Wireman jura et le refit passer. Je continuai à bouffer mes céréales. J'avais tout oublié du temps que j'avais passé sur la plage jusqu'au moment où Wireman était arrivé. Cette période était aussi vide que le début de mon séjour à l'hôpital, après mon accident.

J'engloutis une dernière poignée de céréales, avalai, et le magma me resta pris dans la gorge. C'était très bien. C'était parfait. Pourvu que je m'étouffe ! Je méritais de m'étouffer. Puis la boule passa. Je retournai boitant-traînant des pieds dans le

séjour où Wireman se tenait à côté du répondeur, les yeux écarquillés.

« Edgar... *muchacho*... au nom du ciel, qu'est-ce qui... ?

— Une des peintures », dis-je, traînant toujours la patte.

À présent que j'avais quelque chose dans l'estomac, je n'avais qu'un désir, oublier. Ne serait-ce qu'un petit moment. Sauf qu'il s'agissait de plus que d'un désir : d'une nécessité. J'avais cassé le manche du balai. Puis Wireman était arrivé. Que s'était-il passé entre-temps ? Je l'ignorais.

Je décidai que je ne voulais pas le savoir.

« Mary Ire en a acheté une. Je suis certain qu'elle appartenait à la série des *Fille et Bateau*. Et elle l'a emportée avec elle. On aurait dû y penser. J'aurais dû y penser. J'ai besoin de m'allonger, Wireman. J'ai besoin de dormir. Deux heures, d'accord ? Réveillez-moi dans deux heures et nous irons ensuite à la pointe sud.

— Voyons, Edgar, vous ne pouvez pas... je ne m'attends pas à ce que vous... »

Je m'arrêtai pour le regarder. J'avais l'impression que ma tête pesait cent kilos, mais je parvins à la relever. « *Elle ne s'y attend pas non plus, mais cette histoire se termine aujourd'hui. Deux heures.* »

La porte ouverte de Big Pink faisait face à l'est et le soleil illuminait, sur le visage de Wireman, une expression de compassion si puissante que je dus détourner les yeux. « Entendu, *muchacho*. Deux heures.

— En attendant, essayez de garder les gens à distance. »

Je ne savais pas s'il avait entendu ou non ; j'étais déjà tourné vers ma chambre à ce moment-là et j'avais marmonné. Je me laissai tomber sur le lit, près de Reba. Un instant, j'eus envie de la lancer à l'autre bout de la pièce, comme j'avais eu envie de le faire avec le téléphone. Au lieu de cela, je la pris contre moi et pressai mon visage contre son corps sans os et me mis à pleurer. Je pleurais encore lorsque je m'endormis.

## II

« Réveillez-vous. » Une main me secouait. « Réveillez-vous, Edgar. Si nous devons le faire, c'est maintenant.

— J'sais pas. Je me demande s'il va reprendre conscience. »

C'était la voix de Jack.

« Edgar ! » Wireman me donna une première gifle, puis une seconde sur l'autre joue. Sèchement. Des lumières brillantes s'allumèrent derrière mes paupières closes, inondant l'univers de rouge. J'essayai de fuir toutes ces stimulations – des choses horribles m'attendaient de l'autre côté de mes paupières –, mais Wireman ne me lâchait pas. « *Muchacho* ! Réveillez-vous ! Il est onze heures passées ! »

Cette fois, je percutai. Je me mis sur mon séant et le regardai. Il braquait la lampe de chevet sur mes yeux, la tenant si près que je sentais la chaleur de l'ampoule. Jack était juste derrière lui. La prise de conscience qu'Ilse – ma petite Illy – était morte, me frappa au cœur, mais je la repoussai. « *Onze heures* ! Je vous avait dit deux heures, Wireman ! Et si jamais des parents d'Elizabeth décidaient de...

— Du calme, *muchacho*. J'ai appelé le salon funéraire et je leur ai demandé d'empêcher les gens de venir à Duma. Je leur ai dit que nous étions victimes tous les trois d'une épidémie de rubéole, que c'était très contagieux. J'ai aussi appelé Dario pour le mettre au courant, pour votre fille. Il a tout arrêté, concernant les toiles, du moins pour le moment. Je doute que ce soit une priorité pour vous, mais...

— Si, c'est une priorité. » Je me mis debout et me frottai le visage de la main. « Il ne faut pas donner à Perse la moindre occasion de faire davantage de dégâts.

— Je suis désolé, Edgar, dit Jack. Absolument désolé pour votre perte. Je sais que cela n'y change rien, mais...

— Si, cela change quelque chose », dis-je.

À la longue, cela pouvait changer quelque chose. Si je n'arrêtais pas de me le dire ; si je n'arrêtais pas de tendre la main. Mon accident ne m'avait appris qu'une chose, au fond :

que la seule manière de tenir le coup était de tenir le coup. Dire *Je peux le faire* même quand on savait qu'on ne pouvait pas.

Je vis que l'un des deux m'avait apporté le reste de mes vêtements mais, pour le boulot qui nous attendait, j'avais besoin des bottes rangées dans le placard et non des chaussures de sport posées au pied du lit. Jack avait enfilé des Georgia Giants montant presque jusqu'aux genoux et une chemise à manches longues – judicieux.

« Vous voulez bien faire du café, Wireman ? demandai-je.

— Nous avons le temps ?

— Faudra faire avec. Il y a des trucs dont j'ai besoin, mais ce dont j'ai besoin en priorité, c'est de me réveiller. Ça ne vous fera peut-être pas de mal non plus, les gars, de prendre un peu de carburant. Tu veux bien m'aider à enfiler mes bottes, Jack ? »

Wireman partit pour la cuisine tandis que Jack prenait les bottes dans le placard, puis s'agenouillait et les lançait. « Dans quelle mesure es-tu au courant de cette histoire, au juste ?

— J'en sais déjà plus que je voudrais en savoir. Mais je n'y comprends rien. J'ai discuté avec cette personne — Mary Ire, c'est bien ça ? pendant le vernissage. Elle m'avait bien plu.

— À moi aussi.

— Wireman a appelé votre femme pendant que vous dormiez. Elle n'a pas eu envie de parler longtemps, et il a alors téléphoné à quelqu'un qui était aussi au vernissage... Mr. Bozeman, c'est ça ?

— Raconte-moi.

— Vous êtes sûr, Edgar...

— Raconte-moi. »

La version de Pam avait été fragmentaire, coupée d'interruptions et même ce qu'elle m'avait dit n'était plus très clair dans ma tête ; les détails étaient obscurcis par une image de la chevelure d'Ilse flottant à la surface d'une baignoire qui débordait. Image qui reflétait ou non la réalité, mais elle était infernalement éclatante, infernalement *particulière* et elle avait effacé presque tout le reste.

« D'après Mr. Bozeman, la police n'a retrouvé aucune trace d'effraction, et elle pense donc que votre fille a laissé entrer son agresseur, alors même qu'on était en pleine nuit...



— Ou Mary a appuyé sur toutes les sonnettes et quelqu'un l'a laissée entrer », dis-je. Mon bras manquant me démangeait. Une démangeaison profonde. Somnolente. Presque rêveuse. « Après quoi elle est allée jusqu'à l'appartement d'Illy et a sonné. En prétendant qu'elle était quelqu'un d'autre, par exemple.

— Edgar ? Est-ce que ce sont juste des suppositions, ou bien...

— Disons qu'elle a prétendu venir de la part d'un groupe de gospel appelé les Hummingbirds et disons qu'elle a crié à travers la porte qu'il était arrivé un accident grave à Carson Jones.

— Qui est...

— Sauf qu'elle l'a appelé Smiley – c'était le sésame. »

Wireman était de retour. Tout comme l'Edgar planant. L'Edgar au sol, lui, voyait toutes les choses insignifiantes de cette belle matinée ensoleillée sur Duma Key. L'Edgar en l'air, de son côté, voyait davantage. Pas tout ; mais juste assez pour que ce fût trop.

« Et qu'est-ce qui est arrivé alors, Edgar ? demanda Wireman, parlant d'une voix très douce. Qu'en pensez-vous ?

— Disons qu'Illy ouvre la porte et se retrouve devant une femme qui pointe un pistolet sur elle. Elle a l'impression de l'avoir déjà vue, mais elle vient de vivre un moment déjà très effrayant, cette nuit, elle est désorientée, et elle ne la remet pas – sa mémoire cale. C'est peut-être aussi bien. Mary lui dit de se tourner et quand elle l'a fait... quand Ilse s'est tournée... »

Je me remis à pleurer.

« Edgar, non, vieux, faut pas, dit Jack qui avait lui-même les larmes aux yeux. Ce sont juste des suppositions.

— Non, ce ne sont pas des suppositions, dit Wireman. Laisse-le parler.

— Mais pourquoi devons-nous savoir...

— Jack... *muchacho*... nous *ignorons* ce qu'il est important pour nous de savoir. Alors laisse parler cet homme. »

J'entendais leurs voix, mais de loin.

« Disons que Mary la frappe avec son arme quand Ilse a le dos tourné, repris-je, m'essuyant les joues du revers de la main.

Disons qu'elle la frappe à plusieurs reprises, quatre ou cinq fois. Dans les films, on se fait assommer du premier coup. Dans la réalité, je doute que ce soit aussi simple.

— Probablement pas », murmura Wireman.

Et, bien entendu, ce jeu d'hypothèses trouva confirmation. Le crâne de ma Miss C'est-Ainsi avait subi trois fractures provoquées par des coups venus d'en haut et elle avait beaucoup saigné.

Mary la traîne sur le sol. La piste sanglante traverse le séjour/cuisine (où probablement, l'odeur du dessin brûlé empeste encore l'air), passe par le bref couloir entre la chambre et la petite alcôve qui servait de bureau à Illy. Une fois dans la salle de bains, au fond du couloir, Mary remplit la baignoire et elle y noie ma fille inconsciente comme on noie un chaton orphelin. Le boulot fini, Mary revient dans le séjour, s'assoit sur le canapé et se tire une balle dans la bouche. La balle ressort par l'arrière de son crâne et le mur derrière se trouve constellé de ses idées sur l'art, au milieu d'un bon paquet de ses cheveux. Il est presque quatre heures. Un voisin insomniaque, qui sait reconnaître un coup de feu quand il en entend un, appelle la police.

« Pourquoi la noyer ? demande Wireman. Voilà ce que je comprends pas. »

*Parce que c'est le mode opératoire de Perse, pensai-je.*

« On va laisser tomber ça pour le moment, dis-je. D'accord ? »

Il me prend par ma main restante et la serre. « D'accord, Edgar. »

*Et si nous réglons notre problème, nous n'aurons peut-être jamais à y revenir.*

Mais j'avais dessiné ma fille. J'en étais sûr. Je l'avais dessinée sur la plage.

Ma fille morte. Ma fille noyée. Je l'avais dessinoyée sur la plage pour que les vagues l'emportent.

*Vous allez vouloir,* avait dit Elizabeth, *mais il ne faudra pas.*

Oui mais voilà, Elizabeth.

Parfois, on n'a pas le choix.

### III

Nous avalâmes force cafés forts dans la cuisine ensoleillée de Big Pink, jusqu'à ce que la transpiration perle à nos fronts. Je pris trois aspirines, colmatai d'une dernière couche de café puis envoyai Jack me chercher des carnets de croquis. Et je lui demandai d'aiguiser tous les crayons de couleur qu'il pourrait trouver pendant qu'il était au premier.

Wireman remplit un sac de commissions en plastique avec ce qu'il trouva dans le frigo : des carottes en morceaux, des concombres en lanières, six bouteilles de Pepsi, trois grandes bouteilles d'Evian, quelques tranches de rôti de bœuf, et un des poulets « Astronaut » de Jack, encore scellé dans sa capsule transparente.

« Je suis surpris que vous soyez encore capable de penser à la nourriture, me dit-il, avec l'ombre de l'ombre d'un reproche dans la voix.

— La nourriture ne m'intéresse nullement. Mais je risque d'avoir à dessiner des trucs. En fait, je suis certain que je vais devoir dessiner des trucs. Et on dirait bien que dans ces cas-là, je brûle des calories à la pelle. »

Jack redescendit avec les carnets et les crayons. Je lui donnai une tape sur l'épaule et le renvoyai à l'étage pour prendre des gommes d'artiste. Je soupçonnais que je préparais plus de choses que nécessaire – comme toujours, non ? –, mais je ne savais pas ce qui serait inutile. Je regardai l'horloge. Midi moins dix.

« Tu as photographié le pont mobile ? demandai-je à Jack. Je t'en prie, ne me dis pas que tu as oublié.

— Oui mais je me disais... avec cette histoire de rubéole...

— Montre-moi les photos. »

Jack sortit une série de Polaroid de sa poche de pantalon, en retira quatre et me les tendit. Je les posai sur la table de la cuisine comme dans une partie de solitaire. Je pris l'un des carnets et entrepris de dessiner d'après la photo sur laquelle on voyait le plus clairement les engrenages et les chaînes, sous le pont mobile – qui n'était qu'une modeste passerelle

bringuebalante à une voie. Mon bras droit continuait à me démanger : une reptation lente et à demi assoupie.

« La rubéole, dis-je, c'est un coup de génie. Cela suffira à retenir presque tout le monde. Mais *presque* n'est pas suffisant. Mary n'aurait pas renoncé à s'en prendre à ma fille si on lui avait dit qu'elle avait la peste – *merde !* » Mon regard s'était embuée et une ligne qui aurait dû être juste devint fausse.

« Ne vous énervez pas, Edgar », dit Wireman. Coup d'œil à l'horloge. 11 heures 58. Le pont allait se lever à midi – il le faisait tous les jours. Je clignai des yeux pour chasser mes larmes et revint à mon dessin. Le mécanisme apparut peu à peu à la pointe de mon Vénus noir et, même en ce moment-là, Ilse morte, la fascination de voir quelque chose de réel émerger du néant – comme une forme se matérialisant dans le brouillard – agit sur moi. Et pourquoi pas ? Quel meilleur moment ? C'était un refuge.

« Si elle dispose de quelqu'un pour nous attaquer et que le pont mobile est impraticable, elle se contentera de le faire passer par la passerelle piétonnière de Don Pedro Island », me fit remarquer Wireman.

Je lui répondis sans lever les yeux de mon dessin. « Pas forcément. Bien peu de gens connaissent l'existence de ce passage et je suis certain que Perse en ignore tout.

— Comment ça ?

— Parce que cette liaison – la Sunshine Walkway – a été construite dans les années cinquante, comme vous me l'avez appris vous-même et qu'elle dormait à cette époque. »

Il réfléchit quelques instants. « Vous estimez qu'elle peut être vaincue, n'est-ce pas ?

— Oui, je le crois. Peut-être pas tuée, mais renvoyée à son sommeil.

— Savez-vous comment vous y prendre ? »

*Trouver la fuite dans la table et la réparer*, faillis-je répondre... ce qui n'avait aucun sens.

« Pas encore. Il y a une autre série de dessins de Libbit, dans l'ancienne maison. Celle au sud de l'île. Ils nous diront qui est Perse et ce que nous devons faire.

— Et comment savez-vous que ces dessins existent ? »

*Parce qu'il faut qu'ils existent*, lui aurais-je répondu si la sirène du pont séparant Duma Key de Casey Key n'avait pas retenti à ce moment-là. Le seul lien entre le nord de l'île et la côte venait d'être coupé. Je comptai jusqu'à vingt, prononçant le mot *Mississippi* entre chaque chiffre, comme lorsque j'étais écolier. Puis j'effaçai l'engrenage principal sur le dessin. Une sensation particulière m'envahit – dans le bras manquant, bien sûr, mais aussi juste au-dessus de mes yeux –, celle d'achever une ravissante pièce d'horlogerie.

« C'est bon, dis-je.

— On peut y aller, maintenant ? demanda Wireman.

— Pas tout à fait. »

Il jeta un coup d'œil à l'horloge puis revint à moi. « Je croyais que vous étiez pressé, *amigo*. Et étant donné ce que nous avons vu ici cette nuit, je le suis aussi. Alors ?

— Je dois d'abord vous dessiner tous les deux. »

## IV

« Je serai ravi d'avoir mon portrait fait par vous, Edgar, dit Jack, et je suis sûre que ma mère serait absolument aux anges... mais je crois que Wireman a raison. Faut y aller.

— As-tu jamais poussé jusqu'à la pointe sud de l'île, Jack ?

— Heu, non. »

J'en étais déjà à peu près sûr. J'arrachai le dessin du mécanisme du pont mobile et regardai Wireman. En dépit de la chape de plomb qui pesait maintenant sur mon cœur et mes émotions, il y avait quelque chose que j'avais envie de savoir. « Et vous, Wireman ? Jamais allé faire un petit tour du côté de la première Heron's Roost, histoire de fouiner un peu ?

— En vérité, jamais. » Il s'avança jusqu'à la fenêtre et regarda dehors. « Le tablier est toujours relevé. On voit le haut d'ici. Pour le moment, tout va bien. »

Je n'allais pas le laisser s'échapper aussi facilement. « Et pourquoi ?

— Miss Eastlake me l'avait déconseillé, répondit-il sans se retourner. Parce que l'endroit était malsain, d'après elle. L'eau,

la flore et même l'air. L'armée aurait fait des essais du côté sud de l'île de Duma, pendant la guerre et se serait arrangée pour empoisonner la terre, raison pour laquelle la végétation est aussi exubérante un peu partout. Toujours d'après elle, le sumac vénéneux est le pire d'Amérique – pire que la syphilis avant l'invention de la pénicilline, pour reprendre son image. Il faut des années pour s'en débarrasser, si jamais vous vous y frottez. On croit que c'est fini, et ça revient. Il y en aurait partout. C'est ce qu'elle a dit. »

Tout cela n'était pas tout à fait dénué d'intérêt, mais il n'avait toujours pas répondu à ma question. Je la lui reposai donc.

« Elle prétendait aussi qu'il y avait des serpents », dit-il, se retournant enfin vers nous. « J'ai les serpents en horreur. Cela remonte à l'époque où j'étais petit garçon. On avait été faire du camping avec mes parents, et je me suis réveillé un matin avec un *milk shake* dans mon sac de couchage. Le serpent avait réussi à se faufiler contre ma peau et m'avait couvert de sa bave. J'ai cru que cette saloperie m'avait empoisonné. Ça vous va ?

— Oui. Lui avez-vous raconté cette histoire avant ou après qu'elle vous avait dit que le sud de l'île était infesté de serpents ?

— Je ne m'en souviens pas », répondit-il d'un ton raide. Puis il soupira : « Probablement avant. Je vois où vous voulez en venir : elle voulait m'empêcher d'y aller. »

*Ce n'est pas moi qui l'ai dit, mais vous*, pensai-je. Et à voix haute, j'ajoutai : « C'est surtout pour Jack que je suis inquiet. Il vaut mieux prendre ses précautions.

— Moi ? fit un Jack surpris. Je n'ai rien contre les serpents. Et je sais très bien à quoi ressemblent le sumac et le lierre poison. J'ai été scout. *Rhus quercifolia* en latin. C'est des sortes de buissons dont les feuilles...

— Très bien, très bien. Fais-moi confiance là-dessus », dis-je en me mettant à le dessiner.

Je travaillais rapidement, résistant à l'envie d'entrer dans les détails... comme une partie de moi-même semblait vouloir le faire. Au bout d'une minute, un premier coup d'avertisseur coléreux nous parvint du nord de l'île.

« M'a tout l'air que le pont est toujours coincé, dit Jack.

— Oui », répondis-je sans lever les yeux.

## V

J'allai encore plus vite pour dessiner Wireman, mais dus une fois de plus lutter contre l'envie d'entrer dans les détails... parce que m'immerger dans le travail permettait de tenir douleur et chagrin à distance. C'était comme une drogue. Mais la nuit finirait par tomber et je n'avais pas plus envie de rencontrer à nouveau Emery que Wireman. Ce que je voulais ? Que tout cela soit fini et que nous puissions nous retrouver ailleurs que sur l'île – le plus loin possible de l'île – à l'heure où les couleurs du couchant commenceraient à inonder le Golfe.

« Très bien », dis-je. J'avais dessiné Jack en bleu et Wireman en une nuance orange éclatante. Aucun des deux n'était parfait mais j'avais l'impression d'avoir saisi l'essentiel. « Une dernière chose.

— Edgar ! protesta Wireman.

— Pas un dessin », dis-je en rabattant la couverture du carnet sur ceux que je venais d'exécuter. « Souriez à l'artiste, Wireman. Et avant ça, pensez à quelque chose qui vous fasse sentir particulièrement bien.

— Vous êtes sérieux ?

— Sérieux comme une crise cardiaque. »

Ses sourcils se froncèrent... puis son front redevint lisse. Il sourit. Comme toujours tout son visage s'éclaira, faisant de lui un autre homme.

Je me tournai vers Jack. « À toi. »

Et parce que j'avais la certitude que c'était beaucoup plus important pour lui, je le regardai avec toute mon attention quand il sourit à son tour.

## VI

Nous ne disposions pas d'un véhicule tout-terrain, mais la vieille berline Mercedes d'Elizabeth paraissait un substitut acceptable ; elle était aussi solide qu'un tank. Nous nous rendîmes à *El Palacio* dans la voiture de Jack, qui se gara juste de l'autre côté du portail. Jack et moi transférâmes nos affaires dans la SEL 500. Wireman avait la responsabilité du panier de pique-nique.

« Encore quelques bricoles si c'est possible, lui dis-je. Du répulsif à insectes et une lampe-torche très puissante, si vous en avez une. »

Il acquiesça. « Oui, une lampe à huit piles, dans la cabane du jardin. Un vrai phare.

— Parfait. Et aussi, Wireman... »

Il m'adressa un regard excédé – de ceux où l'exaspération se manifeste essentiellement à hauteur des sourcils – mais ne dit rien.

« Le harpon ? »

Il sourit, cette fois. « *Si señor. Para fijación.* »

Je m'adossai à la Mercedes pour l'attendre, regardant le terrain de tennis. La porte grillagée était ouverte. Le héron à demi domestiqué d'Elizabeth se tenait près du filet. Il me regardait de ses yeux bleus accusateurs.

« Edgar ? dit Jack en me touchant au coude. Ça va ? »

Non, ça n'allait pas, et ça n'allait pas aller pendant encore très longtemps. Mais...

*Je peux le faire, pensai-je. Il faut que je le fasse. Il n'est pas question de la laisser gagner.*

« Ça va.

— Je n'aime pas trop la mine que vous avez. Vous avez la même tête que le premier jour où vous êtes arrivé ici. »

La voix de Jack s'étrangla à la fin de la phrase.

« Ça va », répétai-je. Je lui serrai brièvement la nuque. Je me rendis compte que, en dehors des fois où je lui avais serré la main, c'était la première fois que je le touchais.



Wireman arriva, tenant le panier de pique-nique à deux mains. Il avait empilé trois casquettes à longue visière sur sa tête. Le pistolet-harpon de John Eastlake était coincé sous son bras. « La torche est dans le panier, dit-il. De même que le répulsif – du Woods Off – et une paire de gants de jardinage que j'ai trouvée dans la cabane.

— Excellente idée, approuvai-je.

— *Sí*. Mais il est une heure moins le quart, Edgar. Si on doit y aller... »

Je regardai le héron méditatif, sur le terrain de tennis. Aussi immobile que l'aiguille d'une horloge cassée, il me rendit mon regard, l'expression impitoyable. C'était parfait : ce monde, pour l'essentiel, est sans pitié.

« Oui. On y va. »

## VII

J'avais de la mémoire, maintenant. Une mémoire qui, certes, n'était pas parfaitement en ordre de marche (encore aujourd'hui, je me trompe parfois dans les noms et dans l'ordre de certains événements), mais tous les instants de notre expédition à la maison de la pointe sud de Duma Key sont restés clairement gravés dans mon esprit – comme le premier film à m'avoir fasciné, ou la première peinture à m'avoir coupé le souffle (*La Grêle*, de Thomas Hart Benton). Au début, cependant, je me sentais indifférent, sans lien avec les choses, tel un mécène des arts légèrement excédé regardant une toile dans un musée de second ordre. Ce ne fut que lorsque Jack trouva la poupée sous l'escalier qui montait vers nulle part que je commençai à prendre conscience que j'étais dans le tableau et non pas juste un spectateur. Il n'y aurait aucune voie de retour pour nous trois si nous ne pouvions pas arrêter Perse. Je savais qu'elle était puissante ; si elle était capable d'étendre son pouvoir jusqu'à Omaha ou au Minnesota pour obtenir ce qu'elle désirait, puis encore jusqu'à Providence pour le conserver, cette puissance était une évidence. Et cependant, je l'ai sous-estimée. Ce ne fut qu'une fois dans cette maison de la pointe sud de

Duma que je compris pleinement quelle était la puissance de Perse.

## VIII

Je tenais à ce que ce soit Jack qui conduise et à ce que Wireman se mette à l'arrière. Lorsque Wireman me demanda pourquoi, je lui répondis que j'avais mes raisons et que je pensais qu'elles ne tarderaient pas à devenir apparentes. « Et si je me suis trompé, ajoutai-je, j'en serai le premier ravi. »

Jack recula jusque sur le route et prit la direction du sud. Plus par curiosité que pour une raison précise, je mis la radio et fut récompensé par la voix de Billy Ray Cyrus pleurant sur son pauvre petit cœur brisé. Jack grogna et tendit la main, voulant sans doute trouver The Bone. Mais avant, Billy Ray fut englouti dans une explosion assourdissante d'électricité statique.

« *Bordel, coupez-moi ça !* » aboya Wireman.

Je commençai par vouloir baisser le son. Le fait de tourner le bouton du volume ne changea rien. Le chuintement devint plutôt plus assourdissant. Je le sentais vibrer jusque dans les plombs de mes dents et je coupai tout avant que mes oreilles ne commencent à saigner.

« Qu'est-ce que c'était que ce truc ? » demanda Jack, qui s'était garé. Il écarquillait les yeux.

« Appelle cela un mauvais environnement, si tu veux, dis-je. Un petit souvenir laissé par les expériences faites par l'armée il y a soixante ans.

— Très drôle », dit Wireman.

Jack regardait la radio. « J'aimerais réessayer.

— À ta guise », lui dis-je en plaçant ma main sur mon oreille gauche.

Jack appuya sur le bouton MARCHE/ARRÊT. Le chuintement qui rugit par les quatre haut-parleurs de la Mercedes nous parut aussi puissant qu'un moteur d'avion à réaction. Même avec une main sur l'oreille, il me déchirait la tête. Je crus entendre Wireman hurler, mais je n'en suis pas sûr.

Jack appuya aussitôt sur le bouton et l'inférieur blizzard de bruit fut coupé net. « Je crois qu'on va se passer de musique, dit-il.

— Wireman ? Ça va ? » Ma voix paraissait venir de très loin, comme à travers un tintement bas et incessant.

« Ça boume », dit-il.

## IX

Jack réussit peut-être à aller plus loin que l'endroit où Ilse avait été prise de nausée, mais je n'en suis même pas sûr. C'était impossible à dire, au milieu d'une végétation d'une telle densité. Réduite à une étroite bande, la route était bosselée et déformée par les racines qui couraient sous elle. Les branches s'entrecroisaient au-dessus de nos têtes et cachaient presque complètement le ciel. On avait l'impression d'être dans un tunnel vivant. Nous roulions fenêtres remontées, mais même ainsi, l'odeur verte et grasse d'une jungle féconde emplissait l'habitacle.

Jack mit à rude épreuve la suspension de la Mercedes sur un nid-de-poule particulièrement profond, suivi d'une crête de l'autre côté, après quoi il freina brusquement et arrêta la voiture.

« Je suis désolé, dit-il, les lèvres tremblantes, les yeux écarquillés, je vais... »

Je savais parfaitement bien ce qu'il allait faire.

Il ouvrit la portière d'une main maladroite, se pencha à l'extérieur et vomit. J'avais trouvé l'odeur de la jungle (car on était bien dans une jungle, un kilomètre ou deux après *El Palacio*) déjà forte dans la voiture, mais la vague d'effluves qui s'engouffra par la portière ouverte, épaisse, ultraverte, animée d'une vie mauvaise, fut dix fois plus puissante. On n'entendait cependant pas le moindre oiseau chanter dans cette masse de feuillage immonde. Les seuls bruits qui nous parvenaient étaient les spasmes de Jack restituant son petit déjeuner.

Puis son repas précédent. Finalement, il s'effondra contre le siège. Quand je pense que ce type m'avait traité d'oiseau des

neiges à cause de mon teint ! C'était presque comique, parce que en ce début d'après-midi de la mi-avril, Jack Cantori avait une pâleur de mars au Minnesota. Il n'avait pas l'air d'avoir vingt et un ans, mais quarante-cinq – et en mauvaise santé. Ilse avait accusé la salade de thon, mais cela n'avait jamais été la salade de thon. Quelque chose venu de la mer, certes, mais pas du thon.

« Désolé, dit-il. Je ne sais pas ce qui m'arrive. L'odeur, je suppose – cette odeur de pourriture végétale... » Il eut un hoquet, émit un son peu ragoûtant du fond de la gorge et se pencha de nouveau par la portière. Cette fois-ci, il rata sa prise sur le volant et, si je ne l'avais pas rattrapé par le col et retenu, il aurait été s'étaler la tête la première dans son vomi.

Il s'effondra dans son siège, les yeux fermés, la figure couverte de sueur et se mit à haleter à petits coups rapides.

« Il vaudrait mieux le ramener au *Palacio*, dit Wireman. Ça ne me plaît pas trop de perdre tout ce temps – et encore moins de le perdre, lui, mais cette saloperie est malsaine.

– Pour Perse, elle est tout à fait saine », répondis-je. À présent, ma mauvaise jambe me démangeait presque autant que mon bras. J'avais l'impression d'être parcouru d'électricité. « C'est sa petite ligne de défense, le poison. Et vous, Wireman ? L'estomac tient le coup ?

– Ça va. Mais mon œil – celui qui déconnait avant – me démange comme un fou et j'ai un bourdonnement dans la tête... sans doute à cause de cette foutue radio.

– Ce n'est pas la radio. Et la raison pour laquelle nous sommes insensibles à l'odeur et pas Jack est que nous avons été... disons... immunisés, en quelque sorte. Plutôt ironique, hein ? »

Derrière le volant, Jack grogna.

« Pouvez-vous faire quelque chose pour lui, *muchacho* ? Une idée ?

– Je le crois. J'espère. »

J'avais mon carnet de croquis sur les genoux et mes crayons et ma gomme dans un sac de ceinture. Je revins au dessin que j'avais fait de Jack et pris l'une de mes gommes spéciales crayons de couleur. J'effaçai sa bouche et l'arc

inférieur de ses yeux, d'un coin à l'autre. La démangeaison de mon bras droit était plus féroce que jamais et je n'avais aucun doute que ce que j'avais prévu de faire allait fonctionner. J'évoquai le souvenir de Jack souriant dans la cuisine – ce sourire que je lui avais demandé de faire pendant qu'il pensait à quelque chose de particulièrement agréable – et le dessinai rapidement avec le Vénus bleu nuit. Il ne me fallut pas plus de trente secondes (les yeux étaient la véritable clef, pour le sourire, ils le sont toujours), mais ces quelques lignes changeaient complètement l'expression de Jack Cantori.

Je tombai sur quelque chose que je n'avais pas prévu. Tandis que je dessinais, je le vis qui embrassait une fille en bikini. Non, je fis plus que voir la scène : je sentis la douceur de la peau de la fille et même les quelques grains de sable nichés dans le creux, au bas de son dos. Je sentis aussi l'odeur de son shampoing et jusqu'à la légère salinité de ses lèvres. Elle s'appelait Caitlin et il l'avait surnommée Kate.

Je rangeai mon crayon dans le petit sac et remontai la fermeture éclair. « Jack ? » demandai-je d'un ton calme. Il avait les yeux fermés et la sueur perlait toujours à son front et à ses joues, mais sa respiration paraissait avoir ralenti. « Comment ça va, maintenant ? Un peu mieux ?

— Ouais, dit-il sans rouvrir les yeux. Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Eh bien, puisque nous sommes entre nous, autant appeler la chose par son nom : de la magie. Un petit contre-sort que j'ai lancé pour te protéger. »

Wireman passa une main par-dessus mon épaule, prit le carnet, étudia le dessin et hocha la tête. « Je commence à croire qu'elle aurait mieux fait de ne pas s'en prendre à vous, *muchacho*.

— C'est à ma fille qu'elle aurait mieux fait de ne pas s'en prendre. »

## X

Nous restâmes où nous nous trouvions environ cinq minutes pour permettre à Jack de trouver son second souffle. Finalement, il se dit prêt à repartir. Il avait repris des couleurs. Je me demandai si nous aurions eu le même problème en passant par l'eau.

« Dites-moi, Wireman, avez-vous jamais vu des bateaux de pêche à l'ancre, au large de la pointe sud de Duma ? »

Il réfléchit. « Non, jamais. Ils se positionnent toujours du côté San Pedro du détroit. C'est bizarre, non ?

— Ce n'est pas bizarre, intervint Jack, c'est foutrement sinistre, oui. Comme cette route. »

Route réduite à presque rien. La Mercedes avançait au pas et les branches des coccolobas et des banyans frottaient contre la carrosserie, produisant des grincements diaboliques. La chaussée, totalement bosselée à cause des racines, répandant son gravier par ses plaies ouvertes et crevée de nids-de-poule, continuait de s'orienter vers l'intérieur et montait maintenant légèrement.

C'est ainsi que nous progressâmes à un train de tortue, laborieusement, kilomètre après kilomètre, fouettés et frappés par les branches et les ramures. Je m'attendais à voir la route disparaître complètement d'un instant à l'autre, mais l'épaisse canopée qui la recouvrait l'avait protégée des intempéries, dans une certaine mesure, et elle avait tenu. Les banyans laissèrent la place à une oppressante forêt de poivriers du Brésil, et c'est là que nous vîmes notre premier échantillon de faune sauvage : un énorme puma qui resta quelques instants au milieu des gravats de la route. Il nous menaça d'un sifflement, oreilles aplaties, puis s'enfuit dans le sous-bois. Un peu plus loin, une bonne douzaine de chenilles noires rebondies tombèrent sur le pare-brise et éclatèrent, répandant un magma collant d'entrailles dont les essuie-glaces, même secondés par le liquide de nettoyage, ne purent venir à bout ; ils ne firent que l'étaler jusqu'au moment où l'on eut l'impression de voir, à travers le pare-brise, comme avec des yeux atteints de cataracte.

Je dis à Jack de s'arrêter. Je descendis, allai ouvrir le coffre et trouvai une petite réserve de chiffons propres. J'en pris un pour essuyer le pare-brise, après avoir prudemment enfilé les gants de jardin emportés par Wireman ; j'avais déjà par ailleurs un chapeau sur la tête. Mais pour autant que je pouvais en juger, il ne s'agissait que de chenilles, certes répugnantes, mais pas surnaturelles.

« C'est nettement mieux, dit Jack, qui venait de baisser sa vitre. Je vais vous ouvrir le capot pour que vous puissiez... » Il se tut, regardant derrière moi.

Je me tournai. Le chemin n'était plus qu'un sentier encombré de fragments d'asphalte et envahi de lianes. Et, le traversant à la file indienne, à une trentaine de mètres, je vis cinq grenouilles de la taille d'un chiot de race cocker. Les trois premières étaient d'un vert éclatant, comme on en voit rarement, sinon jamais, dans la nature ; la quatrième était bleue ; la cinquième d'un orange délavé qui avait pu être rouge. Elles souriaient, mais il y avait quelque chose de figé et de fatigué dans ces sourires. Elles faisaient des bonds laborieux et lents, donnant l'impression que leurs pattes n'avaient presque plus de forces. Comme le puma, elles rejoignirent le sous-bois où elles disparurent.

« Qu'est-ce que c'était que ces foutus machins ? demanda Jack.

— Des fantômes, répondis-je. Tout ce qui reste de l'imagination survoltée d'une petite fille. Et elles ne vont pas tenir bien longtemps, à les voir. » Je remontai dans la voiture. « Continuons, Jack. Roulons tant que nous pouvons. »

Et Jack repartit, toujours au pas. Je demandai à Wireman l'heure qu'il était.

« Un peu plus de deux heures. »

Nous fûmes finalement capables de faire tout le chemin jusqu'à la première barrière de Heron's Roost. Je ne l'aurais jamais cru. Le feuillage s'était refermé de manière apparemment définitive – des banyans et des pins tordus emmitouflés de grands pans de mousse espagnole, mais Jack poussa la Mercedes directement dedans et tout d'un coup les broussailles s'écartèrent et le ciel se dégagea. Là, les intempéries

avaient entièrement détruit le macadam et la route n'était plus qu'un souvenir sous forme d'ornières, mais la Mercedes tint vaillamment le coup et c'est en rebondissant et valsant sur la pente d'une colline qu'elle atteignit les deux piliers de pierre de l'entrée. Une haie désordonnée, monstrueuse, mesurant peut-être six mètres de haut et dont Dieu seul connaissait l'épaisseur, partait de part et d'autre des piliers ; elle avait aussi commencé à lancer des tentacules luxuriants et verts le long de la pente, vers la jungle. Les deux battants du portail étaient toujours en place, partiellement ouverts. Je ne pensai pas qu'il y avait assez de place pour la Mercedes.

Le dernier tronçon du chemin était flanqué de part et d'autre de vieux pins australiens d'une taille imposante. Je cherchai des yeux des oiseaux volant à l'envers mais n'en vis aucun. Pas plus que des oiseaux volant à l'endroit, d'ailleurs ; en revanche, on entendait un bourdonnement lointain d'insectes.

Jack arrêta la Mercedes devant le portail et nous regarda avec un air d'excuse. « Cette bonne vieille caisse ne pourra pas passer par là », dit-il.

Nous descendîmes. Wireman prit le temps d'examiner les plaques anciennes, envahies de lichens, scellées sur les piliers. Sur celle de gauche on lisait Heron's Roost. Sur celle de droite, Eastlake ; mais, en dessous, on avait gravé maladroitement autre chose, comme avec la pointe d'un couteau. L'inscription avait pu être jadis difficile à déchiffrer, mais le lichen qui avait poussé dans les petites entailles la faisait au contraire ressortir : *Abyssus abyssum invocat*.

« Une idée de ce que ça peut vouloir dire ? demandai-je à Wireman.

— Et comment... C'est l'avertissement qu'on donne parfois aux jeunes avocats quand ils ont décroché leur diplôme. En traduction libre, on pourrait dire, *Un faux-pas entraîne un autre*. Le sens exact est *L'Enfer invoque l'enfer*. » Il me regarda, la mine sinistre, et revint à l'inscription. « Quelque chose me dit, ajouta-t-il, qu'il y a des chances que ce soit le verdict final de John Eastlake avant de quitter pour toujours cette première version de Heron's Roost. »



Jack tendit un doigt vers la devise griffonnée, puis se ravisa.

Wireman le fit pour lui. « Le verdict, messieurs... et rendu dans le langage même de la loi. Allons-y. Le coucher du soleil est prévu pour sept heures et quart, à une ou deux minutes près, et la lumière du jour est chose fugace. Nous porterons le panier de pique-nique chacun à notre tour. Il est lourd, cet *hijo de puta*. »

## XI

Mais avant d'aller plus loin, nous nous arrê tâmes un instant de l'autre côté du portail pour examiner la première maison d'Elizabeth sur Duma Key. Ma première réaction fut de la consternation. Quelque part au fond de ma tête, je m'étais bâti un scénario limpide : nous entrerions dans la maison, irions au premier étage et trouverions ce qui s'était trouvé dans la chambre d'Elizabeth à l'époque lointaine où on l'appelait Libbit. Là, mon bras manquant, parfois connu sous le nom de Baguette de Sourcier Télépathique d'Edgar Freemantle, me conduirait jusqu'à une ancienne malle de cabine (ou peut-être à une simple caisse). À l'intérieur, il y aurait des dessins, les dessins *manquants*, ceux qui me révéleraient qui était Perse et résoudre raient l'énigme de la table qui fuit. Et tout ça avant le coucher du soleil.

Joli conte, qui ne posait qu'un seul problème : la partie supérieure de Heron's Roost avait complètement disparu. La maison n'était plus que quatre murs à ciel ouvert au sommet d'un tertre, et les étages supérieurs avaient été emportés au cours d'une tempête des temps anciens. Il ne restait que le rez-de-chaussée, envahi des mêmes plantes grimpantes qui s'enroulaient autour des piliers de l'entrée. Des barbes de mousse espagnole pendaient des bords supérieurs et avaient transformé la véranda en grotte. La maison était entourée d'un glacis de tuiles cassées, autrefois orange, tout ce qui restait du toit. Elles dépassaient des herbes folles comme des dents de géant sur ce qui avait dû être une pelouse. Les derniers vingt-

cinq mètres de l'allée en coquillages broyés étaient enfouis sous les racines d'un figuier étrangleur, de même que le court de tennis et ce qui avait pu être autrefois une cabane pour les enfants. Des lianes escaladaient les murs des bâtiments annexes, de l'autre côté de la cour, et s'agrippaient aux bardeaux restant de la petite cabane.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda Jack avec un geste en direction du long rectangle d'une méphitique soupe noirâtre qui mijotait dans le soleil de l'après-midi, entre le terrain de tennis et le bâtiment principal.

« Moi, j'appellerais ça un marécage, dit Wireman. À la grande époque des Années folles, je suppose que la famille Eastlake en parlait comme de la piscine.

« Imaginez un peu de plonger là-dedans », marmonna Jack avec un frisson.

La piscine était entourée de saules. Derrière, on apercevait un bosquet de poivriers du Brésil et...

« Wireman ? Ce sont bien des bananiers, n'est-ce pas ? demandai-je.

— Ouais. Et probablement pleins de serpents. Beurk. Regardez du côté ouest, Edgar. »

Sur la partie de Heron's Roost tournée vers le Golfe, l'enchevêtrement d'herbes, de plantes grimpantes et de lianes qui avait été jadis la pelouse de John Eastlake avait laissé la place à l'avoine de mer. La brise était agréable et la vue plus belle, me faisant prendre conscience que l'on bénéficie rarement d'un point de vue élevé en Floride. On avait juste assez de hauteur, ici, pour avoir l'impression que le golfe du Mexique était à nos pieds. Don Pedro Island s'étendait à notre gauche et Casey Key se perdait dans un rêve de brume légère gris-bleu, à notre droite.

« Le pont a toujours son tablier en l'air, dit Jack, amusé. Ils ont vraiment un sacré problème, cette fois.

— Wireman ? Regardez par là, du côté de l'ancien sentier. Voyez-vous ce que je vois ? » demandai-je.

Il suivit la direction de mon doigt. « Le rocher qui dépasse ? Oui, en effet. Ce n'est pas du corail, je ne crois pas,

mais il faudrait que je l'examine de plus près pour en être sûr. Qu'est-ce qu'il a de particulier ?

— Arrêtez de jouer les géologues une minute et regardez-le, simplement. Que voyez-vous ? »

Il regarda. Jack regarda aussi. C'est ce dernier qui le remarqua le premier. « Un profil ? » Puis il répéta, mais sans hésiter cette fois : « Un profil. »

Je hochai affirmativement la tête. « D'ici, on ne voit que le front, la cavité de l'orbite et la racine du nez, mais depuis la plage, nous verrions aussi une bouche. Ou quelque chose d'approchant. C'est le Hag's Rock. Le rocher de la Sorcière. Et Shade Beach est juste en dessous, je vous parie tout ce que vous voulez. L'endroit d'où John Eastlake lançait ses expéditions de chasse au trésor.

— Et l'endroit où les jumelles se sont noyées, ajouta Wireman. Et ça, c'est le sentier qu'elles ont emprunté. Sauf que... »

Il ne finit pas sa phrase La brise jouait dans nos cheveux. Nous regardions le sentier, encore visible après toutes ces années. De petits pieds allant se baigner ne l'auraient pas tracé. Un simple sentier pour relier Heron's Roost à la plage aurait disparu en quelques années – cinq, même peut-être deux.

« Ce n'est pas un sentier, dit Jack, lisant dans mon esprit. Mais un ancien chemin carrossable. Peut-être pas en dur, mais *carrossable*. Pourquoi vouloir un chemin carrossable entre sa maison et la plage, quand celle-ci est tout au plus à dix minutes à pied ? »

Wireman secoua la tête. « Aucune idée.

— Edgar ?

— Pas mieux.

— Il a peut-être trouvé autre chose que des babioles, là au fond, observa Jack.

— C'est possible, mais... »

Je crus saisir un mouvement du coin de l'œil – quelque chose de sombre – et me tournai vers la maison. Je ne vis rien.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Wireman.

— Je suis sans doute un peu nerveux », répondis-je.

La brise, qui jusqu'ici avait soufflé du Golfe, vira légèrement au sud, nous apportant des effluves putrides.

Jack eut un mouvement de recul et grimaça. « Qu'est-ce que c'est que ça, encore ? »

— Les parfums délicats qui montent de la pièce d'eau, à mon avis, dit Wireman. J'adore l'odeur de la fange, par les petits matins clairs.

— Ouais, mais c'est l'après-midi. »

Wireman lui adressa un regard de reproche et se tourna vers moi. « Qu'en pensez-vous, *muchacho* ? On y va ? »

Je me livrai à un rapide inventaire. Wireman portait le panier de pique-nique rouge ; Jack, le sac avec la nourriture ; moi, mon matériel d'artiste. Je ne savais pas trop ce que nous ferions si le reste des dessins d'Elizabeth avait été emporté par la tempête qui avait arraché le toit de la ruine devant laquelle nous nous trouvions (ni même s'il y avait réellement d'autres dessins), mais ayant poussé jusqu'ici, il nous fallait faire quelque chose. Il se y tenait, je le sentais dans mes os et mon cœur.

« Oui, répondis-je, on y va. »

## XII

Nous avons atteint l'endroit où le chemin commençait à disparaître sous les tentacules du figuier étrangleur lorsque je revis la forme noire, un bref instant, entre les broussailles et les hautes herbes, à la droite de la maison. Cette fois, Jack la vit aussi.

« Il y a quelqu'un, dit-il.

— Je n'ai vu personne », admit Wireman. Il posa le panier de pique-nique et s'essuya la sueur du front avec le bras. « On va faire un échange, Jack, si tu veux bien. Tu prendras le panier, je prendrai la nourriture. Tu es jeune et fort. Wireman est vieux et usé jusqu'à la corde. Il va mourir bientôt. *Bordel de Dieu, c'est quoi, ça !* »

Il partit à reculons et serait tombé si je ne l'avais pas retenu par la taille. Jack poussa un cri de surprise et d'horreur.

L'homme jaillit des broussailles juste devant nous, sur notre gauche. Il était impossible qu'il ait pu être là-dedans avant : Jack et moi l'avions aperçu à cinquante mètres d'ici quelques secondes auparavant. Il présentait l'aspect d'un Noir, sans qu'il s'agisse pour autant d'un être humain. Ses jambes, prises dans des pantalons bleus, ne bougeaient pas – mais il défila pourtant devant nous. Il ne provoqua pas le moindre frémissement dans l'épais fouillis du figuier étrangleur quand il passa au milieu. Ses lèvres souriaient et on lisait, dans ses yeux qui roulaient, une malveillance joyeuse. Il portait une casquette pointue se terminant par un bouton et, je ne sais pourquoi, c'était le pire.

J'avais l'impression que si je regardais trop longtemps cette casquette, je deviendrais fou.

La chose disparut au milieu de l'herbe, sur notre droite – un Noir en pantalon bleu mesurant environ un mètre soixante-cinq. Les herbes mesuraient moins d'un mètre cinquante et un simple calcul montrait qu'il n'aurait pas dû y disparaître. Néanmoins, il devint invisible.

Un instant plus tard, la chose se retrouva sur le porche, continuant de nous sourire comme l'Oncle Tom devant sa case, puis, sans solution de continuité, la chose fut au bas des marches, fonçant une fois de plus dans les grandes herbes, sans cesser de nous sourire.

De nous sourire constamment de dessous sa casquette.

Sa casquette qui était ROUGE.

Jack fit volte-face pour s'enfuir. On ne lisait rien sur son visage, sinon la panique la plus frénétique et incontrôlée. Je lâchai Wireman pour le rattraper ; et si Wireman avait décidé alors de ficher le camp, c'en aurait été fini de notre expédition, je crois – je ne disposais que d'un bras et n'aurais pu les retenir tous les deux. Ni même un seul, s'ils avaient vraiment décidé de prendre leurs jambes à leur cou.

Aussi terrifié que j'étais, pas un instant je n'eus l'impulsion de fuir. Et Wireman, Dieu le bénisse, tint bon aussi, regardant bouche bée la chose noire réapparaître au milieu de la bananeraie, entre la piscine et la bâtiment annexe.

J'attrapai Jack par la ceinture et le tirai à moi. Je ne pouvais le gifler, avec une seule main, et je me rabattis sur une vigoureuse injonction : « *Ça n'est pas réel ! Ce n'est que son cauchemar !* »

— Son... cauchemar ? »

Un semblant de compréhension s'alluma dans les yeux de Jack. Ou simplement un peu de pensée consciente. J'allais devoir m'en arranger.

« Le cauchemar d'Elizabeth, son Père Fouettard, le truc dont elle avait peur dans le noir. Ce n'est rien qu'un fantôme de plus, Jack.

— Comment vous le savez ?

— Pour commencer, son image tremblote comme dans un vieux film, observa Wireman. Regarde-le bien. »

L'homme noir disparut pour revenir, cette fois à hauteur de l'échelle rouillée conduisant au plongeur de la piscine. Il nous souriait de dessous sa casquette rouge. Sa chemise était bleue, comme ses pantalons. Il glissait d'un endroit à l'autre, ses jambes immobiles ne changeant jamais de position, comme un personnage dans un stand de tir. Il s'évanouit et revint sur le porche. L'instant suivant, il était sur le chemin, presque directement devant nous. Le regarder me donnait mal à la tête et il me faisait toujours peur... Mais seulement parce qu'elle avait eu peur. Libbit.

Sa prochaine réapparition eut lieu sur le sentier creusé de deux ornières qui conduisait à Shade Beach ; cette fois, nous vîmes le Golfe briller à travers sa blouse et son pantalon. Il s'évanouit d'un seul coup et Wireman partit d'un rire hystérique.

« Quoi ? dit Jack en se tournant vers lui – l'air prêt à l'assommer ou presque. Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est rien qu'un con de nain de jardin ! » répondit Wireman, s'esclaffant plus que jamais. « L'un de ces cons de nains de jardin qui sont aujourd'hui politiquement *verboten*. Trois ou quatre fois plus grand que nature, c'est tout ! Le Père Fouettard d'Elizabeth était le nain de jardin de la maison ! »

Il essaya d'en dire plus mais en fut incapable. Il se pencha en avant, obligé de s'appuyer des mains sur les genoux

tellement il riait. Je voyais bien ce qu'il y avait de comique, mais j'étais incapable de partager son hilarité. Non seulement parce que ma fille était morte à Rhode Island. D'ailleurs, si Wireman riait autant, c'était en réaction à la peur qu'il avait ressentie, aussi forte chez lui que chez Jack et moi, aussi forte que celle qu'avait dû éprouver la petite Libbit. Et pourquoi en avait-elle eu autant peur ? Parce que quelqu'un – très probablement par hasard – avait fourré dans sa petite tête trop imaginative l'idée qu'il était méchant. J'aurais parié sur Nan Melda et – peut-être – une histoire de l'heure du coucher ; une histoire uniquement destinée à essayer d'apaiser une toute petite fille encore traumatisée par sa blessure à la tête. Peut-être même insomniaque. Sauf que cette histoire s'était logée au mauvais endroit, et que des dents lui avaient poussé – comme les *frenouilles*.

Mister Falsar-Bleu ne ressemblait pas aux grenouilles que nous avons vues en chemin, non plus. Celles-ci n'avaient dépendu que d'Elizabeth et elles étaient dépourvues de malveillance. Le nain de jardin, néanmoins... il était peut-être issu de la pauvre tête malade de Libbit, mais quelque chose me disait que Perse se l'était depuis longtemps approprié pour servir à ses propres fins. Si quiconque s'approchait d'un peu trop près de la première maison d'Elizabeth, il était là, prêt à faire fuir l'envahisseur en l'effrayant. À l'envoyer pour un séjour dans l'asile d'aliénés le plus proche, par exemple.

Ce qui signifiait, en fin de compte, qu'il y avait peut-être quelque chose à trouver ici.

Jack regardait nerveusement en direction du sentier, qui paraissait effectivement assez large pour permettre le passage d'une carriole ou même d'un camion, au temps jadis, puis disparaissait dans la pente. « Il va pas revenir ?

— C'est sans importance, *muchacho*, lui répondit Wireman. Il n'est pas *réel*. Ce panier de pique-nique, par contre, doit d'être transporté. Alors, fouette cocher. Sois un bon p'tit cheval.

— Rien qu'à le regarder, j'avais l'impression de perdre la raison, dit Jack. Vous comprenez un truc pareil, Edgar ?

— Bien sûr. Libbit avait une imagination très puissante, à l'époque.

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé, alors ?

— À son imagination ? Elle a oublié comment s'en servir.

— Bon Dieu, dit Jack, c'est horrible.

— Oui. Et je pense que ce genre d'oubli se produit facilement. Ce qui est encore plus horrible. »

Jack se pencha, ramassa le panier, puis regarda Wireman. « Qu'est-ce que vous avez mis là-dedans ? Des lingots d'or ? »

Prenant le sac de nourriture, Wireman afficha un sourire serein. « J'ai pris quelques suppléments. »

Nous avançâmes avec difficulté dans le chemin envahi par la végétation, non sans surveiller l'éventuel retour du nain de jardin. Mais on ne le revit pas. Une fois sur la dernière marche du porche, Jack posa son panier avec un soupir de soulagement. On entendit alors de l'agitation et des battements d'ailes, derrière nous.

Nous nous tournâmes et vîmes un héron se poser dans l'allée. Il aurait pu s'agir tout aussi bien de celui qui m'avait foudroyé des yeux depuis le terrain de tennis d'*El Palacio*. Le regard était incontestablement le même : bleu, aigu et sans la moindre trace de pitié.

« Et celui-ci, il est réel ? demanda Wireman. Qu'est-ce que vous en pensez, Edgar ?

— Il est réel, dis-je.

— Comment le savez-vous ? »

J'aurais pu lui faire remarquer que l'oiseau projetait une ombre, mais pour ce que j'en savais, le nain de jardin en avait peut-être projeté une, lui aussi ; ma stupéfaction m'avait empêché de le remarquer. « Je le sais. Allez, on entre. Et pas la peine de frapper. On ne vient pas faire des mondanités. »

### XIII

« Heu, ça pourrait être un problème », dit Jack.

La véranda était plongée dans une profonde pénombre tant les mousses espagnoles étaient épaisses et longues mais, une



fois nos yeux habitués à l'obscurité, il fut facile de voir que la porte à double battant était fermée par une lourde chaîne rouillée. Elle était attachée au chambranle et fermée non pas par un, mais par deux cadenas.

Wireman s'approcha pour l'examiner. « Vous savez, je crois que Jack et moi pourrions casser assez facilement l'un de ces maillons. Ils ont connu des jours meilleurs.

— Des *années* meilleures, dit Jack.

— C'est possible, mais la porte elle-même doit être fermée et si vous commencez à secouer les chaînes et à faire sauter des maillons, vous risquez de déranger les voisins.

— Les voisins ? » s'étonna Wireman.

Je tendis l'index en l'air. Wireman et Jack suivirent la direction que j'indiquais et virent ce que je venais de voir : une importante colonie de chauves-souris brunes endormies au milieu de ce qui faisait l'effet d'être un vaste nuage de toiles d'araignées. Au sol, leurs déjections accumulées formaient un véritable tapis. J'étais très content de porter un chapeau.

Quand je relevai la tête, Jack était au pied des marches. « Sans moi, les gars, dit-il. Traitez-moi de poule mouillée, de dégonflé ou de tout ce que vous voudrez, pas question que j'entre là-dedans. Wireman, ce sont les serpents. Moi, ce sont les chauves-souris. Une fois... » Il avait l'air d'avoir quelque chose à raconter, peut-être même beaucoup à raconter, mais il ne savait pas comment le dire. Il recula d'un pas. J'eus un instant pour méditer sur les bizarreries de la peur : ce que le nain de jardin spectral n'avait pas réussi à faire (même s'il s'en était fallu de peu, mais peu, ça compte pour des prunes), une colonie de chauves-souris y était arrivé. Pour Jack, du moins.

« Elles peuvent transmettre la rage, *muchacho*, vous le saviez ? »

Je hochai la tête. « Je crois que nous ferions mieux de chercher l'entrée de service. »

## XIV

Nous progressâmes lentement le long des murs en ruine, Jack en tête et portant le panier de pique-nique. La transpiration assombrissait son t-shirt, mais il paraissait ne plus éprouver la moindre nausée. Il aurait légitimement pu, cependant ; nous l'aurions pu tous les trois, tant la puanteur qui émanait de la piscine était suffocante. Les herbes hautes nous fouettaient les jambes, des tiges raides de ce qu'on appelle le bois de guitare s'en prenaient à nos chevilles. Il y avait des fenêtres, mais elles étaient trop hautes et il aurait fallu que Jack grimpe sur les épaules de Wireman pour voir à l'intérieur.

« Quelle heure est-il ? demanda un Jack suant et soufflant.

— L'heure d'avancer un peu plus vite, *amigo*, lui répondit Wireman. Tu veux que je te remplace, avec le panier ?

— Avec plaisir, dit le jeune homme, paraissant vraiment de mauvaise humeur pour la première fois depuis que je le connaissais. Comme ça, vous allez vous payer une bonne crise cardiaque et le patron et moi, nous pourrons essayer nos techniques de réanimation sur vous.

— Voudrais-tu insinuer que je ne suis pas en forme ?

— En forme, si, mais vous êtes à plus vingt kilos dans la zone risques cardiaques, à vue de nez. »

Je préfèrai intervenir. « Arrêtez, tous les deux.

— Pose-le, dit Wireman. Pose ce *cesto de puta madre* par terre et je le porterai le reste du chemin.

— Non, laissez tomber. »

Je crus voir bouger quelque chose de noir du coin de l'œil. Je faillis ne pas regarder, supposant qu'on nous jouait le retour du nain de jardin ; le mouvement venait du côté de la piscine, cette fois. Ou quelque chose avait effleuré sa surface grasse et putride. Par miracle, je décidai de m'en assurer.

Wireman, pendant ce temps, foudroyait Jack des yeux. Sa robustesse avait été remise en question. « Je vais prendre le relais, Jack. »

Un débris des saloperies turgides de la piscine venait de s'animer. S'était détaché de la poix et venait de s'abattre sur le

rebord de béton craquelé et envahi d'herbes, répandant un magma qui dessinait une flaque en étoile.

« Non, Wireman, je le garde. »

Un débris avec des yeux.

« Jack, pour la dernière fois... »

Puis je vis la queue et compris ce que je voyais.

« Et moi, je vous dis...

— Wireman ! dis-je en le prenant par l'épaule.

— Mais non, Edgar, je peux le faire. »

*Je peux le faire.* Comme ces mots résonnaient dans ma tête. Je m'obligeai à parler lentement et fort, mais aussi de manière insistante.

« La ferme, Wireman. Il y a un alligator. Il vient juste de sortir de la piscine. »

Wireman avait peur des serpents, Jack des chauves-souris. Je ne savais pas que j'avais peur des alligators jusqu'au jour où je vis ce fragment de ténèbre préhistorique surgir du méphitique borbier de la piscine et se diriger vers nous ; il traversa tout d'abord la dalle de béton envahie d'herbes (écrasant au passage la dernière chaise longue survivante qui gisait là, renversée) puis se coula dans le fouillis végétal de lianes, au milieu des poivriers du Brésil les plus proches. J'aperçus un instant sa gueule retroussée, un œil noir se fermant comme pour un clin d'œil, puis ne vis plus que son dos dégoulinant qui dépassait ici et là dans une agitation de végétation, tel un sous-marin aux trois quarts immergé. Il venait vers nous et, après avoir averti Wireman, je fus incapable de faire quoi que ce soit. Ma vue se voila de gris. Je m'adossai aux vieilles planches à clins gauchies qui composaient le mur de Heron's Roost. Elles étaient chaudes. Et j'attendis d'être dévoré par cette horreur de quatre mètres de long qui hantait l'ancienne piscine de John Eastlake.

Wireman n'hésita pas un instant. Il arracha le panier rouge des mains de Jack, le laissa tomber au sol, s'agenouilla à côté et rabattit l'un des deux couvercles. Il mit la main dedans et en retira le pistolet le plus énorme que j'aie jamais vu – en dehors de ceux qu'on exhibe dans les films. Là, un genou en terre au milieu des hautes herbes, à côté du panier de pique-nique

ouvert, Wireman agrippa l'arme à deux mains. Je voyais parfaitement son visage d'où j'étais, et j'ai pensé alors (et pense toujours) que celui-ci reflétait une parfaite sérénité... en particulier pour un homme qui faisait face à ce qu'on aurait pu prendre pour un serpent surdimensionné. Il attendit.

« *Descendez-moi ça !* » hurla Jack.

Wireman attendit. Et, un peu plus loin, je vis le héron. Il planait au-dessus du long bâtiment de service noyé de végétation, près du terrain de tennis. Il planait sur le dos.

« Wireman ? Le cran de sûreté ? »

Il marmonna une réponse et manipula quelque chose avec le pouce. Un point rouge, en haut de la crosse, disparut. Il n'avait pas détourné un instant les yeux des hautes herbes, devant lui, qui s'étaient mises à trembler. Puis elles s'écartèrent et l'alligator arriva. J'en avais vu dans les émissions sur les animaux de Discovery Channel ou dans le *National Geographic*, mais jamais je n'aurais cru qu'ils puissent foncer aussi vite sur leurs embryons de pattes. Les herbes avaient fait disparaître presque toute la boue sur sa gueule rudimentaire et je pus admirer son monstrueux sourire.

« *Maintenant !* » hurla Jack.

Wireman tira. La détonation fut assourdissante – elle roula comme un objet solide, un objet en pierre, par exemple – et le résultat fut à la hauteur. La moitié supérieure de la tête de la bête explosa en un nuage de boue, de sang et de chairs. Il ne ralentit pas pour autant ; au contraire, ses moignons de pattes parurent s'emballer sur les derniers dix ou douze mètres qu'il lui restait à parcourir. On entendait le froissement de l'herbe contre ses flancs couverts de plaques.

Le recul redressa le canon du pistolet. Wireman le laissa faire. Jamais je n'avais vu un calme pareil chez un homme. J'en reste encore émerveillé aujourd'hui. Lorsque le canon revint dans la ligne de tir, l'alligator n'était pas à plus de cinq mètres. Wireman fit de nouveau feu et la deuxième balle souleva toute la partie antérieure de la bête, exhibant son ventre d'un blanc verdâtre. Un instant, il parut danser sur sa queue, comme le joyeux gator dans un dessin animé de Walt Disney.

« *Ouais, espèce de saloperie, hurla Jack. Va te faire foutre ! Nique ta mère ! Nique ta grand-mère !* »

De nouveau, le recul souleva le canon. De nouveau, Wireman laissa faire. L'alligator retomba lourdement sur le flanc, ventre exposé ; ses courtes pattes s'agitaient, frénétiques, les violents coups de fouet de sa queue arrachaient l'herbe et des mottes de terre. Lorsque le canon reprit sa position initiale, Wireman tira pour la troisième fois et le milieu du ventre de l'animal parut se désintégrer ; d'un seul coup, le cercle approximatif et aplati au milieu duquel il se débattait devint presque entièrement rouge au lieu de vert.

Je regardai en l'air. Le héron avait disparu.

Wireman se releva. Il tremblait. Il s'avança vers l'alligator – mais en évitant de se mettre à portée de la queue qui donnait encore des coups de fouet – et lui envoya deux autres balles. La queue frappa une dernière fois le sol, convulsivement, tandis qu'un ultime raidissement tendait le corps, puis l'animal ne bougea plus.

Wireman se tourna vers Jack et brandit l'automatique d'une main qui tremblait. « Desert Eagle calibre 357, dit-il. Un sacré bon vieux pétard. Ce sont surtout les munitions qui alourdissaient le panier. Je les ai toutes emportées, ce qui fait une douzaine de chargeurs. »

Jack s'approcha de lui, le serra dans ses bras et l'embrassa sur les deux joues. « Je porterai le fichu panier jusqu'à Cleveland si vous voulez, et sans jamais dire un mot.

— Au moins, tu n'auras pas le poids du pistolet. À partir de maintenant, cette beauté restera sur moi. »

Et Wireman glissa en effet l'arme sous sa ceinture après avoir rechargé et mis la sécurité. Il s'y prit à deux fois pour repousser le petit ergot, tant sa main tremblait.

Je m'approchai à mon tour de lui et l'embrassai aussi sur les deux joues.

« Oh, Seigneur, dit-il, Wireman ne se sent plus espagnol. Wireman commence à se sentir indiscutablement français.

— Mais d'abord, comment se fait-il que vous possédiez une telle arme ? lui demandai-je.

— Une idée de Miss Eastlake, après la dernière bataille rangée pour cause de trafic de cocaïne, à Tampa (il se tourna vers Jack). Tu dois t'en souvenir, non ?

— Ouais. Quatre morts.

— Bref, Miss Eastlake m'a suggéré d'acheter une arme de poing pour protéger la maison. J'ai pris un gros calibre. Nous avons même tiré sur cible ensemble. » Le souvenir le fit sourire. « Elle n'était pas maladroite et si le bruit ne la gênait pas, elle détestait le recul. » Il regarda l'alligator liquéfié sur le sol. « Je crois qu'il a fait le boulot. C'est quoi la suite, *muchacho* ?

— On fait le tour par-derrière. Mais... l'un de vous a-t-il vu le héron ? »

Jack secoua la tête. Wireman aussi, l'air amusé.

« Moi, je l'ai vu, lui dis-je. Et si je le revois une fois de plus... ou si l'un de vous le voit... vous me le descendez, Jerome. »

Wireman souleva un sourcil mais ne fit pas de commentaires. Nous reprîmes notre progression le long du flanc est de la propriété abandonnée.

## XV

Trouver une voie d'entrée par l'arrière de la maison fut des plus simples : il n'y avait pas de mur à l'arrière de la maison. Mis à part l'angle est, tout avait été arraché, probablement par la même tempête qui avait emporté les étages supérieurs. De là, regardant dans les ruines envahies de végétation de ce qui avait été jadis une cuisine et son arrière-cuisine, je pris conscience que Heron's Roost n'était guère plus qu'une façade festonnée de mousses.

« D'accord, on peut entrer par là, dit Jack d'un ton dubitatif, mais le plancher ne m'inspire pas confiance. Qu'est-ce que vous en pensez, Edgar ?

— Je ne sais pas. »

Je me sentais très fatigué. Ce n'était peut-être que la décharge d'adrénaline, lors de notre rencontre avec l'alligator, mais mon impression était qu'il y avait autre chose. J'éprouvais

un sentiment de défaite. Trop d'années étaient passées. Trop de tempêtes s'étaient acharnées sur les lieux. Et qu'y avait-il de plus éphémère que les dessins d'une petite fille ? « Quelle heure est-il, Wireman ? demandai-je. Et sans faire le clown, pour une fois. »

Il consulta sa montre. « Deux heures et demie. Qu'est-ce que vous en dites, *muchacho* ? On y va ?

— Je ne sais pas trop.

— Eh bien, moi si. J'ai tué un con d'alligator pour pouvoir entrer ici ; je ne vais pas repartir sans au moins faire un tour dans l'ancien domicile d'Elizabeth. Un coup de main, s'il vous plaît ; empilons des trucs pour passer dessus. Ces poutres devraient faire l'affaire. Jack, vas-y le premier, et aide-moi. Nous ferons passer Edgar ensuite. »

Et c'est ainsi que nous procédâmes, sales, débrailés et hors d'haleine, franchissant au plus vite l'arrière-cuisine, tout d'abord, puis de là nous rendant à l'intérieur de la maison elle-même, regardant partout avec émerveillement, pris de l'impression de voyager dans le temps, d'être des touristes dans un monde qui avait pris fin quatre-vingts ans auparavant.

**Noveen**

**I**

La maison empestait le bois en décomposition, le vieux plâtre, les tissus moisis, le tout sur fond de relents végétaux. Il restait quelques meubles que le temps et l'humidité avaient rongés et fait s'affaisser ; dans le salon, un vieux et (jadis) beau papier peint pendait en bandes et il y avait un énorme nid de papier, ancien et silencieux, qui s'accrochait au plafond du hall d'entrée en ruine. Dessous, des cadavres de guêpes formaient un tas épais de trente centimètres sur le plancher déformé en cyprès. Quelque part dans les hauteurs, tombait de l'eau avec un grand intervalle entre chaque goutte.

« La charpente et les planchers en pin et cyprès auraient valu une fortune si quelqu'un avait pris la peine de venir les récupérer avant que tout foute le camp », dit Jack. Il se pencha, s'empara de l'extrémité d'une planche qui dépassait et tira. La pièce de bois se dégagea sans peine, plia presque comme de la guimauve et se rompit, non pas avec un claquement, mais avec un crissement paresseux. Quelques vers des bois apparurent dans le trou rectangulaire d'où montaient des émanations humides et malsaines.

« Aucun pillage, aucune récupération et personne qui soit venu faire la java ici, observa Wireman. Pas de vieux préservatifs ni de trace de passage, pas d'inscription JOE AIME DEBBIE à la bombe sur les murs. J'ai l'impression que pas un chat n'a mis les pieds ici depuis le jour où John a posé la chaîne sur la porte, quittant les lieux pour la dernière fois. Je sais que c'est difficile à croire, mais...



— Non, dis-je, pas du tout. La Heron's Roost de la pointe de l'île appartient à Perse depuis 1927. John le savait et a fait en sorte que cela reste ainsi en rédigeant son testament. Elizabeth a fait pareil. Mais ce n'est pas un sanctuaire. » J'étudiai une pièce qui, en vis-à-vis du grand salon, avait sans doute été une bibliothèque. Un antique bureau à cylindre se dressait au milieu d'une flaque puante. Il y avait des étagères, mais pas de livres. « C'est une tombe.

— Bon, où doit-on chercher ces dessins ? me demanda Jack.

— Je n'en ai aucune idée. Je ne sais même pas... » Il y avait un morceau de plâtre au milieu du passage et j'y donnai un coup de pied. J'avais voulu le repousser mais il était tellement ancien et rongé d'humidité qu'il ne fit que se désintégrer. « Je ne crois pas qu'il reste le moindre dessin. Pas dans l'état où est cet endroit. »

Je regardai autour de moi, humant l'odeur infecte de moisi.

« Vous avez peut-être raison, *muchacho*, mais je ne vous crois pas, dit Wireman. Parce que vous êtes en deuil. Et que ça vous bouffe l'énergie. Écoutez la voix de l'expérience. »

Jack s'avança dans le bureau, ses chaussures couinant sur le plancher humide. Une goutte d'eau tomba sur la visière de sa casquette et il leva les yeux. « Le plafond est en voie d'affaissement, dit-il. Il devait y avoir au moins une salle de bains au premier, peut-être deux, et peut-être aussi un réservoir d'eau de pluie sur le toit, à l'époque. Je vois un tuyau qui pend. Un de ces jours, tout ça va dégringoler et ce bon vieux bureau à cylindre sera réduit en miettes.

— Fais juste attention à ne pas être toi-même réduit en miettes, lui dit Wireman.

— C'est plutôt le plancher qui m'inquiète, pour le moment. Il paraît complètement ramolli.

— Dans ce cas, reviens.

— Une minute. Voyons tout d'abord ça. »

Il tira les tiroirs l'un après l'autre. « Rien, dit-il. Rien... encore rien... toujours rien... Ah, quelque chose. Une note. Écrite à la main.

— Voyons ça », dit Wireman.

Jack lui apporta le papier, faisant de grandes enjambées précautionneuses pour franchir la flaque. Je lus par-dessus l'épaule de Wireman. Le mot avait été rédigé sur une feuille de papier ordinaire, d'une grande écriture masculine :

*19 août 1926*

*Johnny. Tes désirs sont des ordres. C'est tout ce qui me reste de bon, et c'est pour toi, mon vieux. Le Champ n'est pas ce que j'ai eu de mieux dans le genre, mais au diable. Le whisky est bien. La gnôle, pour le vulgum pecus (ah-ah). Et comme tu me l'as demandé, Table X2, et en cera. J'ai pas pris de crédit, juste un coup de bol, mais c'est vraiment le dernier. Merci pour tout, vieux. On se revoit quand je reviens de ce côté-ci de la grande flaque.*

*D.D.*

Wireman toucha *Table X2* et dit : « *La table fuit. Le reste veut-il dire quelque chose pour vous, Edgar ?* »

Oui, le reste voulait dire quelque chose pour moi, mais sur le moment, ma fichue mémoire refusa de m'y faire accéder. *Je peux le faire*, pensai-je... et je me mis alors à réfléchir en crabe. Je pensai tout d'abord à Ilse demandant, *Je peux partager votre piscine, monsieur ?* et cela fit mal, mais il fallait en passer par là. Ce qui suivit fut le souvenir d'une autre fille en maillot de bain devant une autre piscine. La fille était tout en seins et jambes magnifiques, Mary Ire peinte par David Hockney — *Gidget in Tampa*, avait-elle intitulé la toile — et ça me revint. J'expirai l'air que j'avais retenu sans m'en rendre compte.

« D.D., dis-je, c'est Dave Davis. L'un des magnats de la côte, pendant les Années folles.

— Comment avez-vous appris cela ?

— Par Mary Ire. » Une partie glacée en moi, qui plus jamais ne se réchaufferait, appréciait l'ironie de la chose ; la vie est une roue et, si l'on attend assez longtemps, elle revient toujours à son point de départ. « Davis était l'ami de John Eastlake et le fournissait apparemment en alcools.

— Champ, c'est pour champagne ? demanda Jack.

— Bien vu, Jack, mais je voudrais comprendre cette histoire de Table. Et *cera*.

— C'est de l'espagnol, observa Jack. Vous devriez le savoir. »

Wireman le regarda, un sourcil levé. « C'est à *será* que tu penses, avec un *s*. Comme dans la chanson, *que será será*.

— Doris Day, 1956, dis-je, une chanson intitulée "Nous ne pouvons voir l'avenir." » *Ce qui n'est pas plus mal*, pensai-je. « Une chose me paraît certaine, c'est que Davis avait raison en affirmant que ce serait sa dernière livraison. Le type est parti en bateau à voiles pour l'Europe en 1926 et n'est jamais revenu. Disparu en mer... c'est du moins ce que m'a raconté Mary Ire.

— Et *cera* ? demanda Wireman.

— Laissons tomber pour le moment. Mais c'est étrange, juste ce bout de papier.

— Un peu, c'est vrai, mais pas tant que ça, me fit remarquer Wireman. Si vous étiez veuf avec des filles en bas âge, auriez-vous envie d'emporter la dernière note de votre fournisseur en gnôle de contrebande pour entamer votre nouvelle vie ? »

Il n'avait pas tort, me dis-je à la réflexion. « Non, en effet... mais je crois que je l'aurais détruite avec ma collection de cartes postales cochonnes. »

Wireman haussa les épaules. « Nous ne saurons jamais quelle quantité de documents il a détruit, peu ou beaucoup. Mis à part le fait de prendre un verre de temps en temps avec ses copains, il n'avait sans doute rien de bien grave à se reprocher. Mais, *muchacho*, continua-t-il en me mettant la main sur l'épaule, ce bout de papier existe bien. Nous le possédons. Et, si quelque chose nous attend quelque part au tournant, il y a peut-être quelque chose d'autre qui veille sur nous... juste un peu. Ce n'est pas possible ?

— Ah, l'idée est séduisante, oui. Allons voir si nous ne trouvons pas autre chose. »

## II

Un moment, il nous sembla que nous allions faire chou blanc. Nous fouillâmes dans les pièces du rez-de-chaussée sans rien trouver, et c'est de justesse que j'évitai le désastre lorsque mon pied passa au travers d'une planche pourrie dans ce qui avait dû être la salle à manger. Wireman et Jack furent rapides et c'était heureusement la mauvaise jambe, si bien que je pus me retenir avec la bonne.

Il était impossible d'aller inspecter ce qui restait du premier étage. L'escalier y montait encore, mais au-delà du palier et de ce qui restait de la rampe, édentée de la moitié de ses balustres, on ne voyait que le ciel bleu et les frondes d'un palmier-chou agitées par le vent. Le premier étage était une ruine, le second n'existait plus. Nous repartîmes vers la cuisine afin de regagner l'extérieur via notre passerelle improvisée, sans ramener de cette expédition d'autre butin qu'une note ancienne annonçant une livraison d'alcool. Je me doutais de ce que *cera* voulait dire, mais sans savoir où était Perse, cela ne me servait à rien.

Et elle était ici.

Proche.

Qu'est-ce qui rendait si difficile de l'atteindre ?

Wireman avait pris la tête et il s'arrêta si brusquement que je lui rentraï dedans. Puis ce fut le tour de Jack – ou plutôt, le panier de pique-nique me rentra dans les fesses.

« Nous devons aller voir du côté de l'escalier, vérifier s'il n'y a pas un ah-ah. J'aurais dû commencer par penser à ça. Je dois me ramollir.

— C'est quoi, un ah-ah ? » demandai-je.

Wireman se retourna. « Celui du *Palacio* est à la hauteur de la quatrième marche de l'escalier. L'idée – une idée de son père, d'après ce qu'elle m'a dit – était qu'il devait être proche de la porte d'entrée en cas d'incendie. Le ah-ah du *Palacio*, c'est un petit coffre-fort qui ne contient pas grand-chose à l'heure actuelle, sinon quelques vieux souvenirs et des photos. Mais à une époque, elle y avait mis son testament et ses bijoux les plus

précieux. Puis un jour, elle en avait parlé à son avocat. Grosse erreur. Il avait tenu à ce qu'elle aille déposer tout le bazar dans un coffre de banque à Sarasota. »

Nous étions de retour au pied de l'escalier, non loin du monceau de guêpes mortes. La maison dégageait une puanteur lourde, épaisse. Wireman se tourna vers moi, l'œil brillant. « Elle conservait aussi quelques porcelaines de valeur dans ce coffre, *muchacho*. » Il étudia l'escalier en ruine, l'escalier qui ne conduisait à rien du tout, sinon à des tas de gravats et au-delà au ciel bleu. « Vous ne croyez pas... Si Perse est quelque chose comme un personnage de porcelaine repêché par John au fond du Golfe... vous ne croyez pas qu'elle pourrait être cachée là, juste dans l'escalier ?

— Je crois que tout est possible. Faites attention, cependant. Très attention.

— Je vous parie tout ce que vous voulez qu'il y a un ah-ah. Nous reproduisons ce que nous avons appris enfant. »

Il repoussa les guêpes mortes de sa botte – ce qui produisit un léger bruit de papier froissé – puis il s'agenouilla au pied de l'escalier. Il examina la première contremarche, puis la seconde, puis la troisième. Quand il arriva à la quatrième, il demanda à Jack de lui passer la lampe-torche.

### III

Je n'étais guère convaincu par l'idée que Perse se cachait peut-être dans un compartiment secret de l'escalier – trop facile – mais je me souvenais aussi des porcelaines qu'Elizabeth aimait bien confiner dans la boîte à biscuits ; je sentis mon pouls s'accélérer lorsque Jack fouilla dans le panier de pique-nique et en retira l'énorme lampe-torche qu'il abattit dans la main tendue de Wireman comme une infirmière donnant un instrument à un chirurgien en salle d'op.

Lorsque Wireman braqua la lampe sur l'escalier, j'aperçus un éclat d'or gros comme une tête d'épingle : des gonds minuscules, là où la marche rejoignait la contremarche

suiivante. « Très bien, dit-il en lui rendant la torche. Dirige le rayon sur le bord de la marche. »

Jack fit ce qu'il lui demandait. Wireman prit le bord de la marche en question, prévue pour se soulever sur ces gonds minuscules.

« Attendez une minute », Wireman, dis-je.

Il se tourna vers moi.

« Reniflez-la avant.

— *Quoi ?*

— Collez votre nez dessus. Dites-moi si vous sentez l'humidité. »

Il renifla la marche comportant des gonds puis se tourna de nouveau vers moi. « Oui, un peu, mais *tout*, ici, sent l'humidité. Vous pourriez pas être un peu plus précis ?

— Ouvrez-la très lentement, d'accord ? Jack, éclaire l'intérieur. Soyez attentifs aux traces d'humidité, tous les deux.

— Pourquoi, Edgar ? voulut savoir Jack.

— Parce que la Table fuit, c'est ce qu'elle a dit. Si vous voyez un contenant quelconque en céramique – bouteille, pot, n'importe quoi – ce sera elle. L'objet sera certainement fendu et peut-être même complètement cassé. »

Wireman prit une profonde inspiration et relâcha l'air. « Très bien. Comme le dit la sagesse populaire, qui ne risque rien n'a rien. »

Il essaya de soulever la marche, mais elle ne bougea pas.

« Elle est fermée à clef. Ah, je vois un trou de serrure... il est minuscule... la clef devait être rudement petite.

— J'ai mon couteau suisse, proposa Jack.

— Juste une minute », répondit Wireman. Je vis ses lèvres se serrer tandis qu'il essayait de forcer le couvercle du bout des doigts. Une veine se mit à battre à sa tempe.

« Faites attention, Wireman, il... »

Mais avant que je puisse finir ma phrase, la serrure – très ancienne, minuscule, rouillée et prise dans du bois pourri – avait sauté. La marche vola en l'air et s'arracha de ses gonds. Wireman partit à reculons. Jack le rattrapa et je rattrapai Jack comme je pus, avec mon unique bras. La grosse lampe-torche

tomba au sol mais ne se cassa pas ; son rayon brillant décrivit un arc de cercle et vint éclairer la sinistre pile de guêpes mortes.

« Sainte bon Dieu de merde », grommela Wireman.

Jack reprit la torche et la braqua sur le contenu de la marche.

« Alors ? demandai-je, qu'est-ce qu'il y a ? Rien ? Parle !

— Il y a bien quelque chose, mais pas un objet en céramique. C'est une boîte métallique. On dirait une boîte de bonbons, mais en plus gros. » Il se pencha.

« Il vaudrait mieux pas », dit Wireman.

Mais il était trop tard. Jack avait enfoncé le bras jusqu'au coude et, pendant un instant, j'eus la certitude qu'un cri allait déformer son visage tandis que quelque chose s'emparerait de son bras et l'entraînerait jusqu'à l'épaule dans la cavité. Puis il se redressa. Dans sa main, il tenait une boîte métallique en forme de cœur. Il nous la tendit. Sur le couvercle, à peine visible au milieu des taches de rouille, on voyait un angelot aux joues roses au-dessus de ces mots, rédigés d'une écriture cursive démodée :

*Elizabeth  
Ses Affaires*

Jack nous regarda, l'air interrogateur.

« Vas-y », lui dis-je. Ce n'était pas Perse. À présent, j'en étais sûr. Je me sentais à la fois déçu et soulagé. « Tu l'as trouvée ; ouvre-la.

— Ce sont les dessins, dit Wireman. Forcément. »

C'était aussi ce que j'avais cru. Mais non. Ce que Jack retira de la boîte métallique en forme de cœur était la poupée de Libbit, et voir Noveen fut comme de rentrer à la maison.

*Houuuuuu*, semblaient me dire ses yeux noirs et sa bouche écarlate souriante, *houuuuuu*, je suis restée là-dedans tout ce temps, vilain monsieur.

## IV

Lorsque je la vis sortir de cette boîte, tel un corps exhumé d'une crypte, une irrépressible et épouvantable impression d'horreur m'envahit, partant de la région du cœur pour en rayonner et menaçant de me faire perdre toute force musculaire au point de ne plus me tenir debout.

« Edgar ? demanda Wireman d'un ton tendu. Ça va ? »

Je fis de mon mieux pour me ressaisir. C'était avant tout le sourire sans dents de la chose. Comme la casquette du nain de jardin, ce sourire était *rouge*. Et comme pour la casquette du nain de jardin, j'avais le sentiment que si je le regardais trop longtemps, je deviendrais fou. Ce sourire semblait affirmer que tout ce qui s'était passé dans ma nouvelle vie n'était qu'un rêve et que je me trouvais en réalité à l'hôpital, en soins intensifs, des machines gardant mon corps torturé en vie encore un petit peu... et peut-être était-ce bien ainsi, mieux ainsi, parce que cela signifiait qu'il n'était rien arrivé à Ilse.

« Edgar ? » Lorsque Jack s'avança vers moi, la poupée qu'il tenait à la main se mit à dodeliner de la tête dans une parodie d'inquiétude. « Vous n'allez pas vous évanouir, n'est-ce pas ?

— Non, répondis-je. Laisse-moi voir ça. » Et comme il me la tendait, j'ajoutai : « Non, je ne veux pas la toucher. Tiens-la pour moi. »

Il fit comme je lui demandais et je compris tout de suite pourquoi j'avais éprouvé cette impression de l'avoir tout de suite reconnue, d'être de retour à la maison. Non pas à cause de Reba ou de sa compagne plus récente, même si toutes les trois étaient des poupées de chiffon – en quoi elles étaient semblables. Non, c'était parce que je l'avais déjà vue dans plusieurs dessins d'Elizabeth. J'avais tout d'abord pensé qu'il s'agissait de Nan Melda. C'était faux, mais...

« C'est Nan Melda qui la lui a donnée, dis-je.

— Bien sûr, dit Wireman, et elle devait être sa préférée, parce que c'est la seule qu'elle ait jamais dessinée. La question est de savoir pourquoi elle l'a laissée ici lorsque la famille a quitté Heron's Roost. Et pourquoi l'avoir mise sous clef ?



— Il arrive que les poupées tombent en disgrâce. » Je regardai cette bouche rouge et souriante. Toujours rouge, après toutes ces années. Rouge comme le lieu où se réfugiaient les souvenirs quand vous étiez blessé et que vous ne pouviez plus penser convenablement. « Parfois, les poupées se mettent à faire peur.

— Ses dessins vous ont parlé, Edgar, dit Wireman, prenant un instant la poupée des mains de Jack avant de la lui rendre. Et elle ? Est-ce que la poupée va vous dire ce que nous voulons savoir ?

— Noveen, dis-je. Elle s'appelle Noveen. Et j'aimerais bien pouvoir vous répondre oui, mais seuls les dessins et les crayons de couleur d'Elizabeth me parlent.

— Comment le savez-vous ? »

Sacrée bonne question. Comment je le savais, au fait ?

« Je le sais, voilà tout. Je parie qu'elle aurait pu vous parler aussi, Wireman. Avant que je vous répare. Quand vous aviez encore votre petit grain.

— Trop tard », dit Wireman. Il fouilla dans la réserve de nourriture, en retira deux morceaux de concombre et les mangea. « Alors ? Qu'est-ce qu'on fait à présent ? On s'en retourne ? Parce que j'ai bien peur que si nous ne partons pas d'ici, *muchacho*, jamais nous n'aurons assez de couilles pour revenir. »

Il avait raison, bien sûr. Et, en attendant, l'après-midi fuyait autour de nous.

Jack s'était assis sur l'escalier, les fesses deux ou trois marches au-dessus du ah-ah. Il tenait la poupée posée sur ses genoux. Un rayon de soleil passait par le toit atomisé et les inondait de lumière. Ils formaient un tableau étrangement évocateur et aurait fait un sujet sensationnel : *Jeune Homme et Poupée*. La manière dont il tenait Noveen me rappelait quelque chose, sans que je puisse mettre le doigt dessus. Les yeux noirs en boutons de bottine de la poupée paraissaient me regarder, l'air presque suffisant. *J'ai vu bien des choses, méchant monsieur. J'ai tout vu. Je sais tout. Dommage que je ne sois pas un dessin que tu puisses toucher avec ta main fantôme, pas vrai ?*

Si, c'était vrai.

« Il y a eu une époque où j'aurais pu la faire parler », intervint Jack.

Wireman eut l'air intrigué, mais je sentis ce petit *clic* qui accompagne le sentiment que le rapport que l'on cherche vient enfin de s'établir. Je savais à présent pourquoi la manière dont il tenait Noveen m'était aussi familière.

« Tu as été ventriloque, c'est ça ? » J'espérais avoir parlé d'un ton détaché, mais mon cœur s'était de nouveau mis à cogner contre mes côtes. Quelque chose me disait qu'ici, à la pointe sud de Duma Key, bien des choses étaient possibles. Même en plein jour.

« Oui », dit Jack avec un sourire où on lisait le plaisir de se souvenir et un peu d'embarras. « J'ai acheté un bouquin sur la question quand j'avais huit ans et je me suis acharné avant tout parce que mon père disait que c'était jeter l'argent par les fenêtres, que j'abandonnais toujours tout ce que je faisais. » Il haussa les épaules et Noveen sautilla sur ses genoux. Comme si elle aussi avait voulu hausser les épaules. « Je ne suis jamais devenu très bon, mais tout de même assez pour gagner le concours des Talents, en sixième. Mon père a accroché la médaille au mur de son bureau. C'était quelque chose pour moi.

— Ouais, commenta Wireman, rien de tel qu'un gamin qui casse la baraque pour un papa qui a des doutes. »

Jack sourit et, comme toujours, tout son visage en fut illuminé. Il bougea un peu et Noveen bougea avec lui. « Le plus beau, voyez-vous, c'est que j'étais un gosse timide et que faire le ventriloque m'a donné un peu d'assurance. Il me devint plus facile de m'adresser aux gens – je me faisais croire que c'était Morton qui parlait... Morton, c'était ma marionnette. Un petit malin qui disait ses quatre vérités à tout le monde.

— C'est en général comme ça, dis-je. C'est même une règle quasi absolue.

— Puis je suis entré en cinquième et mon talent de ventriloque s'est mis à me paraître ringard comparé à la maîtrise d'une planche à roulettes ; du coup, j'y ai renoncé. Je ne sais pas ce que le bouquin est devenu. Il était intitulé *Projetez votre voix*. »

Nous gardâmes un instant le silence. L'haleine humide de la maison soufflait autour de nous. Il n'y avait pas si longtemps, Wireman avait abattu un alligator en train de charger. J'avais le plus grand mal à le croire, maintenant, alors que j'avais encore les oreilles qui tintaient du vacarme des détonations.

C'est Wireman qui reprit la parole : « J'aimerais t'entendre le faire. Tiens, fais-lui dire : *Buenos dias, amigos, mi nombre es Noveen, et la mesa fuit.* »

Jack se mit à rire. « Ouais, c'est ça.

— Non, je suis sérieux.

— J'en suis incapable. Si on ne s'entraîne pas régulièrement, on oublie la technique. »

D'après ce que je savais, il avait peut-être raison. En matière de techniques apprises, la mémoire semble bifurquer à un moment donné. D'un côté, les techniques du genre monter à bicyclette, des choses qu'on n'oublie pratiquement plus jamais une fois qu'on les a apprises. De l'autre, les techniques créatives en perpétuelle évolution, liées à nos lobes frontaux, qui doivent être pratiquées sur une base presque quotidienne ; elles se détériorent facilement et peuvent complètement disparaître. Aux yeux de Jack, c'était le cas avec la ventriloquie. Et même si je n'avais aucune raison de douter de lui – car cet art impliquait la création d'une autre personnalité, après tout, en plus de « projeter sa voix » – je lui demandai d'essayer tout de même.

« Quoi ? » Il sourit, étonné.

« Vas-y, dis quelque chose.

— Je vous ai dit, je ne sais...

— Essaye, au moins.

— Même si je savais encore projeter ma voix, Edgar, je ne saurais pas comment la faire parler, elle.

— Oui, mais tu l'as sur les genoux, et c'est juste deux couillons que tu as en face de toi, alors vas-y.

— Bon, merde », dit-il en soufflant pour faire remonter une mèche de cheveux. « Qu'est-ce que vous voulez que je lui fasse raconter ? »

C'est Wireman qui répondit, avec le calme le plus parfait : « Et si on voyait simplement ce qui sort ? »

## V

Jack resta encore un moment sans bouger, Noveen sur les genoux, leurs têtes dans le soleil, tandis que des poussières montées des escaliers et de ce qui restait de la moquette du hall flottaient autour d'eux. Puis il changea la position de la main qui la tenait et il l'attrapa par le cou, lui redressant la tête.

« Salut, les gars », dit-il. Mais comme il s'efforçait de ne pas bouger les lèvres, cela donna à peu près : « Sa-ut, é 'ars. »

Il secoua la tête et les poussières volèrent de plus belle. « Attendez une minute, dit-il. C'est nul.

— Nous avons tout notre temps », lui dis-je.

Il me semblait avoir parlé calmement, mais mon cœur battait plus fort que jamais. Je ressentais aussi de la peur pour Jack. Si ce truc-là marchait, cela pouvait être dangereux pour lui.

Il tendit le cou et, de sa main libre, se massa la pomme d'Adam. Il avait l'air du ténor s'apprêtant à se lancer dans le grand air du troisième acte. Ou d'un oiseau. L'un des chanteurs de gospel des Hummingbirds, peut-être. Puis il dit : « Salut, les gars. » C'était mieux, mais...

« Non, c'est de la merde en bâton. On dirait cette espèce de blonde d'autrefois, Mae West. Attendez. »

Il se massa de nouveau la gorge. Il regardait en l'air, dans la cascade de lumière, et je ne suis pas sûr qu'il savait ce que faisait son autre main, celle qui tenait la poupée. Noveen me regarda, se tourna vers Wireman, revint vers moi. Des yeux noirs en boutons de bottine. Des cheveux noirs enrubannés cascasant le long de ses joues couleur biscuit au chocolat. Un O rond en guise de bouche. Une bouche *Ouuuu le méchant monsieur* plus vraie que nature.

Wireman m'agrippa la main. La sienne était froide.

« Salut, les gars », dit Noveen. La pomme d'Adam de Jack s'agita, mais c'est à peine si ses lèvres bougèrent sur le *g*.

« Hé ! C'était comment ?

— Bon, répondit Wireman d'un ton contenant tout le calme qui me manquait. Fais-lui dire autre chose.

— Je serai payé en heures sup pour ça, hein patron ?

— Bien sûr, dis-je, salaire dou...

— Vous allez rien dessiner ? » demanda Noveen, me regardant avec ses yeux ronds.

Il s'agissait vraiment de boutons de bottine, j'en étais pratiquement certain.

« Je n'ai rien à dessiner... Noveen.

— J'vais vous dire c'que vous pouvez dessiner. Où est vot'carnet ? »

Jack regardait à présent de côté, vers les ombres qui nous séparaient du salon en ruine, l'air amusé et distant. Il n'avait pas plus l'air conscient qu'inconscient, mais de naviguer quelque part entre les deux.

Wireman me lâcha la main et fouilla dans le sac à nourriture, là où j'avais rangé mes deux carnets de croquis. Il m'en tendit un. Les doigts de Jack fléchirent un peu et Noveen donna l'impression d'incliner légèrement la tête pour regarder, pendant que j'ouvrais le carnet, puis la petite sacoche contenant mes crayons. J'en pris un.

« Non, non. Un des siens. »

Je fouillai à nouveau et pris un crayon vert pâle parmi ceux de Libbit. Le seul encore suffisamment long pour pouvoir être tenu sans trop de mal. Une couleur qu'elle aimait moins que les autres, sans doute. Ou peut-être était-ce parce que les verts, sur Duma Key, étaient plus sombres.

« Très bien. Et quoi, maintenant ?

— Dessine-moi dans la cuisine. Mets-moi cont'la panetière, ça ira très bien.

— Sur le comptoir, tu veux dire ?

— Pas'que t'aurais voulu me met'sur le plancher ?

— Nom de Dieu », marmonna Wireman.

La voix avait évolué à chaque réplique ; ce n'était plus du tout celle de Jack, à présent. Et de qui était-ce la voix, étant donné que dans sa jeunesse de poupée, la seule voix pour la faire parler avait été l'imagination d'une petite fille ? Je pensai qu'il devait s'agir de la voix de Nan Melda, que nous entendions une version de cette voix en ce moment.

Dès que je me mis au travail, la démangeaison commença à remonter le long de mon bras manquant, en définissant les contours, le rendant *présent*. Je la dessinai assise contre une panetière de style ancien, ses jambes se balançant sur le rebord du comptoir. Sans m'arrêter un instant ni hésiter – quelque chose, tout au fond de moi, montant de là où venaient les dessins, affirmait qu'hésiter serait rompre le charme pendant qu'il prenait corps et qu'il était encore fragile –, je continuai en dessinant la petite fille qui se tenait près du comptoir. Qui se tenait près du comptoir et levait les yeux. Telle une petite fille de quatre ans portant une robe-chasuble. J'aurais été bien incapable de vous dire ce qu'était une robe-chasuble – une sorte de robe-tablier – avant de l'avoir dessinée par-dessus la robe de la petite Libbit, tandis qu'elle se tenait à côté de sa poupée, dans la cuisine, qu'elle se tenait là en levant les yeux, qu'elle se tenait là en portant un doigt à ses lèvres.

*Chuuutttt.*

Et maintenant, allant plus vite que jamais, le crayon courant sur le papier, j'ajoutai Nan Melda, la découvrant pour la première fois, si je ne comptais pas la photo sur laquelle on la voyait portant le panier de pique-nique rouge. Nan Melda penchée sur la petite fille, le visage sérieux et en colère.

Non, pas en colère...

## VI

*Effrayé.*

*Voilà ce qu'éprouve Nan Melda. Elle est effrayée, effrayée à mort. Elle sait qu'il se passe quelque chose, Libbit sait qu'il se passe quelque chose, et les jumelles aussi le savent – Tessie et Lolo sont aussi effrayées qu'elle. Même ce fou de Shannington sait que quelque chose ne va pas. C'est pourquoi il préfère se tenir aussi loin que possible de Heron's Roost, préfère travailler à la ferme du rivage plutôt que de venir sur l'île.*

*Et le Monsieur ? Quand il est ici, le Monsieur est trop furieux contre Adie, qui s'est enfuie à Atlanta, pour voir ce qui est pourtant sous son nez.*

*Tout d'abord, Nan Melda a pensé que ce qu'elle avait aussi sous le nez était le fruit de son imagination, embrayant sur les jeux des petites dernières ; évidemment, qu'elle n'avait jamais vu de pélican ou de héron volant sur le dos, ou les chevaux lui souriant quand Shannington venait de Nokomis avec le double attelage pour faire faire un tour aux filles. Et elle croyait savoir pourquoi les petites avaient peur de Charley ; il y avait peut-être des mystères sur Duma, mais celui-ci n'en était pas un. C'était sa faute, même si elle avait cru bien faire...*

## VII

« Charley ! m'exclamai-je, il s'appelle Charley ! »

Noveen eut un croassement d'approbation.

Je pris l'autre carnet de croquis – l'arrachai presque du sac – et rabattis si brutalement la couverture que je la déchirai à moitié. Je fouillai parmi les crayons et trouvai le noir de Libbit, réduit à un chicot. Je voulais du noir pour ce dessin parallèle et il était juste assez long pour que je puisse le pincer entre le pouce et l'index.

« Edgar, dit Wireman, un instant j'ai bien cru voir... on aurait dit...

— La ferme ! cria Noveen, t'occupe pas du bras-chaman ! Tu voudrais pas voir ça, je parie ! »

Je dessinai à toute vitesse et le nain de jardin surgit du blanc comme une silhouette d'un épais brouillard. C'était hâtif, les traits de crayon étaient vifs et tirés à la diable, mais l'essence était là : les yeux avertis, les grosses lèvres dont le sourire pouvait traduire aussi bien la joie que la malveillance. Je n'avais pas le temps de colorier la chemise et les pantalons mais je cherchai le crayon étiqueté Vermillon (l'un des miens) et ajoutai l'atroce casquette, scribouillant dedans. Et une fois la casquette là, on savait ce qu'évoquait vraiment ce sourire : un cauchemar.

« Montre-moi ! s'écria Noveen. Je veux voir si tu l'as bien eu ! »

Je tendis le dessin à la poupée qui se tenait maintenant toute droite sur les genoux de Jack, lequel, affalé contre le mur que longeait l'escalier, regardait en direction du salon.

« Ouaip, fit Noveen, C'est bien l'enfoiré qui faisait peur aux filles de Melda. Tout à fait lui.

— Qu'est-ce..., commença Wireman, secouant la tête. Je suis perdu.

— Melda a vu la grenouille, elle aussi, reprit Noveen. Celle que les petites appelaient le gros garçon. La *frenouille* avec des dents. C'était quand Melda avait enfin réussi à coincer Libbit dans la cuisine. Pour la faire parler.

— Au début, Melda pensait que cette histoire de Charley c'était juste les enfants qui essayaient de se faire peur entre elles, n'est-ce pas ? »

Noveen croassa à nouveau, mais il y avait quelque chose comme de l'horreur dans ses yeux en boutons de bottine. Car évidemment, de tels yeux peuvent voir tout ce que l'on veut, pas vrai ? « Tout juste, Auguste. Mais quand elle a vu le bon vieux Gros Garçon à l'autre bout de la pelouse, traversant l'allée pour passer sous les arbres... »

La main de Jack fléchit. Noveen secoua lentement la tête, indiquant l'effondrement des défenses de Nan Melda.

Je rabattis la page représentant Charley, le nain de jardin, et revint au dessin de la cuisine : Nan Melda baissant les yeux, la petite fille les levait, le doigt sur les lèvres – *chut !* – et la poupée assistant en silence à la scène, adossée à la panetière. « Vous le voyez ? demandai-je à Wireman ? Vous comprenez ?

— Plus ou moins...

— Les carottes étaient pratiquement cuites, une fois qu'elle avait été sortie, dit Noveen. Voilà à quoi se résument les choses.

— Nan Melda a peut-être cru, au début, que Shannington s'amusait à déplacer le nain de jardin pour faire une blague, sachant que les trois petites filles en avaient peur.

— Mais pourquoi, au nom du Ciel, en auraient-elles eu peur ? » demanda Wireman.

Noveen ne répondit rien et je passai ma main manquante sur la Noveen du dessin – la Noveen adossée à la panetière – et



la Noveen sur les genoux de Jack reprit alors la parole. Comme j'avais soupçonné qu'elle le ferait :

« Nanny n'avait pas de mauvaises intentions. Elle savait que les petites avaient peur de Charley, même avant qu'arrivent les affreuses choses – et c'est pourquoi elle leur a raconté une histoire avant de se coucher pour essayer d'arranger ça. Mais ç'a été pire, comme souvent avec les petits enfants. Puis la méchante femme est venue – la méchante femme blanche de la mer – et avec cette salope ç'a été pire encore. Elle a fait dessiner un Charley vivant à Libbit, pour blaguer. Des blagues, elle en faisait plein. »

Je tournai la page avec Libbit faisant chut ! prit celui marqué Terre de Sienne Brûlée parmi mes crayons – apparemment, peu importait quels crayons j'utilisais, maintenant – et esquissai à nouveau la cuisine. Tout d'abord la table, sur laquelle Noveen était allongée de côté, un bras au-dessus de la tête, l'air de supplier. Puis Libbit, habillée d'une petite robe de plage et arborant une expression de consternation obtenue en seulement une demi-douzaine de traits rapides. Et enfin Nan Melda, s'éloignant à reculons de la panetière ouverte et hurlant, parce que...

« C'est un rat ? demanda Wireman.

– Une bonne grosse vieille marmotte, dit Noveen. Pareil que pour Charley, en fait. Elle s'arrange pour que Libbit la dessine dans la panetière, et elle se retrouve dans la panetière. Une blague. Libbit est désolée, mais la femme de l'eau ? Tu parles... Elle n'est jamais désolée.

– Et Elizabeth – Libbit – était obligée de dessiner, dis-je. C'est bien cela ?

– Tu le sais bien, répondit Noveen. Pas vrai ? »

Oui, je le savais. Parce que le don est affamé.

## VIII

Il était une fois une petite fille qui était tombée et s'était fait mal à la tête de la bonne façon. Et cela avait permis à quelque chose – un quelque chose de féminin – de se réveiller et

d'entrer en contact avec elle. Les stupéfiants dessins qui avaient suivi n'avaient été que l'invitation, la carotte au bout du bâton. Il y avait eu des chevaux souriants et des cohortes de grenouilles aux couleurs de l'arc-en-ciel. Mais une fois Perse sortie – qu'est-ce qu'avait dit Noveen ? les carottes avaient été pratiquement cuites. Le don de Libbit Eastlake s'était transformé en poignard dans sa main. À ceci près que ce n'était plus vraiment sa main. Son père ne le savait pas. Adie était partie. Maria et Hannah étaient pensionnaires à la Braden School. Les jumelles ne pouvaient pas comprendre. Mais Nan Melda a commencé à avoir des soupçons, et...

Je revins en arrière et regardai la petite fille qui portait un doigt à ses lèvres.

*Elle écoute, alors chut. Si tu parles, elle va entendre, alors chut. De mauvaises choses peuvent arriver, et des choses encore pires se préparent. Des choses terribles dans le Golfe, qui n'attendent que de te noyer et de t'emporter sur un bateau où tu vivras d'une vie qui n'est pas la vie. Et si j'essaie de le dire ? Alors les mauvaises choses peuvent nous arriver à tous, et d'un seul coup.*

Wireman ne pipait mot ni ne bougeait, à côté de moi. Seuls ses yeux allaient et venaient ; il regardait parfois Noveen, parfois la forme indistincte, pâle et intermittente comme un reflet, sur le côté droit de mon corps.

« Il y avait cependant un endroit où ils étaient en sécurité, non ? demandai-je. Un endroit où elle aurait pu parler. Où ça ?

— Tu le sais, répondit Noveen.

— Non, je...

— Si m'sieur, tu le sais. Sûr et certain. T'as juste oublié. Dessine-le et regarde. »

Oui, elle avait raison. C'était en dessinant que je m'étais réinventé. En ce sens, Libbit

*(où notre sœur)*

était de mon espèce. Pour elle comme pour moi, dessiner était se rappeler comment se souvenir.

Je passai à une feuille blanche. « Je dois utiliser un de ses crayons ?

— Non, c'est plus la peine. N'importe lequel fera l'affaire. »

Je fouillai donc parmi les miens, pris Indigo et me mis à dessiner. Je représentai sans hésiter la piscine des Eastlake, avec l'impression d'avoir abandonné toute réflexion au profit de cette même mémoire corporelle avec laquelle on compose un numéro de téléphone. Je la dessinai telle qu'elle avait été jadis, neuve, éclatante et remplie d'eau limpide. La piscine où, pour on ne savait quelle raison, l'emprise de Perse et sa capacité d'entendre s'évanouissaient.

Je dessinai Nan Melda, de l'eau jusqu'au mollets, et Libbit, de l'eau jusqu'à la taille, Noveen sous un bras et la robe-chasuble flottant autour d'elle. Les mots, eux, flottèrent de mes coups de crayon.

*Où est ta nouvelle poupée, maintenant ? La poupée de porcelaine ?*

*Dans mon coffre aux trésors. Mon coffre en forme de cœur.*

*Elle avait donc été là-dedans, au moins pour un moment.*

*Et c'est quoi, son nom ?*

*Elle s'appelle Perse.*

*Percy, c'est un nom d'homme.*

*Et Libbit, tout à fait sûre d'elle : J'y peux rien. Elle s'appelle Perse.*

*Bon, très bien. Et tu dis qu'elle ne peut pas nous entendre ici ?*

*Je crois pas.*

*Tant mieux. Tu dis que tu peux faire venir des choses. Mais écoute-moi, ma fille...*

## IX

« Oh, mon Dieu, dis-je, ce n'était pas l'idée d'Elizabeth. Cela n'a jamais été l'idée d'Elizabeth ! Nous aurions dû nous en douter. »

Je levai les yeux du dessin sur lequel j'avais représenté Nan Melda et Libbit dans la piscine. Je me rendis compte, mais d'une manière lointaine, que j'avais très faim.

« Que voulez-vous dire, Edgar ? me demanda Wireman.

— L'idée de se débarrasser de Perse était de Nan Melda. »  
Je me tournai vers Noveen, toujours assise sur les genoux de Jack. « Pas vrai ? »

Noveen ne dit rien, et je passai donc la main droite au-dessus des personnages de la piscine. Un instant, je vis cette main, intégralement, ses ongles longs compris.

« Nanny n'en savait pas davantage, dit Noveen un instant plus tard. Et Libbit avait confiance en Nanny.

— Évidemment, qu'elle lui faisait confiance, dit alors Wireman. Nan Melda était comme sa mère. »

Je m'étais représenté la séance de dessins ensuite effacés à la gomme comme s'étant passée dans la chambre d'Elizabeth, mais j'en savais un peu plus à présent. Elle avait eu lieu à la piscine. Peut-être même *dans* la piscine. Parce que, pour quelque raison inconnue, la piscine était un endroit sûr. C'était du moins ce qu'avait cru la petite Libbit.

Noveen reprit la parole : « Cela n'a pas fait partir Perse, cela n'a fait qu'attirer son attention. Je crois que cette salope a tout de même pris un coup. » La voix paraissait maintenant fatiguée et avait des intonations rauques ; je voyais la pomme d'Adam de Jack qui montait et descendait à nouveau dans sa gorge « J'espère bien !

— Oui, dis-je. Probablement. Et... qu'est-ce qui est arrivé ensuite ?

Mais je le savais. Pas dans le détail, mais je le savais. La logique en était sinistre et irréfutable.

« Perse s'est vengée sur les jumelles. Et Elizabeth et Nan Melda l'ont su. Elles ont su ce qu'elles avaient fait. Nan Melda savait ce qu'elle avait fait.

— Elle le savait », reprit Noveen. C'était encore une voix de femme, mais elle se rapprochait de plus en plus de celle de Jack. Quel qu'ait été le charme en train d'agir, il n'allait plus tenir longtemps. « Elle a résisté jusqu'à ce que le Monsieur trouve leurs empreintes qui allaient à Shade Beach, des empreintes qui allaient jusque dans l'eau, mais après ça, elle n'a pas pu tenir davantage. Elle avait le sentiment qu'elle avait tué elle-même les petites.

— Est-ce qu'elle a vu le bateau ?

— Cette nuit-là, oui. Impossible de voir le bateau la nuit et de ne pas croire. »

Je pensai à ma série des *Fille et Bateau* et sus que c'était vrai.

« Mais même avant que le Monsieur téléphone au grand shérif pour dire que ses jumelles avaient disparu et s'étaient probablement noyées, Perse avait parlé à Libbit. Pour lui dire. Et Libbit l'avait répété à Nanny. »

La poupée s'affaissa, sa bouille ronde paraissant étudier la boîte en forme de cœur d'où elle avait été exhumée.

« Lui avait répété quoi, Noveen ? demanda Wireman. Je ne comprends pas. »

Noveen resta muette. Jack paraissait épuisé, alors qu'il n'avait pratiquement pas bougé.

Je répondis pour Noveen. « *Perse a dit, essayez encore de vous débarrasser de moi et les jumelles ne seront que le commencement. Essayez encore et c'est toute la famille que je prendrai, en vous gardant pour la fin. Ce n'est pas ça ?* »

Les doigts de Jack bougèrent. La tête de chiffon de Noveen hocha à plusieurs reprises.

Wireman se passa la langue sur les lèvres. « Cette poupée... de qui est-elle le fantôme, exactement ?

— Il n'y a aucun fantôme ici, Wireman », répondis-je.

Jack gémit.

« Je ne sais pas très bien ce qu'il a fait, *amigo*, mais il est ratatiné, commenta Wireman.

— Lui, mais pas nous. »

Je tendis la main vers la poupée, cette poupée qui avait accompagné partout l'enfant-artiste. À ce moment-là, Noveen s'adressa à moi pour la dernière fois, d'une voix qui était à moitié la sienne, à moitié celle de Jack, comme si les deux luttaient pour parler en même temps :

« Non-on, pas cette main, t'as besoin de cette main pour dessiner. »

Et je tendis donc le bras avec lequel j'avais soulevé le chien mourant de Monica Goldstein au milieu d'une rue, six mois auparavant, dans une autre vie et un autre univers. Je me servis

de cette main pour prendre la poupée d'Elizabeth Eastlake des genoux de Jack.

« Edgar ? dit Jack, se redressant. Edgar ? Comment diable avez- vous récupéré... »  *votre bras*, voilà sans doute comment il avait eu l'intention de finir sa phrase mais je ne l'entendis pas. Je ne voyais plus que ces yeux noirs et cette gueule noire entourée de rouge. Noveen. Toute ces années, elle était restée dans une double obscurité, celle de la cachette dans l'escalier et celle de la boîte en forme de cœur, attendant de balancer ses secrets, et son rouge à lèvres avait gardé toute sa fraîcheur pendant tout ce temps.

*Es-tu prêt ?* murmura-t-elle dans ma tête d'une voix qui n'était pas celle de Noveen, pas celle de Nan Melda (j'en étais sûr), ni même celle d'Elizabeth. Mais celle de Reba seule. *Alors, prêt à dessiner, méchant monsieur ? Es-tu prêt à voir le reste ? Es-tu prêt à tout voir ?*

Je ne l'étais pas... mais il allait bien falloir que je le sois.

Pour Ilse.

« Montre-moi tes dessins », murmurai-je. Et la bouche rouge m'avalala en entier.

## **Exécuter un dessin (X)**

*Soyez prêt à tout voir. Si vous voulez créer — Dieu vous garde dans ce cas, Dieu vous garde, si vous y arrivez —, ne commettez pas ce crime contre la morale de vous arrêter à la surface. Allez profond et récupérez votre part de butin. Et peu importe si ça fait mal.*

*Vous pouvez par exemple dessiner deux petites filles, des jumelles — mais n'importe qui en est capable. Ne vous arrêtez pas sous prétexte que le reste est un cauchemar. Ne négligez pas d'inclure cette précision, qu'elles se tiennent avec de l'eau jusqu'aux cuisses là où elles devraient en avoir par-dessus la tête. Un témoin — Emery Paulson, par exemple — aurait pu voir cela s'il avait regardé, mais tant de gens ne sont pas préparés à voir ce qu'ils ont sous les yeux...*

*Jusqu'à ce que, bien sûr, il soit trop tard.*

*Il descend fumer son cigare sur la plage. Il aurait pu le déguster sur le porche, à l'arrière de la maison, ou dans la véranda, mais il avait été pris d'une envie compulsive d'emprunter le chemin creusé d'ornières (boulevard des Poivrots, selon Adie) puis la pente raide et sableuse conduisant à la plage. La voix lui avait laissé entendre que son cigare y serait plus savoureux. Qu'il pouvait toujours s'asseoir sur un tronc rejeté par la mer sur le sable et regarder les braises laissées par l'incendie du coucher de soleil, voir l'orange laisser la place à l'ambre et les étoiles se bleuter. Le Golfe sera agréable à regarder, avait soufflé la voix, même si le Golfe avait eu le mauvais goût de célébrer son mariage en engloutissant deux des petites sœurs de sa bien-aimée.*

*Mais il y a davantage à voir qu'un simple coucher de soleil, dirait-on. Un bateau est là, sur l'eau. Un bateau ancien, un joli trois-mâts aux voiles ferlées. Au lieu de s'asseoir sur le tronc, il s'avance sur la plage jusqu'à l'endroit où le sable sec laisse la place à un sable mouillé, compact et ferme,*

*s'émerveillant à la vue de cette hirondelle posée devant le soleil couchant. Quelque propriété inconnue de l'air donne l'impression que les dernières rougeurs du couchant brillent directement à travers la coque.*

*C'est ce qu'il pense lorsque lui provient le premier cri, retentissant dans sa tête comme une cloche d'argent : Emery !*

*Puis il en entend un autre : Emery, à l'aide ! Le courant de reflux ! Le courant descendant !*

*C'est là qu'il voit les filles et son cœur bondit dans sa poitrine. Il a l'impression qu'il est remonté jusque dans sa gorge avant de retomber à sa place, où il se met à battre deux fois plus vite. Le cigare non encore allumé tombe de sa main.*

*Deux petites filles qui se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Elles portent des robes apparemment identiques et bien qu'Emery ne devrait pas être capable de distinguer les couleurs dans cette lumière mourante, il voit que l'une des robes est rouge avec un L devant et l'autre est bleue, avec un T.*

*Le courant descendant ! crie la petite fille en bleu, tendant des bras suppliants.*

*Le courant de reflux ! crie la petite fille en rouge.*

*Et, bien qu'aucune des petites filles ne paraisse courir le moindre risque de se noyer, Emery n'hésite pas. Son bonheur ne lui permet pas d'hésiter, pas plus que son éclatante certitude que c'est une occasion miraculeuse : lorsqu'il arrivera avec les jumelles, son beau-père jusque-là si distant va vite changer de chanson. Et le carillon argentin des voix dans sa tête le pousse aussi à se précipiter. Et il court sauver les sœurs d'Adie, court les attraper pour les ramener avec lui sur la berge.*

*Emery ! C'est Tessie, les yeux sombres dans son visage de porcelaine... mais ses lèvres sont rouges.*

*Emery, vite ! C'est Laura, ses mains blanches dégoulinantes tendues vers lui et ses boucles aplaties collées sur ses joues blanches.*

*Il crie Je viens, les filles, tenez bon !*

*Soulevant des gerbes écumeuses dans sa course, de l'eau jusqu'aux mollets, de l'eau jusqu'aux genoux.*

*Il crie Tenez bon ! alors qu'elles ne font que se tenir là, dans de l'eau qui ne leur monte que jusqu'aux cuisses alors*



qu'elle lui monte aussi jusqu'aux cuisses, lui qui mesure presque un mètre quatre-vingt-dix.

L'eau du Golfe – encore fraîche, à la mi-avril – lui monte jusqu'à la poitrine quand il tend les bras vers elles et lorsqu'elles le saisissent par les poignets, leurs mains sont beaucoup plus fortes que devraient l'être des mains de petites filles ; à ce moment-là il est assez proche d'elles pour voir le reflet d'argent dans leurs yeux vitreux et sentir l'arôme salé de poisson mort qui monte de leurs cheveux en putréfaction, mais il est trop tard. Il se débat, ses cris de joie et ses encouragements à tenir bon se transforment en cris de protestation puis en cris d'horreur, et là, il est beaucoup trop tard. Ses hurlements ne durent pas longtemps, de toute façon. Les petites mains sont devenues des serres glacées qui s'enfoncent profondément dans sa chair et l'entraînent par le fond, l'eau remplit sa bouche, noyant ses cris. Il aperçoit le bateau se détachant contre les dernières braises froides du soleil et – comment ne l'a-t-il pas vu avant ? comment n'a-t-il pas compris ? –, il se rend compte que ce n'est qu'une coque pourrie, un bateau pestiféré, un bateau de mort. Quelque chose l'attend là-bas, quelque chose dans un linceul, et il hurlerait s'il le pouvait, mais à présent l'eau remplit ses yeux et il y a d'autres mains, des mains qui donnent l'impression d'être des étoiles osseuses privées de chair, qui se referment sur ses chevilles. Une serre repousse une chaussure puis tripote un orteil, comme pour jouer au « *Petit cochon qui allait au marché*<sup>25</sup> » pendant que lui se noie.

Pendant qu'Emery Paulson se noie.

---

<sup>25</sup> *This Little Piggy*, berceuse que l'on chante à l'enfant en comptant ses orteils à chaque vers.

Avril 1927

I

Quelqu'un hurlait dans le noir. On aurait dit qu'il criait lui-même : *Faites-le arrêter de hurler*. Puis il y eut un bruit mat de gifle donnée du plat de la main et le noir fut traversé de rouge, tout d'abord d'un côté, puis de l'autre. Le rouge roula vers le front de ténèbres comme un nuage de sang dans de l'eau.

« Vous frappez trop fort ! fit une voix. Jack ? »

« Patron ? Hé, patron ! » On me secouait, j'avais donc encore un corps. Une bonne nouvelle, probablement. Jack me secouait. Jack qui ? Je pouvais le trouver, mais je devais penser en crabe. Son nom était le même qu'un type de la chaîne météo...

On me secouait à nouveau. Plus brutalement.  
« *Muchacho ! Réveillez-vous !* »

Ma tête heurta quelque chose et j'ouvris les yeux. Jack Cantori était agenouillé à ma gauche, le visage tendu, l'air effrayé. Wireman se tenait debout, penché sur moi, et me secouait comme un cocktail. La poupée était posée à l'envers sur mes genoux. Je la chassai d'un revers de main avec un grognement de dégoût – oh vilain monsieur, et comment. Noveen atterrit sur le tas de guêpes mortes avec un bruit de papiers froissés.

« Il a les yeux ouverts, dit Jack. Grâce à Dieu. Vous m'entendez, Edgar ? »

— Oui », dis-je. J'avais la voix enrouée à force d'avoir crié. J'avais envie de manger, mais avant il fallait que je fasse passer du liquide dans ma gorge en feu. « Soif, pouvez pas me donner un coup de main fraternel ? »

Wireman me tendit une grande bouteille d'Évian. Je secouai la tête. « Non, du Pepsi.

— Vous êtes sûr, *muchacho* ? L'eau serait peut-être...

— Pepsi. Caféine. »

Ce n'était pas la seule raison, mais elle ferait l'affaire.

Wireman rangea l'Évian et me donna un Pepsi. Il était tiède ; j'en vidai la moitié en deux rasades, rotai, en bus à nouveau. Je regardai autour de moi, mais ne vis que mes amis et une partie d'un hall d'entrée en ruine. Mauvais, ça. Terrible, même. Ma main – je n'en avais définitivement plus qu'une, à présent – était raide et m'élançait, comme si j'en avais fait un usage intensif au cours des deux heures précédentes. Dans ce cas, où étaient les dessins ? J'avais une peur bleue que sans ces dessins tout s'estompe à la manière des rêves au réveil. Et j'avais risqué plus que ma vie pour ces informations ; j'avais risqué ma santé mentale.

Je me débattis, essayant de me remettre sur pied. Un éclair de douleur me traversa la tête, là où je m'étais cogné au mur. « Où sont les dessins ? Où sont passés les dessins, bon sang ?

— On se calme, *muchacho*, ils sont juste là. » Wireman fit un pas de côté et me montra une pile plus ou moins bien faite de feuilles tirées de mon carnet. « Vous dessiniez comme un fou, arrachant les pages au fur et à mesure. Je les ai ramassées et les ai empilées.

— Très bien. Parfait. J'ai besoin de manger. Je crève de faim. »

Ce qui me paraissait littéralement vrai.

Jack regarda autour de lui, mal à l'aise. Le couloir du devant de la maison, rempli de lumière du soleil au moment où je lui avais pris Noveen avant de dégringoler dans un trou noir, n'était plus aussi éclatant. Il ne faisait pas sombre, pas encore et, en levant la tête, je voyais que le ciel était encore bleu, mais il était clair que l'après-midi tirait à sa fin.

« Quelle heure est-il ? demandai-je.

— Cinq heures et quart », me répondit Wireman. Il n'eut pas besoin de consulter sa montre, prouvant par là qu'il suivait de près l'écoulement du temps. « Encore deux heures avant le coucher du soleil, environ. Alors s'ils ne viennent que la nuit...

— C'est ce que je pense. Cela nous donne suffisamment de temps, mais j'ai toujours besoin de manger. Nous pouvons sortir de cette ruine. Nous en avons fini avec la maison. Nous risquons cependant d'avoir besoin d'une échelle. »

Wireman souleva un sourcil mais ne posa pas de questions. « S'il y en a une, elle se trouve probablement dans la grange. Qui semble avoir assez bien résisté aux assauts du temps, en fait.

— Et la poupée ? demanda Jack. Noveen ?

— Remets-la dans la boîte d'Elizabeth et emporte-la. Elle mérite d'avoir sa place à *El Palacio*, avec le reste des affaires de Miss Eastlake.

— Prochaine étape, Edgar ? me demanda Wireman.

— Le moment voulu, je vous le dirai. Une chose avant », dis-je en pointant vers l'arme qu'il avait à la ceinture. « Ce truc-là est toujours chargé, n'est-ce pas ?

— Tout à fait. Chargeur neuf.

— Si le héron revient, il faut toujours le descendre. C'est une priorité.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est elle. Perse s'en est servie pour nous surveiller. »

## II

Nous quittâmes la maison en ruine par l'endroit où nous y étions entrés et retrouvâmes une fin d'après-midi floridienne débordant de luminosité. Le ciel était sans nuages. Le soleil lançait une traînée argentée sur le Golfe ; d'ici une heure ou deux, elle se ternirait pour prendre des teintes vieil or.

Nous repartîmes par ce qui restait du boulevard des Poivrots, Jack portant le panier de pique-nique, Wireman le sac contenant la nourriture et les carnets de croquis. Je tenais mes dessins. Les avoines de mer bruissaient contre nos pantalons. Nos ombres s'étiraient derrière nous en direction de l'épave qu'était la maison. Loin devant, un pélican vit un poisson, replia ses ailes et plongea comme un bombardier en piqué. Nous ne

vîmes pas le héron, et Charley le nain de jardin ne nous rendit pas visite. Mais, une fois au sommet de la crête, à l'endroit où le chemin basculait le long de dunes aujourd'hui érodées et pentues, nous découvrîmes autre chose.

Le *Perse*.

À l'ancre, à trois cents mètres au large. Ses voiles en parfait état étaient ferlées. Il roulait sur la houle, tel le balancier d'une horloge. D'où nous étions, on pouvait lire le nom en entier peint sur la coque, à tribord : *Perséphone*. Le navire paraissait désert – j'étais certain qu'il l'était : pendant la journée, les morts restaient morts. Mais *Perse* n'était pas morte. Nous n'avions pas cette chance.

« Mon Dieu, on dirait qu'il sort d'une de vos peintures », dit Jack dans un souffle. Il y avait un banc de pierre sur la droite du sentier, à peine visible au milieu des buissons qui avaient poussé autour et des lianes qui couraient dessus. Le jeune homme se laissa tomber sur la pierre, bouche bée.

« Non, dis-je, j'ai peint le vrai. Celui-ci n'est que le masque qu'il porte à la lumière du jour. »

Wireman se tenait à côté de Jack, abritant ses yeux de la lumière avec la main. Il se tourna vers moi. « Est-ce qu'ils le voient, depuis Don Pedro ? Ils ne voient rien, n'est-ce pas ?

— Certains le voient peut-être, dis-je. Les malades en phase terminale... les psychotiques qui ne prennent plus leur traitement... » Ce qui me fit penser à Tom. « Mais c'est à nous qu'il est destiné, pas à eux. Il est prévu que nous quitions Duma Key à son bord ce soir. La route nous sera fermée une fois le soleil couché. Les morts-vivants se trouvent peut-être tous rassemblés sur le *Perséphone*, mais il y a des choses dans la jungle. Certaines, comme le nain de jardin, sont celles qu'Elizabeth a créées, enfant. Mais il y en a d'autres qui sont apparues depuis que *Perse* s'est réveillée. » Je me tus un instant. Il me répugnait de dire la suite, mais je le fis. Il le fallait : « J'imagine que j'en suis le responsable. Tout homme a ses cauchemars personnels. »

Je pensai aux bras squelettiques se tendant au clair de lune.

« Si je comprends bien, dit Wireman d'une voix étranglée, on nous a organisé une petite croisière ?

— Oui.

— Engagés de force, comme dans la bonne vieille Angleterre de jadis ?

— À peu près, oui.

— Je pourrais pas, dit Jack, j'ai le mal de mer. »

Je souris et m'assis à côté de lui. « Le plan ne prévoit pas de voyage en mer, Jack.

— Parfait.

— Peux-tu déballer ce poulet et m'en arracher un pilon ? »

Il s'exécuta et ils me regardèrent, fascinés, dévorer un pilon et une cuisse et recommencer avec l'autre côté. Je demandai si quelqu'un voulait du blanc et, tous deux ayant refusé, je l'engloutis aussi. Au milieu de ce repas, je pensai à ma fille qui gisait, pâle et morte, à Rhode Island. Je continuai de manger, procédant méthodiquement, essuyant mes mains grasses sur mes jeans, entre deux bouchées. Ilse aurait compris. Pam, non, et Linnie probablement pas, mais Ilse, si. J'avais peur de ce qui nous attendait, mais savais que Perse avait peur, elle aussi. Si elle n'avait pas eu peur, elle n'aurait pas déployé autant d'efforts pour nous repousser : au contraire, elle nous aurait accueillis.

« Le temps presse, *muchacho*. La lumière baisse.

— Je sais. Et ma fille est morte pour toujours. Je crève pourtant encore de faim. Pas de sucré ? Un gâteau, des biscuits ? Un méga-truc bourré de calories ? »

Il n'y en avait pas. Je me rabattis sur un deuxième Pepsi et des rondelles de concombres plongées dans une sauce dite « ranch », assaisonnement qui m'a toujours fait l'effet de morve légèrement sucrée. Mon mal de tête, au moins, s'estompait. Les images qui m'étaient venues dans le noir – celles qui avaient attendu toutes ces années sous le crâne bourré de chiffons de Noveen – s'estompaient aussi, mais j'avais mes dessins pour me rafraîchir la mémoire. Je m'essuyai les mains une dernière fois et posai la pile de feuilles arrachées et froissées sur mes genoux : l'album de famille de l'Enfer.

« Gardez l'œil ouvert pour le héron », demandai-je à Wireman.

Il regarda autour de lui, eut un coup d'œil pour le bateau désert qui continuait ses mouvements de balancier sur la houle, puis revint vers moi. « Est-ce que le pistolet sous-marin ne vaudrait pas mieux pour cet oiseau de malheur ? Avec un des harpons à pointe d'argent ? »

— Non. Le héron est juste un oiseau qu'elle emprunte, comme un homme monte à cheval. Elle serait probablement ravie de nous voir gaspiller une de nos flèches sur lui, mais Perse en a terminé de faire ce qui lui plaît. » J'eus un sourire mauvais. « Cette partie de la carrière de la dame est terminée. »

### III

Wireman demanda à Jack de se lever du banc pour le débarrasser des plantes grimpantes et nous nous assîmes là, trois guerriers improbables, deux ayant la cinquantaine et un tout juste vingt ans, contemplant le golfe du Mexique d'un côté et une vieille et grande demeure en ruine de l'autre. Le panier rouge et le sac de provisions (dont il ne restait pas grand-chose) étaient posés à nos pieds. J'estimai disposer d'une vingtaine de minutes, trente tout au plus, pour leur dire ce que je savais, et que nous aurions encore assez de temps pour le reste.

Du moins, je l'espérais.

« Le contact, entre Elizabeth et Perse, était plus étroit qu'entre Perse et moi. Bien plus intense que le mien. Je ne comprends pas comment elle a pu le supporter. Une fois en possession de la poupée de porcelaine, elle vit tout, qu'elle soit présente ou non. Et elle a tout dessiné. Mais elle a brûlé les dessins les plus terribles avant de quitter Heron's Roost.

— Ceux de l'ouragan, par exemple ?

— Oui. Je crois qu'elle avait peur de leur pouvoir, en quoi elle avait raison. Mais elle voyait tout. Et la poupée a tout enregistré. Comme dans des clichés psychiques. Dans la plupart des cas, je n'ai fait que voir ce qu'a vu Elizabeth et dessiner ce qu'Elizabeth a dessiné. Vous comprenez ? »

Ils hochèrent tous les deux la tête.

« Commençons par ce chemin, autrefois une vraie route. Il allait de Shade Beach à la grange. » Je leur montrai le bâtiment tout en longueur, envahi de plantes grimpantes, où j'espérais trouver une échelle. « Je ne pense pas que le trafic de contrebande qui l'a tracé était organisé par Dave Davis, mais je suis certain qu'il devait s'agir d'un associé de Davis et qu'une bonne quantité de la gnôle qui a coulé sur la côte du Soleil était passée par Duma Key avant. De Shade Beach jusqu'à la grange de John Eastlake puis de là jusque sur le continent. Du premier choix, pour l'essentiel, destiné à un ou deux clubs de jazz de Sarasota et Venice, remis ici pour faire une fleur à Davis. »

Wireman eut un coup d'œil vers le soleil qui déclinait, puis consulta sa montre. « Un rapport avec notre situation actuelle, *muchacho* ? Je suppose que oui.

— Tiens, pardi. » Je sortis un dessin. Celui d'un tonnelet à couvercle épais, avec écrit en demi-cercle sur le flanc : TABLE et en dessous SCOTLAND. Un travail un peu salopé, car je dessinais mieux que je ne traçais les caractères d'imprimerie. « Du whisky, messieurs. »

Jack montra, sur le dessin, une vague silhouette esquissée en orange entre TABLE et SCOTLAND, un pied levé. « C'est qui, cette nana ?

— Ce n'est pas une robe, mais un kilt. Un Highlander, en principe. »

Wireman souleva un sourcil broussailleux. « Décrochera pas le premier prix, celui-là, *muchacho*.

— Elizabeth a mis Perse dans une sorte de petit tonnelet de whisky, c'est ça ? avança Jack. Ou peut-être Elizabeth et Nan Melda... »

Je secouai la tête. « Seulement Elizabeth.

— Quelle taille, ce truc ? »

J'écartai les mains d'une quarantaine de centimètres, réfléchis, les écartai encore un peu.

Jack acquiesça, mais lui aussi fronçait les sourcils. « Elle a mis la poupée de porcelaine dedans et a revissé le couvercle. Ou remis le bouchon sur la dame-jeanne. Et noyé Perse dans le sommeil. Ce qui me paraît complètement stupide, patron. Elle



était sous l'eau quand elle a commencé à appeler Elizabeth, pour l'amour du ciel ! Sur le fond du Golfe !

— Laissons ça de côté pour le moment. »

Je plaçai le dessin du tonnelet de whisky en bas de la pile et leur montrai le suivant. Nan Melda, au téléphone dans le salon. La tête rentrée dans les épaules, l'air furtif, rien que deux ou trois coups de crayon, mais qui disaient tout ce qu'il y avait à savoir sur ce que les Blancs de la région pensaient de leur personnel noir se servant du téléphone de la maison, même en cas d'urgence.

« Nous avons tout d'abord cru qu'Adie et Emery avaient appris la nouvelle par les journaux, mais ceux d'Atlanta n'ont probablement jamais rien écrit sur la noyade de deux petites filles en Floride. Lorsque Nan Melda a été sûre que les deux jumelles avaient bien disparu, elle a appelé Eastlake – le Monsieur – sur le continent pour lui apprendre la mauvaise nouvelle. Puis elle a appelé Adie, à son nouveau domicile d'Atlanta. »

Wireman se donna un coup de poing sur le genou. « Adie avait confié sa nouvelle adresse à Nan Melda ! Oui, bien sûr ! »

J'acquiesçai. « Les nouveaux mariés ont dû prendre un train le soir même, car ils étaient à Heron's Roost dès le lendemain avant la nuit.

— Les deux filles du milieu devaient déjà être arrivées, de leur côté, dit Jack.

— Oui, toute la famille était réunie. Et l'eau (je montrai l'endroit où l'élégant voilier était à l'ancre, attendant la nuit) était couverte de petits bateaux. La recherche des deux petits corps a duré au moins trois jours ; tous savaient que les jumelles étaient mortes, à ce moment-là. J'imagine que la dernière chose qu'avait John Eastlake à l'esprit était de se demander comment sa fille aînée et son mari avaient appris la nouvelle. Il ne pouvait pas penser à autre chose, au cours de ces journées, qu'à ses petites jumelles disparues.

— DISPARUES, murmura Wireman. *Pobre hombre.* »

Je pris le dessin suivant. Trois personnages dans la véranda de Heron's Roost, saluant de la main une vieille et grande voiture qui s'éloignait sur l'allée de coquillages écrasés

pour franchir les piliers de pierre et, au-delà, regagner le monde normal. Je l'avais représentée au milieu de quelques palmiers et bananiers, mais sans haie ; cette haie n'existait pas en 1927.

Par la vitre arrière de la voiture, on devinait l'ovale de deux visages qui s'étaient retournés. Je les touchai l'un après l'autre. « Maria et Hannah, dis-je, retournant à Braden School.

— C'est un peu dur, non ? » remarqua Jack.

Je secouai la tête. « Non, je ne crois pas. Les enfants ne vivent pas le deuil comme les adultes. »

Jack acquiesça. « Ouais, c'est sans doute vrai. Mais je suis surpris, tout de même...

— De quoi ? demandai-je. Qu'est-ce qui te surprend ?

— Que Perse les ait laissées partir.

— Elle ne les a pas réellement laissées partir. Elles n'allaient pas plus loin que Bradenton. »

Wireman tapota le dessin. « Et où se trouve Elizabeth, dans tout ça ?

— Partout. C'est par ses yeux que vous voyons. »

## IV

« Il ne reste pas grand-chose à dire, mais c'est le plus terrible. »

Je leur montrai le dessin suivant. Il avait été exécuté de manière aussi précipitée que les précédents, et le personnage masculin avait été représenté de dos ; j'étais néanmoins certain qu'il s'agissait de la version vivante de la chose qui avait refermé une menotte sur mon poignet, dans la cuisine de Big Pink. À présent, nous le regardions. Jack leva les yeux, se tourna vers la plage, revint sur le dessin, puis sur moi.

« C'est ici ? demanda-t-il à voix basse. Le point de vue de ce dessin... c'est ici ?

— Oui.

— C'est Emery », dit Wireman, touchant le personnage.

Il avait parlé d'une voix encore plus basse que celle de Jack. De la sueur perlait à son front.

« Oui.

— Le truc qui était dans votre maison.  
— Oui.  
— Et celles-ci, ce sont Tessie et Laura ?  
— Tessie et Lolo, oui.  
— Elles... comment dire ? Elles l'ont attiré ? Comme les sirènes, dans la mythologie grecque ?  
— Oui.  
— Dire que tout ça est arrivé, fit Jack, songeur, comme s'il cherchait à comprendre.  
— Oui, vraiment arrivé. Surtout, ne doute jamais de sa puissance », dis-je.

Wireman regarda vers le soleil, plus proche que jamais de l'horizon. La piste aveuglante, sur la mer, commençait enfin à se doré. « Terminez-en, *muchacho*, aussi vite que vous pouvez. Pour que nous puissions faire ce qui nous reste à faire et foutre le camp d'ici.

— Je n'ai pas grand-chose d'autre à vous dire, de toute façon. » Je fouillai parmi plusieurs dessins qui ne valaient guère mieux que de vagues gribouillages. « La véritable héroïne de l'histoire est Nan Melda, et nous ne connaissons même pas son nom de famille. »

Je leur montrai l'un des dessins inachevés : Nan Melda, reconnaissable au foulard noué autour de sa tête, une tache de couleur jetée pour la forme à son front et à une de ses joues, parlant à une jeune femme dans le hall d'entrée. Noveen était posée à côté, sur une table faite de quelques traits rapides reliés par un autre de forme ovale.

« La voilà, qui invente je ne sais quelle histoire qu'elle sert à Adriana après la disparition d'Emery. Qu'il a brusquement été rappelé à Atlanta ? Qu'il est allé à Tampa acheter un cadeau pour lui faire la surprise ? Je ne sais pas. N'importe quoi, pourvu que la jeune femme reste dans la maison, ou tout près.

— Nan Melda jouait la montre, observa Jack.

— C'est tout ce qu'elle pouvait faire. »

Je montrai la jungle qui avait envahi tout l'espace, entre nous et la pointe nord de Duma Key. Une jungle constituée d'une végétation qui n'avait pas sa place ici – en tout cas, pas sans une équipe d'horticulteurs, faisant des heures sup pour la

maintenir en état. « Rien de cela n'était ici en 1927, mais Elizabeth était là, elle, au sommet de son talent. J'ai la conviction que ceux qui auraient tenté de prendre la route qui quitte l'île n'auraient pas eu la moindre chance. Dieu seul sait ce que Perse avait fait dessiner à Elizabeth et qui s'y était matérialisé. Des choses qui hantaient les parages entre ici et le pont mobile.

— Adriana aurait-elle dû être la suivante ? demanda Wireman.

— Oui, puis John. Ensuite, Maria et Hannah. Parce que Perse avait l'intention de les avoir tous. Sauf Elizabeth, peut-être. Nan Melda devait savoir qu'elle n'allait pas pouvoir retenir Adriana plus d'un jour. Mais un jour suffisait. »

Je leur montrai un autre dessin. Bien que traité de manière encore plus expéditive, on voyait de nouveau Nan Melda et Libbit dans la partie peu profonde de la piscine. Noveen était sur le bord, l'un de ses bras de chiffon retombant dans l'eau. Et, à côté de Noveen, posé sur son gros ventre, il y avait le tonnelet de céramique à la grande ouverture avec le mot TABLE inscrit dessus.

« Nan Melda a dit à Libbit ce qu'elle devait faire. Et qu'elle devait le faire en dépit de tout ce qu'elle entendrait dans sa tête et des cris de Perse lui disant d'arrêter... parce qu'elle allait crier, lui avait expliqué Nan Melda, si jamais elle se rendait compte... elle devait juste espérer que Perse se rendrait compte trop tard pour que cela y change quelque chose. Et alors, Nan Melda a dit... »

Je m'interrompis. La piste du soleil couchant devenait de plus en plus lumineuse. Je devais continuer, mais les choses devenaient difficiles. Très difficiles.

« Quoi, *muchacho* ? demanda doucement Wireman. Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Qu'elle aussi risquait de crier. Et Adie. Et Papa. Mais il ne fallait pas qu'elle s'arrête. *T'arrête pas, ma petite, t'arrête jamais ou ça n'aura servi à rien.* »

Comme d'elle-même, ma main prit le Vénus noir et griffonna deux mots sous le dessin primitif de la fille et de la femme dans la piscine : arrête pas.

Mes yeux se brouillèrent de larmes. Je laissai tomber le crayon dans les avoines et m'essuyai les yeux. Pour autant que je sache, le crayon est toujours au même endroit.

« Et les harpons à pointe d'argent, Edgar ? demanda Jack. Vous n'en avez jamais parlé.

— Il n'y avait pas le moindre harpon à pointe magique à ce moment-là, dis-je d'un ton fatigué. Ils ont dû faire leur apparition plus tard, lorsque Eastlake et Elizabeth sont retournés sur Duma Key. Dieu seul sait qui en a eu l'idée, et celui qui l'a eue n'était peut-être pas entièrement convaincu de leur importance.

— Mais... », fit Jack, les sourcils encore plus froncés, « s'ils n'avaient pas les harpons d'argent en 1927... comment ont-ils...

— Pas de harpons d'argent, Jack, mais beaucoup d'eau.

— C'est ce que je ne comprends toujours pas. Perse venait de l'eau. Elle *est* faite d'eau. »

Il regarda vers le voilier, comme pour s'assurer qu'il était toujours là. Il y était.

« Exact. Mais dans la piscine, elle perdait son pouvoir. Elizabeth l'avait compris, sans en saisir les implications. Et comment l'aurait-elle pu ? Elle n'était qu'une petite fille.

— Oh, merde », s'exclama Wireman en se tapant le front. La piscine. « Une piscine d'eau douce. Et non d'eau de mer. »

Je braquai mon index sur lui.

Wireman toucha le dessin représentant le tonnelet de céramique posé à côté de la poupée. « Il était vide ? Et elles l'ont rempli avec l'eau de la piscine ?

— J'en suis certain. »

Je mis le dessin de la piscine de côté et pris le suivant. Le point de vue était une fois de plus à peu près le même que celui où nous nous tenions. Venant juste de monter au-dessus de l'horizon, un croissant de lune brillait entre les mâts d'un bateau en voie de décomposition que j'espérais ne jamais avoir à redessiner. Et sur la plage, au bord de l'eau...

« Bon Dieu, c'est affreux dit Wireman. On ne le distingue pas bien, mais c'est pourtant affreux. »

Mon bras droit me démangeait, m'élançait. *Brûlait*. Je touchai l'image de la main que j'espérais ne jamais revoir... craignant cependant de ne pas en avoir terminé.

« Je peux le voir pour nous trois », dis-je.

## **Exécuter un dessin (XI)**

*Ne pas arrêter tant que le dessin n'est pas terminé. Je ne peux pas vous dire si c'est une règle cardinale ou non, n'étant pas professeur de dessin, mais je crois que cette simple phrase résume tout ce que j'ai essayé de vous dire. Le talent est une chose merveilleuse mais il ne suffit pas. Et il arrive toujours un moment – si l'œuvre est sincère, si elle provient de ce lieu magique où se confondent pensées, souvenirs, émotions – où vous allez vouloir abandonner, où vous allez penser que si vous posez votre crayon, votre vision va se troubler, votre mémoire vous échappera, où vous allez penser que la souffrance sera abolie. Je sais tout cela à cause du dessin que je fis ce jour-là – celui du rassemblement sur la plage. Une simple esquisse, mais je crois que lorsqu'on cartographie l'Enfer, une esquisse suffit.*

*Je commençai par Adriana.*

*Elle avait passé une journée frénétique, obnubilée par la pensée de son mari, passant de la colère contre lui à la peur pour lui. Elle s'était même demandé si Papa n'aurait pas fait quelque chose de définitif, mais elle ne parvenait pas à y croire ; son chagrin l'avait rendu léthargique et catatonique depuis que les recherches avaient cessé.*

*Au coucher du soleil, sans aucun signe d'Emery, on aurait pu penser qu'elle allait devenir plus nerveuse que jamais ; au contraire, la voilà qui se calme. Elle est presque joyeuse. Elle déclare à Nan Melda qu'Emery va revenir directement, elle en est certaine. Elle le sent dans ses os et l'entend dans sa tête, où cela retentit comme une clochette d'argent. Elle suppose que cette clochette est ce qu'on appelle l'intuition féminine et que l'on n'en prend pas pleinement conscience avant d'être mariée. Elle raconte aussi cela à Nan.*

*Nan Melda hoche la tête et sourit, mais surveille étroitement Adriana. Elle la surveille depuis le début de la journée. Le compagnon de cette femme est parti pour toujours,*

*Libbit le lui a dit et Melda le croit, mais elle croit aussi qu'il est possible de sauver le reste de la famille... qu'elle-même pourra être sauvée.*

*Cela dépend beaucoup de Libbit.*

*Nan Melda se lève pour aller voir comment va son dernier bébé et touche les bracelets à son bras gauche tout en montant l'escalier. Ces bracelets d'argent lui viennent de sa Maman et elle les porte tous les dimanches matin pour aller à l'église. C'est peut-être pour cette raison qu'elle les a sortis de leur boîte aujourd'hui, qu'elle les a enfilés et remontés le long de son avant-bras jusqu'à ce qu'ils tiennent, au lieu de les laisser pendre à son poignet. Elle désire peut-être se sentir plus proche de Maman, emprunter un peu de la force tranquille qui était celle de Maman, ou encore souhaite-t-elle s'associer à quelque chose de sanctifié.*

*Libbit est dans sa chambre et dessine. Elle dessine sa famille, Tessie et Lolo certainement comprises. Tous les huit (car Nan Melda fait aussi partie de la famille, du point de vue de Libbit) se tiennent sur la plage où ils ont passé tant d'heures heureuses à nager, à pique-niquer, à construire des châteaux de sable et à se prendre par la main comme des poupées découpées, tandis que de grands sourires glissaient sur leurs visages. Comme si elle croyait pouvoir leur rendre la vie par son dessin, retrouver le bonheur par la seule force de sa volonté.*

*Nan Melda n'était pas loin de croire cela possible. L'enfant a du pouvoir. Recréer la vie, cependant, excède ce pouvoir. Recréer la vie est même au-delà de la chose sortie du Golfe. Les yeux de Nan Melda se portent sur la boîte aux choses spéciales de Libbit, puis reviennent sur la petite fille. Elle n'a vu qu'une seule fois le personnage en porcelaine sorti du Golfe, une femme minuscule enveloppée d'un vêtement avec un capuchon d'où dépassent ses cheveux mais qui cache son front.*

*Elle demande à Libbit si tout va bien. C'est tout ce qu'elle ose dire, elle ne peut aller plus loin. S'il y a réellement un troisième œil caché sous les boucles de la chose dans la boîte – un œil de chaman voyant loin –, il est impossible d'être trop prudente.*



*Libbit répond* Bien, Nan Melda, je dessine c'est tout.

*Aurait-elle oublié ce qu'elle est supposée faire ? Nan Melda ne peut qu'espérer que non, car elle doit retourner au rez-de-chaussée pour surveiller Adie. Son compagnon ne va pas tarder à l'appeler.*

*Une part d'elle-même ne peut croire que cette histoire arrive ; une autre, que toute sa vie ait été la préparation de ce moment-là.*

*Melda dit* Tu m'entendras peut-être appeler ton Papa. Dans ce cas, je veux que tu ailles chercher les affaires que tu as laissées à côté de la piscine. Ne les laisse pas dehors toute la nuit, la rosée pourrait les abîmer.

*Libbit dessine toujours, elle ne lève pas les yeux. Puis elle dit quelque chose qui réjouit le cœur plein de frayeur de Nan Melda. D'accord. Je prendrai Perse. Comme ça, je n'aurai pas peur s'il fait noir.*

*Melda dit* Vas-y avec qui tu veux, n'oublie pas de ramener Noveen, elle est toujours là, dehors.

*Elle n'a pas le temps d'en dire plus, c'est tout ce qu'elle ose faire quand elle pense à cet œil chamanique spécial, inquisiteur, qui essaie peut-être de lire dans sa tête.*

*Melda touche à nouveau ses bracelets tandis qu'elle redescend. Elle était très contente de les avoir sur elle pendant qu'elle était dans la chambre de Libbit, même si la petite poupée de porcelaine était rangée dans sa boîte métallique.*

*Elle arrive en bas juste à temps pour voir le mouvement de la robe d'Adie à l'autre bout du hall ; Adie vient d'entrer dans la cuisine.*

*C'est le moment. C'est maintenant que ça va se passer.*

*Au lieu de suivre Adie dans la cuisine, elle court jusqu'au bureau du Monsieur où, pour la première fois depuis sept ans qu'elle travaille ici, elle entre sans frapper. Le Monsieur est assis derrière son bureau, sans cravate, le col défait, les boutons de manchettes enlevés. Il tient des photos placées dans un cadre doré. Des photos de Tessie et Lolo. Il lève les yeux vers Nan Melda, des yeux rouges dans un visage déjà amaigri. Il ne paraît pas surpris que sa gouvernante fasse irruption ici sans*

*s'annoncer ; il a l'air d'être au-delà de la surprise, au-delà du choc, mais évidemment, on verra qu'il n'en est rien.*

*Il dit Qu'est-ce qu'il y a, Melda Lou ?*

*Elle dit Il faut que vous veniez tout de suite.*

*Il la regarde de ses yeux larmoyants avec le calme rageant de la stupidité. Pour aller où ?*

*Elle dit À la plage. Et apportez ça.*

*Elle montre le pistolet à harpons, accroché au mur avec plusieurs harpons courts. Les pointes sont en acier, pas en argent, et ils sont lourds. Elle le sait, elle a assez souvent porté le panier.*

*Il dit De quoi tu parles ?*

*Elle dit J'ai pas le temps d'expliquer, mais il faut venir tout de suite à la plage, si vous ne voulez pas perdre encore une petite.*

*Il se lève. Il ne demande pas laquelle de ses filles, ni ne l'interroge sur l'usage qu'il devra faire du pistolet à harpons ; il se contente de le décrocher du mur, de prendre deux harpons dans son autre main et de franchir à grands pas la pièce, marchant tout d'abord à côté de Melda puis la précédant. Le temps d'atteindre la cuisine, où Melda a vu Adie pour la dernière fois, il est carrément au pas de course et elle est en retard sur lui, même si elle court, relevant ses jupes à deux mains. Et est-elle surprise par une sortie si brusque de la torpeur dans laquelle il était plongé, par cette soudaine galvanisation dans l'action ? Non. Parce que, en dépit de la chape de son chagrin, le Monsieur a aussi compris qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas du tout, ici, qui allait de plus en plus mal.*

*La porte extérieure de la cuisine est ouverte. La brise du soir s'y coule, la repoussant sur ses gonds... sauf que ce n'est pas vraiment une brise. Le coucher de soleil est mourant. Il y aura encore de la lumière sur la plage, mais ici, à Heron's Roost, la nuit est déjà arrivée. Melda file par le porche et voit déjà le Monsieur qui court sur le sentier menant à la plage. Il n'est qu'une ombre. Elle cherche Libbit des yeux mais, bien entendu, ne la voit pas ; si Libbit est occupée à faire ce qu'elle*

*est supposée faire, elle est en route pour la piscine, en ce moment même, la boîte en forme de cœur sous le bras.*

*La boîte en forme de cœur qui contient le monstre.*

*Elle court après le Monsieur et le rattrape à hauteur du banc, l'endroit où le sentier plonge vers la plage. Il se tient là, pétrifié sur place. À l'ouest, le couchant n'est plus qu'une ligne orange maussade qui aura bientôt disparu mais il reste assez de lumière pour qu'on puisse voir Adie au bord de l'eau, et un homme qui s'avance vers elle pour l'accueillir.*

*Adriana crie Emery ! C'est la voix d'une femme folle de joie, comme s'il était parti depuis un an et non depuis un jour.*

*John Eastlake dit Que – et c'est tout.*

*Il est suffisamment sorti de sa torpeur pour courir jusqu'ici mais le voici de nouveau pétrifié. Est-ce parce qu'il voit deux autres formes, un peu plus loin, pataugeant aussi dans l'eau en direction de la plage ? Melda ne le croit pas. Elle pense qu'il regarde encore sa fille aînée tandis que la silhouette imprécise de l'homme sorti de l'eau tend vers elle des bras dégoulinants et agrippe le cou d'Adie de ses mains dégoulinantes, étouffant d'abord ses cris de joie puis l'entraînant dans le ressac.*

*Un peu plus loin au large, en attente, oscillant sur la légère houle comme un balancier d'horloge qui compte le temps en années et siècles plus qu'en minutes et heures, se détache la coque noire du bateau de Perse.*

*Melda attrape le Monsieur par le bas, lui étreignant le biceps et lui parle comme elle n'a jamais parlé à un Blanc de toute sa vie.*

*Elle dit Faites quelque chose, espèce de fils de pute ! Avant qu'il la noie !*

*Elle lui tire brutalement sur le bras. Il vient. Elle n'attend pas de voir s'il continue d'avancer ou s'il s'est à nouveau pétrifié, elle a tout oublié en ce qui concerne Libbit ; elle ne pense plus qu'à Adie. Elle doit intervenir avant que ce truc-Emery l'entraîne dans l'eau et elle doit le faire avant que les jumelles noyées puissent venir l'aider.*

*Elle crie Lâche-la ! Lâche-la !*

*Elle vole sur la plage dans une envolée de jupons. Emery a tiré Adriana, elle a de l'eau presque jusqu'à la taille, à présent elle se débat, mais elle s'étouffe aussi. Melda fonce sur eux et se jette sur le cadavre blême qui tient sa femme par la gorge. Il hurle lorsque le bras gauche de Melda, celui qui a les bracelets, vient le toucher. Un son gargouillant, comme s'il avait de l'eau dans le fond de la gorge. Il se débat comme un poisson dans la poigne de Melda et elle le griffe avec ses ongles. Elle lui arrache la peau avec une facilité écoeurante sans qu'aucun sang ne coule de la plaie livide. Les yeux de la chose roulent dans leur orbite, on dirait ceux d'une carpe dans le clair de lune.*

*Il repousse Adriana pour pouvoir se défendre contre la harpie qui l'attaque, la harpie qui porte un feu froid et répulsif à son bras.*

*Adie gémit Non, Nanny, arrête, tu lui fais mal !*

*Adie se précipite pour retenir Melda, ou au moins les séparer et c'est à ce moment-là que John Eastlake, dans l'eau jusqu'au mollet, tire avec son harpon. La pointe à triple lame atteint sa fille aînée à la gorge et elle se redresse brutalement, droite comme un I, cinq centimètres de fer dépassant devant elle et dix autres dans son dos, à hauteur de la nuque.*

*John Eastlake hurle Adie, JE NE VOULAIS PAS... !*

*Adie se tourne vers la voix de son père et fait même un pas dans sa direction, mais c'est tout ce que Melda a le temps de voir. Le mari mort de la jeune femme essaie de s'arracher à sa prise, mais elle ne veut pas le lâcher ; elle veut mettre un terme à son épouvantable demi-vie et peut-être, ce faisant, effaroucher les jumelles avant qu'elles ne soient trop près. Et elle pense (pour autant qu'elle puisse penser) qu'elle peut y arriver, car elle a vu une marque de brûlure fumante à la joue blafarde et mouillée de la chose et a compris que c'était l'effet de ses bracelets.*

*Ses bracelets d'argent.*

*La chose tend une main vers elle, sa bouche tordue d'un rictus de peur ou de furie, on ne sait. Derrière elle, John Eastlake hurle sans fin le nom de sa fille.*

*Melda grogne Vous avez fait ça ! et lorsque le truc-Emery s'empare d'elle, elle se laisse tout d'abord faire.*

*Vous et la salope qui vous tient ! aurait-elle ajouté, si les mains blêmes ne s'étaient pas refermées sur sa gorge comme elles s'étaient refermées sur celle de la pauvre Adie, et elle n'arrive qu'à gargouiller. Son bras gauche est dégagé, cependant, le bras avec les bracelets, et ce bras lui donne l'impression d'être très puissant. Elle le brandit puis l'abat de toutes ses forces sur le côté droit de la tête de la chose.*

*Le résultat est spectaculaire. Le crâne du truc-Emery cède sous l'impact, comme si sa courte immersion dans l'eau avait ramolli ce boîtier rigide. Mais non, il est toujours dur, car une écharde osseuse qui pointe à travers la crinière d'Emery entaille Melda à l'avant-bras, profondément, et du sang jaillit dans l'eau qui écume autour d'eux.*

*Deux ombres passent, l'une à sa gauche, l'autre à sa droite.*

*Lolo crie Papa ! de sa nouvelle voix argentine.*

*Tessie crie Papa, aide-nous !*

*Le truc-Emery essaie maintenant d'échapper à Nan Melda, se débattant dans de grandes éclaboussures d'eau, ne voulant plus avoir affaire à elle. Melda enfonce le pouce de sa puissante main gauche dans son œil droit, sent quelque chose de froid, comme des entrailles de crapaud sous une pierre, qui en gicle. Puis elle fait volte-face, titubant, tandis que le courant de reflux essaie de lui faucher les jambes.*

*De la main gauche, elle saisit Lolo par la nuque et la tire en arrière. « Pas question ! » grogne-t-elle et Lolo perd l'équilibre et pousse un cri de surprise et d'angoisse... mais jamais un tel cri n'était sorti avant de la gorge de la petite, comme le sait Melda.*

*John hurle Melda, arrête !*

*Il est agenouillé dans la dernière langue d'écume du ressac, Adie devant lui. La pointe du harpon dépasse de la gorge de son aînée.*

*Laisse mes filles tranquilles, Melda !*

*Elle n'a pas le temps d'écouter, juste celui d'évoquer un instant Libbit – pourquoi Libbit n'a-t-elle pas encore noyé la poupée de porcelaine ? À moins que le stratagème n'ait pas fonctionné ? La chose que Libbit appelle Percy aurait-elle pu*

*l'empêcher d'agir ? Melda sait que ce n'est que trop possible ; Libbit est puissante, mais Libbit n'est encore qu'une enfant.*

*Pas le temps d'y penser davantage. Elle tend la main vers l'autre non-morte, vers Tessie, mais sa main droite ne vaut pas la gauche et Tessie lui montre les dents et mord. Melda sent une légère douleur mais n'a pas conscience que deux de ses doigts et une partie d'un troisième lui ont été arrachés et flottent maintenant à côté de la fillette blême. Trop d'adrénaline lui fouette le sang pour qu'elle s'en rende compte.*

*Au-dessus du sommet de la colline, là où les contrebandiers ont parfois porté des palettes chargées d'alcool, se lève une lune réduite à un mince croissant qui jette ses rayons trinces sur ce cauchemar. À sa lumière, Melda voit Tessie se tourner vers son père ; voit Tessie tendre à nouveau les bras.*

*Papa ! Papa ! Aide-nous, je t'en prie ! Nan Melda est devenue folle !*

*Melda ne réfléchit pas. Elle tend le bras et saisit la fillette par les cheveux qu'elle a si souvent lavés et tressés.*

*John Eastlake hurle NON, MELDA !*

*Puis, tandis qu'il ramasse le pistolet qu'il avait laissé tomber et cherche des yeux, près du corps de sa fille, le harpon restant, une autre voix s'élève. Celle-ci vient de derrière Melda, du bateau à l'ancre dans le caldo.*

*Elle dit Tu n'aurais jamais dû te mettre en travers de mon chemin.*

*Melda, qui tient toujours la chose-Tessie par les cheveux (elle se débat et donne des coups de pied, mais la Noire en a à peine conscience), se tourne maladroitement dans l'eau et voit Perse devant le bastingage de son bateau, enveloppée de rouge. Son capuchon est rabattu en arrière et Melda se rend compte que cette créature n'a en fin de compte rien d'humain, qu'elle est quelque chose d'autre, quelque chose qui défie la compréhension d'un être humain. Dans le clair de lune, son visage est spectral et déborde de noire méchanceté.*

*S'élevant de l'eau, de maigres bras de squelette la saluent.*

*La brise agite et sépare les torsades serpentines de ses cheveux ; Melda voit le troisième œil au front de Perse ; elle la*

*voit la voyant et toute volonté de lui résister s'évapore sur-le-champ.*

*Au même instant, cependant, la tête de l'immonde déesse pivote brusquement, comme si elle avait entendu quelque chose ou quelqu'un avançant sur la pointe des pieds derrière elle.*

*Elle crie Quoi ?*

*Et ensuite : Non, repose ça ! TU NE PEUX PAS FAIRE ÇA !*

*Mais, apparemment, Libbit le peut, Libbit l'a fait, car la forme qui se tient sur le bateau se met à s'estomper, à se liquéfier... puis il n'y a plus que le clair de lune. Les bras de squelette s'enfoncent dans l'eau et disparaissent.*

*Le truc-Emery n'est plus là – a disparu, lui aussi – mais les jumelles hurlent ensemble, hurlent de peur et de dérégulation.*

*Melda crie au Monsieur Ça va aller !*

*Elle fait pivoter celle qu'elle tient par les cheveux. Elle ne pense pas qu'elle veuille s'en prendre aux vivants, pas maintenant et pas pour un bon moment.*

*Elle crie Libbit a réussi, Elle...*

*John Eastlake hurle NE TOUCHE PAS MES FILLES, BAS LES PATTES SALE NÉGRESSE !*

*Et il tire pour la seconde fois avec le pistolet.*

*Voyez-vous le harpon atteindre sa cible et percer Nan Melda de part en part ? Dans ce cas, le tableau est complet.*

*Ah, Seigneur, le tableau est complet.*

## 20

### Perse

#### I

Le dessin – non pas la dernière œuvre d'art de l'apogée d'Edgar Freemantle, mais l'avant-dernière – représentait John Eastlake agenouillé sur Shade Beach à côté du corps de sa fille, alors qu'un croissant de lune venait de se lever derrière lui sur l'horizon. Nan Melda se tenait dans l'eau jusqu'aux cuisses, une jumelle de chaque côté ; leurs visages tournés vers le ciel et mouillés étaient défigurés par des expressions de terreur et de rage. Le manche d'un harpon dépassait d'entre les seins de la Noire. Ses mains l'étreignaient et elle regardait, incrédule, l'homme dont elle avait tellement voulu protéger les filles, l'homme qui l'avait traitée de sale négresse avant de lui prendre la vie.

« Il hurlait, dis-je. Il a hurlé jusqu'à se faire saigner du nez. Jusqu'à se faire saigner d'un œil. C'est un miracle que cela n'ait pas provoqué une hémorragie cérébrale.

— Il n'y a personne sur le bateau, remarqua Jack. En tout cas, pas sur le dessin.

— Non. Perse était partie. Ce qu'avait espéré Nan Melda s'était finalement produit. L'affaire de la plage avait détourné l'attention de Perse suffisamment longtemps pour que Libbit puisse s'en occuper. La noyer dans son sommeil. » Je touchai le bras gauche de Nan Melda, sur lequel on voyait deux petits arcs ; deux traits en croix indiquaient un reflet de la lune. « Et tout cela parce que quelque chose lui avait dit de mettre les bracelets en argent de sa mère. En argent, comme un certain chandelier (je regardai Wireman). Si bien qu'il y a peut-être



quelque chose sur l'autre bord de l'équation, quelque chose qui veille un peu sur nous. »

Il acquiesça, puis montra le soleil. Dans quelques instants, il allait toucher l'horizon et la traînée de lumière qui brillait vers nous, jaune à présent, allait se fondre en un or pur. « Sauf que c'est à la nuit que les choses mauvaises sortent pour s'amuser. Où se trouve la Perse de porcelaine, aujourd'hui ? Qu'est-elle devenue après ce qui est arrivé sur la plage ?

— Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé après que John Eastlake a eu tué Nan Melda, mais je m'en fais une idée générale. Elizabeth... (je haussai les épaules)... Elizabeth était à bout, complètement vidée. Sans doute son père a-t-il dû l'entendre hurler, et c'est la seule chose qui pouvait lui faire retrouver un peu de sang-froid. Il a dû se rappeler que, même si ce qui était arrivé était atroce, il avait encore une fille vivante à Heron's Roost. Il s'est même peut-être rappelé qu'il en avait deux autres à cinquante ou soixante kilomètres de là. Ce qui le laissait avec le nettoyage de tout ce gâchis à faire. »

Jack montra l'horizon que le soleil effleurait.

« Je sais, Jack, mais nous sommes plus proches de la fin que tu crois. » Je fis apparaître la dernière feuille de dessin. C'était la plus minimaliste des esquisses, mais on ne pouvait se tromper sur ce sourire narquois. Charley, le nain de jardin. Je me levai et leur fis tourner le dos au voilier qui attendait, réduit à une silhouette noire sur fond d'or. « Vous le voyez ? leur demandai-je. Je l'ai vu, en venant de la maison. Le véritable nain de jardin, la statue, pas la projection chargée de nous effrayer quand nous sommes arrivés. »

Ils regardèrent.

« Je ne vois rien, dit Wireman, et s'il était là, je crois que je le verrais, *muchacho*. D'accord, l'herbe est haute, mais cette casquette rouge devrait être bien visible. À moins qu'il ne soit au milieu des bananiers.

— Je l'ai trouvé ! cria Jack, se mettant à rire.

— Arrête de déconner, dit Wireman, vexé... Où ça ?

— Derrière le terrain de tennis. »

Wireman regarda, commença par dire qu'il ne voyait rien, puis s'interrompit. « C'est moi qui déconne... le foutu machin à l'envers, c'est ça ?

— Oui. Et comme il n'a pas de pieds à proprement parler, c'est son socle métallique que vous voyez. Charley indique l'endroit, *amigos*. Mais nous devons tout d'abord passer par la grange. »

## II

Je n'avais eu aucune prémonition sur ce qui nous attendait en entrant dans la grange, long bâtiment enfoui sous la végétation, et ignorais que Wireman avait son Desert Eagle à la main jusqu'au moment où j'entendis la détonation.

Les portes étaient du modèle qui coulisse sur un rail, mais celles-ci ne rouleraient plus jamais ; elles avaient rouillé sur place, et cela depuis des dizaines d'années, laissant un passage de plus de deux mètres entre elles. De la mousse espagnole verdâtre pendait devant comme un rideau, cachant le haut de l'ouverture entre les deux battants.

« Ce que nous cherchons... », commençai-je et c'est à cet instant que le héron s'avança vers nous, battant des ailes, son œil bleu en feu, son long cou tendu en avant, son bec jaune claquant. Il s'envola dès qu'il eut franchi le seuil et il ne faisait aucun doute qu'il avait mes yeux pour cible. C'est alors que le Desert Eagle avait rugi et l'œil bleu brillant disparut avec le reste de sa tête au milieu d'un nuage de gouttelettes de sang. Il me heurta, aussi léger qu'une pelote de fils entourant une carcasse vide, puis tomba à mes pieds. Au même instant, j'entendis un cri aigu et argentin de rage dans ma tête.

Et pas moi seulement. Wireman grimâça, Jack lâcha les poignées du panier de pique-nique et porta les mains à ses oreilles. Puis il n'y eut plus rien.

« Et un héron mort », commenta Wireman, mais d'une voix qui n'était pas tout à fait assurée. Il tâta le paquet de plumes du bout de sa botte, puis le repoussa de mes pieds. « Pour l'amour du ciel, n'en parlez surtout pas à la Société

protectrice des animaux. Abattre un oiseau de cette espèce me vaudrait une amende de cinquante mille dollars et cinq ans de prison.

— Comment avez-vous su ? » demandai-je.

Il haussa les épaules. « Qu'est-ce que ça fait ? Vous m'avez dit de lui tirer dessus si je le voyais. Vous *Ranger* solitaire, moi *Tonto*.

— Mais vous aviez tiré votre arme.

— J'ai eu ce que Nan Melda aurait sans doute appelé une intuition, comme lorsqu'elle avait pris les bracelets de sa mère, répondit Wireman, mais sans sourire. Disons que quelque chose veille sur nous et n'en parlons plus. Et, après ce qui est arrivé à votre fille, j'estime qu'il nous doit bien un petit coup de main. Mais nous devons faire ce qui nous incombe.

— Gardez simplement votre pétard à la main pendant que nous le faisons, dis-je.

— Oh, vous pouvez y compter.

— Jack ? Saurais-tu comment on fait pour charger le pistolet-harpon ? »

Aucun problème de ce côté-là non plus. On allait faire parler l'argent.

### III

L'intérieur de la grange était sombre, et pas seulement parce que la crête, entre nous et le Golfe, nous coupait de l'éclairage direct du soleil couchant. Le ciel était encore très lumineux et le toit était craquelé et troué, mais les plantes grimpantes avaient tout obstrué. La lumière tamisée et verdâtre d'aquarium qui tombait de ce toit n'inspirait pas confiance.

La zone centrale du bâtiment était presque vide ; on n'y voyait qu'un antique tracteur sans roues, posé sur ses massifs axes de transmission ; mais dans un coin notre puissante torche révéla quelques outils rouillés et une échelle en bois appuyée au mur. Elle était sale et sa faible hauteur me déprima. Jack l'essaya pendant que Wireman l'éclairait. Il se mit à sauter sur le second barreau, ce qui provoqua un inquiétant craquement.

« Arrête de sauter là-dessus, dis-je, et va la poser près de la porte. C'est une échelle, pas un trampoline.

— Je ne me sens pas tranquille, dit-il. Le climat de la Floride n'est pas idéal pour les échelles en bois.

— À cheval donné, on ne regarde pas les dents », fit observer Wireman.

Jack prit l'échelle et grimaça sous l'averse de poussière et de cadavres d'insectes qui tomba des barreaux supérieurs. « Facile à dire. C'est pas vous qui allez monter dessus, avec votre poids.

— Moi, je suis le tireur d'élite du groupe, *niño*, répliqua Wireman. Chacun son boulot. » Il s'efforçait de prendre un ton décontracté, mais je le sentais tendu et il paraissait fatigué. « Où sont les autres tonnelets de céramique, Edgar ? Parce que je n'en vois aucun.

— Dans le fond, sans doute. »

J'avais raison. Il y avait peut-être une dizaine de ces tonnelets de Table Whiskey tout au fond du bâtiment. Si j'ai ajouté *peut-être*, c'est que c'était difficile à dire. On les avait mis en miettes.

## IV

Entourant les plus gros débris de céramique ou mélangés à eux, brillait du verre brisé. Sur la droite de cette pile, nous vîmes deux carrioles à bras d'un modèle ancien, renversées toutes les deux. Sur la gauche, une masse était appuyée au mur, son fer rouillé, son manche de bois envahi de mousse.

« Quelqu'un s'est offert une petite séance de casse-bouteilles, dit Wireman. Qui a pu faire ça ? Emery ?

— C'est possible. Probable, même. »

Pour la première fois, je me demandais si elle n'allait pas nous battre, en fin de compte. Il nous restait encore un peu de jour, mais moins que ce que j'avais espéré et infiniment moins que ce que j'aurais aimé pour être tranquille. Et à présent... dans quoi allions-nous noyer son simulacre de porcelaine ? Dans une conne de bouteille d'Évian ? Pas une mauvaise idée,

en un certain sens. Ces foutues bouteilles sont en plastique et, à en croire les écologistes, elles ont une durée de vie de plusieurs siècles. Le personnage de céramique, cependant, ne passerait pas par le goulot.

« Dans ce cas, quelle est la position de repli ? demanda Wireman. Le réservoir d'essence du vieux tracteur ? Ça pourrait faire l'affaire ? »

L'idée de noyer Perse dans ce réservoir me fit frissonner de partout. Il devait se réduire à de la dentelle rouillée, à l'heure actuelle. « Non. Ça n'irait pas, j'en ai peur. »

Il dut sentir une nuance de panique dans ma voix, car il me prit le bras. « Calmez-vous. On va trouver un truc.

— Oui, mais quoi ?

— Nous allons la ramener à Heron's Roost, c'est tout. On trouvera bien un truc, là-bas. »

Je ne me souvenais que trop bien, cependant, dans quel état les tempêtes avaient mis la vaste demeure qui dominait autrefois la pointe de Duma Key, la réduisant à une façade. Puis je me demandai combien de récipients nous y trouverions, en particulier dans la mesure où il ne restait qu'une quarantaine de minutes avant que Perse ne fasse débarquer un commando pour mettre un terme à notre intrusion. Seigneur, avoir oublié un objet aussi élémentaire qu'un récipient étanche !

« Merde ! explosai-je, donnant un coup de pied dans les débris de céramique et de verre et les faisant voler. Merde !

— Du calme, *vato*. Ça ne sert à rien de s'énerver. »

Il avait raison, cela ne servait à rien. Et elle ne demandait qu'à me voir me mettre en colère, non ? Le bon vieil Edgar coléreux serait d'autant plus facile à manipuler. J'essayai de me calmer, mais la rengaine *Je peux le faire* était sans effet, cette fois. Je n'avais pourtant que cela. Et que fait-on, quand on ne peut même plus se rabattre sur une bonne vieille colère ? On reconnaît la vérité.

« Très bien, dis-je. Mais je ne sais pas quoi faire.

— Détendez-vous, Edgar, intervint alors Jack avec le sourire. À partir de maintenant, j'en fais mon affaire.

— Quoi ? Que veux-tu dire ?

— Faites-moi confiance. »

## V

Tandis que nous regardions Charley, le nain de jardin, dans une lumière qui avait définitivement pris des nuances violettes, un couplet absurde (tiré d'un blues ancien de Dave Van Ronk) me vint à l'esprit : *Maman a acheté un poulet mais c'était un canard et elle l'a posé les pattes en l'air sur la table.* Charley n'était ni un poulet ni un canard, mais ses jambes, lesquelles ne se terminaient pas par des pieds mais par un socle métallique sombre, étaient effectivement en l'air. Sa tête, en revanche, avait disparu. Elle s'était écrasée au milieu d'un carré de planches anciennes couvertes de mousses et de lianes.

« Qu'est-ce que c'est, *muchacho* ? Vous le savez ?

— Je suis à peu près sûr qu'il s'agit d'une citerne. J'espère seulement qu'il ne s'agit pas de la fosse septique. »

Wireman secoua la tête. « Il ne les aurait pas mises dans de la merde, quel qu'ait été son état mental. Jamais de la vie. »

Jack nous regarda tour à tour, Wireman et moi, une expression d'horreur sur son jeune visage. « Adriana serait là-dedans ? Et la nounou ?

— Oui, dis-je. Je croyais que tu l'avais compris. Mais le plus important est que *Perse* s'y trouve aussi. Et la raison pour laquelle je pense que c'est une simple citerne est que...

— ...est qu'Elizabeth a dû insister pour que la salope soit mise dans une tombe pleine d'eau, acheva Wireman d'un ton sinistre. D'eau douce. »

## VI

Charley était lourd et les planches qui recouvraient le trou dissimulé dans les herbes hautes étaient plus pourries que les barreaux de l'échelle. Bien évidemment : contrairement à l'échelle, le couvercle de bois avait été exposé aux intempéries. Il fallait procéder avec soin, en dépit des ombres qui s'épaississaient, et nous ignorions quelle serait la profondeur de la citerne. Nous avons finalement réussi à déplacer

suffisamment le gêneur pour que Jack et Wireman puissent le saisir par ses jambes bleues légèrement pliées. Je dus mettre un pied sur le couvercle de bois pour les aider ; étant le plus léger des trois, il me revenait de le faire. La planche plia sous mon poids, émit un long grincement inquiétant et laissa échapper un souffle d'air malsain.

« Sortez de là, Edgar ! » cria Wireman tandis que Jack, au même instant, s'exclamait : « Oh, putain, ce truc va passer au travers ! »

Ils s'emparèrent de Charley pendant que je battais en retraite, Wireman tenant le nain de jardin par ses genoux ployés et Jack par la taille. Un instant, je crus qu'ils allaient dégringoler dans le trou avec leur fardeau. Puis, poussant simultanément un cri d'effort, ils tombèrent en arrière, le nain de jardin de jardin sur eux. Son visage ricanant et sa casquette rouge étaient couverts de gros insectes mous. Plusieurs tombèrent sur le visage grimaçant de Jack et l'un d'eux directement dans la bouche ouverte de Wireman. Il s'étrangla sur un cri, le recracha et bondit sur ses pieds, toujours crachant et se frottant les lèvres. Jack se releva à son tour, dansant en cercle autour de lui, chassant les bestioles de sa chemise.

« De l'eau ! meugla Wireman, donnez-moi de l'eau ! J'ai eu une de ces saletés dans la bouche, je l'ai sentie qui rampait sur ma putain de langue !

— Pas d'eau », répondis-je après avoir fouillé dans le sac à provision considérablement allégé. Dans ma position agenouillée, je sentais, beaucoup trop à mon gré, les odeurs qui montaient du trou maintenant dégagé. L'odeur d'une tombe qui vient d'être profanée. Ce qui, bien sûr, était le cas. « Seulement du Pepsi.

— Seulement du Pepsi pour ceux qui ont la pépie, pas de Coke », chantonna Jack avant de partir d'un rire dément.

Je tendis la boîte de soda à Wireman. Il la regarda un instant, incrédule, puis arracha l'opercule. Il en prit une bonne gorgée, recracha un jet brun mousseux, recommença l'opération. Il avala le reste en quatre grandes rasades.

« Ay, caramba, vous êtes sans pitié, Van Gogh. »

Je regardais Jack. « Qu'est-ce que tu en penses ? Nous allons pouvoir le déplacer ? »

Le jeune homme étudia les planches puis se laissa tomber à genoux et se mit à arracher les plantes grimpantes qui s'accrochaient à leurs bords. « Ouais, répondit-il, mais il faut d'abord dégager ces saloperies du couvercle.

— On aurait dû amener une barre à mine », dit Wireman, qui crachotait toujours — on ne pouvait pas le lui reprocher.

« Je ne pense pas qu'elle nous aurait été très utile, observa Jack. Le bois est trop pourri. Aidez-moi, Wireman. » Et comme je me mettais à genoux à côté de lui, il ajouta : « Pas la peine, patron. C'est un boulot pour des gens qui ont deux bras. »

Je ressentis une nouvelle bouffée de colère — l'ancienne colère était très proche, maintenant — et luttai du mieux que je pus contre elle. Je les regardai pendant qu'ils faisaient le tour du couvercle circulaire, à genoux, arrachant la végétation tandis que la lumière s'estompait dans le ciel. Un seul oiseau passa. Les ailes repliées, sur le dos. On voit ça, et on est pris de l'envie de réserver une chambre dans l'asile de cinglés le plus proche. De préférence pour un séjour de longue durée.

Les deux hommes, partis côte à côte, se rapprochaient de l'autre côté. « Le pistolet-harpon est-il bien chargé, Jack ? » demandai-je.

Il leva les yeux. « Oui, pourquoi ?

— Parce que cela va se régler au poteau, en fin de compte. »

## VII

Jack et Wireman s'agenouillèrent d'un côté du couvercle et moi de l'autre. Le ciel, au-dessus de nous, avait pris une nuance indigo qui n'allait pas tarder à tourner au violet. « À trois, dit Wireman. *Uno... dos... TRES!* » Ils tirèrent le couvercle à eux pendant que je le poussai du mieux que je pus avec mon bras restant. Ce qui n'était cependant pas négligeable, car le bras en question s'était passablement musclé depuis mon arrivée sur Duma Key. Un instant, le couvercle résista. Puis il glissa vers Jack et Wireman, révélant un croissant d'obscurité tel un



sourire de bienvenue tout noir. Puis il devint une lune à moitié pleine avant de s'arrondir complètement.

Jack se leva. Wireman aussi. Celui-ci examinait ses mains, à la recherche d'insectes. « Je sais ce que vous ressentez, lui dis-je, mais je ne crois pas que vous allez avoir le loisir de vous épouiller complètement.

— D'accord, mais tant que vous n'aurez pas eu un de ces *maricones* sous la dent, vous ne saurez jamais ce que je ressens.

— Dites-nous ce que nous devons faire maintenant, patron », intervint Jack.

Mal à l'aise, il regardait dans le trou d'où montait toujours une puanteur malsaine.

« Wireman ? Vous avez déjà tiré avec ce pistolet sous-marin, n'est-ce pas ?

— Oui, sur cible. Avec Miss Eastlake. Je vous ai déjà dit que j'étais le tireur d'élite du groupe, il me semble.

— Alors, tenez-vous sur vos gardes. Jack, allume la torche. »

À sa tête, je voyais bien qu'il n'en avait guère envie, mais nous n'avions pas le choix ; nous n'avions aucun moyen de revenir en arrière tant que nous ne serions pas parvenus à nos fins. Et si nous n'y parvenions pas, il n'y aurait aucun retour en arrière.

Pas par voie terrestre, en tout cas.

Jack prit la lourde lampe-torche, la brancha et braqua le puissant rayon dans le trou. « Bon Dieu... », marmonna-t-il.

Il s'agissait effectivement d'une citerne aux parois en roche corallienne mais, à un moment donné au cours des quatre-vingts dernières années, le sol avait bougé et une fissure avait dû s'ouvrir (probablement dans le fond) si bien que l'eau s'était évacuée. Ce que révéla la torche était une fosse humide envahie de mousse d'environ trois mètres de profondeur pour un diamètre d'à peu près un mètre cinquante. Gisant au fond, emmêlés dans une étreinte qui avait duré quatre-vingts ans, il y avait deux squelettes dans des haillons pourris. Des insectes s'activaient dessus. Des crapauds blanchâtres – des *petits garçons* – sautillaient entre les os. Un harpon était posé à côté

de l'un des squelettes ; la pointe du second était toujours fichée dans la colonne vertébrale jaunâtre de Nan Melda.

Le rayon de lumière se mit à osciller. Parce que le jeune homme qui la tenait oscillait lui-même.

« Tu vas pas nous tomber dans les pommes, Jack ! dis-je sèchement. C'est un ordre !

— Ça va, patron », répondit-il. Mais il ouvrait de grands yeux vitreux et, derrière la torche – qui tremblait encore dans sa main –, son visage était blanc comme du parchemin. « Vraiment.

— Bien. Éclaire-nous ça encore. Non, sur la gauche. Encore un peu... Oui, là. »

Nous vîmes un tonnelet de Table Whiskey, à présent réduit à une forme bossue sous son épaisse couverture de mousse. L'un des crapauds blafards était accroupi dessus. Il leva vers moi un œil malveillant à demi voilé d'une membrane nictitante.

Wireman consulta sa montre. « Il nous reste... quelque chose comme un quart d'heure avant la nuit. Un peu plus, peut-être, ou un peu moins. Alors... ?

— Alors, Jack, place l'échelle dans le trou et je descends.

— Edgar... *mi amigo*... vous n'avez qu'un bras. »

— Elle m'a pris ma fille. Elle a assassiné Ilse. Ce boulot me revient et vous le savez.

— Très bien. » Wireman regarda Jack. « Reste la question du récipient étanche.

— Ne vous inquiétez pas », répondit le jeune homme. Il prit l'échelle et me tendit la torche. « Éclairez-moi, Edgar. Je vais avoir besoin de mes deux mains. »

Il lui fallut ce qui me parut un temps fou pour disposer l'échelle à sa satisfaction, mais elle finit par être calée sur le fond, entre les os du bras tendu de Nan Melda (on devinait encore les bracelets d'argent, sous la mousse) et l'une des jambes d'Adriana. L'échelle était vraiment très courte : son barreau supérieur était à soixante centimètres en dessous du niveau du sol. Ce n'était pas un problème ; Jack me tiendrait, voilà tout. Je fus tenté de renouveler la question de Wireman sur le récipient étanche pour la poupée de porcelaine, puis votai contre. Jack paraissait tout à fait sûr de lui là-dessus et je

décidai de lui faire confiance. Il était en réalité trop tard pour faire autrement.

C'est alors qu'une voix s'éleva dans ma tête, parlant d'un ton très bas, presque méditatif : *Arrêtez maintenant et je vous laisserai repartir libres.*

« Jamais », dis-je.

Wireman me regarda, mais sans surprise. « Vous l'avez entendue vous aussi, hein ? »

## VIII

Après m'être allongé sur le ventre, je me coulai dans la fosse. Jack m'agrippait par les épaules. Wireman se tenait à côté de lui, le pistolet-harpon chargé dans une main, les trois pointes d'argent de réserve glissées dans sa ceinture. Posée sur le sol, la lampe-torche éclairait vivement le tas de plantes grimpantes et de végétation déracinées.

La puanteur de la citerne était puissante. Je sentis le chatouillis d'une bestiole qui remontait le long de ma jambe. J'aurais dû mettre le bas de mes pantalons dans mes bottes, et non par-dessus, mais il était un peu tard pour y penser.

« Vous sentez l'échelle ? demanda Jack. Vous y êtes ?

— Non, je... »

Puis mon pied toucha le premier barreau. « Ça y est. Tiens bon.

— Je ne vous lâcherai pas, vous en faites pas. »

*Descends là-dedans et je te tue.*

« Vas-y, essaye un peu, dis-je. Je viens te faire la peau, salope, alors applique-toi. »

Je sentis la main de Jack me serrer spasmodiquement l'épaule. « Bordel, patron, vous êtes sûr...

— Sûr. Contente-toi de me tenir. »

L'échelle comptait six barreaux. Jack put me tenir jusqu'au troisième ; à ce moment-là, j'étais dans la fosse jusqu'à la poitrine. Il me proposa la torche. Je secouai la tête. « Non, sers-t'en pour m'éclairer.

— Vous n'avez pas pigé. Ce n'est pas pour vous éclairer, c'est pour *elle*. »

Je ne comprenais toujours pas.

« Dévissez le haut. Enlevez les piles et mettez-la à l'intérieur. Je vous passerai l'eau. »

Wireman partit d'un rire qui n'avait rien de joyeux. « Voilà qui plaît à Wireman, *niño*. » Puis il se pencha vers moi. « Allez-y, maintenant. Salope ou pas, noyez-la et qu'on en finisse avec elle. »

## IX

Le quatrième barreau cassa. L'échelle se renversa et je tombai, serrant toujours la torche sous mon moignon ; le rayon fusa d'abord vers le ciel de plus en plus sombre, puis éclaira les blocs de corail envahis de mousse. Ma tête entra en contact avec l'un de ces blocs et je vis des étoiles. L'instant suivant, je me retrouvai allongé au milieu d'un tas d'ossements, face à l'éternel sourire d'Adriana Eastlake Paulson. L'un des crapauds blafards sauta d'entre ses dents couvertes de mousse et je le repoussai avec la lampe.

« *Muchacho* ! cria Wireman.

— Ça va, patron ? » cria Jack.

Je saignais de la tête – je sentais un filet de sang chaud couler sur mon visage – mais je pensai que ce n'était pas bien grave ; j'avais vécu des choses bien pires au Pays des Mille Lacs. Et si l'échelle était de travers, elle tenait encore debout. Sur ma droite, il y avait le tonnelet de whiskey couvert de mousse, le but de tous nos efforts. Un second crapaud était posé dessus, à présent. Ils virent que je les regardais et me sautèrent au visage, l'œil exorbité, la gueule grande ouverte. Perse devait certainement regretter qu'ils n'aient pas des dents, comme le gros garçon de Libbit, autrefois. Ah, le bon vieux temps...

« Ça va », dis-je en repoussant les crapauds et me remettant péniblement sur mon séant. Des os se brisèrent sous moi et tout autour de moi. Enfin, pas tout à fait. Ils ne se brisèrent pas. Ils étaient trop vieux et trop humides pour casser.

Ils commencèrent par plier avant de se rompre. « Vous allez me passer l'eau. Dans le sac. Faites juste attention à ne pas me le balancer sur la tête. »

Je regardai Nan Melda.

*Je vais te prendre tes bracelets d'argent, lui dis-je, mais ce n'est pas du vol. Si tu es quelque part près de là et que tu assistes à ça, j'espère que tu considèreras que je fais bien. Que je ne fais que prendre le relais.*

Je les fis glisser le long des restes du cadavre et les mis à mon propre poignet, obligé de lever le bras et de laisser la gravité se charger de les bloquer sur mon avant-bras. Au-dessus de moi, Jack se penchait, tête la première, dans la citerne. « Attention, Edgar ! »

Le sac tomba. L'un des os que j'avais cassé durant ma chute perça le plastique et de l'eau commença à couler. Je poussai un cri de peur et de colère, ouvris le sac et regardai à l'intérieur. Seule l'une des bouteilles en plastique était crevée, l'autre était intacte. Je me tournai vers le tonnelet de céramique, glissai ma main au milieu du magma visqueux que recouvrait la mousse et travaillai à le libérer. L'objet ne voulut pas venir, sur le coup ; mais la chose qui était à l'intérieur m'avait pris ma fille et j'avais bien l'intention de l'avoir. Finalement, il roula vers moi. À ce moment-là, un gros morceau de corail se détacha de la paroi, derrière le tonnelet, et tomba lourdement dans le fond boueux de la citerne.

Je braquai la lumière sur le tonnelet. La couche visqueuse était plus mince du côté resté face au mur et je pus distinguer l'Écossais en kilt, un pied levé derrière lui comme s'il sautillait. Je vis aussi la fêlure qui descendait droit jusqu'en bas sur son flanc incurvé. Le tonnelet rempli d'eau prise dans la piscine par Libbit en 1927 fuyait depuis qu'il avait été heurté par le bloc de pierre resté calé contre lui : maintenant, il était presque à sec.

J'entendais quelque chose s'agiter à l'intérieur.

*Je te tuerai si tu n'arrêtes pas, mais si tu renonces, je te laisserai partir. Toi et tes amis.*

Je sentis mes lèvres se retrousser sur un sourire mauvais. Et Pam n'avait-elle pas vu un sourire semblable lorsque ma

main s'était refermée sur sa gorge ? Bien sûr que si. « Tu n'aurais pas dû tuer ma fille. »

*Arrête maintenant, ou je prends aussi les deux autres.*

Wireman m'appela à cet instant, le désespoir palpable dans sa voix : « Vénus vient d'apparaître, *amigo*. C'est mauvais signe. »

J'étais assis contre une paroi humide, les inégalités du corail s'enfonçant dans mon dos, les ossements s'enfonçant dans mes jambes. Mes mouvements étaient restreints et, dans quelque contrée lointaine, ma hanche m'élançait douloureusement – elle ne hurlait pas encore, mais cela n'allait sans doute pas tarder. Comment allais-je m'y prendre pour grimper à l'échelle, dans cet état, je n'en avais aucune idée, mais j'étais trop en colère pour m'en soucier.

« Pardonne-moi, Miss Cookie », murmurai-je à l'intention d'Adriana, lorsque j'enfonçai la lampe-torche entre ses mâchoires osseuses. Puis je pris le tonnelet de céramique à deux mains... car j'avais à nouveau mes deux mains. Je repliai ma bonne jambe, repoussant le magma de boue et d'os du talon de ma botte, brandis le tonnelet dans le rayon poussiéreux de lumière et l'abattis sur mon genou relevé. La céramique se craquela un peu plus et, s'il s'en écoula un peu d'eau fangeuse, elle ne se cassa pas.

Perse hurla à l'intérieur et je sentis que mon nez commençait à saigner. La lumière de la lampe-torche se modifia. Elle devint rouge. Dans cet éclat écarlate, les deux têtes de mort de Nan Melda et Adriana Paulson paraissaient ricaner. Je regardai les parois couvertes de mousse de cette fosse ignoble dans laquelle j'étais descendu de mon propre chef et vis d'autres visages : ceux de Pam... de Mary Ire, tordu de rage tandis qu'elle abattait la crosse de son arme sur le crâne d'Ilse... de Kamen, rempli d'une ultime expression de surprise alors qu'il s'effondrait, victime d'une crise cardiaque foudroyante... de Tom, braquant son volant pour expédier sa voiture à cent trente à l'heure contre un mur de béton.

Pire encore, je vis Monica Goldstein hurlant *Vous avez tué mon petit chien !*

« Qu'est-ce qui se passe, Edgar ? » C'était la voix de Wireman, arrivant de mille kilomètres.

Je pensai à Sharky Puppy chantant « Dig » sur The Bone. Je me voyais disant à Tom, *Cet homme est mort dans son pick-up.*

*Alors mets-moi dans ta poche et partons tous les deux, dit-elle. Nous voguerons ensemble dans ta véritable nouvelle vie et toutes les villes du monde seront à tes pieds. Tu vivras longtemps... je peux arranger ça... et tu seras le plus grand artiste de ton temps. On te traitera à l'égal de Goya. De Léonard.*

« Edgar ? » il y avait de la panique dans la voix de Wireman. « Des gens arrivent du côté de la plage. Je crois que je les entends. C'est très mauvais signe, *muchacho.* »

*Tu n'en as pas besoin. Nous n'en avons pas besoin. Ils ne sont rien... rien que du personnel.*

Rien que du personnel. À ces mots, une fureur écarlate envahit mon esprit, alors que mon bras droit repartait vers le néant. Mais avant qu'il ait complètement disparu... avant que ne cesse mon emprise, sur ma fureur comme sur le foutu tonnelet tout craquelé...

« Colle-toi ça dans le trou-mignon, espace de soulope ! » hurlai-je, soulevant à nouveau le récipient de céramique au-dessus de mon genou relevé et douloureux. « Colle-toi ça dans le trou de cale ! » Je l'abattis aussi fort que je pus. Il y eut un élanement cuisant dans cette bosse osseuse, mais plus supportable que ce à quoi je m'étais attendu... et c'est comme ça que les choses se passent en général, non ? « Colle-toi ça dans ton foutu poste arrière ! »

Le tonnelet ne cassa pas ; déjà fissuré, il explosa littéralement et inonda mon jean du résidu gluant qui tapissait encore le fond, sur deux ou trois centimètres. En tomba une petite figurine en porcelaine, une femme enveloppée d'un grand manteau à capuchon. La main qui retenait les pans du manteau à hauteur du cou n'était pas une main, en réalité, mais une serre. Je rattrapai l'objet. Je n'avais pas le temps de l'étudier, ils arrivaient – aucun doute là-dessus, je pouvais faire confiance à Wireman et Jack – mais j'eus celui de voir que Perse était

extraordinairement belle. À condition, bien sûr, d'ignorer la main griffue et le troisième œil qu'on devinait sous les cheveux qui lui retombaient sur le front, sous le capuchon. La délicatesse de la statuette était telle qu'elle en était presque translucide. À ceci près que, lorsque je voulus la casser en deux entre mes mains, ce fut comme vouloir briser de l'acier.

« Edgar ! hurla Jack.

— Tenez-les en respect ! rétorquai-je. Vous devez les tenir en respect ! »

Je mis la statuette dans la poche poitrine de ma chemise et ressentis immédiatement une chaleur malsaine se répandre sur ma peau. Et une vibration. Peu fiable, mon bras chaman avait de nouveau disparu, si bien que je calai la bouteille d'Évian sous mon moignon pour en dévisser le bouchon. Je répétais cette procédure maladroite et laborieuse avec l'autre bouteille, où restait un peu d'eau.

D'en haut, Wireman cria d'une voix presque parfaitement assurée : « N'avancez plus ! Cette arme a une pointe d'argent ! Je n'hésiterai pas à tirer ! »

La réaction à cette menace fut claire, même depuis le fond de la citerne. « *Tu t'imagines que tu pourras recharger assez vite pour nous trois ?*

— Non, Emery », répondit Wireman. Il lui parlait comme à un enfant, et d'un ton encore plus ferme. Je ne l'ai jamais autant aimé qu'à ce moment-là. « Je commencerai par toi. »

Le moment le plus difficile, le plus terrible, était arrivé.

Je commençai à dévisser la tête de la lampe-torche. Au deuxième tour, la lumière s'éteignit et je me retrouvai plongé dans une obscurité presque totale. Je fis tomber les piles du corps en acier de la torche, puis cherchai à tâtons la première bouteille d'eau. Mes doigts se refermèrent dessus et je versai le contenu dans le corps de la torche, au jugé. J'ignorais combien le cylindre pouvait contenir, mais j'avais estimé qu'une bouteille devait suffire. Je m'étais trompé. Je tendais déjà la main vers la seconde bouteille lorsque les ténèbres ont dû envahir Duma Key. Je dis cela parce que c'est à cet instant-là que le petit personnage en porcelaine s'anima dans ma poche.



## X

Chaque fois que j'éprouve des doutes sur la réalité de la scène de la citerne, je n'ai qu'à regarder l'embouteillage de cicatrices blanches sur le côté gauche de ma poitrine pour les balayer. Qui me verrait torse nu ne les remarquerait pas spécialement ; à cause de mon accident, mon corps est un véritable réseau routier de cicatrices et ce petit amas regroupé tend à disparaître au milieu des plus spectaculaires. Mais ces blessures ont été infligées par les dents d'une poupée vivante. Des dents qui ont déchiré la chemise et la peau pour atteindre le muscle, en dessous.

Des dents qui voulaient atteindre mon cœur.

## XI

Je faillis bien renverser la deuxième bouteille d'eau avant de réussir à la rattraper. Ce fut surtout la surprise, mais il y avait aussi la douleur, et c'est celle-ci que me fit crier. Je sentis de nouveau mon sang couler, cette fois sous ma chemise, et s'accumuler à hauteur de ma ceinture. Elle se tordait dans ma poche, se contorsionnait, ses dents mordant, labourant, creusant, s'enfonçant de plus en plus profondément. Je dus l'arracher et un bon morceau de chemise et de peau ensanglantées vint avec elle. La figurine avait perdu son aspect lisse, son contact froid. Elle était brûlante et se contorsionnait dans ma main.

« Approche donc un peu ! cria Wireman là-haut. Approche donc, si tu veux y goûter ! »

Elle enfonça ses minuscules dents de porcelaine, aussi effilées que des aiguilles, dans les chairs qui séparaient mon pouce de mon index. Je hurlai. Elle aurait pu s'en tirer, en dépit de ma fureur et de ma détermination, mais les bracelets de Nan Melda glissèrent à ce moment-là et je la sentis qui s'animait d'un mouvement de répulsion dans le fond de ma paume. Elle réussit même à passer une jambe entre mon majeur et mon

annulaire. Je l'étreignis de toutes mes forces, paralysant l'objet. La paralysant, elle. Ses mouvements ralentirent. Je ne pourrais jurer qu'un des bracelets la touchait – l'obscurité était totale – mais j'en suis pratiquement certain.

D'en haut me parvint le souffle creux d'air comprimé du pistolet à harpons, suivi d'un cri qui me donna l'impression de cisailer mon cerveau. En dessous – ou derrière – j'entendis Wireman hurler : « Passe derrière moi, Jack ! Prends l'une des... » Puis plus rien, rien que les grognements sourds de mes amis et le rire coléreux et inhumain de deux enfants mortes depuis longtemps.

Le corps de la lampe-torche était coincé entre mes genoux et personne n'avait besoin de m'expliquer que tout pouvait aller de travers dans ces ténèbres, en particulier pour un manchot. Je n'aurais pas une seconde chance. Ce sont des occasions où il vaut mieux ne pas hésiter.

*Non ! Arrête ! Ne fais pas...*

Je la laissai tomber dedans et le résultat fut immédiat : À l'extérieur de la fosse, les rires coléreux des fillettes se transformèrent en cris d'horreur et de surprise. Puis j'entendis Jack. Il paraissait hystérique et à moitié fou, mais jamais je n'avais été aussi heureux de ma vie d'entendre parler quelqu'un.

*« C'est ça, foutez le camp ! Foutez le camp avant que votre putain de bateau mette les voiles et vous abandonne ! »*

J'avais maintenant un problème délicat à résoudre. Je tenais le corps de la lampe-torche dans ma main gauche, et la statuette était à l'intérieur... mais la partie supérieure était quelque part à côté de moi, sans que je puisse la voir. Et je n'avais pas de seconde main pour la chercher à tâtons.

*« Wireman ! Vous êtes là, Wireman ? »*

Après quelques instants assez longs pour planter quatre graines de peurs différentes et commencer à les faire pousser, il répondit : « Oui, *muchacho*, toujours là.

— Et ça va ?

— L'une d'elles m'a griffé et il faudra désinfecter la plaie, mais sinon, ça va. Pour l'essentiel, nous allons bien tous les deux.

— Jack ? Peux-tu me rejoindre en bas ? J'ai besoin d'un coup de main. » C'est alors, assis les genoux relevés au milieu des ossements, le corps cylindrique de la lampe-torche brandi comme le flambeau de la statue de la Liberté, c'est alors que je me mis à rire.

Certaines choses sont tellement vraies qu'on ne peut pas faire autrement.

## XII

Ma vue s'était suffisamment adaptée à l'obscurité pour que je puisse distinguer une forme plus sombre qui parut s'abaisser en flottant dans la citerne : Jack descendait par l'échelle. Le corps de la torche vibrait dans ma main, faiblement, certes, mais vibrait tout de même. Je me représentai une femme se noyant dans le cylindre étroit en acier, mais repoussai cette image. Elle était trop proche de ce qui était arrivé à Ilse, et ce monstre que je venais d'emprisonner n'avait rien à voir avec Ilse.

« Un barreau manque, dis-je. Si tu ne veux pas mourir là en bas, tu as intérêt à faire très attention.

— Peux pas mourir ce soir », répliqua-t-il, mais d'une voix si ténue et tremblante que je ne l'aurais jamais reconnue. « J'ai un rancart demain.

— Félicitations.

— Grand mer... »

Il avait oublié le barreau manquant. L'échelle bougea. Un instant, je crus qu'il allait me dégringoler dessus, et dégringoler sur la torche que je tenais verticalement. L'eau se renverserait, *elle* en sortirait et nous aurions fait tout cela pour rien.

« Qu'est-ce qui se passe ? cria Wireman d'en haut. Qu'est-ce qui se passe, bordel ? »

Jack reprit l'équilibre contre la paroi, sa main ayant pu, à la dernière seconde, s'accrocher à une aspérité de la roche. Je crus distinguer l'une de ses jambes plongeant jusqu'au barreau suivant (et intact). C'est alors que j'entendis le bruit

caractéristique du tissu qui se déchire. « Merde, dit-il, oh merde, bordel de merde... »

— Qu'est-ce qui se passe ? rugit presque Wireman.

— Le sieur Jack Cantori vient de déchirer le fond de son pantalon, répondis-je. Et maintenant, fermez-la une minute. Jack ? Tu y es presque. Elle est dans la torche, mais je n'ai qu'une main et je ne peux pas ramasser la partie qui se visse. Viens la chercher. Ça m'est égal que tu me marches dessus, mais surtout, ne renverse pas la torche. Compris ?

— O-OK... Bon Dieu, Edgar, j'ai bien cru que j'allais passer cul par-dessus tête.

— Moi aussi. Descends, maintenant. Mais lentement. »

Son premier pas fut pour ma cuisse – ce fut douloureux – son second pour l'une des bouteilles vides d'Évian qui craqua sous sa botte. Puis il marcha sur quelque chose qui se rompit avec un craquement mou, un son en quelque sorte raté.

« Qu'est-ce que c'était que ce truc, Edgar ? demanda-t-il, donnant l'impression d'être au bord des larmes. Que...

— Rien. »

J'étais à peu près sûr qu'il venait d'écraser le crâne d'Adriana. Sa hanche heurta le corps de la torche et une eau froide inonda mon poignet. À l'intérieur de ma tête un œil terrible, d'un noir verdâtre – la couleur de l'eau à la profondeur atteinte par un dernier reste de lumière – s'ouvrit alors. Il regarda mes pensées les plus enfouies, les lieux où la colère dépasse la rage et devient homicide. Il vit... puis *mordit*. Comme on mordrait dans une prune. Je n'oublierai jamais cette sensation.

« Fais gaffe, Jack, on n'a pas de place, ici. Comme dans un sous-marin de poche. Fais autant attention que possible.

— Je panique un peu, patron. J'ai tendance à être claustrophobe.

— Inspire à fond. Tu peux faire ça. Nous serons bientôt sortis. Tu n'aurais pas des allumettes ? »

Il n'en avait pas. Ni de briquet. Jack n'avait rien contre une demi-douzaine de bières le samedi soir, mais il n'avait pas la moindre trace de suie dans les poumons. S'ensuivirent de longues, longues minutes cauchemardesques — Wireman

prétend que ça n'a pas pris plus de quatre minutes, mais moi j'ai eu l'impression que cet épisode en avait duré trente, au bas mot. Jack s'agenouilla, tâtonna au milieu des ossements, se releva, se déplaça un peu, s'agenouilla encore, tâtonna à nouveau. Mon bras commençait à être fatigué. Ma main s'engourdissait. Le sang continuait à couler de ma blessure à la poitrine, soit parce qu'il coagulait mal, soit parce qu'il ne coagulait pas du tout. Mais c'était ma main qui m'inquiétait le plus. Je la sentais de moins en moins et j'eus bientôt l'impression que je ne tenais plus le corps de la torche : je ne le voyais pas, je n'en sentais pas le contact contre ma peau. La sensation de poids, dans ma main, avait été anéantie par les pulsations fatiguées de mes muscles. Je dus lutter contre l'envie de heurter le cylindre contre la paroi de la citerne pour être sûr que je la tenais toujours, même en sachant que je risquais, ce faisant, de le faire tomber. Je commençais à me dire que la tête de la torche était enfouie au milieu du fatras des ossements et des fragments d'os, que jamais Jack ne la trouverait sans éclairage.

« Qu'est-ce qui se passe ? cria Wireman.

— On prend not' pied ! » rétorquai-je.

Du sang dégouлина dans mon œil gauche, me picotant, et je cillai pour le chasser. J'essayai de penser à Ilse, ma Miss Si-C'est-Ainsi, et fus horrifié de me rendre compte que je ne me souvenais plus de son visage.

« C'est la berde, c'est l'horrock, on travaille dessus.

— Quoi ?

— Le berdier ! Un vrai petit berdier ! Bordel, vous êtes sourdingue, Wireman ? »

La torche ne s'inclinait-elle pas ? Je me mis à le craindre. L'eau coulait peut-être sur ma main, trop engourdie pour que je la sente. Mais si jamais le cylindre métallique était droit et que je tentais de corriger sa position, je pouvais rendre les choses encore pires.

*Si l'eau se vide, sa tête va émerger en quelques secondes. Et tout sera terminé. T'es au courant, n'est-ce pas ?*

Oui, je le savais. Je restai paralysé dans le noir, redoutant de faire le moindre mouvement. Je saignais et j'attendais. On avait annulé le temps et la mémoire était un fantôme.

« Le voilà, dit enfin Jack. C'était pris dans une cage thoracique. Attendez... ça y est.

— Grâce au Ciel... merci mon Dieu. » Je devinais sa silhouette devant moi, une forme plus sombre, un genou en terre entre mes jambes maladroitement repliés au milieu de débris osseux ayant jadis appartenu à la fille aînée de John Eastlake. Je lui tendis le cylindre. « Revisse-le dessus. Vas-y doucement, je ne vais pas pouvoir la tenir droite bien longtemps.

— Heureusement, dit-il, j'ai mes deux mains. »

Il en posa une sur la mienne, raffermissant ma prise, et entrepris de revisser la tête sur le corps de la torche. Il ne s'arrêta qu'une fois, pour me demander pourquoi je pleurais.

« C'est de soulagement, dis-je. Vas-y. Finis le boulot. Dépêche-toi. »

Quand ce fut fait, je lui repris la torche. Elle n'était pas aussi lourde qu'avec les piles, mais je m'en fichais. Je voulais m'assurer que la tête était vissée à fond. Il me sembla que oui. Je demandai à Jack de le faire vérifier à nouveau par Wireman quand il serait remonté.

« Pas de problème.

— Et essaie de ne pas casser encore un barreau. Je vais en avoir besoin.

— Passez celui qui a été cassé, Edgar, et je vous tirerai sur le reste du trajet.

— D'accord, et je ne dirai à personne que tu as déchiré le fond de ton pantalon. »

Il réussit à rire de ma petite plaisanterie. Je regardai sa silhouette noire pendant qu'elle escaladait l'échelle, faisant un effort plus grand pour franchir le barreau manquant. J'eus un moment de doute lorsque j'eus la vision terrible de minuscules mains de porcelaine dévissant le couvercle de la torche depuis l'intérieur – oui, alors même que j'étais sûr que l'eau douce l'avait immobilisée – mais Jack ne cria pas, ne tomba pas à la renverse et l'instant passa. Il y avait un cercle un peu moins sombre au-dessus de ma tête et il l'atteignit finalement.

Lorsqu'il fut debout à l'extérieur, Wireman m'interpella. « Et maintenant, à vous, *muchacho*.

— Une minute. Vos petites copines sont parties ?

— En courant. La permission à terre est terminée, j'en ai bien l'impression.

— Et Emery ?

— Ça, vous le verrez vous-même, je crois. Montez donc. »

Je répétais : « Une minute. »

Je m'appuyai de la tête contre le corail envahi de mousse, fermai les yeux et tendis la main, jusqu'à ce que je sente quelque chose de lisse et rond. Puis mon index et mon majeur se glissèrent dans deux creux qui ne pouvaient être que des orbites vides. Et ainsi je fus certain que c'était le crâne d'Adriana que Jack avait écrasé...

*Tout se termine aussi bien que possible à la pointe de l'île, dis-je à Nan Melda. Et comme tombe, c'est pas terrible, mais il est bien possible que vous n'y restiez pas tellement plus longtemps, ma chère.*

« Puis-je garder vos bracelets ? Je risque peut-être d'en avoir encore besoin.

— Edgar ? demanda un Wireman apparemment inquiet. À qui parlez-vous ?

— À celle qui les a vraiment arrêtés. »

Et comme celle qui les avait vraiment arrêtés ne me demanda pas de lui rendre ses bracelets, je les gardai sur moi et entrepris de franchir la dure épreuve de me remettre debout. Des fragments d'os et de céramique couverts de mousse, délogés, tombèrent en pluie sur mes pieds. Mon genou gauche (le bon) était enflé et douloureux contre le tissu déchiré de mon pantalon. Ma tête bourdonnait, j'avais la poitrine en feu. L'échelle me paraissait mesurer au moins un kilomètre, mais je distinguai les silhouettes de Wireman et Jack penchées sur le rebord de la citerne, attendant de m'agripper quand – si jamais j'y arrivais – je serais à portée de main.

*La lune est aux trois quarts pleine, cette nuit, et je ne pourrais la voir que lorsque je serai sorti de ce trou dans le sol.*

Je me lançai donc.

### XIII

La lune s'était levée, grasse et jaune, au-dessus de l'horizon oriental, inondant de sa pâle lumière la jungle luxuriante qui avait envahi la pointe sud de Duma Key, dorant le flanc de la maison en ruine de John Eastlake, la maison où il avait vécu avec ses six filles – aussi heureux que possible, j'imagine, jusqu'au jour où la petite Libbit était tombée de la carriole tirée par un poney et où tout avait changé.

Elle dorait aussi le vieux squelette encroûté de corail qui gisait sur le matelas de plantes grimpantes arrachées par Wireman et Jack pour dégager la citerne. En regardant les restes d'Emery Paulson, un fragment de Shakespeare, remontant à mes études secondaires, me vint à l'esprit et je le récitai à voix haute : « Par cinq brasses de fond gît ton père... ce sont des perles en place de ses yeux<sup>26</sup>. »

Jack frissonna violemment, comme si un vent fort et chargé d'humidité le caressait ; il serra même ses bras autour de son corps. C'était trop pour lui.

Wireman se pencha et ramassa un des os longs et minces du bras. Il se fragmenta en trois, sans un bruit. Emery Paulson était resté longtemps, très longtemps dans la mer. Un harpon dépassait de sa cage thoracique envahie de coquillages. Wireman le retira, obligé de faire un effort pour détacher la pointe du sol dans lequel elle s'était enfoncée.

« Comment avez-vous fait pour tenir les Jumelles d'Enfer en respect, une fois votre pistolet déchargé ? » lui demandai-je.

Wireman tint l'arme dans sa main comme si c'était un poignard.

Jack acquiesça. « Oui. J'en ai pris aussi un à sa ceinture et j'ai fait comme lui. Je ne sais pas combien de temps on aurait pu tenir, à vrai dire. Elles étaient comme des chiens enragés. »

Wireman remit le harpon qu'il avait utilisé pour se débarrasser d'Emery à sa ceinture. « Pour ce qui est de tenir longtemps, dit-il, il faudrait peut-être envisager un autre

---

<sup>26</sup> *La Tempête*, Acte I, scène 2.



réceptacle pour votre nouvelle poupée, Edgar. Qu'est-ce que vous en pensez ? »

Il avait raison. Il était difficile d'imaginer Perse passant les quatre-vingts prochaines années dans une lampe-torche Garrity. Je me demandai déjà quelle était l'épaisseur de la plaque qui séparait les piles de la tête. Et le rocher qui s'était détaché de la paroi, dans la citerne, et avait fissuré le tonnelet de Table Whiskey ? Était-ce un accident ? Ou bien une victoire finale de l'esprit sur la matière, après des années de patient travail ? La version perséenne du prisonnier qui creuse le mur de sa cellule avec une petite cuillère patiemment aiguisée ?

Pour le moment, la torche remplissait son rôle, et béni soit l'esprit pratique de Jack Cantori. Non, c'est trop mesquin. Dieu bénisse Jack.

« Je connais un joaillier qui travaille l'argent à Sarasota, dit Wireman. Un Mexicain qui est un véritable artiste. Miss Eastlake possède – possédait – quelques pièces de lui. Je suis sûr que je pourrais lui faire fabriquer un tube étanche assez grand pour contenir la torche. Ce qui nous donnerait ce que les compagnies d'assurances appellent une double couverture. Ce sera cher, et alors ? S'il n'y a pas d'embrouilles, je vais être extrêmement riche. Vous en faites pas pour ça, *muchacho*.

— *La lotería*, dis-je machinalement.

— *Sí*, la foutue *lotería*. Jack ? aide-moi à balancer Emery dans la citerne. »

Jack fit la grimace. « Oui, bon... mais je n'ai pas trop envie de le toucher.

— C'est moi qui vais vous donner un coup de main, dis-je. Tiens la torche, Jack. Allons-y, Wireman. »

À nous deux, nous fîmes rouler Emery dans le trou, y jetant ensuite les morceaux qui s'étaient détachés du cadavre – du moins ceux que nous avons pu retrouver. Je me souviens encore de son sourire corallien, pétrifié, lorsqu'il bascula dans la fosse pour rejoindre son épouse. Et parfois, bien entendu, il apparaît dans mes rêves. Rêves dans lesquels je les entends m'appeler dans la nuit, me demandant si je ne voudrais pas descendre les retrouver. Et parfois, dans ces rêves, c'est ce que je fais. Parfois,

je me précipite dans les ténèbres puantes de cette fosse juste pour abolir mes souvenirs.

Des rêves dont je me réveille en hurlant, me débattant dans le noir avec une main qui n'est plus là.

## XIV

Wireman et Jack remirent le couvercle de bois en place, puis nous retournâmes jusqu'à la Mercedes d'Elizabeth. Nous avançons lentement et avec peine et, à la fin du trajet, je me rendis compte que je ne marchais plus : je me traînais. À croire que mon horloge interne avait remonté le temps jusqu'en octobre dernier. Je rêvais déjà des cachets d'antalgique qui m'attendaient à Big Pink. J'en prendrais trois, décidai-je. Trois feraient non seulement disparaître la douleur, mais, avec un peu de chance, me vaudraient peut-être, en plus, au moins quelques heures de sommeil.

Mes deux amis me demandèrent tour à tour si je ne voulais pas passer mon bras par-dessus leur épaule. Je refusai. Cette marche n'allait pas être ma dernière, cette nuit. Il me manquait encore la dernière pièce du puzzle, mais j'avais mon idée. Qu'est-ce qu'Elizabeth avait dit à Wireman, déjà ? *Vous allez vouloir, mais il ne faudra pas.*

Trop tard, trop tard, trop tard.

L'idée n'était pas claire. La seule chose claire, c'était le brassage des coquillages. Bruit que l'on entendait de partout dans Big Pink ; mais pour en percevoir pleinement l'effet, il fallait arriver par l'extérieur. C'était là qu'ils donnaient le plus l'impression d'un murmure de voix. Quand je pense à toutes ces nuits que j'ai gaspillées à peindre alors que j'aurais pu les écouter...

Cette nuit, j'allais les écouter.

Une fois les piliers franchis, Wireman fit une pause. « *Abyssus abyssum invocat*, dit Wireman.

— L'Enfer invoque l'Enfer », répéta Jack en anglais, puis il poussa un soupir.

Wireman me regarda. « D'après vous, nous aurons des problèmes, sur le chemin du retour ?

— À présent ? Non.

— Et nous en avons terminé, ici ?

— Tout à fait.

— Devrons-nous revenir un jour ?

— Non », répondis-je. Je me tournai vers les ruines de la maison, rêveuses sous le clair de lune. Ses secrets avaient été percés. Je me rendis compte que nous avions oublié la boîte en forme de cœur de Libbit sur place, mais c'était peut-être mieux ainsi. Qu'elle y reste. « Personne ne viendra plus jamais ici. »

Jack me regarda, curieux et un peu effrayé. « Comment pouvez-vous le savoir ?

— Je le sais. »

## Les coquillages au clair de lune

### I

Nous ne rencontrâmes aucun problème sur le chemin du retour. L'odeur était toujours présente, mais moins entêtante ; en partie parce qu'une bonne brise venait de se lever, soufflant du Golfe, et en partie parce que c'était simplement... *mieux*, à présent.

Les lumières de la cour d'*El Palacio* se déclenchaient automatiquement et c'était merveilleux de les voir clignoter dans la nuit. Dans la maison, Wireman passa méthodiquement de pièce en pièce, allumant les lumières au fur et à mesure ; allumant partout, jusqu'à ce que la maison dans laquelle Elizabeth avait passé l'essentiel de sa vie ressemble à un transatlantique entrant au port au milieu de la nuit.

Une fois *El Palacio* tout illuminé, nous prîmes une douche, tour à tour, nous passant la lampe-torche remplie d'eau comme des coureurs se transmettant le relais. Il y en avait toujours un qui la tenait. Wireman y alla le premier, puis Jack, puis moi. Après la douche, nous procédâmes à une inspection mutuelle et toutes les éraflures et blessures furent traitées à l'eau oxygénée. J'étais celui qui en présentait le plus et, quand je me rhabillai, tout mon corps me picotait.

Je terminai par les bottes et j'étais en train de les lacer laborieusement avec une seule main, lorsque Wireman entra dans la chambre d'amis, la mine grave. « Il y a un message de la police de Tampa sur le répondeur, dit-il. Il faut que vous l'écoutez. Attendez, laissez-moi vous aider. »

Il s'agenouilla devant moi et entreprit de lacer mes bottes. Je constatai sans surprise qu'il y avait davantage de gris dans

ses cheveux... et soudain, je fus saisi d'une bouffée d'angoisse. Je le pris par sa puissante épaule. « La torche ! Est-ce que Jack...

— Du calme. Il s'est installé dans le salon des porcelaines de Miss Eastlake et il la tient sur ses genoux. »

Je n'en pressai pas moins le pas. J'ignore ce que je m'attendais à trouver – la pièce vide, la lampe dévissée sur le tapis au milieu d'une flaque d'eau, peut-être, ou bien Jack transformé en la salope aux mains griffues et au troisième œil, évadée du vieux tonnelet craquelé –, mais en fait il était sagement assis, tenant la torche, l'air troublé. Je lui demandai s'il allait bien. Et j'observai attentivement ses yeux. Si jamais quelque chose... n'allait pas... je crois que je l'aurais vu dans ses yeux.

« Non, ça va. Mais ce message de la police... » Il secoua la tête.

« Eh bien, écoutons-le. »

Un homme, se présentant comme l'inspecteur Samson, disait qu'il cherchait à joindre Edgar Freemantle et Jerome Wireman pour leur poser quelques questions sur Mary Ire. Il tenait tout particulièrement à parler à Mr. Freemantle, s'il n'avait pas quitté Rhode Island ou le Minnesota – où, d'après ce qu'il avait compris, le corps de sa fille avait été transporté pour y être enterré.

« Je comprends que Mr. Freemantle doit être très affecté en ce moment, disait Samson, et ces questions sont celles de la police de Providence ; nous savons que Mr. Freemantle a été récemment interviewé par cette femme, et je me suis porté volontaire pour lui parler ainsi qu'à vous-même, Mr. Wireman, si possible. Je peux vous dire par téléphone ce qui intéresse le plus la police de Providence, en espérant que le message sera enregistré jusqu'au bout... » Il le fut. Et le dernier élément se mit en place.

## II

« C'est dément, Edgar, dit Jack pour la troisième fois, commençant à avoir l'air désespéré. Totalemment dément. » Il se tourna vers Wireman. « Dites-le-lui !

— *Un poco loco* », admit Wireman, mais je connaissais la différence entre *poco* et *muy*, même si Jack l'ignorait.

Nous étions dans la cour, entre la berline de Jack et la vieille Mercedes. La lune voguait haut dans le ciel. Le vent avait forcé. Le ressac martelait la plage et, à un peu moins de deux kilomètres de là, les coquillages, sous Big Pink, devaient discuter de toutes sortes de choses étranges : *muy asustadoras*. « Mais je crois que je pourrais lui parler toute la nuit sans le faire changer d'avis.

— Parce que vous savez que j'ai raison, dis-je.

— Que vous *pourriez* avoir raison, me corrigea Wireman. Et je vais vous dire une chose : Wireman a l'intention de plier ses vieux genoux trop gros et de prier pour cela. »

Jack regarda la torche que je tenais à la main. « Au moins, n'emportez pas ça, dit-il. Excusez-moi de le dire comme ça, patron, mais il faut être foutrement cinglé pour la prendre !

— Je sais ce que je fais », répliquai-je. Pourvu que j'aie raison, pensai-je. « Et restez ici, tous les deux. N'essayez pas de me suivre. » Je brandis la torche en direction de Wireman. « J'ai votre parole d'honneur.

— Très bien, répondit Wireman. Ma parole d'honneur vaut ce qu'elle vaut, mais je vous la donne. Une question pratique, cependant : êtes vous certain que deux aspirines suffiront pour vous faire regagner votre maison par la plage ou allez-vous terminer à quatre pattes, style alligator ?

— J'y arriverai sur mes deux jambes.

— Et vous me passerez un coup de fil.

— Et je vous passerai un coup de fil. »

Il m'ouvrit les bras pour *un abrazo*. Je le serrai contre moi et il m'embrassa sur les deux joues. « Je vous aime, Edgar, me dit-il. Vous êtes un sacré bonhomme. *Sano como una manzana*.

— Là, je sèche. »

Il haussa les épaules. « Restez comme vous êtes, si vous préférez. »

Jack me tendit la main gauche – la bonne, il apprenait vite, ce garçon – puis décida qu’au fond, me serrer dans ses bras était d’actualité. Dans mon oreille, il murmura : « Donnez-moi la torche, patron.

— Peux pas. Désolé », répondis-je en murmurant aussi.

Je m’engageai dans l’allée par laquelle on gagnait l’arrière de la maison, celle qui rejoignait le caillebotis donnant sur la plage. C’était là, il y avait mille ans, que j’avais rencontré le grand gaillard que je laissais maintenant derrière moi. Il était assis sous un parasol à rayures. Il m’avait offert un thé vert glacé, très rafraîchissant. Et il avait dit, *Ainsi, l’étranger boiteux est enfin arrivé.*

*Et maintenant il repart, pensai-je.*

Je me tournai. Ils me regardaient.

« *Muchacho !* » me lança Wireman.

Je crus qu’il allait me demander de revenir pour que nous reparlions encore un peu de tout ça, pour que nous réfléchissions encore. Je l’avais sous-estimé.

« *Vaya con Dios, mi hombre.* »

Je lui adressai un dernier salut et tournai à l’angle de la maison.

### III

C’est ainsi que j’entrepris, le long de la rive jonchée de coquillages, ma dernière Grande Marche sur la Plage, boitant aussi bas et ayant autant mal que lors des premières. À ceci près que celles-ci s’étaient déroulées dans la lumière rose du petit matin, au moment le plus calme de la journée, les seuls mouvements étant ceux des vaguelettes venant lécher le sable et des nuages bruns d’oiseaux de mer passant devant moi. Ce soir, c’était différent. Ce soir, le vent rugissait, les vagues se précipitaient rageusement sur la grève, où elles se suicidaient au lieu de se poser en douceur. Au large, la houle moutonnait et, à plusieurs reprises, je crus distinguer le *Perse* du coin de l’œil ;

mais chaque fois que je me tournais pour mieux le voir, il n'y avait rien. Dans mon coin du Golfe, il n'y avait que le clair de lune.

J'avancais en traînant la patte, étreignant la torche, et pensais au jour où j'avais arpenté cette plage avec Ilse. Elle m'avait demandé si c'était le plus bel endroit du monde et je lui avais répondu que non, qu'il y avait au moins trois autres endroits encore plus beaux... sauf que j'avais tout oublié de ces endroits, sinon que leur nom était difficile à prononcer. Ce dont je me souvenais le plus clairement était qu'elle m'avait dit que je méritais d'habiter un bel endroit et d'avoir du temps pour me reposer. Du temps pour guérir.

Mes larmes commencèrent alors à monter et je ne fis rien pour les retenir. La main avec laquelle j'aurais pu les essuyer était prise par la torche, et je les laissai donc couler.

## IV

J'entendis Big Pink avant de vraiment la voir. Jamais les coquillages n'avaient grondé aussi bruyamment sous la maison. J'avancai encore un peu et m'arrêtai. Elle était juste devant moi, forme noire qui effaçait les étoiles. Encore quarante ou cinquante pas laborieux, et la lumière de la lune commença à révéler les détails. Toutes les lumières étaient éteintes, y compris celle que je laissais presque toujours allumées dans la cuisine et dans la Salle Floride. Il pouvait s'agir d'une coupure de courant due au vent, mais je n'y croyais pas.

Je pris alors conscience que les coquillages me parlaient avec une voix que je reconnaissais. Rien de plus normal : c'était la mienne. L'avais-je toujours su ? Je suppose que oui. À un certain niveau, à moins d'être fou, nous connaissons tous les différentes voix que prend notre imagination, je crois.

Et celles de nos souvenirs, bien entendu. Eux aussi ont des voix. Demandez donc à ceux qui ont perdu un membre, ou un enfant, ou dû renoncer à un rêve longtemps entretenu... Demandez à tous ceux qui se reprochent une mauvaise décision, en général prise dans la chaleur du moment (un moment qui, la



plupart du temps, est *rouge*). Oui, nos souvenirs ont des voix. Souvent tristes et qui élèvent leurs clameurs comme des bras tendus dans la nuit.

J'avançai, laissant derrière moi une empreinte qui trahissait un pied traînant. La masse noire de Big Pink se rapprocha. Elle n'était pas en ruine, comme Heron's Roost, mais ce soir elle était hantée. Ce soir, un fantôme m'y attendait. Ou peut-être quelque chose de plus solide.

Il y eut une rafale plus violente et je regardai à ma gauche, du côté d'où venait le vent. Le bateau était maintenant là, en effet, sans feux, silencieux, ses voiles réduites à des haillons faseyant dans le vent. En attente.

*Tu pourrais aussi bien t'en aller*, disaient les coquillages tandis que je me tenais dans le clair de lune, à moins de vingt mètres de ma maison. *Efface l'ardoise – c'est faisable, personne ne le sait mieux que toi – et mets simplement les voiles. Laisse toute cette tristesse derrière toi. Si tu veux jouer, tu dois payer. Qu'est-ce qui est le mieux ?*

« Le mieux, c'est que je n'aie pas à partir tout seul », dis-je.

Il y eut une nouvelle rafale. Les coquillages murmurèrent. Et des ténèbres, sous la maison, de là où le lit d'ossements mesurait près de deux mètres d'épaisseur, une forme plus sombre encore se détacha et s'avança dans le clair de lune. Elle resta penchée un instant, comme si elle réfléchissait, puis vint vers moi.

*Elle* vint vers moi. Mais ce n'était pas Perse ; Perse avait été noyée dans le sommeil.

Ilse.

## V

Elle ne marchait pas ; je ne m'étais d'ailleurs pas attendu à la voir marcher. Elle se traînait. C'était un miracle – de magie noire – qu'elle puisse seulement se déplacer.

Après mon dernier échange téléphonique avec Pam (parler de conversation serait exagéré), j'étais sorti par la porte de derrière et j'avais cassé le manche du balai – celui qui me

servait à dégager le sable de l'allée conduisant à la boîte aux lettres. Puis je m'étais avancé, sur la plage, jusqu'à l'endroit où le sable mouillé brillait. Je ne m'étais pas rappelé ce que j'avais fait ensuite, parce que je ne le voulais pas. Évidemment. Mais à présent, je m'en souvenais parce qu'il le fallait, parce que mon petit bricolage se tenait devant moi. C'était Ilse et ce n'était pas Ilse. Son visage était là, se brouillait et n'était plus son visage. Sa silhouette était là, puis elle devenait informe avant de se reconstituer à nouveau. Des fragments d'avoine de mer et des débris de coquillages se détachaient de ses joues, de sa poitrine, de ses hanches et de ses jambes quand elle marchait. Un rayon de lune illumina un œil qui était d'une limpidité à briser le cœur, qui était le sien à briser le cœur, puis cela disparut, pour réapparaître encore, brillant dans le clair de lune.

L'Ilse qui se traînait vers moi était faite de sable.

« Papa », dit-elle. Elle avait une voix sèche, rêche même, comme si elle avait eu des coquillages dans la gorge. Sans doute y en avait-il.

*Vous allez vouloir, mais il ne faudra pas*, avait dit Elizabeth... mais parfois on est incapable de se retenir.

La fille-sable tendit une main. Il y eut une rafale de vent et ses doigts, à l'extrémité de cette main, dépouillés des grains minuscules qui la composaient, se brouillèrent et s'affinèrent jusqu'à l'os. Un tourbillon de sable l'entoura et sa main grossit de nouveau. Ses traits se métamorphosaient comme un paysage sous des nuages d'été passant rapidement. C'était fascinant... hypnotisant.

« Donne-moi la torche, me dit-elle. On ira ensuite à bord ensemble. Sur le bateau, je pourrai être comme dans ton souvenir. Ou bien... tu n'auras pas à te souvenir de quoi que ce soit. »

Les vagues montaient à l'assaut de la plage. Elles rugissaient sous les étoiles, l'une après l'autre. Sous la lune. Sous Big Pink, les coquillages élevaient la voix : ma voix, se disputant avec elle-même. Amène le copain. Je gagne. Assieds-toi dans le pote. Tu gagnes. Devant moi se tenait une Ilse faite de sable, une houri changeante sous la lumière d'une lune aux trois quarts pleine, ses traits jamais les mêmes d'une seconde à

l'autre. Elle était Ilse à neuf ans ; Ilse à quinze ans, partant pour son premier vrai rancart ; Ilse telle que je l'avais vue lorsqu'elle était descendue de l'avion en décembre dernier ; Ilse l'étudiante avec une bague de fiançailles au doigt. J'avais devant moi celle qui avait toujours été ma préférée – n'était-ce pas pour cette raison que Perse l'avait tuée ? – et qui tendait la main vers la lampe-torche. Torche qui était mon billet d'embarquement pour une longue croisière sur les mers d'oubli. Bien sûr, il pouvait s'agir d'un mensonge... mais parfois, il faut savoir saisir sa chance. Et en général, on le fait. Comme le dit Wireman, *nous nous racontons tellement d'histoires qu'on pourrait en faire notre gagne-pain.*

« Mary a apporté des sacs de sel avec elle. Plein de sacs de sel. Elle les a mis dans la baignoire. La police aimerait savoir pourquoi. Mais jamais elle ne croirait la vérité, n'est-ce pas ? »

Elle se tenait entre moi et les vagues qui brisaient dans un bruit de tonnerre. Elle se tenait là, se dissipant dans le vent et se reformant avec le sable qui l'entourait, qui était à ses pieds. Elle se tenait là et ne disait rien, gardant seulement la main tendue pour prendre ce qu'elle était venue chercher.

« Te dessiner dans le sable n'aurait pas suffi. Même être noyée par Mary n'aurait pas suffi. Cela devait se faire dans de l'eau salée (je jetai un coup d'œil à ma torche). Perse lui a soufflé ce qu'il fallait faire. À l'aide de mon tableau.

— Donne-la-moi, papa », dit la fille-sable mouvante, la main toujours tendue. Sauf qu'avec les rafales de vent, elle n'était parfois qu'une serre. Même avec le sable qui montait de la plage pour la remplumer, ce n'était parfois qu'une serre. « Donne-la-moi, et nous partirons. »

Je soupirai. Certaines choses sont inévitables, en fin de compte. « Très bien. » J'avançai d'un pas. Un des dictons de Wireman me vint alors à l'esprit : *Avec le temps, on finit toujours par avoir jusqu'à nos soucis à l'usure.* « Très bien Miss Cookie, mais cela va te coûter quelque chose.

— Me coûter quoi ? » fit-elle de sa voix comme du sable contre une fenêtre.

Le bruissement des coquillages. Mais c'était aussi la voix d'Ilse, de ma Miss Si-C'est-Ainsi.

« Rien qu'un baiser, tant que je suis encore en vie pour le sentir. » Je souris. Je ne sentais pas mes lèvres, complètement engourdis, mais sentis les muscles qui les entouraient se contracter. Juste un peu. « J'imagine que ce sera un baiser sableux, mais je ferai semblant de croire que tu as joué sur la plage. Que tu as fait un château de sable.

— D'accord, papa. »

Elle se rapprocha, se déplaçant d'une manière étrange, rappelant davantage la dérive d'un objet sur l'eau que la marche. De près, l'illusion s'évanouissait complètement. Impression d'approcher une toile de trop près et de voir ce qu'elle représente – portrait, paysage, nature morte – se réduire à des touches colorées, la plupart contenant encore la marque laissée par le pinceau. Ce que je vis à leur place était un cyclone furieux de sable et de fragments minuscules de coquillages. Ce que je sentais n'était pas une odeur de peau et de cheveux, mais seulement d'eau salée.

Ses bras blêmes se tendaient vers moi. Des volutes de sable comme de la fumée s'en élevaient dans le vent. La lune brillait au travers. Je brandis la torche. Le cylindre était court. Et en plastique, pas en acier inox.

« Il serait peut-être prudent d'examiner ceci avant de distribuer des baisers, cependant. Elle vient de la boîte à gants de la voiture de Jack Cantori. Celle qui contient Perse est rangée dans le coffre-fort d'Elizabeth. »

La chose se pétrifia et, à cet instant, le vent soufflant du Golfe la dépouilla de son dernier semblant d'humanité. À cet instant, je n'eus plus en face de moi qu'un tourbillon de sable, comme ceux qui soulèvent la poussière dans le désert. Je ne pris aucun risque, néanmoins ; la journée avait été longue et je n'avais aucune intention d'en prendre, en particulier si ma fille était quelque part... disons, quelque part ailleurs... et attendait de pouvoir enfin reposer en paix. Je balançai mon bras de toutes mes forces, tenant fermement la torche, les bracelets de Nan Melda glissant le long de mon bras jusqu'au poignet. Je les avais soigneusement nettoyés dans la cuisine d'*El Palacio* et ils tintaient.

J'avais aussi l'un des harpons à pointe d'argent glissé dans ma ceinture, en guise de sécurité, mais je n'en eus pas besoin. Le tourbillon de sable explosa, projetant ses grains en tout sens. Un hurlement de rage et de douleur me fendit la tête. Grâce à Dieu, il fut bref ; je crois que, sinon, il m'aurait réellement fendu en deux. Puis il n'y eut plus rien que le bruissement des coquillages sous Big Pink, tandis qu'étaient brièvement obscurcies les étoiles au-dessus des dunes, sur ma droite, avant la dispersion finale du nuage de sable. Le Golfe était de nouveau vide, animé des seuls rouleaux dorés par la lune qui venaient briser sur la plage. Le *Perse* avait disparu, si jamais il avait été là.

Je perdis toute force dans les jambes et m'assis lourdement. J'allais peut-être faire l'alligator sur les derniers mètres, en fin de compte. De toute façon, Big Pink n'était pas loin. Pour le moment, je n'avais qu'une envie, rester assis ici et écouter le babil des coquillages. Me reposer un peu. Je serais alors peut-être capable de me lever et de parcourir la vingtaine de mètres restants, d'entrer et d'appeler Wireman. De lui dire que j'allais bien. De lui dire que c'était fait, que Jack pouvait venir me chercher.

Mais, pour le moment, j'allais simplement rester assis ici et écouter les coquillages, qui ne me paraissaient plus parler avec ma voix, pas plus qu'avec celle de quelqu'un d'autre. Rester assis ici dans le sable, tout seul, regarder le Golfe, penser à ma fille, Ilse Marie Freemantle, laquelle avait pesé trois kilos à la naissance, dont le premier mot avait été *chien*, qui une fois avait rapporté à la maison un grand ballon brun barbouillé sur une feuille de papier fort et avait crié en exultant : « J'ai fait ton portrait, papa ! »

Ilse Marie Freemantle.

Je m'en souviens bien.

## Juin

## I

Je conduisis l'embarcation jusqu'au milieu du lac Phalen et coupai le moteur. Nous dérivâmes jusqu'à la hauteur de la petite bouée rouge que j'avais placée là. Des plaisanciers allaient et venaient dans le bruit des moteurs, sur la surface lisse comme du verre, mais on ne voyait pas de bateaux à voile : il n'y avait pas le moindre souffle d'air. Quelques enfants jouaient sur les aires de jeux, quelques personnes déjeunaient autour des tables de pique-nique, une poignée d'autres marchaient sur la piste de randonnée qui longe la rive. Dans l'ensemble – et pour un lac situé en fait dans les limites de la ville –, il n'y avait presque personne.

Wireman – l'air étrangement peu floridien, avec son chapeau de pêcheur à la ligne et son pull-over de Viking – en fit le commentaire.

« Il y a encore quelques jours de classe, répondis-je. Dans deux semaines, le lac sera couvert de bateaux. »

Il paraissait mal à l'aise. « Ce n'est peut-être pas le bon endroit, *muchacho*. Parce qu'enfin, si jamais un pêcheur la remontait dans son filet...

— Les filets sont interdits sur le lac Phalen, et les pêcheurs à la ligne sont rares. Il est avant tout voué aux plaisanciers. Et aux nageurs, près de la rive. »

Je me penchai pour prendre le cylindre d'argent que l'orfèvre de Sarasota avait fabriqué. Il mesurait un peu moins d'un mètre de long et comportait un couvercle qui se vissait à une extrémité. Il était rempli d'eau douce et contenait la lampe-torche remplie d'eau douce. Un double scellement confinait

Perse dans l'obscurité, et elle dormait à l'intérieur de cette double paroi d'eau douce. Elle n'allait pas tarder à dormir au milieu d'une bien plus grande quantité de cette même eau.

« C'est un très bel objet, dis-je.

— En effet », reconnut Wireman en regardant les reflets du soleil couchant sur le cylindre que je tenais à la main. « Et il ne comporte rien à quoi un hameçon pourrait s'accrocher. Je me serais tout de même senti plus tranquille si nous l'avions jeté dans un lac plus près de la frontière canadienne.

— Oui, là où quelqu'un aurait justement risqué de le prendre dans son filet. La cacher bien en vue au milieu de tout ce monde – ce n'est pas une si mauvaise idée. »

Trois jeunes femmes passèrent non loin à bord d'un hors-bord. Elles nous saluèrent de la main. Nous leur rendîmes leur salut. L'une d'elles nous cria : « On adore les beaux gosses ! » et toutes les trois éclatèrent de rire.

Wireman leur adressa un dernier signe et un sourire, puis se tourna vers moi. « Quelle est la profondeur, ici ? Ce petit drapeau orange me laisse à penser que vous le savez.

— Je vais vous le dire. J'ai fait quelques recherches sur le lac Phalen – comme j'aurais dû le faire depuis longtemps, vu que nous possédons ce chalet, Pam et moi, depuis vingt-cinq ans, sur Aster Lane. La profondeur moyenne est de trente mètres... sauf ici, où il y a une faille. »

Wireman se détendit et repoussa sa casquette sur son front. « Ah, Edgar... Wireman voit bien que vous êtes toujours *el zorro*, toujours le renard...

— Peut-être que *sí*, peut-être que *no*, mais il y a dans les cent trente mètres d'eau sous ce petit drapeau orange. Au moins. Fichtrement mieux qu'une citerne de trois mètres creusée dans un ancien banc de corail, au bord du golfe du Mexique.

— *Amen.*

— Vous avez bonne mine, Wireman. Vous paraissez reposé. »

Il haussa les épaules. « Rien de tel qu'un vol privé, *amigo*. Pas de file d'attente pour passer la sécurité, personne qui fouille dans vos affaires pour vérifier que votre bombe de crème à raser

n'en est pas vraiment une... Et pour une fois, j'ai pu voler vers le nord sans être obligé de faire escale dans ce putain d'aéroport d'Atlanta. Merci... encore que j'aurais sans doute pu me l'offrir, j'ai l'impression.

— Vous vous êtes arrangé avec les parents d'Elizabeth ?

— Ouais. J'ai suivi vos conseils. Je leur ai offert la maison et toute la partie nord de Duma Key en échange des actions et des liquidités. Ils ont trouvé que c'était une sacrée bonne affaire et je voyais leurs avocat se dire, Wireman est juriste, mais aujourd'hui il a un fou comme client.

— Je ne dois pas être le seul *zorro* à bord de ce bateau.

— Je vais me retrouver avec un capital de plus de quatre-vingts millions de billets. Plus quelques petits souvenirs d'*El Palacio* – y compris la boîte à biscuits Sweet Oven de Miss Eastlake. Vous ne pensez pas qu'elle essayait de me dire quelque chose avec ça, *muchacho* ? »

Je pensai à Elizabeth jetant l'un de ses personnages de porcelaine dans la boîte métallique et exigeant de Wireman qu'il aille la balancer dans la pièce d'eau aux poissons rouges. Certes, elle avait essayé de lui dire quelque chose.

« Les parents ont eu toute la partie nord de l'île, un secteur dont le potentiel économique est stratosphérique... dans les quatre-vingt-dix millions.

— C'est ce qu'ils s'imaginent.

— Oui, dit-il, la mine sombre. Ce qu'ils s'imaginent. »

Nous gardâmes le silence pendant quelques instants. Il me prit le cylindre. J'y vis le reflet de mon visage déformé par la courbure ; mais peu m'importait. Je me regarde rarement dans un miroir, ces temps-ci. Non pas parce que j'ai vieilli. Je ne m'intéresse guère aux yeux du sieur Freemantle, aujourd'hui. Ils ont vu trop de choses.

« Comment vont votre femme et votre fille ?

— Pam est en Californie avec sa mère. Melinda est retournée en France. Elle est restée quelque temps avec Pam, après les funérailles d'Ilse, après quoi elle est repartie. Elle a eu raison, je crois. Elle tient bien le coup.

— Et vous, Edgar ? Vous tenez le coup ?



— Je ne sais pas. C'est bien Scott Fitzgerald, qui a dit que dans la vie américaine, il n'y avait qu'un acte, non ?

— Ouais, mais il n'était plus qu'un ivrogne au bout du rouleau quand il l'a dit. » Wireman posa le cylindre à ses pieds et se pencha en avant. « Écoutez-moi, Edgar. Écoutez-moi attentivement. On compte en réalité cinq actes, et pas seulement dans les vies américaines, mais dans toutes les vies qui ont été pleinement vécues. Comme dans toutes les pièces de Shakespeare, qu'elles soient des tragédies ou des comédies.

— La variante comédie s'est faite rare pour moi, ces temps derniers.

— Certes, mais le troisième acte a du potentiel. Comme je vous l'ai dit, j'habite au Mexique, maintenant. Une ravissante petite ville de montagne du nom de Tamazunchale. »

J'essayai de le prononcer.

« Vous aimez bien l'effet qu'il fait, hein ? Wireman peut voir ça. »

Je souris. « Oui, j'aime assez sa sonorité.

— Il y a un hôtel à vendre. Il est en piteux état. J'ai envie de le racheter. Il faut compter trois ans de pertes, dans ce genre d'opération, avant de faire des bénéfices ; mais j'ai un sacré matelas à la banque, ces temps-ci. Un associé qui s'y connaîtrait bien en bâtiments et entretien me serait fort utile. Bien sûr, si vous voulez toujours vous consacrer à vos activités artistiques...

— Je crois que vous savez ce qu'il en est, Wireman.

— Alors, qu'est-ce que vous en dites ? Lions nos deux destinées...

— Simon et Garfunkel, 1969. Ou par là. Je ne sais pas, Wireman. Je ne peux pas prendre de décision en ce moment. Il me reste encore un tableau à peindre.

— En effet. Et de quelle force sera cette tempête ?

— Sais pas. Une chose est sûre, ils seront ravis, à Channel 6.

— Il y aura tout ce qu'il faut en matière d'alertes, j'imagine. La destruction de biens matériels est une chose, mais il ne faut pas qu'il y ait de victimes humaines.

— Personne ne sera tué. »

J'espérais dire vrai. Cependant, une fois qu'on donnait libre cours à mon bras fantôme, les paris étaient ouverts. Raison pour laquelle ma deuxième carrière devait s'arrêter là. Mais non sans qu'il y ait cet ultime tableau, car j'avais l'intention de pousser ma vengeance jusqu'au bout. Et pas seulement pour Ilse ; pour toutes les autres victimes de Perse aussi.

« Avez-vous des nouvelles de Jack ? me demanda Wireman.

— Pratiquement toutes les semaines. Il doit rentrer à l'université de Tallahassee à l'automne. À mes frais. En attendant, lui et sa mère ont déménagé plus au sud, à Port Charlotte.

— Aussi à vos frais ?

— À vrai dire... oui. »

Depuis que le père de Jack était mort de la maladie de Crohn, les temps avaient été difficiles pour Jack et sa mère.

« Et votre idée ?

— Droit sur l'île.

— Vous pensez donc que Port Charlotte sera assez loin au sud pour qu'ils soient en sécurité ?

— Oui.

— Et au nord ? Qu'arrivera-t-il à Tampa ?

— Au pire, des pluies torrentielles. Ce sera une petite tempête. Petite, mais violente.

— Une petite Alice bien concentrée. Comme celle de 1927.

— Oui. »

Nous échangeâmes un regard. Les filles en hors-bord repassèrent, riant plus fort et gesticulant avec plus d'enthousiasme que jamais. Doux oiseaux de la jeunesse, volant sur leur petit nuage... Nous les saluâmes.

Wireman reprit la parole quand elles se furent éloignées : « Bien. Envoyez toute l'île au diable. Ça me va. » Il reprit le cylindre d'argent, se tourna vers le petit drapeau orange, planté sur sa bouée qui flottait au-dessus de la faille passant par le milieu du lac Phalen, puis revint sur moi. « Pas de dernière déclaration à faire, Edgar ?

— Si, mais seulement quelques mots.

— Affûtez-les, alors. »

Wireman pivota sur ses genoux et tendit le cylindre à l'extérieur du bateau. Le soleil le fit briller pour, espérai-je, la dernière fois avant au moins mille ans... quelque chose me disait cependant que Perse trouverait le moyen de refaire surface. Qu'elle l'avait déjà fait et qu'elle le referait. Même depuis le Minnesota, elle saurait retrouver le *caldo*.

Je prononçai alors les paroles que je gardais à l'esprit : « Dors pour l'éternité. »

Les doigts de Wireman s'ouvrirent. Il y eut quelques éclaboussures. Nous nous penchâmes sur le bord du bateau afin de regarder le cylindre disparaître hors de notre vue après un dernier éclat argenté pour signer sa descente.

## II

Wireman resta deux jours. Nous avons mangé des steaks saignants, bu du thé vert l'après-midi et parlé de tout sauf du passé. Puis je le conduisis à l'aéroport. Il avait prévu d'aller jusqu'à Houston où il louerait une voiture et partirait vers le sud. Voir un peu le pays, comme il disait.

Je lui proposai de l'accompagner jusqu'au contrôle de sécurité, mais il secoua la tête. « Je préfère que vous ne voyiez pas Wireman enlever ses chaussures devant un diplômé d'une école de commerce, répondit-il. C'est ici que nous nous disons *adios*, Edgar.

— Wireman », dis-je.

Mais je dus m'interrompre. J'avais la gorge nouée.

Il me prit dans ses bras et m'embrassa fermement sur les deux joues. « Écoutez, Edgar. C'est le lever de rideau du troisième acte. Vous comprenez ce que je veux dire ?

— Oui.

— Venez au Mexique quand vous vous sentirez prêt. Si vous en avez envie.

— Je vais y penser.

— Faites donc ça. *Con Dios, mi amigo ; siempre con Dios.*

— Vous aussi, Wireman, vous aussi. »

Je le regardai s'éloigner, le sac jeté sur l'épaule. J'eus soudain l'impression d'entendre sa voix, le soir où Emery m'avait attaqué à Big Pink, tandis qu'il criait *cojudo de puta madre* avant de balancer son chandelier à la tête de la chose morte. Il avait été magnifique. J'aurais voulu qu'il se retourne une dernière fois... et il le fit. Il avait dû sentir quelque chose, aurait dit ma mère. Ou avait eu une intuition. C'est ce que Nan Melda, elle, aurait dit.

Il me vit, toujours planté au même endroit, et un sourire éclaira son visage.

Il me salua, éclata de rire et franchit la porte. Et si finalement je descendis dans le Sud et me rendis bien entendu dans sa petite ville, et s'il reste toujours aussi vivant avec ses aphorismes – je ne peux y penser qu'au présent –, je ne l'ai jamais revu. Il est mort d'une crise cardiaque deux mois plus tard, sur le marché à ciel ouvert de Tamazunchale, pendant qu'il marchandait des tomates. J'avais pensé avoir le temps, mais c'est toujours ce que nous nous disons, n'est-ce pas ? Nous nous racontons tellement d'histoires que nous pourrions en faire notre gagne-pain.

### III

Une fois de retour dans la maison d'Aster Lane, je retrouvai mon chevalet dans le séjour où la lumière était bonne. La toile posée dessus était cachée par une serviette de toilette. À côté, sur la table où étaient mes couleurs, j'avais disposé plusieurs photos aériennes de Duma Key, mais c'est à peine si je les regardais ; je voyais Duma dans mes rêves, et la vois encore aujourd'hui.

Je jetai la serviette sur le canapé. Au premier plan de la peinture – ma dernière peinture – se dressait Big Pink, rendue de manière si réaliste que j'éprouvais presque l'impression d'entendre le bruissement des coquillages agités par les vagues sous la maison.

Adossées à l'un des pilotis, touche surréaliste parfaite, deux poupees rouquines étaient assises côte à côte. Celle de

gauche était Reba ; celle de droite, Fancy, le cadeau que Kamen m'avait apporté du Minnesota. Celle qui avait signé la mort d'Ilse. J'avais peint le Golfe, que j'avais pratiquement toujours vu bleu pendant mon séjour sur l'île, d'un vert sombre menaçant. Le ciel était rempli de nuages noirs ; ils s'accumulaient dans le haut de la toile et on comprenait qu'ils débordaient du cadre.

Mon bras droit se mit à me démanger et la sensation familière de puissance se mit à vibrer en lui, puis dans tout mon être. Je voyais mon tableau avec les yeux d'un dieu... ou peut-être d'une déesse. Renoncer à cette sensation ne serait pas facile.

Quand je peignais, je tombais amoureux du monde.

Quand je peignais, je me sentais entier.

Je travaillai un moment puis posai le pinceau. Je mélangeai du brun et du jaune avec le pouce et passai le résultat sur la plage... légèrement, très légèrement... et une brume de sable s'en éleva, comme soulevée par une première et hésitante bouffée d'air.

Sur Duma Key, sous le ciel noir d'une tempête de juin en formation, un vent commença à se lever.

## **Exécuter un dessin (XII)**

*Sachez quand vous avez terminé et reposez alors votre crayon ou votre pinceau. Tout le reste n'est que la vie.*

Février 2006 – juin 2007

## Postface

J'ai pris quelques libertés avec la géographie de la côte ouest de la Floride, ainsi qu'avec son histoire. Si Dave Davis a bel et bien existé et s'il a effectivement disparu, je l'utilise ici comme personnage de fiction.

Et personne en Floride, mis à part moi, n'appelle les tempêtes hors saison des « Alice ».

Je tiens à remercier mon épouse, Tabitha King, d'avoir lu l'une des premières moutures de ce livre et de m'avoir suggéré des changements heureux ; la boîte à biscuits Sweet Oven n'a été que l'un d'eux.

Également Russ Dorr, mon seul ami dans le monde de la médecine, qui m'a patiemment expliqué ce qu'était la circonvolution de Broca et les mécanismes des blessures par contre-coup.

Je remercie, en outre, Chuck Verrill, qui a supervisé la mise au point de ce livre avec son mélange habituel de gentillesse et de brutalité.

Teddy Rosenbaum, mon ami et correcteur : *muchas gracias*.

Et vous mon vieil ami, Lecteur fidèle ; toujours vous.

Stephen King  
Bangor, Maine.

## Table des matières

Exécuter un dessin (I) .....	6
1 Mon autre vie .....	7
I .....	7
II .....	12
III .....	15
IV .....	17
V .....	19
VI .....	24
VII .....	28
VIII .....	28
IX .....	35
X .....	35
XI .....	37
XII .....	39
Exécuter un dessin (II) .....	41
2 Big Pink .....	44
I .....	44
II .....	45
III .....	46
IV .....	50
V .....	55
VI .....	58
VII .....	61
VIII .....	63
3 Nouvelles ressources .....	64
I .....	64
II .....	64
III .....	66
IV .....	69
V .....	74
VI .....	77
VII .....	80
VIII .....	82
IX .....	86



X.....	90
XI.....	93
XII.....	97
XIII.....	103
XIV.....	105
XV.....	107
XVI.....	110
XVII.....	113
XVIII.....	114
Exécuter un dessin (III).....	115
4 Amis avec avantages.....	117
I.....	117
II.....	118
III.....	120
IV.....	124
V.....	126
VI.....	129
VII.....	134
5 Wireman.....	137
I.....	137
II.....	137
III.....	141
IV.....	149
V.....	150
VI.....	152
6 La Dame de la Maison.....	157
I.....	157
II.....	165
III.....	165
IV.....	172
V.....	174
Exécuter un dessin (IV).....	177
7 L'art pour L'art.....	179
I.....	179
II.....	186
III.....	189
IV.....	193
V.....	194

VI .....	195
VII .....	199
VIII .....	204
IX .....	207
X .....	209
XI .....	210
<b>8 Portrait de famille .....</b>	<b>215</b>
I .....	215
II .....	219
III .....	221
IV .....	224
V .....	226
VI .....	231
VII .....	233
VIII .....	239
IX .....	239
X .....	241
<b>Exécuter un dessin (V) .....</b>	<b>244</b>
<b>9 Candy Brown .....</b>	<b>247</b>
I .....	247
II .....	247
III .....	249
IV .....	251
V .....	254
VI .....	254
VII .....	256
VIII .....	257
IX .....	274
X .....	276
XI .....	277
XII .....	281
XIII .....	282
<b>10 La bulle de célébrité .....</b>	<b>284</b>
I .....	284
II .....	285
III .....	291
IV .....	292
V .....	295

VI .....	296
VII .....	297
VIII .....	300
IX .....	303
X .....	304
XI .....	307
XII .....	308
XIII .....	310
XIV .....	313
XV .....	315
XVI .....	317
XVII .....	319
XVIII .....	321
XIX .....	323
XX .....	326
XXI .....	329
Exécuter un dessin (VI) .....	331
11 La vue de Duma .....	333
I .....	333
II .....	337
III .....	340
IV .....	351
V .....	355
VI .....	356
VII .....	359
VIII .....	362
IX .....	363
X .....	364
XI .....	365
XII .....	373
12 Une autre Floride .....	379
I .....	379
II .....	391
III .....	393
IV .....	399
V .....	401
VI .....	405
VII .....	406

VIII .....	411
IX.....	421
X.....	424
XI.....	425
Exécuter un dessin (VII) .....	427
13 L'exposition .....	431
I.....	431
II .....	439
III.....	440
IV .....	442
V.....	446
VI .....	450
VII.....	459
VIII .....	462
IX.....	465
X.....	471
XI.....	472
XII.....	473
Exécuter un dessin (VIII) .....	476
14 Le panier rouge.....	478
I.....	478
II .....	483
III.....	486
IV .....	488
V.....	489
VI .....	491
VII.....	492
VIII .....	496
IX.....	498
X.....	504
XI .....	506
15 Intrus .....	510
I.....	510
II .....	512
III.....	514
IV .....	515
V.....	516
VI .....	519

VII.....	523
VIII .....	524
IX.....	526
X.....	527
XI.....	527
XII.....	531
XIII .....	536
XIV.....	547
Exécuter un dessin (IX) .....	549
16 Fin de partie.....	551
I.....	551
II .....	552
III.....	552
IV .....	555
V.....	556
VI .....	557
VII.....	559
VIII .....	564
IX.....	565
X.....	566
XI.....	568
17 La pointe sud de l'île .....	573
I.....	573
II .....	575
III.....	579
IV .....	581
V.....	583
VI .....	584
VII.....	585
VIII .....	586
IX.....	587
X.....	590
XI .....	593
XII.....	596
XIII .....	600
XIV.....	602
XV .....	606
18 Noveen.....	608

I.....	608
II.....	612
III.....	613
IV.....	616
V.....	620
VI.....	622
VII.....	623
VIII.....	625
IX.....	627
Exécuter un dessin (X).....	631
19 Avril 1927.....	634
I.....	634
II.....	636
III.....	639
IV.....	642
Exécuter un dessin (XI).....	647
20 Perse.....	656
I.....	656
II.....	658
III.....	659
IV.....	660
V.....	662
VI.....	662
VII.....	664
VIII.....	667
IX.....	668
X.....	673
XI.....	673
XII.....	675
XIII.....	680
XIV.....	682
21 Les coquillages au clair de lune.....	684
I.....	684
II.....	686
III.....	687
IV.....	688
V.....	689
22 Juin.....	694

I.....	694
II .....	699
III.....	700
Exécuter un dessin (XII).....	702
Postface .....	703